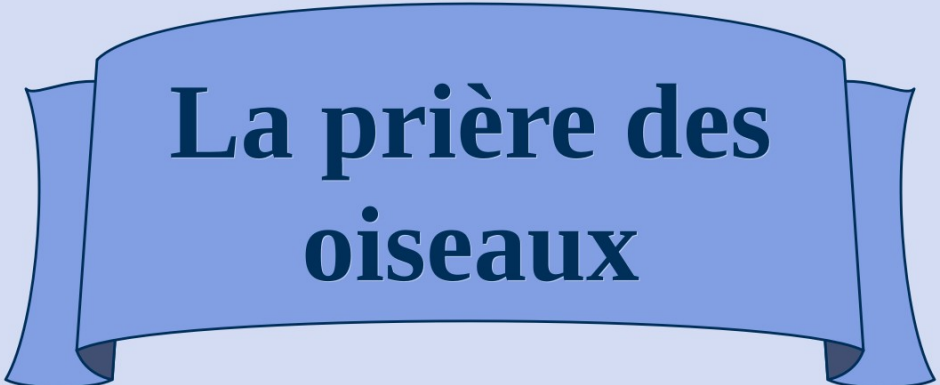




La prière des oiseaux

Chigozie Obioma

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Chigozie Obioma

LA PRIÈRE DES OISEAUX



ROMAN

BUCHET • CHASTEL

CHIGOZIE OBIOMA

LA PRIÈRE DES OISEAUX

Traduit de l'anglais (Nigeria) par
SERGE CHAUVIN

BUCHET • CHASTEL

FINALISTE DU MAN BOOKER PRIZE 2019

Chinonso, un éleveur de volailles du Nigeria, croise une jeune femme sur le point de se précipiter du haut d'un pont. Terrifié, il tente d'empêcher le drame et sauve la malheureuse Ndali. Cet épisode va les lier indéfectiblement. Mais leur union est impossible : Ndali vient d'une riche famille et fréquente l'université, alors que Chinonso n'est qu'un modeste fermier...

De l'Afrique à l'Europe, *La Prière des oiseaux* est une épopée bouleversante sur la question du destin et de la possibilité d'y échapper.

Chigozie Obioma est né en 1986 au Nigeria, et vit désormais aux États-Unis où il enseigne le creative writing. Son premier roman, Les Pêcheurs (L'Olivier, 2016), finaliste du Booker Prize, lui a valu une reconnaissance mondiale.

Les publications numériques de Buchet/Chastel sont pourvues d'un dispositif de protection par filigrane. Ce procédé permet une lecture sur les différents supports disponibles et ne limite pas son utilisation, qui demeure strictement réservée à un usage privé. Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur, nous vous prions par conséquent de ne pas la diffuser, notamment à travers le web ou les réseaux d'échange et de partage de fichiers.

Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, de tout ou partie de cette œuvre, est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivant du Code de la propriété intellectuelle.

ISBN : 978-2-283-03401-9

À J. K.
Nous n'avons pas oublié

*Si la proie ne donne pas sa version de l'histoire,
le prédateur sera toujours le héros des récits de
chasse.*

Proverbe igbo

*On peut globalement se représenter le chi d'une
personne comme son identité parallèle dans le
monde des esprits, l'être spirituel qui vient
compléter l'être terrestre sous sa forme humaine ;
car rien n'existe seul, tout coexiste, tout a
forcément son double.*

Chinua Achebe,

« Le Chi dans la cosmologie igbo »

*Uwa mu asaa, uwa mu asato ! Tel est le
premier facteur pour déterminer la véritable
identité d'un nouveau-né. Même si les humains
existent sur terre sous une forme corporelle, ils
abritent un chi et un onyeuwa, en vertu de la loi
universelle qui stipule que là où une chose existe,
une autre chose doit coexister, et qui implique
donc la dualité de toutes choses. C'est également
sur ce principe fondamental que repose le concept
igbo de réincarnation. Vous êtes-vous jamais
demandé pourquoi un nouveau-né, qui voit tel
individu pour la première fois, manifeste pour lui,
sans raison aucune, une aversion immédiate ?*

[...] C'est souvent parce que l'enfant a reconnu en lui un ennemi dans une vie antérieure ; et peut-être cet enfant est-il revenu au monde en son sixième, septième, voire huitième cycle de réincarnation pour régler un compte ancien ! En outre, parfois, une créature ou un événement peut se réincarner au cours même d'une vie. C'est pourquoi on peut voir un homme qui a perdu ce qu'il possédait se retrouver en possession d'un bien similaire des années plus tard.

Le dibia Njokwuji de Nkpa
(Entretien oral)

PREMIÈRE PARTIE

Première incantation

Obasidinelu...

Je parais devant toi en ta splendide cour de Bechukwu, dans l'Eluigwe, terre de lumière éternelle et radieuse, d'air à jamais bercé par le chant de la flûte...

Comme les autres esprits protecteurs, je suis descendu sur l'uwa en bien des cycles de réincarnations, habitant chaque fois un corps fraîchement créé...

Je suis venu en hâte, fusant sans entrave tel un javelot à travers les vastitudes de l'univers, car mon affaire est urgente, une question de vie ou de mort...

Je viens, même si je sais qu'un chi n'est censé témoigner devant toi que si son hôte est mort et que son âme s'est élevée vers le Benmuo, ces limbes peuplés d'esprits et d'êtres désincarnés en tout genre. C'est alors seulement que tu convoques les esprits protecteurs en ta demeure, cette glorieuse cour céleste, pour te demander d'accorder aux âmes de nos hôtes un libre accès à l'Alandiichie, le séjour des ancêtres...

Nous intercédons ainsi car nous savons que l'âme d'un homme ne peut revenir au monde sous la forme d'un onyeuwa, pour y renaître, que si cette âme a été accueillie au domaine des ancêtres...

Ô Chukwu, créateur de toutes choses, j'admets commettre un acte inhabituel en venant ainsi témoigner alors que mon hôte est toujours en vie...

Mais si je suis venu, c'est parce que, comme disent les anciens, nous n'apportons à la forêt que la lame assez tranchante pour couper du bois. Lorsqu'une situation appelle des mesures drastiques, nous devons les lui accorder...

Les anciens disent que la poussière s'étend au sol et les étoiles au ciel. Jamais elles ne se mêlent...

Ils disent qu'à partir d'un homme on peut façonner une ombre, mais qu'un homme ne meurt pas parce qu'une ombre émane de lui...

Je viens intercéder en faveur de mon hôte car l'acte qu'il a commis

est de ceux pour lesquels Ala, gardienne de la terre, exige rétribution...

Car Ala interdit à quiconque de tuer femme ou femelle enceinte...

Car la terre lui appartient, à elle, Ala, glorieuse mère de l'humanité, la plus glorieuse des créatures après toi, toi dont nul homme ni esprit ne connaît le sexe ou l'espèce...

Je suis venu car je crains qu'elle ne porte la main sur mon hôte, connu en ce cycle de vie sous le nom de Chinonso Solomon Olisa...

Voilà pourquoi je suis venu en hâte témoigner de tout ce que j'ai vu et vous convaincre, toi et la glorieuse déesse, que, si mes craintes se confirment, alors, sachez-le, il n'a commis ce crime suprême qu'à son insu et malgré lui...

Même si je relate la plupart des faits en mes propres termes, ils seront véridiques car mon hôte et moi ne faisons *qu'un*. Sa voix est ma voix. Évoquer ses paroles comme s'il était distinct de moi, ce serait restituer mes paroles comme si elles émanaient d'un autre...

Tu es le créateur de l'univers, figure tutélaire des quatre jours – Eke, Orie, Afor et Nkwo – qui composent la semaine igbo...

À toi les anciens ont assigné des noms et des titres innombrables : Chukwu, Egbunu, Oseburuwa, Ezeuwa, Ebubedike, Gaganaogwu, Agujiegbe, Obasidinelu, Agbatta-Alumalu, Ijango-ijango, Okaaome, Akwaakwuru, et bien d'autres encore...

Je parais devant toi, avec l'audace d'une langue de roi, pour plaider la cause de mon hôte, certain que tu entendras ma voix...

La femme sur le pont

Ô Chukwu, quand on est un esprit, un esprit protecteur envoyé pour la première fois habiter un hôte qui va venir au monde à Umuahia, une ville de la terre des grands anciens, la première chose qui frappe, c'est forcément l'immensité de ce pays. Tandis que l'on descend vers la terre avec le corps de l'hôte prêt à se réincarner, on est stupéfait par ce qui se révèle au regard. Soudain, comme si on écartait un rideau originel, on est exposé à une étendue sans fin de végétation d'un vert éclatant. À l'approche d'Umuahia, tous les éléments qui bordent la terre des anciens attirent l'œil : les collines, la grande forêt épaisse d'Ogbuti-ukwu, une forêt aussi ancienne que le premier homme qui y chassa. Les grands anciens avaient appris qu'ici même s'était produite l'explosion cosmique qui avait engendré le monde, et que dès l'origine, lorsque le monde fut divisé en ciel, eau, forêt et terre, la forêt d'Ogbuti était devenue un pays, un pays plus vaste que tous les poèmes qui pourraient l'évoquer. Mais par-delà l'exaltation de la grande forêt, on finit par être plus fasciné encore par ses nombreux cours d'eau, dont le plus grand est le fleuve Imo, avec ses multiples affluents.

Le fleuve s'enroule et se tisse autour de la forêt en un dédale que seul égale celui des veines de l'homme. On le voit jaillir dans un quartier de la ville comme d'une plaie profonde. On suit la route et à peu de distance il réapparaît, surgi de nulle part, derrière une colline ou une gigantesque gorge. Et là, entre les cuisses des vallées, le revoilà qui coule. Même si d'abord il nous échappe, il suffit de dépasser Bende en direction d'Umuahia, de traverser les villages ngwas, pour qu'un modeste affluent silencieux montre son séduisant visage. Le fleuve occupe une place à part dans les mythologies de ces peuples car il règne sur leur univers. Ils savent que toutes les rivières sont maternelles et donc capables d'engendrer. Et l'Imo a engendré la ville qui porte son nom. Et la ville voisine est traversée par un fleuve plus grand encore, qui a nourri ses propres légendes : le Niger. Au temps

jadis, dans son implacable avancée, le Niger sorti de son lit se mêla à un autre fleuve, le Benue, une rencontre qui changea à jamais l'histoire des peuples et des civilisations sur les rives des deux fleuves.

Ô Egbunu, les faits dont je viens témoigner ce soir à ta cour glorieuse ont débuté sur le fleuve Imo il y a près de sept ans. Ce matin-là, comme souvent, mon hôte s'était rendu jusqu'à Enugu pour se ravitailler. Il avait plu la veille au soir à Enugu, il y avait de l'eau partout – dégoulinant des toits, stagnant dans les nids-de-poule, perlant sur les feuilles des arbres – et une bruine légère couvrait les visages et les vêtements. Il parcourut le marché tout joyeux, le pantalon retroussé jusqu'aux chevilles pour ne pas le tacher d'eau sale tandis qu'il allait de boutique en boutique, d'étalage en étalage. L'endroit grouillait de monde, comme toujours depuis le temps des grands anciens, où le marché était au centre de tout. C'était là que s'échangeaient les marchandises, que se tenaient les fêtes, que se menaient les négociations entre villages. Dans tout le pays des anciens, le sanctuaire d'Ala, la déesse mère, se dressait souvent aux abords du marché. Dans l'esprit des anciens, c'était également le lieu de rassemblement humain par excellence, un endroit propre à attirer les esprits les plus anarchiques : akaliogolis, amosus, esprits manipulateurs, et toutes sortes de créatures errantes et désincarnées. Car sur terre, un esprit sans hôte n'est rien. Il faut habiter un corps pour avoir le moindre effet sur les choses de ce monde. Ainsi ces esprits sont-ils constamment en chasse de réceptacles à occuper, en une quête insatiable de matérialisation. Et il faut les fuir à tout prix. J'ai vu un jour une telle créature investir, faute de mieux, le cadavre d'un chien. Elle parvint même, par quelque alchimie, à ramener cette charogne à la vie et à lui faire parcourir quelques pas tremblants avant de la laisser retomber inerte dans l'herbe. C'était un spectacle effroyable. Voilà pourquoi on déconseille à un chi de délaisser le corps de son hôte en pareil lieu, ou de s'éloigner d'un hôte endormi ou inconscient. Certains de ces êtres désincarnés, surtout les esprits malins, tentent même parfois d'évincer un chi présent ou parti un moment demander conseil pour son hôte. Voilà pourquoi, ô Chukwu, tu nous mets en garde contre pareilles échappées, surtout la nuit ! Car lorsqu'un esprit étranger prend possession d'un corps, il est difficile de l'en déloger ! Voilà pourquoi existent les malades mentaux, les épileptiques, les hommes animés d'abominables passions, les parricides et autres criminels ! Nombre d'entre eux se sont retrouvés possédés par un esprit inconnu, et leur chi exilé réduit à les suivre et à entamer avec l'intrus des négociations suppliantes et souvent vaines. J'ai vu cela bien des fois.

Lorsque mon hôte regagna sa camionnette, il nota dans son grand registre qu'il avait acheté huit volailles adultes – deux coqs et six

poules –, un sac de millet, un demi-sac de grain à poulets, et un sac en nylon rempli de termites grillés. Il avait payé le double du prix habituel pour l'une des volailles, un coq blanc comme laine à la longue crête effilée, au plumage luxuriant. Quand le vendeur le lui avait tendu, ses yeux s'étaient embués de larmes. L'espace d'un instant, le vendeur et même l'oiseau dans ses mains lui avaient paru un mirage chatoyant. L'homme l'observait d'un air stupéfait, se demandant peut-être pourquoi mon hôte était si ému à la vue de ce poulet. Il ignorait qu'il avait à faire à un homme d'instinct et de passion. Et que s'il avait acheté le volatile au double du prix, c'était parce qu'il présentait une ressemblance troublante avec l'oison qu'il possédait enfant, qu'il avait aimé jadis et qui avait changé sa vie.

Ô Chukwu, après avoir acheté le précieux coq blanc, c'est avec ravissement que mon hôte entreprit de rentrer à Umuahia. Ni la conscience soudaine qu'il s'était attardé à Enugu en négligeant de nourrir le reste de ses bêtes, ni même la pensée de l'émeute, des cris et des caquètements furieux qui, au grand déplaisir des voisins les plus éloignés, s'ensuivraient comme souvent lorsque ces bêtes avaient faim, ne put altérer son humeur. Ce jour-là, contrairement à la plupart des autres jours, à chaque contrôle de police il paya les agents sans rechigner. Il n'objecta pas, comme souvent, qu'il n'avait pas d'argent. Au lieu de quoi, avant même d'atteindre les barrages où étaient disposées sur la chaussée des bûches hérissées de clous pour forcer les voitures à s'arrêter, il tendait par la vitre une liasse de billets.

Ô Gaganaogwu, longtemps mon hôte fila sur des pistes de campagne qui traversaient des villages flanqués de riches terres cultivées et de broussailles profondes tandis que le ciel peu à peu s'assombrissait. Des insectes se précipitaient contre le pare-brise et éclataient comme des fruits miniatures jusqu'à ce que la vitre se couvre de petites flaqes de bêtes liquéfiées. Par deux fois il dut s'arrêter pour essuyer cette bouillie avec un chiffon. Mais sitôt qu'il repartait, les insectes s'attaquaient de plus belle à la vitre. Lorsque enfin il parvint en bordure d'Umuahia le jour avait vieilli, et le lettrage du poteau rouillé qui proclamait BIENVENUE EN ABIA, L'ÉTAT DE DIEU était à peine visible. Après toute une journée sans manger, il avait l'estomac crispé. Il s'arrêta à quelques pas du pont qui franchissait la rivière Amatu – un affluent du grand fleuve Imo – et stationna derrière un semi-remorque au plateau recouvert d'une bâche.

Lorsqu'il eut coupé le contact, il entendit un tambourinement de pattes à l'arrière de la camionnette. Il sortit et enjamba le fossé qui encerclait la ville et déversait ses eaux usées dans un estuaire en périphérie. Il gagna la clairière où des vendeurs ambulants attendaient assis sur des tabourets, abrités par de petits auvents de tissu, devant

leurs étals éclairés de lanternes et de bougies. Il rapporta à la camionnette une main de bananes, une papaye, et un sac en plastique plein de mandarines.

La nuit à l'est était tombée, et la route devant et derrière lui était drapée d'un châle de ténèbres. Il alluma ses phares et regagna la grand-route, tandis que ses nouvelles ouailles caquetaient à l'arrière. Il mangeait les bananes lorsqu'il atteignit le pont sur l'Amatu. Il avait entendu dire, quelques jours plus tôt, qu'en cette saison des pluies, féconde entre toutes, une crue du fleuve avait noyé une femme et son enfant. D'ordinaire il n'accordait guère de crédit aux rumeurs tragiques qui circulaient en ville comme une pièce de monnaie pipée, mais cette histoire-là s'était gravée dans son esprit pour une raison que même moi, son chi, je ne pouvais saisir. À peine parvenait-il au milieu du pont, obnubilé par cette mère et son enfant, qu'il vit une voiture garée près du parapet, une portière grande ouverte. Il ne distingua d'abord que le véhicule, son habitacle sombre, et un point de lumière reflété sur la vitre du conducteur. Mais en détournant les yeux il aperçut, vision terrifiante, une femme qui tentait d'enjamber le garde-fou.

Ô Agujiegbe, quelle étrange coïncidence : depuis des jours mon hôte était obsédé par une noyée, et brusquement il se retrouvait face à une femme grimpée sur le rebord du parapet, le corps incliné, prête à se jeter dans la rivière. Dès qu'il la vit, il tressaillit de tout son être. Il freina brusquement, descendit d'un bond et courut vers les ténèbres en hurlant :

— Non, non, ne faites pas ça ! Je vous en prie ! Ne faites pas ça !
Biko, eme na !

La femme sursauta, aussitôt ébranlée par l'ingérence soudaine de mon hôte. Elle tourna la tête, recula d'un pas vif et, dans un cri, tomba à la renverse sur le sol, manifestement terrifiée. Il se précipita pour l'aider à se relever.

— Non, mama, non, je t'en prie ! dit-il en se penchant sur elle.

— Laisse-moi tranquille, lui lança-t-elle à bout portant. Laisse-moi. Va-t'en.

Ô Egbunu, mon hôte, confronté à ce rejet, battit en retraite d'un pas affolé, les mains levées en ce geste étrange qui chez les enfants des anciens exprime défaite et capitulation, et dit :

— C'est bon. J'arrête. J'arrête.

Il lui tourna le dos, mais ne put se résoudre à partir. Il redoutait ce qu'elle ferait s'il la laissait car, lourd d'un fardeau de chagrin lui-même, il savait bien que le désespoir est la peste de l'âme. Qu'il peut détruire une vie déjà ravagée. Alors il se retourna pour lui faire face, les mains cette fois tendues devant lui comme des bâtons.

— Ne fais pas ça, mama. Rien ne vaut qu'on meure comme ça. Rien,

mama.

Lentement, laborieusement, la femme se remit debout, les yeux fixés sur lui, sans cesser de dire :

— Laisse-moi. Laisse-moi.

À présent, il apercevait son visage, éclairé par la pupille des phares. Il n'exprimait que peur. Ses yeux semblaient gonflés, sans doute par de longues heures de larmes. Il comprit aussitôt que cette femme était profondément blessée. Car tout homme qui a subi le malheur ou l'a constaté chez autrui en reconnaît les marques sur un visage, même de très loin. Tandis que la femme tremblait, figée dans la lumière, il se demanda qui elle avait pu perdre. L'un de ses parents ? Son mari ? Son enfant ?

— Je vais vous laisser tranquille, dit-il en relevant les mains. Je vous laisse, j'y vais. Je vous le jure devant Dieu.

Il se détourna vers la camionnette mais, face au poids de la douleur qu'il avait perçue en elle, même ces quelques pas esquissés lui parurent d'une cruauté sans bornes. Il s'arrêta, pris d'un vide vertigineux au creux de ses entrailles, assourdi par la trépidation angoissée de son cœur. Il lui refit face.

— Mama, fit-il, il ne faut pas sauter, tu m'entends ?

Il déverrouilla en hâte l'arrière de la camionnette puis l'une des cages et, tout en guettant par la vitre et en se répétant à mi-voix qu'elle ne devait pas lâcher, il prit deux poulets par les ailes, un dans chaque main, et regagna le pont en courant.

Il la trouva où il l'avait laissée, les yeux tournés vers la camionnette, comme hypnotisée. Et même si un esprit protecteur ne peut pas voir l'avenir ni donc pleinement savoir ce que son hôte va faire – seuls toi, ô Chukwu, et les grandes divinités possédez le don de prescience, que vous pouvez accorder à certains dibias –, j'en avais le pressentiment. Certes, je sais bien que tu nous déconseilles, à nous esprits protecteurs, d'interférer dans les affaires de nos hôtes, pour les laisser exécuter leur volonté et être pleinement hommes. Mais je ne pus m'empêcher de glisser dans son esprit la pensée qu'il était l'ami des oiseaux, et que sa vie avait été transformée par sa relation avec les bêtes ailées. Je lui fis miroiter un instant l'image bouleversante de l'oison qu'il avait possédé jadis. Mais cela n'eut guère d'effet, car en de pareils moments, lorsqu'un homme est submergé par l'émotion, il devient Egbenchi, le cerf-volant têtue qui n'écoute ni même ne comprend ce qu'on lui dit. Il va où il veut et fait ce qu'il veut.

— Rien, non, rien ne devrait forcer quelqu'un à tomber dans la rivière pour y mourir. Rien – il brandit les poulets au-dessus de sa tête. Voilà ce qui arrive si on y tombe. On meurt, et on disparaît à tout jamais.

Il se rua vers le parapet, les mains alourdies par les oiseaux, qui

caquetaient en tons suraigus et s'agitaient tout affolés sous son emprise.

— Même ces poulets, ajouta-t-il – et il les précipita dans le vide et les ténèbres.

L'espace d'un instant, il les regarda affronter l'air, battre des ailes frénétiquement contre le vent, lutter désespérément pour leur vie, en vain. Une plume atterrit sur le dos de sa main, mais il la chassa avec tant de hâte et de violence qu'il en éprouva une vive douleur. Puis, alors que les poulets entraient en contact avec l'eau, il entendit un bruit d'aspiration, suivi de clapotements et d'éclaboussements dérisoires. La femme aussi paraissait écouter, et dans cette attention commune il ressentit un lien indescriptible – comme s'ils étaient devenus les seuls témoins d'un crime secret et inqualifiable. Il resta figé jusqu'à ce qu'il entende la femme suffoquer. Il leva les yeux vers elle, les abaissa vers les eaux dérobées à sa vue par la nuit, puis la regarda de nouveau.

— Tu vois, dit-il en désignant la rivière, tandis que le vent grognait comme une quinte de toux dans la gorge sèche de la nuit.

C'est alors qu'approcha une voiture, à une allure prudente, la première à atteindre le pont depuis son arrivée. Elle s'arrêta à quelques pas d'eux et klaxonna, puis le conducteur lâcha une phrase qu'il ne put entendre, prononcée dans la langue du Blanc.

— J'espère que vous n'êtes pas voyous, oh !

Et puis la voiture repartit, gagna en vitesse.

— Tu vois, répéta-t-il. Même ces précieuses volailles tombent et se noient.

Une fois ces mots sortis de sa bouche, il s'apaisa, comme c'est souvent le cas quand, après un acte inhabituel, un homme se replie sur lui-même. Il ne pensait plus qu'à quitter les lieux, et cette pensée le submergea en un élan irrésistible. Et moi, son chi, lui insufflai la pensée qu'il en avait assez fait, et qu'il valait mieux partir. Alors il se rua vers sa camionnette et démarra dans un tumulte de caquètements. Dans le rétroviseur, la vision de la femme sur le pont surgit, tel un esprit qu'on invoque, en un flash lumineux, mais il ne s'arrêta pas, ne regarda pas en arrière.

Désolation

Ô Agujiegbe, les grands anciens disent que, pour parvenir au sommet d'une colline, il faut partir de son pied. J'ai fini par comprendre que la vie d'un homme est une course, de son point de départ à son point d'arrivée. Et que ce qui précède est la cause première de ce qui suit. C'est la raison pour laquelle les gens demandent « Pourquoi ? » quand ils sont étonnés de ce qui leur arrive. La plupart du temps, les raisons et les secrets les plus enfouis dans le cœur des hommes peuvent être dévoilés si l'on creuse bien. C'est pourquoi, ô Chukwu, afin d'intercéder en faveur de mon hôte, je suggère que nous cherchions l'origine de cette histoire dans les années douloureuses qui ont précédé cette soirée sur le pont.

Le père de mon hôte était mort à peine neuf mois plus tôt, le plongeant dans une détresse plus aiguë qu'il en ait jamais connu. Il aurait pu en être autrement s'il avait été entouré, comme quand il avait perdu sa mère, ou son oison, ou quand sa sœur avait quitté la maison. Mais à la mort de son père, il n'y avait plus personne. Sa sœur, Nkiru, qui s'était enfuie avec un homme plus âgé, taradée par la mort de leur père, prit encore davantage ses distances – peut-être craignait-elle que mon hôte ne la rende responsable de cette disparition. Les jours qui suivirent le décès ne furent qu'absolues ténèbres. L'agwu de la douleur le tourmentait nuit et jour et faisait de lui une maison vide où les souvenirs familiaux traumatiques rôdaient comme des rongeurs. Il s'éveillait presque chaque matin en croyant sentir les effluves de la cuisine de sa mère. En pleine journée, sa sœur lui apparaissait, nette et incarnée, comme si elle n'avait été qu'occultée passagèrement par un rideau. Et la nuit, il sentait si intensément la présence de son père qu'il finissait parfois par croire qu'il était là. « Papa ! Papa ! » criait-il aux ténèbres, en s'agitant frénétiquement. Mais il n'obtenait en réponse que silence, un silence si puissant qu'il rétablissait sans appel la réalité

Il traversait le monde dans un vertige, comme sur un fil. Sa vision

devint telle qu'il n'y voyait plus rien. Rien ne le réconfortait, pas même la musique d'Oliver De Coque, qu'il écoutait sur son gros poste radio presque chaque soir, ou en s'affairant au potager. Même ses volailles pâtissaient de son deuil. Il s'en occupait avec moins de soin, ne les nourrissait généralement qu'une fois par jour, oubliait même parfois de leur donner à manger. C'était souvent leur caquètement de protestation furieuse qui finissait par le faire réagir et le forçait à les nourrir. Il ne veillait sur ses bêtes que d'un œil distrait, et bien des fois les faucons fondaient sur elles.

Et lui, de quoi se nourrissait-il à cette période ? Il se contentait de ce qu'offrait la ferme, un bout de terrain qui s'étendait du perron jusqu'en bordure de la chaussée, où il faisait pousser des tomates, des gombos et des poivrons. Il laissa le maïs planté par son père flétrir et mourir, et une foule d'insectes infester ce ferment pourrissant tant qu'ils n'empiétaient pas sur les autres récoltes. Quand les vestiges de la ferme ne suffirent plus à ses besoins, il fit ses courses au marché près du grand rond-point, en limitant ses échanges au strict minimum. Peu à peu, il devint un homme de silence qui pouvait passer des jours sans parler – même à ses ouailles, qu'il considérait souvent comme des compagnons. Il s'achetait des oignons et du lait, et parfois mangeait au café d'en face, la cantine de Madame Réconfort. Là non plus il ne parlait guère, se contentait d'observer les gens autour de lui avec une crainte incrédule, une tension volcanique, comme si sous leur apparence paisible ils étaient en réalité des esprits rebelles surgis dans son monde.

Et bientôt, ô Oseburuwa, comme souvent en pareil cas, il devint une créature de chagrin, au point de refuser toute aide. Même Elochukwu, le seul ami qu'il avait conservé de ses années de lycée, ne parvenait pas à le réconforter. Il l'évitait. Un jour ce dernier vint à moto jusque devant chez lui, frappa à la porte et l'appela à grands cris pour voir s'il était à la maison. Mais il garda le silence, fit mine d'être absent. Elochukwu, soupçonnant peut-être la ruse, l'appela au téléphone – cet objet par lequel un humain peut converser avec une autre personne physiquement absente. Mon hôte le laissa sonner jusqu'à ce qu'Elochukwu raccroche et reparte. Il rejetait toutes les propositions de son oncle, dernier survivant de sa famille paternelle, qui le suppliait de venir le rejoindre à Aba. Face à l'insistance du vieil homme, il débrancha son téléphone et n'y toucha plus pendant deux mois, jusqu'au jour où il fut réveillé par un bruit de voiture dans la cour : c'était son oncle.

L'oncle était arrivé furieux, mais en découvrant son neveu si brisé, si maigre, si émasculé, il en fut ému. Le vieil homme pleura sous ses yeux. Et le spectacle de cet homme qu'il n'avait pas vu depuis des années qui sanglotait sur son épaule provoqua ce jour-là un déclic

chez mon hôte. Il s'aperçut qu'un trou avait été foré dans sa vie. Et ce soir-là, tandis que son oncle ronflait, étendu sur l'un des canapés du salon, il comprit soudain que le trou était apparu après la mort de sa mère. Et c'était vrai, ô Gaganaogwu. J'étais présent, moi, son chi, quand il avait vu sa mère être ramenée de l'hôpital, morte quelques heures à peine après avoir accouché de sa sœur. C'était il y a seize ans, l'année que les Blancs nomment 1991. Il n'avait que neuf ans à l'époque, trop jeune pour admettre ce que l'univers lui réservait. Le monde qu'il avait connu jusqu'au soir où mourut sa mère s'était fait enchevêtrement impossible à démêler. L'affection de son père, les voyages à Lagos, les excursions au zoo d'Ibadan et aux parcs d'attractions de Port Harcourt, même les consoles de jeux : rien n'y fit. Rien de ce que tenta son père ne put combler la fissure de son âme.

Vers la fin de cette année-là, au moment où l'araignée cosmique d'Eluigwe tisse sa toile luxuriante par-dessus la lune pour la treizième fois, désespérant de redonner à son fils la joie de vivre, son père l'emmena dans son village. Il se rappelait que mon hôte avait été fasciné par ses récits de chasse aux oies sauvages dans la forêt d'Ogbuti pendant la guerre, lorsqu'il était enfant. Alors il l'emmena chasser l'oie dans la forêt, un épisode que je relaterai en temps voulu. Lorsque mon hôte rentra chez lui avec l'oison, il était transformé.

L'oncle, voyant dans quel état était mon hôte, resta près de lui quatre jours, au lieu d'un comme prévu. Le vieil homme fit le ménage, s'occupa des volailles, et l'emmena à Enugu pour acheter du grain et des provisions. Durant ces jours, l'oncle Bonny, malgré son bégaiement, lui emplit la tête de mots. Ses propos tournaient pour l'essentiel autour des dangers de la solitude et du besoin d'une présence féminine à ses côtés. Et ils étaient justes, car j'avais vécu assez longtemps parmi les hommes pour savoir que la solitude est ce chien violent qui aboie interminablement dans la longue nuit du deuil. J'ai vu cela bien des fois.

— Nonso, disait l'oncle. S-s-si t-tu ne te t-trouves p-pas u-une f-femme t-très v-vite, dit-il le matin de son départ, ta t-t-tante et moi on d-devra t'en t-t-trouver une n-n-nous-mêmes – il secoua la tête. Pa-parce que tu ne peux pas vivre comme ça.

Il y avait tant de ferveur et de puissance dans les mots de son oncle qu'après son départ mon hôte se prit à désirer quelque chose qu'il n'avait plus connu depuis longtemps : la chaleur d'une femme. Et lentement ce désir contribua à sa guérison, détournant ses pensées de son deuil. Il sortit davantage, pour rôder aux abords de l'université fédérale pour jeunes filles. Au début, il observait les jeunes filles de loin, depuis les terrasses de café en bord de route, avec une curiosité intermittente. Il prêtait attention à leurs cheveux tressés, leurs seins, leurs traits et leur allure. Son intérêt alla croissant et il finit par en

aborder une, mais elle le repoussa. Mon hôte, que les circonstances avaient rendu peu confiant, décréta qu'il ne se risquerait pas à un nouvel essai. Je lui instillai la pensée qu'on ne pouvait guère espérer séduire une femme du premier coup. Mais il ne prêta pas attention à ma voix. Quelques jours après son échec, il s'aventura dans un bordel.

La femme qui le reçut dans son lit avait deux fois son âge. Elle portait ses cheveux lâchés, à la façon des grandes anciennes. Elle avait le visage maquillé d'une substance poudreuse qui lui conférait une délicatesse qu'un homme pouvait trouver aguichante. Par la forme de son visage, elle ressemblait à Uloma Nezeanya, une femme qui, il y a deux cent quarante-six ans, s'était fiancée à l'un de mes anciens hôtes (Arinze Iheme) mais avait disparu avant la cérémonie du vin, enlevée, soupçonna-t-on, par des négriers aros.

Sous ses yeux, la femme se dévêtit et exhiba un corps voluptueux et attirant. Mais quand elle lui demanda de la monter, il en fut incapable. Ce fut, ô Egbunu, une expérience inouïe, comme je n'en avais jamais connu. Car d'un seul coup, sa spectaculaire érection qui durait depuis des jours disparut à l'instant même où elle allait enfin trouver à se satisfaire. Il fut saisi d'une gêne et d'une timidité aussi soudaines qu'intenses, se perçut comme un novice, ignorant les choses du sexe. Ce sentiment s'accompagna d'un tourbillon d'images : sa mère dans son lit d'hôpital, l'oison perché sur une clôture en équilibre instable, son père pétrifié par la rigidité cadavérique. Il se mit à trembler, s'arracha lentement du lit et demanda la permission de partir.

— Quoi ? Tu vas gaspiller ton argent comme ça ? s'étonna la femme.

Il répondit que oui. Il se redressa, tendit la main vers ses vêtements.

— Je comprends pas, ta bite, elle peut encore bander.

— *Biko, ka'm laa.*

— Tu causes pas anglais ? Parle-moi petit-nègre, moi je cause pas igbo.

— OK, j'veux y aller.

— Eh, *na wa oh.* Moi, j'ai jamais rien vu comme ça, oh. Mais faut pas gâcher ton argent.

Elle se leva du lit et alluma l'ampoule électrique. Il recula devant l'éclat éblouissant de sa vertigineuse féminité.

— Aie pas peur, aie pas peur, relax, hein ?

Il se figea.

Elle lui prit ses vêtements et les remplaça sur la chaise. Elle s'agenouilla à même le sol, lui prit le pénis et de l'autre main lui empoigna les fesses. Il se tordit et frémit à cette sensation. Elle éclata de rire.

— Quel âge t'as ?

— Trente... aaah... trente ans.

— S'te plaît, mens pas, quel âge t'as ?

Elle lui serra le gland. Il hoqueta et voulut parler, mais elle referma la bouche sur son sexe et l'engloutit à moitié. Mon hôte bredouilla les mots « vingt-cinq ans » dans une hâte fiévreuse. Il tenta de se dégager, mais elle passa son bras libre autour de sa taille et l'immobilisa. Elle le suçait en glougloutant, vigoureusement, tandis qu'il criait, gémissait, grinçait des dents et proférait des mots absurdes. Il vit une lumière iridescente bordée de ténèbres et sentit une sensation de froid au fond de lui. Cette équation complexe continua de faire rage dans son corps jusqu'à ce qu'il laisse échapper un cri :

— Je jouis, je jouis !

Elle se détourna, et le sperme la manqua de justesse. Il retomba sur la chaise, au bord de l'évanouissement. Quand il quitterait le bordel, secoué et épuisé, il emporterait avec lui le poids de cette expérience comme un sac de maïs. C'est quatre jours plus tard qu'il rencontra la femme sur le pont.

Ô Ezeuwa, il quitta le pont ce soir-là sans bien savoir ce qu'il avait fait, sinon que cela sortait de l'ordinaire. Il rentra chez lui pénétré d'un sentiment de plénitude qu'il n'avait pas éprouvé depuis longtemps. Apaisé, il débarqua son nouveau contingent de poulets, six au lieu de huit, et porta les cages dans la cour en s'éclairant à la torche de son téléphone portable. Il déchargea le grand sac de millet et le reste des provisions achetées à Enugu. Ce n'est qu'après avoir tout déposé qu'il fut saisi d'une brusque révélation. « Oh Chukwu ! » s'écria-t-il, et il se rua dans le salon. Il saisit sa lampe rechargeable, actionna l'interrupteur et une faible lueur blanche émana des trois ampoules fluorescentes. Il actionna la molette sans obtenir plus de lumière. Il se pencha pour observer et constata qu'une ampoule était morte, recouverte d'une tache de suie. Il se précipita tout de même dans la cour et, une fois la cage éclairée tant bien que mal, il se remit à crier : « Chukwu ! Oh, Chukwu ! » Car il comprit que l'une des volailles qu'il avait jetées du haut du pont était le coq blanc comme laine.

Ô Akataka, il est fréquent que les humains veuillent réécrire l'histoire, inverser le cours des choses. Mais jamais, jamais l'on n'y parvient. Bien des fois j'ai vu cela. Comme d'autres créatures de son espèce, mon hôte se précipita vers sa camionnette, sur laquelle trônait, tel un veilleur, un chat noir. Mon hôte le chassa. Le félin poussa un gémissement strident et fila dans les buissons. Mon hôte s'installa au volant et repartit dans la nuit. Il n'y avait pas beaucoup de circulation, et seul un énorme semi-remorque qui tentait de s'engager dans une station-service le ralentit. Lorsqu'il parvint au pont, la femme qu'il

avait vue avait déjà disparu – et sa voiture aussi. Il en déduisit qu'elle ne s'était pas jetée dans la rivière. Mais à ce stade, ce n'était plus de la femme qu'il se souciait. Il dévala la pente vers la rive, les oreilles emplies de la rumeur nocturne ; sa lampe torche avalait les ténèbres comme un boa. Il sentit le bourdonnement des insectes se coaguler dans l'air en cercles concentriques et lui envelopper le visage à l'approche de la berge. Il agita frénétiquement les bras pour les chasser. La torche accompagna le mouvement de sa main et oscilla plusieurs fois au-dessus des eaux, raide comme un bâton, puis illumina toute la rive sur plusieurs mètres. Il suivit des yeux le chemin du faisceau, mais ne vit que des berges vides, jonchées de chiffons et de détrit. Il passa sous le pont et se retourna en entendant un bruit, le cœur palpitant. Quand il s'approcha, la lumière révéla un panier. Son tressage de raphia s'était effiloché en longues fibres tordues. Il se précipita, submergé d'espoir.

Le panier était vide, et il balaya de sa torche l'eau qui coulait sous le pont, éclairant la rivière aussi loin qu'il put, mais sans trouver trace d'aucune poule. Il se remémora le moment où il les avait jetées, leur battement d'ailes frénétique, leur tentative désespérée et poignante de se cramponner aux barres du parapet, en vain. Il avait compris très vite, en élevant des volailles, qu'elles étaient les plus vulnérables de tous les animaux. Elles n'avaient guère de moyens de se défendre contre le danger, si modeste soit-il. Et c'était cette vulnérabilité même qui les lui avait rendues si attachantes. Au début, son oison lui avait fait aimer toutes les bêtes à plumes, mais il avait fini par concentrer tout son amour sur les pauvres volailles après avoir vu un faucon attaquer sauvagement une poule.

Il passa au peigne fin l'épaisse toison de la nuit comme on épouille une bête à fourrure, puis, désespéré, rentra chez lui. De plus en plus, son acte lui paraissait commis sans concertation avec son esprit. C'était cela plus que tout qui le faisait souffrir. Souvent des ténèbres soudaines s'abattaient sur le cœur d'un homme quand il découvre qu'il a fait du mal malgré lui. Quand il en prend conscience, son âme s'agenouille vaincue et, accablée, se soumet aux alusis du remords et de la honte, et dans cette soumission s'inflige des blessures. Alors l'homme blessé cherche la guérison par des gestes de rétribution. S'il a souillé ou déchiré le vêtement d'un autre homme, il peut par exemple lui offrir un vêtement neuf et lui dire : « Tiens, mon frère, prends ce vêtement en échange. » S'il a cassé un objet, il peut chercher à le réparer ou le remplacer. Mais s'il a fait ce que nul ne peut défaire, ou cassé ce que nul ne peut réparer, il ne lui reste plus qu'à se soumettre au sortilège apaisant du remords. C'est là un grand mystère !

Ô Ezeuwa, lorsque mon hôte cherchait une réponse à quelque chose qui dépassait son entendement, je me risquais souvent à la fournir.

Ainsi, cette nuit-là avant qu'il ne s'endorme, je gravai dans son esprit l'idée qu'il devrait retourner à la rivière à son réveil. Peut-être pourrait-il encore retrouver ses volailles. Mais il ne tint pas compte de mon conseil. Il crut que cette idée avait germé directement dans son cerveau, car l'homme n'a aucun moyen de distinguer ce que lui insuffle un esprit – fût-ce son propre chi – de ce que lui suggère sa propre voix intérieure.

À de nombreuses reprises ce jour-là je continuai à lui faire miroiter cette idée, mais chaque fois sa voix intérieure répliquait qu'il était trop tard, que les poules avaient dû se noyer. Ce à quoi je rétorquais qu'il ne pouvait pas en être sûr. Mais la voix persistait : *C'est fini ; il n'y a plus rien à faire*. Alors, le soir venu, quand je compris qu'il n'en ferait rien, je fis ce que toi, Oseburuwa, tu déconseilles formellement aux esprits protecteurs sauf dans les cas extrêmes. Je sortis du corps de mon hôte alors qu'il était conscient. Je le fis car je savais que mon rôle ne consistait pas seulement à le guider mais aussi à le soutenir et à vérifier les choses qui pouvaient être hors de sa portée. En effet, je me considère comme son représentant au royaume des esprits. Je suis en lui et j'observe le moindre mouvement de ses mains, son moindre pas, son moindre geste. Pour moi, son corps est un écran où se projette la totalité de sa vie. Car lorsque j'occupe un hôte je ne suis qu'un réceptacle creux empli par la vie d'un humain, et rendu concret par cette vie. C'est donc en qualité de témoin que je le regarde vivre, et sa vie devient mon témoignage. Mais un chi est bridé par le corps de son hôte. Tant qu'il y demeure, il lui est presque impossible de voir ou d'entendre ce qui est présent ou proféré dans le règne des êtres surnaturels. En revanche, s'il s'en extrait, il accède à des choses imperceptibles à l'homme.

Une fois sorti de son corps, je fus assailli par la clameur du monde des esprits, une symphonie assourdissante de sons qui auraient terrifié les hommes les plus braves. C'était une cacophonie de voix : plaintes, cris, hurlements, bruits en tout genre. Chose étrange : alors que la frontière qui sépare le monde humain de celui des esprits n'est pas plus épaisse qu'une feuille, on n'entend pas le plus infime écho de ce tumulte tant qu'on ne quitte pas le corps de son hôte. Le chi nouvellement créé et qui descend sur terre pour la première fois est submergé par ce vacarme, si effrayant qu'il peut être tenté de regagner en hâte la forteresse de silence qu'est le corps de son hôte. C'est ce qui m'est arrivé lors de mon premier séjour terrestre, comme à bien des esprits protecteurs que j'ai rencontrés aux cavernes du repos d'Ogbunike, de Ngodo, d'Ezi-ofi, voire aux pyramides d'Abaja. Et ce tumulte est plus effrayant encore, la nuit, à l'heure des esprits.

Chaque fois que je quitte mon hôte alors qu'il est éveillé, je fais en sorte que ces échappées soient brèves, afin que rien ne lui arrive en

mon absence et qu'il ne fasse rien que je ne puisse justifier. Mais on ne chemine pas au même rythme selon qu'on est désincarné ou porté par une enveloppe humaine, et je dus laborieusement me frayer une voie dans la foule du Benmuo, où des esprits de toutes sortes grouillaient comme autant d'asticots invisibles. Ma hâte porta ses fruits, et je parvins à la rivière en l'espace de sept battements de cils, mais je n'y trouvai rien. Je revins le lendemain, et à la troisième visite je vis enfin le coq blanc qu'il avait jeté du pont. Le corps gonflé, il gisait à la surface, pattes en l'air, raide mort. L'eau avait ajouté une imperceptible touche de gris à son plumage, et son ventre était dépouillé de tout duvet comme si quelque chose dans l'eau l'avait dévoré. Son cou paraissait distendu, ses rides plus profondes, et il était tout boursoufflé. Un vautour trônait sur l'une de ses ailes, aplaties et étalées à la surface, et scrutait la charogne et les alentours. Je ne vis aucun signe de l'oiseau blanc comme laine.

Ô Ebubedike, au fil de mes cycles d'existence, j'ai fini par comprendre que les choses qui arrivent à un homme se sont déjà produites il y a bien longtemps en quelque royaume souterrain, et que rien dans l'univers n'est sans précédent. Le monde tourne sur la roue silencieuse d'une patience ancestrale, en vertu de laquelle toutes choses attendent et prennent vie par cette attente. La malchance qui affecte un homme l'attendait depuis longtemps – au milieu d'un chemin, sur une route ou sur un champ de bataille, jusqu'à ce que son heure vienne. C'est l'individu, ainsi que tous ceux qui compatissent avec lui, y compris son chi, qui, lorsqu'il atteint ce point et voit s'abattre le sort, peut naïvement succomber à une stupéfaction maussade. Mais en vérité cet homme était mort depuis longtemps, et la réalité de sa mort simplement dissimulée sous le voile soyeux du temps, qui enfin s'écarte pour la révéler. J'ai vu cela advenir bien des fois.

Ce soir-là tandis qu'il dormait, je suis sorti de son corps comme je le faisais souvent pour pouvoir veiller sur lui, car c'est souvent de nuit, durant le sommeil des humains, que s'activent les habitants du Benmuo. Et de cette position extérieure, je projetai dans son esprit inconscient l'image du poulet, du vautour, car le moyen le plus simple de transmettre à son hôte un événement aussi mystérieux consiste à passer par la sphère des rêves, royaume fragile où un chi ne doit pénétrer qu'avec précaution et circonspection, car c'est un théâtre ouvert accessible à n'importe quel esprit. Un chi doit d'abord s'extraire du corps de son hôte avant de pouvoir s'introduire dans le monde de ses rêves. Cela évite également au chi d'être identifié par des esprits étrangers alors qu'il flotte dans un espace vacant.

Lorsque je lui eus projeté ces images, il s'agita dans son sommeil, leva une main et replia mollement le poing. Je soupirai, soulagé,

comprenant qu'il savait à présent ce qui était arrivé à son coq blanc.

Ô Gaganaogwu, sa tristesse d'avoir noyé les poulets avait anéanti en lui toute pensée pour la femme du pont. Mais lentement, à mesure que la tristesse s'apaisait, l'image de cette femme franchit les frontières de son esprit et l'envahit peu à peu. Il se mit à ressasser la vision qu'il avait eue d'elle. Tout ce qu'il retenait de cette apparition nocturne, c'est qu'elle était de taille moyenne, et moins plantureuse que Miss J la prostituée. Elle portait une jupe et un chemisier fin. Et il se rappela que sa voiture était une Toyota Camry bleue, comme celle de son oncle. Et souvent, sa pensée bondissait, telle une sauterelle, de cette vision à une interrogation curieuse : qu'était-elle devenue après son départ du pont ? Il se reprochait d'être parti si vite.

Les jours suivants, il s'occupa de son poulailler et de son jardin d'une main légère, maintenant obsédé par cette femme. Et quand il allait en ville il guettait la voiture bleue. Au fil des semaines, il fut repris de désir pour la prostituée, un désir qui enflait comme un orage et inondait le paysage desséché de son âme, et qui finit par le conduire au bordel. Mais Miss J n'était pas libre. Les autres pensionnaires l'assaillirent, et l'une d'elles l'entraîna dans une chambre. Elle avait la taille fine et une cicatrice au ventre. Avec elle, il se sentit confiant et sûr de lui, comme si, lors de sa précédente visite, toutes ses appréhensions et sa naïveté avaient été battues à mort. Il céda à ses avances sans scrupules et, même si j'évite en général de regarder mes hôtes forniquer, car l'acte sexuel ressemble terriblement à la mort, cette fois je restai en lui car ce serait sa première fois. Quand ce fut fait, elle lui administra une claque dans le dos en lui disant à quel point il était doué.

Pourtant, malgré cette expérience, il demeurait attiré par Miss J, son corps, le bruit familier de ses soupirs. Il constata avec surprise que, même s'il avait eu un rapport plus complet avec l'autre femme, il avait éprouvé plus de plaisir entre les mains de Miss J. Il revint au bordel trois jours plus tard et évita soigneusement l'autre femme, qui accourait vers lui avec enthousiasme. Cette fois, Miss J était libre. Elle le dévisagea comme si elle le reconnaissait à peine et entreprit de le déshabiller en silence. Avant qu'ils commencent, elle répondit au téléphone, dit à son interlocuteur de venir dans deux heures puis, comme la voix d'homme semblait hostile à cet arrangement, avança le rendez-vous d'une demi-heure.

Ils étaient déjà en pleins ébats quand elle évoqua la fois précédente dans un éclat de rire.

— Cette fois, tu ouvres les yeux quand je t'ai sucé, hein ?

Il lui fit l'amour avec une exubérance qui lui enfiévrâ l'âme, et se déversa tout entier dans l'étreinte. Mais une fois qu'il s'affala à son

côté, elle repoussa son bras et se leva.

— Miss J ! s'écria-t-il, au bord des larmes.

— Quoi encore ? – elle entreprit d'agrafer son soutien-gorge.

— Je vous aime.

Ô Egbunu, la femme s'immobilisa, tapa dans ses mains et éclata de rire. Elle alluma la lumière et retourna au lit. Elle lui prit le visage d'une main, parodia la solennité sombre avec laquelle il avait prononcé ces mots et rit de plus belle.

— Oh mon petit gars, tu causes sans savoir – de nouveau elle tapa dans ses mains. Non mais regardez-le, il dit qu'il m'aime. Qu'est-ce qu'il faut pas entendre ! Il me connaît même pas, et voilà qu'il dit qu'il m'aime. Allez, dis que tu l'aimes, ta mama.

Elle claqua des doigts et bascula dans une hilarité renouvelée. Et pendant des jours, il sentit son rire résonner dans tous les creux de son être, comme si c'était le monde même qui riait de lui, pauvre petit homme solitaire dont le seul péché était d'être assoiffé d'une présence à ses côtés. C'est alors qu'il éprouva pour la première fois cette émotion déroutante et grisante de l'amour idéalisé, un carrefour distinct de ce que lui inspiraient ses oiseaux et sa famille. Sentiment douloureux, car la jalousie est l'esprit malin qui se tient au seuil de l'amour et de la folie. Il voulait qu'elle lui appartienne, plein de rancœur envers tous les hommes qui allaient la posséder après lui. Mais il ignorait encore que rien, jamais, n'appartient pleinement à personne. Nu il est né, nu il repartira. Un homme ne peut posséder que ce qu'il garde auprès de lui. S'éloigner, c'est risquer la perte. Il ignorait alors qu'un homme a beau renoncer à tout ce qu'il possède pour la femme qu'il aime, elle risque en retour de ne plus vouloir de lui. Bien des fois j'ai vu cela.

Et c'est ainsi que, brisé par toutes les choses qu'il ignorait encore, il quitta la chambre, déterminé à ne jamais revenir.

Éveil

Ô Ijango-ijango, en bien des séjours au monde humain, j'ai entendu les grands anciens, dans leur profondeur kaléidoscopique, dire que, si profond que soit le chagrin, rien ne peut forcer les yeux à verser des larmes de sang. Si longtemps que pleure quelqu'un, seules coulent des larmes ordinaires. Même si un homme demeure longtemps dans l'affliction, il finira par s'en arracher. À la longue, son esprit se dotera de bras forts comme des branches, abattra le mur et trouvera la rédemption. Car si noire que soit la nuit, elle finit toujours par passer, et Kamanu, le dieu du soleil, brandit le lendemain son grandiose emblème. Bien des fois j'ai vu cela.

Au quatrième mois après sa rencontre avec la femme du pont, mon hôte avait presque surmonté son chagrin. Non qu'il fût pour autant heureux, car même les atours de ses jours les plus radieux étaient ourlés d'un fil de ténèbres douloureuses. Simplement, il reprenait vie, se rouvrait à la possibilité du bonheur. Il se tourna vers son ami Elochukwu, qui se mit à lui rendre visite régulièrement et le persuada d'adhérer au MASSOB, ce mouvement qui ratissait la jeunesse igbo comme un vieux balai amasse la poussière. Elochukwu, son ami de lycée et confident, qui avait toujours été mince, s'était musclé et exhibait ses biceps à tout va en portant des maillots de corps et des débardeurs. « Le Nigeria a échoué », disait-il à mon hôte dans la langue du Blanc, avant de revenir à la langue des ancêtres qu'il privilégiait dans leurs discussions : « *Ihe eme bi go. Anyi choro nzoputa !* » Il insista tant que mon hôte finit par le suivre. Le soir, dans le grand local d'un concessionnaire automobile, ils se rassemblaient en béret noir et chemise rouge, entourés de drapeaux à l'effigie d'un soleil ascendant, de cartes géographiques, et de photos de soldats qui avaient combattu pour le Biafra. Mon hôte traînait dans le sillage de ce groupe, et scandait des slogans à pleins poumons. Il braillait « Le Biafra doit renaître », puis, en tapant des pieds sur le plancher inachevé, psalmodiait : « MASSOB ! MASSOB ! » Assis parmi eux, il

écoutait le concessionnaire et le chef du mouvement, Ralph Uwazuruike. Alors mon hôte prenait la parole, se déridait enfin, et beaucoup remarquaient son large sourire, sa propension à rire. Ces hommes, sans savoir d'où il venait ni ce qu'il avait traversé, percevaient les premiers signes de sa guérison.

Ô Chukwu, moi qui avais habité un hôte durant la guerre du Biafra, je craignais que son rapprochement avec ce groupe ne le mette en danger. Je lui insufflai l'idée que son engagement pouvait l'exposer à la violence. Mais sa voix intérieure répliqua avec confiance qu'il n'avait pas peur. Et de fait, il fréquenta longtemps le groupe, uniquement mû par une colère qu'il n'aurait su définir. Car lui-même n'avait pas vécu les outrages dénoncés par ces hommes. Personne dans son entourage n'avait été assassiné par des gens du nord du Nigeria. Et s'il jugeait vraies beaucoup de leurs sombres prédictions – il constatait par exemple qu'aucun Igbo n'avait jamais été élu président, et qu'il n'y en aurait peut-être jamais – elles ne l'affectaient pas personnellement. Il ne savait rien de la guerre, hormis les histoires racontées par son père, qui avait combattu. Et tandis que ces hommes parlaient, ces récits saisissants s'agitaient dans la boue du souvenir tels des insectes blessés.

Mais s'il assistait aux réunions, c'est avant tout parce que Elochukwu était son seul ami. L'implication d'un voisin dans la mort de son oison avait fermé son cœur aux amitiés. Après cet incident, il avait survolé du regard le champ gris de l'humanité et conclu que le monde des hommes était trop violent à son goût. Il avait préféré trouver du réconfort auprès des créatures à plumes. Fréquenter le groupe lui permettait aussi d'occuper le temps qu'il ne consacrait pas à sa ferme et à son poulailler ; et en arpentant la ville pour faire avancer la cause de l'État souverain du Biafra, il espérait également croiser la femme rencontrée sur le pont. Ô Akataka, tel était en fait son principal motif, sa vraie raison de s'obstiner à militer malgré le danger croissant. Mais après un mois de manifestations, d'affrontements avec la police, d'émeutes et de violence, et mon travail de sape subliminal pour le convaincre de renoncer à son engagement, il se détacha du groupe comme une roue de bolide qui file dans le vide.

Il retourna à sa vie normale, réveillé à l'aube par la belle et énigmatique musique du poulailler, une symphonie de cocoricos, de caquètements et de piailllements mêlés qui finissaient souvent par former, selon les mots de son père, un chœur harmonieux. Il récoltait les œufs, recensait les naissances de poussins dans son grand registre, nourrissait ses ouailles, les regardait manger dans la cour, sa fronde à portée de main pour les protéger, et s'occupait des bêtes faibles ou malades. Au cours de ce mois-là, un de ces jours où il s'affairait sans

se laisser distraire, il planta des tomates dans une parcelle pelée. Il avait délaissé ce terrain depuis longtemps, et fut stupéfait de le voir aussi altéré. En désherbant, il constata que les fourmis rouges ne s'étaient pas contentées d'envahir la terre : elles l'infestaient complètement. Elles se nichaient au plus profond du sol, dans son système nerveux, enfouies dans chaque motte de terre. Apparemment, elles s'étaient nourries d'un vieux plant de manioc qui avait dû succomber à leurs assauts. Il fit bouillir de l'eau qu'il déversa sur le terreau pour les exterminer. Puis il balaya la masse de fourmis mortes et sema les graines de tomates.

Il regagna la cour, nettoya ses ongles et ses pouces noircis. Il puisa ensuite des bols de millet dans un baril qu'il stockait dans un débarras et répandit les graines sur une natte. Il ouvrit les deux enclos où s'agitaient une douzaine de poules, qui se précipitèrent vers leur pitance. Chaque enclos contenait deux cages de poules et de poussins ; une autre cage renfermait trois grosses poules entourées de leurs œufs. Il palpa chaque bête pour vérifier qu'elle était en bonne santé. Il y avait environ quarante poules brunes et une douzaine de blanches. Après les avoir nourries, il essaya de vérifier lesquelles avaient déféqué pour examiner leurs déjections du bout d'un bâton, au cas où elles auraient des vers. Il se penchait sur un amas d'excréments gris déposés près du puits par une poule à viande quand il entendit une voix de femme, une vendeuse d'arachides.

Ô Egbunu, je tiens à dire qu'il ne réagissait pas ainsi à toutes les voix de femme ; mais celle-ci avait un accent étrangement familier. Je savais, contrairement à lui, qu'elle lui rappelait sa mère. Il aperçut soudain une femme dodue, au teint bistré, à peu près de son âge. Elle transpirait au soleil brûlant, et la sueur luisait sur ses jambes. Elle portait sur la tête un plateau d'arachides. Elle faisait partie de cette classe de pauvres engendrée par la civilisation nouvelle. Au temps des grands anciens, seuls les fainéants, les oisifs, les infirmes ou les maudits vivaient dans le besoin, mais aujourd'hui presque tout le monde était dans ce cas. Il suffit de s'aventurer dans les rues, au cœur de n'importe quel marché du pays igbo, pour voir des travailleurs, des hommes aux mains dures comme les pierres, aux vêtements trempés de sueur, qui vivent dans une atroce misère. Quand le Blanc est venu, il a apporté de bonnes choses. En voyant l'automobile, les enfants des anciens s'exclamaient émerveillés. Et les ponts ? « Magnifiques ! » La radio ? « Une invention miraculeuse ! » Non contents de délaisser la civilisation de leurs pères bienheureux, ils la détruisirent. Ils se ruèrent vers les grandes villes – Lagos, Port Harcourt, Enugu, Kano – mais constatèrent qu'il n'y avait pas assez de bonnes choses pour tout le monde. « Où sont nos voitures ? demandèrent-ils aux portes de ces villes. – Seuls les privilégiés en ont ! – Où sont les bons boulots, ceux

où on porte une cravate dans un bureau climatisé ? – Ah, ils sont réservés à ceux qui ont fait des années d'études à l'université, et encore, on est en concurrence avec une foule d'autres diplômés. » Et c'est ainsi, la tête basse, que les enfants des anciens tournèrent les talons pour rebrousser chemin. Mais pour aller où ? Vers les ruines de l'édifice qu'ils avaient détruit. Et les voilà réduits au minimum vital, et voilà pourquoi on voit des gens comme cette femme arpenter la ville en tous sens à vendre des arachides.

Il lui cria de s'approcher.

Elle se tourna vers lui et leva la main pour maintenir son plateau en place sur sa tête. Elle se désigna du doigt et dit quelque chose d'inaudible.

— Je veux acheter des arachides, lui cria-t-il en anglais.

La femme s'engagea sur le chemin de terre incurvé, creusé d'ornières par les roues de sa camionnette et, plus récemment, par le 4×4 de son oncle. La pluie de la veille avait modelé la glaise rouge en petites boules de boue qui collaient aux pneus. Et même à présent que le ciel était dégagé, la terre rougeâtre continuait d'exhaler une odeur de vieux et, partout, des vers la fouaillaient et y laissaient un sillage. Enfant, il avait pris plaisir à écraser des vers sous ses pieds après les averses, et parfois, avec ses amis, notamment Ejike le voleur d'oison, il enfermait les vers dans des sacs en plastique transparents pour les regarder se tortiller dans l'espace hermétique et étouffant.

Elle portait des sandales, dont les brides de plastique étaient couvertes de poussière comme ses pieds. Un petit sac à main battait contre sa poitrine, suspendu par une bandoulière de tissu. Tandis qu'elle approchait en piétinant la terre, il s'essuya la main sur le mur, à côté de la porte. Il pénétra dans la maison et y jeta un coup d'œil fébrile. Il remarqua pour la première fois la grande tenture de toiles d'araignées qui s'étendait au plafond du salon, rappel de tout le temps passé depuis la mort de son père, qui, lui, tenait une maison impeccable.

— Bonjour, monsieur, dit la femme avec une légère génuflexion.

— Bonjour, ma sœur.

Elle posa le plateau d'arachides, tendit la main vers la poche de sa jupe et en sortit un mouchoir détrempe et taché d'un nuancier de terre brune. Elle s'en servit pour s'essuyer le front.

— Combien, combien ça coûte...

— ... les arachides ?

Mon hôte crut percevoir un léger tremblement dans sa voix : ainsi les humains influencés par leurs propres sensations déforment-ils les actions des autres. Pour ma part, je n'entendis pas le moindre frémissement. Cette femme me paraissait parfaitement calme.

— Oui, les arachides, dit-il en hochant la tête.

Il sentit une montée de bile qui lui laissa en bouche un goût poivré. Son trouble venait de l'étrange familiarité de cette voix qui, sans qu'il puisse en connaître l'origine, l'attirait irrésistiblement vers cette femme.

Elle désigna une petite boîte de tomates en conserve remplie d'arachides et dit :

— Cinq nairas la petite portion, dix nairas la grande.

— Alors une grande.

Elle secoua la tête.

— Quoi, Oga, tu me fais venir jusqu'ici pour acheter une seule malheureuse boîte ? Allez, je t'en prie, fais un effort – elle éclata de rire.

De nouveau il éprouva cette sensation dans sa gorge. La première fois, c'était pendant son deuil. Il ignorait que ce mal est lié à une indigestion qui enflamme le creux de l'estomac des endeuillés et des angoissés. Bien des fois j'avais vu cela, tout récemment encore chez mon précédent hôte, Ejinkeonye Isigadi, quand il combattait pour l'indépendance du Biafra quarante ans plus tôt.

— OK, donne-moi deux grandes.

— Aaah, merci, Oga.

Elle se pencha vers la boîte de conserve pour y puiser une grande quantité d'arachides, qu'elle vida dans un petit sac en plastique transparent. Elle en versait encore lorsqu'il dit :

— Je veux pas seulement des arachides.

— Hein ? – elle baissa la tête.

Elle ne le regarda pas tout de suite, mais il la dévora des yeux, s'attardant sur son visage rude où se lisaient les privations. Des couches de saleté incrustées le recouvraient et le redéfinissaient comme des excroissances de chair. Pourtant, sous cette carapace, il percevait une beauté éclatante. Quand elle riait, ses fossettes se creusaient et sa bouche faisait la moue. Elle avait un grain de beauté au-dessus de la bouche, mais son regard le délaissa, tout comme ses lèvres gercées qu'elle léchait en permanence pour les faire briller. C'est vers sa poitrine que ses yeux étaient attirés, ces seins opulents qui semblaient séparés par une vaste distance. Ils étaient ronds et pleins et étaient pressés par ses vêtements, malgré le soutien-gorge dont il voyait dépasser les bretelles sur ses épaules.

— *Ina anu kwa Igbo ?* demanda-t-il.

Elle hocha la tête et il adopta la langue éloquente des anciens.

— Je veux que tu restes un peu avec moi. Je me sens seul.

— Alors tu ne veux pas d'arachides ?

Il secoua la tête.

— Non. Enfin, pas seulement. Je veux aussi te parler.

Il l'aida à se redresser, et quand elle fut debout il plaqua sa bouche

sur la sienne. Ô Agbatta-Alumalu, il avait beau craindre qu'elle ne le repousse, son impulsion était si forte qu'elle étouffa la voix de la raison. En reculant la tête, il la vit stupéfaite mais docile. Il crut même voir un éclair de joie dans ses yeux, et la serra contre lui en disant :

— Je veux que tu viennes à la maison avec moi.

— *Isi gi ni ?* répondit-elle en redoublant de rire. Tu es vraiment un homme bizarre.

Le mot qu'elle employa pour « bizarre » n'était pas courant dans la langue que parlaient les anciens à Umuahia, mais il l'avait souvent entendu au grand marché d'Enugu.

— Tu es d'Enugu ?

— Oui ! Comment tu le sais ?

— Où ça à Enugu ?

— Obollo-Afor.

Il secoua la tête.

Elle se détourna brusquement de lui, joignit les mains.

— T'es vraiment bizarre. Tu m'as même pas demandé si j'avais un petit ami !

Mais il ne dit rien. Il posa le plateau sur la grande table, au bord incrusté de crotte de poule séchée. Quand il la prit par la taille et l'attira doucement à lui, elle murmura :

— Alors c'est ça que tu veux vraiment ?

Il confirma, elle lui appliqua une petite tape sur la main et éclata de rire tandis qu'il lui déboutonnait son chemisier.

Ô Chukwu, à ce stade je connaissais mon hôte depuis bien des années. Mais ce jour-là je ne le reconnaissais plus. Il se comportait comme un possédé, méconnaissable à ses propres yeux. Cet ermite qui ne cédait rien ou presque au monde extérieur, où donc avait-il trouvé le courage de demander à une femme de coucher avec lui ? Lui qui avant la suggestion de son oncle ne pensait guère aux femmes, comment osait-il déshabiller une femme qu'il venait de rencontrer ? Je l'ignorais. Je constatai simplement qu'avec cette audace inaccoutumée il la déshabilla fébrilement.

Longuement elle retint sa main d'une poigne ferme, et de l'autre se couvrit la bouche en riant silencieusement. Ils allèrent dans la chambre, et quand il referma la porte, le cœur battant plus fort encore, elle dit :

— Écoute, je suis toute sale.

Mais il l'entendit à peine. Il se concentra sur ses propres mains, qui légèrement tremblantes lui ôtaient sa culotte. Alors seulement il dit :

— Ça ne fait rien, mama – et il l'entraîna dans le lit où était mort son père, dévoré d'une passion proche de la rage.

Cette passion se grava sur le visage de la femme en de rapides changements d'expression : le plaisir ; la douleur et ses grincements de

dents ; l'excitation, qui culmina en un petit rire ; la surprise, où sa bouche se figea en un O stupéfait ; un apaisement nerveux, les yeux clos comme dans un sommeil agréable et épuisé. Un kaléidoscope de sensations jusqu'au moment ultime où soudain il s'amollit. Il l'entendit à peine dire : « Retire-toi, s'il te plaît », avant de s'effondrer à côté d'elle, vidé de son souffle.

L'acte lui-même est difficile à décrire. Ils ne dirent pas un mot mais gémissaient, soupiraient, haletaient, grinçaient des dents. Les objets de la pièce parlaient pour eux : le lit poussait une plainte lugubre, les draps semblaient s'engager dans une longue mélopée réfléchie comme un enfant entonne une comptine. Tout se passa avec la grâce d'une fête solennelle : ce fut rapide, soudain, vigoureux, et pourtant si tendre. Et à la fin, de toutes les expressions qui avaient parcouru le visage de la femme, seule demeurait la joie. Allongé auprès d'elle, il lui effleura les lèvres, lui frotta la tête et elle finit par rire. Il sentit s'effacer toutes les terreurs qui hantaient son cœur. Il se redressa, tandis qu'une goutte de sueur dégoulinait lentement dans le creux de son dos, incapable de saisir pleinement ce qu'il éprouvait. Il percevait en elle une certaine gratitude, car elle lui prit la main et la pressa, si fort qu'il frémit en silence. Puis elle parla. Elle parla de lui avec une profondeur inattendue, comme si elle le connaissait depuis longtemps. Elle dit que même s'il agissait bizarrement, elle sentait au fond de son âme qu'il était un homme « bon ». Un homme bon, ne cessait-elle de répéter. « Et il n'y en a plus beaucoup dans ce monde. » Et il avait beau être vidé, épuisé, somnolent, il sentit la résignation dans sa voix. Puis, semble-t-il, elle leva la tête et regarda son pénis, toujours en érection bien après avoir inondé le drap. Elle hoqueta.

— Tu bandes encore ? *Anwuo nu mu o !*

Il voulut parler mais n'émit qu'un borborygme.

— Hmm, je vois que tu t'endors, dit-elle.

Il hocha la tête, embarrassé par cet épuisement aussi soudain qu'imprévu.

— Je vais partir et te laisser dormir.

Elle ramassa son soutien-gorge et l'enfila. Les vénérables anciennes n'en portaient pas : soit elles se couvraient la poitrine d'une étoffe nouée dans le dos ou d'un *uli*, soit elles allaient seins nus.

— D'accord, mais reviens demain.

Elle se retourna.

— Pourquoi ? Tu ne sais même pas si j'ai un petit ami, tu ne m'as même pas posé la question.

Son esprit se ranima à cette idée, mais ses paupières restaient lourdes. Il marmonna des mots incohérents qu'elle ne put saisir mais où je discernai cette déclaration déroutante : « Tu es venue, alors reviens. »

— Tu vois, tu n'arrives même plus à parler. Je vais y aller. Mais dis-moi au moins comment tu t'appelles !

— Chinonso.

— Chi-non-so. C'est un beau nom. Moi, c'est Motu. Tu as compris ? Motu ! – elle tapa dans ses mains. Je suis ta nouvelle petite amie. Je reviendrai demain, vers cette heure-ci. Bonne nuit.

Dans sa torpeur avachie, il entendit la porte d'entrée se refermer. Elle était partie, emportant avec elle son odeur unique, dont les effluves persistaient sur ses mains et dans sa tête.

Ô Agbatta-Alumalu, les pères immémoriaux disent que sans lumière on ne peut engendrer d'ombres. Cette femme avait surgi comme une étrange lumière soudaine qui de partout faisait éclore des ombres. Il tomba amoureux d'elle. Peu à peu, ce fut comme si, d'un seul coup de fronde, elle avait fait taire son chagrin, ce chien brutal qui aboyait sans relâche dans la nuit précoce de sa vie. Si fort était leur lien qu'il en fut guéri. Même ma relation avec lui s'améliora, car un homme ne peut pleinement communier avec son chi que lorsqu'il est en paix. Lorsque je parlais, il entendait ma voix, et dans sa volonté les ombres de la mienne commençaient à se frayer un chemin. S'il avait vécu au temps des grands anciens, ils auraient dit de lui qu'il confirmait ce que moi, son chi, j'affirmais, tant il est vrai que *onye kwe, chi ya e kwe*.

Nul humain qui vit de tels moments ne saurait désirer qu'ils prennent fin. Mais hélas, dans l'uwa, les choses ne se déroulent pas toujours conformément aux attentes de l'homme. Bien des fois j'ai vu cela. Je ne fus donc pas surpris de le voir s'éveiller, le jour où tout prit fin, comme il s'éveillait depuis bien des matins, l'esprit emplí de cette femme avec laquelle il connaissait la félicité depuis quatre semaines de marché (trois semaines dans le calendrier du Blanc). Tout lui sembla comme d'habitude ce matin-là, semblable aux vingt et un jours précédents, car l'homme est dénué du pouvoir de prescience. Telle est, en suis-je venu à croire, la plus grande faiblesse humaine. Si seulement l'homme pouvait voir le lointain comme il voit ce qu'il a sous les yeux, voir le caché comme le visible, entendre ce qui est tu comme ce qui est dit, il s'épargnerait bien des malheurs. Resterait-il même une force pour le détruire ?

Mon hôte passa ce samedi à attendre la venue de son amante. Il ignorait que ce jour-là aucune créature ne foulerait ce sentier encadré de plantations qui s'étendait sur près de deux kilomètres jusqu'à la route. Assis sur le perron, il le scrutait depuis l'aube, mais à mesure que le jour déclinait des pensées qu'il n'avait jamais envisagées jaillirent de quelque gouffre pour régner sur son esprit. Il n'avait jamais pensé à obtenir l'adresse de Motu. Il ignorait où elle vivait. La seule fois où il lui avait posé la question, en la suppliant de le laisser

la reconduire chez elle, Motu avait répondu que sa tante la punirait sévèrement si elle découvrait qu'elle avait un amoureux. Voici tout ce qu'il savait : elle venait d'un village de l'Obollo-Afor et travaillait comme bonne à tout faire chez sa « tante » – qui n'était pas une vraie parente – à la ville. Elle n'avait pas le téléphone. Il n'en savait pas plus.

Le jour s'acheva, et un autre arriva au galop, grand attelage énigmatique à la cloche stridente, à l'allure majestueuse. Il se rua pour l'accueillir, tremblant sous le poids de l'espoir. Mais quand il ouvrit la porte, le perron était vide. Rien que la rouille d'une vieille carriole, le son moqueur du métal sec. Cette journée se para des couleurs d'un ciel familial, qui lui rappela le jour où ils avaient fait l'amour dans la cuisine, où pour la première fois il avait entendu l'air s'exhaler d'un vagin. La première fois aussi où elle prit un bain chez lui et revêtit la tenue qu'il lui avait offerte : une robe de tissu d'ankara d'un bleu étincelant, qu'elle alla ensuite laver dans un seau, dans la salle de bains, avant de la mettre à sécher dans la cour, sur la corde à linge tendue entre le goyavier et un bâton fiché dans la clôture. Alors ils avaient fait l'amour, et elle l'avait interrogé sur son poulailler. Sans s'y attendre, il lui avait raconté tant de choses sur sa vie qu'il prit conscience, en une brusque révélation, du poids que représentait son passé. Au crépuscule, il comprit qu'elle ne viendrait pas. Il resta allongé, vide, seul, hébété, à écouter la pluie tomber dans le seau et tambouriner par terre.

Ô Oseburuwa, moi-même je commençai à m'inquiéter. Il est pénible pour un chi de voir son hôte trouver le bonheur et ensuite le perdre. Je guettais le moindre signe de cette femme et parfois, tandis qu'il s'affairait aux champs ou au poulailler, je quittais son corps et me tenais sur le perron dans l'espoir de la voir passer et de projeter cette vision dans son esprit. Mais moi aussi j'avais perdu sa trace. Cette nuit-là, des esprits frivoles le harcelèrent de rêves où elle apparaissait, et au matin il s'éveilla troublé. Dans le rêve, ils étaient ensemble, dans un temple ou une vieille église, et contemplaient les fresques et les portraits de saints. Il s'attarda sur l'effigie d'un homme dans un arbre, et quand il se retourna elle n'était plus là. À sa place, il y avait un faucon. L'animal le scrutait de ses yeux jaunes, le bec entrouvert, ses serres puissantes crispées sur le bord d'une chaise. Il en resta d'abord muet, car il savait que c'était elle. Ô Egbunu, tu sais bien que dans le monde des rêves on ne cherche pas à savoir : on sait, tout simplement. Ainsi, il comprit que la femme qu'il attendait s'était transformée en oiseau. Alors qu'il tendait la main pour le saisir, il se réveilla.

Au bout de deux semaines, tandis que mille idées se déversaient dans son esprit comme crachées sans trêve par quelque bouche antique, il comprit qu'il était arrivé quelque chose et qu'il risquait de

ne jamais revoir Motu. Ô Gaganaogwu, ce fut comme un éveil : la conscience qu'un homme peut trouver une femme qui l'accepte et qui l'aime, et qu'un jour elle peut disparaître sans raison. Le poids de cette révélation l'aurait terrassé si ce jour-là l'univers ne lui avait pas prêté main-forte. Car l'un des moyens pour l'homme de soulager sa souffrance est de faire quelque chose qui sorte de l'ordinaire, quelque chose qu'il n'oubliera jamais. Ce geste mémorable étanche le saignement et aide à guérir la blessure.

Ce jour-là, assis par terre dans la cuisine, il regardait les coqs bruns arpenter la cour et picorer, auprès des poules brunes et de leurs poussins, les monticules de grains de maïs qu'il avait versés sur des sacs de jute. Par la fenêtre, il aperçut un faucon qui planait au-dessus de la basse-cour, guettant le moment propice. Aussitôt, il saisit sa fronde pendue au mur par un clou et quelques cailloux dans un petit panier de raphia près de la fenêtre. Il souffla sur les cailloux pour en chasser de petites fourmis rouges. Puis, fermant un œil, et dissimulé derrière la porte, il arma sa fronde en plaçant un caillou dans la poche de caoutchouc et se tint figé, les yeux rivés sur le faucon. Celui-ci s'était immobilisé dans les airs, puis élevé plus haut encore pour échapper à la vue des poulets. Alors il déploya toute son envergure et, en un éclair, fondit sur la basse-cour à une vitesse stupéfiante. Mon hôte le suivit du regard et, à l'instant où il s'apprêtait à saisir un coquelet qui picorait près de la clôture, il actionna sa fronde.

Certes, il était expert en cet art, et maniait la fronde depuis son enfance, mais j'ai peine à comprendre qu'il ait pu atteindre le rapace en plein front. Il y avait là quelque chose d'instinctif, et d'origine divine. On aurait cru, ô Chukwu, que ce geste avait été répété bien des années plus tôt, avant sa naissance, avant que tu ne me désignes comme son esprit protecteur. Et c'est ce geste qui engendra sa seconde guérison. Car il semblait ainsi accomplir sa vengeance contre cette force primitive à laquelle il faisait face, cette main invisible qui s'empare de tout ce que l'homme possède. Cette voix qui paraît dire : « Franchement, il a été assez heureux comme ça, il est temps de le renvoyer dans les ténèbres qui sont sa vraie place. » Et à l'issue de cette seconde semaine il revint à la vie.

Les jours suivants, la pluie tomba à verse avec une obstination qui lui rappela une année de son enfance, du vivant de sa mère, où la pluie avait détruit la maison des voisins, qui avaient dû se réfugier chez sa famille. Pendant ce déluge, ses volailles ne s'aventuraient guère dans la cour. Lui-même gardait ses distances, et se replia dans le monde solitaire auquel il s'était accoutumé. Ô Chukwu, c'est ainsi qu'il vivrait les trois mois suivant la disparition de Motu, évitant de voir quiconque, même Elochukwu.

Ô Ijango-ijango, les grands anciens disent souvent qu'un enfant ne meurt pas si le sein de sa mère est tari. Ainsi en allait-il de mon hôte. Il s'habitua bientôt à la perte de Motu, et recommença à sortir pour accomplir ses tâches quotidiennes. C'est donc sans rien attendre qu'il sortit ce jour-là, à la fin de ces trois mois, pour faire le plein d'essence à la station voisine, en comptant revenir aussitôt. Il y avait une longue file d'attente ; parvenu enfin à la pompe, il descendait ouvrir le réservoir quand il vit une main lui faire signe dans l'une des voitures alignées derrière lui. Il n'eut pas le temps de distinguer de qui il s'agissait, car la pompiste était là et il devait lui expliquer qu'il voulait pour six cents nairas d'essence.

— Ça fait huit litres. Un compte rond. C'est soixante-quinze nairas le litre.

— Très bien, madame.

La femme tapota les touches de la pompe et les chiffres se mirent à défiler. Alors il se retourna et reconnut la femme du pont. Ô Chukwu, comment aurait-il pu imaginer qu'en un jour si morne et ordinaire l'objet de sa longue quête allait enfin réapparaître, si brusquement, et se révéler spontanément à lui ? Il garda un œil sur la pompe, craignant de se faire rouler comme cela arrivait souvent, mais le choc de ces retrouvailles s'agrippa à une branche de son esprit telle une vipère. Avec une hâte mêlée d'angoisse, il alla stationner sur le bas-côté, près d'un canal d'évacuation qui descendait vers la rue. Quel que soit le calendrier adopté – le calendrier des anciens, où la semaine compte quatre jours, le mois vingt-huit jours et l'année treize mois, ou le calendrier du Blanc, désormais adopté par les descendants des anciens –, neuf mois s'étaient écoulés depuis le soir où il avait sacrifié deux poulets pour faire peur à cette femme et la ramener à la vie. En l'attendant, il se remémora tout ce qui lui était arrivé depuis cette rencontre. Quand elle se gara derrière lui et descendit à sa rencontre, il sentit resurgir cet élan qu'il croyait disparu, comme si tout ce temps il s'était simplement enfoui dans une poche de son cœur telle une pièce de monnaie.

L'oison

Ô Anungharingaobialili, lorsqu'un homme est confronté à une situation qui lui rappelle un événement déplaisant de son passé, il s'arrête prudemment au seuil de cette expérience avant de se décider ou non à entrer. S'il l'a déjà franchi, il est susceptible de revenir sur ses pas. À l'image de mon hôte, tout homme est inextricablement enchaîné à son passé et peut toujours craindre qu'il ne se répète. C'est pourquoi, avec le souvenir de Motu si vif encore dans son esprit, mon hôte accueillit avec prudence son désir pour cette femme. Il la trouva extrêmement changée, comme si ce n'était plus la femme engloutie dans la douleur qu'il avait rencontrée ce soir-là sur le pont. Elle était plus grande que dans son souvenir de cette brève rencontre. Ses yeux s'encadraient d'un arc délicat, et son front brillait, dégagé par ses cheveux permanentés tirés en arrière.

Elle reparaissait plus belle encore que l'image qu'il avait conservée si longtemps dans son esprit. Elle s'approcha de lui après avoir fait le plein, lui serra la main et se présenta « Ndali Obialor » en s'exprimant dans la langue du Blanc, comme elle l'avait fait sur le pont. Il se présenta à son tour. Il la trouvait intimidante, pas seulement par sa présence mais par son aisance dans cette langue qu'il n'employait guère. Il s'étonna qu'elle l'ait reconnu.

— C'est grâce à votre camionnette, l'inscription OLISA AGRICULTURE, dit-elle en riant. Je m'en souvenais. Je vous ai aperçu il y a un mois à peu près, au carrefour d'Obi. Mais vous rouliez trop vite. J'étais convaincue que je vous reverrais.

Une voiture klaxonna pour qu'elle s'écarte. Après son passage, elle reprit :

— Je vous cherchais. Je voulais vous remercier pour ce soir-là. Merci, vraiment.

— Merci à vous aussi.

Elle avait fermé les yeux en parlant ; elle les rouvrit.

— Je dois aller à la fac. On peut se donner rendez-vous au Mister

Biggs ?

Elle désigna le fast-food de l'autre côté de la route.

— Vous pouvez y être ce soir à six heures ?

Il hocha la tête.

— OK, alors, Chinonso. Bye-bye. Ça me fait plaisir de vous revoir.

Il la regarda regagner sa voiture, en se demandant si, tout ce temps où il la cherchait, il ne l'avait pas vue sans le savoir.

Dans ses yeux il avait perçu quelque chose... quelque chose qu'il n'aurait su définir. Il est des moments où un homme ne comprend pas pleinement ses propres sentiments, et en pareil cas, même son chi reste souvent perplexe. Ce mystère planait donc sur lui tel un petit nuage lorsqu'il rentra se préparer pour leur rendez-vous. Une chose était claire, pour lui comme pour moi : il n'avait jamais rencontré quelqu'un comme elle. L'accent qu'elle affectait trahissait quelqu'un qui avait vécu à l'étranger, au pays du Blanc. Et il y avait dans son attitude et son apparence une luxuriance, aussi éloignée de l'allure hirsute de Motu que du curieux mélange de flegme et d'exubérance qu'on voyait chez Miss J. Or, ô Egbunu, quand un homme rencontre une personne qu'il estime bien supérieure à lui, il devient circonspect dans ses gestes, il se surveille, il tente de se présenter sous un jour qui l'en rendra digne. Bien des fois j'ai vu cela.

C'est ainsi qu'une fois rentré, il commença par disposer deux sacs au sol pour y verser du millet et du maïs, avant d'ouvrir les enclos des volailles adultes. Elles se ruèrent sur les sacs. Fébrilement, il remplit d'eau leurs abreuvoirs et les remplaça dans les cages. Il exhuma l'un des costumes hérités de son père. Avec une éponge qu'il avait découpée quelques jours plus tôt dans un sac de grain, il nettoya une tache du costume. Puis il le mit à sécher sur une branche de l'arbre de la cour. Il fit sa toilette, et allait décrocher le costume quand il s'aperçut soudain qu'il avait les cheveux tout emmêlés. Il les avait laissés pousser depuis près de trois mois, depuis le jour où Motu, affirmant qu'elle en était capable, les avait coupés aux ciseaux ; il avait ensuite frénétiquement balayé la cour, de crainte qu'une volaille ne s'étouffe sur une touffe. Il partit en trombe au salon de coiffure de Niger Road, qu'il fréquentait depuis son enfance. Son coiffeur attitré, M. Ikonne, avait eu une attaque, et son fils aîné, Sunday, lui avait succédé. Quand vint le tour de mon hôte et que Sunday s'attaqua à sa tignasse, la tondeuse se tut brusquement. Il y avait une coupure de courant. Sunday se rua dans l'arrière-boutique pour allumer le générateur, qui refusa de démarrer. Mon hôte se regarda dans le miroir : la moitié de sa tête était tondue bien net, l'autre était un chaos de broussaille crépue. Il regarda autour de lui, descendit du fauteuil, puis se rassit. Il était en mouvement perpétuel, fiévreux, car l'horloge aux aiguilles mouvantes – cet étrange et mystérieux objet avec lequel désormais les

enfants des ancêtres mesurent le temps – lui indiquait que l’heure du rendez-vous approchait.

Sunday revint bientôt, les mains noircies par le générateur, la chemise trempée de sueur, le pantalon taché de poussière noire.

— Je suis désolé, dit-il. Le générateur est en panne.

Mon hôte était consterné.

— Manque de fioul ?

Hélas non.

— C’est l’allumage. C’est l’allumage. Il faut que je fasse réparer les branchements. Je suis vraiment – vraiment – désolé, Nonso, on finira la coupe dès que la compagnie aura rétabli le courant, d’accord ? Ou bien demain quand la bécane sera réparée. *Biko eweliwe, Nwannem, oh.*

Mon hôte acquiesça et dit, dans la langue du Blanc :

— Pas de problème.

Il se retourna vers le miroir obscurci et examina sa tête à moitié rasée. Sunday décrocha l’une des nombreuses casquettes accrochées au mur et la lui donna. Il l’enfila et partit pour le restaurant.

Ô Egbunu, l’une des différences les plus criantes entre les usages des grands anciens et ceux de leurs enfants, c’est que ces derniers ont emprunté au Blanc sa conception du temps. De longue date le Blanc a estimé que le temps était une entité divine, et que l’homme devait se soumettre à sa volonté. Selon une heure fixée à l’avance, on arrive à tel endroit avec la certitude que les choses vont commencer à l’heure dite. Les Blancs semblent dire : « Frères, le bras de la divinité est parmi nous et a fixé son dessein à midi quarante ; nous devons donc nous soumettre à son injonction. » Si un événement se produit, le Blanc se sent tenu de l’imputer au temps : « En ce jour, le 20 juillet 1985, il s’est passé ci et ça. » Alors que pour les vénérables anciens le temps était chose à la fois spirituelle et humaine. Il échappait pour une part à leur contrôle et était ordonné par la même force qui avait créé le monde. Lorsqu’ils voulaient discerner le début d’une saison, évaluer l’âge d’un jour ou mesurer la longueur des années, ils se tournaient vers la nature. Le soleil est-il levé ? Si c’est le cas, alors ce doit être le jour. La lune est-elle pleine ? Si oui, alors nous devons revêtir nos plus beaux habits, vider nos granges et nous préparer à célébrer l’année nouvelle ! Si nous entendons des coups de tonnerre, cela veut dire que la saison sèche doit être achevée et qu’advient la saison des pluies. Mais dans leur sagesse les anciens n’en étaient pas moins convaincus que l’homme peut contrôler une part du temps, le soumettre à sa volonté. Pour eux, le temps n’est pas divin ; c’est un élément, comme l’air, dont on peut faire usage. On peut employer l’air à éteindre des flammes, à chasser les insectes des yeux de quelqu’un en soufflant dessus, ou même à produire de la musique avec une flûte.

De même, le temps peut être assujéti à la volonté de l'homme, quand par exemple un groupe d'anciens déclare : « Nous, les anciens d'Amaokpu, allons nous réunir au crépuscule. » Cette heure est élastique. Il peut s'agir du début du crépuscule, de son milieu ou de sa fin. Mais cela même n'a guère d'importance. Ce qui compte, c'est qu'ils savent combien de personnes viendront à la réunion. Ceux qui arrivent les premiers attendent, discutent, rien ne se passe jusqu'à ce que tout le monde soit là, et alors seulement débute le conseil.

C'est donc conformément à l'heure fixée par l'horloge que la femme arriva avant lui. Elle était encore plus spectaculaire, avec son rouge à lèvres cramoisi qui lui rappela Miss J et sa robe à imprimé léopard.

Lorsqu'il se fut assis, en rajustant sa casquette pour s'assurer qu'elle dissimulait totalement son crâne, elle dit :

— Hé, Nonso, je veux vous poser une question : Comment vous êtes-vous retrouvé sur ce pont pile à ce moment-là ? – il allait répondre quand elle tendit la main, les yeux clos. Je veux vraiment le savoir. Comment se fait-il que vous étiez là ?

Il leva la tête vers le plafond pour éviter son regard.

— Je ne sais pas, mama, dit-il – il choisissait ses mots avec soin, car il était rare qu'il doive s'exprimer dans la langue du Blanc. Quelque chose m'y a poussé. Je revenais d'Enugu, et puis je vous ai vue. Je me suis dit : Faut que je m'arrête.

Il jeta un coup d'œil par la vitre, s'attarda sur un enfant qui poussait un pneu de moto avec un bâton, suivi d'autres enfants.

— Vous m'avez sauvé la vie ce jour-là. Jamais vous...

La sonnerie de son téléphone l'interrompt. Elle le sortit de son sac, enveloppé dans un mouchoir, et en voyant l'écran elle dit :

— Oh ! J'étais censée aller quelque part avec mes parents. J'avais oublié. Je suis vraiment désolée, mais il faut que je parte.

— OK, OK...

— Où se trouve votre poulailler ? J'aimerais bien le voir. Dans quelle rue ?

— C'est au 12 de la rue Amauzunku, près de Niger Road.

— OK, donnez-moi votre numéro – il se pencha vers elle et le lui dicta. Je viendrai vous voir un de ces jours. Je vous appelle plus tard pour qu'on reprenne rendez-vous.

Comme je voyais commencer à germer chez mon hôte cette graine merveilleuse qui enfonce ses vigoureuses racines dans l'âme d'un homme et élève des branches chargées de fruits – ce fruit de l'affection qui devient amour – je sortis de lui pour suivre cette femme. Je voulais savoir ce qu'elle allait faire, si elle allait demeurer, et non disparaître comme la précédente. Je l'accompagnai dans sa voiture, et je vis sur son visage une expression de joie. Je l'entendis dire « Chinonso, drôle de type », et éclater de rire. Je l'observais, curieux,

lorsque d'elle émana quelque chose comme une épaisse vapeur. Et en un clin d'œil apparut devant moi un esprit dont le visage et l'apparence étaient exactement les siens, hormis la radiance de son corps, couverts de symboles *uli*, et ses extrémités, ornées de perles et de bracelets de cauris. C'était sa chi. Et même si on m'avait dit bien des fois, aux cavernes des esprits, que les esprits protecteurs des femmes humaines possédaient une sensibilité plus puissante, je fus stupéfait qu'elle ait pu me voir du fond du corps de son hôtesse.

— Fils des esprits, que veux-tu de mon hôtesse ? demanda-t-elle d'une voix aussi flûtée que celle des vierges qui séjournent sur le chemin de l'Alandiichie.

— Fille d'Ala, je viens en paix, je ne viens semer nul trouble.

Ô Chukwu, je vis alors que cette chi, vêtue de cette peau de bronze lumineuse dont tu drapes les esprits protecteurs des filles de l'humanité, me dévisageait de ses yeux couleur du feu pur. Elle prenait la parole lorsque son hôtesse klaxonna et pila en criant : « Nom de Dieu ! Qu'est-ce que tu fous, chef ? Tu sais pas conduire ? » La voiture qui lui avait fait une queue de poisson tourna dans une autre rue et elle reprit sa route en soupirant bruyamment. La sachant en sécurité, sa chi se retourna vers moi et me parla dans la langue ésotérique du Benmuo :

— Mon hôtesse a érigé une figurine dans le sanctuaire de son cœur. Ses intentions sont aussi pures que les eaux des sept fleuves d'Osimiri, et son désir aussi authentique que le sel des eaux d'Iyi-ocha.

— Je te crois, ô Nwayibuife, esprit protecteur de l'aurore, fille d'Ogwugwu, et d'Ala, et de Komosu. Je voulais simplement m'assurer qu'elle le désirait aussi. Je vais rapporter ton message à mon hôte pour le rassurer. Puisse leur union leur apporter la plénitude dans ce cycle de vie et dans les septième et huitième cycles – *Uwa ha asaa, uwa ha asato !*

— *Iseeh !* répondit-elle – et sans perdre un instant elle réintégra son corps.

Ô Oseburuwa, je fus ravi de cet entretien. Rasséréné par cette confiance, je regagnai mon hôte et lui insufflai l'idée que cette femme l'aimait.

Ô Akwaakwuru, malgré mes suggestions, il demeurerait inquiet. Je ne pouvais pas lui dire ce que j'avais fait. Un chi ne peut communiquer directement avec son hôte. Quand bien même il le ferait, l'humain ne le comprendrait pas. Nous ne pouvons que lui faire miroiter des pensées ; s'il les trouve raisonnables, il peut y croire. Impuissant, je le voyais donc en proie à une agitation croissante, dans la crainte que, comme Motu, elle ne disparaisse de sa vie. Des jours durant il prêta une attention inhabituelle à son téléphone, guettant son appel. Et puis,

le quatrième jour, alors qu'il dormait sur le canapé du salon, il entendit un véhicule entrer dans sa cour. Le crépuscule s'achevait, et les ombres écloses au zénith du jour étaient déjà bien vieilles. En regardant par la fenêtre, il vit s'arrêter la voiture de Ndali. Il s'écria : « Oh Chukwu ! » Il avait déjeuné avant sa sieste, et laissé sur un tabouret, à côté de lui, un saladier en plastique rempli d'eau où flottaient un sachet d'arachides vide et un berlingot de lait en poudre Cowbell. Il balança le saladier dans l'évier. Puis il courut dans sa chambre enfiler le pantalon posé sur son lit. Il jeta un bref regard au miroir mural, et rendit grâce à Sunday d'avoir enfin terminé sa coupe de cheveux deux jours plus tôt. Il regagna fébrilement le salon et remarqua soudain la boîte bleue de sucre en morceaux entrouverte sur la table, à côté d'une tache ovoïde. Et puis, au pied de la table, le sac en plastique contenant du fil, des aiguilles et un sachet de clous. Ndali toquait déjà lorsqu'il les remisa. Il s'accorda une inspection rapide de la maison pour voir s'il pouvait arranger autre chose puis, faute d'imperfection facile à résoudre, il courut à la porte, la main plaquée sur sa poitrine pour calmer son cœur palpitant. Il ouvrit.

— Comment vous avez fait pour me trouver ? demanda-t-il tandis qu'elle entrait.

— Ben quoi, mister, tu n'habites pas sur la Lune !

— Non, mais quand même, mama ! La maison est cachée, et on ne voit pas bien les numéros.

Elle secoua la tête avec un doux sourire. Puis elle prononça son nom, lentement, avec un accent traînant, détachant les syllabes comme un enfant qui apprend à parler. No-n-so.

— Tu ne m'invites pas à m'asseoir ?

Il regarda autour de lui et hocha la tête. Elle s'assit sur le grand sofa près de la fenêtre tandis qu'il restait à la porte, pétrifié. Puis, presque aussitôt, elle se releva et se mit à arpenter le salon. Il craignit qu'elle ne remarque l'odeur qui y flottait. Il avait les yeux rivés sur son nez, de peur qu'elle ne le fronce ou n'y plaque la main. Puis il remarqua, plus affolé encore, qu'il y avait au mur une tache nettement visible. Qui pouvait bien être de la crotte de poule. Il alla se planter devant, arborant un sourire qui dissimulait son malaise.

— Tu vis seul, Nonso.

— Oui, je vis ici tout seul. Il n'y a que moi. Ma sœur ne vient pas, il n'y a que mon oncle qui vient quelquefois, répondit-il d'un souffle.

Son hochement de tête n'avait rien d'attentif, car déjà elle entrait dans la cuisine. Il se sentit fléchir en pensant à l'état de la pièce. Aux quatre coins du plafond, il y avait des toiles d'araignées noircies de suie qui donnaient l'impression que des bêtes y nichaient. L'évier débordait de vaisselle sale, et sur la pile était posée une éponge taillée dans un sac tressé avec, pris dans la maille, un bout de savon vert tout

rabougri. Il avait plus honte encore d'un détail dont pourtant il n'était pas directement responsable : le robinet. Devenu inutilisable, son col avait été remplacé par un simple morceau de sac en plastique noir. La cuisinière à pétrole, posée sur un socle de bois noirci, était tout aussi sale. On y voyait encore la peau carbonisée du poulet qu'il avait fait rôtir ; la surface était couverte de grains de riz et de ce qui ressemblait à une peau de tomate desséchée. Pire encore, dans le coin, derrière la porte de la cour, la poubelle pleine d'ordures macérées dégageait une odeur putride.

Ô Egbunu, il serait mort de honte si elle s'était attardée dans la cuisine un instant de plus, après avoir allumé la lumière et affolé le cortège de mouches qui entourait la pile d'assiettes sales. Il fut soulagé de voir s'entrouvrir la porte moustiquaire et d'entendre ses gonds grincer.

— Tu en as, des poules !

Il la rejoignit. Elle avait un pied sur le seuil, l'autre dans la cour. Elle recula vers la cuisine, vers lui.

— Tu en as, des poules, répéta-t-elle, comme étonnée.

— Ben oui. Je suis éleveur de volailles.

— Waouh !

Elle sortit dans la cour et regarda les enclos les yeux écarquillés. Puis, sans dire un mot, elle regagna le salon et s'installa sur le sofa, son sac posé à côté d'elle. Il la suivit et lorsqu'elle s'assit en écartant brièvement les jambes il aperçut sa culotte. Il la rejoignit avec appréhension, à cause de tout ce qu'elle venait de voir. Elle resta un moment silencieuse, se contentant de le regarder d'une manière qui le mettait si mal à l'aise qu'il était tenté de lui demander si elle le méprisait à cause de l'état de la maison ; les mots lui chargeaient la bouche comme un boulet dans un canon, n'attendant que le moment de faire feu. Pour l'empêcher de regarder autour d'elle, il tenta d'engager la conversation :

— Qu'est-ce qui vous était arrivé ce soir-là ?

— J'étais sur le point de mourir – elle baissa les yeux au sol.

Ces paroles adoucirent la honte qu'il éprouvait.

— Pourquoi ?

Sans hésitation, elle lui expliqua que ce matin-là au réveil elle avait découvert le monde qu'elle avait si soigneusement bâti réduit en miettes. Depuis deux jours, elle était accablée par un e-mail de son fiancé lui annonçant qu'il venait d'épouser une Anglaise. Ce choc était insoutenable, expliqua-t-elle, car elle avait donné à cet homme cinq années de sa vie ; elle avait rassemblé ses économies et même volé de l'argent à son père pour l'aider à accomplir son rêve : obtenir un diplôme de réalisation dans une école de cinéma de Londres. Mais cinq mois à peine après son départ pour l'Angleterre, voilà qu'il était

marié. De sa voix emplie d'une douleur palpable pour mon hôte, elle expliqua que rien ne l'avait préparée à un tel choc.

— Je n'avais rien à quoi me raccrocher, rien même à... rien. Toute cette journée-là, avant de tomber sur vous sur le pont, je m'étais épuisée à essayer, essayer, essayer de le joindre, mais rien, Nonso.

Si elle était allée au bord de la rivière, ce n'était pas parce qu'elle avait la volonté ou la force de se tuer, mais parce que la rivière était la seule chose à laquelle elle pensait après avoir relu cet e-mail pour la énième fois. Si Nonso n'était pas arrivé, peut-être aurait-elle sauté, elle n'en savait rien.

Mon hôte écouta son récit d'une oreille attentive et n'intervint qu'une fois – pour lui dire de ne pas prêter attention aux poules qui s'étaient mises à caqueter plaintivement.

— Ce qui vous est arrivé est très douloureux, dit-il, même s'il n'avait pas tout compris.

Elle maîtrisait la langue du Blanc, allant jusqu'à employer des mots qu'il ne saisissait pas. C'est ainsi que son esprit avait plané au-dessus du mot « circonstances » comme un milan survole une poule et ses poussins sans se décider à attaquer. Mais moi je comprenais tout ce qu'elle disait, car chaque cycle d'existence d'un chi constitue une éducation qui lui fait acquérir l'esprit et la sagesse de ses hôtes, qui font ensuite partie intégrante de lui. C'est ainsi qu'un chi peut assimiler toutes les subtilités de l'art de la chasse parce que jadis, il y a des siècles, il a habité le corps d'un chasseur. Dans mon précédent cycle, j'avais guidé un homme extraordinairement doué qui lisait des livres et écrivait des histoires : il s'agissait d'Ezike Nkeoye, le frère aîné de la mère de mon hôte actuel. Au même âge, il avait déjà assimilé presque chaque mot de la langue du Blanc. Et c'est par lui que j'ai appris une bonne part de ce que je connais aujourd'hui. En cet instant même, alors que je témoigne en faveur de mon hôte actuel, je porte les mots d'Ezike autant que les miens et je vois par ses yeux comme par les miens, et parfois les deux se confondent en un tout indissociable.

— C'est très douloureux. Et je dis ça parce que moi aussi j'ai trop souffert. J'ai ni père ni mère. Pas de famille, en fait.

— Oh, comme c'est triste, dit-elle en plaquant une main sur sa bouche grande ouverte. Je suis désolée. Vraiment désolée.

— Non, non, ça va maintenant, ça va, répondit-il, même si la voix de sa conscience le harcelait pour avoir passé sous silence sa sœur Nkiru.

Il regarda Ndali appuyer son poids sur sa cuisse et se pencher vers la table basse qui les séparait. Elle avait les yeux fermés ; il crut qu'elle sombrait dans la commisération, et craignit qu'elle ne se mette à pleurer sur lui.

— Ça va bien, mama, vraiment, dit-il d'un ton plus ferme encore. J'ai une sœur, mais elle vit à Lagos.

— Oh, une sœur aînée ou cadette ?

— Cadette.

— Bon. Si je suis venue, c'est pour te remercier – un sourire décapa son visage désormais couvert de larmes tandis qu'elle ramassait son sac. Je suis convaincue que c'est Dieu qui vous a envoyé vers moi.

— OK, mama.

— C'est quoi ce « mama » ? Pourquoi tu dis ça sans arrêt ?

Elle rit et il prit conscience que lui-même était pris d'un rire bestial, qu'il s'était efforcé de contenir pour ne pas se ridiculiser.

— Vraiment, c'est bizarre, hein.

— Je n'ai plus de maman. Alors chaque fois que je rencontre une femme gentille, c'est ma mama.

— Oh, je suis désolée, mon ami !

— J'arrive – il s'esquiva aux toilettes.

À son retour, elle reprit :

— Est-ce que je t'ai dit que j'adore ton rire ?

Il la dévisagea.

— C'est vrai. Je suis sérieuse. Tu es une belle personne.

Il hocha la tête fébrilement tandis qu'elle se levait pour partir, et il laissa son cœur s'envoler face à l'issue si inattendue d'un désastre annoncé.

— Je ne vous ai même pas offert à boire.

— Oh, non, ça ne fait rien. Une autre fois. J'ai des examens à passer.

Il lui tendit la main ; elle la prit dans la sienne, le visage transfiguré d'un grand sourire.

— Merci.

Esprits protecteurs de l'humanité, avons-nous vraiment réfléchi aux puissances que déploie la passion chez l'humain ? Avons-nous examiné pourquoi un homme peut traverser un champ de flammes pour atteindre la femme qu'il aime ? Avons-nous réfléchi à l'effet du sexe sur le corps des amants ? À la symétrie de son pouvoir ? Avons-nous étudié ce que la poésie éveille en leur âme, et la marque des mots doux sur un cœur attendri ? Avons-nous contemplé la physionomie de l'amour, analysé pourquoi certaines relations sont mort-nées, d'autres naissent handicapées et atrophiées, tandis que certaines parviennent à l'âge adulte et durent toute la vie des amants ?

J'ai beaucoup réfléchi à ces choses et je sais que quand un homme aime une femme il en est transformé. Même si elle se donne à lui de son plein gré, une fois qu'il l'épouse elle devient sienne. La femme devient la propriété de l'homme, et l'homme celle de la femme. L'homme l'appelle Nwuyem, et elle l'appelle Dim. Les gens désignent cette femme comme *sa* femme, et l'homme comme *son* mari. Ô

Egbunu, quel grand mystère ! Car bien des fois j'ai vu des humains quittés par l'être humain tenter de le récupérer comme on tente de récupérer un bien volé. N'était-ce pas le cas d'Emejuiwe qui, il y a cent trente ans, a tué l'homme qui lui avait pris sa femme ? Ô Chukwu, lorsque tu as rendu ton jugement après que j'eus témoigné en sa faveur ici même dans le Beigwe comme je le fais aujourd'hui, c'était triste mais juste. Et à présent, un siècle plus tard et davantage, quand je vis le cœur de mon hôte actuel s'embraser d'un feu semblable, je pris peur car je connaissais la puissance de ce feu, une puissance telle qu'à terme rien ne pourrait plus l'éteindre. Tandis qu'il la raccompagnait à sa voiture, je craignis qu'il ne soit poussé dans une direction dont je serais impuissant à le détourner. Je craignis que l'amour, une fois pleinement épanoui dans son cœur, ne l'aveugle et ne le rende sourd à mes conseils. Et je voyais déjà l'amour commencer à le posséder.

Ô Obasidinelu, quelle substance une femme apporte dans la vie d'un homme ! Selon la doctrine de la religion nouvelle qu'ont embrassée les enfants des anciens, on dit que la femme et l'homme ne font plus qu'une seule chair. Quelle grande vérité, ô Egbunu ! Mais déjà à l'époque des sages anciens, les mères glorieuses étaient indispensables. Si elles ne créaient pas les lois qui régissaient la société, elles en étaient comme le chi. Elles restauraient l'ordre et l'équilibre lorsqu'ils étaient rompus. Si un membre d'un village commettait un crime spirituel et offensait Ala, et si la déesse miséricordieuse – dans la légitime indignation – déversait sa colère sous la forme de maladies, de sécheresses ou de morts brutales, c'étaient les mères qui allaient consulter un dibia au nom de la communauté. Car Ala entend leurs voix par-dessus toutes les autres. Et même en cas de guerre – comme j'en fus témoin il y a cent soixante-douze ans, lorsque Uzuakoli combattit Nkpa et que dix-sept hommes décapités gisaient dans les forêts – c'étaient les mères des deux camps qui intervenaient pour restaurer la paix et apaiser Ala. Voilà pourquoi on les appelle *odoziobodo*. Et si un groupe de femmes peut rétablir l'équilibre d'une communauté au bord de la catastrophe, combien davantage encore une femme peut-elle apporter à la vie d'un homme ! Selon l'expression des grands anciens, l'amour change la température de la vie. Un homme dont la vie était froide se réchauffe, et cette chaleur, dans son intensité, transfigure la personne. Elle fait croître les choses infimes et briller les reflets du tissu de sa vie. Ce que l'homme faisait chaque jour, il le fait plus joyeusement. Et presque tout son entourage finit par le savoir transformé. Nul besoin d'en parler à quiconque. Car le visage, le plus nu de tous les attributs humains, arbore une nuance bientôt reconnaissable. Si un homme travaille en équipe, l'un de ses

collègues va le prendre à part pour lui dire « Tu as l'air heureux » ou bien « Qu'est-ce qui t'arrive ? ». Plus fort est le sentiment, plus flagrant il sera aux yeux d'autrui ; or le sentiment de mon hôte pour Ndali était tempéré par sa peur d'être indigne d'elle. Il décida que, si elle lui céda, il lui offrirait la plénitude de son cœur.

Faute de collègues, les volailles furent témoins de sa métamorphose. Une fois la femme repartie, il les nourrit, extatique. Il repéra le coq malade à la queue tordue, l'emmena au bout du terrain, devant la maison, hors de vue des autres, et l'abattit. Il laissa le sang s'écouler dans un trou au sol, puis le mit dans une bassine qu'il rangea au réfrigérateur. Après s'être lavé les mains dans la salle de bains, il balaya les vastes enclos divisés en deux par des palissades. Il pourchassa un lézard à tête verte, honni des volailles, qui se réfugia dans un trou du plafond. Il prit l'échelle et obstrua le trou en y fourrant un chiffon taché d'huile de palme. Lorsqu'il eut terminé, il découvrit que les poules avaient renversé leur bassine d'eau qui gisait contre le mur de chaume, n'abritant plus qu'une flaque de la taille d'un œil. Au cœur de la flaque, un morceau de sédiment le fixait comme une pupille. En s'avançant, il trébucha sur quelque chose : la tige d'une plume, qui perçait la terre boueuse à la verticale. Il tomba contre l'autre bassine, qui bondit dans les airs et répandit son contenu – une masse de terre, de plumes et de poussière – sur son visage.

Ô Chukwu, si les poules étaient humaines, elles auraient ri de voir sa tête : un amas de poussière et de boue qui lui couvrait le front et le nez. Et si je n'en avais pas été moi-même témoin, je mettrais en doute ce que je vis chez mon hôte ce jour-là. Car malgré la douleur qui lui faisait se tâter le front et examiner ses doigts pour voir s'il saignait, il était heureux. Il se releva rieur, se moquant de lui-même, et repensa à Ndali, assise sur le sofa, lui disant qu'il était une belle personne. Il examina l'endroit de sa chute : un creux dans le sol, dont la terre recouvrait désormais ses chaussures comme une croûte. À l'autre bout de l'enclos se tenait une poule qu'il avait failli écraser. Elle avait bondi frénétiquement hors de sa portée, dans un battement d'ailes et un nuage de poussière et de plumes. C'était l'une des deux poules qui pondaient des œufs gris. Elle caquait, furieuse, et d'autres lui faisaient écho. Il quitta le poulailler pour aller se nettoyer ; mais tout ce temps, et plus tard quand il fut couché, Ndali hantait son esprit.

Dès qu'il s'endormit, comme souvent quand il entre dans cet état d'inconscience, je me défis des barrières de son corps. Même sans en sortir, je parviens souvent à percevoir ce qui m'est caché lorsqu'il est éveillé. Comme tu le sais puisque tu nous as créés, nous sommes des créatures qui ignorent le sommeil. Nous existons comme des ombres qui parlent le langage des vivants. Et même durant le sommeil de nos hôtes, nous demeurons éveillés. Nous veillons sur eux contre les forces

qui s'animent dans la nuit. Lorsque dorment les hommes, le monde de l'éther déborde de bruit, d'agitation, de la susurrations des morts. Agwus, fantômes, akaliogolis, esprits et ndiichies de passage sur la terre surgissent des yeux aveugles de la nuit et arpentent la terre avec la liberté des fourmis, oublieux des limites humaines, indifférents aux murs et aux clôtures. Deux esprits en querelle peuvent très bien, en se bagarrant, basculer dans une maison et atterrir sur la tête d'une famille sans même y prendre garde. Parfois, ils se contentent de pénétrer dans les demeures des humains pour les observer.

Cette nuit-là, comme presque toutes, s'emplit du tumulte des esprits et du tambour de cuivre du monde sublunaire, une multitude de voix émettaient des plaintes, des cris, des mots, des pleurs, des bruits. Le monde, le Benmuo et son corridor l'Ezinmuo en étaient saturés. Du lointain fusait la mélodie hypnotique d'une flûte, qui palpitait comme un être animé. Les choses restèrent ainsi jusqu'à ce que, vers minuit, quelque chose traverse le mur à une vitesse surnaturelle. Aussitôt la chose s'enroula en une spirale lumineuse et grisâtre qui défiait la vue. Elle parut d'abord s'élever vers le plafond, puis, lentement, se diffusa et s'étira comme un serpent d'ombres. Alors elle se métamorphosa en un agwu des plus effrayants, avec une tête de cafard et un corps humain potelé. Je me précipitai et lui ordonnai de partir. Mais la chose me dévisagea d'un regard empli de haine, puis contempla le corps inconscient de mon hôte. Elle avait une bouche gluante, aux lèvres collées comme par quelque sécrétion poisseuse et purulente. Elle désignait mon hôte, et je réitérai mon ordre. Mais comme elle n'esquissait pas le moindre mouvement, je me pris à craindre que cette créature maléfique ne lui fasse du mal. Je me lançai dans une incantation, et à invoquer ton intervention je puisai de la force. La créature s'en trouva désarmée. Elle recula, poussa un grognement et disparut.

J'avais rencontré de tels esprits au cours de mes nombreux cycles terrestres ; je me souviens particulièrement d'un esprit qui se matérialisa si brusquement que j'en sursautai ; c'était durant la guerre et j'habitais alors le corps d'Ejinkeonye, qui cette nuit-là dormait dans une maison en ruine d'Umuahia. L'esprit n'avait pas de tête. Il agitait les bras, tapait des pieds, et désignait le moignon de son cou coupé. Ô Egbunu, même les akaliogolis, ces créatures aux formes effrayantes, n'avaient pu inspirer une telle terreur à un esprit vivant comme moi. Alors, par quelque pouvoir de transmutation, la tête de la créature apparut flottant dans les airs, regardant de toutes parts. La créature tentait de la saisir de ses mains fébriles, mais la tête ne cessait de l'esquiver ; elle finit par disparaître comme elle était apparue, et l'esprit la suivit. Le lendemain je découvris, par les yeux de mon hôte, que cet homme était un soldat ennemi décapité alors qu'il violait

une femme enceinte, et qu'il était devenu un akaliogoli. Mon hôte, Ejinkeonye, assista à la crémation du corps de cet homme, sans savoir ce qui s'était produit dans la nuit.

Cette fois, je bondis pour tenter de rattraper l'esprit et comprendre pourquoi il avait visé mon hôte, mais je ne pus discerner dans quelle direction il était parti. Je ne trouvai nulle trace de lui sur les plaines de la nuit, nulle empreinte sur la piste de l'air, nul indice dans le labyrinthe noir qui s'étend sous la terre. La nuit était peuplée d'étoiles scintillantes, et une multitude d'esprits s'affairaient aux environs de la ferme de mon hôte. Il n'y avait pas d'humains dans les parages, et le seul signe de présence humaine était le bruit des voitures qui filaient sur la route à distance inconnue. Je fus tenté de m'aventurer au-dehors, mais je soupçonnais cet agwu d'être un esprit vagabond en quête de vaisseau humain à occuper, et il risquait de revenir prendre possession de mon hôte. Je regagnai donc la ferme aussi vite que je pus, en me projetant à travers la clôture puis le mur de la maison, jusque dans la chambre où mon hôte était plongé dans un profond sommeil.

Ô Akwaakwuru, il s'éveilla le lendemain au vacarme de sa basse-cour. L'un des coqs chantait sans fin, et ne laissait refluer sa voix que pour mieux reprendre sur une note encore plus aiguë. Il repoussa le châle dont il s'était couvert et passait la porte quand il se rendit compte qu'il était nu. Il enfila un short et un tee-shirt froissé et sortit. Il vida un sac de bouillie dans un saladier qu'il posa au centre de la cour sur un vieux journal. Dès qu'il déverrouilla une cage, les volailles se ruèrent vers lui et, en un clin d'œil, le saladier disparut sous un chaos grouillant de bêtes à plumes.

Il recula, traquant chez les volailles tout signe inhabituel. Il observa notamment une poule dont l'aile s'était accrochée à un clou dépassant d'une cage. Elle avait tenté de se dégager si violemment qu'elle avait failli s'arracher l'aile. Il l'avait recousue la semaine précédente, et à présent la poule se mêlait à la ruée vers la bouillie d'un pas précautionneux, le fil rouge de la suture encore visible sous son aile. Il la prit par les pattes et examina ses ailes, en suivant des doigts les veines. Il allait la lâcher quand le téléphone sonna. Il se précipita dans la maison, mais le temps qu'il parvienne au salon, la sonnerie avait cessé. Il vit que Ndali venait de lui laisser un SMS. Il hésita à le lire, comme s'il craignait que ce qu'il verrait écrit noir sur blanc demeure à jamais ineffaçable. Il reposa le téléphone sur la grande table, plaqua une main sur son front, grinça des dents. Je compris que sa blessure à la tête de la veille lui donnait de la fièvre. Il prit une tablette de paracétamol posée sur le frigo pour en extraire l'un des deux derniers comprimés. Il le déposa sur sa langue, passa dans la cuisine et prit une

grande lampée d'eau dans une cruche en plastique pour l'avaler.

Alors il saisit le téléphone et lut : Nonso, je peux venir te voir ce soir ? Ô Chukwu, il sourit, brandit le poing et s'écria : « Oui ! » Il glissa le téléphone dans sa poche et regagnait la cour quand il s'aperçut qu'il lui avait répondu de vive voix, comme si elle était là. Il s'arrêta à la porte moustiquaire pour taper « Oui » sur son téléphone.

Transporté par la perspective de revoir Ndali, il ramassa des œufs qu'il disposa dans un casier en plastique. Puis il revint à la poule blessée et effrayée. Elle clignait des yeux, ouvrait et fermait le bec tandis qu'il lui frottait la tête et examinait ses ailes pour voir si elle était en état de voler. Il nettoya le plat de bouillie et le regarnit. Un cure-dents cassé en dépassait. Il le ramassa et le jeta derrière lui. À la réflexion, de crainte qu'une volaille ne le dénîche et ne l'avale, il le chercha au sol. Il finit par le trouver près de la cage des poussins, sur le rebord humide du socle de bois. Il le ramassa et le lança par-dessus la clôture, dans la décharge à l'extérieur de l'enceinte. Alors il disposa la bouillie au fond d'une cage.

Lorsqu'il eut fini de nourrir sa basse-cour, il avait les mains noircies de poussière et d'une crasse noire qui s'insinuait sous ses ongles ; la peau de son pouce droit était creusée de stries et semblait hérissée de piquants. L'un des œufs qu'il avait ramassés était couvert d'une croûte rigide d'excréments, qu'il avait tenté de gratter avec les doigts et qui s'était nichée sous ses ongles. En se lavant les mains dans la salle de bains, il se dit qu'il faisait vraiment un métier bizarre, qui devait paraître bien modeste à qui le découvrirait. Il craignait que Ndali n'apprécie jamais ce travail, voire le méprise si elle en saisissait la vraie nature.

Ô Chukwu, comme je l'ai dit, ce genre de rumination engendrée par la crainte est fréquent chez les humains soudain gênés par la présence de personnes qu'ils tiennent en haute estime. Ils se jugent en se fondant sur la perception supposée des autres. Dans ces situations, il n'y a pas de limite aux pensées défaitistes qui peuvent naître dans un esprit, et qui, si infondées soient-elles, peuvent finir par dévorer la personne. Mais mon hôte ne s'y appesantit pas. Car il y avait urgence à se préparer pour la venue de Ndali. Il balaya la maison et le balcon. Puis il épousseta les coussins et les sofas. Il lava la cuvette des toilettes, l'aspergea d'Izal, et nettoya les crottes de rats derrière la citerne. Il jeta aux ordures l'un des seaux en plastique, un seau à peinture zébré de fêlures. Puis il vaporisa du désodorisant dans toute la maison. Il venait de prendre une douche et se passait de la crème sur le corps quand, par la fenêtre, il vit la voiture s'approcher de la maison, sur le chemin flanqué de plantations.

Ô Ijango-ijango, mon hôte sentit son corps s'illuminer d'admiration à la vue de Ndali. Elle avait les cheveux coiffés d'une façon que les

mères glorieuses auraient jugée étrange, mais qui les rendait brillants et séduisants. Il contempla sa permanente impeccable, sa montre et les bracelets à son poignet, le collier de perles vertes qui lui rappelait sa tante maternelle Ifemia, qui vivait à Lagos et qu'il avait depuis longtemps perdue de vue. Si déjà il se sentait indigne de Ndali à cause de son manque d'expérience sociale (jamais il n'avait été en boîte de nuit ni au théâtre), cela ne fit qu'empirer en la voyant ce soir-là. Elle eut beau s'adresser à lui avec une amabilité et une affection sincères, il était submergé par un sentiment d'indignité. Il prit donc part à la conversation comme contraint et forcé, en ne disant que le strict nécessaire, en n'offrant que les réponses attendues.

— Tu as toujours voulu être éleveur de volailles ? finit par demander Ndali, plus tard qu'il ne s'y attendait, aggravant sa peur qu'au bout du compte elle ne se refuse à lui.

Il hocha la tête, puis la pensée lui vint que c'était peut-être un mensonge. Alors il dit :

— Peut-être pas, mama. C'est mon père qui a lancé l'idée, pas moi.

— L'idée des volailles ?

— Oui.

Elle le regarda avec un sourire contenu.

— Mais alors comment ?...

— C'est une longue histoire, mama.

— Mon Dieu ! Eh bien moi, je veux l'entendre. Raconte-moi, s'il te plaît.

Il leva les yeux vers elle et dit :

— D'accord, mama.

Ô Ebubedike, il lui parla de l'oison, il évoqua le moment de sa capture alors que lui-même n'avait que neuf ans : une rencontre qui avait changé sa vie, et que je dois te narrer à présent. Un jour, son père l'avait amené de la ville jusqu'à son village ; au coucher, il lui avait dit que le lendemain matin il l'emmènerait dans la forêt d'Ogbuti, où vivait une certaine espèce d'oies blanches comme laine près d'un étang dissimulé au cœur des bois. La plupart des chasseurs évitaient cette partie de la forêt par crainte des serpents venimeux et des bêtes féroces. L'étang était autrefois un affluent du fleuve Imo. J'y suis allé bien souvent. Jadis, avant que les chasseurs d'esclaves aros ne ratissent cette région de l'Alaigbo, la rivière coulait librement. Mais un tremblement de terre la coupa du fleuve et en fit une étendue d'eau dormante où se mirent à nicher les oies blanches. Et nul habitant des neuf villages entourant la forêt ne se rappelait un temps d'avant leur présence.

Lorsque mon hôte et son père, armé de son long mousquet, parvinrent en ces lieux, ils se tapirent derrière la souche pourrie d'un arbre effondré, envahie par les herbes et les champignons sauvages, à

deux jets de pierre de l'étang à moitié couvert de feuilles. À côté s'étendait une clairière riveraine humide et broussailleuse, jonchée d'éclats de bois. C'était là que picorait un vol d'oies blanches. Comme alertés d'une présence humaine, la plupart des oiseaux battirent des ailes et s'envolèrent vers les bois plus denses. Seuls demeurèrent une mère et son petit, ainsi qu'une grosse oie un peu plus loin. Celle-ci, après quelques bonds, traversa les eaux jusqu'au rocher lointain, puis disparut dans les buissons. Mon homme regardait la mère, fasciné. Elle avait un plumage luxuriant, des ailes dentelées qui s'effilaient vers le bas, de grands yeux, et un bec brun à narines. Lorsqu'elle se déplaçait, elle déployait ses ailes en cascade flamboyante. L'oison était différent : son cou était plus long et dénudé en son sommet, comme plumé. Il titubait sur ses petites pattes dans le sillage de sa mère, qui commençait à s'éloigner de lui. Le père de mon hôte les visait et aurait tiré s'il n'avait pas été soudain confronté à une vision déconcertante. La mère, qui s'était immobilisée sur une zone de terre molle où s'enfonçaient ses pattes, attendait à présent, le bec grand ouvert. L'oison s'approcha en criaillant et enfouit sa tête dans le gosier jusqu'à y engloutir son cou.

Mon hôte et son père regardèrent émerveillés la tête de l'oison fouailler le gosier de sa mère. Tandis que le petit becquetait, sa mère luttait pour conserver son équilibre. Elle plongeait les pattes dans la motte de boue, battait violemment des ailes, reculait à vitesse régulière, crispant et décrispant ses griffes. Mon hôte crut un instant que sa gorge allait se déchirer tant l'oisillon s'y repaissait goulûment. À travers la peau pâle on apercevait le mouvement de son petit bec. Mon hôte fut presque surpris de voir l'oison se dégager et s'éloigner en trotinant dans un battement d'ailes, plein de vie, comme ressuscité. Sa mère tourna la tête, poussa un cri et parut s'affaïsser sur ses pattes. Puis elle se redressa, drapée d'une croûte de boue, et fila vers l'endroit où étaient tapis mon hôte et son père.

Elle était toute proche quand le père visa. Le coup de feu projeta l'oie en arrière dans un grand fracas, et laissa dans son sillage une explosion de plumes. La forêt fut prise d'un déchaînement de bêtes en fuite et d'un chœur de battements d'ailes. Quand les plumes retombèrent, mon hôte vit l'oison se précipiter vers le corps de sa mère.

— Ça y est, enfin, j'ai tiré une oie d'Ogbuti, dit son père en se relevant pour se précipiter vers le volatile mort.

Mon hôte le suivit d'un pas mesuré, sans voix. Son père ramassa l'oiseau, tout excité, et se mit à rebrousser chemin, laissant un sillage sanglant, sans remarquer l'oison qui trottnait derrière eux en poussant un cri suraigu : il faudrait des années à mon hôte pour comprendre que c'était le cri d'un oiseau qui pleure. Nonso s'arrêta et écouta son

père expliquer que depuis des années il rêvait d'abattre une oie de la forêt d'Ogbuti – « ... on disait toujours que personne ne savait où elles vivaient. Pas étonnant ! Bien peu de gens se risquent aussi loin dans l'Ogbuti. On ne les voyait qu'en vol. Et tu sais, c'est très dur d'abattre un oiseau en vol. Pourtant là... ». Mais le père se retourna brusquement et vit son fils immobile, resté en arrière.

— Chinonso ?

Il leva les yeux, les lèvres serrées, au bord des larmes.

— Oui, chef, répondit-il dans la langue du Blanc.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Il désigna le sol entre eux. Son père baissa les yeux et vit l'oison avancer sur le sol marécageux, les yeux rivés sur les deux humains en pleurant sa mère morte.

— Hé, tu n'as qu'à le prendre et le ramener à la maison !

Mon hôte s'avança vers son père et s'arrêta derrière l'oiseau.

— Tu n'as qu'à le garder ! insista son père.

Il jeta un coup d'œil à l'oison, puis à son père, et quelque chose s'illumina en lui.

— Je peux le rapporter à Umuahia ?

— Ouais, fit son père, qui se retourna vers sa destination en tenant toujours à la main l'oie morte, désormais couverte de pourpre. Allez, attrape-le, et on y va.

Hésitant, traînant les pieds, il plongea vers l'avant et saisit l'oison par ses maigres pattes. L'animal gémit plaintivement et se débattit contre les tendres mains qui le tenaient. Mais mon hôte resserra sa prise et le souleva du sol. Il leva les yeux vers son père qui attendait, la main dégoulinante de sang.

— Désormais, il est à toi. Tu lui as sauvé la vie. Prends-le et allons-y.

Il repartit dans la direction du village, et mon hôte le suivit.

Il raconta alors à Ndali combien il aimait cet oison. Souvent il s'envolait dans un accès de rage, puis se calmait, l'esprit allégé. Parfois il se précipitait vers nulle part, peut-être pour retourner vers sa forêt. Et quand il voyait qu'il n'y avait pas d'issue il tournait en rond, défait. Nonso veillait sur lui avec une attention inquiète. Il vivait dans la hantise qu'il ne lui arrive quelque chose, ou qu'un jour il ne lui échappe. Sa hantise culminait quand l'oison en colère fusait dans la maison d'un mur à l'autre, en essayant de les percer pour s'enfuir. Chaque fois, après ces efforts furieux, il regagnait une chaise ou une table, la tête penchée, comme prostré. Il gardait les ailes tendues en criillant de rage et d'impuissance.

« Oui », dit-il en réponse à sa question : il y avait des fois où l'oison était calme. Il savait qu'il était dans la nature des créatures terrestres, même les plus blessées, d'être parfois paisibles en captivité. Alors

l'oison dormait dans son lit, contre lui, tel un compagnon humain. Quand il rentra à Umuahia avec lui, les enfants du voisinage accoururent pour le voir. Au début, il le gardait jalousement, n'autorisait personne à toucher sa cage de raphia. Il lui arrivait même de se battre avec certains de ses amis du quartier, ses copains de foot, s'ils tentaient d'y toucher sans sa permission. L'un d'eux, Ejike, son meilleur ami, était particulièrement épris de l'oiseau, plus que tous les autres. Et à la longue mon hôte le laissa souvent jouer avec lui. Et puis, un jour, Ejike lui demanda l'autorisation de ramener l'oison chez lui pour le montrer à sa mère en disant : « Cinq minutes, rien que cinq minutes. » Ô Oseburuwa, je surpris le regard dans les yeux de cet enfant, et je craignis d'y avoir vu brûler au plus profond la petite flamme de l'envie. Car bien souvent j'ai vu cela chez les enfants des hommes, cette face sombre de l'admiration qui a causé bien des meurtres et bien des complots. J'insinuai dans l'esprit de mon hôte l'idée qu'il ne devrait pas confier ainsi son oison. Mais il ne voulut pas m'entendre. Il le confia à son ami, convaincu qu'il ne lui arriverait rien de mal.

Ejike emporta l'oison. Au crépuscule il n'était toujours pas revenu, et mon hôte s'inquiéta. Il alla chez Ejike, frappa à la porte de la maison voisine qu'il occupait avec sa mère, mais n'entendit rien. Il l'appela à maintes reprises, sans réponse. La porte était verrouillée de l'intérieur. Mais du dehors il entendait l'oiseau cancaner, et le bruissement de ses ailes lorsqu'il se déplaçait, malgré la ficelle nouée autour de ses pattes. Il courut chez lui alerter son père. Ils retournèrent ensemble chez Ejike mais, même si cette fois sa mère leur ouvrit, elle nia être en possession de l'oison.

Cette femme, qui avait perdu son mari, avait un jour attiré chez elle le père de mon hôte et ils avaient forniqué. Mais comme il ne voulait pas remplacer son épouse aimante dont il porterait le deuil toute sa vie, le père refusa de poursuivre cette relation. Ce refus avait créé une faille entre lui et cette femme. Mon hôte l'ignorait, mais pas moi, car durant le sommeil de Nonso, j'avais entendu son père monologuer à ce sujet. Et une nuit, j'avais vu le chi de son père – un chi insouciant qui flottait souvent dans la maison avec une flamboyance éthérée ; il m'avait expliqué avoir quitté le corps de son hôte, sur le point de coucher avec la voisine. Le couple était en pleine étreinte dans le jardin derrière la maison. J'avais fini par bien connaître cet esprit protecteur, comme souvent lorsqu'on partage le même toit. Observez attentivement une maison à minuit, vous y verrez souvent des esprits protecteurs – plutôt ceux des mâles – discuter ou simplement circuler. Souvent ils tissent des liens au cours du cycle de vie de leurs hôtes. C'est ainsi que j'ai fini par en connaître bon nombre, mâles et femelles.

Et donc ce jour-là, peut-être encore blessée, la femme ferma la porte au nez de mon hôte et de son père.

Mon hôte ne pouvait plus rien faire contre Ejike et sa mère. Il resta hébété des jours entiers ; parfois il semblait dans une fureur incontrôlable et se précipitait vers la maison voisine, mais son père le rappelait en le menaçant d'une raclée s'il s'obstinait. À chaque instant il tendait l'oreille pour entendre son oison ; il refusait de manger, dormait à peine. Il était pénible pour moi de le voir souffrir. Mais il n'est rien que puisse faire un chi pour aider un humain en pareille circonstance, car nous avons des limites. Les grands anciens, dans leur sagesse, disaient *Onye ka nmadu ka chi ya*, et ils avaient raison. Un être plus puissant qu'un autre est aussi plus puissant que son chi. Et un chi ne peut pas faire grand-chose pour un humain dont l'élan est brisé.

Ô Egbunu, Ndali fut émue par ce tournant de l'histoire. Elle ne cessait d'ailleurs d'intervenir, de réagir, de poser des questions (« Il a vraiment dit ça ? » ; « Et qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? » ; « Et alors tu l'as vu ? »), mais j'ai choisi de ne pas en faire part pour concentrer mon récit sur cette créature à laquelle jadis mon hôte avait donné son cœur. Cependant, à la lumière de ce qui s'est produit depuis et du motif qui me fait comparaître devant toi pour témoigner en faveur de mon hôte, je dois mentionner la remarque que fit Ndali à ce stade de l'histoire où le désir de mon hôte de recouvrer ce qui lui appartenait l'avait mené au bord de la folie. En secouant la tête d'un air las, elle dit : « Ce doit être tellement triste... Un oiseau qui est à toi, pour qui tu as souffert, et qu'on t'enlève comme ça. Ça doit être tellement douloureux. » Il se contenta de hocher la tête et poursuivit. Il lui raconta qu'au cinquième jour il était désespéré. Il grimpa à l'arbre du jardin, d'où il avait vue sur l'enceinte des voisins. Il vit Ejike assis sur un tabouret derrière la maison, en train de caresser l'oison. Au début, l'animal paraissait mort, et puis mon hôte vit ses ailes s'agiter quand il tenta d'échapper à son ravisseur, qui aussitôt appuya le pied sur la laisse rouge attachée à sa patte. L'oison se débattit, leva la patte obstinément en battant furieusement des ailes, mais la ficelle le maintenait captif. C'est en voyant cela qu'une idée cruelle germa dans l'esprit de mon hôte.

Ô Chukwu, dès que je perçus le dessein de son cœur je m'y opposai. Je lui fis miroiter les ravages et la douleur qu'il s'infligerait en l'accomplissant. Il y réfléchit un moment, imagina même l'oiseau saignant de la blessure à la tête causée par le caillou, et il en fut effrayé, mais il chassa cette pensée. Or, comme tu le sais, un chi ne peut ni s'opposer ni s'imposer à la volonté de son hôte. Voilà pourquoi les anciens disent que, si un homme se tait, son chi aussi se tait. Telle est la loi universelle des esprits protecteurs : un homme doit vouloir que son chi intervienne. J'en étais donc réduit à le regarder,

impuissant, commettre un acte qui ne lui apporterait que détresse. Il revint avec sa fronde, s'installa sur une branche fourchue et se dissimula dans les feuillages. De là, il voyait l'oiseau attaché au pied du tabouret où Ejike venait de s'asseoir avant de retourner dans la maison.

À ce point de son récit, mon hôte comprit qu'il allait révéler à Ndali toute la violence dont il était capable ; il s'interrompit donc pour lui mentir, en disant qu'il avait cessé d'aimer l'oiseau puisqu'il n'était plus à lui. Il prétendit que l'oiseau s'était attaché à Ejike et qu'il n'avait pensé à le tuer que pour se venger de son nouveau maître. Quand elle hocha la tête en disant : « Je comprends. Continue », il décrit comment il avait atteint l'oiseau de plein fouet, du premier coup. Le caillou lui heurta la patte et le fit tomber, dans un cri de douleur. Mon hôte dégringola de l'arbre, le cœur battant comme un tambour. Il courut dans sa chambre ; bientôt, Ejike arriva avec l'oiseau blessé, fébrile et en larmes, disant qu'il allait mourir si on ne le soignait pas. De fait, quelques jours plus tard, un matin, alors qu'il avait récupéré l'oiseau, il le trouva gisant sur le dos au milieu de sa chambre, ses petites ailes repliées et crispées contre son corps, la tête affaissée. Les pattes étaient raides et sans vie, les griffes déjà repliées par la rigidité cadavérique.

Ô Gaganaogwu, mon hôte fut bouleversé par la mort de l'oiseau. Il expliqua à Ndali qu'il en portait le deuil, et qu'il s'infligeait tant de pénitences que son père fut contraint de le punir. Mais ce fut en vain. L'école se mit à multiplier les plaintes, les avertissements pour inattention et absentéisme. Sa révolte était telle qu'il faisait en sorte de s'attirer des châtiments, qu'il accueillait – notamment les châtiments corporels – avec une indifférence masochiste qui inquiétait ses professeurs. Ils en firent part à son père, qui à ce stade s'était lassé de le punir, tant ce garçon potelé avait maigri. Un jour, dans une tentative désespérée pour sauver son fils, son père l'emmena voir un élevage de volailles à la sortie de la ville. Mon hôte décrit en détail cette grande exploitation : les centaines d'oiseaux sous ses yeux, des oiseaux domestiques de toute espèce. C'est là, dans le caquètement de cent voix et l'odeur de mille plumes, que son cœur se ranima enfin et revint à la vie. Ils rentrèrent avec une cage pleine de poulets et deux dindons, et c'est ainsi que naquit sa basse-cour.

Ô Ebubedike, lorsqu'il eut relaté l'histoire, ils restèrent silencieux quelque temps. Mentalement, il repassait ses propos, de crainte de s'être présenté sous un mauvais jour. Ndali restait plongée dans ses pensées ; peut-être jugeait-elle son récit. Il fondait toute sa dignité sur la discrétion, et sa propre survie en dépendait. Il était donc crucial qu'il dissimule bien des détails de son passé, et que sa langue demeure parcimonieuse, même sous pression. Piqué d'en avoir dit autant, il

laissait son esprit dériver vers les tomates qu'il avait plantées la semaine précédente, et pas encore arrosées, quand soudain Ndali parla :

— C'est un bon métier.

Elle semblait sortir d'une longue méditation.

Il acquiesça.

— Tu trouves ça bien, mama ?

— Oui. Vraiment. Ta famille te manque ? Et ta sœur, au fait ?

La question avait beau être simple, il lui fallut longtemps pour y répondre. J'ai séjourné parmi les hommes assez longtemps pour comprendre qu'ils gardent différemment en mémoire les personnes qui les ont blessés. Ils conservent leur souvenir dans des bocaux hermétiques qu'il faut rouvrir pour les exhumer. Dans le pire des cas – tel le souvenir du viol de sa grand-mère par des soldats durant la guerre – il faut fracasser le bocal. Il se contenta donc de dire :

— Elle vit... euh... à Lagos. En fait, on n'a pas de contact. Elle s'appelle Nkiru.

— Pourquoi ?

— Écoute, mama, elle a quitté la maison avant la mort de papa. Elle... tu vois... elle... comment dire ? Elle nous a abandonnés – il leva les yeux et croisa son regard rivé sur lui. Elle est partie à cause d'un homme, personne ne voulait qu'elle l'épouse parce qu'il est très vieux, assez vieux pour être son père. En fait, il a au moins quinze ans de plus qu'elle.

— Ah-ah ! Et pourquoi elle a fait ça ?

— Je ne sais pas, ma sœur.

Il lui lança un coup d'œil pour voir si elle réagissait à cette appellation. Puis il se reprit :

— Je ne sais pas, mama.

Ô Egbunu, certes il ne voulut pas lui en dire davantage sur sa sœur ; mais quand on ouvre ainsi le couvercle, on donne à voir plus qu'on ne croit. Souvent, il n'y a plus moyen de s'arrêter. « Pourquoi une enfant rejette-t-elle ainsi son père ? » lui demandait celui-ci, et il répondait qu'il n'en savait rien. Sur quoi les yeux de son père s'embuaient lentement de larmes. Il secouait la tête et claquait du doigt. Puis, mâchoires serrées, il grinçait des dents dans un bruit de mitraillette. « Ça me dépasse, reprenait-il encore plus amer. Ça dépasse l'entendement de tout homme, mort ou vivant. Oh, Nkiru, *Ada mu oh !* »

Comme le souvenir qu'il venait de raviver lui pesait, il voulut changer de sujet.

— Je vais te chercher quelque chose à boire, dit-il en se levant d'un bond.

— Qu'est-ce que tu me proposes ? – elle se leva à son tour.

— Non, non, assieds-toi, mama. Tu es mon invitée. Tu es censée être assise, et moi je te nourris.

Elle rit et il vit ses dents : comme elles avaient l'air délicates, gracieusement alignées comme celles d'un enfant.

— OK, mais je me lève debout.

Il lui lança un regard et haussa le sourcil.

— Je ne savais pas que tu parlais patois – et il éclata de rire.

Elle roula les yeux et soupira à la manière héritée des grandes anciennes.

Il sortit deux bouteilles de Fanta et lui en tendit une. Il persistait à acheter des caisses de ces boissons nommées Fanta et Coca, comme son père le faisait pour les invités, même s'il ne recevait presque jamais. Il en regarnit le frigo et remisa les bouteilles vides dans les caisses.

Il désigna la table à manger, entourée de quatre chaises. Une bougie à moitié consumée se dressait sur le couvercle usagé d'un bocal de chocolat en poudre, remodelée par une cascade de cire qui avait coulé le long du bocal et en gainait le pied comme les racines noueuses d'un vieil arbre. Il poussa la bougie et son socle vers le mur et avança une chaise pour Ndali. Il vit qu'elle regardait le calendrier mural orné d'une image de l'alusi du Blanc, Jésuskri, portant une couronne d'épines. Les mots inscrits au-dessus du doigt levé de Jésuskri défilèrent sur les lèvres de Ndali sans être audibles. Lorsqu'elle s'assit, Nonso avait ouvert la bouteille et, quand il voulut ranger le décapsuleur, elle lui prit la main.

Ô Ijango-ijango, aujourd'hui encore, malgré toutes ces années, je ne parviens pas à saisir pleinement ce qui se joua à cet instant. On aurait dit que, par quelque moyen mystérieux, elle avait réussi à lire les intentions de son cœur, qui tout du long s'étaient peintes sur son visage comme une présence. Et elle en était venue à comprendre, par quelque alchimie, que le sourire qu'il arborait trahissait la lutte à laquelle se livrait son corps pour contrôler la solennelle exigence de son désir volcanique. Oh, durant près d'une heure, avec une énergie rare, ils firent l'amour avec tant de cœur, tant de beauté ! Il était mû par un curieux mélange d'incrédulité et de soulagement, et elle par un sentiment que je ne saurais décrire. Tu sais bien, ô Chukwu, que bien des fois tu m'as envoyé habiter des humains, vivre à travers eux, devenir eux. Et tu sais que j'ai vu bien des humains dévêtus. Et pourtant, la fureur de leur étreinte m'affola. Peut-être parce que c'était leur première fois, et que tous deux sentaient – car telle était la pensée de Nonso – qu'il y avait entre eux un lien ineffablement profond ; et je me rappelai les paroles de la chi : « Mon hôtesse a érigé une figurine dans le sanctuaire de son cœur. » C'est sans doute pourquoi à l'issue de l'étreinte, alors qu'ils étaient trempés de sueur et qu'il voyait des

larmes dans ses yeux, il dit des mots qui – quoique audibles seulement pour elle, lui et moi – résonnèrent au-delà du royaume des hommes comme des acclamations sonores destinées aux oreilles de l'homme et des esprits, des morts et des vivants, du jour et du toujours : « Je l'ai trouvée ! Je l'ai trouvée ! Je l'ai trouvée ! »

L'orchestre des minorités

Ô Gaganaogwu, les jours de la vie des amants finissent par se ressembler au point de ne plus se distinguer les uns des autres. Les amants portent dans leur cœur les mots de l'être aimé qu'ils soient ensemble ou séparés ; ils rient ; ils parlent ; ils font l'amour ; ils se disputent ; ils mangent ; ils s'occupent ensemble du poulailler ; ils regardent la télévision et rêvent d'un avenir ensemble. C'est ainsi que le temps file et que les souvenirs s'amassent jusqu'à ce que leur union devienne la somme de tous les mots qu'ils se sont dits, de leurs rires, de leurs étreintes, de leurs disputes, de leurs repas, de leur travail au poulailler, de toutes les choses qu'ils ont faites ensemble. Lorsqu'ils sont l'un sans l'autre, la nuit leur devient indésirable. Ils désespèrent de voir le soleil se cacher et attendent ardemment que la nuit, ce drap cosmique qui les sépare de l'être aimé, s'écoule dans une fervente hâte.

Au troisième mois, mon hôte s'aperçut que les moments qu'il chérissait le plus étaient ceux où Ndali s'occupait du poulailler avec lui. Même si bien des aspects de cette activité – l'odeur de la basse-cour, la propension des volailles à déféquer partout, l'abattage des poulets à viande destinés aux restaurants – continuaient de la gêner, elle aimait s'occuper des bêtes. Même si elle travaillait à ses côtés sans se plaindre, il s'inquiétait toujours de la perception qu'elle pouvait avoir de ce métier. Il se remémorait souvent ce professeur d'université, un scientifique, qu'il avait croisé au marché aux volailles d'Enugu, et qui dénonçait vivement la tendance des éleveurs à tenir les oiseaux par les ailes, ce qu'il jugeait cruel et inhumain. Mais si Ndali suivait des études de pharmacie, et portait parfois une blouse blanche sur les photos qu'elle lui montrait, elle ne manifestait pas une telle sensiblerie. Elle plumait sans objection les volailles qui en avaient besoin. Elle récoltait les œufs chaque fois qu'elle venait en début de matinée ou qu'elle passait la nuit chez lui. Mais par-delà les oiseaux, elle prenait soin de lui et de la maison. Elle fouillait et explorait les

recoins les plus sombres et les plus secrets de sa vie. Elle finit par devenir ce dont son âme rêvait jusqu'aux larmes depuis des années.

En trois mois, cette femme rencontrée par hasard sur un pont, et qui est la cause aujourd'hui de mon intercession prématurée, transfigura sa vie. Sans prévenir, elle arriva un après-midi avec un fer à repasser et un téléviseur neuf de quatorze pouces. Depuis des semaines, elle se moquait de lui, car c'était la seule personne qu'elle connaisse à ne pas regarder la télévision. Il refusa de lui expliquer qu'il avait eu une télé héritée de ses parents, mais que, quelques semaines à peine avant de la revoir, dans un accès de rage contre la disparition de Motu, il l'avait fracassée en mille morceaux. Prenant conscience de son acte, il l'avait emportée chez le réparateur du quartier. Après quelques tests, ce dernier lui avait expliqué, en secouant la tête, qu'il devrait en acheter une autre. Le remplacement de la pièce endommagée coûterait aussi cher qu'une télé neuve. Il laissa l'épave chez le réparateur, dans sa petite boutique en bord de route, entourée de ziggourats électroniques en divers états de dysfonctionnement.

Outre ces ajouts, Ndali assurait l'entretien de la maison. Elle nettoyait constamment le sol de la salle de bains, et lorsqu'une grenouille s'introduisit par la gouttière après une pluie torrentielle, elle fit venir un plombier pour poser une grille sur l'embouchure du tuyau. Elle récura le carrelage blanc aux murs, qu'il n'avait pas nettoyé depuis des mois. Elle lui offrit des serviettes neuves qu'elle suspendit non sur l'arête de la porte – *Ça doit être poussiéreux !* –, ni au clou qui y était planté – *Il est rouillé, il va les tacher* –, mais à un cintre en plastique. À la longue, il eut le sentiment que, chaque jour, elle embellissait sa vie, et même Elochukwu, auquel il n'accordait plus guère d'attention, ne cessait de confirmer ce bouleversement dans son quotidien.

Mais même si mon hôte était sensible à ces attentions, il ne les apprécia pleinement qu'au bout de trois mois, lorsque Ndali partit en voyage avec ses parents en Angleterre, le pays du Blanc. En effet, les humains ne perçoivent pas nettement ce qu'ils ont sous les yeux : ils doivent prendre de la distance. Un homme peut en haïr un autre à cause d'un affront ; mais, une fois le temps passé, son cœur finit par se réconcilier avec lui. Voilà pourquoi, dans leur sagesse, les anciens disent que le message d'un tambour *udu* s'entend mieux de loin. Bien des fois j'ai vu cela. C'est donc en son absence que mon hôte saisit vraiment tout ce que Ndali avait fait pour lui. C'est durant cette période que les mots qu'elle lui avait dits devinrent pleinement audibles, et qu'il remarqua tous les changements dans sa vie, et combien le passé *avant elle* était différent du présent, telle une autre vie. Et c'est alors, en y réfléchissant, qu'avec la puissance fulgurante d'une conviction lui vint le désir d'épouser Ndali. Il se dressa d'un

bond et s'écria : « Je veux t'épouser, Ndali ! »

Ô Ijango-ijango, je ne saurais décrire la joie que je vis en lui ce soir-là. Nulle poésie, nul langage ne saurait lui rendre justice. Je savais, bien avant que son oncle vienne lui demander de trouver une épouse, que c'était ce qu'il recherchait – depuis le jour où sa mère était morte. Et moi, son chi, je l'approuvais pleinement. J'avais vu cette femme, j'appréciais le soin qu'elle prenait de lui, j'avais même reçu de son chi le témoignage de son amour pour lui. Et j'étais convaincu qu'une épouse saurait restaurer la paix qu'il avait perdue depuis la mort de sa mère car les grands anciens, dans leur gracieuse sagesse, disent qu'une fois qu'un homme bâtit une maison et une enceinte, même les esprits s'attendent à ce qu'il prenne femme.

Deux jours après qu'il eut pris cette décision, Ndali rentra au Nigeria. Elle l'appela une fois arrivée à Abuja avec sa famille, en chuchotant dans le téléphone. Pendant qu'elle parlait, il entendit le bruit d'une porte qui s'ouvrait derrière elle, et au même instant la communication fut coupée. Au moment du coup de fil, il était occupé à ramasser des œufs et à réparer le plancher de la basse-cour. Plus tard dans la journée, quand elle parvint à Umuahia, la chose se reproduisit. Cette fois, il venait de déjeuner, comme il le faisait parfois, dans un restaurant qu'il fournissait en œufs et en viande. À peine avaient-ils commencé à se parler qu'elle raccrocha brusquement en entendant une porte s'ouvrir.

Mon hôte posa le téléphone et se lava les mains dans la bassine en plastique remplie des arêtes du bonga à la pistache qu'il venait de déguster. Il paya la fille du restaurateur, dont le foulard arrangé en forme de queue d'oiseau lui rappelait souvent Motu. Il prit un cure-dents dans un récipient en plastique et sortit au soleil. Il héla un colporteur qui vantait sa marchandise, des petits berlingots d'eau minérale : « Achetez de l'eau pure, achetez de l'eau pure ! » Ô Agujiege, ce trafic d'eau m'a toujours étonné. Les grands anciens n'auraient jamais imaginé, même par temps de sécheresse, que l'eau – la ressource la plus abondante de la grande déesse de la terre – puisse se vendre comme les chasseurs vendent des porcs-épics ! Il acheta un berlingot et fourrait dans sa poche la monnaie sur dix nairas quand son téléphone se remit à sonner. Il le sortit de sa poche, faillit décrocher, puis le rangea. Il recracha le cure-dents, mordit dans le berlingot et le but d'une traite, puis le jeta dans les buissons.

Il était en colère. Or la colère, dans ces situations, se fait souvent chatte aux nombreuses portées, et avait déjà engendré en lui doute et jalousie. En regagnant sa camionnette, il se demanda pourquoi il se vouait ainsi à une femme qui semblait ne pas se soucier de lui. Je lui instillai la pensée qu'il n'y avait pas lieu de lui en vouloir ainsi et lui suggérai d'attendre ses explications. Il ne réagit pas à mon conseil, se

contenta de démarrer. Lorsqu'il passa le grand panneau de Bende Road annonçant le nom de la ville, il fulminait encore. Au carrefour, un triporteur s'insinua entre sa camionnette et une autre voiture et il l'aurait embouti s'il n'avait pas pilé. Le chauffeur l'insulta en se rangeant sur le bas-côté.

— Espèce de démon ! hurla-t-il en réponse. C'est comme ça qu'on se fait tuer. Tu roules en tricycle, mais tu fais comme si t'avais un camion !

Au même instant son téléphone sonna, mais il ne tenta pas de décrocher. Il passa la cathédrale Mater Dei, où il ne s'était pas rendu depuis longtemps, et coupa par une ruelle pour rejoindre sa ferme. Il coupa le moteur, prit le téléphone et composa le numéro de Ndali.

— Mais qu'est-ce que tu fous ? cria-t-elle dans le téléphone. Hein ?

— Je ne... bredouilla-t-il en suffoquant. Je ne veux pas t'en parler par téléphone.

— Si ! Qu'est-ce que je t'ai fait ?

Il s'épongea le front et baissa la vitre.

— J'étais contrarié que tu aies recommencé.

— Recommencé quoi, Nonso ?

— Tu as honte de moi. Tu as raccroché parce que quelqu'un entrait dans la pièce.

Il sentait sa voix enfler, prendre un ton véhément qu'elle trouvait brutal et lui reprochait souvent. Mais il ne pouvait s'en empêcher.

— Dis-moi, hein, qui est-ce qui est entré quand tu m'as raccroché au nez ?

— Nonso...

— Réponds-moi.

— OK... c'était ma mère.

— Ah-ah, tu vois ? Tu fais comme si je n'existais pas. Tu ne veux pas que ta famille sache que j'existe. Tu ne veux pas qu'ils sachent que je suis ton homme. Tu vois, tu me renies devant ta famille, Ndali.

Elle voulut parler, mais il insista et la réduisit au silence. Et puis il se tut, attendant qu'elle parle, de plus en plus inquiet, pas seulement à cause de ce que trahissait son ton mais parce qu'il l'avait appelée par son prénom, ce qu'il ne faisait que dans les moments de colère.

— Tu es toujours là ? finit-il par demander.

— Oui, répondit-elle après un silence.

— Alors parle.

— Tu es où ?

— Chez moi.

— Alors j'arrive.

Il rangea le téléphone dans sa poche et une joie muette monta en lui. Manifestement, elle n'avait pas prévu de passer le voir avant quelques jours, mais il voulait qu'elle vienne le plus vite possible. Car

elle lui manquait, et c'était cela notamment qui le mettait en colère. En outre, il était contrarié par cette inquiétude qui s'était ancrée en lui en son absence, et aggravée depuis qu'il avait résolu de l'épouser. Comme souvent – chez lui comme chez presque tout humain – une idée contestable avait germé dans son esprit avec toute la puissance d'une certitude. On commence par y croire fermement ; il faut que le regard s'aigüise et s'affine pour percevoir ce que cette résolution a d'imparfait. Ainsi, au bout de quelques heures, prit-il conscience – comme si ces faits lui avaient été dissimulés jusque-là – qu'il n'était pas riche, pas particulièrement beau, et qu'il n'avait même pas terminé ses études secondaires. Elle, en revanche, était sur le point de décrocher son diplôme universitaire et de devenir docteur (même si, ô Egbunu, elle n'avait cessé de lui répéter qu'elle se destinait à devenir pharmacienne, pas médecin). Il avait besoin qu'elle vienne le rassurer, lui réaffirmer qu'il avait tort, qu'il ne lui était pas inférieur, qu'il était son égal. Et qu'elle l'aimait. Et sans le savoir, elle y était arrivée, rien qu'en acceptant de venir.

Il descendit de la camionnette et s'avança sur son lopin, s'arrêtant au beau milieu des plants de tomates pour observer les épis de maïs au-delà. Un lapin surgit, peut-être alarmé de le voir, et s'enfuit dans le champ à grands bonds rapides et prodigieux, en balançant la queue. Après quelques pas, il s'arrêtait, dressait la tête pour regarder autour de lui, puis reprenait sa course. Nonso repéra un débardeur – peut-être apporté d'une autre ferme par le vent – atterri sur un épi qui ployait sous son poids. Il alla le décrocher. Il était couvert de terre, et un mille-pattes noir à la carapace maillée y courait. Il le chassa et s'apprêtait à jeter le débardeur à la décharge, derrière l'enceinte de brique, quand Ndali arriva.

Ô Ezeuwa, les grands anciens, dans leur sagesse prescriptive, disent que, quelle que soit la posture du danseur, la flûte l'accompagnera. Ce soir-là, mon hôte avait obtenu ce qu'il voulait : que Ndali vienne le rejoindre. Mais il y était parvenu par son insistance, il avait dicté au flûtiste la mélodie. Quand il rentra dans la maison, elle était debout, la main déployée sur son visage épuisé. Elle se détourna à son approche et, les yeux baissés, elle dit :

— Je ne suis pas venue pour me disputer mais pour parler calmement, Nonso.

Craignant que ce qu'elle dirait ne l'oblige à se consacrer à elle longuement, il lui demanda la permission d'aller d'abord nourrir ses ouailles. Il se précipita dans la cour, impatient de la retrouver. Il ouvrit la cage de bois et de treillage. Les poules se ruèrent au-dehors avec des cris enthousiastes. Elles coururent pleines d'espoir jusqu'au pied du goyavier, où il avait disposé des sacs mais pas encore versé de

grain. Dès qu'elles se mirent à picorer en pépant, il regagna la maison et cala la porte pour ne laisser fermée que la moustiquaire. Il puisa une dernière tasse de millet et noua le sac presque vide qu'il rangeait dans un placard de la cuisine pour empêcher les oiseaux de s'y attaquer. Il ressortit verser le grain au pied de l'arbre. Les sacs disparurent aussitôt sous une mêlée de volailles affamées.

Quand il retourna au salon, Ndali s'était assise et regardait l'appareil photo qu'elle avait rapporté du pays du Blanc, et qu'elle appelait un « Polaroid ». Elle avait gardé son sac à main à côté d'elle, et ses escarpins (qu'elle appelait simplement ses « talons ») aux pieds, comme si elle comptait bientôt partir. Ô Egbunu, si l'on peut souvent discerner l'état d'esprit de quelqu'un en regardant son expression, c'est devenu difficile pour les filles des mères glorieuses. Car aujourd'hui elles se parent différemment de leurs mères. Elles ont renoncé au *uli*, ce tressage élaboré, et aux colliers de perles et de cauris. Et aujourd'hui, une femme peut recouvrir son visage de mille couleurs, en s'aidant d'un seul pinceau, au point que la plus misérable peut avoir l'air heureuse. C'est ainsi que Ndali paraissait ce jour-là.

— Dis-moi, commença-t-elle une fois qu'il fut assis. Tu veux rencontrer ma famille ?

Il s'était installé sur le plus mou des sofas, où son corps s'enfonçait, et, bien qu'assis en face d'elle, il avait du mal à la voir en entier.

Percevant la colère dans sa voix, il répondit :

— En effet, si on veut se marier...

— Tu veux donc m'épouser, Nonso ?

— En effet, mama.

Elle avait fermé les yeux ; elle les rouvrit. Ils étaient tout rouges. Elle rajusta sa position et ses jambes se tendirent vers lui.

— Tu parles sérieusement ?

Il leva les yeux vers elle.

— En effet.

— Alors tu vas rencontrer ma famille. Puisque tu dis que tu veux m'épouser.

Ô Egbunu, elle prononça ces mots comme s'ils lui étaient pénibles. Et il n'était point besoin d'un œil de devin pour voir, tapi dans son cœur, une ombre lourde qu'elle gardait dissimulée sous le voile de son esprit. Mon hôte aussi s'en aperçut et il l'attira près de lui sur le grand sofa et lui demanda pourquoi elle ne voulait pas qu'il rencontre sa famille. À cette question, elle s'écarta de lui et détourna les yeux. Alors il vit qu'elle avait peur. Il le vit alors même que, la tête tournée, elle ne lui montrait que les grosses boucles d'oreilles qui lui descendaient presque aux épaules, au cercle assez grand pour y passer deux doigts. Car la peur est de ces émotions qui habillent la nudité originelle d'un visage ; chaque fois qu'elle survient, n'importe quel œil

attentif la reconnaît, si fardé que soit le visage.

— Pourquoi ça te rend triste, mama ?

— Ça ne me rend pas triste, répondit-elle avant même qu'il ait fini sa phrase.

— Alors pourquoi tu as peur ?

— Parce que ça ne se passera pas bien.

— Pourquoi ? Je ne peux même pas rencontrer la famille de ma fiancée ?

Elle le fixa d'un regard ferme, sans ciller. Puis de nouveau se détourna.

— Tu les rencontreras, je te le promets. Mais je connais mes parents. Et mon frère. Je les connais – elle secoua la tête. Ce sont des gens fiers. Ça ne se passera pas bien. Mais tu les rencontreras.

Abasourdi, il resta sans voix. Il voulait en savoir plus, mais n'était pas du genre à poser trop de questions.

— Quand je rentrerai, je leur parlerai de toi – elle piétina le sol en un geste de malaise indéchiffrable. Ce soir. Je leur parlerai de toi dès ce soir. Et on verra quand je peux t'emmener chez moi.

Une fois ces mots prononcés, comme soulagée d'un grand fardeau, elle se renfonça sur le sofa près de lui et respira profondément. Mais il gardait ses paroles en tête. Car des mots aussi forts que ceux qu'elle avait proférés – « Ça ne se passera pas bien » ; « Tu veux donc m'épouser ? » ; « Tu les rencontreras, je te le promets » ; « On verra quand je peux t'emmener chez moi » – sont difficiles à chasser de son esprit. Il faut les décomposer lentement, en prenant le temps. Il les digérait encore lorsqu'un bruit bien distinct venu de la basse-cour le fit sursauter.

Il bondit du canapé et en un clin d'œil fut dans la cuisine. Il saisit sa fronde posée sur le rebord de fenêtre et ouvrit la porte moustiquaire. Mais il était trop tard. Le temps qu'il sorte le faucon s'élevait sur un vent ascendant dans un battement d'ailes furieux, les serres crispées sur un poussin jaune-blanc. Ses ailes heurtèrent la corde à linge et deux vêtements tombèrent au sol. Il lui lança une pierre mais manqua nettement sa cible. Il rechargeait sa fronde quand il comprit que c'était inutile. Le faucon porté par le vent était hors d'atteinte et commençait à prendre de la vitesse, et ses yeux ne regardaient plus vers le bas mais vers l'avant, vers l'immensité incolore du ciel.

Ô Chukwu, le faucon est un oiseau dangereux, aussi mortel que le léopard. Il ne désire qu'une chair à dévorer et passe sa vie à la traquer. Parmi tous les oiseaux du ciel il demeure un mystère insondable. C'est une divinité qui fend l'air, aux ailes violentes et aux serres sans pitié. Les grands anciens l'ont étudié, tout comme le milan, et ont inventé des proverbes pour expliquer sa nature, dont l'un saisit parfaitement ce qui venait d'arriver aux volailles de mon hôte. Avant chaque

attaque le faucon dit à la poule : « Garde tes poussins contre toi, car mes serres sont trempées de sang. »

Mon hôte suivait des yeux le faucon en fuite, ivre de rage, lorsque Ndali ouvrit la porte moustiquaire et pénétra dans la basse-cour.

— Qu'est-ce qui se passe ? Pourquoi tu as filé comme ça ?

— Un faucon, répondit-il sans se retourner.

Il désigna le ciel, mais le soleil le forçait à plisser les yeux. Il mit la main en visière pour regarder dans la direction où l'oiseau avait disparu. Mais la vision de l'attaque restait si claire, si vive dans son esprit qu'il avait du mal à la croire achevée. Il ne pouvait plus rien faire pour empêcher l'une de ses ouailles d'être mise en pièces et dévorée. Ces oiseaux qu'il élevait de ses propres mains, à la sueur de son front... une fois de plus, l'un d'eux venait de lui être arraché, *sans combat*.

Il se retourna et vit le reste de ses poules – à l'exception de celle qui venait de perdre son poussin – prostrées dans le refuge de leur cage. La poule endeuillée arpentait le terrain d'une démarche titubante, et il reconnut dans son caquètement l'expression de la douleur. Sans un mot, il désigna le ciel vide.

— Je ne vois rien – la main en visière, elle se retourna vers lui : Il a enlevé une poule ?

Il hocha la tête.

— Oh, mon Dieu !

Il baissa les yeux vers les preuves de l'attaque : le sol taché de sang, jonché de plumes.

— Combien il en a pris ? Comment il a... ?

— *Ofu*, coupa-t-il – puis, se rappelant qu'il s'adressait à quelqu'un qui préférerait ne pas parler igbo, il ajouta : Un seul.

Il posa la fronde sur le banc et poursuivit la poule gémissante. Elle échappa à sa première tentative pour l'attraper. Mais il bondit, les deux mains en avant, la saisit par le haut de l'aile gauche et la coinça contre la clôture. Puis il la souleva par la patte en tâtant délicatement son ergot. Elle se tut, la queue dressée.

— Comment c'est arrivé ? demanda Ndali en ramassant le linge tombé à terre.

— Il est arrivé comme ça... – il s'interrompt pour caresser la tête de la poule. Il leur est tombé dessus et il a enlevé le petit à sa mère, Ada. Un poussin de la dernière portée.

Il déposa Ada dans la cage et referma lentement la porte.

— Je suis vraiment désolée, mon cœur.

Il claqua des mains pour les épousseter et rentra dans la maison.

— Et ça arrive tout le temps ? demanda-t-elle quand il regagna le salon après s'être lavé les mains dans le lavabo.

— Non, oh non, pas tout le temps.

Il comptait s'en tenir là, mais, ô Chukwu, je le poussai à libérer son esprit de son fardeau. Je le connaissais bien. Je savais bien que l'une des choses qui peut guérir le cœur d'un homme vaincu, c'est le récit d'une victoire passée. Cela apaise la blessure de la défaite et l'empli de l'espoir d'une victoire à venir. Je lui instillai donc la pensée que les faucons évitaient généralement sa ferme. Je lui suggérai de lui dire qu'une telle attaque n'était pas fréquente. Et, fait exceptionnel, il m'écouta.

— Non, ça n'arrive pas tout le temps. Encore heureux ! *Mba nu !*

— Hmmm, fit-elle.

— Je ne le permettrais pas. Y a pas si longtemps, en fait, y en a un qui a voulu attaquer mes poules.

Il fut le premier surpris de passer brusquement à la langue du Blanc, sous sa forme dégradée. Et c'est dans cette langue qu'il lui fit le récit de sa récente victoire, et elle écouta, fascinée. Peu de temps auparavant, expliqua-t-il, il avait laissé sortir ses volailles dans la cour, à l'exception de quelques poulets de chair, et il s'était mis à éplucher des ignames dans l'évier de la cuisine, en jetant un coup d'œil de temps à autre, lorsqu'il remarqua un faucon qui survolait son troupeau. Il ouvrit les volets, saisit sa fronde et un caillou posé sur le rebord de fenêtre. Il souffla sur le caillou pour en chasser les fourmis rouges. Il dégagea un volet pour se donner assez d'espace et tourna les poignées pour que les volets soient bien à l'horizontale l'un au-dessus de l'autre. Alors il attendit que l'oiseau de proie attaque.

Le faucon, lui apprit-il, est peut-être bien le plus attentif des oiseaux ; il peut planer des heures en choisissant sa proie, afin de frapper avec la plus grande précision, en une seule attaque. Conscient de cela, lui aussi attendit. Pas une seconde il ne détourna les yeux du rapace. C'est ainsi qu'il put l'atteindre à l'instant même où, plongeant audacieusement en piqué sur la basse-cour, il s'empara d'un coquelet et tenta de l'emporter. Le caillou projeta le faucon contre la clôture et le força à relâcher sa proie. Le faucon glissa lourdement au sol. Puis il se redressa, la tête momentanément perdue dans ses ailes déployées, commotionné.

Mon hôte se précipita dans la cour où le faucon tentait de se tenir droit sur ses pattes et le plaqua contre la clôture, indifférent au violent battement de ses ailes et à ses cris furieux. Il le traîna par les ailes jusqu'à l'anacardier qui se dressait au bout du terrain, à côté de la poubelle. Il ne saurait décrire, souligna-t-il, la colère qu'il éprouvait. C'est mû par cette colère qu'il l'attacha par les ailes, avec une ficelle dont la fibre solide s'imprégnait du sang qui coulait de la tête de l'oiseau. En le ligotant à l'arbre, il lui parlait, à lui et à tous ceux de son espèce – tous ceux qui volaient ce que les gens comme lui élevaient en y consacrant leur sueur, leur temps et leur argent. Il

retourna dans la maison et en rapporta quelques clous, le dos et la nuque ensanglantés de sueur. Lorsqu'il ressortit, le faucon hurla avec une fureur inconnue, d'une voix perçante et hideuse. Il ramassa une grosse pierre derrière l'arbre et plaqua le cou de l'oiseau contre le tronc. Puis, à coups de pierre, il lui enfonça le clou dans la gorge jusqu'à ce qu'il le transperce, faisant voler des éclats de bois et décollant toute une couche de vieille écorce. D'une main désormais tachée de sang comme la pierre, il déploya une aile et la cloua à son tour dans l'écorce de l'arbre. Quoique conscient d'accomplir un geste aussi violent qu'insolite, il était si débordant de rage qu'il comptait mener à son terme le châtement que lui semblait mériter le rapace : la crucifixion. Alors il lia les pattes duveteuses de l'oiseau mort et les cloua au tronc. Tout était accompli.

Son récit achevé, il se renfonça sur son siège, habité par sa vision. Il avait beau l'avoir regardée tout du long, il avait l'impression de voir Ndali pour la première fois. Il prit conscience du poids de son aveu. Et il se mit à craindre qu'elle le considère comme un homme violent. Fébrilement, il la dévisagea, mais ne put lire dans ses pensées.

— Je n'en reviens pas, Nonso, dit-elle soudain.

— De quoi ? demanda-t-il, le cœur palpitant.

— De cette histoire.

C'est donc ça ? s'interrogea-t-il. C'était donc ainsi que dorénavant elle le verrait ? Comme un homme irrévocablement violent qui crucifie des oiseaux ?

— Pourquoi ? se contenta-t-il de dire.

— Je ne sais pas. Mais... à vrai dire... non, je ne sais pas. C'est peut-être la façon dont tu me racontes ça. Mais... je te vois, et je vois simplement un homme qui aime tellement ses bêtes. Tellement fort.

Ô Ebubedike, l'esprit de mon hôte se mit à tourbillonner. *Aimer*, songea-t-il. Comment est-ce à l'amour qu'elle pouvait penser alors qu'il venait de se révéler capable d'une brutalité aussi folle ?

— Tu les aimes, insista-t-elle, les yeux clos. Si tu ne les aimais pas, tu n'aurais pas fait une chose pareille. Ni réagi comme ça aujourd'hui. Tu les aimes vraiment, Nonso.

Il hocha la tête sans savoir pourquoi.

— Je crois que tu es vraiment un bon pasteur.

Il leva les yeux vers elle et fit :

— Quoi ?

— Un pasteur.

— C'est quoi ?

— Un gardien de moutons, un berger. Tu sais, comme dans la Bible.

Ces mots le laissèrent un peu perplexe, car il n'y avait guère réfléchi : les hommes réfléchissent rarement aux choses qu'ils font tous les jours, et qui pour eux relèvent de la routine. Il n'avait jamais

envisagé que le monde ait pu le briser. Les oiseaux étaient l'âtre auquel son cœur s'était brûlé, et les cendres laissées par le bois consumé tout à la fois. Il les aimait, même s'ils étaient divers quand lui était unique et simple. Cependant, comme tout être qui aime, il rêvait que cet amour soit payé de retour. Et comme il ne savait même pas si son oison, pourtant unique, l'avait aimé ou non, son amour avait fini par se déformer, par devenir un sentiment que ni lui ni moi, son chi, ne pouvions comprendre.

— Mais j'élève des volailles, pas des moutons, dit-il.

— Peu importe. Tu es le gardien de tes oiseaux.

Il secoua la tête.

— C'est tellement vrai, poursuivit-elle en se rapprochant de lui. Tu es le berger des oiseaux, et tu aimes tes ouailles. Tu en prends soin comme Jésus prend soin de son troupeau, avec tellement d'amour !

Malgré son étonnement, il répondit :

— C'est bien vrai, mama.

Ô Agbatta-Alumalu, mon hôte était si décontenancé par ce que lui dit Ndali ce jour-là que, bien après qu'ils eurent fait l'amour, mangé du riz et du ragoût, et refait l'amour, il resta éveillé à écouter les grillons dans la ferme et la grange tandis qu'elle somnait dans le sommeil. Son esprit s'appesantissait sur ses allusions énigmatiques à sa famille, pris dans ces pensées comme un oiseau dans la glu. Il fixait le mur en face de lui, les yeux dans le vague, quand sa voix le fit sursauter :

— Pourquoi tu ne dors pas, Nonso ?

Il la regarda et s'enfonça sous les draps.

— Je vais dormir, mama. Pourquoi tu t'es réveillée ?

Elle changea de position et il aperçut dans les ténèbres les contours de ses seins.

— Oh, je ne sais pas, je me suis réveillée comme ça. Je ne dormais pas profondément, poursuivit-elle de la même voix frêle. Oooh, Nonso, je me suis demandé toute la journée : C'était quoi, ce bruit que faisaient les poules quand le faucon a enlevé le petit ? On aurait dit qu'elles étaient toutes... ensemble – elle fut prise d'une toux grasse. Comme si elles faisaient toutes le même son, qu'elles disaient la même chose – il voulut parler, mais elle continua : C'était bizarre. Tu as remarqué, mon cœur ?

— Oui, mama.

— Dis-moi, c'était quoi ? Des pleurs ? Elles pleuraient ?

Il aspira profondément. Il avait du mal à parler de ce phénomène, qui souvent le bouleversait. Car c'était là une des choses qu'il chérissait chez les oiseaux domestiques : leur fragilité, le fait qu'ils dépendaient de lui pour leur protection, leur subsistance, pour tout. En cela ils différaient des oiseaux sauvages.

— C'est bien ça, mama, c'est des pleurs.
— Vraiment ?
— C'est comme ça, mama.
— Oh, mon Dieu, Nonso ! C'est pas étonnant ! À cause du petit...
— C'est comme ça.
— ... que le faucon a enlevé ?
— C'est comme ça, mama.
— C'est tellement triste, Nonso, dit-elle après un silence. Mais comment tu sais qu'ils pleuraient ?

— C'est mon père qui m'a expliqué. Il disait toujours que c'était comme un chant funèbre pour l'oiseau disparu. Il appelait ça *Egwu umu-obere-ihe*. Tu comprends ? Je sais pas dire *umu-obere-ihe* en anglais.

— Les faibles créatures ; non : les minorités.

— Oui, oui, c'est bien ça. C'est la traduction que donnait mon père. C'est comme ça qu'il disait en anglais : les minorités. Il disait toujours que c'était comme leur « okestre ».

— Orchestre. O-r-c-h-e-s-t-r-e.

— C'est bien ça, c'est comme ça qu'il le prononçait, mama. Il disait toujours que c'est tout ce que les poules peuvent faire, et elles le savent : pleurer et faire oucoucou ! Oucoucou !

Plus tard, lorsqu'elle fut rendormie, il repensa, allongé à son côté, à l'attaque du faucon, et à la remarque de Ndali sur les poules. Puis, à mesure que la nuit prospérait et que ses pensées revenaient à ce qu'elle avait dit de sa famille, la peur s'insinua de nouveau, arborant cette fois le masque sinistre d'un esprit malin.

Ô Ijango-ijango, les ndiichies disent que tant que les murs n'ont pas de trou les lézards ne peuvent pas pénétrer dans une maison. Ainsi, même si un homme est soucieux, tant qu'il n'est pas brisé il peut se maintenir. La paix de mon hôte avait certes été troublée, mais il vaquait sereinement à ses tâches. Il livra vingt-neuf œufs au restaurant voisin, et se rendit à Enugu pour vendre sept volailles, racheter quelques poules brunes et six sacs de grain. Il venait d'acheter un sac de bouillie lorsqu'il croisa un homme qui jouait de l'*uja*, la flûte des esprits. Le flûtiste marchait dans le sillage d'un homme au torse peinturluré de *nzu*, d'*uli* et de bois de cam, qui serrait entre ses dents une jeune pousse de palmier. Derrière eux suivait une troupe de danseurs masqués. Les passants s'attroupaient autour des *iru-nmuo* qui, arborant des masques à cornes d'antilope scarifiés à l'effigie d'un *ichie* aux yeux fendus, suivaient le rythme d'une musique séculaire accompagnée des cliquetis d'un gong jumeau. Tu le sais bien, ô Egbunu, lorsqu'on rencontre un esprit ancestral, manifestation incarnée d'un ou plusieurs grands anciens, il est impossible d'y

résister. Ô Gaganaogwu, je ne pus me retenir ! Car j'avais connu le temps des grands anciens où abondaient de tels cortèges masqués. Je ne pus résister à la tentation d'écouter la mélodie mystique de l'*uja*, cette flûte façonnée par les meilleurs des hommes vivant sur la terre. Je jaillis hors de mon hôte et me retrouvai dans une foule déchaînée d'esprits de toutes sortes et de toutes contrées, rassemblés au voisinage dans un tumulte assourdissant, qui tapaient du pied sur le sol tendre de l'Ezinmuo. Mais je fus plus surpris encore de ce que je vis au-dessus de l'autre partie du marché bondé. Un groupe de petits esprits à forme humaine – enfants tués à la naissance ou à la conception, jumeaux morts depuis longtemps – jouait à une hauteur de quatre cents mètres, celle qui rend possible l'*ekili*, l'élévation mystique, la projection cosmique, autant que le vol des oiseaux. Ce groupe d'esprits était maintenu au-dessus de la foule des mortels par une force excédant l'entendement humain (hormis celui des dibias et des initiés) comme s'il se dressait sur la terre ferme. Tous frappaient des pieds, bondissaient et claquaient des doigts en jouant au jeu antique de l'*okwe-ala*. Leurs rires étaient sonores et joyeux, et résonnaient en filigrane du langage ancien depuis longtemps oublié des hommes. Ô Chukwu, j'avais beau avoir déjà assisté à de telles scènes, je fus de nouveau émerveillé de voir le marché se poursuivre imperturbablement malgré cette dizaine d'esprits enfantins et joueurs qui le surplombaient. Il grouillait de femmes qui marchandaient, d'automobilistes, de danseurs masqués qui traversaient la place au son de l'*uja* et de l'*ekwe*. Nul d'entre eux n'avait conscience de ce qui se passait au-dessus de leurs têtes, pas plus que les créatures d'en haut ne prêtaient attention à celles d'en bas.

J'étais tellement transporté par ces esprits folâtres que les danseurs et leur suite avaient disparu lorsque je regagnai le corps de mon hôte. Le temps est si fluide au royaume des esprits qu'un clin d'œil y correspond à un long moment dans le monde des humains. Voilà pourquoi, lorsque je réintégrai Nonso, il repartait déjà vers Umuahia. Cette distraction m'empêcha d'être témoin de tout ce qu'il avait fait au marché, et pour cela j'implore ton pardon, ô Obasidinelu.

Presque parvenu à destination, il reçut un message de Ndali : elle ne passerait que brièvement ce soir-là car elle devait réviser pour un examen le lendemain. Lorsqu'elle arriva, encore en blouse blanche, il regardait *Qui veut gagner des millions ?*, une émission qu'elle adorait et qu'elle lui avait fait découvrir.

Elle ôta sa blouse : son tee-shirt vert et son jean lui donnaient l'air d'une adolescente.

— Je sors du labo, dit-elle. Éteins, s'il te plaît. Il faut qu'on parle de demain : tu vas venir chez mes parents.

— La télé ?

— Mais oui, éteins !

— Oh ! T'énervé pas, mama.

Il se leva lentement pour éteindre, mais se figea en entendant enfler un bruit singulier. Il continua de regarder l'écran.

— On n'a qu'à aller dans la cour, on étouffe ici, dit-elle.

Il la suivit au-dehors, où l'air était lourd de l'odeur du poulailler. Ils s'assirent sur le banc, et elle allait prendre la parole lorsqu'elle vit une longue plume noire comme collée au mur.

— Regarde, Nonso ! – il décrocha la plume et la renifla.

— Ça vient de ce sale faucon, dit-il en secouant la tête.

— Et comment elle s'est retrouvée là ?

— Je ne sais pas.

Il chiffonna la plume et la jeta par-dessus la clôture, sa colère ranimée par le souvenir de la veille.

Elle respira profondément, projeta tout son corps en avant et parla comme si elle avait réfléchi à chaque mot, comme si chacun avait été pesé et prévu depuis bien longtemps.

— Chinonso Solomon Olisa, tu es une belle personne, une bénédiction pour moi. Regarde-moi : j'ai connu l'enfer. Tu m'as rencontrée au plus bas. Tu m'as rencontrée, j'étais sur le pont. J'étais sur ce pont parce que... parce que quoi ?... parce que j'en avais marre d'être maltraitée. Parce que j'en avais marre qu'on me trompe et qu'on me mente. Mais, oh, mon Dieu ! Dieu t'a amené dans ma vie à l'heure dite. Et regarde-moi à présent – elle déploya les mains, les tendit vers lui. Regarde-moi, regarde comme je suis transformée. Si on m'avait dit, si on avait dit à ma mère que sa fille travaillerait dans un poulailler, manipulerait des volailles, qui l'aurait cru ? Personne. Oh Nonso, tu ne sais même pas qui je suis, ni d'où je viens.

Elle parut sourire, mais il voyait bien que ce n'était pas un vrai sourire. C'était une grimace de son visage pour l'aider à dissimuler l'émotion pénible qui enflait en elle.

— Qu'est-ce que j'essaie de dire ? Pourquoi je parle comme ça ? Ce que j'essaie de dire, c'est que ma famille – ma mère, mon père, et même mon frère – risque de ne pas t'accepter. Je sais que c'est dur à comprendre, Nonso, mais écoute : mon père est un chef de tribu. *Onye Nze*. Ils vont dire que je mérite mieux qu'un fermier. C'est comme ça, c'est ce qu'ils vont dire...

Ô Egbunu, mon hôte l'écouta répéter la même chose encore et encore dans l'espoir d'en adoucir l'effet. Il était ébranlé par ce qu'elle disait, car elle confirmait ses craintes. Il avait vu les signes. Il les avait vus chez l'horloger de Finbarr's Street, quand elle lui avait raconté qu'elle était née outre-mer, « en Angleterre ». Ses parents et son frère y avaient fait leurs études, elle seule avait choisi d'étudier au Nigeria. « Mais, avait-elle ajouté, je vais préparer mon master à l'étranger. » Il

se rappela un autre épisode. Alors qu'ils longeaient la vieille ville en fendant le vent d'orage qui s'y était accumulé, elle lui avait demandé s'il était allé à l'université. Il avait reçu cette question comme un coup, son cœur s'était emballé. « Non », avait-il répondu, la langue comme morte. Mais Ndali s'était contentée de dire : « Oh. Je vois. » Il se rappela qu'ensuite elle avait désigné un groupe de hauts immeubles mitoyens dans la rue qui longeait le quartier Aguiyi Ironsi, et dont l'un était surplombé d'un réverbère à l'énergie solaire tout neuf, en disant : « C'est par là qu'on habite. »

— Je ne veux pas te faire peur, dit-elle à présent. Personne ne peut décider pour moi qui je veux épouser. C'est moi qui décide. Et je ne suis plus une enfant.

Il hocha la tête.

— Mon cœur, *igbo ta go* ? dit-elle, la tête inclinée, le visage ancré dans la vallée entre sourire et larmes.

— Je comprends, mama, répondit-il dans la langue du Blanc, surpris qu'elle soit passée à la langue des anciens.

S'il l'avait entendue parler igbo au téléphone avec ses parents, elle ne le faisait presque jamais avec lui. Elle disait qu'elle n'aimait pas parler igbo, sauf avec ses parents, car, ayant vécu plusieurs années à l'étranger, elle avait l'impression de ne pas maîtriser la langue.

— *Da'alu*, dit-elle – et elle l'embrassa sur la joue.

Elle se leva et alla dans la cuisine.

Plus tard, au dîner, elle demanda :

— Nonso, tu m'aimes vraiment ? – il allait répondre quand elle reprit : C'est sans doute pour ça que tu voudrais m'épouser ? – il murmura quelque chose qui s'évanouit aussitôt car elle se hâta d'ajouter : Ça doit être parce que tu m'aimes.

Il attendit quelques instants avant de répondre :

— En effet.

Il s'attendait à ce qu'elle poursuive, mais elle alla dans la cuisine laver les assiettes en emportant la seule lampe à pétrole de la maison. L'idée l'effleura d'allumer la lanterne rechargeable, mais il demeura assis, à méditer tout ce qu'elle avait dit, jusqu'à ce qu'elle revienne au salon.

— Nonso, je te repose la question : est-ce que tu m'aimes ?

Dans la pénombre, sans même la regarder, il savait qu'elle avait fermé les yeux. Elle fermait souvent les yeux après lui avoir posé une question, comme effrayée que la réponse lui fasse du mal. Et puis, quand il avait parlé, elle tentait lentement d'assimiler ses paroles.

— Tu dis oui, Nonso, mais est-ce que c'est vrai ?

— C'est la vérité, mama.

Elle alla chercher la lampe, la posa sur un tabouret à côté d'elle et baissa la flamme, faisant enfler les contours de leurs ombres dans la

nuit imminente.

— Alors tu m'aimes vraiment ?

— C'est la vérité, mama.

— Chinonso, tu dis tout le temps que tu m'aimes. Mais est-ce que tu sais qu'il faut *vraiment* aimer quelqu'un avant de penser à l'épouser ? Est-ce que tu sais ce que ça veut dire, l'amour ? – il voulut répondre. Non, d'abord, dis-moi simplement : est-ce que tu sais ce que c'est que l'amour ?

— Oui, je le sais, mama.

— C'est la vérité ? La vérité vraie ?

— C'est la vérité, mama.

— Alors, Nonso, c'est quoi l'amour ?

— Je le sais. Je le sens.

Il allait développer, et puis il poussa une exclamation gutturale et retomba dans le silence. Car il craignait de ne savoir lui répondre correctement.

— Nonso, tu m'entends ?

— Oui, je ressens de l'amour, mais je mentirais en disant que je sais tout ce qui concerne l'amour, tous les détails.

— Non, non, Nonso. Si tu dis que tu m'aimes, alors tu dois savoir ce que c'est que l'amour. Tu dois savoir – elle soupira, fit un bruit de bouche. Tu dois savoir, Nonso.

Ô Gaganaogwu, mon hôte en fut profondément troublé. Et même si moi, comme tout bon chi, je laisse souvent mon hôte user des dons que j'ai choisis pour lui dans la galerie des dons en limitant autant que possible d'intervenir dans ses décisions, cette fois j'avais envie d'intervenir. Mais je fus retenu par le recours qu'il choisit : cet outil toujours efficace, le silence. Car, je l'ai appris, lorsque la paix de l'esprit humain est menacée, il réagit souvent par un silence neutre, comme abasourdi par un coup violent dont l'effet doit d'abord se dissiper. Alors, une fois l'effet dissipé, mon hôte marmonna :

— OK.

Il se renfonça sur sa chaise et lui rappela une anecdote qu'elle lui avait racontée : une de ses amies, Lydia, s'était moquée d'un homme qui lui avait dit l'aimer à leur première rencontre. Il s'était demandé alors pourquoi Ndali et Lydia trouvaient cela si absurde et ridicule. Il se remémorait Miss J éclatant de rire quand il lui avait dit qu'il l'aimait. Il était aussi surpris à présent qu'il l'avait été à ce moment. Il leva les yeux vers l'ombre de Ndali, et prit conscience pour la première fois qu'il n'avait vraiment mesuré ce que cela impliquerait de se marier. Il faudrait qu'elle emménage chez lui, à la ferme. Elle l'accompagnerait dans sa camionnette pour livrer des œufs à la boulangerie de Finbarr's Street et, à l'occasion, des poulets et de la viande aux restaurants qu'il fournissait. Tout ce qui avait fini par lui

appartenir lui appartiendrait désormais aussi à elle – tout. Se rendait-il bien compte de ce qu'il disait ? Tout ! Et si, à terme, il plantait en elle sa semence, l'enfant qui en naîtrait... cet enfant aussi leur appartiendrait à tous les deux ! Et ce qu'elle possédait, sa voiture, il en profiterait, comme il profiterait de ses études à l'université, de sa famille, de son cœur, de tout ce qui était à elle, de tout ce qui était elle ; et ce qui était à elle serait également à lui. Voilà ce qu'impliquait le mariage.

À la lumière de cette révélation, il dit :

— En fait, non, je ne sais pas, tout ce que je peux dire...

Elle dut prononcer le « OK » après avoir rouvert les yeux.

— Mais tu... commença-t-elle, avant de s'interrompre.

— Quoi ? Quoi ? lança-t-il, paniqué, tentant désespérément de l'empêcher de retenir ce qu'elle s'était préparée à livrer – car elle agissait souvent ainsi : sur le point de dire quelque chose, elle s'interrompait, puis se reprenait et renfermait sa pensée dans son bocal pour ne la révéler que plus tard, voire jamais.

— Ne t'inquiète pas, dit-elle presque dans un murmure. Puisque c'est comme ça, tu viendras chez moi dimanche prochain. Et tu rencontreras ma famille.

Ô Oseburuwa, tu sais bien qu'un chi est une fontaine de souvenirs, une accumulation ambulante de tous les cycles d'existence. Chaque événement, chaque détail est comme un arbre planté dans l'obscurité radieuse de son éternité. Pourtant un chi ne se rappelle pas tous les faits, mais seulement ceux qui affectent son hôte de façon mémorable. Et je dois dire que la décision de mon hôte ce soir-là est de ces événements gravés dans ma mémoire. Au début, il avait attendu qu'elle dise les mots qu'il redoutait, à savoir que « ça ne marcherait pas ». Mais elle n'en fit rien. Alors, d'une voix tremblante, il dit :

— Qu'il en soit ainsi, mama. Je rencontrerai ta famille dimanche prochain.

« Auguste visiteur »

Ô Obasidinelu, tu m'as envoyé vivre sur la terre parmi les humains pour bien des cycles d'existence, et j'ai vu bien des choses, et je suis versé dans les usages de l'humanité. Pourtant je ne comprends pas pleinement le cœur humain. Chaque personne vit comme oscillant entre deux royaumes sans pouvoir s'ancrer en aucun. C'est là chose bien étrange. Considérons par exemple la relation entre la peur et l'inquiétude. La peur existe à cause de l'inquiétude, et l'inquiétude parce que les humains ne voient pas l'avenir. Car si seulement un homme pouvait voir l'avenir, il vivrait davantage en paix. Car celui qui prévoit de voyager un jour prochain pourrait dire à son compagnon : « Si nous allons à Aba demain, nous tomberons en route sur des brigands qui nous dépouilleront de notre voiture et de tous nos biens. » À quoi l'autre répondrait : « Alors nous n'irons pas à Aba demain. »

Supposons à présent une jeune femme sur le point de se marier. Si elle voyait l'avenir, elle pourrait dire à son père à la veille des noces : « Mon père, je n'entends pas décevoir tout notre clan et souiller notre nom. Mais j'ai découvert que si j'épouse cet homme, il me battra chaque jour et me traitera plus mal qu'un chien. » Imaginez la crainte que cela engendrerait chez son père bien-aimé s'il était convaincu que ce qu'elle a vu est vrai ? Il claquerait des doigts au-dessus de sa tête et s'écrierait : « *Tufia ! Ya buru ogwu ye ere kwa la !* Quel que soit l'auteur de ce sort, qu'il tourne court ! Tu dois quitter cet homme immédiatement, ma fille. Où est le tribut qu'il a payé pour les noces ? Où est la chevrete ? Les trois racines d'igname ? La bouteille de schnaps et la caisse d'eau minérale ? Rendez-lui ça tout de suite ! Dieu fasse que jamais ma fille n'épouse un tel homme ! » Mais, ô Chukwu, jamais ils n'agiront ainsi, car nul d'entre eux ne peut voir l'avenir. Et c'est ainsi qu'à leur insu les commerçants entament leur périple au jour prévu et se font détrousser et tuer. C'est ainsi que la jeune femme épouse l'homme qui la traitera comme une esclave.

Bien des fois j'ai vu cela.

Et c'est ainsi que, ce dimanche-là, mon hôte prit sa camionnette pour aller chez Ndali, sans savoir ce qui l'attendait. Incapable de forcer le jour à arriver plus tôt et incapable de l'empêcher d'arriver, il l'avait attendu anxieusement. Le temps n'est pas une créature vivante attentive aux supplications, ni une créature que l'homme puisse retenir. Le jour viendra, comme il est venu depuis le commencement, et l'homme ne peut qu'attendre. Et attendre dans une telle inquiétude est éprouvant. Si l'on peut ressentir une certaine paix dans l'attente, c'est une paix trompeuse, de celles qui font prendre pour des eaux calmes une lame de fond.

Il n'avait pas vu Ndali depuis deux jours, et elle lui manquait. Il déboucha dans sa rue, essayant d'imaginer comment était sa famille, comment était sa maison. Les poteaux électriques étaient plus bas qu'ailleurs à Umuahia, et paraissaient alignés tout près les uns des autres, donnant aux câbles des allures de cordes à linge. De petits moineaux étaient posés sur un câble épais qui partait du transmetteur sur le trottoir d'en face, comme par accord tacite. *Pasteur*, songea-t-il soudain. Est-ce plus noble ? *Pasteur* d'oiseaux ? Est-ce ainsi qu'il se définirait lors de l'entrevue ? Est-ce que cela améliorerait et faciliterait les choses ?

Il atteignit leur maison, qui dominait le voisinage par sa position et sa majesté. C'était une coïncidence heureuse qu'il soit parvenu à cette partie « privative » de la rue. La chaussée était correctement pavée, et il y avait des trottoirs, au-delà desquels s'élevaient des immeubles résidentiels. Sa destination, le numéro 71, se trouvait tout au bout d'une impasse. La maison avait des murs jaunes, moins hauts que certaines de ses voisines, mais festonnés en leur sommet de fines boucles de barbelé. Comme pour démontrer ce qui arriverait au voleur assez téméraire pour tenter un cambriolage, un sac en plastique noir s'était pris sur une pointe du barbelé. Le vent du matin l'agitait obstinément, le forçant à s'accrocher au fil de fer par son anse, et son corps tuméfié ne cessait de chuintier sous les assauts du vent.

Ô Oseburuwa, il ne comprit pas pourquoi il contempla si longtemps ce sac : un objet pris dans un piège inextricable, malgré tous ses efforts pour s'en détacher. Cela l'intriguait. Il se gara devant le gigantesque portail et coupa le contact. Il s'examina dans le rétroviseur. Il avait réussi à se faire couper les cheveux la veille. Il rajusta sa cravate, assortie à sa chemise, qu'il avait repassée avec le fer que lui avait acheté Ndali, selon une étrange technique qui consiste à presser la surface d'un objet bien chaud contre un vêtement. Il flaira son costume et regretta presque de le porter. Il l'avait lavé la veille et mis à sécher sur la corde à linge. Il comptait le décrocher très vite, mais s'était endormi. Dès que j'entendis la pluie, je me précipitai dans

la cour, mais j'étais démuné. Un chi ne peut pas influencer un hôte inconscient. J'avais donc regardé, impuissant, la pluie s'abattre sur son linge jusqu'à ce que le tambourinement des gouttes sur le toit d'amiante le réveille. Aussitôt, j'instillai dans son esprit le souvenir du costume et il se rua au-dehors, mais le costume était déjà trempé. Il le rapporta dans la maison et le disposa sur une chaise du salon. Il avait séché lorsqu'il l'enfila, mais il avait une odeur de moisi. Il retira la veste et la garda à la main, au cas où Ndali s'inquiéterait de le voir arriver en chemise.

Avant de rallumer le moteur, il examina l'objet métallique fixé au portail. C'était une effigie de Jésuskri portant un bout de bois, bras écartés. Il était en pleine contemplation quand le portillon ménagé dans la grille s'ouvrit. Un homme en surgit, en uniforme bleu passé et béret noir. Son pantalon était retroussé de façon asymétrique, d'un côté jusqu'au genou, de l'autre jusqu'au mollet.

— Oga, qu'est-ce que vous voulez ? demanda-t-il.

— Je suis invité par Ndali.

— Invité, hein, fit l'homme, le visage vaguement froncé – il parcourut la camionnette du regard en ignorant sa réponse affirmative. Et d'où vous connaissez madame, Oga ? demanda-t-il dans la langue du Blanc.

— Quoi ?

— Je vous ai demandé comment ça se fait que vous connaissez la madame.

Il s'était approché de la camionnette et, les deux mains plaquées sur le capot, penchait la tête pour en examiner le seul occupant.

— Je suis son fiancé. Je m'appelle Chinonso.

— Bien, monsieur – il se décolla de la camionnette. C'est vous l'homme qu'ils attendent ?

— Oui, c'est moi.

— Ah, bienvenue, monsieur, bienvenue.

Il franchit hâtivement le portillon, et Nonso entendit un cliquetis métallique de poulies. L'un des battants s'ouvrit en couinant. Il avait beau savoir que le père de Ndali avait le titre de chef de tribu et était forcément riche, il ne s'attendait pas à une telle opulence. Il ne s'attendait pas du tout à voir la statue grandeur nature d'un lion menaçant, une patte suspendue en l'air, l'autre rivée au sol de la fontaine. De sa bouche et de ses yeux dilatés coulait un flot d'eau continu qui se déversait dans un bassin de béton. Il lui fallut quelques instants pour se remémorer l'allusion de Ndali à une sculpture que son père avait photographiée lors d'un voyage en France et juré de reproduire dans leur manoir d'Umuahia. Il se creusa la mémoire pour vérifier si elle lui avait parlé du panier de basket. Avait-elle mentionné le nombre de voitures qu'ils possédaient, ou le fait qu'elles étaient

abritées sous un auvent de zinc ? Impossible de s'en souvenir. Il compta : la Jeep noire – 1 ; la Jeep blanche – 2 ; une voiture de marque inconnue – 3 ; les berlines Audi de Ndali – 4, 5 et 6. Et, oh, encore une, masquée par les 4×4 – 7 ! Et encore une autre, une Mercedes, à côté de laquelle il venait de se garer – 8. Il regarda de tous côtés : c'était tout. Huit voitures.

Il descendit sans remarquer que le gardien l'avait suivi et attendait de lui ouvrir la portière.

— Je peux vous aider à porter tout ce que vous avez amené, Oga.

Il s'aperçut alors qu'il avait oublié son cadeau. Il s'arrêta, se retourna et se précipita vers la camionnette. Même s'il se revoyait, avec une terrible netteté, poser le sac des bouteilles de vin sur le banc de la cour, il fouilla frénétiquement l'habitable tel un possédé, vérifia la banquette arrière et le siège avant.

Ô Egbunu, je dois avouer que cette fois j'avais été tenté de lui rappeler qu'il oubliait ses cadeaux. Mais je m'étais abstenu conformément à ton précepte : *Laisse l'homme être un homme*. Le rôle du chi est de s'occuper d'affaires plus hautes, qui par leur ampleur peuvent affecter l'hôte de manière importante, voire décisive. Et de s'occuper des affaires surnaturelles que l'homme, de par ses limites, ne saurait régler. Mais cette omission, à présent que je reconsidère les conséquences de cette visite, m'emplit d'un regret cuisant, et je m'en veux de n'être pas intervenu.

— Oga, oga, pas de problème j'espère ? répétait le gardien.

— Non, non, pas de problème, répondit-il d'une voix légèrement tremblante.

Il envisagea un instant de repasser chez lui, mais se rappela qu'elle l'avait supplié de ne pas être en retard. Le mot flamboya dans sa tête : « ponctualité ». Il l'entendait encore dire : « Papa apprécie la ponctualité. » Et je fus soulagé, ô Chukwu, de le voir gagner le perron d'un pas vif.

Ô Echetaobiesike, sa confiance initiale, tel un œuf dans unealebasse, était déjà brisée lorsqu'il passa à table avec la famille. Ndali l'avait accueilli à la porte en lui chuchotant fébrilement qu'il était en retard. « D'un quart d'heure ! » Puis elle lui toucha le dos pour en ôter quelque chose dont il n'avait pas soupçonné la présence : une plume. Même moi, je ne l'avais pas vue. Il faillit pleurer lorsqu'elle chiffonna la plume blanche dans sa paume en lui désignant la salle à manger.

— Autre chose ? demanda-t-il.

Toujours en chuchotant, elle lui demanda pourquoi il avait sa veste à la main, et il la tendit vers elle en lui faisant signe de la sentir.

— Oh nom de Dieu ! Ne la porte pas, surtout, ça pue. *Nyamma !* Donne-moi ça – elle la saisit, la plia soigneusement et la lui rendit.

Garde-la toujours à la main, compris ?

La majesté du salon l'accabla. Jamais, même en rêve, il n'avait imaginé un tel éclairage. Il ignorait qu'on pouvait avoir une statue de la Vierge dans sa maison. Les marbres des sols, les motifs des plafonds étaient d'une beauté indescriptible. Il y avait des lustres et des cheminées, ornements que j'avais déjà vus lorsque mon ancien hôte Yagazie était en Virginie, au pays des Blancs cruels. Et si déjà la maison l'intimidait ainsi, il ne faisait aucun doute que ses propriétaires saperaient encore davantage son assurance. Et lorsqu'il vit le père de Ndali, il lui parut gigantesque. Son visage au teint clair était semé de taches rougeâtres qui lui rappelèrent Bright Chimezie, le musicien. Il puisa quelque réconfort auprès de sa mère, car son visage était l'exacte réplique de celui de Ndali. Mais quand son frère descendit l'escalier, il regretta d'être venu. Il ressemblait à un musicien noir américain, avec ses cheveux soigneusement taillés sur les côtés encadrant sa mâchoire, et sa large bouche rose pincée entre une moustache et une barbe épaisses. En réponse à son « Bien le bonjour, mon frère », l'homme ne lui concéda qu'un sourire moqueur.

Ils passèrent à table et les bonnes leur servirent divers mets disposés sur des plateaux. À chaque instant, mon hôte découvrait quelque chose qui entamait un peu plus sa confiance ; lorsqu'ils furent tous servis, avant même de commencer à manger, il était déjà vaincu. Quand la première question fut lancée, il se débattit pour former des mots et resta si longtemps balbutiant que Ndali répondit à sa place :

— Nonso gère à lui tout seul une exploitation avicole aussi grande que notre propriété. Il élève une grande quantité de volailles, des poulets, et il en vend également sur les marchés.

— Excusez-moi, jeune homme, répéta son père comme si elle n'avait rien dit. Qu'est-ce que vous faites au juste ?

Il voulut parler, d'une voix bégayante tant il était terrifié, mais il dut s'interrompre. Il regarda Ndali, qui croisa son regard.

— Papa...

— Laisse-le répondre, dit son père en se tournant vers elle sans dissimuler sa colère. C'est à lui que j'ai posé la question, pas à toi. Il a une langue, non ?

Nonso s'inquiéta de voir Ndali s'accrocher avec son père, et sous la table il lui effleura la jambe pour qu'elle arrête, mais elle esquiva son contact. Dans le silence qui s'abattait, il fit entendre sa voix :

— Je suis fermier, j'élève des volailles. Et j'ai un terrain où je fais pousser du maïs, des poivrons, des tomates et des gombos.

Il leva les yeux vers elle – car il était venu muni de l'arme qu'elle lui avait fournie – et ajouta :

— Monsieur, je suis pasteur d'oiseaux.

Le père lança à sa femme un regard apparemment perplexe qui

emplit mon hôte de crainte ; peut-être avait-il parlé hors de propos, et il se sentit tel un homme pieds et poings liés jeté nu sur la place du village, sans rien pour se couvrir. Il s'aperçut qu'involontairement il s'était tourné vers le frère, et lut sur son visage un rire étouffé. Il paniqua. Cette chose que Ndali lui avait dite, que pouvait-elle avoir de déplacé ? Elle avait dit que ça faisait plus chic, et c'était vrai – à ses oreilles du moins.

— Je vois, dit le père. Et alors, jeune homme, monsieur le pasteur d'oiseaux, quels sont vos diplômes ?

— Papa...

— Non, Ndi, non ! coupa-t-il en élevant la voix – une veine dilatée apparut sur son cou. Laisse-le répondre. Sinon, l'entretien est terminé. Compris ?

— Oui, papa.

— Bien. Donc, jeune homme, *ina anu okwu Igbo* ?

Il hocha la tête.

— Vous préférez que je parle en igbo ? demanda-t-il, un bout de légume collé à la lèvre inférieure.

— Pas besoin, monsieur. Parlez anglais.

— Bien. Donc, quel est votre niveau d'instruction ?

— J'ai terminé le lycée, monsieur.

— Bien, bien, fit le père en piquant avec sa fourchette des morceaux de poulet. Certificat de fin d'études secondaires, donc.

— C'est ça, oui, monsieur.

L'homme lança le même regard à sa femme.

— Jeune homme, loin de moi l'idée de vous embarrasser, dit-il en adoptant un ton plus grave. Il n'est pas dans nos habitudes d'embarrasser les gens ; nous sommes une famille chrétienne – il désigna un présentoir sur la bibliothèque vitrée qui couvrait un mur de la pièce, arborant divers portraits de Jésuskri et de ses disciples.

Mon hôte leva les yeux vers le présentoir, acquiesça et dit :

— Oui, monsieur...

— Mais je dois vous poser cette question.

— Oui, monsieur.

— Avez-vous pris en compte le fait que ma fille se destine à être pharmacienne ?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous pris en compte le fait qu'elle achève actuellement sa licence en pharmacie et qu'elle compte préparer son master en Angleterre ?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous envisagé, jeune homme, l'avenir que vous, simple fermier sans diplôme, pouvez avoir avec elle ?

— Papa !

— Silence, Ndali ! *Mechie gi onu ! Ina num ? A si'm gi michie onu !*
— Ndi, qu'est-ce que c'est que ces manières ? intervint sa mère. *Iga ekwe ka daddy gi kwu okwu ?*

— Je le laisse parler, maman, mais tu entends ce qu'il dit ?

— Oui. Mais tais-toi, tu m'entends ?

— Je t'entends, soupira Ndali.

Quand son père reprit la parole, ses mots submergèrent mon hôte de plus belle, en vagues successives.

— Jeune homme, vous avez bien réfléchi à tout ça ?

— Oui, monsieur.

— Réfléchi en profondeur à la vie que vous pourrez avoir avec elle ?

— Oui, monsieur.

— Et vous pensez que c'est la bonne décision d'épouser une femme si supérieure à vous, qui prétendez être son mari ?

— J'en suis conscient, monsieur.

— Alors vous devez vous donner le temps d'y réfléchir. Partez, et demandez-vous si vous êtes vraiment digne de ma fille.

— Oui, monsieur.

— C'est tout ce que j'ai à vous dire.

— Oui, monsieur.

Son père se leva d'un geste lent et lourd, le corps appuyé contre la table, et quitta la pièce. Sa mère ne tarda pas à le suivre, en secouant la tête avec une expression dans laquelle mon hôte crut reconnaître plus tard de la pitié. Elle se dirigea d'abord vers la cuisine, en emportant une pile d'assiettes vides. Le frère de Ndali, qui n'avait pas dit un mot mais avait manifesté son hostilité en riant à chaque réponse de mon hôte, se leva peu après. Il s'attarda un moment pour prendre un cure-dents, en étouffant un rire.

— Toi aussi, Chuka ? dit Ndali d'une voix dégoulinant de sanglots.

— Quoi ? Oooh, ne prononce pas mon nom ! Je ne veux pas t'entendre ! Ce n'est pas moi qui t'ai demandé de ramener ici un misérable fermier ! – Il fut secoué d'un rire. Ne t'avise plus de prononcer mon nom devant lui.

Sur quoi il imita son père et gagna l'escalier, le cure-dents serré entre ses mâchoires, tout en sifflotant.

Ô Ijango-ijango, mon hôte resta pétrifié sur son siège, anéanti de honte, les yeux rivés sur son assiette à laquelle il avait à peine touché. Il entendit la mère de Ndali, à l'étage, dire à son mari, dans la langue des glorieux anciens :

— Dim, tu as été trop dur avec ce jeune homme. Tu aurais pu dire la même chose de manière moins brutale.

Il leva les yeux vers sa bien-aimée qui, demeurée à sa place, se frottait la main gauche. Il savait qu'elle éprouvait une douleur aussi profonde que la sienne. Il voulait la réconforter, mais était incapable

du moindre mouvement. Car tel est l'état où sombre l'homme humilié : la passivité, l'hébétéude, comme s'il était sous sédatifs. Bien des fois j'ai vu cela.

Son regard se posa sur le grand portrait d'un homme s'élevant doucement vers le ciel au-dessus d'une foule de villageois qui le désignaient du doigt. Son esprit étant parfois traversé d'étranges convictions, il crut un instant, sans savoir pourquoi, que cet homme en lévitation n'était autre que lui-même.

Dans un effort surhumain il se leva, effleura l'épaule de Ndali et lui murmura à l'oreille de ne pas pleurer. Il l'attira doucement à lui, mais elle se débattit, ses larmes mêlées de salive qui coulait lentement jusque sur sa robe.

— Laisse-moi, s'écria-t-elle, laisse-moi. Laisse-moi tranquille. Mais qu'est-ce que c'est que cette famille, hein ? C'est quoi, ça ?

— Ça va aller, mama, dit-il sans remuer les lèvres, au point qu'il se demanda comment ces mots lui avaient échappé.

Il posa les mains sur son crâne et en suivit délicatement le contour jusqu'à son cou. Alors il se pencha et, plongeant la tête vers sa bouche, l'emprisonna dans un baiser. Avant qu'ils quittent la maison, il lança un dernier regard au tableau et remarqua un détail qui lui avait échappé la première fois : les spectateurs au bas du tableau acclamaient l'homme qui s'élevait vers le ciel.

Ô Chukwu, j'ai vu de mes propres yeux ce que la honte peut faire à un homme. Comme souvent, elle emplit mon hôte d'une peur oppressante, la peur de perdre Ndali comme il avait perdu tant de choses qui avaient été à lui. Cette peur ne cessa de grandir les jours suivants, au cours desquels elle fit des efforts pour forcer sa famille à reconsidérer leur position, en vain. Ces jours devinrent des semaines, et à la troisième semaine il parut évident que rien ne pourrait les fléchir. Lorsque Ndali revint d'une énième dispute avec ses parents, il résolut d'agir, de changer lui-même le cours des choses. Il avait plu toute la matinée, mais vers midi le soleil avait resurgi. Elle arrivait directement de ses cours à Uturu, pleine d'amertume. Il était dans son champ quand elle pénétra dans l'allée flanquée de plantations. Il se trouvait tout au bout du terrain, là où son père avait érigé une clôture partiellement effondrée depuis les pluies torrentielles de l'année que le Blanc désigne comme 2003. À cinquante centimètres de la clôture, une longue rigole d'évacuation traversait la rue, et au-delà s'étendait la route principale. Il la regarda descendre de voiture et se diriger vers la maison, et comprit qu'elle ne l'avait pas vu. Il laissa tomber sa houe et l'igname qu'il comptait planter et courut la rejoindre.

Il avait les vêtements tout sales : chemise, pantalon, visière, et chaussons de fermier couverts de terre et d'herbes folles qu'il venait

de couper.

Il la trouva à l'intérieur, face au mur, le visage enfoui contre son poignet.

— Mama, *kedi ihe mere nu* ? demanda-t-il, recourant, dans ce moment de tension, à la langue qui lui venait le plus naturellement. Pourquoi tu pleures, mama, pourquoi tu pleures ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

Elle se retourna pour l'étreindre, mais il se déroba à cause de sa tenue souillée. Elle s'immobilisa à un centimètre de lui, les yeux tout rouges.

— Pourquoi ils me font ça, hein, mon cœur ? Pourquoi ?

— Qu'est-ce qui s'est passé ? Dis-moi ce qui s'est passé.

Elle lui raconta que son père lui avait demandé si elle continuait à le voir et l'avait menacée. Sa mère s'était interposée, trouvant son mari trop dur, mais il avait insisté.

— Ça va aller, dit-il. Tout ira bien.

— Non, Nonso, non ! dit-elle en frappant le mur du plat de la main. Ça ne va pas aller. Comment ça pourrait aller ? Je ne veux pas retourner dans cette maison. Hors de question. Plutôt mourir. Tu appelles ça une famille ?

Il sentit son cœur bouillonner au spectacle de sa colère. Il ne savait que faire. Les grands anciens, dans leur sagesse magnanime, disent qu'en sauvant autrui on se sauve soi-même. Et s'il ne pouvait la sauver d'une telle situation, qui les enchaînait comme des liens invisibles, alors lui non plus ne pourrait être sauvé. Et ça ne finirait pas bien. Il la regarda faire quelques pas vers la porte, s'immobiliser et poser la main sur sa poitrine. Puis elle se retourna vers lui.

— J'ai... j'ai apporté quelques affaires, je vais rester ici. Je vais rester.

Elle ouvrit la porte et sortit. Il la suivit sur le perron, la vit ouvrir le coffre de sa voiture et y prendre un fourre-tout en plastique brillant. Puis, sur la banquette arrière, elle saisit une paire de chaussures et un sac en nylon. Il l'observa avec une certaine joie, secrètement heureux d'avoir enfin une compagne de vie.

Mais toute la semaine, le téléphone de Ndali ne cessa de sonner, parfois sans interruption. Chaque fois, elle regardait l'écran et disait : « C'est mon père » ou « C'est ma mère ». Et chaque fois il la suppliait de répondre, mais elle refusait. Car elle était obstinée, comme beaucoup des grandes ancêtres. Elle opposait à ses supplications un sifflement réprobateur et se concentrait sur autre chose – une femme sans peur et sans reproche. Mon hôte l'admirait pour cela. Chaque fois qu'elle agissait ainsi, il pensait à sa mère, au caractère si semblable.

Au milieu de la deuxième semaine, ses parents vinrent la chercher à l'université et l'attendirent devant une salle de cours, mais elle les

ignora et s'éloigna avec son amie Lydia. Lorsqu'elle lui raconta l'incident, il craignit qu'elle ne rejette sa famille à cause de lui. Mais si au fil des jours il cherchait de plus en plus à sauver la situation, il ne pouvait nier qu'elle semblait l'aimer toujours davantage. Comme si elle avait cueilli tout son amour envers les autres pour le lui vouer. C'est à cette période que par deux fois, tandis qu'ils faisaient l'amour, elle se mit à pleurer. C'est durant ces jours qu'elle lui confectionna un gâteau, lui écrivit un poème, lui chanta des chansons. Une nuit, pendant qu'il dormait, elle décrocha du mur la fronde et se précipita dans la cour pour faire fuir un milan en maraude. Et une part de lui-même cherchait à prolonger ces jours, car c'était tout comme s'ils étaient déjà mariés. Il rêvait d'occuper le centre de sa vie et d'ensceller les contours. Cette femme qu'il avait toujours redouté de ne pas posséder mais qui était à présent sienne, il ne pouvait pas se permettre de la perdre. Et pourtant, son attitude accroissait ses craintes en même temps que s'épanouissait son affection pour elle, une affection mutuelle.

C'est au cours de cette période qu'elle l'accompagna à Enugu. En ce matin mémorable de sa vie, il s'était réveillé tôt mais l'avait trouvée déjà prête, vêtue d'une robe imprimée et d'un foulard en indienne, sirotant une tasse de thé tout en consultant le registre des volailles.

— Tu sors, mama ?

— Bonjour, mon chéri.

— Bonjour.

— Je ne sors pas, je vais à Enugu avec toi.

— Quoi ? Écoute, mama...

— J'ai envie de venir, Nonso. Ici, je n'ai rien à faire. Je veux tout connaître de toi et de tes volailles. Ça me fait plaisir.

Il était si désarçonné qu'il se trouva à court de mots. Sur la table, il vit un des casiers en plastique presque rempli d'œufs

— Ça vient des poules de chair ?

Elle hocha la tête.

— Je les ai ramassés vers six heures. Et elles continuent à pondre.

Il sourit, car la collecte des œufs était l'une des activités qu'elle préférait dans la basse-cour. Elle était fascinée par le phénomène de la ponte, sa rapidité et sa fréquence.

— D'accord, mama, mais le marché d'Enugu est...

— Ne t'inquiète pas, Nonso. Tout va bien. Je ne suis pas un œuf. Je te l'ai déjà dit, je n'aime pas que tu me traites comme si j'étais un œuf. Je suis comme toi. Et j'ai envie de venir.

Il la dévisagea attentivement, et il lut dans son regard qu'elle ne plaisantait pas. Il hocha la tête.

— Bon, d'accord. Laisse-moi juste me faire une toilette – et il se précipita dans la salle de bains.

Ils déposèrent les œufs au restaurant voisin, et il convint de revenir se faire payer en revenant d'Enugu. En route, il sentit qu'il n'avait jamais éprouvé autant de joie à faire ce trajet. Sur le pont qui enjambait l'Amatu, elle lui avoua que, après ce soir où il l'y avait découverte, elle avait mis du temps à se remettre de sa peine de cœur. Elle était allée passer deux mois à Lagos chez son oncle ; souvent elle pensait à lui. Et chaque fois elle riait en se disant que c'était vraiment un drôle de type. En retour, il lui confia qu'il était retourné au bord de la rivière chercher ses poulets, en vain, furieux contre lui-même.

— Je me demandais l'autre jour comment un homme qui aime autant ses oiseaux pouvait faire une chose pareille. Pourquoi tu as fait ça ?

Il la regarda.

— Je ne sais pas, mama.

Lorsqu'il eut prononcé ces mots, il se dit soudain qu'il savait peut-être pourquoi elle l'aimait : parce qu'il l'avait sauvée de quelque chose. Et, comme son oison, qu'il l'avait prise sous sa protection. Cette pensée s'exprima si nettement dans sa tête qu'il regarda Ndali pour vérifier qu'elle n'avait pas entendu. Mais elle regardait par la vitre, de l'autre côté de la route, où la forêt épaisse avait laissé la place aux habitations dispersées d'un village.

Au marché d'Enugu, il la présenta comme sa fiancée à ses connaissances, qui leur firent fête. Ezekobia, un marchand de grain, leur offrit du vin de palme, *la boisson des dieux*. Certains serrèrent la main de Nonso et embrassèrent Ndali. Le visage de mon hôte resplendissait d'un sourire flamboyant, car le mur gris de l'avenir s'ornait soudain de couleurs chaudes. Le soleil était presque au zénith lorsqu'ils quittèrent le marché en emportant leurs emplettes.

Ils achetèrent de l'ugba à un vendeur ambulant, près du garage où ils avaient stationné. Ndali, ruisselante de sueur, acheta une bouteille de La Casera. Elle lui fit goûter : il trouva ça sucré, sans pouvoir en définir la saveur. Elle se moqua de lui.

— Sauvage, va ! Ça a un goût de pomme. Je suis sûre que tu n'as jamais mangé de pomme.

Il secoua la tête. Ils avaient chargé une nouvelle cage, deux sacs de grain et un demi-sac de millet, et ils s'apprêtaient à rentrer à Umuahia.

— Je suis pas comme les Blancs. Et je vais manger mon ugba en vrai Africain.

Il déballa son ragoût, s'en fourra des poignées dans la bouche et se mit à mastiquer d'une façon qui la fit rire.

— Je t'ai déjà dit de ne pas ruminer comme une chèvre : niam-niam-niam. *Tufia* ! fit-elle, hilare, en claquant des doigts.

Mais il continua de manger en dodelinant de la tête et en dardant sa

langue dans sa bouche.

— Bon, peut-être qu'un jour on ira à l'étranger ensemble.

— À l'étranger ? Pourquoi ?

— Pour que tu voies du pays, tiens, et que t'arrêtes de faire le sauvage.

— Ah ! D'accord, mama.

Il mit le contact et ils démarrèrent. La camionnette venait de sortir de la ville quand il commença à se sentir mal. Son estomac était en ébullition et il lâcha un pet.

— Nom de Dieu ! s'écria-t-elle. *Nyamma !* Enfin, Nonso !

— Je suis désolé, mama, mais je...

Il fut interrompu par une nouvelle salve de flatulences. Il se hâta de stationner sur le bas-côté.

— Oh mama, mon ventre, gémit-il.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Tu as du papier, du papier-toilette ?

— Oui, oui.

Elle tendit la main vers son sac, mais avant qu'elle puisse sortir le papier il avait saisi un mouchoir dans le vide-poches de sa portière et s'était précipité vers les fourrés. Ô Chukwu, il faillit déchirer sa braguette dès qu'il fut à couvert des arbres, et ses excréments s'abattirent dans l'herbe avec une force inaccoutumée. Je m'inquiétai, car je ne l'avais plus vu dans cet état depuis son enfance.

Lorsqu'il se redressa, il était un peu soulagé ; il avait le front trempé comme par une averse. Ndali, descendue de la camionnette, l'attendait à l'entrée des fourrés, le rouleau de papier à la main.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— J'avais une terrible envie de faire caca.

— Oh mon Dieu, Nonso !

De nouveau elle éclata de rire.

— Pourquoi tu rigoles ?

Elle eut du mal à répondre.

— C'est de voir ta tête : tu es tout en sueur.

Ils roulaient depuis un quart d'heure à peine lorsqu'il dut ressortir, muni de papier cette fois. Il déféqua si violemment qu'il en resta à bout de forces. Il demeura longtemps accroupi, cramponné à un arbre. Je ne l'avais jamais vu ainsi. Et même si j'avais appris à examiner ses viscères, je ne comprenais pas exactement ce qui lui arrivait, même s'il était convaincu d'avoir la diarrhée.

— J'ai vraiment la diarrhée, dit-il à Ndali quand il regagna la camionnette.

Elle rit de plus belle et il rit à son tour.

— Ça doit être l'ugba. Je ne sais pas ce qu'ils mettent dedans.

— Ça c'est bien vrai : tu n'en sais rien – elle redoubla de rire. C'est

pour ça que je mange jamais dehors. Tu fais vraiment ton Africain.

— Je me sens vraiment crevé.

— Bois de l'eau, et mon soda, et repose-toi un peu. Je vais conduire.

— Tu veux conduire ma camionnette ?

— Ben oui, pourquoi pas ?

Malgré sa stupéfaction, il lui laissa le volant, et ils roulèrent longtemps sans que son intestin le tourmente. Mais quand l'envie le reprit, il se mit à tambouriner sur le tableau de bord ; dès qu'elle stationna, il se rua au-dehors et trébucha sur des racines. Sitôt relevé, il courut vers les fourrés comme un dément. Il regagna la camionnette, trempé de sueur, tandis qu'elle peinait à contenir son rire. Il engloutit d'un trait la grande bouteille d'eau minérale Ragolis et se cramponna à la bouteille vide. Il lui raconta une histoire qu'il tenait de son père : un homme qui, comme lui, s'était arrêté pour chier dans les fourrés en bordure de route s'était fait avaler par un python. Son père passait souvent la chanson écrite à ce sujet, « *Eke a Tuwa lam ujo* ».

— Je crois l'avoir déjà entendue. Moi, j'ai peur de tous les serpents : les pythons ! Les cobras ! Les serpents à sonnette ! Oh, tous les serpents !

— Oh oui, mama.

— Comment tu te sens ?

— Mieux.

Il n'avait pas eu à descendre depuis un moment – environ le temps qu'il faudrait pour briser en quatre cinq noix de kola mûres – et ils étaient tout près d'Umuahia.

— Ça fait presque une demi-heure sans que j'aie à y aller. Je crois que ça s'est arrêté.

— Oui, je crois aussi. Mais j'ai tellement ri que je suis vidée, moi aussi.

Ils roulèrent sereinement, entourés d'une épaisse forêt ; il avait l'esprit hérissé de mille pensées. Et puis, soudain, l'envie le reprit avec une violence d'ouragan, et il se précipita dans les fourrés.

Ô Oseburuwa, Ndali prit soin de mon hôte jusqu'à ce qu'il soit pleinement rétabli. Le lendemain, elle alla à l'université. Au retour, elle le rejoignit sur le banc de la cour, où ils plumèrent à mains nues une volaille malade pour que sa peau puisse respirer. Un vieux plateau rempli de plumes était posé entre eux. Il tenait l'oiseau par la patte. Elle s'attela à cette tâche – la plus insolite qu'elle ait jamais eu à accomplir – avec un curieux mélange de sérénité et d'hilarité. Tout en s'affairant, il se força à lui parler de sa propre famille, qui lui manquait tant, et à la nécessité pour elle de se réconcilier avec les siens. Il choisissait ses mots avec soin, comme si sa langue était un prêtre humide dans le sanctuaire de sa bouche. Alors elle lui raconta

que ses parents étaient revenus la chercher à la sortie des cours.

— Nonso, je ne veux pas les voir. Je ne veux pas, un point c'est tout.

— Tu y as bien réfléchi ? Tu sais que ça empire la situation ?

Elle était occupée à dégager une plume de la patte de l'oiseau lorsqu'il lui dit cela. Elle lâcha la bête et s'accroupit sur la natte de raphia disposée au sol.

— Comment ça ?

— Parce que c'est moi, mama. C'est à cause de moi que tout ça arrive.

La poule leva sa patte libre et lâcha sur la natte une grappe d'excréments.

— Oh, mon Dieu !

Ils rirent et rirent encore jusqu'à ce qu'il libère la poule, qui partit en sautillant vers l'enclos avec un caquètement plaintif. Ô Egbunu, peut-être est-ce ce rire qui adoucit le cœur de Ndali, car quand il expliqua ensuite que son attitude risquait d'aggraver le mépris de sa famille pour lui, qui était la cause de ces tensions, elle l'écouta en silence. Et lorsqu'ils furent couchés, elle dit soudain, par-dessus le cliquetis du ventilateur, qu'il avait raison. Elle allait rentrer chez elle.

Telle une calebasse d'eau dépêchée par un émissaire au pays d'un ennemi qu'on provoque, elle rentra donc le lendemain, mais revint trois jours plus tard en calebasse rougeoyant de braises. Son père avait envoyé d'innombrables invitations pour son soixantième anniversaire, qu'il allait fêter sous peu, mais n'avait pas invité Nonso, le déclarant indigne d'être là. Elle avait quitté la maison, fermement décidée à ne jamais y remettre les pieds. Elle raconta cela avec une rage de fauve, en tapant des pieds et en criant :

— Comment, mais comment il peut faire une chose pareille ? Hein ? S'ils refusent de t'inviter, je jure devant Dieu qui m'a créée – et elle se tapota du doigt le bout de la langue –, je jure devant Dieu que je n'y assisterai pas non plus. Pas question.

Il ne dit rien, obnubilé par le tendre fardeau qu'elle lui imposait. Il était attablé, occupé à trier un saladier de haricots blancs, à en enlever la terre et les cailloux. Des charançons s'en échappaient et rampaient sur la table ou grimpaient au mur adjacent. Quand il eut fini, il versa les haricots dans une casserole qu'il posa sur le feu. Il ramassa le carton d'invitation tapageur sur la chaise où elle l'avait jetée et se mit à lire tout bas.

Nous invitons par la présente Monsieur ___ et Mademoiselle ___ et leur famille à l'anniversaire de Son Excellence le Docteur Luke Okoli Obialor, chef et Nmalite n° 1 du royaume d'Umuahia-Ibeku (État d'Abia, Nigeria). La fête aura lieu le 14 juillet 2007 au domicile des Obialor, 14 Résidence Aguiyi Ironsi...

Elle s'était réfugiée dans l'ancienne chambre de Nonso, dont le mur disparaissait sous ses dessins d'enfant, qui représentaient généralement le Dieu du Blanc, ses anges, sa sœur ou son oison. Elle en avait fait son bureau, où elle étudiait ses manuels quand elle était là, et elle dormait avec lui dans l'ancienne chambre de ses parents. Sans quitter le salon, il relut l'invitation à haute voix pour qu'elle puisse l'entendre.

— « ... Lagos Street. Il y aura un buffet à volonté, et l'animation musicale sera assurée par le roi de la musique ogene, Son Excellence Oliver De Coque. Les festivités dureront de 16 heures à 21 heures. »

— Si c'est comme ça, moi aussi je m'en fous.

— « La soirée sera animée par l'inestimable Nkem Owoh, Osuofia en personne ! »

— Je m'en fous ; je n'irai pas.

— « Bienvenue à tous et à chacun. »

Ô Ijango-ijango, les grands anciens, versés dans les usages de l'humanité, disaient que la vie d'un homme est fixée à un pivot. Il peut tourner dans un sens ou dans l'autre, et en un instant la vie d'un être peut changer du tout au tout. En un clin d'œil, un monde qui se tenait debout peut se retrouver gisant au sol, et ce qui gisait l'instant d'avant peut souvent se dresser. Bien des fois j'ai vu cela. Et je le vis encore lorsque mon hôte rentra d'une course un après-midi, quelques jours plus tard. Il sortit peu après le déjeuner fournir quatre des plus gros coqs au restaurant du centre-ville tandis que Ndali restait à étudier. Il était de plus en plus troublé par les orages qui menaçaient sa vie, craignait d'être observé par une force qui n'attendait que son bonheur pour frapper, lui dérober sa joie et y substituer le chagrin. Cette crainte s'était ancrée dans son esprit depuis la mort de son oison. Et, comme souvent lorsqu'elle hante l'esprit d'un homme, elle le persuadait avec toute la puissance d'une certitude que Ndali, cédant aux pressions, finirait par le quitter. J'avais beau lui instiller sans cesse l'idée du contraire, la crainte tenait bon. Il continuait à redouter qu'à terme Ndali ne renonce à lui pour ne pas perdre sa famille. Cette crainte était si mordante que, en regagnant sa ferme, il dut passer une cassette d'Oliver De Coque sur l'autoradio pour s'empêcher de sombrer dans le désespoir. Un seul des haut-parleurs marchait, et parfois, submergée par le vacarme de la rue, la musique s'évanouissait. C'est en ces moments-là, quand le baryton d'Oliver fléchissait, que le fardeau de son âme revenait l'accabler.

À son retour, Ndali regardait les volailles manger le maïs qu'elle avait répandu sur un sac, tout en lisant un manuel assise sur le banc, sous l'arbre, à la lumière de la lampe rechargeable. Elle avait revêtu un chemisier et un short qui faisait ressortir ses fesses. Elle avait les

cheveux plaqués à l'huile et couverts d'un bandana. Elle se leva en entendant s'ouvrir la porte moustiquaire.

— Tu sais quoi, mon cœur ? Devine, devine, devine !

Elle l'étreignit d'une main et faillit piétiner une poule, qui se sauva dans un caquètement affolé, les ailes écartées.

— Quoi ? demanda mon hôte, aussi surpris que moi.

— Ils ont dit que tu pouvais venir – elle lui caressa le cou des deux mains. Mon père ! Ils ont dit que tu pouvais venir.

Il ne s'attendait certes pas à cela, et c'est donc avec soulagement et une légère incompréhension qu'il s'écria :

— Oh, c'est chouette !

— Tu viendras, mon cœur ?

Il ne la regarda pas ; il en était incapable. Mais elle s'approcha de lui, à pas lents, lui prit le menton et l'obligea à lever les yeux.

— Oh, Nonso, Nonso.

— Quoi, mama ?

— Je sais que ce qu'ils t'ont fait n'était pas bien. Ils t'ont humilié. Mais, tu sais, ce genre de chose arrive. On est au Nigeria. Dans l'Alaigbo. Un pauvre est un pauvre. *Onye ogbenye*, il n'est pas respecté par la société. Et puis, mon père, mon frère ? Ce sont des gens fiers. Et même ma mère, même si dans cette histoire elle n'est pas tellement d'accord avec mon père.

Il ne dit rien.

— Ils ont peut-être honte de toi, mais pas moi. Je ne peux pas être... – elle lui serra le menton et le regarda dans les yeux. Nonso, qu'est-ce qu'il y a ? Pourquoi tu ne dis rien ?

— C'est rien, mama. Je vais venir.

Elle le serra dans ses bras. Et dans le silence, il entendit le son des insectes s'écouler dans l'oreille de la nuit.

— Je viendrai avec toi à la fête, pour toi, répéta-t-il.

Et il vit qu'elle avait fermé les yeux et ne les rouvrirait que quand il aurait fini de parler.

Le déshonoré

Ô Egbunu, les anciens disent qu'une souris ne s'aventurera dans un piège en plein jour que si elle est attirée par un appât irrésistible. Ô Egbunu, comment un poisson s'accrocherait-il à un hameçon vide se détachant sous l'eau ? Il faut bien qu'il soit appâté ! N'en va-t-il pas de même pour un homme attiré dans une situation qu'il aurait préféré éviter ? Ainsi mon hôte n'aurait-il jamais accepté d'assister à l'anniversaire du père de Ndali si la famille n'avait pas fait amende honorable, si le père n'avait pas signé un carton d'invitation dûment adressé à : « Monsieur Chinonso Olisa ». Même si, je l'admets, il fut en partie fléchi par sa volonté de rendre Ndali heureuse à tout prix et par l'envie de voir Oliver De Coque sur scène, il restait sur ses gardes. Il décida de ne participer qu'à moitié, sans renier ses réticences. Quant à moi, son chi, j'étais incapable de déterminer s'il devait y aller. De ce que je savais de l'homme, je craignais que le sentiment qu'ils lui avaient témoigné – la répulsion – ne s'efface pas si facilement. Mais j'avais vu l'harmonie et la guérison que cette femme avait apportées à sa vie, et je désirais leur pérennité. Car c'est une abomination pour un chi de faire obstacle à la volonté de son hôte. Lorsqu'un homme affirme quelque chose et que son chi y est hostile, il peut juste tenter de le convaincre. Mais si l'hôte refuse, le chi ne doit pas tenter de l'infléchir contre son gré ; il doit aller dans son sens. Voilà pourquoi, dans leur sagesse, les anciens disent souvent que ce que l'homme accepte, son chi doit l'accepter. La deuxième cause de mon ambivalence était la confiance fervente que je nourrissais en l'amour que lui portait Ndali, surtout depuis que j'avais rencontré sa chi ; j'étais fermement convaincu que, s'il l'épousait, il connaîtrait la plénitude car les anciens disent qu'un homme n'est complet qu'après avoir épousé une femme.

La veille de l'anniversaire, ils allèrent acheter des cartes de vœux au grand supermarché, près de la station-service d'Oando. À la boutique de vêtements de Crowther Street, il s'acheta une tunique, un *dashiki*.

Ndali eut beau lui faire remarquer que l'imprimé noir à têtes de lion avait meilleure allure, il fut attiré par le rouge sans pouvoir se l'expliquer. Alors qu'ils sortaient de la boutique et se dirigeaient vers un centre commercial à l'étage duquel braillaient les haut-parleurs d'une église, il vit Motu devant un garage de plein air. Elle se tenait entre un tas de pneus et un mécanicien en salopette bleue et lunettes de protection qui actionnait un bâton crachant une flamme rouge étincelante. Elle portait une robe flottante, la verte à motif de feuilles rouges qu'il lui avait ôtée plusieurs fois avant de lui faire l'amour. Elle venait de vendre des arachides à un mécanicien, et pliait un bout de tissu pour se le mettre sur la tête comme un coussinet et y poser son plateau. Ô Egbunu, l'espace d'un instant il crut avoir glissé des mains du présent tel un poisson huilé. Il resta figé, ne sachant que faire, se demandant pourquoi elle l'avait quitté. Mais Motu ne se retourna même pas. Elle ajusta le plateau sur sa tête et partit dans l'autre sens, en direction d'un marché bondé. Il faillit la héler, mais craignit qu'elle ne l'entende pas dans le vacarme du chalumeau. Le cœur palpitant, il se tourna vers Ndali, qui poursuivait son chemin sans savoir qu'il ne la suivait plus. Il ne s'était pas rendu compte que, tout en regardant Motu, il était hypnotisé par la flamme du chalumeau. Lorsqu'il s'en arracha enfin, il voyait flou, et il crut un moment que le monde et tout ce qu'il contenait s'étaient couverts d'un voile jaune épais et soyeux.

Ô Chukwu, Ndali ne rentra pas avec lui ce jour-là. Elle alla aider ses parents à préparer le grand jour. À part s'occuper d'une poule malade dont le bec sécrétait une substance nacré, qu'il tamponna avec une serviette propre trempée d'eau tiède, il passa la journée à penser à Motu. Il se demandait ce qui s'était passé, quelle main la lui avait dérobée, l'arrachant à son giron. Il lui aurait parlé, s'il avait été seul. Il se demanda longuement pourquoi elle l'avait quitté ainsi, sans prévenir, sans raison, alors qu'elle semblait l'aimer, qu'il semblait fermement ancré dans son cœur. Ô enfants des hommes, prenez garde : vous ne pouvez pas placer votre confiance dans un autre humain. Personne n'est à l'abri d'un vent qui vous renverse. Personne ! Bien des fois j'ai vu cela. Il était plongé dans ses pensées quand son téléphone bourdonna. Il le prit, ouvrit la messagerie et lut : Ils veulent vraiment q tu viennes mon ♥ !!! même mon frère. Je t'M, bonne n8.

En arrivant à la résidence familiale le lendemain, il constata qu'il était le premier. Ndali vint l'accueillir et lui demanda de la suivre dans la maison. Mais il ne voulut rien entendre. Il s'assit sur une chaise en plastique sous l'un des deux dais de toile cirée prévus pour les invités. Une troisième tente en était séparée par une estrade recouverte d'un tapis rouge. C'était la Table d'honneur, réservée aux hôtes et aux invités de marque. Les sièges y étaient disposés près de la scène,

derrière une longue table couverte d'une nappe brodée. Des hommes trempés de sueur y installaient des haut-parleurs tandis que deux femmes vêtues de chemisiers et de jupes identiques décoraient d'énormes gâteaux d'une effigie crémeuse du père de Ndali tenant un sceptre.

Il prit le programme posé sur son siège et commençait à le lire lorsqu'il sentit une chaise racler le sol derrière lui. Avant qu'il puisse comprendre ou même regarder, une main lui tapa sur l'épaule et une tête se pencha à son oreille.

— Alors comme ça, t'es venu, dit la tête.

Tout s'était passé si vite qu'il fut paralysé par un frisson lugubre de terreur soudaine.

— Tu es donc venu, répéta l'homme.

C'était Chuka. Il parlait la langue du Blanc avec un accent étranger semblable à celui de Ndali.

— Y a des gens... y a des gens qui n'ont vraiment pas honte. Vraiment. Comment t'as pu venir, après tout ce que le paternel t'a fait ce jour-là ?

Chuka l'entoura de son bras et l'attira vers lui. J'entendis la voix intérieure de mon hôte crier : *Il n'avait pas besoin de me toucher !* Un bruit lointain venant d'en haut lui fit lever la tête et il aperçut Ndali à un balcon, sans doute celui de sa chambre.

— Fais-lui signe, dis-lui que tout va bien, ordonna Chuka. Fais-lui signe !

Elle disait quelque chose d'inaudible, mais je crus comprendre qu'elle lui demandait si tout allait bien. Il obéit aux ordres, elle agita la main à son tour et lui envoya un baiser. Il pensait que le frère se cachait derrière lui, mais Chuka se mit à crier :

— Ton mec et moi, on échange des mots doux !

Mon hôte crut voir un sourire éclairer le visage de sa bien-aimée, preuve irréfutable qu'elle croyait ce que disait son frère.

— Tant mieux, cria-t-elle. Merci, Chuka.

Il avait parlé à sa sœur dans la langue du Blanc, mais il reprit son assaut dans celle des anciens :

— *I bu Otobo ; otobo ki ibu*. Vraiment, vraiment otobo. Comment il faut pencher le cou ou remuer les lèvres pour faire passer un message dans la tête d'un otobo comme toi ? Hein ? Comment ? Ça me dépasse – il lui serra l'épaule si fort que mon hôte frémit. Alors écoute bien, *ramasse-miettes*, ce que mon père m'a dit de te dire : si on entend le moindre son de ta part, le moindre « ouf », tu auras du souci à te faire. Tu te rends compte que tu joues avec le feu ? Tu es en train de nourrir un feu dévorant. Tu fais la cour à la fille d'un tigre, Nwa-agu.

Chuka respira profondément et lui souffla dans le cou.

— Oh, tu t'habilles comme il faut, *ramasse-miettes*, reprit-il en tirant

sur l'encolure de son *dashiki*. *Very smart, mister*. Otobo ! Tiens, je te passe le message : pas un mot, pas un geste, pas un « ouf ». Ne commets pas l'erreur de te joindre à la famille pour danser ou autre, quoi que ma sœur puisse dire. Je répète : quoi que ma sœur puisse dire. Tu entends ?

Ô Gaganaogwu, moi qui connaissais mon hôte depuis vingt-cinq ans et trois lunes, jamais je ne l'avais vu si mal à l'aise. Il était aussi blessé que si Chuka, au lieu de mots, l'avait lacéré avec un fouet. Le plus douloureux, c'est qu'il ne pouvait pas riposter. Enfant, il n'avait jamais eu peur de se battre ; on le craignait même, car s'il ne cherchait pas la bagarre il se battait avec un poing de pierre quand on le provoquait. Mais dans cette situation il était paralysé, pieds et poings liés. Alors, quoique meurtri, il se contenta de hocher la tête.

— C'est bon, *ramasse-miettes*. Bienvenue.

Sans savoir pourquoi, il n'oublierait jamais ces derniers mots, qui mêlaient la langue des anciens et celle du Blanc :

— *Odinma*, ramasse-miettes, *ibia wo*.

Les anciens disent souvent qu'une attaque prévue ne prend même pas de court les infirmes. Mais une attaque surprise, inattendue, peut vaincre la plus forte des armées. Voilà pourquoi, dans leur sagesse prévoyante, ils disent que, si on se réveille poursuivi par une poule apparemment inoffensive, il vaut mieux s'enfuir, car la poule a peut-être acquis des griffes et des dents pendant la nuit. Vaincu, défait, mon hôte passa la suite de la fête complètement hébété.

Peu après que Chuka l'eut laissé seul, les invités se mirent à affluer. Le carton indiquait que les festivités se dérouleraient de seize heures à vingt et une heures. Mais les premiers arrivants survinrent vers cinq heures et quart. Ndali l'avait prévu et le déplorait :

— Tu vas voir, ils vont arriver à l'heure nigériane. C'est pour ça que je déteste ce genre de fête. Si ce n'était pas mon père, crois-moi, je m'en serais passée.

Il regarda les places autour de lui se remplir d'invités aux tenues contrastées : l'homme portait généralement un costume traditionnel bouffant, la femme un chemisier non moins éclatant, un châle autour de la taille, et un sac à main très chic. Les enfants s'installaient aux deux dernières rangées de chaises en plastique aux accoudoirs bien hauts. Lorsque tous les sièges ou presque furent occupés, l'air était saturé d'un cocktail de parfums et d'odeurs corporelles.

L'homme assis à sa droite entama la conversation. Sans qu'on lui demande, il précisa que sa femme était l'une de celles qui cuisinaient « dans le palais », en désignant la maison des Obialor. Ma femme aussi, répondit Nonso, espérant le faire taire. Mais l'homme continua de parler, du grand nombre d'invités, de la chaleur qu'il faisait. Mon hôte l'écoutait avec une indifférence sèche que l'homme sembla finir

par remarquer. Et lorsqu'un couple vint s'installer à côté de lui, il se détourna de mon hôte pour leur parler.

Soulagé d'être laissé tranquille, mon hôte analysa ce qui était arrivé : une main avait surgi, l'empoignant si fort qu'il avait failli tomber de sa chaise. Puis une bouche lui avait demandé pourquoi il était venu, l'avait traité d'imbécile, d'hippopotame, s'était moquée de sa tenue, avait ri de son amour pour Ndali, et lui avait infligé le coup de grâce : *ramasse-miettes*. S'il y avait eu autant de monde qu'à présent, rien de tout cela ne se serait sans doute produit. Tous ces gens étaient venus trop tard. Si tard que l'entrée en scène, sous les acclamations, d'Oliver De Coque – son musicien préféré, le grand oiseau chanteur de l'Igboland, Oku-na-acha-na-abali, le maître de la musique highlife igbo – ne lui fit aucun effet. Il resta assis, comme engourdi, tandis que les invités se levaient en masse pour saluer l'artiste. Son sang aurait dû bouillonner en l'entendant présenté par l'animateur, le célèbre acteur Osuofia, star des vidéoclubs. Mais ses mots lui firent l'effet d'un radotage. Il aurait dû rire des blagues d'Osuofia, comme celle qu'il tirait de son célèbre film *Osuofia à Londres*, où des Blancs, estropiant son nom, l'appelaient Sophia. Mais elle lui parut puérile, il fut même étonné que les gens rient. Ce gros bonhomme devant lui, pourquoi riait-il ainsi ? Cette femme à côté de lui, pourquoi s'agitait-elle sur son siège ? Il ne réagissait pas quand Osuofia braillait : « *Kwenu ? Vous êtes avec moi ?* », et que le public répondait : « Ouaaais ! ». Et lorsque, après les présentations et l'invitation de certaines personnes à rejoindre la Table d'honneur, Oliver De Coque monta sur scène au son de « *People's Club* », il resta raide comme un bout de bois. Même De Coque arrivait trop tard.

À son grand agacement, son voisin de gauche, qui dansait sur son siège, se rappela sa présence. Et régulièrement il se penchait vers lui pour faire des commentaires sur le public, la musique, le génie d'Oliver De Coque, etc. Mais le bout de bois se contentait de hocher la tête en marmonnant – et encore, à contrecœur. L'homme ignorait qu'on lui avait demandé de ne pas émettre le moindre son, pas même un « ouf ». Il prit soudain pleinement conscience que cet ordre provenait du maître des lieux en personne, le père de Ndali. Absorbé par cette pensée, il sentit un coup contre son siège. Son cœur battit la chamade. En se retournant, il s'aperçut que le coupable n'était autre que le petit garçon assis derrière lui, dont le pied avait heurté sa chaise.

Ô Ezeuwa, il est des moments où l'univers tout entier, arborant le masque d'un homme laconique, semble rire de l'homme et de ses espoirs. Comme si l'homme n'était qu'un jouet, un pantin soumis aux caprices de l'univers. Assieds-toi, semble-t-il d'abord lui dire. Et quand

l'homme obéit, il lui ordonne de se relever. D'une main il le nourrit, de l'autre il le force à vomir. J'ai vécu dans le monde bien des cycles de vie, et bien des fois j'ai assisté à ce phénomène mystérieux. Comment expliquer par exemple que, peu après avoir été désarçonné par ce garçonnet (un enfant !) puis s'être retourné vers le grand musicien, mon hôte ait senti une main lui taper sur l'épaule et, avant qu'il puisse réagir, entendu une voix lui dire : « Mon cœur, mon cœur, ils vont bientôt nous appeler. Allez, lève-toi et viens ! » ? Ce retournement dut se produire trop vite pour qu'il puisse l'assimiler. Et comme elle l'avait honoré publiquement en l'appelant son cœur, il se leva et la suivit dans l'euphorie de ce moment glorieux. Lui-même était transporté par sa beauté, car elle était superbement parée. Un long collier de jigidas tombait en cascade sur sa gorge, et elle portait aux poignets des perles assorties. Cette femme que tout le monde autour de lui appelait la fille du Grand Homme, la princesse : Adaego, Adaora. Rester assis devant toute cette assistance n'aurait-il pas été le pire des déshonneurs ? Il la suivit donc sous un tonnerre d'acclamations.

Les mots qu'il entendit dans leur sillage lui parurent une plaisanterie du destin. « Regardez comme il est digne d'elle ! » dit un homme. « *Nwokeoma* ! Quel homme ! » s'extasia un autre. « *Enyi-kwonwa* ! » renchérit une femme. Un homme en tenue simple qui se tenait près d'un des ventilateurs bordant une rangée sur deux, le gratifia de la salutation des chefs en tendant sa main vers la sienne. Avec autant de réticence que d'incrédulité, mon hôte lui toucha la main trois fois. « Félicitations ! » chuchota l'homme. Mon hôte hocha la tête, et sa main, comme animée soudain d'une vie propre, tapota l'épaule de l'homme. Il se dit que tout arrivait bien trop vite – comme si les diverses parties de son corps se mutinaient, se liguaient pour échapper à son contrôle.

À chaque pas, en lui tenant fermement la main, Ndali l'entraînait plus avant dans la transgression. Mais il ne pouvait rien faire, car toute l'assistance, répartie dans la vaste cour, s'était tournée vers eux, et Oliver De Coque lui-même avait interrompu sa musique pour saluer leur passage : « Regardez la future oriaku et son homme s'avancer à grands pas. » Sur quoi Ndali agita la main – et il l'imita – à l'adresse des invités de marque : notables prospères, chefs de tribu, médecins, avocats, trois hommes venus par avion de deux pays du Blanc, l'Allemagne et les États-Unis (l'un d'eux avait même amené une femme blanche aux cheveux jaunes), Chuwuemeka Ike, sénateur d'Abuja, Orji Kalu, représentant du gouverneur de l'État. Et lui, misérable ramasse-miettes – qui pour vivre vendait des volailles aux restaurants et cultivait des tomates, du maïs, du manioc et des piments, qui tuait des fourmis rouges et inspectait des crottes de

poules avec un bâton pour y traquer les vers –, avait salué familièrement ces notables.

Ils croisèrent tant de monde pour gagner la maison. Il y avait deux femmes qui se repoudraient en se regardant dans leur miroir ; un homme, en *bariga* blanche étincelante et bonnet rouge (l'un des visiteurs venus de l'étranger) qui fumait la pipe ; un policier debout, qui tenait sa kalachnikov canon en l'air ; deux adolescentes aux amples tuniques qui regardaient leur téléphone à l'ombre de l'immense véranda à colonnade romaine ; et un garçon en nœud papillon à la chemise trempée de Fanta.

Une fois dans la maison, Ndali l'embrassa sur sa joue en sueur. Elle évitait de l'embrasser sur la bouche quand elle s'était mis du rouge à lèvres rose foncé ou écarlate.

— Tu t'amuses bien ? demanda-t-elle – mais, avant qu'il puisse répondre, elle s'exclama : Tu recommences à transpirer ! Tu as apporté un mouchoir ?

Il répondit que non. Il voulut en dire plus mais elle s'enfonçait déjà dans la maison et il la suivit. Il découvrit Chuka debout dans l'escalier, visiblement stupéfait de le voir là. De stupeur, les mots se figèrent sur les lèvres de mon hôte tandis qu'ils le croisaient.

— Qu'est-ce qu'il y a, mon cœur ? Nonso ? demanda-t-elle en s'arrêtant, cette fois dans une petite pièce divisée en quatre allées par des étagères de livres.

— Rien. De l'eau... Tu peux me donner un peu d'eau ?

— De l'eau ? D'accord, je vais en chercher – sur le seuil, elle reprit : Mon frère, il t'a fait quelque chose ?

— À moi ? Euh... non, non, pas du tout.

Elle le dévisagea un moment, l'air incrédule, puis quitta la pièce. Après son départ, il faillit pleurer. Il s'assit sans y prendre garde sur une chaise longue qui pivota vivement et se retrouva face à la fenêtre. Il pouvait observer toute la fête, du point de vue d'un faucon porté par un vent ascendant. Osuofia dansait, et régulièrement interrompait Oliver De Coque. Ô Chukwu, c'est là parfois ce qui arrive aux humains : un homme redoute d'être humilié en public, et c'est cette hantise même qui cause sa perte. Car l'angoisse est porteuse de graines. La moindre occasion la pollinise, la moindre action fait germer une graine. Lorsqu'un mot peut provoquer une réaction inappropriée, en public, l'homme risque fort de perdre contenance et de trembler de tous ses membres. Ainsi, à chaque étape de son parcours, mû par sa vulnérabilité même, il fait des choses qui aggravent sa situation au lieu de la sauver. Il se punit lui-même, comme s'il se livrait malgré lui à une autoflagellation involontaire. Bien des fois j'ai vu cela.

Plongé dans cette angoisse, il était si absorbé par ses pensées que les

pas de Ndali le firent sursauter. Il prit le verre d'eau, le vida d'une traite.

— C'est bon, mon cœur, on y retourne. Ils ne vont pas tarder à nous appeler.

— Ndali, Ndali ! cria sa mère, et on entendit piétiner dans le salon.

Le cœur lui manqua. Je me sentis tenu de faire quelque chose, et je lui instillai la pensée de ne pas avoir peur. *Fais tout ce que tu peux pour ne pas perdre la face devant ces gens.* Sur quoi il tapa des pieds et sa voix intérieure dit : *Je n'aurai pas peur.*

Tandis que je communiquais avec mon hôte, Ndali disait à sa mère :

— Maman, maman ! J'arrive tout de suite.

Et elle répondit :

— *Ngwa, ngwa*, vite, vite ! – d'une voix presque couverte par celle d'Osuofia qui résonnait dans les haut-parleurs.

— Allez, on y va, dit Ndali en le prenant par la main. Il est temps qu'on s'installe à la Table d'honneur.

Il voulut parler, mais ne put émettre qu'un « Oh » étouffé. Comme si une force invisible l'y avait mené, il se retrouva face à face dans le salon avec le chef Obialor, en grande tenue de cérémonie – un *dashiki* rouge, long et flottant – et une défense d'ivoire à la main. Dans son bonnet rouge étaient fichées deux plumes de milan, selon l'usage des anciens. Car ils voyaient dans les oiseaux un symbole de vie et considéraient qu'un homme qui a réussi dans le monde a acquis des plumes et est, comme dit le proverbe, devenu un oiseau. Sa femme, qui paraissait à ses côtés, arborait un imprimé assorti et des perles à son cou, à la manière des mères glorieuses. Elle tenait un éventail, et les bracelets à son poignet étaient innombrables.

Lorsque Ndali et lui parvinrent devant eux, il s'inclina dans un salut tandis que Ndali effectuait une gémflexion. Ses parents leur sourirent, le père agita son sceptre, la mère son éventail. Ô Chukwu, tout au long de ce qui devait advenir, mon hôte n'oublierait jamais que lors de cette rencontre ses parents n'avaient manifesté aucun déplaisir à le voir.

Mon hôte, en proie à un trouble intérieur, se fonda dans une véritable procession qui s'avavançait lentement vers l'entrée du domaine, comme s'il était tiré par des cordes invisibles. Il marchait au côté de l'homme venu d'Allemagne, un pays de Blancs, et de sa femme blanche, vêtue comme les filles des mères glorieuses. Tout près se trouvait l'oncle de Ndali, le fameux chirurgien qui avait recousu des membres mutilés durant la guerre du Biafra, et qui agitant sa canne au pommeau en forme d'éléphant. Osuofia hurlait dans le micro, d'une voix encore amplifiée par la sono : « Les voilà, ils arrivent : le grand homme et sa famille ! » Mon hôte suivait le mouvement d'un pas timide, traînant son corps telle une poche de pus que seule maintenait

en vie la main de Ndali dans la sienne, jusqu'à ce qu'ils atteignent le périmètre d'honneur sous les acclamations de la foule. Il progressa avec eux d'un pas vaguement dansant, même s'il ne cessait de se retrouver nez à nez avec Chuka, au visage empreint de mépris. Sa peur était sans cesse attisée et il ne voulut plus avancer. C'est pourquoi, lorsque les invités occupèrent la première rangée de sièges sous le dais qui abritait la Table d'honneur, il retira sa main et chuchota à l'oreille de Ndali : « Non, non, je ne peux pas. » Elle insistait mais, appelée par Osuofia, elle dut le laisser et s'assit au premier rang avec sa famille et les invités de prestige. Il se hâta de prendre la première place libre derrière eux.

Ô Egbunu, l'homme offensé, c'est celui qui se sent privé du respect de ceux qui ne le valent pas. Cet homme, par un coup de chance, ou par son labeur, ou par l'intercession de son chi, a acquis fortune ou influence, ou les faveurs du sort. Alors, comparant sa richesse ou son influence à celles des autres, il considère tout geste des moins favorisés comme un affront auquel il doit réagir. Car être défié par moins fortuné que lui déstabilise son esprit et infecte son âme. Il doit à tout prix restaurer l'ordre établi, et frapper la cause de ce déséquilibre ! Telle est sa réaction. Et si de tels hommes étaient rares au temps des grands anciens – parce qu'ils craignaient avant tout le courroux d'Ala –, bien des fois j'ai vu cela au sein de leurs enfants. J'avais perçu les signes de cet état d'esprit chez Chuka, et je ne fus guère surpris lorsque, à peine mon hôte assis, un cameraman vint le trouver et lui murmura à l'oreille :

— Mon frère, Oga Chuka dit que tu dois me suivre.

Avant même que mon hôte comprenne de quoi il s'agissait, l'homme s'éloigna, comme s'il était acquis qu'il allait obtempérer. Cela suffit à lui lacérer le dos du fouet de la peur. Si le messenger transmettait l'ordre avec tant de confiance, sans douter un instant qu'il serait obéi, comme son maître devait être puissant ! Et sa colère terrible ! Mon hôte se leva pour le rattraper, en pensant que tout le monde avait dû voir en lui une pièce rapportée, indigne de siéger à la Table d'honneur, et vouée à expier sa transgression éhontée. Le messenger contourna la maison, parmi des femmes qui cuisinaient du ragoût et une gigantesque marmite de riz. D'un pas vif, ils croisèrent des hommes en sueur qui déchargeaient d'une camionnette des caisses de boissons. Puis ils franchirent un petit portail à côté d'une minuscule guérite. L'homme se retourna et la désigna.

— Entre là, mon frère.

Dans de telles circonstances, souvent j'aimerais qu'un chi ait plus de pouvoirs, pour défendre son hôte par quelque moyen surnaturel. Je rêve alors que mon hôte soit versé dans les arts de l'*agbara* et de l'*afa*, comme le dibia qui fut mon hôte il y a plus de trois cents ans. Cet

homme, Esuruonye de Nnobi, avait atteint le summum des super-pouvoirs humains. Il était si puissant, si doué pour la divination, qu'on le jugeait *okala-mmadu*, *okala-mmuo*. Esuruonye pouvait se dépouiller de sa chair pour devenir un être impalpable. Par deux fois je l'ai vu invoquer l'*ekeli* mystique et s'élever dans l'éther, si bien qu'en un clin d'œil il pouvait parcourir une distance qui à pied lui aurait demandé deux semaines pleines, et en voiture pas moins d'une journée. Mais mon hôte actuel, comme tous ceux de sa génération, se trouvait démuni, aussi démuni qu'un coquelet sous le regard d'un faucon. Et il entra dans la guérite avec l'homme mystérieux qui lui en avait donné l'ordre.

Un autre homme, au physique de lutteur, s'y trouvait déjà, les traits crispés. Il flottait dans un débardeur bleu, floqué de l'image d'un bâton de dynamite en plein vol, dont les étincelles coloraient l'étoffe telles des taches de peinture.

— C'est lui, le mec qu'ose déranger la fête d'Oga ? dit ce costaud dans la version dégradée de la langue du Blanc.

— Ouais, c'est lui, répondit le cameraman resté au-dehors. Mais Oga dit qu'y faut pas y toucher. Juste lui donner du boulot à faire.

— Pas de problème – il désigna un pantalon et une chemise de toile bleue, identiques à celui du gardien de la résidence, et dit : Enfile ça.

— Moi ? demanda mon hôte, le cœur emballé.

— Eh ouais, qui tu veux qu'ça soit ? Écoute, euh... *Nwokem*, pose pas de questions, j'ai pas que ça à faire. Mets ça et on y va.

Ô Ijango-ijango, en des moments pareils l'esprit de mon hôte était toujours incapable de fournir une réponse appropriée à ses questions. Fallait-il s'opposer à cet homme ? Certainement pas : il se ferait fendre le crâne. S'enfuir ? Certainement pas : impossible de le distancer. D'ailleurs, même s'il parvenait à s'enfuir et à rejoindre la fête, il s'exposait à de nouvelles humiliations. Mieux valait céder aux ordres de cet étrange individu qui, sans préambule, l'avait pris sous sa domination. Docile, il se dépouilla donc de sa chemise et de son pantalon neuf et revêtit l'uniforme de gardien.

Satisfait, le costaud dit :

— Suis-moi.

Mais il voulait dire en fait : « Avance. » Le fouet qu'il emportait, à quoi pouvait-il servir ? Était-il susceptible de s'abattre sur son dos ? La crainte d'un tel risque était écrasante. Ils refirent en sens inverse tout le chemin qu'il avait parcouru avec le cameraman, à ceci près qu'il n'avait plus la même tenue : dépouillé de ses atours respectables, affublé du vêtement des humbles, réduit à son vrai statut. L'expression *à ta juste place* lui envahit l'esprit avec une telle force qu'il crut qu'on la lui avait murmurée à l'oreille. Au passage, il vit qu'on emballait la nourriture dans des sacs en plastique et que la camionnette repartait.

Il entendit dans la sono la voix inimitable du père de Ndali tandis qu'ils se glissaient derrière les dais, dissimulés par l'assistance qui se tenait en bordure des tentes. Ils atteignirent le portail.

— Va avec les gardiens, lui dit le costaud avec un geste du fouet. C'est ça ton boulot.

Ô Agujiegbe, c'est là que Ndali le trouverait plus tard, trempé de sueur, à diriger le flot des voitures qui entraient dans la résidence ou en sortaient, à chercher des places de stationnement, à régler des litiges, à décharger et à porter dans la maison certains cadeaux apportés par les invités (un sac de riz, des ignames, des caisses de grands crus, un téléviseur dans son carton...). À un moment même, lorsque les guirlandes qui ornaient la statue du lion cédèrent, il alla jusqu'à la garnir de nouveaux rubans avec ses collègues.

Quand elle le surprit, il ne trouva rien à lui dire : car c'est le genre de situation qui arrache les mots du cœur de l'homme et le laisse vide. Il ne put même pas répondre à ses questions : « Qui t'a fait ça ? Où sont tes vêtements ? Où... ? Quoi ? » Il se contenta de dire, d'une voix qui sembla vieillie d'un siècle depuis qu'il officiait à la porte : « Je t'en prie, ramène-moi à la maison, je t'en supplie au nom du Seigneur tout-puissant. » La fête battait toujours son plein, Oliver De Coque émettait des sons inintelligibles semblables aux bruits de termites grouillant sur du bois mort, l'assistance bêlait comme des agneaux abrutis. Mais tout et tous s'effacèrent lorsque la camionnette franchit en trombe le portail. À la place, son esprit fut envahi de souvenirs épars, de fragments du passé, comme au souffle d'un vent savamment orchestré. Roulant au pas dans les rues bruyantes d'Umuahia, il ne prêtait aucune attention à Ndali, qui sanglota durant tout le trajet. Mais quoique muré dans un silence de tombe, je le sentais conscient que Ndali, tout comme lui, était cruellement blessée.

Ô Chukwu, ce qu'on lui avait fait subir était si douloureux qu'il ne pouvait en chasser le moindre détail de son esprit. Les souvenirs s'accrochaient, comme des insectes à un bout de canne à sucre, s'insinuaient dans la moindre faille de son esprit, l'emplissaient de leur noire puanteur. Ndali pleura presque toute la soirée, jusqu'à ce qu'il lui fasse l'amour et qu'elle sombre dans le sommeil. La nuit s'épaississait, et il s'allongea auprès d'elle. À la lueur de la lampe à pétrole, il scruta son visage et vit que, même endormie, elle exprimait colère et compassion – si souvent difficiles à lire sur son visage. Il avait appris de son père que les sentiments sincères sont ceux qui se gravent sur un visage en état d'inconscience.

Auparavant, quand il s'activait à la porte de la résidence, il avait ourdi des plans pour se venger de Chuka. Mais il comprenait que

c'était impossible. Que faire ? Le frapper ? Comment frapper le frère d'une femme qu'il aimait tant ? De nouveau il se dit qu'à chaque rencontre avec Chuka les choses ne pouvaient aller que dans un sens. Il devait subir ; sans pouvoir riposter. Tels de lâches forgerons, la famille de Ndali avait forgé une arme avec son désir même, retourné son cœur contre lui, et contre une telle arme il ne pouvait pas lutter.

Pourtant, ô Egbunu, il savait que la seule solution – la quitter, mettre fin à l'histoire – trônait au centre de ses pensées, et le contemplait de sa face sombre et de ses yeux cruels. Mais il faisait mine de l'ignorer. Et elle s'obstinait. Il préféra méditer la crainte vagabonde qui revenait le hanter : la crainte que Ndali, frustrée, ne finisse par le quitter. Elle-même avait soulevé la question, juste avant de s'endormir.

— Nonso, j'ai peur, s'était-elle écriée.

— De quoi, mama ?

— J'ai peur qu'ils finissent par gagner, qu'ils te forcent à me quitter. Tu vas me quitter, Nonso ?

— Non, dit-il, d'une voix véhémence, dans un cri qui lui échappa. Je ne te quitterai pas. *Jamais*.

— J'espère juste que tu ne me quitteras pas à cause d'eux, parce que je ne laisserai personne choisir pour moi qui j'épouse. Je ne suis plus une enfant.

Il n'avait rien dit ; il revoyait le moment où, alors qu'il guidait les voitures sortant de la résidence, l'homme qui s'était assis à côté de lui sous le dais avait été stupéfait de l'apercevoir. Il avait baissé la vitre teintée de sa Mercedes et penché la tête.

— T'étais pas assis avec moi tout à l'heure ? – il resta sans voix. T'es quoi, alors ? T'es portier ?

Il secoua la tête, mais l'homme éclata de rire et prononça quelques mots indistincts avant de remonter sa vitre et de partir.

— Tu es sûr, Nonso ? demanda Ndali d'une voix inquiète.

— C'est la vérité, mama. Ils ne pourront pas me forcer. C'est impossible, répondit-il, d'un ton si violent que son cœur en frémit.

Il ignorait, ô Egbunu, que le destin est une langue étrange, qu'en une vie tout entière un homme et son chi ne sauraient maîtriser. Il leva les yeux vers elle et vit une larme couler sur sa joue.

— Personne ne peut me forcer à te quitter, répéta-t-il. Personne.

L'homme providentiel

Ô Oseburuwa, je comparais devant toi pleinement conscient que tu comprends les voies des hommes, ta création, bien mieux qu'ils ne les connaissent eux-mêmes. Tu sais donc que la nature de la honte humaine est caméléonesque. Elle apparaît d'abord déguisée en esprit bienveillant, qui permet un répit dès que l'humilié est soustrait à la présence de ceux devant qui ou par qui il a été déshonoré, et dont il doit se cacher. Il peut alors oublier sa honte jusqu'au moment où il croise ceux qui en ont connaissance. Alors la honte se dépouille comme d'un corset de sa bienveillance douteuse, et se présente sous ses vraies couleurs. Oui, mon hôte pouvait se cacher de tous, de la population d'Umuahia et même du monde entier, et ainsi tout ce qui lui était arrivé se réduisait à rien. Un pauvre peut se déguiser en roi là où on ignore sa véritable identité, et sera reçu comme tel. Le vrai dilemme de mon hôte, c'est que Ndali avait assisté à son humiliation. Elle l'avait vu en uniforme de planton, trempé de sueur, occupé à diriger les voitures. C'était là le véritable coup qu'il ne pouvait surmonter. Un homme tel que lui, qui connaît ses limites comme ses capacités, un tel homme, dis-je, est facile à briser. Car si la fierté érige un mur autour de son âme, la honte le perce et le frappe au cœur.

Cependant, j'ai vécu assez longtemps parmi les hommes pour savoir que, lorsqu'un homme commence à craquer, il tente quelque chose pour sauver sa situation au plus vite. Voilà pourquoi les ndiichies, dans leur sagesse vénérable, disent qu'il est préférable de poursuivre le bouc noir en plein jour, avant que la nuit ne le rende difficile à trouver. Avant même donc de jurer à Ndali qu'il ne la quitterait jamais, il avait commencé à chercher une solution. Mais il ne trouvait rien de viable, et pendant des jours il se débattit comme un asticot blessé dans la boue du désespoir. Au quatrième jour de la semaine suivante, il appela son oncle pour lui demander conseil, mais la ligne était si mauvaise que mon hôte l'entendait à peine. C'est à grand-peine – entre le bégaiement du vieillard et la communication précaire – qu'il

comprit que selon son oncle il valait mieux qu'il quitte Ndali. « T-tu es enc-core un jeune homme, répétait sans fin le vieil oncle. Enc-core un j-jeune homme. V-vingt-cinq ans, hein. Oub-blie cette f-f-f-femme t-tout de suite. D-des femmes, on en trouve plein partout. P-plein p-partout. T-tu c-comprends ? Tu p-p-peux pas les f-forcer à t-t'accepter. »

Ô Ijango-ijango, j'étais content que son oncle lui donne ce conseil. J'avais pensé la même chose en le voyant maltraité par la famille de Ndali. Dans leur sagesse, les anciens disent souvent que l'insulte faite à un homme s'étend à son chi. Moi aussi, donc, j'avais été humilié par eux. Pourtant, je savais que Ndali n'y était pour rien et j'espérais qu'elle trouverait un moyen de résoudre cette crise. Je ne soutins donc pas la position de son oncle. Il me vint également à l'esprit que mon hôte était de ces mortels qui ont reçu le don de la chance, et qu'il obtiendrait toujours ce qu'il voulait. Avant sa naissance, lorsqu'il n'existait encore dans le Beigwe que sous la forme de son onyeuwa et que nous cheminions ensemble pour entamer la fusion de la chair et de l'esprit qui lui donnerait sa dimension humaine (épisode que je relaterai en détail au cours de mon témoignage), nous avions accompli le périple rituel au grand jardin de Chiokike. Nous arpentions les sentiers radieux parmi les arbres lumineux, auxquels pendaient en arrangements exquis des faisceaux de nuages émeraude. Entre eux voletaient les oiseaux jaunes du Benmuo qui émergeaient du tunnel de l'Ezinmuo et évoluaient, aussi grands que des hommes adultes, parmi les pistes dentelées. Une motte d'herbe couronnait les côtés de la route menant à la grande porte qui ouvrait sur l'uwa. Tel était le glorieux jardin où souvent les onyeuwas vont chercher un don laissé disponible par les malheureux morts à la naissance, en bas âge ou lors d'une fausse couche. Et même si nous avions trouvé le jardin envahi de centaines de chis et de leurs hôtes potentiels qui ratissaient la végétation enchevêtrée du bosquet, mon hôte y trouva un os minuscule. Quelques esprits s'amassèrent aussitôt et nous révélèrent qu'il provenait d'une bête qui a pour habitat la grande forêt du Benmuo, où Amandioha en personne vécut sous la forme d'un béliet blanc. La découverte de cet os, nous apprirent-ils, signifiait que mon hôte obtiendrait tout ce qu'il voulait de la vie pour peu qu'il persévère. Cette bête en effet, que l'on ne trouve qu'au Beigwe, ne manque jamais de nourriture tant qu'elle demeure dans la forêt.

Ô Gaganaogwu, je pourrais énumérer bien des occurrences de cette chance à l'œuvre, dans la vie de mon hôte, mais je ne veux pas imposer trop de digressions à mon témoignage. À l'époque, j'étais convaincu que cet os blanc lui serait profitable. Je fus donc ravi qu'il décide de s'efforcer de gagner le consentement de la famille de Ndali. Craignant qu'elle ne fasse qu'aggraver la crise en refusant de les voir à

cause de lui, il la supplia de rentrer chez elle.

— Tu ne comprends pas, Nonso, vraiment pas. Tu crois que c'est simplement parce qu'ils ne t'aiment pas ? Hein ? OK. Dans ce cas, tu peux me dire pourquoi ? Est-ce que tu peux me donner une seule raison valable de ne pas t'apprécier ? Tu peux me dire pourquoi ils t'ont traité comme ça dimanche dernier ? Tu as déjà oublié ce qu'ils t'ont fait subir ? Ça ne fait que six jours. Tu as déjà oublié, Nonso ?

Il garda le silence.

— Tu ne réponds pas ? Tu peux me dire pourquoi, hein ?

— Parce que je suis pauvre.

— Oui, mais pas seulement. Papa pourrait te donner de l'argent. Ils pourraient t'offrir un commerce, ou même t'aider à développer ta ferme. Non, il ne s'agit pas que de ça.

Il n'avait pas réfléchi à ces possibilités, ô Egbunu. Hypnotisé par ses paroles, il leva les yeux vers elle tandis qu'elle poursuivait :

— C'est pas parce que t'es pauvre. Non. Ni parce que tu n'as pas de diplôme. Tu comprends, Nonso, tu comprends ? Ils ont tellement la grosse tête qu'ils ne songent même pas qu'il puisse y avoir des gens orphelins. Et le Nigeria est un pays si dur ! Combien de gens sans famille arrivent à aller à l'université ? Même publique ? Où trouver l'argent des pots-de-vin, même avec des notes excellentes ? Hein ? Dis-moi, comment on fait, rien que pour payer l'inscription ?

Il la dévisagea, la langue paralysée.

— Et pourtant, ils passent leur temps à me dire : « Ndali, tu veux épouser un analphabète » ; « Ndali, tu nous fais honte » ; « Ndali, je t'en prie, j'espère que tu ne comptes pas épouser cette racaille ». C'est horrible. Ce qu'ils font, c'est vraiment horrible.

Plus tard, quand elle fut repartie étudier dans la chambre d'enfant de Nonso, il resta prostré, replié sur lui-même telle une feuille de taro trempée de pluie, troublé par toutes ces choses auxquelles il n'avait pas réfléchi. Pourquoi n'avait-il pas envisagé la possibilité de reprendre des études ? Ce serait peut-être la solution ! Ô Chukwu, il se flagellait de ne pas y avoir pensé. Il n'avait pas conscience d'avoir grandi dans des circonstances hostiles et de s'y être résigné. Cela lui avait fait vivre une vie différente de celle de sa génération, une vie recluse et provinciale, qui engendrait chez ses adeptes une propension naturelle à endurer l'adversité, avec patience et mesure. Il n'agissait pas à moins d'être stimulé. Ce qu'il pouvait accomplir était le fruit d'une lente et laborieuse émergence, et ses rêves étaient maigres, nonchalants et lointains. Voilà pourquoi son oncle avait dû lui insuffler le désir d'une femme, et Ndali celui de reprendre ses études. Et il commençait à voir dans sa mollesse et sa passivité une faiblesse. Lorsqu'elle fut couchée, il s'attarda au salon, absorbé dans ses pensées. Il pouvait toujours s'inscrire à l'université publique locale et préparer

un diplôme. Ou peut-être reprendre des études à temps partiel. Et puisque la révélation de son amour des oiseaux avait absorbé son rêve initial d'aller à l'université, il pouvait même suivre des études d'agronomie.

Ces idées lui venaient avec une telle force qu'il se sentit inondé de joie. Elles étaient synonymes d'un authentique espoir, d'une voie possible pour épouser Ndali. Il alla dans la cuisine puiser de l'eau à un baril bleu, et ses réflexions furent interrompues par la conscience renouvelée qu'ils seraient bientôt à court d'eau potable. Les deux autres barils étaient vides. La famille voisine qui vendait l'eau de ses deux grandes citernes était absente pour deux semaines, et la plupart des gens du quartier allaient acheter de l'eau ailleurs, en voiture, ou buvaient l'eau de pluie qu'ils collectaient dans des saladiers, des bassines ou des bidons. Celle qu'il porta à sa bouche avait un drôle de goût, mais il en but tout de même un autre verre.

Il revint au salon, et l'idée de quitter Ndali lui rappela sa grand-mère, Nne Agbaso, qui s'asseyait dans le vieux fauteuil au bout de la pièce – là où à présent s'entassaient des cassettes audio et vidéo qui prenaient la poussière – pour lui raconter des histoires. Il croyait la revoir, ponctuant ses récits de déglutissements et de battements de cils, comme si ses mots étaient une pilule amère. Elle avait pris cette habitude dans sa vieillesse, et il ne se souvenait d'elle que comme ça. Lorsqu'elle s'était fracturé la hanche dans une chute, ce qui l'empêchait de s'occuper de sa ferme et la condamnait à marcher avec une canne, elle avait quitté le village pour s'installer chez eux. Elle ne cessait de lui raconter la même histoire, et pourtant, chaque fois qu'il s'asseyait auprès d'elle, elle disait : « Je t'ai déjà parlé de tes glorieux ancêtres Omenkara et Nkpotu ? » Qu'il réponde par oui ou par non, elle soupirait, clignait des yeux et lui racontait comment Omenkara, pour s'être opposé à un Blanc qui voulait lui prendre sa femme, avait été pendu sur la place du village sur l'ordre de l'administrateur local. (Ô Chukwu, je fus témoin de cette scène cruelle et de son effet sur les villageois.)

Il se disait à présent que, pour sa grand-mère, cette histoire inlassablement répétée était un moyen de lui apprendre à ne jamais capituler, quelles que soient les circonstances. Certes, il pouvait choisir de se faire tout petit face aux affronts et accepter de perdre Ndali. Non ! s'écria-t-il, à l'idée qu'un autre homme puisse lui embrasser les seins. Que cette vision prenne forme dans le corridor de son esprit suffisait à le faire frémir. Il avait laissé tomber ses études après avoir raté ses premiers examens – hormis trois sujets secondaires : histoire, théologie chrétienne et agronomie. Il n'avait réussi ni les maths ni l'anglais. Et ses résultats au concours d'admission à l'université avaient été pires encore. Il l'avait passé à

l'époque où l'état de son père s'aggravait, et où il devait faire face tout seul à l'entretien de la ferme, de plus en plus exigeant. Ô Agujiegbe, tu sais bien que l'éducation que je décris appartient à la civilisation du Blanc. Comme presque tous ses contemporains, Nonso ignorait tout de l'éducation telle que la conçoit son peuple, de la civilisation igbo, et de la tradition lettrée des grands anciens.

Après cette succession d'échecs, il avait annoncé à son père qu'il renonçait. Il pouvait vivre et faire vivre sa famille de l'élevage des volailles et des cultures ; idéalement, il pouvait développer son exploitation ou se lancer dans le commerce de détail. Mais son père avait insisté pour qu'il reprenne ses études. « Le Nigeria est un pays de plus en plus dur, disait-il, en tordant la bouche comme il le faisait depuis qu'il déclinait. Bientôt, même une licence ne vaudra plus rien car elle sera galvaudée. Alors qu'est-ce que tu espères faire si tu n'as même pas la licence ? Les fermiers, les cordonniers, les pêcheurs, les menuisiers... tout le monde, je te le dis, va avoir besoin d'un diplôme. Voilà où va le Nigeria, tu peux me croire. »

Ce furent ses paroles, et mon insistance fréquente pour qu'il écoute son père – à coups de pensées subliminales que j'étais souvent par ce proverbe : Le vieillard accroupi voit plus loin qu'un enfant perché dans un arbre –, qui le poussèrent à passer en candidat libre son certificat général d'instruction. Il étudiait par lui-même et suivait des cours du soir dans un immeuble de Cameroon Street où quatre jeunes étudiants assuraient une préparation et faisaient passer des examens blancs. Et dans les semaines précédant les épreuves, ce centre de préparation devint un théâtre de miracles. L'un après l'autre, les enseignants se mirent à apporter en classe des sujets qui avaient fuité. Quand les résultats furent annoncés, plusieurs mois après les examens, il découvrit qu'il avait réussi six matières sur huit, et qu'il avait même obtenu un A en biologie, le domaine qu'il maîtrisait le moins. L'une des épreuves, l'économie, avait été annulée dans la plupart des centres d'examens de l'Abia en raison, selon les termes du jury, d'« irrégularités massives ». C'était justifié. Il avait eu en main le sujet et son corrigé près de trois semaines avant l'épreuve, et si l'épreuve avait été homologuée il aurait également décroché un A. Et il aurait repris ses études si, un matin du même mois, ils n'avaient pas constaté la disparition de sa sœur, qui plongea son père dans une dépression paralysante. Toute la sérénité qu'il avait reconquise après des années passées à faire le deuil de sa femme s'évanouit d'un coup. Le chagrin resurgit dans sa vie telle une armée de fourmis s'infiltrant dans les tunnels familiers d'une terre meuble ; quelques mois plus tard, il était mort. Et toute perspective d'études fut enterrée avec lui.

Ô Obasidinelu, à mesure que les jours passaient et que Ndali

persistait à défier ses parents jusqu'à refuser de leur parler, les craintes de mon hôte s'aggravèrent. Néanmoins, appréhendant sa réaction s'il abordait le sujet, il gardait le silence et la préservait de son tumulte intérieur. Mais comme la peur ne s'en va pas sans être expulsée par un exorcisme, elle s'enroulait autour des branches tremblantes de son cœur comme un vieux serpent. Et elle était présente lorsqu'il accompagna Ndali à la gare routière le jour où elle dut aller à un colloque à Lagos. Au moment où le car allait partir, il l'enlaça et, le front contre le sien, il dit :

— J'espère ne pas disparaître avant ton retour, mama.

— Pourquoi tu dis ça, mon cœur ?

— Ta famille... J'espère qu'ils ne me kidnapperont pas en ton absence.

— Arrête ! Qu'est-ce qui te fait penser ça ? Comment tu peux imaginer qu'ils fassent une chose pareille ? *O gini di* ? Ce ne sont pas des démons.

Sa colère à une telle pensée le désarçonna. Il regarda en lui-même et se demanda s'il n'avait pas dramatisé la situation : peut-être que la longue nuit de la peur n'était finalement qu'une danse squelettique du souci dans le vestibule de la sérénité.

— Je disais ça pour rire. Vraiment.

— D'accord. Mais ça ne me fait pas rire. C'est pas des démons. Personne ne te fera rien, tu m'entends ?

— C'est vrai, mama.

Il s'efforça de ne pas penser à ce qui lui faisait peur. Il se concentra sur ses tâches : désherber la ferme, nettoyer sa chambre. Puis il soigna un coq à la patte blessée. Il l'avait trouvé la veille au soir de l'autre côté de la route. Il avait franchi la haute clôture de la cour avant de retomber dans les buissons, et avait sans doute marché sur un tesson de bouteille. Cela lui rappela son oison, qu'il avait un jour laissé s'échapper : il avait réussi à sortir de la maison et s'était perché sur la clôture. C'est là qu'il l'avait trouvé, affolé, tournant la tête en tous sens. Le cœur battant la chamade, craignant qu'il ne s'envole pour ne jamais revenir, Nonso l'avait supplié, en larmes. C'était le matin, et son père se lavait les dents (non avec une chique comme les anciens, mais avec une brosse) lorsqu'il entendit les cris de panique de son fils. Il se précipita, brosse à la main, la barbe dégoulinante d'écume blanche. Il regarda la clôture puis son fils et secoua la tête.

— Tu peux rien faire, fiston. Il a peur. Si tu t'approches, il va s'enfuir.

J'observais moi aussi et je partageais ses craintes, et j'instillai à mon hôte la même pensée. Il sécha ses larmes et, d'une voix douce comme un murmure, il se mit à interpellier l'oison :

— S'il te plaît, s'il te plaît, ne me quitte pas, ne me quitte jamais, je

t'ai sauvé, je t'ai recueilli, je suis ton fauconnier.

Et, miraculeusement – où peut-être parce qu'il avait vu quelque chose de l'autre côté de la clôture, par exemple le chien du voisin –, l'oiseau se hérissa et se recroquevilla sous ses ailes déployées. Puis, d'un vol précipité, il rejoignit l'enceinte et mon hôte.

À peine avait-il ramené le coq blessé au poulailler qu'Elochukwu arriva. Mon hôte lui avait envoyé un SMS en début de matinée, et son ami lui avait répondu que reprendre ses études était la meilleure solution : Si tu obtiens un diplôme, ils t'accepteront sûrement. Il descendit de sa moto et rejoignit mon hôte sur le perron. Ce dernier lui raconta la fête d'anniversaire et son humiliation. Quand il eut terminé, Elochukwu secoua la tête et dit : « Ça va aller, mon frère. » Et mon hôte, levant les yeux vers lui, acquiesça d'un signe de tête. Ô Egbunu, cette expression, si fréquente chez les enfants des grands anciens et généralement proférée dans la langue du Blanc, m'a souvent laissé perplexe. Un homme qui se voit menacé dans son existence rend compte de ses souffrances, et son ami – de qui il attend du réconfort – se contente de répondre : « Ça va aller. » Et cette expression singulière instaure aussitôt le silence. Car elle peut tout englober. Quand on demande à une mère qui vient de perdre son enfant comment elle va, elle se contente de répondre : « Ça va aller. » Le « ça-va-aller » naît de l'interaction entre la crainte et la curiosité. Il désigne un état transitoire où un malheureux sait qu'il vit un moment pénible mais espère en voir bientôt la fin. Et au pays des enfants des grands ancêtres, la plupart des gens vivent constamment dans cet état. Vous espérez guérir d'une maladie ? « Ça va aller. » On vous a volé quelque chose ? « Ça va aller ! » Et lorsqu'un homme passe enfin de l'état de « ça-va-aller » au chemin qui le mènera à une situation plus satisfaisante, il se retrouve aussitôt dans une nouvelle situation de « ça-va-aller ».

De nouveau Elochukwu secoua la tête, répéta la phrase, tapota l'épaule de mon hôte, lui donna un sac de livres et lui dit :

— Je suis pressé, on doit rejoindre une manif à Port Harcourt.

Avant qu'il parte, mon hôte exprima son regret de ne pouvoir obtenir de diplôme avant au moins cinq ans – et encore, à condition qu'il n'y ait pas de grèves ; sinon, ça risquait de lui prendre sept ans.

— Commence déjà par t'inscrire, dit Elochukwu en enfourchant sa moto. Et une fois inscrit, prépare ça sérieusement.

Lui-même avait presque terminé ses études de chimie et ne parlait pas pour ne rien dire ; il conclut ainsi :

— Et si ça ne marche pas, laisse tomber cette fille. Rien ne peut forcer les yeux à verser des larmes de sang.

Peu après son départ, il se mit à pleuvoir. Et il plut jusqu'au soir. Tandis que le déluge s'abattait sur Umuahia, avec un bruit implacable

et une intensité imprévisible, il resta allongé dans le salon à étudier un des livres que lui avait prêtés Elochukwu, un volume d'annales de l'examen d'admission à l'université.

Longtemps il lut à la pâle lumière du ciel noyé de nuages qui filtrait entre les rideaux écartés, jusqu'à ce que ses yeux se ferment. Il somnolait, ancré telle une feuille au vent sur le seuil entre sommeil et veille, quand il entendit frapper à la porte. Il crut d'abord que c'était simplement la pluie qui tambourinait, et puis il entendit une voix familière dire d'un ton impérieux :

— Tu vas ouvrir, oui ou non ?

Les coups reprurent. Il sursauta et, par la fenêtre, il vit sur son perron Chuka et deux autres hommes, tous vêtus de cirés.

Ô Gaganaogwu, l'effet sur lui de cette vision ne peut qu'être qualifié d'hypnotique. Depuis toutes ces années que je l'accompagnais, je ne l'avais jamais vu ainsi. Comme c'était bizarre ! Quelques heures plus tôt, pour plaisanter, il avait évoqué une situation invraisemblable et incongrue. Et voilà que la plaisanterie se concrétisait dans le monde réel, et que le frère de Ndali était à sa porte avec ses sbires ! Il leur ouvrit, submergé de terreur, le cœur emballé.

— Chuka... balbutia-t-il à leur entrée.

— Ferme ta gueule ! hurla l'un des deux, le costaud qui l'avait emmené faire le planton au cours de la fête.

Une fois de plus, il venait équipé – du même fouet.

— Non, je ne vais pas la fermer. Pas question – il recula face à eux et se réfugia derrière le plus volumineux des canapés. Pas question, parce que ici c'est chez moi.

L'homme au fouet se rua vers lui, mais Chuka leva la main et lança :

— Non ! Je vous l'ai déjà dit : pas touche !

— Désolé, chef, répondit le nervi en s'effaçant derrière Chuka, qui s'avança au centre de la pièce.

Mon hôte regarda Chuka ôter sa capuche en secouant la tête. Chuka parcourut des yeux la pièce avant de s'asseoir sur le canapé sans ôter son ciré, dégoulinant de pluie. Les hommes restèrent debout à ses côtés, en foudroyant mon hôte du regard.

— Je suis venu te demander de nous rendre notre sœur, dit Chuka de la même voix calme, dans la langue du Blanc. On cherche pas à te faire des problèmes. Pas du tout. Mais mes parents, ses parents s'inquiètent – il baissa la tête comme pour contempler le sol, et dans le bref silence qui suivit mon hôte entendit l'eau dégoutter de son ciré sur la moquette. Quand elle sera rentrée de Lagos, on te demande de faire en sorte qu'elle rentre chez nous dans les deux jours, reprit Chuka sans relever les yeux. Dans les deux jours.

Ils repartirent comme ils étaient venus, en claquant la porte derrière eux. C'était encore le jour, mais les nuages avaient tellement obscurci

l'horizon qu'ils avaient allumé leurs phares. Il regarda leur voiture ressortir en marche arrière, deux disques de lumière jaune qui refluaient vers le lointain. Après leur départ, il tomba à genoux et, privé de toute raison à quoi se cramponner, il éclata en longs sanglots.

Ô Egbunu, lorsqu'on pointe une flèche sur la poitrine d'un homme sans défense, il n'a d'autre choix que d'obéir. Toute autre attitude serait folie face à un danger sans recours. Comme disent les anciens si vaillants, c'est de la maison du lâche qu'on voit le mieux les ruines de la maison du brave. L'homme sans défense doit donc, d'une voix mielleuse, adresser à l'archer les mots opportuns : « Veux-tu que j'aille là-bas ? » Et si la réponse est positive, il doit obéir aux ordres jusqu'à ce qu'il soit à l'abri du danger. Après le départ du frère de Ndali, mon hôte résolut ainsi de faire tout ce qu'on lui avait ordonné. Il la persuaderait de rentrer chez elle, et, en son absence, il trouverait un remède à son indignité, source de tous leurs problèmes. Il reprendrait ses études, décrocherait un diplôme et un travail qui feraient de lui un bon parti. Ô Chukwu, j'en suis venu à comprendre que, lorsqu'un homme est déshonoré, ses actes peuvent être façonnés par la honte et sa volonté par le désespoir. Ce qui lui importait tant peut perdre toute son importance. Il peut par exemple considérer son poulailler, qu'il a bâti lui-même, huit cages abritant près de soixante-dix volailles, et n'y voir plus qu'une dérisoire occupation. Les plumes que jusqu'alors il flairait et entortillait admiratif ne lui apparaissent plus que comme des détritiques. Que lui arrive-t-il donc ? pourrait-on demander. Eh bien, il réagit, ô Chukwu. Son esprit se prépare au changement. Il a tout soigneusement pesé sur les plateaux d'une balance et conclu que retomber dans la solitude et surtout perdre Ndali seraient pires que tout. Dans une échoppe regorgeant d'objets précieux, Ndali était le joyau resplendissant, le trésor sans prix. Le poulailler, les volailles ne faisaient pas le poids. Il pouvait s'en défaire si nécessaire, si c'était le prix à payer pour obtenir Ndali. Après tout, il avait vu un homme vendre sa terre pour envoyer son enfant étudier à l'étranger. Qu'avait-il fait là ? Il avait décrété qu'à l'avenir mieux vaudrait avoir un enfant médecin qu'une terre à soi. Il avait raisonné ainsi : en ayant un fils riche, il pourrait récupérer sa terre, voire se faire offrir une terre plus grande encore.

Et c'est ainsi que, parvenu au terme de ses ruminations ininterrompues, deux jours après la visite de Chuka, mon hôte, sitôt levé, sans même nourrir ses ouailles ni ramasser les œufs, alla à l'agence la plus proche de la Union Bank acheter des formulaires d'inscription à l'examen d'admission à l'université. Il fit longuement la queue dans la vieille agence bondée, une queue qui s'étirait jusqu'à la porte d'entrée, et il dut supplier les autres impétrants de se serrer un

peu pour qu'il puisse accéder à l'intérieur. Il en repartit épuisé et trempé de sueur.

Ô Ijango-ijango, il est crucial que je te raconte en détail son trajet de retour, car c'est au cours de ce trajet que les germes noirs de son malheur vinrent prendre racine dans sa vie. Lorsqu'il atteignit la route, il marcha quelque temps à la hauteur d'un car scolaire ralenti par les embouteillages. Il en contempla les passagers, des écoliers en uniforme abandonnés à toutes les nuances du sommeil. Certains appuyaient la tête contre le dossier de leur siège ou contre la vitre, d'autres l'avaient posée sur l'accoudoir, d'autres encore la reposaient sur leurs mains. Un ou deux d'entre eux paraissaient éveillés : une fillette albinos aux cheveux de sable, à la lèvre inférieure violacée et écorchée, qui le regardait d'un air inexpressif, et un garçonnet au crâne soigneusement rasé. Il poursuivit laborieusement son chemin, son dossier de formulaires sous le bras ; il longea des étalages et des baraques de vendeurs ambulants, qui le hélaiient et vantaient leur marchandise. Une femme qui vendait des fripes empilées sur un sac de jute lui lança : « Hé beau gosse, viens t'acheter une belle chemise, un beau jean ! J'en ai à ta taille. » Il venait de dépasser son étal quand il sentit une vibration dans sa poche de pantalon. Il sortit son téléphone et vit qu'Elochukwu essayait de le joindre.

— Allô, Elo...

— *Kai, Nwanne*, j'ai essayé de t'appeler, dit Elochukwu, mêlant la langue des grands anciens à celle du Blanc.

— Désolé, j'étais à la banque, alors j'ai coupé la sonnerie.

— OK, pas de problème. T'es où là, t'es où ? On est chez toi ! Moi et Jamike, Jamike Nwaorji.

— Quoi ? Chukwu ! *Isi gi ni* ? Jamike ? Pas étonnant que tu me parles anglais !

Il entendit une voix parler à l'arrière-plan, puis Elochukwu lui demander, en écorchant la langue du Blanc, s'il voulait lui parler.

— Bobo Solo ! s'écria la voix à l'autre bout du fil.

— Jésuskri ! Ja-mi-ke !

— Allez, viens, ramène-toi, on t'attend, mon pote ! Allez allez !

— Je suis presque arrivé. J'arrive !

Il rangea son téléphone dans sa poche et accéléra le pas, le cœur battant. Il n'avait pas revu Jamike ni eu de nouvelles de lui depuis bien longtemps. Et voilà que son ancien camarade de classe l'attendait chez lui. Il traversa la rue pour s'enfoncer entre les maisons des pauvres de la rue basse, où une rigole d'évacuation avait exhumé la terre jaunâtre et absorbé l'argile, créant plusieurs cratères dans la chaussée. Le dossier à la main, il se mit à courir jusqu'à chez lui. À l'entrée, il leva la tête et vit Elochukwu debout sur le perron avec leur vieux camarade. Près des marches, en équilibre sur sa béquille, était

garée la Yamaha d'Elochukwu. Il s'avança sur l'allée de gravier bordée par les plantations. En s'approchant d'eux, il réprima un cri. Il eut du mal à reconnaître ce moustachu au visage large. Et puis, incapable de se contenir plus longtemps, il s'écria soudain : « Jamike Nwaorji » ; ce dernier, qui portait une casquette rouge ornée d'une tête de taureau blanche, un jean et un tee-shirt blanc, s'avança pour lui claquer la paume.

— J'y crois pas, mon pote ! fit-il.

Mon hôte perçut aussitôt une nuance d'accent étranger dans sa voix : c'est ainsi que s'exprimaient tous ceux qui avaient vécu hors du monde du Noir, que parlaient sa bien-aimée et sa famille.

— Elo me dit que tu vis en pays étranger, répondit-il également dans la langue du Blanc, comme ils faisaient au lycée, où ils étaient punis s'ils parlaient une « langue africaine ».

À l'exception d'Elochukwu, c'est donc dans la langue du Blanc qu'il communiquait avec ses camarades, même si presque tous maîtrisaient la langue des vénérables anciens.

— C'est bien ça, mon frère. Je vis à l'étranger depuis bien des années.

— Bon, je vais devoir partir, Nonso.

C'était Elochukwu. Il effleura son béret noir, qu'il s'était mis à porter depuis son adhésion au MASSOB, et serra la main de son hôte.

— J'attendais juste que tu arrives car quand j'ai vu Jamike j'ai repensé à ton problème. Il peut t'aider.

— Tu t'en vas, alors ?

— Ouais, je dois faire un truc pour mon père.

Il regarda Jamike, qui fleurait un parfum sûrement très cher, serrer Elochukwu dans ses bras. Puis ce dernier bondit sur sa moto, actionna deux fois la pédale, et un ruban de fumée jaillit dans l'air.

— Je vous appelle, les mecs, dit-il – et il fila.

— Bye-bye, cria mon hôte avant de retourner vers l'autre visiteur.

— Ça alors, Jamike en personne !

— Eh oui, Bobo Solo !

De nouveau ils se serrèrent la main.

— Viens, on va à l'intérieur. Entre, entre !

Mon hôte le mena dans la maison. Il eut une vision de l'avant-veille, de Chuka installé sur le canapé où Jamike s'asseyait à présent, de son ciré qui lui donnait l'allure d'un méchant de cinéma, de sa présence si menaçante, à présent encore.

— Dis donc, mon pote, t'as une sacrée résidence. Et tu habites seul ?

Mon hôte sourit. Il s'assit face à son visiteur après avoir écarté les rideaux pour laisser entrer la lumière.

— Oui, mes parents sont décédés. Et ma sœur, ma petite sœur, Nkiru, tu te souviens ?...

— Euh, ouais...

— Eh bien, elle s'est mariée. Alors maintenant y a plus que moi ici. Et puis ma fiancée. Et toi, tu vis où maintenant ?

Jamike sourit.

— À Chypre. Tu vois où c'est ?

— Non.

— J'en étais sûr. C'est une île en Europe. Un tout petit pays. Tout petit, mais très beau. Très beau, mon pote.

Il hocha la tête.

— Je te crois, mon frère.

— Ouais. Tu te rappelles Jonathan Obiora, au lycée ? Il vivait par ici, poursuivait Jamike en désignant une vieille maison au loin – il ôta sa casquette et la tapota sur ses genoux. Bobo, ça te dit pas d'aller boire une bière et papoter un peu ?

— Oh oui, mon frère !

Ô Egbunu, quand deux personnes se retrouvent ainsi, resurgies de leur passé mutuel, elles suspendent souvent l'instant présent et tentent d'exhumer tout ce qui est arrivé dans l'intervalle. C'est parce qu'elles sont en quelque sorte liées par ce passé partagé, un uniforme commun. Elles se disent qu'il est parfois difficile de déterminer combien de temps s'est écoulé jusqu'à ce que reparaisse quelqu'un ou quelque chose du passé, marqué par l'usure de longues tribulations. Pour ce qui est de mon hôte, Jamike avait remarqué qu'il était beaucoup plus grand mais toujours efflanqué. Réciproquement, mon hôte fut stupéfait de voir que le corps menu et le crâne rasé de Jamike avaient laissé la place à une silhouette imposante, à peine moins grande que lui, et à une barbe qui tombait en cascade de part et d'autre de son visage. Une fois notés ces changements, ils allaient donc entreprendre de se raconter leurs aventures depuis leur dernière rencontre, le chemin qu'ils avaient suivi et qui les avait menés au point de leurs retrouvailles. Et parfois ces retrouvailles créent un lien nouveau et mènent à une amitié. Bien des fois j'ai vu cela.

Ils quittèrent donc la ferme pour le Pepper Soup de la rue voisine, et s'assirent sur l'un des bancs disposés sur la terre battue. Le soleil avait gagné en intensité et ils étaient en sueur quand ils pénétrèrent dans le restaurant. Ils s'installèrent sous un ventilateur, à côté d'un haut-parleur d'où s'élevait langoureusement une musique en sourdine. Mon hôte était impatient de s'asseoir, car durant le court trajet Jamike lui avait brossé un tableau idyllique de Chypre, cet endroit où il vivait : un endroit où tout fonctionnait. Il n'y avait pas de coupures de courant ; la nourriture était bon marché ; les hôpitaux étaient nombreux, et gratuits pour les étudiants ; et le travail « coulait à flots ». Un étudiant pouvait s'acheter une Jeep ou une Mercedes classe E. Jamike expliqua qu'il avait rapporté une voiture de sport

pour l'offrir à ses parents. En chemin, mon hôte remarqua que Jamike marchait d'un pas un peu solennel, en mobilisant tout le poids de son corps, comme s'il se donnait en spectacle pour un public imaginaire : le camion en stationnement, le vieux bar, l'anacardier, le garage d'en face, le mécanicien qui s'affairait sous un camion, et même le ciel vide. Il parlait à un rythme non moins cérémonieux, avec une légère arrogance, et chaque mot qu'il prononçait se gravait dans l'esprit de mon hôte.

Ils restèrent un moment sans parler : il assimilait les récits de Jamike tandis que ce dernier répondait à un SMS. Il laissa son regard se poser sur le calendrier mural qui vantait la bière Star, et sur un poster de catcheurs américains qu'il connaissait et dont les noms fusèrent intérieurement : Hulk Hogan, The Ultimate Warrior, The Rock, Undertaker et les Bushwhackers.

— Alors comme ça, Elo m'a dit que tu voulais reprendre des études ? Il dit que tu as des problèmes et que je peux peut-être t'aider.

Mon hôte se sentit comme soulevé en dedans par une main gigantesque.

— Oui, Jamike, oh oui, mon frère ! J'ai un problème.

— Raconte-moi, Bobo Solo.

Il voulut parler mais fut réduit au silence par ce surnom dont l'affublait sa mère ; quelque part dans ces années d'errance, depuis longtemps tombées dans l'oubli, il se revit dans le salon, riant avec elle, qui tapait dans ses mains en chantant :

— Bobo, bobo, Solo. Bobo, bobo, Solo.

Il saisit la bouteille de bière et but un peu pour se calmer. Malgré son goût étrange – car il ne buvait guère – il s'était senti tenu de l'accepter. Lorsqu'un homme accueille un visiteur, il boit et mange la même chose que lui. Alors les mots se déversèrent comme le vin coule d'une bouteille ouverte, charriant un chaos d'émotions : peur, angoisse, honte, chagrin et désespoir. Dans un torrent de paroles, il raconta à Jamike tout ce qui lui était arrivé jusqu'à l'avant-veille, quand il avait été menacé sous son propre toit.

— Voilà pourquoi j'ai dit à Elochukwu que je devais reprendre des études le plus vite possible. À vrai dire, je n'ai pas le choix. J'aime profondément Ndali, mon frère. Je l'aime vraiment fort fort fort. Depuis qu'elle est entrée dans ma vie, je ne suis plus le même homme. Tout a changé, Jamike, je t'assure, tout a changé. Tout, de A à Z.

— Ah, c'est un vrai problème, mon pote, dit Jamike en se redressant sur son siège.

Il hocha la tête et but une nouvelle gorgée.

— Tu préfères pas la quitter ? Ça vaudrait pas mieux que tout ce stress ?

Ô Egbunu, mon hôte en resta sans voix. Car à cet instant il se

rappela le conseil de son oncle, et même la suggestion d'Elochukwu. Il avait entendu dire quelque part qu'il faut revoir sa position si tout le monde la contredit. Et une part de lui-même, réduite à une ombre, était tentée de se soumettre, d'admettre que la seule solution était de quitter Ndali. Mais une autre part s'y refusait fermement, et c'était elle qui le poussait avec une vigueur aussi farouche qu'irrésistible. Et moi, son chi, j'étais pris entre les deux, désireux qu'il gagne la main de Ndali mais inquiet de ce que cela pourrait lui coûter. Or j'ai appris que si un chi ne sait déterminer la meilleure voie pour son hôte, mieux vaut qu'il garde le silence. Car c'est par le silence qu'il cède pleinement à la volonté de son hôte. il laisse ainsi l'homme être un homme. Cela vaut infiniment mieux que de le mener sur la voie de la destruction. Car le regret est le poison de l'esprit protecteur.

Il plaqua les mains sur la table et dit :

— Ça n'est pas la question, mon frère. Je peux toujours m'en aller si je veux, mais je l'aime tant ! Oh Jamike, je serais prêt à faire n'importe quoi pour l'épouser.

Ô Gaganaogwu, dans les sombres malheurs qui l'accablèrent plus tard, souvent je repenserais à cet instant en me demandant si ces mots n'avaient pas été la source de ce qui suivit. Le visage de Jamike fut animé d'un frémissement, comme un tic nerveux, et il ne répondit pas tout de suite. Il jeta d'abord un coup d'œil autour de lui, puis hocha la tête et but une gorgée de bière avant de dire :

— Ah, l'amour ! Tu connais la chanson de D'banj, « *You Don Make Me Fall in Love* » ?

— Non, je l'ai jamais entendue, dit mon hôte, qui se hâta de poursuivre pour empêcher Jamike de digresser sur cette chanson, car il voulait soulager son âme de son fardeau. Je l'aime tellement que je suis prêt à faire n'importe quoi pour elle, répéta-t-il, d'un ton plus retenu, comme si cela lui coûtait de l'admettre. Je veux reprendre mes études ; c'est parce que mon père était tombé malade que j'avais arrêté, pour l'aider à tenir la ferme. C'est pour ça que je ne suis pas allé en fac.

— Je comprends. Je savais que si tu avais arrêté ce n'était pas parce que tu n'avais pas le niveau. Car tu avais le niveau, mon pote. Tu étais même brillant ! T'étais pas deuxième de la classe, juste derrière Chioma Onwuneli ?

— C'est bien ça, répondit-il en se remémorant ces jours passés – mais c'était le présent et le futur qu'il devait envisager. J'ai terminé mon certificat de fin d'études. Et si je vais en fac, mon frère, et qu'ils ne me prennent plus pour un analphabète, je suis sûr qu'ils m'accepteront. J'y crois dur comme fer.

— Tu... t'as bien raison, Bobo Solo, renchérit Jamike – les yeux humides, il cligna des paupières. T'as bien raison.

— C'est comme ça, mon frère.

Et pour la première fois depuis des semaines il se sentit un peu soulagé, comme s'il avait résolu ses problèmes rien qu'en les exposant.

— Et puisque tu dis que c'est simple et rapide d'étudier à Chypre, et que je peux avoir un diplôme en trois ans, c'est là que je veux aller.

Cela lui ôta un poids, car il comprit qu'il n'avait raconté toute son histoire à Jamike que pour aboutir à ces mots.

— Excellent, Bobo Solo ! Excellent, mon pote ! – Jamike se leva brusquement de sa chaise pour lui claquer les paumes. Tape là, *nwokem* ! – il se rassit et regarda ses mains d'un œil attentif comme si elles appartenaient à un autre. C'est de la sueur ?

— Ben ouais.

— Waouh, waouh, Bobo ! Tu continues à transpirer comme le chevreau du réveillon ?

Il éclata de rire.

— Ben oui, mon frère. J'ai toujours les mains moites.

— *Bobo nwa*. Trop classe ! Gros bébé, va.

— Ben ouais.

— En tout cas, t'as trouvé la solution, mon pote, reprit Jamike en agitant le doigt. C'est fait. Maintenant, tu peux dormir tranquille.

Il rit.

— La solution, c'est Chypre.

Ô Ijango-ijango, c'est bien vrai, ce que disent souvent les grands dibias d'entre les anciens : en ce monde que tu as créé, si un homme désire passionnément une chose, si jamais ses mains ne renoncent à la poursuivre, il finira par la posséder. À l'époque, je crus comme mon hôte que sa rencontre avec son ancien camarade était un cadeau de l'univers, qui lui offrait ce dont il rêvait. Ce soir-là, il regagna sa maison d'un pas légèrement chancelant sous l'effet de la bière, mais le cœur empli de miel. En s'endormant parmi les paillements du poulailler, il se mit à assimiler tout cela : cette île de la Méditerranée, belle comme la Grèce antique de ses livres d'enfant. La facilité d'admission à l'université. « Pas d'examen d'entrée ! avait martelé Jamike. Le certificat de fin d'études suffit. » La coïncidence parfaite : cette occasion se présentait pile au moment opportun. Il pouvait commencer en septembre, dans quatre ou cinq semaines. Cette perspective était si miraculeuse qu'elle rendait les choses presque irréelles. Et c'était tellement abordable ! « Bien moins cher que toutes les écoles privées au Nigeria, avait plastronné Jamike. Toutes ces boîtes bidon : l'École de la Madone, l'École de l'Arche d'alliance... Ça vaut mieux que tout ça. » Et ce n'était pas tout ! Il n'aurait à payer que les frais d'inscription en première année et l'hébergement en cité universitaire ; dès l'année suivante, et même dès le second semestre, il

aurait gagné assez avec des petits boulots pour payer son logement et ses frais de scolarité.

Tout en s'abandonnant lentement au sommeil, il revoyait Jamike danser avec ses mots, en une danse rituelle à l'effet hypnotique. Il s'attarda sur sa suggestion prometteuse : ce serait bénéfique pour sa relation avec Ndali s'il parvenait à vivre à l'étranger les premières années de leur mariage. Jamike avait soutenu, de façon très convaincante, que ses parents ne l'en respecteraient que davantage. Enfin il médita la dernière chose que Jamike lui avait dite de ce pays, et qui n'avait fait qu'attiser ses espoirs :

— De là-bas, tu peux aller facilement n'importe où en Europe, et même aux États-Unis. Par bateau, c'est pas cher du tout. En deux heures, tu peux être en Turquie, en Espagne, dans plein d'autres pays ! Non seulement ça sera la meilleure façon de faire plaisir à Ndima... – mon hôte le corrigea –... pardon, à Ndali. Mais aussi l'occasion pour toi d'avoir la belle vie. D'ailleurs, écoute, si j'étais toi, j'organiserais tout ça sans lui en parler. Regarde la grande maison, le grand terrain que ton père t'a laissés. Vas-y, mon pote. Fais-lui la surprise ! – il dit ces mots le visage presque froncé, comme si ça le mettait en colère. Fais-lui la surprise, mon pote, et tu verras. Non seulement tu gagneras son respect, mais, je te le dis... – il se lécha le pouce et se racla la gorge –, je te le jure devant Dieu, Ndali t'aimera jusqu'à la mort !

Ces mots jaillirent de sa bouche avec une telle assurance, une telle certitude que mon hôte laissa éclater un rire de soulagement. Il riait encore en y repensant. Il se leva, prit son jean posé sur la chaise près du lit, et en sortit la feuille de carnet sur laquelle Jamike avait griffonné des notes. Il extirpa de la poche arrière un stylo et un calepin, creusé d'un pli à force de s'asseoir dessus. Avec un sourire satisfait, il en détacha une feuille en disant tout haut :

— J'ai l'esprit pratique, alors passons aux choses pratiques – et se mit à tout récapituler par écrit.

2 semestres scholarité = 3 000

1 an ébergement = 1 500

Maintenance = 2 000

6 500 euros

Ô Gaganaogwu, la paix qui descendit sur lui cette nuit-là était aussi pure que les eaux limpides de l'Omambala. Après avoir scruté interminablement cette feuille, il la replia. Il éteignit la lumière et alla à la fenêtre, le cœur palpitant. Il ne voyait pas grand-chose au-dehors, malgré la lune éclatante. Un instant, la maison d'en face parut en feu :

le toit était d'un vermillon ardent et de la fumée s'en élevait. Mais il comprit bientôt que c'était le reflet du réverbère, et que la fumée venait d'un four quelconque.

Un seuil à franchir

Ô Agbaradike, les grands anciens, dans leur subtile sagesse, disent que ce sont les graines semées en secret qui donnent les fruits les plus éclatants. C'est ainsi que mon hôte, dans les jours qui suivirent ses retrouvailles avec son ancien camarade, protégea du monde la floraison de joie éclose sur les bords de son cœur. En secret, ses projets prenaient forme, à l'insu de Ndali, qui revint de sa semaine à Lagos trois jours après la rencontre avec Jamike. Il cacha sous le lit le vieux cartable de son père dans lequel il rangeait ses documents. Il attachait son cœur à ce cartable comme s'il contenait tous ses biens et sa vie même.

À mesure que le cartable s'étoffait, se multipliaient également les événements heureux. Il n'eut pas à persuader Ndali de rentrer chez elle. Elle le fit d'elle-même, après que Chuka lui eut fait croire que leur mère était tombée malade. Cela épargna à mon hôte la crainte de nouveaux incidents avec Chuka, dont il dissimula à Ndali l'intervention, pour ne pas envenimer ses rapports avec sa famille. Quand elle revint le voir, deux semaines jour pour jour après sa rencontre avec Jamike, son humeur était transformée. Elle arrivait de la messe, le cœur léger.

— J'arrive pas à y croire, mon cœur, dit-elle en tapant joyeusement dans ses mains. Tu sais pas ce que mon père a dit ?

— Quoi donc, mama ?

— Quand je leur ai raconté que tu avais acheté des formulaires d'inscription aux examens, ils ont dit que reprendre tes études serait une première étape. Que ça prouverait ton sérieux et ta détermination à devenir quelqu'un.

Ô Egbunu, il en resta stupéfait. Il eut l'impression qu'une puissance invisible avait regardé par-dessus son épaule et ouvert sa malle à secrets. Car, résolu, sur le conseil de Jamike, à ne pas lui parler de ses projets, de peur qu'elle l'en dissuade, il n'avait mentionné que les formulaires. Il savait pourtant qu'il ne pourrait pas garder le secret

très longtemps. Aussi, au fil de ses initiatives quotidiennes, il se persuadait qu'il lui en parlerait bientôt. Mais chaque jour il repoussait à plus tard cette révélation tel un chariot en se disant : Pas aujourd'hui, plutôt demain. Mais si *demain* Ndali rentrait d'une longue journée de cours avec de la fièvre, il se disait : Demain, elle sera là toute la journée et ce sera plus facile de lui en parler. Hélas, ce lendemain débutait par un coup de fil annonçant que l'oncle de Ndali avait eu une attaque. *Ce week-end*, décidait alors sa voix intérieure, peut-être dimanche après la messe. Et puis, comme par quelque manipulation alchimique, on était déjà dimanche. Et puisqu'elle venait d'évoquer quelque chose qui touchait au cœur de son secret, il résolut de tout lui avouer.

— Mama, c'est comme si c'était fait !

— Qu'est-ce que tu racontes, mon cœur ?

— Je dis : c'est comme si c'était fait, répéta-t-il d'une voix plus forte – il la fit se lever et se leva à son tour, en roulant des mécaniques. Je suis allé à la fac et j'en suis revenu.

Elle éclata de rire.

— Comment ça ? Sérieusement : par magie ou dans tes rêves ?

— Tu vas voir.

Il alla dans l'ancienne chambre de sa sœur chercher le cartable glissé sous le lit. Il en chassa une araignée posée sur les armoiries fanées gravées dans le cuir et le rapporta au salon. Et puis il le posa au milieu de la table.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

— Attends un peu... abracadabra !

Il agita les bras au-dessus du cartable tandis qu'elle pouffait de rire. Puis il l'ouvrit et lui tendit les documents. Il les avait classés par ordre croissant de coût, et quand elle commença par la dernière feuille il dit :

— Non, non, mama, commence par la première.

— Celle-ci ?

— Oui.

Il s'assit et la regarda parcourir les documents ; son cœur battait nerveusement. Elle lut l'en-tête à voix haute :

— Lettre d'admission – elle leva la tête. Waouh, Nonso, tu as été admis ?

Elle se dressa d'un bond. Il hocha la tête.

— Continue d'abord.

Elle reprit sa lecture.

— Université internationale de Chypre. Leu... Ni-co-se ?

— Nicosie.

— Nicosie. Waouh ? C'est où ? Comment t'as eu ça ?

— C'est une surprise, mama. Continue, continue !

Elle poursuivit.

— Oh mon Dieu ! Gestion et Marketing ? C'est super !

— Merci.

— J'arrive pas à y croire – elle leva les bras, fit un tour sur elle-même et, revenue face à lui, l'embrassa.

— Finis de lire d'abord, mama, dit-il en se dégageant. Et ensuite tu pourras m'embrasser. Vas-y, lis.

— OK – et elle vit le carnet glissé entre les dossiers.

— Ton passeport ?

Il hocha la tête et elle le feuilleta, le visage illuminé.

— Il est où, ton visa ?

— La semaine prochaine.

— Tu vas aller où ? À Abuja ?

— Oui, à Abuja.

Il vit une ombre passer sur son visage et se raidit.

— Lis jusqu'au bout, mama, je t'en prie.

— D'accord. Attestation d'hébergement... – elle leva les yeux vers lui. Tu as déjà un logement ?

— Eh oui ! C'est comme ça. Lis, mama, tu vas voir !

Mais elle lâcha les documents.

— Nonso, tu comptes quitter le Nigeria et c'est seulement maintenant que tu m'en parles ?

— Je voulais te faire la surprise. Écoute, mama, ton frère est venu me voir quand tu es partie à Lagos. Non, non, écoute-moi d'abord. Il est venu avec des gorilles pour me faire peur. En fait, je n'ai pas le choix. Il faut que je fasse quelque chose. Pitié, écoute-moi d'abord. Par un coup de chance, je suis tombé sur un ancien copain de classe qui fait ses études dans ce pays magnifique, Chypre. Et il m'a tout expliqué. Rien n'est cher, même pas les frais de scolarité, et c'est facile de trouver du boulot. Le diplôme, je peux l'avoir en trois ans, si je m'inscris à ce qu'ils appellent l'université d'été. C'est pour ça que j'ai fait ça.

— C'est qui, ce type que tu as rencontré ?

— Son nom, tu veux dire ? Jamike Nwaorji. Il vient de repartir à Chypre, il y a quatre jours à peine. On était ensemble à l'école primaire, et aussi au lycée.

Elle reprit les documents, comme il l'espérait, et parcourut le programme des cours, puis revint aux notes griffonnées sur la feuille de calepin.

— Attends, y a encore quelque chose que je ne comprends pas.

— Je t'écoute, mama.

— Tu quittes le Nigeria alors que tu as dit que tu voulais m'épouser ?

— C'est pas comme ça que ça se passe, mama.

Il voulut en dire plus mais ne put former les mots, car la confiance qu'il avait laborieusement amassée au fil des jours et des semaines, cette confiance puisée dans le fait d'avoir tout soigneusement pesé et d'avoir conclu que pour Ndali il pouvait tout sacrifier, toute cette confiance s'était soudain dégonflée. Pour la raffermir, il se rapprocha d'elle et s'assit sur l'accoudoir du sofa.

— Comment ça ? Cette fac, elle est à l'étranger.

Il lui prit la main.

— Je sais, mais c'est la meilleure solution. Imagine : dans deux ans et demi, j'aurai un vrai diplôme, en bonne et due forme ! Tu imagines, mama ? Et tu peux toujours me rendre visite. Tu auras ton diplôme en juin de l'an prochain, et moi j'entrerai en deuxième année. Tu peux venir vivre avec moi.

— Bon Dieu ! Nonso, tu veux dire que... ? – elle se prit la tête dans les mains. Laisse tomber. Laisse tomber.

— Non, mama, non. Dis-moi, pourquoi tu veux pas me dire ?

— Laisse tomber.

— Écoute, Nne, si je fais ça, c'est pour toi, uniquement pour toi. En fait, je voulais même pas reprendre des études, mais c'est le seul moyen de vivre avec toi. Le seul moyen, mama, tu comprends ?

Il posa la main sur son épaule et l'attira doucement à lui.

— Tu sais que je t'aime. Je t'aime très fort, mais tu as vu ce qu'ils me font subir. Tu as vu comment ils m'ont humilié. Ils m'ont déshonoré, mama. Et si ça se trouve, ce n'est que le début. Le début, et... tu n'en sais rien, je n'en sais rien. Je reviens, mama...

Toute la soirée ils avaient entendu des caquètements inhabituels, mais cette fois ça le déconcentrait trop. Il alla dans la cuisine chercher sa fronde et un caillou posé sur le rebord de la fenêtre et se précipita dehors. Toutes ses volailles étaient dans leurs cages, et, à son approche, un coq rougeâtre se rua bruyamment contre les barreaux en couinant de détresse. Il se battait avec un des jeunes coquelets, à la crête dentelée et aux barbillons abondants. Ce coquelet s'était montré étonnamment belliqueux dès le jour où il l'avait acheté. Il ouvrit la porte grillagée pour le saisir. Mais l'oiseau se réfugia d'un bond contre la cloison. Nonso chercha vainement un appui, trébucha et s'étala au sol ; le coquelet se précipita hors de la cage avec deux autres des six volailles. Il le poursuivit ; l'oiseau se percha sur le banc sous le goyavier, puis escalada la citerne en poussant des cris agressifs. Nonso était furieux. Il fit le tour de la citerne puis, prestement, empoigna le coquelet.

Il l'attacha à l'arbre avec une cordelette de chanvre quand Ndali surgit. Le soleil rasant projetait son ombre sur le mur, une ombre si large qu'on n'en voyait que la moitié.

— Nonso – il sursauta.

- Oui, mama ?
- Qu'est-ce que tu as fait ?
- Rien.

Il se retourna vers elle et la serra contre sa poitrine encore palpitante ; mais le cœur de Ndali battait plus fort encore.

Ô Agbatta-Alumalu, parfois un homme ne comprend pas pleinement ce qu'il a fait jusqu'à ce qu'il en parle à quelqu'un d'autre. Alors ses actions deviennent plus claires, même à ses propres yeux. Bien des fois j'ai vu cela. Mon hôte eut beau passer une heure à expliquer ses raisons de vendre la ferme et la basse-cour, lorsqu'il eut fini il commença à voir les failles dans sa décision. Là encore, ô Chukwu, tu as décrété que la tâche première des esprits protecteurs consiste à veiller sur nos hôtes, à faire en sorte de les soustraire à des malheurs évitables afin qu'ils puissent plus facilement accomplir leur destinée, car c'est pour cela que tu les as créés. Nous ne devons jamais tenter de les contraindre, d'aller contre leur volonté. C'est pourquoi, même si je m'inquiétais de le voir vendre presque tous ses biens, je l'avais laissé agir sans interférer. En outre, je croyais que l'homme venu à son aide lui était envoyé par la chance, par l'os trouvé dans le jardin de Chiokike.

Mais à présent, en entendant Ndali suffoquer, ou voyant la peur qui se peignait sur son visage, il craignit d'avoir pris une décision hâtive. Un froid saisit son cœur qui, ces dernières semaines, était réchauffé par la joie qu'engendre l'espoir. Lorsqu'il eut avoué tous ses agissements secrets, Ndali dit :

— Je ne sais pas quoi dire, Nonso. Je suis sans voix.

Elle s'enferma dans sa chambre d'enfant tandis qu'il restait au salon, les yeux rivés sur les documents. Il relut la promesse de vente de la ferme, et la peur envahit son esprit. Quand son père avait acheté la maison, il avait à peine neuf ans et sa mère était enceinte. Son père avait dit qu'avec ce nouvel enfant il leur fallait une maison plus grande. Il croyait avoir oublié ce détail, mais le souvenir lui revint aussi vif que s'il datait d'hier. Enlacé par sa mère, dans la pièce vide de meubles, il avait regardé son père et le vendeur faire le tour des lieux. Puis il s'était arraché à ses bras, avait filé dans la cour et s'était attardé sous le goyavier, fasciné. Il voulut y grimper, mais sa mère, au ventre déjà arrondi, arriva en courant et lui ordonna de descendre. Il entendait encore sa voix avec une clarté troublante, comme si elle se trouvait dans le salon juste derrière lui.

— Non, Bobo, non ! Ne fais pas ça ! Je n'aime pas qu'on grimpe aux arbres.

— Pourquoi ? avait-il demandé en lui tournant le dos, comme

toujours quand il comptait lui désobéir.

— Pour rien.

Et il l'entendit soupirer, comme souvent depuis que son ventre enflait. Puis, avec cette résignation qu'il avait appris à percevoir comme irrévocable, elle ajouta :

— Si tu fais ça, je ne t'aimerai plus.

Il y repensait lorsque Ndali émergea de la chambre en disant :

— Viens, Nonso, on va aller au Tantalizers, j'ai faim – il eut du mal à distinguer les voix des deux femmes, mais Ndali s'avança dans le salon et tapa du pied. Nonso, je te parle !

— Oh ! Oui, oui, mama, on y va.

Ils marchèrent lentement, séparés par le silence, comme si une autorité plus forte que l'homme avait décrété que pas un mot ne soit prononcé. Ils descendirent la rue étroite, entre des clôtures grisonnantes et moisies et des caniveaux bouchés par les ordures. De l'autre côté de la chaussée trouée de nids-de-poule, des oiseaux nichaient dans les alvéoles d'un immeuble inachevé prisonnier d'un échafaudage de bois. Il contemplait les oiseaux lorsque, d'une voix à peine murmurée, Ndali dit que, si elle avait su qu'ils en arriveraient là, elle l'aurait quitté.

— Pourquoi tu dis ça, mama ?

— Parce que je ne suis pas digne d'un tel sacrifice. C'est... c'est trop !

Il resta muet jusqu'à ce qu'ils arrivent au restaurant, tant il était bouleversé. La salle bourdonnait des conversations des clients : un groupe d'hommes en tee-shirts, quelques employés de bureau, et deux femmes ; la sono diffusait une chanson en sourdine. Il avait envie de contredire ses propos véhéments, d'affirmer qu'elle méritait un tel sacrifice. Mais il s'abstint. Car même s'il regrettait largement son geste et admettait qu'il avait agi précipitamment, il savait qu'il était trop tard pour reculer. Il avait vendu sa ferme et sa maison, héritées de son père. Il avait payé deux semestres de frais de scolarité et un an de frais d'hébergement. Et il avait confié à Jamike, reparti à Chypre, deux mille euros à mettre à la banque pour les « frais de maintenance », ce qui lui éviterait de transporter trop d'argent sur lui. Le cartable contenait encore six cents euros, ses dernières liquidités. Il ne garderait que les quarante-deux mille nairas sur son compte, plus le produit de la vente des volailles.

Ils s'assirent dans un coin discret et elle répéta ses paroles.

— Mais pourquoi tu dis ça ?

— Parce que tu t'es détruit, Nonso, tu t'es détruit à cause de moi.

Dans sa voix, il crut percevoir de la colère. Elle regarda autour d'elle, craignant d'avoir parlé trop fort sous le coup de l'émotion, et reprit en chuchotant :

— Tu t'es détruit, Nonso.

Ô Chukwu, cette déclaration inattendue eut sur mon hôte un effet dévastateur, comme si on avait foré le paysage de son âme et qu'il s'était fendu en deux. C'est pour ne pas craquer qu'il répondit :

— Je me suis pas détruit du tout. Je me suis pas détruit.

— Bien sûr que si. *I gbu o le onwe gi.*

Surpris qu'elle se mette à parler igbo, il resta sans voix.

— Comment tu as pu tout vendre comme ça, Nonso ?

— J'ai tout vendu parce que je ne voulais pas qu'ils nous séparent.

— D'accord, mais tu as vendu tout ce que tu possédais, Nonso, répéta-t-elle en se retournant vers lui – alors il vit qu'elle pleurait. Tout ça pour moi, pour moi ! Mais pourquoi, Nonso ?

Il déglutit, suffoqué, car la portée de son geste, une fois exprimée en mots, acquérait une réalité, un poids écrasant.

— Mais non, je vais tout récupérer...

Il s'interrompit en la voyant secouer la tête, les yeux mouillés de larmes. Il regarda autour de lui, craignant que les gens ne la voient pleurer.

— J'ai vendu tout ça pour aller à la fac, pour partir à l'étranger où je pourrai réussir. Je pourrai en racheter dix fois plus. Je trouverai du boulot là-bas...

Leur commande arriva : riz ouolof pour lui, riz frit pour elle, avec une tourte à la viande. Durant cet intermède, je lui instillai l'idée de la rassurer plus vigoureusement. Je lui rappelai tout ce qu'il avait pris en compte pour parvenir à cette décision. Je lui rappelai l'homme qui avait vendu sa terre pour envoyer son fils à l'université. Je lui rappelai son projet, ô Ezeuwa : une fois diplômé, il rentrerait, il l'épouserait, il pourrait trouver du travail grâce à l'influence de son père, racheter des volailles, construire un nouveau poulailler. Et la maison ? Est-ce qu'elle avait vraiment de la valeur ? Elle était peut-être grande, mais il avait négligé le fait qu'Amauzunku était l'un des pires quartiers d'Umuahia. Il avait hâte que le serveur s'en aille, et aussitôt après il dit :

— Je pourrai gagner ma vie, et faire vivre la femme que j'aime. Si j'ai ce diplôme et que je trouve un bon boulot, je pourrai acheter une maison dix fois mieux, mama. Regarde cette rue pourrie. On pourra peut-être déménager, peut-être même à Enugu. C'est mieux comme ça, mama. Vraiment, ça vaut mieux. Ça vaut mieux que de les laisser nous séparer.

Mais Ndali se contenta de secouer la tête dans un geste qui le hanterait longtemps. Sans rien dire. Elle mangea à peine, essuyant les larmes qui ne cessaient de couler sur ses joues. Son chagrin le troublait, car il ne s'attendait pas à une réaction aussi violente. Il lui prit la main sur le chemin du retour, mais à l'approche de la maison

elle se dégagea.

— T'as encore la main moite, dit-elle.

Il s'essuya les paumes sur son pantalon et cracha dans le caniveau.

Elle reprit sa marche toute seule, en gardant ses distances. Il regardait sa démarche souple, le balancement de ses fesses à chaque pas, visible sous l'étoffe de sa jupe serrée. Quand un motard passa et lança à Ndali : « Ça va, Asa-nwa ? », elle siffla comme un serpent et il s'éloigna en riant dans un gémissement de moteur. Mon hôte, le cœur fendu, se précipita vers elle. Elle se retourna et le regarda, sans dire un mot. Il jeta un coup d'œil vers le motard au loin, vers la rue désertée, comme si le monde tout entier s'était soudain vidé. Et il songea que c'était peut-être là ce qu'elle redoutait le plus : s'il partait, d'autres hommes l'aborderaient. Il regretta alors que l'incident ne se soit pas produit quelques jours plus tôt, avant qu'il ne vende la maison.

Une fois rentré, alors qu'il tendait les bras pour lui enlever ses vêtements, elle lui fourra dans les mains son appareil photo, se déshabilla complètement et lui demanda de la photographier. D'une main tremblante, il appuya sur le déclencheur, et le premier cliché surgit aussitôt. C'était un portrait en pied : on voyait son corps droit et tendu ; ses seins souples défiant l'objectif, ses tétons durcis. Les photos étaient pour lui, expliqua-t-elle. « Comme ça, chaque fois que tu seras en manque, tu pourras les regarder. » Une fois allongé auprès d'elle, il se demanda si elle avait fait ça à cause de l'homme qui l'avait interpellée. Et une peur étrange le saisit, et le hanta toute la nuit.

Ô Chukwu, les anciens disent que le dieu qui a créé la démangeaison a également donné à l'homme le doigt pour se gratter. Et bien que sa joie se soit mise à fuir de toutes parts à la vue du chagrin de Ndali, dès que ce soir-là elle lui demanda de lui faire l'amour il se sentit mieux. Elle expliqua que, si elle était triste, c'était avant tout parce qu'il allait lui manquer, et il lui promit de revenir souvent jusqu'à ce qu'elle puisse le rejoindre. Il dit qu'il décrocherait vite son diplôme et qu'ensuite il serait libéré. Et il le dit avec ferveur tant il appréhendait de la laisser seule, exposée aux regards indiscrets des autres hommes. Et lorsque arriva la date de son déplacement à Abuja, la semaine suivante, ses paroles avaient fait leur effet et Ndali n'était plus abîmée dans son chagrin. Elle le conduisit à la gare routière avant de rentrer chez ses parents.

Il avait plu à torrents la nuit précédente, et au matin la route principale était bloquée. L'orage avait creusé un gigantesque nid-de-poule en plein milieu de la chaussée, qui aurait englouti même un véhicule aussi gros que le luxueux car d'Abia Line. Le chauffeur dut faire un détour et il faisait presque nuit quand enfin il arriva à Abuja.

Il prit un taxi pour l'hôtel bon marché où Jamike lui avait conseillé de dormir, près de Kubwa. Les hôteliers se souvenaient de Jamike. Ils le surnommaient « le Turc ». « C'est un brave homme, un type bien », dit le caissier, dont l'haleine sentait vaguement le vomi. Il fut si frappé par ces paroles qu'en montant dans sa chambre, son sac de voyage à la main, il regretta de ne rien avoir encore offert à Jamike en remerciement de sa gentillesse. Il lui avait seulement payé des bières lors de leurs quatre expéditions : au cybercafé, aux services de l'immigration, au tribunal pour une déclaration sur l'honneur en lieu et place d'un acte de naissance, et pour trouver un acheteur à sa maison.

Cette négligence l'inquiéta. Il se maudit intérieurement car elle pouvait passer pour de l'ingratitude, et il décida d'appeler Jamike sur-le-champ. Il acheta une carte de téléphone Globacom à un vendeur ambulant devant l'hôtel, la gratta et chargea son téléphone. Quand il composa le numéro, personne ne décrocha, puis une voix étrangère se fit entendre, suivie d'une traduction en anglais. Les mots et leur prononciation le firent rire. Il réessaya, et cette fois Jamike répondit :

— C'est qui ce con qui m'appelle en pleine nuit ?

Il sursauta comme s'il avait reçu un coup de bâton dans le dos. Il fut tenté de garder le silence, pour que Jamike ne sache pas que c'était lui, l'imbécile oublieux du décalage horaire, mais il était trop embarrassé pour se contrôler.

— Alors, c'est qui ?

— Je suis vraiment désolé, mon frère. C'est moi.

— Ah, Bobo Solo !

— Oui, c'est moi. Je suis désolé...

— Mais non, mais non, mon pote. C'est moi qui suis désolé. Je viens de rentrer aujourd'hui. J'étais à...

Sa voix disparut derrière un mur de sons indéchiffrables, puis resurgit dans un écho dissonant de « ebi », puis « ommm », avant d'être à nouveau engloutie dans le silence.

— Jami, tu es là ? Tu es là ?

— Oui, je suis là, Bobo Solo. Tu m'entends ?

L'échange fut interrompu par l'annonce que la communication serait bientôt coupée, sitôt le crédit épuisé. Quand la voix se tut, Jamike disait :

— C'est pour ça que je t'avais pas encore appelé. Mais au fait, Solo, t'as eu ton visa ?

— Je suis à Abuja, justement. Je viens d'arriver.

— Super ! Bobo Solo, t'es un champion !

— C'est...

Un nouveau signal sonore, et l'appel fut coupé. Il reposa le téléphone sur la seule table de la pièce – où étaient disposées une télé,

une bible et une liste plastifiée des chaînes disponibles avec, au verso, le menu du restaurant de l'hôtel. Dans un coin de la pièce, près du rideau tiré, un petit cafard s'accrochait au mur, les antennes recourbées. Alors qu'il se déshabillait, le téléphone sonna. Il regarda l'écran : c'était Ndali.

— Je voulais juste savoir si tu étais bien arrivé.

— Oui, mon cœur. Mais la route était dans un sale état.

— C'est la faute au gouverneur, Orji Kalu.

— Celui-là, on devrait l'interner.

Elle éclata de rire, et il entendit un coq à l'arrière-plan.

— Tu es où ?

— Chez toi.

Il vacilla.

— Mais pourquoi, mama ? Qu'est-ce que tu fais là ? Je t'avais dit de rentrer après avoir nourri les bêtes.

— Nonso, je ne peux pas les laisser toutes seules sous prétexte que tu es en voyage. Tu me prends pour une Blanche ou quoi ?

Ces mots lui fendirent le cœur.

— Je t'aime, mama – les mots s'accumulaient dans sa tête, mais il hésita, submergé par la surprise. Tu leur as donné à manger toute seule ?

— Oui. Et j'ai ramassé les œufs.

— Combien ?

— Sept.

— Oh, mama... commença-t-il.

Mais quand elle dit « Oui ? », il resta silencieux. Car il ne pouvait pas expliquer pourquoi il était soudain au bord des larmes.

— Si vraiment tu ne veux pas que je m'en aille, je rentrerai demain. Je rendrai l'argent de la maison. Je demanderai à Jamike de me renvoyer l'argent de l'inscription. J'annulerai tout, mama. Après tout, je suis pas encore parti, hein ?

Les mots se déversèrent à une telle vitesse qu'il s'étonna de les avoir prononcés. Car en même temps sa parole se doublait d'un étrange silence. Il savait qu'il ne disait tout ça que pour lui faire plaisir. Il attendit sa réaction, pris de vertige, l'esprit planant comme une plume de pipit.

— Je ne sais pas quoi te dire, finit-elle par répondre. Tu es quelqu'un de bien, une belle personne. Moi aussi, je t'aime. Et j'approuve ta décision... Parce que Dieu m'a donné quelqu'un de bien – il l'entendit soupirer. Pars.

— Tu veux vraiment que je parte, mama ? Parce que si tu dis non, je le jure devant Dieu qui m'a créé, je ne partirai pas.

— Si. Pars.

— D'accord, mama.

— Tu sais que la pondeuse a encore eu un œuf tout rose ?

— Ah ! Obiageli ?

— Oui. Je l'ai fait frire. Il était délicieux.

Ils éclatèrent de rire. Bien plus tard, il regretta sa décision de partir. Jusqu'à ce qu'il sombre dans le sommeil, la joie qui avait rempli son cœur fut obscurcie par le voile du regret. Moi, son chi, je sentais qu'il avait pris la bonne décision, et j'étais convaincu que, loin de le détruire, ce sacrifice affermirait l'amour que lui portait Ndali. Ô Chukwu, si seulement moi aussi je pouvais voir l'avenir ! Si seulement j'avais su ce qui allait advenir, je n'aurais pas eu cette naïveté !

Le lendemain, une fois à l'ambassade, la joie revint remplir son cœur de telle sorte que, dans le taxi qui le ramenait à l'hôtel, il pleura en voyant le visa sur son passeport et le billet d'avion de Turkish Airlines acheté à l'agence conseillée par Jamike. Une fois rentré, il eut l'impression qu'il était l'objet d'un miracle divin. Avant de mourir, son père s'était dit convaincu que son épouse, la mère de mon hôte, veillait sur ses enfants. Mon hôte venait d'échapper de justesse à un terrible accident. Cela lui revenait à présent. Quatre ans plus tôt, il était monté dans un car pour aller rendre visite à son oncle. À la dernière minute, alors que le car allait démarrer, un passager était monté avec un sac de jute rempli de viande de gibier. Mon hôte s'était dit qu'il ne supporterait pas l'odeur pendant tout un voyage. Il était redescendu du car pour en prendre un autre. Ce soir-là, il verrait le premier car aux infos : une épave méconnaissable. Seuls deux des neuf passagers avaient survécu à l'accident. Une force inconnue, indiscernable même pour moi, avait amené là l'homme au gibier et permis à mon hôte d'échapper à une mort prématurée. Il se disait à présent que c'était sans doute la même force qui avait amené Jamike jusqu'à lui : la main de quelque dieu bienveillant, venue l'assister quand il en avait le plus besoin. Quant à moi, comme je l'ai dit, j'attribuais sa bonne fortune à sa chance, ce don qu'il avait obtenu au jardin de Chiokike.

Le trajet en taxi avait été long, ralenti par plusieurs embouteillages. Il avait fermé les yeux et imaginé l'avenir. Il se voyait réuni avec Ndali dans une belle maison à l'étranger. En se concentrant, il les imaginait avec un enfant, un garçon, un gros ballon de foot dans les mains. Ces visions, si fragmentaires et indistinctes soient-elles, apaisaient son âme. Longtemps il avait été un homme perdu, fourrageant dans le chaos de la vie, mais à présent il avait trouvé l'espoir fertile, où tout le bonheur pouvait pousser. À l'hôtel, il téléphona à Ndali, mais elle ne répondit pas. En attendant qu'elle le rappelle, allongé sur le lit, il finit par s'endormir.

Ô Onyekeruwa, après être rentré à Umuahia avec son visa, son

voyage devint plus concret, mais avec lui l'appréhension et la crainte qu'il engendrait. La dernière semaine passa à la vitesse d'un léopard poursuivant sa proie. La veille de son départ pour Lagos, où il devait embarquer à bord du vaisseau volant, il se retrouva à se débattre pour consoler Ndali. Car son chagrin ces derniers jours avait grandi avec une fertilité stupéfiante, tel un taro à la saison des pluies. Ils avaient déjà chargé la camionnette des dernières affaires qu'il n'avait pas réussi à vendre. Pour l'essentiel, des objets qui avaient appartenu à ses parents. Elochukwu, venu les aider, se réserva la lampe rouge rechargeable Binatone. Mon hôte la lui céda gracieusement. Ndali ne voulait rien pour elle. Elle s'était opposée à cette vente. Puisqu'il allait remiser la camionnette dans le garage de son oncle à Aba, disait-elle, pourquoi ne pas y entreposer aussi ses affaires ? Et à présent, alors qu'ils chargeaient le contenu de la dernière pièce, le salon, elle craqua.

— C'est pas facile pour elle, dit Elochukwu. Faut que tu comprennes ça. C'est pour ça qu'elle se sent si mal.

— Je comprends, dit mon hôte. Mais je ne pars pas pour l'Eluigwe. Je reste ici-bas – il attira Ndali contre lui et l'embrassa.

— Ce n'est pas ce que je dis, sanglota-t-elle. C'est pas ça. C'est juste à cause des rêves que je fais depuis quelques jours. Ils ne présagent rien de bon. Tu as tout vendu à cause de moi et de ma famille.

— Alors tu ne veux plus que je m'en aille, mama.

— Mais non, mais non. J'ai déjà dit que tu devais partir.

— Tu vois ? intervint Elochukwu en écartant les mains.

— Je reviendrai bientôt, et on sera de nouveau ensemble, mama.

Sur quoi elle hocha la tête et se força à sourire.

— Voilà ! s'exclama Elochukwu en désignant son visage. Ça y est, elle est contente.

Alors mon hôte éclata de rire puis, la serrant contre lui, embrassa Ndali sur la bouche.

En de tels moments, ô Egbunu, lorsqu'on quitte l'être aimé pour une longue période, tout se fait dans la hâte et avec une intensité accrue. L'esprit absorbe ces moments et les enferme dans une fiole spéciale car ce sont des moments qu'il n'oubliera jamais. Voilà pourquoi la façon dont elle lui prit le visage et lui parla tout près, une fois le chargement achevé, fut l'un des souvenirs qu'il garderait toujours d'elle, indéfiniment remémoré.

Il se dégagea de son étreinte et se précipita dans la maison, en pleurs. Il ne restait que les murs. Un instant, il eut du mal à reconnaître les pièces. Même la cour ne ressemblait à rien de ce qu'il connaissait. Un lézard à tête rouge se tenait à l'endroit où nichaient ses volailles cinq jours encore auparavant, un bout de plume chiffonné collé à sa patte. Il avait pris conscience, en commençant à charger la camionnette, qu'en un sens on pouvait mesurer la vie d'un homme

d'après les choses qu'il possédait. Il s'interrompt pour en faire l'inventaire. Il y avait la maison et son grand terrain et son poulailler, avec son âge et son histoire ; tout cela lui avait appartenu jusqu'à ce jour. La petite ferme et ses récoltes, qui étaient également siennes. Tous les meubles, toutes les photos – ces vieux clichés en noir et blanc. Tous les disques de son père, ces vinyles qui remplissaient presque un sac de jute, les vieilles radios, les valises, les cerfs-volants, et tant d'objets. Il avait même hérité des trucs bizarres comme la portière rouillée de la première voiture de son père (celle qui avait échappé à un accident près du fleuve Oji, et qui remontait à 1978). Il y avait le fusil de chasse de son père, avec lequel il avait abattu la mère de l'oisin ; deux cuisinières à pétrole ; le réfrigérateur ; le petit meuble-bibliothèque près de la table de la salle à manger ; le grand dictionnaire Oxford trônant sur son tabouret à côté du lit paternel ; le tambour ikoro accroché au mur de la chambre parentale ; la mallette métallique de son grand-père, qui renfermait son uniforme ensanglanté de l'armée biafraise, avec ses boutons manquants et ses multiples ravaudages ; les couteaux incurvés ; la boîte à outils de son père ; les derniers vêtements de sa sœur, encore rangés dans sa penderie ; de la vaisselle de porcelaine à foison ; des cuillères en bois ; un mortier et son pilon ; des cruches en plastique ; de vieilles boîtes à café peuplées d'araignées et de leurs œufs ; et même la camionnette proclamant le nom de la ferme qui, pendant des années, avait été l'unique véhicule de son père. Il avait possédé de fond en comble la terre sur laquelle il avait grandi. Mais il avait aussi possédé des choses immatérielles : la cascade qui par temps de pluie se déversait des feuilles du goyavier ruisselant de toutes parts ; le souvenir d'un voleur qui avait escaladé leur clôture pour se réfugier dans l'enceinte et échapper aux griffes d'une foule déchaînée qui menaçait de le lyncher ; la hantise des émeutes ; les rêves que son père avait eus pour lui ; tous les Noël's fêtés en famille ; le souvenir de vacances aux quatre coins du pays ; l'espoir timide, frappé de mutisme ; la rage qui ne pouvait s'épancher ; l'accumulation du temps ; la joie de vivre ; la douleur de la mort : tout cela, pendant si longtemps, avait été sien.

Il regarda tout autour de lui, la clôture, le puits, le goyavier, tout le reste, et il comprit que cet endroit avait été une part de lui-même. À dater de cet instant, il allait vivre comme un animal du présent à la queue perpétuellement tendue vers le passé. C'est cette idée par-dessus tout qui le déchirait et le faisait pleurer tandis qu'Elochukwu, qui devait remettre les clés aux nouveaux propriétaires, fermait la maison.

Ô Gaganaogwu, mon hôte pleurait aussi parce que l'enfant de l'homme naît sans savoir ce qu'il fut dans sa vie passée. Il naît, ou plutôt renaît, aussi vierge et lisse que la surface de la mer. Mais une

fois qu'il grandit, il acquiert des souvenirs. Une personne ne vit que de l'accumulation de ce qu'elle apprend. Voilà pourquoi quand un homme est seul, dépouillé de tout, il plonge dans son monde intérieur. Quand il est seul, tout ce qu'il a vécu s'ajuste et s'assemble en un tout. Un homme n'est jamais plus lui-même que quand il est seul. Car alors tout ce qui a fini par constituer son être – les émotions profondes, les motivations profondes de son cœur – s'élève des profondeurs à la surface de son être. Voilà pourquoi, quand il est seul, son visage revêt une expression distincte de toute autre. Ce visage, personne d'autre ne le verra ni ne le connaîtra jamais. Car si quiconque l'approche, ce visage se rétracte comme un tentacule et lui présente une autre expression, presque un nouveau visage. Ainsi seul, tout au long de son trajet nocturne dans le car qui l'emmenait à Lagos, mon hôte s'attardait sur ses souvenirs, avec une expression que nul ne verrait jamais.

Bien que dérangé durant tout le voyage par l'odeur de son voisin de droite, il s'assoupit plusieurs fois, la tête appuyée contre une valise qui débordait du casier à bagages jusque sur le dossier de son siège. Il fit des rêves saisissants. Voici un de ses rêves : avec Ndali, il remonte la nef d'une église. Il y a des lumières partout, jusqu'au-dessus des images des saints, de Jésuskri et de la Madone au mur derrière l'autel. C'est l'église dont elle lui avait parlé si souvent. Le prêtre, le père Samson, est debout, les mains jointes tenant un chapelet. Les tambours au son grave, joués par l'enfant de chœur à la tête marquée d'une grande cicatrice, résonnent près de la sacristie. Mon hôte voit devant lui, souriante et dansante, la mère de Ndali, élégamment vêtue. Il y a aussi le père de Ndali, et puis Chuka, la barbe encore plus longue, qui se détache sur sa peau claire et éclatante. Tous deux sourient aussi, tous deux sont en costume. Alors, tout joyeux, il baisse les yeux sur sa propre tenue : il porte le même costume qu'eux ! Et c'est pareil pour Elochukwu. Mais qui est cet homme joufflu à la bouille ronde, à la chevelure en forme d'île – un cône entouré de peau nue ? C'est Jamike, Jamike son sauveur ! Et lui aussi porte costume bleu et cravate noire. Et il danse, fermant le cortège derrière mon hôte, et se démène en sueur au rythme du chant nuptial.

*Ma femme m'est donnée par Dieu
Mon mari m'est donné par Dieu
Et ce don de Dieu
Durera jusqu'à la fin des temps*

Il se réveilla et vit que le car parcourait un tronçon d'autoroute flanqué de forêt, dans des ténèbres que seuls éclairaient les phares des véhicules qui les croisaient, voitures, camions, semi-remorques. Il se

redressa et repensa à la nuit précédente, une nuit qui avait été pénible pour Ndali et dont l'obscurité s'était lentement épaissie comme de l'eau de pluie qui s'écoule goutte à goutte dans une bouteille. Il l'avait vue se débattre toute la journée pour cacher sa tristesse, et avait dû lui dire à maintes reprises de ne pas pleurer. Mais, la nuit venue, alors même qu'elle était tombée malade et que sa sueur avait une odeur paludique, elle lui avait demandé qu'ils fassent l'amour, pour leur dernier jour ensemble. Alors, lentement, le cœur fiévreux, il lui avait retiré sa culotte. Lorsqu'elle fut nue, le sexe humide et prêt, les yeux clos, le visage souriant d'excitation, les cils mouillés de larmes, il déboutonna son short. Puis, lentement, doucement, en lui tenant la main tandis qu'elle s'agrippait à sa nuque, il lui fit l'amour. Et tout au long de leur étreinte elle se cramponna à lui, si fort qu'il éjacula en elle et que le sperme s'écoula ensuite d'entre ses lèvres jusque sur les jambes de Nonso.

Lorsqu'il se rendormit, je me glissai hors de lui comme toujours en pareil cas. Mais je vis que le car était envahi d'esprits protecteurs et de créatures errantes, regroupés dans un vacarme assourdissant. L'un d'eux, un fantôme, un akaliogoli, qui apparaissait dans une brume si fine qu'elle semblait une simple tache sur l'étoffe des ténèbres, se tenait près d'une jeune femme endormie à l'avant, la tête sur l'épaule de son voisin. Debout devant elle, le fantôme disait en sanglotant : « N'épouse pas Okoli, je t'en prie, ne l'épouse pas. C'est un homme mauvais, c'est lui qui a tué. Il te ment. Je t'en prie, ne fais pas ça, Ngozi, où mon esprit n'aura jamais de repos. Il m'a tué pour t'avoir à lui. Je t'en prie, Ngozi, ne fais pas ça. » Et il gémissait à pleins poumons, d'une voix déchirante et funèbre. Puis il reprenait sa supplication encore et encore, sans fin. Je l'observai quelque temps, et je me dis qu'il devait l'adjurer ainsi depuis longtemps, sans doute plusieurs lunes. Je fus pris de tristesse pour lui, cet onyeuwa abandonné par son corps comme par son esprit protecteur, empêché de s'élever vers l'Alandiichie, empêché de se réincarner. Quel sort terrible !

Mon hôte dormit tout le reste du trajet, et ne se réveilla que parvenu à Ojota Park, que les nids-de-poule transformaient en cauchemar chaotique à la lumière du jour. Une pluie légère tombait, et les vendeurs ambulants – de pain, d'oranges, de montres, d'eau – s'étaient réfugiés dans un abri au toit de zinc soutenu par des piliers métalliques, dont la façade proclamait le nom du parc à la peinture rouge. Des femmes se couvraient la tête de sacs en plastique noirs. Un vendeur de sodas brava la pluie pour courir en plissant les yeux vers le car qui stationnait. Mon hôte se hâta de descendre, soucieux de son haleine. Il se rappelait que Ndali lui avait dit de se laver les dents à l'aéroport avant d'embarquer. Sinon, il arriverait à Chypre en puant de

la bouche.

Avant qu'il puisse soulever ses deux gros sacs de voyage, deux hommes, des chauffeurs de taxi, se ruèrent pour les lui prendre des mains. Il laissa faire le premier, un petit homme sec aux yeux globuleux. Il empoigna l'un des sacs avec une telle vivacité qu'il était presque sorti du parking quand mon hôte, hébété, comprit ce qu'il faisait. Il lui emboîta le pas en tenant l'autre sac à deux mains contre son ventre. La pluie tombait lentement sur lui tandis qu'à la suite de l'homme il traversait la chaussée encombrée, en esquivant les bus et les voitures qui klaxonnaient, dans un vacarme invraisemblable. Au loin s'élevait un pont, et au-delà une étendue d'eau. Partout ou presque il y avait des oiseaux, d'innombrables oiseaux. L'homme s'arrêta devant un immeuble en construction aux parpaings troués ; sur le perron étaient assis plusieurs hommes. C'était là qu'étaient garés deux taxis cabossés, dont le sien. Il avait été embouti à l'arrière et il lui manquait un rétroviseur, dont ne subsistait qu'un moignon du support en plastique. Le chauffeur balança le sac dans le coffre poussiéreux, puis prit celui que tenait mon hôte et l'y jeta aussi, sur la roue de secours. Il claqua le capot du coffre plusieurs fois jusqu'à ce qu'il le ferme et fit signe à mon hôte de monter. « À l'aéroport ! » dit le chauffeur à l'un des hommes assis sur le perron. Puis il monta à son tour.

DEUXIÈME PARTIE

Deuxième incantation

Dikenagha, Ekwueme...

Je t'adjure d'accueillir en offrande ma deuxième incantation, la langue de l'Eluigwe...

Reçois-la telle la *ngoborogu-oji*, la noix de kola en quadruple rosace...

Je dois te louer de nous accorder le privilège, à nous esprits protecteurs des humains, de comparaître devant la cour radieuse de Bechukwu pour témoigner en faveur de nos hôtes...

Les anciens disent que l'enfant qui se purifie les mains pourra manger à la table de ses aînés...

Ô Egbunu, mon hôte a les mains pures, permets-lui de manger à la table des aînés...

Ô Ezeuwa, laisse nicher l'aigle, laisse nicher le faucon, et si l'un dénie à l'autre le droit de nicher, puissent ses ailes se briser !

À présent que mon hôte quitte la terre de ses ancêtres, son histoire va changer, car ce qui se produit sur la rive d'un fleuve n'est jamais semblable à ce qui se déroule dans une chambre...

Le tison ne brûlera pas les mains de l'enfant si c'est sa mère qui le lui donne...

L'arbre qui veut épouser une femme doit d'abord avoir des testicules...

Le serpent engendre toujours créature aussi longue que lui...

Puissent tes oreilles demeurer aux aguets pour m'entendre témoigner en faveur de mon hôte, te supplier de dissuader Ala de le punir...

Ô Gaganaogwu, s'il s'avère que ce que je redoute est bel et bien arrivé, que ce crime soit jugé comme une erreur involontaire, et digne de pitié...

Puisse mon récit te convaincre que mon hôte ne nourrit nulle malveillance envers cette femme, sa victime...

Ô Egbunu, il fait nuit sur la terre des hommes, et mon hôte est

endormi, preuve supplémentaire que son crime, si crime il y a, a été commis en toute innocence...

Car nul ne pêche dans un lac à sec ni ne se baigne dans le feu...

Et c'est ainsi, ô Agujiegbe, que je reprends hardiment mon récit !

L'oiseau plumé

Ô Okaaome, dans l'Alandiichie j'ai entendu des anciens, morts depuis longtemps, se demander pourquoi leurs enfants avaient délaissé leurs traditions. Je les ai vus se lamenter sur cet état des choses. J'ai entendu les ndiichie-nne, les glorieuses mères, déplorer que leurs filles n'aient plus la même allure. Les mères majestueuses demandent pourquoi elles ne portent presque plus le *uli*, qu'elles-mêmes arboraient avec fierté. Pourquoi ne se parent-elles plus de *nzu*, cette pure craie de la terre ? Pourquoi les cauris ne s'épanouissent-ils dans les eaux de l'Osimiri que pour s'y enfouir sans avoir été ramassés ? Pourquoi, se plaignent-elles, les fils des anciens ne conservent-ils plus leurs *ikengas* ? Du haut de leur royaume bien au-delà des confins de la terre, les loyaux anciens scrutent l'étendue des terres où ils vécurent, de Mbosi à Nkpa, de Nkanu à Igberre, et comptent sur les doigts de la main les sanctuaires érigés par les hommes à leurs esprits protecteurs et leurs *ikengas*. Pourquoi les autels des chis et des *ezis* tutélaires sont-ils ainsi tombés dans l'oubli ? Pourquoi les enfants ont-ils adopté les usages de ceux qui ne connaissent pas les leurs ? Pourquoi ont-ils empoisonné le sang de leur lignée et relégué dans les ténèbres extérieures les dieux de leurs pères ? Pourquoi Ala est-elle sevrée de ses luxuriantes plumes de jeunes *okeokpas*, et Ozala – Viande-séchée-qui-emplit-la-bouche – privée de sa tortue ? Pourquoi, s'interrogent les stoïques anciens dans leur solennelle indignation, les autels d'Amandioha sont-ils asséchés comme un gosier de squelette alors que tout autour les brebis paissent impunément ? Ce qu'ils n'ont pas l'air de comprendre, c'est que le Blanc a ensorcelé leurs enfants par les produits de sa magie. Et à vrai dire, les anciens et les mères vénérables oublient que cela avait commencé dès leur époque.

J'habitais un hôte il y a plus de trois cents ans lorsque le Blanc apporta des miroirs à Nnobi, terre d'hommes aussi vaillants et sages que les divinités d'autres contrées. Mais ils furent si fascinés par ces

objets, et leurs femmes si reconnaissantes, qu'il s'ensuivit un violent bouleversement. Je dois pourtant admettre que même alors, et pendant plus de cent ans, ils ne renoncèrent pas aux usages de leurs ancêtres. Ils adoptaient ces objets – miroirs, mousquets, tabac – sans détruire pour autant les autels de leurs chis. Mais leurs enfants se persuadèrent que la magie du Blanc était plus puissante. Et ils cherchèrent à obtenir ses pouvoirs et sa sagesse. Ils se mirent à désirer ce qu'il possédait, comme le véhicule volant à bord duquel mon hôte embarqua à Lagos. Les enfants des anciens s'émerveillent souvent à sa vue. Ils demandent : Quelle est cette chose faite de main d'homme ? Pourquoi le Blanc est-il si puissant ? Comment des hommes peuvent-ils voler dans les cieux, jusqu'au firmament, plus haut encore que les oiseaux ? Ce sont là choses que je peux comprendre. Il y a bien des cycles d'existence, j'habitais le corps d'un grand homme qui fut ligoté comme une bête sacrificielle et emmené au pays du Blanc. Lui-même, ses ravisseurs et d'autres captifs naviguèrent sur les eaux du grand Osimiri que, même du haut du Bechukwu, nous voyons s'étendre sans fin autour du monde. Cette traversée de l'océan prit des semaines, au point que je me lassai de contempler les flots. Mais même alors, je m'émerveillai que le navire puisse progresser sans sombrer, alors qu'un homme ne peut marcher sur l'eau.

Imagine, ô Egbunu, ce que durent ressentir les enfants des ancêtres en découvrant ce sage et vénérable proverbe : Un homme aura beau sauter, jamais il ne pourra voler. Ils durent se demander pourquoi les anciens disaient cela, avant de secouer la tête et de les traiter d'ignorants. Pourquoi ? Parce que l'homme n'est pas un oiseau. Mais les enfants voient un avion et constatent stupéfaits que cette sagesse a été mise à bas par les sortilèges du Blanc. Chaque jour les humains volent, sous diverses formes. Nous les voyons, sur la route qui s'élève vers l'Eluigwe, emplir les cieux de véhicules argentés. Les hommes font même la guerre du haut des cieux ! Dans l'un de mes nombreux cycles terrestres, mon hôte d'alors, Ejinkeonye Isigadi, faillit ainsi être tué par une arme tirée du ciel sur Umuahia, en cette année que le Blanc désigne comme 1969. Ce n'est pas tout : les anciens affirment qu'on ne peut converser avec un homme qui se trouve en pays lointain. Absurde ! doivent s'écrier leurs enfants, qui aujourd'hui conversent à distance aussi aisément que s'ils étaient couchés dans le même lit. Mais ça ne s'arrête pas là.

Si on ajoute à cela les séductions de la religion du Blanc, ses inventions, ses armes (sa capacité par exemple à creuser des cratères dans la terre et à déchiqueter arbres et hommes), on comprendra pourquoi les enfants ont abandonné les usages de leurs augustes ancêtres. Ils ne saisissent pas que ces usages étaient tout simplement différents de ceux du Blanc. Les anciens regardaient vers le passé pour

aller de l'avant. Ils se fiaient non pas à ce qu'ils voyaient mais à ce que leurs pères avaient vu. Ils estimaient que tout ce qu'il fallait savoir de l'univers avait été découvert depuis longtemps. Ils ne pouvaient concevoir qu'un homme vivant dans le présent affirme, j'ai découvert ceci, ou j'ai inventé cela. À leurs yeux, c'était l'arrogance suprême de prétendre que tous ceux qui avaient vécu auparavant avaient été légers ou négligents et qu'on n'y voyait clair qu'*aujourd'hui*. Si on demandait à un éminent ancêtre : Pourquoi plantes-tu tes ignames ainsi ? il répondrait : Parce que c'est comme ça que mon père me l'a appris. Si on lui demandait pourquoi il ne pouvait user de sa main gauche pour saluer un ancien, il répondrait : Parce que ce n'est pas *omenala*. La civilisation des anciens était fondée sur la préservation de ce qui existait déjà plutôt que sur la découverte du neuf.

Ô anciens de l'Alandiichie, ancêtres de l'Alaigbo, des peuples noirs de la forêt tropicale, gardiens de la sagesse du Noir, écoutez-moi : c'est à cause des produits de la magie du Blanc qu'à présent vous vous lamentez sur vos enfants telles des poules après l'attaque d'un faucon. C'est le Blanc qui a piétiné vos traditions. C'est lui qui a séduit et violenté vos esprits ancestraux. C'est à lui que les dieux de votre terre ont soumis leur tête, qu'il a rasée jusqu'au crâne. Il a flagellé vos grands prêtres et pendu vos dignitaires. Il a dompté les animaux de vos totems et emprisonné les âmes de vos tribus. Il a craché au visage de votre sagesse, et vos glorieux mythes se taisent devant lui.

Ô Ijango-ijango, pourquoi ai-je donc parlé des anciens d'une langue si volubile ? Parce que l'objet qui emportait dans le ciel mon hôte et d'autres comme lui était d'une splendeur indescriptible. Tout au long du voyage, même mon hôte, cet amoureux des oiseaux, se demanda comment il volait. Il lui semblait que l'avion se propulsait par ses ailes. Il fendait les nuages et dominait l'interminable étendue d'eau, qui avait la couleur du ciel à la fin de la saison des pluies. C'était l'Osimiri, le grand océan qui se déploie sur toute la circonférence du monde. L'eau qui contient le sel, l'*osimiri-nnu*. Tes larmes sacrées, ô Chukwu.

Par curiosité, je quittai le corps de mon hôte et m'aventurai hors de l'avion. Je fus aussitôt noyé dans une étendue chaotique de bruits et de créatures surnaturelles. Partout, jusqu'à l'horizon, je voyais des êtres désincarnés – onyeuwas, esprits protecteurs et autres – en route pour quelque part, s'élevant ou descendant à une vitesse incroyable. Au loin, une masse grise de créatures rampait sur l'orbe radieux du soleil. Je m'efforçai de les ignorer et de me concentrer sur l'avion, dont les ailes ne battaient pas comme celles d'un oiseau. Je planai au-dessus de lui, épousant son allure contre nature. Je n'avais jamais observé un tel engin, et il me terrifiait. Je me hâtai de regagner le corps de mon hôte. Il continuait d'examiner l'avion, fasciné, car on y

trouvait des gens, des écrans de télévision, des toilettes, des plateaux-repas, des fauteuils, bref, tout ce que contiennent les maisons humaines sur la terre ferme. Mais ses pensées revenaient toujours à Ndali.

Bientôt il s'endormit, et à son réveil trop de choses arrivèrent en même temps. Les gens applaudissaient, et leurs acclamations couvraient la voix dans les haut-parleurs. L'avion, après un cahot, filait à travers un élément qui n'était plus l'air, puisque mon hôte le sentait vibrer au contact du sol. Et l'avion était désormais baigné à la fois de la lumière du jour et de la lumière artificielle de la cabine. Il releva le volet et comprit la raison de cette effervescence. À son tour il fut saisi de joie. Il se dit que si ses parents avaient été encore en vie, ils auraient été intensément fiers de lui. Il pensa à Nkiru, à ce qu'elle devenait à Lagos. Il se demanda, avec une vague tristesse, si elle avait eu un enfant de cet homme tellement plus âgé qu'elle. Les enfants des hommes ne pensent pas de la même façon aux choses agréables ou désagréables. Voilà pourquoi son esprit mettait en avant l'âge de son beau-frère. Il appellerait sa sœur d'ici, d'*Instanbull* : ça changerait peut-être quelque chose. Peut-être qu'elle reprendrait confiance en lui, son frère, sa seule famille. Mais comment faire ? Il n'avait ni son numéro ni celui de son mari. C'était toujours elle qui l'appelait avec une carte prépayée pour les grandes occasions, Noël, le Jour de l'An, Pâques à la rigueur, et une fois pour l'anniversaire de la mort de leur père. Ce jour-là, elle avait pleuré au bout du fil ; il en avait été tout remué, et avait espéré qu'ils renouent. Mais ça n'avait rien changé. Lorsqu'elle avait terminé la communication avec son rituel « Je voulais juste prendre de tes nouvelles », il avait compris qu'elle allait de nouveau disparaître dans le néant.

Il fut arraché à ses pensées par une explosion soudaine de voix et d'applaudissements. Les visages s'illuminèrent d'un sourire, on se mit à extraire les bagages de leurs compartiments, à empiler des sacs à dos, à tirer les poignées des valises à roulettes. Les raisons de cette allégresse étaient variées, mais il comprit en entendant crier « Gloire à Dieu » et « Alléluia » à l'arrière de l'avion que les gens étaient contents d'avoir atterri sans encombre. Il lia cette joie à la série récente d'accidents d'avion au Nigeria. Peu de temps auparavant, un appareil s'était écrasé avec à son bord plusieurs personnalités officielles, dont le sultan de Sokoto et le fils d'un ex-président ; il n'y avait eu que de rares survivants. Moins d'un an plus tôt, une célèbre évangéliste, Bimbo Odukoya, avait trouvé la mort dans une autre catastrophe aérienne. Mais il se dit que ces gens étaient surtout heureux d'avoir échappé au lieu de leurs souffrances et d'arriver dans un nouveau pays. L'avion s'était soustrait au pays de la misère, de la foire d'empoigne, un pays où les pires ennemis d'un homme sont ses

proches ; un pays de kidnappeurs, de tueurs illuminés, de policiers qui rudoient les automobilistes qu'ils interpellent et abattent ceux qui leur refusent un pot-de-vin, un pays de dirigeants qui méprisent ceux qu'ils dirigent et les spolient de leur bien commun ; un pays d'émeutes et de crises, de grèves interminables, de pénuries d'essence, de chômage, d'égouts obstrués, de routes défoncées, de ponts qui s'écroulent, de rues jonchées d'ordures, de quartiers à l'abandon et de perpétuelles coupures de courant.

Ô Olisabinigwe, les glorieux anciens disent que, lorsqu'un homme pénètre en pays inconnu, il redevient un enfant. Il doit poser des questions, demander son chemin. C'est ainsi qu'en débarquant mon hôte fut désarmé. L'aéroport était immense et grouillait de monde. Il pensa avant tout à ses bagages de soute, où il avait rangé presque tous les biens qu'il n'avait pas vendus ou brûlés ou laissés chez son oncle ; et puis il se rappela que, comme on le lui avait seriné, il les récupérerait à Chypre. Il n'avait avec lui que la sacoche que lui avait donnée Ndali, et qui contenait sa lettre, des photos, les certificats d'inscription universitaire et tous les documents indispensables qu'il devrait présenter à l'administration de ce nouveau pays. Ses compatriotes noirs s'aventurèrent dans ce chaos et disparurent parmi le flot humain. À gauche, à droite, derrière, ils se détachaient fugacement dans la foule. Il s'avança jusqu'au centre de l'immense hall dominé par une énorme horloge accrochée au plafond. Il s'arrêta derrière un vieux couple au teint de banane qui contemplait l'horloge comme s'il s'agissait d'un pendu. Une voiturette klaxonna derrière lui. Il s'écarta et elle poursuivit son chemin en klaxonnant à chaque obstacle, se frayant un passage dans la cohue du terminal comme si elle traversait un marché d'Umuahia, parmi les annonces intermittentes de départs et d'arrivées qui résonnaient dans tout le hall. Mon hôte fit demi-tour et partit dans la direction qu'avaient prise ses compatriotes.

Il avait parcouru au moins cinq cents mètres et croisé toutes sortes de spectacles curieux, l'esprit encombré de pensées, quand il tomba sur un homme à longue barbe et lunettes noires. Il lui demanda où il devait aller. L'homme voulut voir sa carte d'embarquement. Il sortit le bout de papier qu'on lui avait donné à l'aéroport.

— Ton avion pour Chypre part à sept heures. Il n'est que trois heures, alors il faut attendre. Moi-même, j'y vais. Alors relax, d'accord ?

Il le remercia et l'homme partit de son côté d'une démarche vaguement dansante. « Relax », avait-il dit. Ça voulait dire attendre. Ça voulait dire aussi qu'il y a beaucoup de choses qu'un homme ne peut pas contrôler. Il y a des forces qui doivent s'assembler, des

éléments qui doivent s'agencer, un laps de temps convenu et un code partagé qui au bout du compte se concrétisent en une impulsion de mouvement. Il en avait là un exemple. Pour partir d'ici, il devait s'assembler avec d'autres gens qui avaient également payé pour aller au même endroit. Une fois rassemblés, ils monteraient dans l'avion. D'autres personnes les y attendraient pour le manœuvrer. Mais il ne fallait pas oublier, ô Egbunu, que cela n'arriverait que lorsque l'aiguille de l'horloge indiquerait sept heures. Tel était leur signal, à lui et à tous ces gens. Au temps des grands anciens, c'était la voix du village, le crieur public et son gong. Comme je l'ai déjà dit, la civilisation du Blanc dépend de cette mesure du temps. Si on lui enlevait l'horloge, rien dans son univers ne serait possible.

Que devait-il faire en attendant que l'horloge marque sept heures ? Se relaxer. Mais moi, son chi, je ne pouvais pas me relaxer, car je sentais quelque chose d'anormal au domaine des esprits, sans pouvoir dire quoi. Peu après, mon hôte trouva un siège dans un espace où un petit groupe de gens buvaient et fumaient. Il contemplait cette alcôve, et l'image fugace d'un homme barbu qui se déplaçait tel un possédé. Il se rappela comment sa barbe avait poussé après la mort de son père : il ne s'était pas rasé pendant des semaines, jusqu'au jour où en se voyant dans un miroir il avait éclaté d'un rire interminable – au point de se demander ensuite s'il n'était pas devenu fou.

À côté de lui, une femme blanche dormait, les paupières tressautant comme celles d'un enfant. Il l'observa quelques minutes, le regard attiré par la ligne de veines verdâtres sur son cou et par ses ongles longs et bleus. Elle lui faisait penser à Miss J, dont il se demanda si elle était toujours prostituée. Tandis qu'il était assis, ô Chukwu, je quittai brièvement son corps. J'avais hâte de voir à quoi ressemblait le monde des esprits en un tel lieu, et je n'avais pu le faire jusqu'à présent à cause des incertitudes de mon hôte. De fait, je m'aperçus que l'endroit était peuplé d'esprits, dont certains si grotesques de forme et d'apparence que leur image se grava en moi. L'un d'eux arborait le costume brumeux des fantômes anciens et des êtres désincarnés ; jamais je n'avais vu de créature plus pâle. Elle se tenait derrière un homme blanc flétri en fauteuil roulant, qui regardait dans le vide. Un fantôme était assis à l'écart à même le sol, indifférent aux humains qui le traversaient. Il ne réagit même pas quand le ballon de foot d'un enfant transperça son torse impalpable. Il continua de secouer la tête, de gesticuler, de déblatérer dans une langue étrangère en un flot de paroles dégoulinant.

Mon hôte s'était levé de son siège lorsque je regagnai son corps. Il marcha un bon moment avant de tomber sur deux Nigériens qui étaient assis juste devant lui dans l'avion. Ils émergeaient d'une boutique suréclairée, avec à la main le même sac multicolore que bien

des voyageurs. Des bribes de leur conversation qu'il avait saisies durant le vol, il avait déduit que l'un des deux hommes vivait à Chypre depuis quelque temps, ce que semblait confirmer sa démarche assurée. Il portait un blouson et un jean, des écouteurs aux oreilles. L'autre homme, de la taille de mon hôte, portait un gilet. Il avait l'air négligé, l'œil chassieux, la physionomie d'un homme secrètement tourmenté. Mon hôte se hâta de les rattraper pour leur demander la marche à suivre.

— Excusez-moi, mes frères, les héla-t-il.

Lorsqu'il les rejoignit, l'homme au blouson changea son sac d'épaule et lui tendit la main comme s'il l'attendait.

— Excusez-moi, vous êtes du Nigeria ? demanda mon hôte.

— Oui, oui.

— Et vous allez à Chypre ?

— Oui, confirma l'homme tandis que son compagnon hochait la tête.

— T'es déjà allé là-bas ? demanda ce dernier.

— Non, jamais, répondit mon hôte.

L'homme regarda son compère, qui dévisagea mon hôte avec un regard étonnamment insistant tandis que défilaient d'autres passagers du vol.

— Moi non plus. Et tu sais, mon frère, je regrette qu'on m'ait pas prévenu avant que je quitte le Nigeria.

— Pourquoi ? demanda mon hôte.

— Pourquoi ? répéta l'autre en désignant l'homme au blouson. Parce que T.T. y est déjà allé, et il dit que ce n'est pas un bon endroit.

Mon hôte leva les yeux vers T.T. qui acquiesçait.

— Je comprends pas, dit mon hôte. Ça veut dire quoi, c'est pas un bon endroit ?

L'autre se contenta de rire sous cape, et secoua la tête comme s'il venait d'énoncer une vérité universellement admise et s'apercevait que son interlocuteur l'ignorait.

— T.T. t'en parlera mieux que moi. Moi j'y suis jamais allé, j'étais juste assis à côté de lui dans l'avion de Lagos et c'est lui qui m'a raconté plein de trucs.

T.T. parla de Chypre à mon hôte. Et il en brossait un tableau sinistre. Il ne s'interrompait que lorsque mon hôte lui posait une question – « Comment ça, y a pas de boulot ? » ; « Tu plaisantes, j'espère ? » ; « Mais je croyais que ça faisait partie de l'Europe ? » ; « Y a pas d'ambassade anglaise ou américaine ? » ; « Ils t'ont mis en prison ? » ; « Comment c'est possible ? » –, mais même quand il eut achevé son récit mon hôte n'en croyait pas ses oreilles.

— Tu sais quoi ? Je suis foutu. Pauvre de moi ! s'écria l'autre, que T.T. appelait Linus.

Et il se prit la tête à deux mains.

Mon hôte se détourna d'eux et marmonna que ça ne pouvait pas être vrai ; il était extrêmement troublé. Comment, se demandait-il, pouvait-on ne pas trouver de travail dans un pays *étranger*, où vivaient des Blancs ? Peut-être que les étudiants nigériens qui y allaient étaient des fainéants. Et si cet endroit était aussi terrible que le prétendait T.T., pourquoi y retournait-il ? Ses propos contredisaient tous ceux de son ami Jamike, qui l'avait assuré que sa vie prendrait un tournant positif lorsqu'il serait à Chypre, qu'il ne tarderait pas à pouvoir s'acheter une maison et que de là il n'aurait aucun mal à émigrer dans un autre pays, en Europe ou ailleurs.

T.T. continuait d'évoquer tous ceux qu'on avait attirés à Chypre par de fausses promesses, mais mon hôte ne l'écoutait que d'une oreille, car de l'autre il affrontait sa voix intérieure. Et, ô Chukwu, je lui soufflai l'idée qu'elle lui conseillait la meilleure chose à faire : appeler Jamike pour lui parler de tout ça sans attendre qu'il vienne le chercher à l'aéroport de Chypre. De fait, se rappela-t-il sitôt cette pensée absorbée par son esprit, Jamike lui avait explicitement demandé de l'appeler dès qu'il arriverait à Istanbul. Et même si T.T. parlait cette fois-ci d'un homme qui, arrivé à Chypre, découvrit qu'il avait été floué, et arpentait désormais les rues tel un fou en haillons, il lui signifia qu'il voulait partir. Et il profita du premier silence pour dire :

— Je veux téléphoner à mon ami. Je vais l'appeler.

Le tandem secoua la tête ; T.T. arborait un léger sourire perplexe. Mon hôte gagna la cabine téléphonique, décidé à obtenir de Jamike confirmation que tout ce qu'avait dit T.T. était soit erroné soit une manœuvre destinée à effrayer Linus. Peut-être voulait-il l'escroquer, peut-être ces mensonges faisaient-ils partie de son stratagème. Il devait rester sur ses gardes avec ces hommes. Je me réjouissais de ses réflexions, car j'ai vécu assez longtemps parmi les hommes pour savoir que toute rencontre entre des inconnus est régie par l'incertitude voire le soupçon. Si on rencontre quelqu'un au marché et qu'on s'engage dans une transaction, la crainte ne tarde pas à surgir. Est-ce qu'il n'essaie pas de m'arnaquer ? Est-ce que ce grain, ce verre de lait, cette montre vaut autant qu'il le dit ? Si un homme rencontre une femme qui l'intéresse, il se demande : Est-ce que je vais lui plaire ? Est-ce qu'elle acceptera de boire un verre avec moi ?

C'est ainsi que mon hôte avait réagi. Tout échauffé, l'esprit envahi d'un flot de questions tel le sang jailli d'un membre amputé, il partit d'un pas chancelant vers les trois cabines téléphoniques à l'autre bout de l'aérogare. Il attendit que la deuxième se libère, derrière deux hommes blancs en costume blanc. Ils exhalaient un luxueux parfum, et portaient chacun deux de ces sacs en plastique dont tout le monde ou

presque semblait doté, et qui arboraient l'inscription DUTY FREE, dont il ignorait le sens. Lorsqu'ils eurent passé leurs appels, il entra dans la cabine. Il sortit la feuille de carnet sur laquelle il avait griffonné le numéro de Jamike et le composa en suivant les instructions de l'opératrice. Mais il n'obtint qu'une friture de bruits parasites et une voix qui lui répétait que le numéro était incorrect avant de basculer dans une langue exotique. Il refit le numéro, pour un résultat identique.

Ô Ezeuwa, jamais depuis que je l'accompagnais je ne l'avais vu dans un tel état. Il posa au sol la sacoche qu'il portait en bandoulière et recomposa ce numéro duquel Jamike l'avait appelé encore la semaine précédente. Mais, en se retournant, il s'aperçut que s'était formée derrière lui une longue file de visages impatients et fiévreux. Il raccrocha et, les yeux toujours fixés sur la feuille, retraversa l'aérogare bondée. Quand il parvint à l'endroit où il avait rencontré T.T. et Linus, ils avaient disparu. À leur place se tenait un Blanc à la barbe touffue, dont les yeux chassieux contemplaient stoïquement le monde comme si on y avait mis le feu. Ô Ebubedike, c'est alors que j'eus une première prémonition de ce qui allait advenir.

Ô Obasidinelu, je ne savais pas au juste ce que j'avais vu, pas plus que mon hôte. Mais ce que je savais, et lui aussi, c'est que quelque chose n'était pas normal ; pourtant, il n'y avait pas de quoi paniquer. Le monde des hommes est plein de choses anormales. C'est même la norme. Ce n'était pas pour autant signe d'un malheur imminent. Voilà pourquoi les anciens disent que le mille-pattes n'est pas toujours champion à la course. Les choses peuvent s'aligner de travers ; l'obscurité peut gagner et ronger la lumière du jour sans forcément que la nuit tombe. Je me refusai donc à l'alerter. Je le laissai partir en quête des deux hommes qu'il finit par trouver, une heure avant le vol, près d'une fontaine, les yeux rivés sur un ordinateur. Il courut vers eux comme s'il fuyait un léopard. Quand il les rejoignit, il était hors d'haleine.

— On est allés manger là-bas, dit T.T. en désignant un endroit au seuil duquel un panneau annonçait, dans la langue du Blanc, CAFÉTÉRIA. Tu as eu ton ami ?

Mon hôte secoua la tête.

— J'ai essayé, essayé, mais ça ne marche pas. Ça ne marche pas.

— Pourquoi ? Fais voir le numéro. Est-ce qu'il est bon ? Ça doit commencer par un 11.

Il sortit le papier que T.T. examina d'un air concentré.

— C'est ça le numéro ?

— Oui, c'est ça, mon frère.

T.T. secoua la tête.

— Mais c'est pas un numéro de Chypre ! – il brandit le papier. C'est pas un numéro de Chypre, ça, tu peux me croire.

— Je ne comprends pas.

T.T. se rapprocha de lui en désignant les chiffres.

— Chypre a un indicatif turc. C'est la République turque de Chypre du Nord. L'indicatif, c'est 90. Là, c'est 34. C'est pas un numéro de Chypre, ça.

Mon hôte en resta figé comme un oiseau pris dans des vents contraires.

— Mais il m'a appelé plusieurs fois.

— De ce numéro ? C'est pas un numéro de Chypre, tu peux me croire. Il t'a donné une adresse ?

Mon hôte secoua la tête.

— Pas d'adresse. D'accord... Il t'a donné une lettre ? Comment t'as eu ton visa ?

— Il m'a envoyé mon attestation d'inscription. Et je l'ai portée à l'ambassade.

Il ouvrit sa sacoche et en sortit fébrilement un papier qu'étudièrent T.T. et Linus.

— Hum, il a bien contacté la fac. C'est une vraie attestation, je vois ça – mon hôte voulut répondre, mais T.T. poursuivit : Et il a payé les frais de scolarité, puisque c'est une lettre d'admission ferme. Je te posais la question, car j'ai vu tellement de gens se faire plumer ! Des arnaqueurs se font passer pour des représentants de la fac et leur piquent leur fric. Parce qu'en fait ils ne paient pas les frais de scolarité. Ils se mettent tout dans la poche.

Ô Ijango-ijango, mon hôte en resta sans voix. Il tenta bien de parler, pour dégeler les pensées qui enserraient son esprit dans un bloc de glace, mais elles refusaient de fondre. En silence, il reprit le papier des mains de T.T.

— N'empêche, reprit ce dernier en secouant la tête, je crois bien que ce Jamike est un arnaqueur, un *yahoo boy*. Mon frère, je le soupçonne de t'avoir floué.

— Comment ça ?

— Est-ce que tu avais contacté directement la fac ?

Il voulut répondre non, mais ne put que secouer la tête. Un mince sourire apparut sur le visage de T.T.

— Tu ne l'as pas fait, alors ?

— C'est vrai. J'ai juste l'attestation d'inscription, avec les tampons et tout ça. Mais il m'a montré sa carte d'étudiant. On a cherché la fac ensemble sur Internet, au cybercafé. C'est là qu'il est inscrit.

T.T. répondit par le silence, tandis que Linus les observait, la bouche entrouverte. Mon hôte les regarda tour à tour, presque tremblant.

— Hum, fit T.T.

— C'est lui qui a payé les frais d'inscription, car la fac n'accepte que les chèques turcs ou les mandats internationaux. Ils ne prennent pas les virements à partir d'une banque nigériane – mon hôte vit passer la femme blanche qui avait dormi à côté de lui, traînant sa valise. Puisqu'il retournait à Chypre, j'ai converti mes nairas et je lui ai donné tout l'argent en liquide.

Il allait poursuivre quand il remarqua que T.T. en restait bouche bée. Même Linus secoua la tête en disant :

— Tu lui as quand même pas donné tout cet argent !

T.T. désigna une porte d'embarquement devant laquelle la plupart des passagers en provenance du Nigeria commençaient à faire la queue et dit :

— Ah, ça y est, on embarque.

Il enfila son sac à dos. Mon hôte regarda Linus ramasser à son tour ses bagages à main. Sans savoir pourquoi, il repensa à son oison – il le revoyait, dans les moments où lui revenait sans doute le souvenir de sa mère et de son lieu d'origine – s'arracher de terre et foncer vers la fenêtre ou la porte. Un jour, tentant de s'échapper, il avait cru que la vue de l'arbre par la fenêtre indiquait une issue, et s'était violemment heurté à la vitre. Le choc l'avait assommé, et laissé à moitié mort.

— Tu ne viens pas ? demanda T.T.

Mon hôte leva les yeux et revit l'oison gisant au pied du mur, la tête recourbée sur son cou, les ailes battant contre le sol.

Il cligna des yeux, les ferma ; en les rouvrant, il vit T.T. entouré d'une constellation de lumières et d'écrans.

Il hocha la tête.

— Si, si, j'arrive – et il les suivit.

— Peut-être que Jamike viendra te chercher à Ercan, dit T.T. L'aéroport. Faut pas avoir peur, hein ? Faut pas avoir peur.

Linus opina.

— Faut pas trembler comme ça, il s'est encore rien passé. Aie pas peur, hein ? Va-t'en la peur !

Il hocha la tête et répondit, comme s'il y croyait :

— Mais non, j'ai pas peur.

Ô Akwaakwuru, les glorieux anciens disent souvent qu'un crapaud à la bouche remplie d'eau ne peut même pas avaler une fourmi. Je les ai vus appliquer ce dicton à un homme dont la sérénité est menacée : son esprit est peu à peu englouti par cette menace. Tel était le cas de mon hôte. Tout au long du vol, ses pensées restèrent fixées aux paroles des deux hommes, à présent installés à l'arrière de l'avion. Lui-même était assis vers l'avant, entouré de Blancs, plus nombreux que dans le gros porteur du trajet précédent. C'étaient surtout des jeunes, filles et

garçons, sans doute étudiants comme lui. Notamment sa voisine, aux longs cheveux châains. Elle évitait systématiquement de croiser son regard, concentrée sur son téléphone ou sur un magazine. Pendant ce temps, il sentait la peur infester son esprit tel un rat, fourrager dans sa tête, ronger le moindre détail. En regardant par le hublot avant l'atterrissage, ce qu'il vit parut confirmer les lugubres discours du duo. Car au lieu des gratte-ciel et des grands ponts qu'il avait aperçus en arrivant à Istanbul, il n'y avait que des étendues sèches et désertiques, des montagnes et la mer. Lorsqu'il descendit la passerelle avec les autres passagers, à la faible lueur du couchant, tous les détails s'étaient épanouis en authentiques terreurs.

L'aéroport lui parut tout petit. Il rappelait à bien des égards celui de Lagos, si ce n'est qu'il était plus propre et moins chaotique. Mais il n'avait ni la beauté ni le raffinement de celui d'Istanbul. Il était un peu minable, ni rutilant ni engageant, conforme en tout point à la description qu'en avait faite T.T. Dès qu'il aperçut les deux hommes dont les propos l'avaient tourmenté durant le voyage, il alla les rejoindre. Ils étaient en compagnie d'un troisième, qui disait s'appeler Jay et évoquait son séjour en Allemagne. Tout autour d'eux, une foule s'était amassée et regardait un trou noir vomir les bagages. Les siens émergèrent, cadenas intact, poids inchangé. On lui avait dit que les caristes de Lagos forçaient parfois les bagages pour en voler le contenu avant de les mettre en soute. Cela au moins lui avait été épargné. Tirant son sac à roulettes, sa valise dans l'autre main, il suivit le trio, toujours en grande conversation. Cette fois, ils comparaient l'attitude respective des femmes des deux pays : Chypre pour T.T., qui disait généralement « cette île » ou la RTCN, et l'Allemagne pour Jay. Il écoutait, mais son esprit restait attaché à la cabine téléphonique d'Istanbul.

Lorsqu'ils sortirent du terminal, la nuit était tombée avec souplesse et grâce, et une odeur insolite flottait dans l'air. Ils furent accueillis par une flottille de voitures. Des hommes leur faisaient signe et les hélaient en turc, désignant des Mercedes noires ou des monospaces.

— C'est des chauffeurs de taxi, expliqua T.T.

Il arborait une casquette, et l'air ravi de quelqu'un qui revient chez lui. Rien dans son attitude ne rappelait le sombre tableau qu'il avait brossé si méthodiquement. Sans se départir de son étrange sourire, il échangea des mots avec l'un des hommes, un Blanc comme mon hôte n'en avait jamais vu, même à la télé. Il avait le visage ridé plus que de raison, et son teint était étrangement basané. Les cheveux qui lui restaient étaient noirs et touffus, mais les racines étaient grises.

— Voilà notre bus, dit T.T. en s'écartant du chauffeur pour désigner un grand véhicule tout éclairé, à l'autre bout du parking, qui s'approchait lentement.

La carrosserie portait l'inscription UNIVERSITÉ DU PROCHE-ORIENT, en anglais et en turc.

— Nous, on va y aller, dit T.T. en se tournant vers lui. C'est notre bus.

Mon hôte acquiesça et leva les yeux vers le véhicule.

— T'en fais pas, mon frère. T'as qu'à attendre ton ami. Je suis sûr qu'il va venir.

— Bien sûr. Il va venir. Merci, T.T. Dieu te bénisse.

— De rien. T'as qu'à attendre ici. Et s'il vient pas, t'as qu'à prendre le prochain bus UIC. C'est celui de ta fac. Il s'arrête ici. Y en aura sûrement un dans pas longtemps. Université internationale de Chypre. T'auras qu'à le prendre, en montrant ton attestation – elle est où ?

L'esprit enfiévré, il sortit la lettre de sa sacoche, mais fit tomber du même coup la feuille sur laquelle Jamike avait inscrit son budget, mais aussi son numéro de téléphone.

— Bien, dit T.T. en ramassant la feuille. Bonne chance, mon frère. On essaiera de te rendre visite. Tiens, je te donne mon numéro.

Mon hôte sortit son téléphone de sa poche pour l'enregistrer, mais il refusa de s'allumer.

— J'ai plus de batterie.

— Pas grave. Allez, faut qu'on y aille. Salut.

Ô Gaganaogwu, à ce stade, mon hôte commençait à croire que T.T. avait dit vrai. Il attendit, certes, mais jugeait peu probable que Jamike vienne le chercher. Or, même si un chi a accès aux pensées de son hôte, il a parfois du mal à déterminer d'où lui vient telle idée. C'était le cas de celle-ci. J'imagine qu'elle était la somme de tout ce qu'il voyait : la modestie de l'aéroport, l'attitude des chauffeurs de taxi, la désolation du paysage, les problèmes de communication. Tout cela confirmait ses inquiétudes. Je lui insufflai l'idée qu'il était trop tôt pour perdre espoir. Je lui martelai la devise de son père – *Ne jamais reculer, toujours aller de l'avant* – mais elle vint se heurter au rempart qu'il avait érigé autour de ses craintes. Il pensait plutôt à son pays, à sa ferme, à Ndali, à ce qu'elle devait faire au même instant. Il se rappelait la douleur éprouvée à vendre ses volailles – en déposant la cage des poules brunes chez l'un de ses acheteurs, il avait failli suffoquer. Il contempla les deux bagages qui pesaient dans ses mains et contenaient tous ses biens – tout ce qu'il n'avait pas vendu, offert à Ndali ou Elochukwu, donné à des œuvres de charité ou jeté aux ordures. Et ils cimentaient sa peur que les choses aient mal tourné.

Il repoussait régulièrement les propositions des chauffeurs de taxi. Ils le harcelaient en lui parlant dans une langue hachée qu'il ne comprenait pas, leurs paroles rythmées par un accent syncopé. Ils insistèrent à mesure que la nuit s'épaississait, jusqu'à ce que le parking soit presque vide. Mais toujours pas de Jamike. Il attendait depuis près

de deux heures quand il se rappela ce que justement Jamike lui avait dit : il avait droit à deux nuits d'hébergement gratuit sur le campus en attendant de se trouver un logement. Ainsi avait parlé Jamike du temps où les eaux étaient calmes, et ces paroles lui revenaient en ce moment de houle bouillonnante, de peur lancinante et d'espoir déclinant.

Ô Chukwu, le trajet de l'aéroport à la ville lui parut aussi long que le voyage d'Umuahia à Aba, si ce n'est que la route était lisse, exempte d'érosion et de nids-de-poule. Par la fenêtre, il contemplait ce paysage étranger et étrange. Tout en absorbant chaque détail visible, il se sentait tourmenté par les propos des deux hommes, telles les mains d'un volailler qui lui arracheraient plume après plume ; lorsque le désert apparut enfin, il se sentait complètement dénudé. Affaibli, plumé, il sautillait maladroitement dans les plaines de la peur. Le taxi s'engageait sur un rond-point quand il se rappela une remarque de Jamike : effectivement, il n'avait pas aperçu un seul arbre sur le parcours. Il voyait les contours des sierras, dont l'une s'ornait de la silhouette illuminée d'un énorme drapeau qui lui parut familier – peut-être y avait-il le même au consulat turc d'Abuja.

— *Okul, burda*. École. École, dit le chauffeur en parvenant à une enceinte de brique basse mais interminable, qui arborait le nom de l'université.

Le campus regroupait des bâtiments aux formes bizarres reliés ensemble, que les ténèbres entouraient comme une rivière immobile. Partout flottait cette odeur qu'il avait déjà perçue à l'aéroport. Le chauffeur stationna près d'un bâtiment de quatre étages, devant lequel trois personnes étaient installées à une table, et un panneau où était punaisé un planisphère, un de ces dessins où les Blancs exhibent leur connaissance du monde. Il donna vingt euros au chauffeur, qui lui rendit la monnaie en liras turques et déchargea ses bagages. Un homme à mèches grises assis à la table vint à sa rencontre. Il semblait originaire de cette terre si éloignée du pays des anciens et qu'on appelle l'Inde – comme ce professeur qu'avait connu l'un de mes anciens hôtes, Ezike Nkeoye. L'homme se présenta :

— Atif.

— Chinonso, répondit mon hôte en serrant la main tendue.

— Chi-non-so ? Vous n'avez pas de prénom anglais ?

— Solomon. Vous n'avez qu'à m'appeler Solomon.

— Ça sera plus simple pour moi – l'homme eut un sourire comme mon hôte n'en avait jamais vu, car il semblait fermer les yeux. Vous aviez demandé qu'on vienne vous chercher à l'aéroport ?

— Non, j'attendais mon ami, Jamike Nwaorji, qui est étudiant chez vous, ici à l'UIC.

— Ah, très bien. Et il est où ?
— Il n'est pas venu.
— Et pourquoi ?
— Je n'en sais rien, en fait, je n'en sais rien. Vous savez où il est ?
Vous pourriez me le trouver ?
— Vous le trouver ?

L'homme se détourna un instant pour répondre à une mince jeune fille blanche assise à la table, qui lui avait parlé dans la langue du pays. Puis il reprit :

— Excusez-moi, Solomon. Comment il s'appelle, déjà, votre ami ? S'il est étudiant ici, je le connais peut-être. On a neuf étudiants africains, dont huit du Nigeria.

— Jamike Nwaorji. Il est inscrit en gestion.

— Jamike ? Il n'a pas d'autre nom ?

— Non. Vous ne le connaissez pas ? Jamike. J-a-m-i-k-e. Et son nom de famille, c'est Nwaorji : N-w-a-r... euh, non, pardon, N-w-a-o-r-j-i.

Atif secoua la tête et regagna la table. Mon hôte avait posé sa grosse valise, et il attendait, le cœur battant, que la jeune Turque ait fini de lui parler. Le troisième larron, un homme replet à grosse barbe, ouvrit une canette de soda. Le liquide mousseux déborda sur sa main et jusque par terre. Il cria quelque chose comme *Olah* et éclata de rire. Un instant, ce fut comme si tout le monde avait oublié mon hôte.

— Il s'appelle Jamike Nwaorji, répéta-t-il doucement, en articulant soigneusement le nom de famille.

— Écoutez, dit cette fois la jeune fille. On a beau regarder la liste, on le trouve pas, votre bonhomme, mon ami.

— Il n'y a personne ici de ce nom, à ma connaissance, ajouta Atif. Et j'ai vérifié : au département de Gestion, il n'y a qu'une seule étudiante nigériane, Patience Otima.

— Pas de Jamike Nwaorji, alors ?

Il regarda ces deux personnes dont sa vie semblait dépendre à cet instant. Mais il lut sur leur visage, dans leur façon d'examiner les registres, qu'il ne trouverait auprès d'elles aucun salut.

— Pas de Jamike Nwaorji ? Ou un nom un peu pareil ? répéta-t-il – et cette fois les mots se traînèrent hors de sa bouche, ponctués de subtils hoquets qui semblaient émaner du fond de ses tripes.

Il se prit le ventre à deux mains.

— Non, fit l'homme d'une voix grasseyante. Je peux voir votre attestation ?

Ô Egbunu, c'est d'une main tremblante qu'il sortit le papier de la sacoche qu'il portait depuis son départ d'Umuahia, presque deux jours plus tôt. Il regarda l'homme examiner la feuille froissée, attentif au moindre cillement, évaluant chaque fluctuation de sa physionomie, terrifié par le moindre de ses gestes.

— Cette attestation est authentique. Et je vois que vous avez payé les frais d'inscription – il regarda mon hôte dans les yeux, se gratta la tempe. J'ai une question à vous poser : est-ce que vous avez payé l'hébergement sur le campus ?

— Oui, dit mon hôte sèchement, légèrement soulagé.

Il expliqua qu'il avait envoyé à Jamike de quoi payer deux semestres de logement. Il sortit la feuille où Jamike avait récapitulé son budget et, désignant les chiffres, ajouta :

— J'ai payé mille cinq cents euros pour un an d'hébergement. Plus trois mille de frais de scolarité pour un an, plus deux mille euros de maintenance.

Atif parut surpris. Il ouvrit un autre registre et se mit fébrilement à y chercher son nom. La jeune fille et même l'homme au soda se joignirent à lui, en regardant par-dessus son épaule. Un taxi semblable à celui qui l'avait amené s'approcha lentement. Au même moment, Atif releva la tête en disant que même sur cette liste son nom n'apparaissait nulle part. Ni dans l'autre registre – celui des appartements en cité universitaire, où résidaient la plupart des étudiants africains, qui n'appréciaient pas toujours la nourriture turque servie dans les dortoirs. Ni dans la liste des logements hors campus subventionnés par l'université.

Une fois terminée sa vaine quête, Atif lui dit de ne pas s'inquiéter : « Ça va aller. » Ô Egbunu, il disait cela à un homme exposé nu au monde comme une volaille plumée. Il lui répéta la même chose en le conduisant à travers le campus jusqu'à un autre immeuble de quatre étages en tout point semblable, où il pourrait loger pour cinq jours. Alors Atif serra la main de cet homme écrasé par le sort et dit : « Il n'y a pas à s'inquiéter : ça va aller. » Et, comme souvent en pareil cas chez les humains, cet homme dépouillé, désespéré, au supplice, acquiesça et le remercia de ces mots, comme tant d'autres avant lui. Atif lui dit alors :

— Bonne nuit. Détendez-vous et dormez bien.

Et mon hôte, jugeant qu'il devait obtempérer, hocha la tête et répondit :

— Bonne nuit à vous. À demain.

L'errant en terre étrangère

Ô Ezechitaoke, les grands anciens disent, en leur sagesse vagabonde, qu'on n'a jamais de peine à parler sa propre langue. Comme mon hôte était parvenu en des lieux qui m'étaient inconnus, je dois donc relater dans le moindre détail tout ce qui se produisit les jours suivants pour que mon témoignage ce soir ait quelque poids. Je sollicite donc de ta part une oreille patiente.

Ô Agujiegbe, j'ai déjà évoqué la misère de l'espérance, le vide de toute attente pour l'avenir. Je voudrais à présent poser la question : Qu'est-ce que le lendemain pour un homme ? On pourrait le comparer à une bête traquée qui, échappant à son prédateur, parvient à l'entrée d'une caverne dont elle ignore la profondeur, dont elle ne voit rien du dehors. Peut-être le sol est-il couvert d'épines. Peut-être abrite-t-elle pire prédateur encore. La proie n'en sait rien, la proie ne peut rien voir. Pourtant elle doit entrer ; elle n'a pas d'autre choix. Car ne pas entrer, c'est cesser d'exister ; et pour un homme, ne pas franchir la porte de demain, c'est mourir. Et quelle sera l'issue de cette entrée dans l'inconnu ? Il y a mille issues possibles, ô Chukwu, on ne saurait les dénombrer ! Tel homme peut s'éveiller joyeux car il a appris la veille qu'il allait être promu. Il embrasse sa femme, part travailler. Il monte en voiture et ne voit pas l'écolier apeuré surgir sur la chaussée. En une seconde, en un clin d'œil, il vient de tuer un enfant prometteur ! Le monde l'accable soudain d'un lourd fardeau. Et il ne saurait s'en délester. Il devra le porter tout au long de sa vie. Bien des fois j'ai vu cela. Tel est le demain où cet homme est entré.

Le lendemain de son arrivée, mon hôte s'éveilla dans ce pays nouveau, conscient que les choses y étaient différentes, mais non de ce qui l'attendait ce jour-là. Il constatait déjà qu'il n'y avait pas de coupures de courant, et que son portable s'était rechargé. Pas une fois dans la nuit il n'avait entendu de coq – et il avait à peine dormi. Il

découvrait à présent que dans le pays d'où il venait il y avait toujours du bruit : grondements de machines, cris d'enfants qui jouent ou qui pleurent, klaxons de voitures, rugissements de motos, acclamations, tambours et chants d'église, appels du muezzin dans les haut-parleurs des mosquées, musique tapageuse des fêtes et des soirées... Innombrables, infinies étaient les sources de cette pulsation sonore. Comme si le monde de son pays abhorrait le calme. Mais ici régnaient le calme, et même le silence. Comme si dans chaque maison, à chaque instant, se déroulaient des funérailles, où l'on devait même étouffer ses sanglots. Malgré ce silence, il avait eu du mal à trouver le sommeil, et au matin il éprouvait encore une envie de dormir. Pendant la nuit, son esprit s'était mué en fête foraine où dansaient ses pensées, qu'elles soient ou non les bienvenues. Et tant que cette foire durait, il ne pouvait fermer l'œil

Lorsqu'il sortit de la chambre, le jour l'accueillit par un homme noir torse nu qui se lavait les mains dans l'évier.

— Je m'appelle Tobe. Je viens d'Enugu. Je fais un doctorat, en informatique – l'homme s'éloigna du soleil aveuglant qui traversait les fenêtres sans rideaux.

— Et moi, c'est Chinonso Solomon Olisa. Gestion et marketing.

Ils échangèrent une poignée de main.

— Je t'ai vu arriver avec Atif hier soir, mais je n'ai pas voulu te déranger. J'étais dans l'autre appartement avec quelques vétérans, d'anciens étudiants. L'appartement 5.

Il désigna par la fenêtre un immeuble aux murs jaunes et aux piliers de briques rouges, dont chacun des quatre étages avait un grand balcon à balustrade métallique. Sur celui qu'il montrait, un Noir à l'énorme chevelure où était fiché un peigne fumait adossé au mur.

— Il y a trois étudiants nigériens dans cet appart, tous arrivés au semestre dernier. C'est eux les vétérans.

Mon hôte s'anima et regarda attentivement : une étincelle d'espoir venait de jaillir en lui.

— Tu sais comment ils s'appellent ? Tous les trois ?

— Ben oui, pourquoi ?

— Tu peux me dire... ?

— Eh bien... lui, c'est Benji. Benjamin. Et puis Dimeji : Dee. C'était le premier arrivé. Et le troisième c'est John. Lui aussi est igbo.

— Mais y a personne qui s'appellerait Jamike ? Jamike Nwaorji ?

— Ah, non, pas de Jamike. C'est quoi, ce nom, d'où ça sort ?

— Je ne sais pas, répondit-il d'une voix sourde, rejeté loin de la porte par où, un bref instant, son cœur avait cru s'envoler.

Il garda néanmoins les yeux rivés sur l'immeuble d'en face : le dénommé Benji était retourné à l'intérieur, mais deux personnes, un homme et une femme noire, sortaient du bâtiment.

— Tu veux bien me les présenter ? Je voudrais savoir si par hasard ils connaîtraient Jamike.

— Qu'est-ce qui t'arrive ? Quel est le problème ? Tu peux me dire, tu sais.

Il regarda cet homme hirsute et dépoitraillé, aux yeux enfoncés derrière la grosse monture épaisse de ses lunettes, en se demandant s'il devait rester discret. Mais sa voix intérieure, avant même que je puisse réagir, l'incita à raconter son histoire ; peut-être cet homme pourrait-il l'aider. Alors, précautionneusement, il lui narra ses tribulations. Il commença par s'exprimer dans la langue du Blanc mais, à mi-récit, il demanda à Tobe s'il parlait igbo ; il répondit que oui, agacé. Alors, prenant ses aises dans sa langue natale, mon hôte put s'exprimer sans lui faire grâce d'aucun détail ; quand il eut terminé, Tobe se dit persuadé qu'il s'était fait arnaquer. « J'en suis même certain ! » Et il se mit à énumérer des arnaques dont il avait entendu parler, en soulignant les similitudes.

— C'est quand tu l'as appelé que tu as découvert que c'était un numéro bidon ?

— Oui, c'est ça.

— Et j'imagine qu'il n'est pas venu à l'aéroport ?

— Effectivement, mon frère.

— Tu vois ce que je te dis ? C'est sûrement un arnaqueur. Mais, écoute, d'abord on va essayer de le trouver. C'est toujours possible qu'on se trompe sur son compte. Peut-être qu'il s'est bourré la gueule et qu'il a oublié l'aéroport – les gens font beaucoup la fête sur cette île ! Donc ça arrive, ce genre de choses. Viens, on va acheter une carte de téléphone pour que tu puisses l'appeler jusqu'à ce qu'il décroche. Allez, on y va.

En sortant de l'appartement, ce nouveau pays lui sauta aux yeux, saisissant comme une décharge électrique. Le sol était pavé, apparemment de briques aplaties dans la terre. Il y avait des bouquets dans des vases, et un déluge de fleurs sur les balcons. Les bâtiments étaient très différents de ceux qu'il connaissait au Nigeria, même à Abuja. Il y avait dans leur architecture un raffinement qu'il n'avait jamais vu. Un immeuble long et rectangulaire, bâti presque entièrement en verre, attira son attention.

— C'est le bâtiment d'anglais, dit Tobe. C'est là où on va suivre nos cours de turc – il achevait sa phrase quand deux jeunes Blancs, chargés de bagages, et dont l'un fumait, le hélèrent.

— Mon ami ! *Arkadas*.

— *Arkadas*. Comment ça va ? répondit Tobe qui s'approcha pour leur serrer la main.

— Attention, anglais obligatoire, dit le jeune Blanc. Pas de turc.

— OK, en anglais, *in English*, fit Tobe en pastichant l'accent de ces

gens.

En les observant, mon hôte se demanda si c'était ainsi que l'on vivait dans ce pays. Était-on censé adopter une nouvelle voix à chaque interlocuteur ? Quand Tobe le rejoignit, je crus que mon hôte allait l'interroger, chercher des réponses aux questions qui se pressaient dans son esprit, mais il n'en fit rien. Ô Agujiegbe, c'est là un trait étrange de mon hôte, que j'avais rarement rencontré dans mes autres cycles terrestres.

En chemin, Tobe expliqua que les cours commençaient lundi et que les étudiants arrivaient petit à petit. Dimanche soir, dans quatre jours, le campus grouillerait de monde.

Ils atteignirent un immeuble à double porte vitrée. En apercevant les rayonnages et les allées à l'intérieur, mon hôte y vit une sorte de supermarché amélioré. En entrant, Tobe se tourna vers lui.

— Ici, c'est le Lemar. C'est là qu'on va t'acheter une carte SIM. Tu t'en serviras pour rappeler Jamike.

Ô Ijango-ijango, il parlait avec une telle autorité ! Comme si mon hôte était un enfant confié à sa charge. Je vis en lui la main de la Providence venue arracher mon hôte à sa détresse. Car telle est la marche du monde : lorsqu'un homme est à bout de patience, l'univers lui tend la main, généralement sous la forme humaine d'une personne. Voilà pourquoi les anciens éclairés disent souvent qu'on peut devenir le chi d'autrui. Ainsi Tobe, devenu son chi humain, le conduisit-il au rayon des cartes téléphoniques. Il déchira lui-même l'emballage et examina attentivement la carte, comme pour s'assurer qu'il avait cueilli la plus belle pomme du panier, avant de la tendre au garçonnet qu'il parrainait en disant :

— C'est parfait, c'est parfait. Tu n'as plus qu'à gratter le code Turksim. C'est comme les cartes MTN ou Glo, au pays.

Mon hôte gratta la carte une fois ressorti, près d'une grande friche de terre couleur d'argile qui poussait Tobe à répéter le mot « désert ». Il composa le numéro de Jamike. Quand il eut la communication, il ferma les yeux jusqu'à ce que résonne cette langue syncopée, suivie, en anglais, d'une déchirante affirmation : *Le numéro que vous avez demandé n'est pas attribué. Veuillez vérifier le numéro avant de renouveler votre appel.* Il abaissa le téléphone et regarda Tobe qui, penché vers lui, avait entendu cette voix étrange. Mon hôte hocha la tête.

Il laissa Tobe décider de la marche à suivre : il conseilla d'aller aux « affaires internationales ».

— Et y a quoi là-bas ?

— Une femme qui s'appelle Dehan.

— Et qu'est-ce qu'elle peut faire ?

— Peut-être nous aider à retrouver Jamike.

— Et comment elle ferait ? On n'a même pas son numéro !

— Peut-être qu'elle le connaît. Elle dirige les affaires internationales, et elle est responsable de tous les étudiants étrangers. S'il a étudié ici, elle doit forcément le connaître.

— Bon, ben, allons-y, alors.

Ô Chukwu, tandis que mon hôte se désespérait et que moi-même je craignais de voir ses appréhensions confirmées, il suivit Tobe au service des affaires internationales. Ils traversèrent de longs parterres de fleurs amoureusement entretenues, et alors que la végétation de cette nouvelle et étrange contrée s'offrait à ses yeux, son cœur pleurait en secret. Ils croisaient furtivement de jeunes Blancs, dont beaucoup de filles, mais il ne les regardait même pas. Dans l'état où il était plongé, Ndali flottait telle une silhouette insolite qui brillait d'un éclat métallique à l'horizon de son esprit enténébré. Au bureau, situé au rez-de-chaussée d'un immeuble de trois étages qui portait l'inscription BÂTIMENT ADMINISTRATIF, Dehan, la responsable, les reçut avec un sourire désarmant. Sa voix ressemblait à celle d'une chanteuse dont le nom lui échappait. En sa présence, Tobe, apparemment troublé, reprit son accent affecté. Ils s'assirent en face d'elle. Dehan se balançait sur sa chaise en l'écoutant puis se mit à farfouiller dans ses dossiers. Lorsqu'elle trouva celui qu'elle cherchait, elle confirma que l'inscription de mon hôte avait été effectuée par une personne présente sur l'île, mais avec qui elle n'avait échangé que par e-mail. Elle nota l'adresse, identique à celle dont disposait mon hôte : Jamike200@yahoo.com. Elle sortit la chemise contenant les documents de mon hôte et les disposa sur le bureau. Tobe, apparemment certain d'y trouver des indices, se mit à les examiner et énuméra ses découvertes. Les frais de scolarité qu'il croyait payés n'avaient été que partiellement réglés. Pour un semestre seulement au lieu de deux. Mille cinq cents euros et non trois mille. Pour l'hébergement, Atif avait dit vrai : il n'y avait eu aucun versement. Aucun. Quant aux frais de « maintenance » – qui selon Jamike devaient être impérativement déposés sur un compte bancaire, pour garantir que l'étudiant était solvable et n'aurait pas à travailler illégalement –, ils étaient inexistantes.

Dehan parut décontenancée par ce terme de « maintenance ».

— Je n'ai jamais entendu parler de ça, dit-elle en les dévisageant d'un air perplexe. En tout cas, ça n'existe pas dans notre établissement. Il vous a menti, Solomon. Sérieusement, il vous a menti. Je suis vraiment désolée.

Ô Egbunu, il accueillit ce nouveau revers avec une sorte d'étrange soulagement. Ils quittèrent le bureau en emportant avec eux, comme un étendard de paix, les paroles consolatrices de Dehan : « Il ne faut pas vous inquiéter. » De telles paroles réconfortent souvent l'homme en détresse, ne serait-ce qu'un instant. Il remercie la personne qui le

rassurance de cette façon et lui manifeste son réconfort par un regard. Ainsi fit mon hôte. Il repartit avec le dossier contenant l'exemplaire original de son attestation d'inscription de même que le reçu de ses frais de scolarité, le seul document portant le nom de Jamike, daté du 6 août 2007.

Tandis qu'ils faisaient une pause sous l'auvent du bâtiment Ceviz Uraz qui, lui expliqua Tobe, abritait le département de gestion et marketing, il se rappela, sans savoir pourquoi, la veille du jour en question, le 5 août. Il était bien rare qu'il raisonne en dates exactes, telles que le Blanc les avait fixées ; il découpait plutôt le temps en saisons, comme les anciens. Pourtant, cette date était gravée au fer rouge dans son esprit. Car c'était le jour où il avait reçu le règlement total de la vente de son terrain : un million deux cent mille nairas. L'acheteur avait apporté la somme en espèces dans un sac de nylon noir. Il l'avait recomptée avec Elochukwu, les yeux écarquillés, les mains tremblantes, la voix brisée par l'énormité de son geste. Et c'était juste après le départ de l'acheteur et de son ami que Jamike l'avait appelé pour lui annoncer qu'il avait payé son inscription, et lui demander d'en envoyer au plus vite le remboursement, ainsi que le montant des frais d'hébergement et de maintenance.

Ô Oseburuwa, moi qui veille sur mon hôte sans relâche, moi son esprit protecteur, je suis assailli de regrets brûlants chaque fois que je pense à cet homme et à ce que sa rencontre lui a coûté. Et je suis d'autant plus tourmenté que je n'avais pas eu le moindre soupçon. Si j'avais pu nourrir une once de méfiance envers Jamike, elle fut aussitôt dissipée par l'ampleur de sa générosité. Nous ne prenions pas Jamike au sérieux quand il promettait d'avancer l'argent des frais d'inscription pour que mon hôte n'ait pas à précipiter la vente de sa maison et de sa ferme et puisse en tirer un bon prix. C'est donc un Nonso incrédule qui, au cybercafé de Jos Street, découvrit le document nécessaire à l'obtention de son visa, l'« attestation d'admission ferme », que Jamike lui avait transmis par ce truchement qu'on peut décrire comme la disposition de mots calligraphiés sur un écran. Cette attestation émanait de la femme qu'il venait de rencontrer, Dehan.

Tandis que Tobe et lui croisaient un groupe d'étudiantes blanches qui jouaient sur une pelouse, puis un groupe de jeunes Blancs qui fumaient, il revit la scène : dès que l'employé du cybercafé lui eut imprimé le document, il fila à la banque et demanda à envoyer un virement d'une valeur équivalente à 6 500 euros à Jamike Nwaorji, à Chypre. Il avait attendu confirmation du virement, puis était rentré chez lui avec un reçu attestant que la banque avait converti ses nairas en euros au taux de 127 nairas pour un euro. Il avait longuement regardé le montant total souligné d'un trait penché par la caissière :

901 700 nairas, et le montant du reliquat de la vente de son terrain : 198 300 nairas. Sur le chemin du retour, il avait été déchiré entre sa gratitude envers Jamike, son angoisse d'être séparé de Ndali, et le malaise né du vague sentiment d'avoir trahi ses parents.

Même s'il était d'un naturel prudent, et méfiant envers les autres et leurs motivations, il percevait chez Tobe un désir authentique de l'aider. C'est pourquoi, ô Chukwu, il voulut lui témoigner sa gratitude en le laissant prendre la direction des opérations. Les gens comme Tobe sont souvent récompensés de leurs peines par la satisfaction de commander. Bien des fois j'ai vu cela. Et Tobe menait au combat son unique fantassin – désarmé, blessé, découragé.

La prochaine étape, dit-il, sûr de lui, c'était la banque Ziraat Bankasi, au centre-ville, près de la vieille mosquée.

— Qu'est-ce qu'on va y faire ? demanda mon hôte.

— Se renseigner sur l'argent.

— Quel argent ?

— Celui que Jamike, ce voleur, ce fumier, était censé déposer sur un compte à ton nom pour les « frais de maintenance ».

— Ah, d'accord. Alors allons-y. Je te remercie, mon frère.

Ils prirent le bus qui devait les emmener au centre, très semblable à celui qu'avaient pris les étudiants la veille à l'aéroport. Il y avait déjà plusieurs passagers, généralement turcs ou chypriotes turcs. Une femme avec un sac en plastique sur les genoux, sa voisine, une blonde à lunettes noires, qui aurait aimanté le regard de mon hôte si le contexte avait été différent. Deux hommes en short, tee-shirt et babouches, debout derrière le siège du conducteur, bavardaient avec lui. Un couple de Noirs vint s'asseoir derrière Tobe et mon hôte. Tobe les connaissait : ils avaient voyagé dans le même avion. L'homme s'appelait Bode, la femme Hannah ; ils soutenaient que Lagos valait mille fois mieux que Nicosie. Tobe, grande gueule, les contredit, arguant que la Chypre turque pouvait au moins se vanter d'offrir des routes en bon état et de l'électricité en continu. Et même une monnaie plus forte.

— Sérieusement ! Un dollar, ça vaut 1,20 lire turque. Et chez nous ? Cent vingt nairas ! Vous vous rendez compte ? Cent vingt, pour un pauvre dollar ! Quant à l'euro, il vaut cent vingt-sept nairas. Et vous dites qu'on est mieux au Nigeria

— Mais qu'est-ce que tu crois ? répliqua Bode. C'est à cause de la dévaluation. Tiens, vois un peu ce que tu pourrais acheter ici en changeant cent nairas... C'est juste qu'on a plus de zéros ! Mais avant ici, c'était pareil. Pour mille liras, les Turcs, ils disent encore « un million ».

— Oui, bien sûr, je suis d'accord. D'ailleurs, le Ghana avait fait pareil qu'eux...

— Absolument !

— Supprimer les zéros et redéfinir leur devise.

Ô Chukwu, mon hôte n'écoutait qu'à moitié, sans intention d'intervenir. Il estimait que seuls ceux pour qui tout allait bien pouvaient s'adonner à des discussions aussi insignifiantes. Pour sa part, il en était bien loin. Il habitait désormais un nouveau monde où il se couchait, squelettique et confiné, tel un insecte dans une souche humide. Il laissa son regard parcourir le bus, se poser comme une mouche affaiblie sur tous ses détails, des panneaux publicitaires des parois jusqu'au plafond en passant par les inscriptions étrangères bordant les portes. C'est ainsi qu'il remarqua les deux jeunes Turques montées à l'arrêt précédent, devant le parking d'un concessionnaire automobile dont l'enseigne proclamait LEVANT OTTO. Manifestement, elles parlaient de lui et de ses compatriotes car elles ne cessaient de regarder dans leur direction, tout comme d'autres passagers locaux. Et puis l'une d'elles lui fit signe, et l'autre se rapprocha de lui. Il jura intérieurement, car il n'avait envie de parler à personne ; il ne voulait pas être arraché à sa souche humide. Mais il savait que c'était trop tard. Elles partaient du principe qu'il leur parlerait et l'avaient rejoint, debout entre les sièges vides. L'une d'elles, en agitant ses doigts aux ongles peints, s'adressa à lui en turc.

— Pas turc, dit-il d'une voix si rauque qu'il en fut lui-même surpris, malgré son silence prolongé.

Du regard, il désigna Tobe, qui se tournait vers eux.

— Vous parlez turc ? demanda la jeune fille.

— Un peu turc.

Elle éclata de rire, et dit quelque chose dont Tobe ne comprit pas un mot.

— OK, pas turc, concéda Tobe. Anglais ? *İngilizce* ?

— Oh, désolée ! Anglais, mon amie seulement – elle désigna celle-ci, qui se dissimulait derrière elle.

— Est-ce qu'on peut, euh... *sac neder mek ya* ?

— Les cheveux, intervint l'autre.

— *Evet* ! On peut cheveux ?

— Toucher ? demanda Tobe.

— *Evet* ! Oui, oui, toucher ! Euh... on peut toucher vos cheveux ? Pour nous, très intéressant.

— Vous voulez toucher nos cheveux ?

— Oui !

— Oui !

Tobe se retourna vers lui. Visiblement, il était prêt à les laisser lui toucher les cheveux. Il avait la peau sombre et une chevelure qui imitait la végétation clairsemée du désert, ce qui fascinait les jeunes filles. Ça ne le dérangerait pas, et ça n'aurait pas dû déranger mon

hôte. Ça n'aurait pas dû le déranger non plus, se disait-il, que se soit volatilisé le million et demi de nairas que lui avait rapporté sa maison, ou l'argent de la vente de son poulailler.   a n'aurait pas dû le déranger de penser qu'en essayant de résoudre un problème il s'était enfoncé dans une situation encore plus inextricable. Et voilà que ces deux femmes, ces inconnues à la peau claire qui parlaient soit une langue inconnue soit une version hachée et mutilée de la langue du Blanc, voulaient toucher ses cheveux parce qu'elles les trouvaient *intéressants*.    Aguji  gebe, tandis que Tobe penchait la tête pour qu'elles puissent effleurer ses cheveux cr  pus et d  peign  s, mon hôte soumit lui aussi son crâne à leurs mains. Et ces mains blanches aux doigts fins, aux ongles peints de toutes les couleurs, caress  rent la tête de deux enfants des grands anciens. Les yeux p  tilants, elles gloussaient et posaient des questions auxquelles Tobe s'empressait de répondre.

— Oui, on peut avoir les cheveux plus longs. Si on les coupe pas.

— Pourquoi   a frise ?

— Parce qu'on les peigne et qu'on met de la crème.

— Comme Bob Marley ?

— Oui, on peut avoir les cheveux comme Bob Marley. Rasta. Si on les coupe pas.

Elles se tournèrent vers Hannah, cette femme venue du pays des anciens.

— Et elle, c'est ses vrais cheveux ?

— Non, dit Tobe en se tournant à son tour, c'est des extensions.    la brésilienne.

— Ces Turcs, fit Hannah, ils connaissent rien à rien. Dis-leur : pas touche.

— Et ses vrais cheveux, ils sont longs ?

Tobe éclata de rire.

— Ben oui !

— Alors pourquoi elle en rajoute ?

— C'est cosmétique. Pour pas avoir à se faire des tresses à l'africaine.

— Ah, OK ! Merci beaucoup ! C'est vraiment très intéressant.

   Onwanaetirioha, j'ai hab  t   jadis un hôte qui ne dépassa pas l'âge de treize ans une fois que les premiers Blancs atteignirent Ihembosi. Pourtant, les anciens se moquaient d'eux, et pouvaient passer des jours à railler la stupidité du Blanc.    Ijango-ijango, je me rappelle très nettement – car ma mémoire excède celle de l'homme – que leurs sarcasmes portaient entre autres sur l'idée de « banque ». Ils se demandaient comment un homme sens   pouvait se dessaisir de ses économies, voire de tous ses revenus, pour les confier en dépôt à autrui. C'était là folie, jugeaient-ils dans leur sagesse. Mais aujourd'hui

les enfants des anciens le font de leur plein gré. Et, d'une manière qui continue à défier mon entendement, non seulement ils récupèrent leur argent, mais parfois même ils touchent davantage que ce qu'ils ont déposé !

Tel était l'endroit où se rendirent mon hôte et son ami. Juste avant d'entrer dans cette banque, il repensa à son oison : un jour, en rentrant de l'école, il l'avait retrouvé dans sa cage les yeux fermés et comme gonflés. Il était seul ; son père était en voyage. Il eut d'abord très peur, car il était rare qu'il trouve l'oiseau ainsi endormi, sans avoir d'abord mangé la ration de termites et de grain qu'il lui rapportait. Mais avant même qu'il tapote la cage, l'oison s'anima, redressa la tête et poussa un cri strident. À l'époque, il s'en était voulu de ses craintes prématurées.

C'est donc avec calme qu'il s'assit dans cette banque qui ressemblait à celles du Nigeria : confortable, luxueuse et décorée avec goût. Il s'enjoignit d'attendre, sans craintes prématurées, les informations qu'on pourrait lui fournir. Tobe et lui s'étaient installés près d'un aquarium où des poissons dorés, roses et jaunes nageaient parmi les galets transplantés et les rochers artificiels. Quand vint leur tour, Tobe expliqua la situation à l'employé en des termes que mon hôte n'aurait pas su trouver.

— Donc, si je comprends bien, vous voulez savoir si votre ami a un compte chez nous ?

L'homme parlait un anglais très fluide, avec un accent semblable à celui qu'affectaient Ndali et son frère.

— Oui, monsieur. Et on voudrait savoir la même chose pour Jamike Nwaorji, à qui mon ami a confié son argent. Vous voyez ce reçu ? C'est Jamike Nwaorji qui a payé pour lui ses frais de scolarité.

— Je suis désolé, mais on ne peut vérifier que le compte de votre ami, pas celui d'une tierce personne. Je peux voir son passeport ?

Tobe le lui tendit. L'employé entra quelques informations sur son ordinateur, en s'interrompant parfois pour plaisanter avec une femme qui lorgnait par-dessus la cloison. Ô Gaganaogwu, cette femme était le portrait craché de Mary Buckless, cette femme du pays des Blancs cruels qui, il y a deux cent trente-trois ans, avait désiré mon hôte d'alors, Yagazie, et exigé qu'il couche avec elle. Sa famille vivait dans une plantation voisine de celle où Yagazie était esclave. Elle avait perdu son père, assassiné quelques années plus tôt, et éprouvait pour Yagazie une étrange attirance. Elle tenta longuement de le séduire, de l'amadouer avec des cadeaux. Mais il craignait de céder à ses avances, car s'il couchait avec elle il risquait la mort en ce pays cruel. Alors, un soir, elle franchit les collines exsangues qui dans la journée grouillaient de ces oiseaux bizarres et lugubres qu'on appelle corbeaux. Et tandis que les quatre autres esclaves mâles faisaient

semblant de dormir, cette étrange femme blanche, indifférente à la puanteur de l'humble cabane, et mue par un désir comme je n'en avais jamais connu, affirma qu'elle se tuerait s'il se refusait à elle. Et cette nuit-là, le jeune homme, rejeton des grands anciens et hanté par son pays natal, coucha avec cette femme et s'abandonna à ses ardeurs luxuriantes et secrètes.

Et à présent, après plus de deux siècles, je croyais la voir dévisager son collègue de ses yeux gris, et mordre dans une pomme qui garderait la marque de ses dents.

— Ce monsieur n'a pas de compte chez Ziraat, dit l'employé.

Il rendit le passeport et se tourna vers le sosie de Mary Buckless.

— Excusez-moi, dit Tobe, mais dans ce cas vous ne voulez pas vérifier pour l'autre homme ?

— Non, je suis désolé. C'est une banque ici, pas la police, grommela-t-il – il se tapota la tête tandis que la femme s'éclipsait en mordant dans sa pomme. Compris ? Ici c'est une banque, pas un commissariat !

Tobe voulut répondre, mais l'employé se détourna et suivit la femme.

Mon hôte et son ami ressortirent en silence et errèrent au centre-ville comme deux hommes brusquement dessillés. Telle une vierge éperdue, cette terre nouvelle s'était jetée au cou de mon hôte en en faisant miroiter ses charmes fallacieux. Il la regardait avec des yeux de somnambule, et les buildings, les vieux arbres, les pigeons qui infestaient les rues, les façades de verre étincelantes lui apparaissaient comme des mirages, des images floues filtrées par une pluie chuintante. Les habitants les regardaient passer : les enfants les montraient du doigt, les vieillards assis continuaient à fumer, les femmes semblaient indifférentes. Tobe était fasciné par les pigeons qui sautillaient sur les places. Ils longèrent des magasins, des banques, des boutiques de téléphonie, des pharmacies, des ruines antiques, et de vieux bâtiments coloniaux arborant les mêmes drapeaux que ceux qu'occupaient les Blancs au pays des anciens. Mon hôte avait l'impression d'avoir été piqué par un clou et de laisser derrière lui un sillage de sang. Devant chaque immeuble ou presque, un homme serrait une cigarette entre ses doigts et fouettait l'air de sa fumée. Ils s'arrêtèrent quelque part où Tobe leur commanda à manger : de la nourriture dans du pain, et du Coca-Cola. Ils ruisselaient de sueur ; mon hôte avait très faim. Il ne disait pas un mot. Ô Egbunu, le silence est souvent la forteresse où se réfugie l'homme brisé, car c'est là qu'il peut communier avec son esprit, son âme et son chi.

Mais secrètement, il priait ; sa voix intérieure priait pour qu'on retrouve Jamike. Puis il pensa à Ndali. Il n'aurait pas dû la laisser ainsi. Ils parvinrent à une boutique qui exposait des chaussures en soldes sur des tables et des présentoirs, et son regard fut happé par

l'inscription sur la vitrine : INDIRIM. La pensée de l'homme qui avait racheté sa ferme s'insinua de plus belle dans son esprit. Il l'imaginait emménageant avec sa famille, déchargeant le camion, traînant des cartons et des meubles dans cette coquille vide qui avait été sa maison. Avant de la quitter, il avait contemplé une dernière fois la chambre de son père : un espace vide, un mur scarifié de marques et de fissures. Le soleil s'attardait sur le mur côté est, à l'emplacement de la tête de lit, et à travers les stores il regardait vers la citerne. Cette pièce où jadis il avait épié ses parents en train de faire l'amour quand ils oubliaient de fermer la porte était à présent si vide qu'elle éveillait en lui le même vertige qu'il éprouvait à chaque décès dans la famille.

Ô Gaganaogwu, quand on leur servit les sandwiches il pensait encore à la dernière fois qu'il avait fait l'amour avec Ndali : quand il s'était détaché d'elle, le sperme avait coulé sur leurs jambes et elle avait éclaté en sanglots en disant qu'il était cruel de vouloir la quitter à présent – « Maintenant que tu es devenu une part de moi ». Puis, enfin, il put se concentrer sur le présent et le repas. Mais moi, ô Chukwu, je me dois de décrire ce qui se passa après cette étreinte. Je l'avais omis car jusqu'à présent cela ne m'avait pas semblé important. Tu le sais, si nous devions dans notre témoignage décrire exhaustivement les faits et gestes de nos hôtes, cela n'aurait pas de fin. Le chi qui comparaît devant toi doit donc être sélectif et ne te communiquer que les éléments pertinents, ceux qui donnent chair et sang et ossature à cette créature qu'il façonne : le récit de la vie de son hôte. Or, à ce stade, je crois devoir exposer ce qui suivit. Ce soir-là, donc, dans cette pièce vide qui avait été sa chambre, il avait appuyé la tête contre le mur, baigné des larmes de Ndali qui coulaient sur son épaule et sa poitrine, et il avait dit que c'était la meilleure chose à faire.

— Mama, il faut croire en moi. Crois-moi, ça sera une bonne chose. Je ne veux pas te perdre.

— Mais tu n'es pas obligé, Nonso. Tu n'es pas obligé. Qu'est-ce qu'ils peuvent bien me faire ? Tout ça à cause de leur orgueil ?

Il la serra contre lui, le cœur battant, plaqua sa bouche sur la sienne et lui suça les lèvres comme une flûte jusqu'à ce que, frissonnante, elle renonce à en dire plus.

Ô Agujiegbe, ce qu'il mangeait à présent, et que Tobe appelait « kebab », avait été servi par un Blanc grand et mince qui, en déposant sur deux petits plateaux les sandwiches d'où dépassaient des poivrons verts, dit quelque chose où se détacha le mot « Okocha ». Tobe répondit avec enthousiasme qu'effectivement Jay-Jay Okocha était un grand footballeur nigérian. Mon hôte, silencieux, craignit que cette réaction n'attire l'attention d'autres clients. Tous les hommes se ressemblaient ici : ils étaient blancs mais semblaient brunis par le

soleil féroce, car il faisait chaud – il n'avait jamais connu une telle chaleur à Umuahia. Il évita les regards et se mit à manger son kebab : c'était bon mais bizarre. Il se dit que dans ce pays les gens ne cuisaient guère leurs aliments. Comme si, pensa-t-il avec ironie, on estimait préférable de les manger crus, sitôt lavés. Des oignons ? Oui, il n'y avait qu'à les hacher. Des tomates ? Bien sûr, il suffisait de les cueillir, de les épousseter, de les passer sous l'eau, de les trancher et de les disposer dans l'assiette. Pareil pour le sel, le poivre, les condiments. Cuisiner faisait perdre un temps précieux qu'il valait mieux consacrer à autre chose : à fumer, à siroter du thé dans des tasses minuscules, à regarder le foot.

Tandis que clients et employés engageaient la conversation avec Tobe, mon hôte se contentait de regarder la circulation derrière la vitrine. Les voitures roulaient lentement, s'arrêtaient pour laisser traverser les piétons. Personne ne klaxonnait. Les gens marchaient vite, et presque chaque femme semblait accompagnée d'un homme qui lui tenait la main. Il repensa à Ndali. Il ne l'avait pas appelée depuis son départ de Lagos. Et ça faisait déjà deux jours et demi. Il s'aperçut avec détresse qu'il avait rompu la promesse qu'il lui avait faite à l'orée de sa tentation. Où était-elle à cet instant ? Que faisait-elle ? Il la voyait dans la bibliothèque familiale, où il avait attendu avant de se faire humilier lors de la fête d'anniversaire. Et il se dit soudain que ce pays, Chypre, l'étranger, n'était qu'un autre rêve impulsif, une ambition d'enfant : soudaine, instinctive, éphémère, irréfléchie. Comme lorsqu'un enfant qui se promène dans les rues avec son père voit un magicien amuser la foule. Debout sur une estrade, il brandit le poing et clame de fausses promesses dans un mégaphone, acclamé par un public enthousiaste qui agite des banderoles.

— Papa, c'est qui ?

— Un politicien.

— Et qu'est-ce qu'il fait ?

— C'est un homme ordinaire qui veut devenir le gouverneur de l'État d'Abia.

— Papa, quand je serai grand, je veux être politicien !

Il songea que ce qui lui arrivait n'était qu'une tentation, de celles qui visent à détourner de son but tout homme animé d'une noble quête. Mais il résolut de résister à ces démons intérieurs. Il se le jura avec une telle véhémence qu'elle se manifesta physiquement. Il postillonna des bouts de viande sur la table.

— Quelle heure est-il au Nigeria ? demanda-t-il pour dissimuler son embarras.

— Il est trois heures et quart ici, répondit Tobe en consultant l'horloge murale à laquelle mon hôte tournait le dos. Donc il doit être cinq heures et quart là-bas. Il y a deux heures de décalage.

Même Tobe devait être surpris de sa question, songea-t-il. C'était tout ce qu'il trouvait à dire ? Demander l'heure ? Mais Tobe ignorait à quel point il lui était pénible de parler, alors qu'il tentait d'assimiler les conséquences possibles de sa situation. Il avait toujours du mal à croire que Jamike ait manigancé tout ça. Comment était-ce possible ? Après tout, mon hôte était tout seul quand Elochukwu lui avait proposé de demander de l'aide à cet homme. Comment Jamike avait-il pu tout planifier si vite ? Deviner qu'il vendrait sa maison et sa ferme ? Et comment imaginer une trahison alors qu'il n'avait jamais fait de mal à Jamike, dans son souvenir en tout cas ?

C'est alors que sa voix intérieure lui fournit un exemple du contraire. Il se revit en 1992, dans la salle de classe, avec ses pupitres, ses murs sans crépi couverts de vieux calendriers. Il avait tout juste dix ans. Avec Romulus et Chinwuba, ils discutaient du match de leur équipe de foot contre celle de la rue voisine quand soudain Chinwuba tapa des pieds, claqua des mains et désigna le garçon qui s'approchait du bâtiment, sac au dos, en tenant semblait-il une chemise pliée. « Voilà Nwaagbo, voilà Nwaagbo ! » Ils scandèrent cette phrase en chœur : ils le traitaient de fille en détaillant d'un regard impitoyable tous ses traits efféminés – ses hanches dodues, ses fesses rondes, ses dents du bonheur, son torse protubérant, son corps grassouillet. Il entra dans la classe quelques instants plus tard et le trio s'écria à l'unisson : « Bienvenue, Nwaagbo ! » Il revoyait à présent le gamin binoclard, hébété par leur agression, gagner son pupitre d'une démarche lourde, le souffle court, une main plaquée sur son visage et ses lunettes comme pour cacher ses pauvres larmes.

Il médita cette vision du jeune garçon qu'il avait fait pleurer, harcelé, persécuté, et il se demanda si à présent Jamike ne s'était pas vengé de lui. Cette escroquerie était-elle donc une pierre catapultée du passé pour s'abattre enfin sur mon hôte ?

— Solomon, fit soudain Tobe.

— Hein ?

— Tu as bien dit que c'était un ami à toi qui t'avait mis en contact avec Jamike Nwaorji ?

Ô Agbatta-Alumalu, sans bien savoir pourquoi mon hôte sentit son cœur s'emballer. Il se pencha sur la table et dit :

— C'est bien ça. Pourquoi ?

— Oh pour rien, pour rien... Juste une idée comme ça... Tu l'as appelé, ton ami ? Au cas où par hasard Jamike serait au Nigeria ? Est-ce que ton ami connaît l'adresse de la famille de Jamike ? Est-ce que... ?

L'effet sur mon hôte fut foudroyant. Tobe n'avait pas achevé sa phrase qu'il sortit son téléphone de sa poche et se mit à pianoter fébrilement. Tobe s'interrompit puis, voyant l'effet de ses sages

paroles, reprit :

— Oui, on va l'appeler, pour voir si Jamike est bien ici. Je ne te connais pas, mais tu es mon frère, et nous sommes loin de chez nous. En terre étrangère. Et je ne peux pas laisser mon frère dans la détresse. On va l'appeler.

— Merci, Tobe. Que Dieu tout-puissant te bénisse. Tu peux me rappeler comment on fait pour appeler au Nigeria ?

— Tu fais zéro zéro, tu ajoutes un *plus*, puis deux trois quatre, et tu composes le numéro sans le zéro.

— OK.

— Non, non, attends, pardon ! Pas besoin de faire le *plus* après zéro zéro !

— OK.

Ô Chukwu, il appela donc Elochukwu, qui fut consterné d'apprendre la situation. Il se trouvait près d'un groupe électrogène et mon hôte avait du mal à l'entendre. Mais il put comprendre que, selon Elochukwu, Jamike était effectivement reparti à l'étranger. Son ami connaissait la boutique où la sœur de Jamike vendait des besaces et des sandales, et promit d'y passer pour en avoir le cœur net.

La communication terminée, mon hôte lâcha le téléphone, un peu soulagé, mais étonné de n'avoir pas pensé à appeler Elochukwu avant que Tobe ne le lui suggère. Il ne saisissait pas pleinement comment fonctionne l'esprit d'un homme désespéré. Il ignorait qu'en pareil cas mieux valait parfois ne pas réfléchir. Car l'esprit d'un homme désespéré peut très bien produire un fruit qui, sous une peau luisante, grouille de vers. Car un tel esprit, blessé et égaré, est enclin à ruminer la situation.

Ô Egbunu, la situation... c'est un lieu qui n'offre guère de réconfort. En ce lieu, il y a peu de mouvement et beaucoup de macération. L'événement a eu lieu, et le fait accompli ne laisse guère de place aux possibles ni à l'action. Et ce que touche l'esprit ne laisse aucune trace sur la peau du temps. C'est là que se morfond l'esprit de l'homme désespéré, incapable d'aller de l'avant.

Tobe, apparemment satisfait du coup de fil, hocha vigoureusement la tête.

— On va trouver, on va connaître le fin mot de l'histoire. Peut-être qu'il a menti, peut-être qu'il est toujours au Nigeria – mon hôte acquiesça. Pendant que tu appelais, je me disais qu'on devrait quand même passer au commissariat avant de rentrer à la fac. On va leur donner le signalement de Jamike, lancer un avis de recherche. Peut-être qu'il est dans le pays, mais dans une autre ville. Ils ont des antennes partout, donc ils pourront le localiser.

Mon hôte leva les yeux vers son sauveur, tout ému.

— Tu as raison, Tobe. Allons-y.

Des ombres discordantes

Ô Osimiriataata, comme disaient les anciens, on reconnaît le poisson pourri à l'odeur de sa tête. À ce stade je commençais à soupçonner que mes pires craintes quant au sort de mon hôte étaient fondées. Mais je ne pouvais encore en être sûr, car, pas plus que nos hôtes, nous ne pouvons voir l'avenir. La tâche des esprits protecteurs, c'est de protéger nos hôtes, de les préserver même face à l'adversité, et de leur assurer que tout ira bien. De leur assurer, ô Egbunu, que ce qui est brisé sera réparé. Je m'efforçai donc de l'aider à se ressaisir, car il était en miettes. C'était le résultat d'un appel d'Elochukwu. Ce dernier était allé voir la sœur de Jamike dans sa boutique, sans lui révéler la vraie raison de sa venue. Il avait menti, prétextant une tâche que lui aurait confiée Jamike et dont il devait lui rendre compte. Mais elle lui répondit que Jamike était en voyage. Elochukwu lui demanda donc son nouveau numéro de téléphone.

— Et là, stupéfaction : elle m'a dit que Jami lui avait défendu de donner son numéro à qui que ce soit. Je n'en croyais pas mes oreilles, Nonso. Alors je lui ai demandé de l'appeler elle-même. À ma grande surprise, il a décroché, et il lui a dit quelque chose. Elle m'a regardé d'un air suspect et m'a dit qu'il n'était pas disponible – Elochukwu s'interrompit tandis que mon hôte haletait, la main tremblante crispée sur le téléphone. Je suis vraiment désolé, Nonso, c'est pénible à dire. Mais j'ai l'impression que Jamike nous a menés en bateau.

Ô Agbatta-Alumalu, juste avant d'arriver au commissariat, Tobe, qui n'avait cessé de secouer la tête en entendant le récit d'Elochukwu, proposa à mon hôte de changer en liras turques les euros qui lui restaient. Pas forcément toute la somme, mais suffisamment pour pouvoir louer à deux un appartement en ville. Sur les 587 qu'il avait encore avec lui, il en confia 400 à Tobe. Celui-ci pénétra dans un immeuble de verre dont la porte proclamait DOVIZ en lettres de néon et en ressortit avec une liasse de liras turques. Près du commissariat, ils tombèrent sur deux étudiantes africaines, dont l'une était en

larmes. Elle cherchait un homme qui lui avait servi d'intermédiaire avec l'autre université de Nicosie, un dénommé James, qui était censé l'accueillir à l'aéroport mais n'était jamais venu. Son amie, une femme à peau claire qui aux yeux de mon hôte ressemblait beaucoup à la mère de Ndali, confirma ses dires. Il fut tenté de leur demander si ce James ne s'appelait pas Jamike, s'il avait vraiment un prénom étranger ou si c'était un nom d'emprunt, mais elles s'éclipsèrent en hâte, désemparées. Après leur départ, Tobe lui lança un long regard entendu mais garda le silence.

Il entra dans le commissariat d'un pas fébrile, l'estomac retourné. Rien à voir avec les commissariats du Nigeria, où des hommes violents et affamés, au visage buriné, au corps amaigri par les privations, ne manifestent guère de politesse ni de commisération. Ici, il y avait trois guichets, semblables à ceux de la banque. Des gens attendaient assis qu'on les appelle. Il y avait deux policiers à chaque guichet. Le mur, comme à la banque, arborait de grands portraits de deux hommes, l'un dégarni, aux cheveux rabattus sur les tempes, l'autre austère. Tobe surprit le regard de mon hôte.

— C'est le président de Chypre du Nord, Talat, et le Premier ministre turc, Erdogan – il acquiesça.

Quand vint leur tour, ce fut Tobe qui prit la parole. Une raison de plus de s'en remettre à lui : il y avait de la fermeté dans sa prestance, qui le rendait persuasif avant même d'avoir ouvert la bouche, éloquent même quand il murmurait. Il expliqua les faits en détail. Le policier lui tendit un formulaire et un stylo et Tobe rédigea une déposition.

— Attendez-moi ici, dit le policier.

Le cœur de mon hôte battait la chamade, et son estomac se gonflait à un rythme irrégulier.

— Je suis sûr que ce démon est dans l'île, et qu'ils vont le trouver, dit Tobe en secouant la tête. Ça peut pas se passer comme ça, quand même ! Regarde cette pauvre fille innocente ! Ces *yahoo boys*, c'est vraiment des filous ! C'est comme ça qu'ils arrivent à arnaquer les gens. On croyait qu'ils ne faisaient ça qu'à des Blancs sur Internet, aux *mugus*, mais non, ils s'attaquent à leur propre peuple, à leurs frères, à leurs sœurs ! *Ils ne l'emporteront pas au paradis !*

Sans savoir pourquoi, il avait envie que Tobe continue à parler, car ses paroles avaient quelque chose de réconfortant. Mais Tobe, avec un soupir de dégoût, se leva, alla jusqu'à la fontaine près de l'entrée et se servit un gobelet d'eau glacée qu'il engloutit d'une traite. Mon hôte l'enviait. Cet homme n'avait rien perdu, son argent était à l'abri, et il préparait son diplôme d'informatique dans une université européenne. Tobe avait de la chance ; son sort était enviable, il n'avait aucun motif de colère ou de tristesse. C'était la croix de Nonso qu'il portait, et il ne

tarderait pas à s'en délester, peut-être ce soir, au plus tard demain. Tobe lui rappelait Simon de Cyrène dans le livre sacré de la religion du Blanc, un innocent qui passait par hasard sur le chemin du condamné. Comme Simon, c'est par pure coïncidence que Tobe s'était trouvé dans le même appartement que mon hôte. Et c'était sa conscience, plutôt que les légionnaires romains, qui l'avait poussé à soulager mon hôte de son fardeau. Mais bientôt Tobe s'en dessaisirait, et mon hôte en sentirait tout le poids sur ses épaules. Mais pas tout de suite.

— Et tu sais, reprit Tobe en le rejoignant, on est tous affectés par ce genre de comportement. Y a qu'à voir notre économie, y a qu'à voir nos villes. Pas d'éclairage. Pas de boulot. Pas d'eau potable. Pas de sécurité. Rien. Rien. Tout coûte le double du prix normal. Rien ne fonctionne. T'es censé faire quatre ans d'études, il va te falloir six ou sept ans, si encore tu termines. Et ensuite t'as le temps de te faire des cheveux gris avant de trouver un boulot, et si t'en trouves un c'est trimer-trimer-trimer sans être payé.

Il s'interrompit car le policier venait de reparaître, un papier à la main ; mais il s'éclipsa tout aussi vite. Tobe disait vrai sur toute la ligne, songea mon hôte, qui voulait en entendre davantage.

— Et tu sais ce qui me rend fou ?

Mon hôte secoua la tête face au regard interrogatif de Tobe.

— Tout le fric qu'ils se font, ces connards de *yahoo boys*, c'est de l'argent perdu. Ils n'en profitent jamais. C'est la loi du karma. Tu te rappelles ce voyou, à Lagos, qui exploitait sa femme dans des arnaques à la sorcellerie ? Eh bien, il a mal fini. Il est mort – une mort violente. Et ce Jamike, lui aussi, il va souffrir.

Tobe claqua des doigts. Mon hôte le regarda au fond des yeux et y vit un éclair de passion : l'engagement révolté d'une âme blessée.

— Tu vas voir, il finira mal, lui aussi. Il ne s'en tirera pas comme ça.

Cette fois, Tobe avait fini sa diatribe, puisqu'il retourna se servir à boire. Mon hôte se sentit ravivé par tout ce qu'il venait de dire. Il y a des situations où, bien longtemps après que le silence est revenu, les mots continuent de flotter dans l'air, palpables, comme si quelque génie invisible les répétait. Tel était le cas de ceux-ci : *Ce Jamike, il va souffrir. Tu vas voir, il finira mal, lui aussi.* Dans le silence de l'après, mon hôte méditait ces mots. Serait-il témoin des souffrances de Jamike ? Comment était-ce possible, alors qu'il ne savait même pas où il se trouvait ni comment le joindre ? Cela signifiait-il plutôt qu'un jour, dans le futur, il le verrait expier l'humiliation qu'il lui avait infligée ? Il le souhaitait ardemment. Il considérerait les mots de Tobe comme une prière : après tout Tobe portait un chapelet sous sa chemise, et il lui avait dit qu'il serait devenu prêtre si ses parents n'avaient pas attendu de lui qu'il ait des enfants, car il était leur seul

fil. En fait, ce prêtre manqué priait pour lui, pour lui qui ne pouvait prier. Et dans le secret de son âme, il prononça un fervent *Amen*.

Quand ils sortirent du commissariat, le soleil rasait les montagnes dont les crêtes encerclaient la ville. Tobe dit :

— Tu vois, il y a de l'espoir. Ils peuvent encore le retrouver. En tout cas, ils ont retrouvé son dossier, et désormais ils savent qui il est. Ils vont le rechercher. Et quand cet imbécile reviendra sur l'île, ils vont le mettre en prison. Et alors, je le jure devant Dieu qui m'a créé, il te rendra ton argent. Tout ton argent.

Mon hôte opina. En tout cas, un premier lien avait été établi avec Jamike. Une question avait trouvé sa réponse, fût-elle balbutiante et indéchiffrable. Pour le moment ça suffirait. Par temps de sécheresse, même une mare croupie devient source de vie.

Il étudia de nouveau la feuille sur laquelle Tobe avait noté les informations obtenues de la police, en six points :

1. *Jamike Nwaorji*
2. *27 ans*
3. *Inscrit comme étudiant à l'Université du Proche-Orient depuis 2006*
4. *Pas réinscrit ce semestre*
5. *Dernière entrée sur le territoire chypriote turc le 3 août*
6. *A quitté le territoire le 9 août*

Ces six points, affirma Tobe, devraient suffire pour l'heure. Ils provenaient de source sûre. Mon hôte avait écouté Tobe poser les questions et le policier y répondre.

— Où est-il allé ?

La police, les autorités n'en avaient pas gardé trace.

— Quand va-t-il revenir ?

Elles l'ignoraient aussi.

— La police voit-elle quelqu'un, ami ou connaissance, qui pourrait savoir où Jamike est parti ?

La police ne possédait pas de telles informations.

— Que fera la police s'il revient ?

Ils l'appréhenderaient pour l'interroger.

— Et s'il ne revient pas, va-t-on le rechercher ?

Non, la police n'avait d'autorité qu'en République turque de Chypre du Nord, pas dans le monde entier.

Ils s'étaient retrouvés à court de questions. Ils devraient se contenter de ces éléments, que Tobe avait soigneusement récapitulés sur une feuille vierge destinée à mon hôte. Il laissa Tobe décider de la marche à suivre ; il était déjà plus de cinq heures, et ils devaient regagner leur logement temporaire. Demain, proposa Tobe, ils iraient à l'Université du Proche-Orient, dès qu'il aurait effectué son inscription pédagogique et rencontré son superviseur. Ils avaient aperçu au loin l'université en

question sur le chemin du centre-ville. Là-bas, ils demanderaient si quelqu'un connaissait Jamike et savait où il se trouvait. Après cette investigation, ils chercheraient ensemble un appartement en ville car, si mon hôte était arrivé la veille, Tobe était déjà là depuis quatre jours, et on ne pouvait occuper plus d'une semaine les appartements temporaires. Aussi Tobe proposa à mon hôte d'emménager ensemble jusqu'à ce que ses problèmes financiers soient résolus car, insistait-il, il ferait tout son possible pour empêcher le mal de triompher, et éviter à son frère d'être abandonné en terre inconnue.

Mon hôte sentit qu'il n'avait d'autre choix que d'accepter. D'ailleurs, partager les frais d'un logement serait une façon de s'acquitter de sa dette envers Tobe. Une colocation revenait moins cher, et il se sentait redevable envers cet homme qui avait tant fait pour lui. Il accepta donc avec force remerciements.

— Je t'en prie, dit Tobe. On est frères.

Ô Egbunu, comme disent les anciens, ce n'est pas parce qu'on a aperçu l'ombre d'une chèvre perdue qu'on va l'attraper et la ramener vivante. Ce n'est pas parce qu'un homme entrevoit une lueur d'espoir que sera réparé ce qui s'est brisé. On comprendra donc qu'avant de monter dans le bus du retour, mon hôte, mû par une impulsion subite, se soit arrêté dans un magasin pour y acheter deux bouteilles d'alcool qu'il glissa dans sa sacoche. Tobe afficha une telle stupéfaction qu'il se sentit obligé de justifier son achat.

— Je ne suis pas alcoolique. C'est juste pour m'apaiser. Après tout ce qui s'est passé.

Tobe hocha la tête un peu trop vigoureusement.

— Je comprends, Solomon.

— Merci, mon frère.

Ô Oseburuwa, spontanément je me contenterais de te raconter ce que mon hôte dit et fit après leur retour, mais un spectacle qu'ils virent pendant le trajet et qui lui fit une impression durable mérite une digression. Car mon hôte, au bord du désespoir, pensait à sa maison, à sa petite ferme, aux gombos que Ndali avait plantés deux semaines plus tôt et qui n'allaient pas tarder à s'épanouir, à ses poules. Il revoyait Ndali un après-midi endormie dans son lit d'enfant au milieu des manuels qu'elle étudiait, tandis qu'il la veillait. De nouveau il s'émerveillait qu'elle ait pu l'élire, se donner à lui. Il se laissait dériver vers ces contrées plaisantes quand Tobe lui tapa sur l'épaule en disant : « Regarde, Solomon, regarde ! » Et par la vitre du bus il vit un homme noir, d'une noirceur anormale, une statue vivante couverte de goudron. Un passager, lui aussi étudiant, avec qui Tobe avait engagé la conversation expliqua que cet homme étrange était sur l'île depuis longtemps et était devenu une célébrité au point de faire l'objet

d'un portrait dans un journal local, *Afrika*, dont le logo, souligna-t-il, était une tête de singe. Personne ne connaissait son vrai nom. Mais on supposait qu'il venait du Nigeria. C'était un grand voyageur qui arpentait la ville en tenant le cartable qui semblait être son unique bien, usé par le temps. Il ne parlait à personne. Nul ne savait comment il faisait pour manger, pour survivre au jour le jour. Mon hôte songea que c'était peut-être l'homme dont lui avait parlé T.T. à l'aéroport. Ô Egbunu, il l'observa jusqu'à ce qu'il s'évanouisse à l'horizon, ébranlé par cette vision. Car il craignait que cet homme n'ait été victime du même sort que lui jusqu'à en perdre la raison. Et il craignait de finir comme lui.

Lorsqu'ils parvinrent à l'appartement, il se retira dans sa chambre. Elle ne contenait que ses bagages posés à même le sol, sa chemise de voyage drapée sur le dossier d'une des deux chaises, et sa serviette de bain accrochée aux lits de bois superposés. Il comprit que c'était une chambre conçue pour accueillir deux occupants. Il s'assit sur l'autre chaise et ouvrit une bouteille. Il ignorait pourquoi il avait acheté à boire, il savait seulement qu'il devait boire cet alcool dont la blancheur rappelait le vin de palme, la boisson des dieux anciens. Les deux bouteilles lui avaient coûté quinze liras turques, l'équivalent de mille cinq cents nairas. Il monta sur la chaise et examina le sommet de l'armoire pour y poser ses bagages. Il n'y trouva que de la poussière et une vieille brosse à dents aux poils durcis et raides, mollement retenue par une fine toile d'araignée. Il se dit qu'il commençait à faire des choses absurdes. Quelqu'un lui avait dit un jour que la pire chose qui puisse arriver sous les coups de l'adversité, c'est de devenir ce que l'on n'est pas. C'était là l'ultime défaite.

Alerté par ce conseil surgi du passé, il reposa la bouteille et grimpa sur la couchette du haut. Un matelas nu, sans draps. Il se débattit en vain contre la marée noire de pensées qui envahissait sa tête. Elles parlaient toutes en même temps, dans une cacophonie assourdissante. Il redescendit, empoigna une bouteille. « Vodka », murmura-t-il en essuyant du revers de la main l'étiquette humide. Il but une longue lampée, puis une autre, jusqu'à ce que ses yeux réagissent par un torrent de larmes brûlantes et qu'il soit pris de rots. Il reposa la bouteille, s'assit sur la chaise. Il écouta Tobe vaquer dans l'appartement vide. Un robinet qu'on ouvre. Des pas qui résonnent sur le plancher. Encore le robinet, puis un flot d'urine dans les toilettes. De la salive crachée dans le lavabo. Une toux. Un cantique fredonné. Encore des pas. Une porte qui s'ouvre ; le craquement léger des lits superposés. Lorsque Tobe fut silencieux, ou hors de portée d'oreille, mon hôte se concentra sur l'objet premier de ses pensées : Jamike.

Ô Ebubedike, il rumina tellement cette obsession qu'en fin de soirée, quand les ténèbres originelles eurent presque entièrement voilé

l'horizon, la métamorphose contre laquelle l'avait mis en garde cette lointaine voix du passé fut totale. Il gisait à moitié nu à même le sol, l'esprit égaré, totalement devenu ce qu'il n'était pas. Il se voyait transformé en lion de la jungle, en quête d'un zèbre nommé Jamike, qui avait disparu en emportant tout ce que lui-même, son père et sa famille avaient possédé. Il lutta pour fixer dans son esprit l'image de Jamike et l'étudia avec une curiosité jalouse. Un accès de toux l'étouffa et il recracha de l'alcool dans toute la pièce.

Il repensa à cet incident survenu en l'an 1992 dans le calendrier du Blanc ; la même semaine, chargé de surveiller la classe, Jamike s'était vengé de l'humiliation que mon hôte et ses amis lui avaient fait subir en les incluant dans une liste d'« élèves dissipés » alors que mon hôte avait été sage comme une image. Sur la foi de ce faux témoignage, ils avaient été flagellés par l'enseignant responsable de la discipline. Mon hôte fut meurtri par ce châtiment, et si furieux qu'après la classe il coinça Jamike et voulut se battre avec lui. Mais Jamike se déroba. Or il était d'usage parmi les garçons d'épargner quelqu'un qui refusait de se battre ou qui ne rendait pas les coups. Mon hôte en fut donc réduit à se déclarer vainqueur de ce combat avorté. « T'es qu'une femmelette, s'écria-t-il, tu refuses de te battre parce que tu sais que je vais gagner. » Et à l'époque, personne ne le lui contesta sa victoire. Mais à présent, allongé à même le sol d'une chambre dans ce pays inconnu, il regrettait amèrement que le combat n'ait pas eu lieu ; s'il avait pu infliger à Jamike ne serait-ce qu'une égratignure, cela aurait été une consolation, si modeste soit-elle. Il aurait tant aimé le rouer de coups, lui faire un croc-en-jambe et le faire rouler dans la poussière.

Ô Egbunu, dans sa colère il rêvait que le combat ait lieu à présent, dans ce pays : il lui fracasserait les bouteilles de vodka sur le crâne et regarderait l'alcool couler dans les plaies. Il ferma les yeux pour réprimer les palpitations de son cœur et, comme si quelque divinité inespérée avait entendu sa requête, une vision de Jamike ensanglanté lui apparut et persista. Des éclats de verre lui entaillaient le crâne, les arcades sourcilières, le cou, la poitrine et même le ventre, auquel s'accrochait un épais caillot de sang telle une excroissance de peau. Il cligna des yeux, sans pouvoir chasser cette vision. Jamike, en larmes, semblait souffrir le martyr, et les mots dégoulaient de ses lèvres tremblantes.

Cette vision lui paraissait si réelle qu'il fut pris d'un spasme. La bouteille lui échappa et se répandit sur le tapis. Il fut pris du désir soudain que Jamike ne se vide pas de son sang. Il tendit les mains vers lui comme s'il était dans la pièce et l'implora de ne plus saigner.

— Écoute, je ne te veux pas du mal à ce point-là, dit-il en se protégeant les yeux de cette vision lugubre et sanglante. Rends-moi juste mon million et demi de nairas, s'il te plaît, Jamike, je t'en prie !

Rends-moi l'argent et je rentrerai au pays, je le jure devant Dieu. Rends-moi juste mon argent, je t'en prie !

Il releva les yeux vers son interlocuteur. Comme en réponse à ses mots, la silhouette frémissante redoubla de tremblements. Horrifié, il baissa les yeux et vit le sang former une flaque entre les pieds du blessé. Il se redressa et s'arracha à ce spectacle qui paraissait si réel.

— Écoute, je veux pas que tu meures. Vraiment, je...

— Tout va bien, Solomon ? – c'était Tobe, dans le monde réel, le monde de la chair, du temps et des objets, qui tambourinait à la porte.

— Oui, Tobe, dit mon hôte, stupéfait d'avoir parlé si fort.

— Tu es au téléphone ?

— Oui, oui, c'est ça, au téléphone.

— Tant mieux. Je t'ai entendu crier, alors je me posais des questions. Essaie de dormir pour te calmer un peu.

— Merci, mon frère.

Avant que Tobe s'éloigne, il dit à voix haute :

— Oui, oui, je te rappelle demain – un silence, où il feignit d'écouter une réponse, puis il reprit : Oui, à toi aussi. Bonne nuit.

Il regarda autour de lui : pas de Jamike. Il essuya les larmes qui avaient inondé ses yeux quand il suppliait le fantôme. Ô Ijango-ijango, dans un moment que je n'oublierai jamais, il ratissa la pièce du regard, inspecta le haut de la couchette, vérifia derrière le rideau rouge, le plafond, sonda le plancher en marmonnant, à la recherche de l'ombre discordante de Jamike. Où était passé l'homme ensanglanté ? L'homme qu'il avait frappé à mort ? Il était introuvable.

Il repensa au fou errant et, pris de peur, se blottit dans le lit. Mais il ne trouvait pas le sommeil. Chaque fois qu'il fermait les yeux, il basculait, d'un bond de chat enragé, dans les décombres de cette journée calcinée, où il n'avait réussi qu'à accumuler les preuves irréfutables de son malheur. Il fourrageait dans la boue grasse des ruines, se délectait de l'odeur suffocante d'ordure, creusait, déterrait détail après détail – la banque, les filles qui avaient touché ses cheveux, la déposition au commissariat, la rencontre avec Dehan, le souvenir exhumé de ce qu'il avait infligé à Jamike tant d'années plus tôt, cause probable de sa haine farouche, de son authentique malveillance restée intacte au fil des années. Il allait continuer à remuer la boue comme un charognard jusqu'à tout mettre au jour, jusqu'à ce que la surface de son esprit soit jonchée de détritrus. Alors seulement il parvenait à s'endormir. Mais pas pour longtemps. Il ne tardait pas à se réveiller, et le cycle se répétait sans pitié, encore et encore.

Ô Akataka, j'étais si bouleversé par son état, si inquiet pour son avenir, que durant une brève phase de sommeil, vers minuit, je me

ruai hors de son corps. Ne voyant aucun esprit dans la pièce, je gagnai l'éther et m'envolai dans les plaines de l'Ezinmuo en empruntant la voie des esprits. Je parvins à la caverne de Ngodo, demeure de milliers d'esprits protecteurs. Dès que mes pieds touchèrent le sol lumineux, j'en vis un que j'avais connu jadis, quand il était le chi du père d'un de mes précédents hôtes. Je lui demandai s'il connaissait le chi d'un vivant nommé Jamike Nwaorji. En vain. Je le laissai jouer avec une cruche d'argent près d'une cascade. J'interrogeai ensuite un groupe d'anges ; l'un d'eux, qui n'avait pas eu d'hôte depuis vingt années humaines, me dit que j'aurais du mal à trouver un chi capable de localiser un hôte vivant ou son chi. Et de fait, en regardant cette foule d'esprits protecteurs, qui ne constituait qu'une infime fraction de leur multitude innombrable disséminée sur la terre, je compris la futilité de ma quête. Jamais je ne pourrais intercéder auprès de Jamike ou de son chi, faute de savoir où ils étaient. Défait et accablé, je m'élevai avec une vigueur surnaturelle vers les cieux et atteignis bientôt le chemin secret, connu de moi seul et de toi, ô Chukwu, qui seul pouvait me permettre, à partir de n'importe quel point de l'univers, comme attiré par une force magnétique, de regagner le corps de mon hôte.

Métamorphose

Ô Obasidinelu, les glorieux anciens, dans leur sagesse pragmatique, disent qu'une souris ne s'aventure pas dans un piège en connaissance de cause. Un chien conscient qu'au bout du chemin il y a des sables mouvants ne risque pas d'y plonger. Personne ne se jette au feu de son plein gré. Mais il arrive qu'un homme bascule dans un brasier insoupçonné. Pourquoi ? Parce que l'être humain est limité dans sa vision, et ignore ce qui l'attend hors de portée de son regard. Ainsi, on peut rendre visite à un homme qui prend son repas avec sa famille et lui dire : « Dianyî, je reviens tout juste des régions montagneuses du Nord, du pays hausa, et j'en rapporte deux vaches qui valent telle somme. » On peut enjoliver en ajoutant : « Et c'est à toi que je viens proposer ces bêtes d'excellente race, qui donnent beaucoup de bon lait, et dont la chair est aussi tendre que celle d'un agouti sauvage de la forêt d'Ogbuti. » Le maître de maison peut se laisser convaincre. Il peut parier sur la bonne foi du vendeur et croire tout ce qu'il lui dit, alors qu'il n'en a rien vu de ses propres yeux. Il ignore donc que les vaches sont mal nourries et malades, ou de race inférieure. Et c'est ainsi qu'il les achète pour la somme donnée. Bien des fois j'ai vu cela.

Ô Chukwu, comment une telle chose peut arriver ? Parce que l'homme ne voit que ce qui lui apparaît, et non ce qu'on lui dissimule. Le mot prononcé vaut comme vérité établie jusqu'à preuve du contraire. La vérité, c'est un état permanent, immuable. C'est ce qui résiste à toute altération, toute manipulation. Elle ne saurait être ni maquillée ni enjolivée. Ni déformée, ni arrangée, ni modifiée. On ne peut pas dire : « Si l'on clarifie le récit en y ajoutant tel ou tel détail, peut-être l'auditoire le comprendra-t-il mieux. » Non ! Car ce serait là corrompre la vérité. On ne peut pas dire : « Mon ami, je ne veux pas que mon père aille en prison. Donc, quand le tribunal me demandera s'il a commis ce crime, est-ce que j'ai le droit de dire qu'il est innocent ? » Mais non, insensé ! Ce serait un mensonge. Ne dis que ce que tu sais. Si les faits sont minces, n'essaie pas de les engraisser. Si les

faits sont riches, ne les appauvris pas pour les minimiser. Si les faits sont brefs, ne les étire pas pour les allonger. La vérité résiste à la main qui la crée, et n'est pas tenue par cette main. Elle doit demeurer dans l'état originel de sa création. Voilà pourquoi, lorsqu'un homme raconte un mensonge, il travestit les faits. Il peut très bien dissimuler un serpent venimeux dans unealebasse de nourriture. Il peut vêtir la destruction des atours de la compassion jusqu'à ce que sa victime soit piégée, abusée, dépouillée de ses biens, détruite ! Bien des fois j'ai vu cela.

Ô Oseburuwa, je dis cela non seulement à cause de ce que mon hôte avait subi, mais parce que, lorsqu'il se réveilla dans la gorge profonde de la nuit, peu après mon retour de la caverne aux esprits protecteurs, sa première pensée fut pour Ndali, qu'il n'avait toujours pas appelée malgré sa promesse. Elle lui avait fait jurer de ne jamais lui mentir. C'était quelques jours avant son départ pour Lagos ; assis dans la cour, ils regardaient une grosse poule qui venait de pondre et faisait sa toilette en donnant des petits coups de bec dans les plumes qui bordaient son cou. Ndali se tourna vers lui comme si un souvenir lui revenait soudain et dit :

— Nonso, tu me promets ?

— Oui. Je te promets.

— Tu sais, c'est très mal de mentir. Comment savoir les choses si on ne me les dit pas, si on me fait croire autre chose ?

— C'est promis, mama.

— Alors, mon cœur, tu veux dire que jamais, jamais tu ne me mentiras ?

— Jam...

— Jamais de la vie ? Quoi qu'il arrive ?

— Quoi qu'il arrive, mama.

— C'est promis ?

— Du fond du cœur – elle rouvrit les yeux, mais en voyant son regard elle les referma brusquement. Non, non, Nonso. Écoute-moi bien.

Il attendit qu'elle parle, mais elle resta longtemps silencieuse. Il ne savait toujours pas ce qui l'avait retenue. Peut-être une pensée si énorme qu'elle accaparait son attention ? Ou bien une peur si terrible qu'elle devait peser ses mots avec la même circonspection qu'une personne sur le point de vérifier, face à un cadavre mutilé, qu'il ne s'agit pas d'un être aimé ?

— Tu ne me mentiras jamais, Nonso ? finit-elle par demander.

— Je ne te mentirai jamais, mama.

Ô Onyekeruwa, le lendemain mon hôte fut réveillé comme par un cri invisible. Quand il ouvrit les yeux, il reconnut le crissement d'un

véhicule lointain, poids lourd ou camion-grue. Il se raccrocha à ce bruit pour surnager dans la terreur qui s'étalait à la surface de son esprit comme une nappe de pétrole, et se concentra sur toutes les initiatives qu'il pouvait prendre pour retrouver Jamike. Ébloui par la lumière qui passait entre les rideaux, il se redressa et tenta de le localiser dans la jungle de ses pensées. Une fois balayés les restes de la nuit, il se lèverait et s'aventurerait dans ce pays nouveau. Il irait partout où quelqu'un était susceptible de savoir ce qu'était devenu Jamike ou comment le contacter. Il devait bien y avoir un ami à lui qui savait où il se trouvait. Il ne laisserait plus Tobe porter sa croix ; il la porterait seul.

Il fit sa toilette, saisit la sacoche renfermant ses documents et sortit avant que Tobe ne se manifeste. Il s'enfonça sur le campus au soleil levant, retraversa les endroits parcourus avec Tobe. Il s'assit sur un banc près d'une pièce d'eau bordée d'une balustrade, où une grenouille sculptée dominait un liquide saumâtre au fond trouble et noir. À l'extrémité du banc, un couple à la peau claire discutait en turc. Ils se levèrent dès qu'il fut installé, et s'éloignèrent en lui jetant des regards tellement insistants qu'il fut certain que c'était de lui qu'ils parlaient.

Il attendit jusqu'au moment où son téléphone rechargé lui indiqua qu'il était 08 h 14. Il se leva. Derrière lui, le bus de 08 h 15 venait d'arriver. Dans l'espace qui le séparait du bus, on avait confectionné une sorte de fontaine avec des matériaux inconnus ancrés au sol comme d'étranges racines. Il s'arrêta et observa ce système d'arrosage pour éviter d'être éclaboussé puis, dès que le tuyau se détourna de lui, il se précipita vers le bus.

Au moment où il montait, le conducteur lui dit quelque chose.

— Pas turc, répondit-il.

— Pas turc, répéta le conducteur en anglais.

— Anglais, oui, turc non.

— Toi ? Nidjériya ?

— Oui, je viens du Nigeria.

Il dit cela d'un air distrait et s'assit. Le bus démarra. Sur un trottoir, deux Nigériens portaient des sacs en nylon de chez Lemar, le supermarché où Tobe l'avait emmené acheter une carte SIM. Sans savoir pourquoi, il se souleva de son siège à la vue d'un des deux hommes, puis il se reprit et se rassit. L'espace d'un éclair, quelque chose d'inexplicable lui avait fait croire qu'il s'agissait de Jamike. Il sentait tous les regards des passagers posés sur lui ; peut-être le croyaient-ils fou.

À l'approche de l'arrêt où il devait descendre, il s'arracha à sa place et à la jungle de ses pensées. Il gagna l'avant du bus, ahuri, et se tint à une barre verticale. Le conducteur l'aperçut dans son rétroviseur et lui

fit un grand sourire.

— Nidjériya, très bon, football. Très très bon ! Jay-Jay Okocha, Amokachi, Kanu... Très bon, Nidjériya, *wallahi* !

Une fois descendu, il replongea dans le souvenir de cette soirée dans la cour de sa ferme, comme s'il y était refoulé par une matraque invisible. Ndali assise sur le banc, et la poule qui, recroquevillée sur elle-même, les observait en silence.

— *Mama*, dit Ndali, en éclatant de rire. Tu es un drôle de type, Nonso. Tu m'appelleras toujours comme ça ?

— Oh oui, *mama*.

Elle rit de plus belle.

— Ça ne te plaît pas

— Si, mais ça fait bizarre. J'avais jamais entendu un homme appeler son amante « *mama* ». Ils disent « mon chou » ou « ma chérie » ou « mon bébé ». Tu vois, quoi. Mais « *mama* », c'est différent.

— Je compr...

— Oh, oui, je sais, je sais bien, Nonso ! Tu m'as déjà expliqué. Tu sais, aujourd'hui à l'église, on a chanté un cantique qui m'a vraiment fait penser à toi, Nonso. Je ne sais pas pourquoi... en fait, si, je crois savoir pourquoi. C'est à cause des paroles. « Et tu viens à moi. » Ça me fait tellement penser à toi ! D'un seul coup, comme par miracle, tu es venu à moi.

— Tu devrais me le chanter, *mama*.

— Oh mon Dieu, Nonso ! Tu crois vraiment ? – elle lui donna une petite tape sur le bras.

— Aïe ! Ouille ! Tu vas me tuer !

Elle éclata de rire.

— Je sais très bien que quand je te tape c'est comme si je te caressais avec une plume. Et tu me dis que ça fait mal ? Ah, ça, c'est un mensonge. Mais bon, tu vois, c'est un chant qui s'adresse à Dieu. Alors je veux pas te le chanter comme si c'était une chanson d'amour.

— Excuse-moi, *mama*. Je sais bien. Je veux juste que tu la chantes. Je veux t'entendre chanter, et comprendre pourquoi ça te fait penser de moi.

Elle rouvrit les yeux quand il se tut.

— Penser à toi, pas de toi.

— Oh oui, *mama*, c'est vrai. Pardon.

— Bon, d'accord alors, mais je suis un peu intimidée. *Ama'im ka e si a gu egwu*.

— Toi, tu parles bien igbo ! dit-il en riant.

— Tu es bête !

Elle lui donna une nouvelle tape. Il se roula en boule et plissa le visage dans une grimace de douleur. Elle lui tira la langue et tendit la peau sous ses paupières inférieures, exposant les globes oculaires

jusque dans leur arborescence de veines rougeâtres.

— Tiens, c'est tout ce que tu mérites, puisque tu te moques de moi.

— Alors, tu vas chanter, oui ou non ?

— D'accord, mon cœur.

Il la regarda lever les yeux vers la voûte céleste, croiser les doigts et entonner le cantique. Sa voix ondulait, ondoyait, doucement, tendrement, au fil des mots. Ô Egbunu, le pouvoir de la musique sur la conscience de l'homme ne saurait être négligé. Les anciens le savaient bien. Voilà pourquoi ils disaient qu'une grande voix est entendue des sourds, et même des morts. Comme c'est vrai, ô Oseburuwa ! Un homme peut être plongé dans une profonde tristesse, un état utérin, un ensevelissement. Il peut rester des jours sans bouger, sans manger, en larmes. Les voisins sont venus en vain ; les parents se sont succédé pour lui dire : « Courage, frère ! Ça va aller. » Mais après tous ces mots, il est retombé dans ses ténèbres. Mais qu'on lui fasse écouter de la bonne musique, chantée en sa présence ou même à la radio par une voix inspirée, et on verra son âme s'élever lentement, s'arracher aux ténèbres, franchir le seuil de la lumière. Bien des fois j'ai vu cela.

Mon hôte, dont la peur de perdre Ndali ne cessait de grandir à cette période, fut saisi par les mains vigoureuses des derniers vers :

Tu es mon roi

Tu es mon roi

Et tu viens à moi

Jésus, tu viens à moi

Tu viens à moi

Tu viens à moi

Quand elle se tut, il lui prit la main et l'embrassa avec tant de ferveur que plus tard, après avoir fait l'amour, elle lui demanda si c'était la chanson qui avait rendu leur étreinte si intense.

La chanson résonnait dans son esprit quand il s'engagea sur la longue route qui menait du terre-plein pavé à l'Université du Proche-Orient. Et elle continua de le hanter, comme un écho persistant dans l'oreille de l'univers. *Et tu viens à moi*. Devant lui, tout autour de lui, à perte de vue, il voyait la confirmation de tout ce que T.T. lui avait dit de ce pays, qui n'était que montagnes, déserts et mer, et où rien ne poussait de comestible. Tout ce qu'il y avait à voir, c'était une immense étendue de terre vide. Tout juste apercevait-il parfois une grosse boule d'ivraie toute sèche, qui ressemblait à ce que les hommes de l'autre rive de l'océan appellent une meule de foin. Et puis, en bord de route, de grands panneaux publicitaires. Juste avant l'arrêt de bus, il avait vu un terrain jonché de carcasses d'automobiles et de tas de ferraille. Un squelette de camion, dépouillé de sa carrosserie, reposait

dans l'herbe sèche, et dardait des orbites vides au lieu de phares. D'un côté, il y avait une voiture de sport blanche, renversée sur le toit et maintenue en place par les vestiges calcinés d'un autre camion. Et puis de l'autre, un semi-remorque tordu, recroquevillé sur lui-même, son habitacle broyé et méconnaissable.

Il songea à appeler T.T., puisque lui aussi, comme Jamike, était inscrit à cette université. Il consultait son téléphone lorsque je lui soufflai qu'il n'avait pas noté le numéro de T.T. Il n'avait plus de batterie quand ils s'étaient rencontrés à l'aéroport. Il foudroya son téléphone du regard, en en frottant nerveusement les bords. Il fut tenté de le balancer dans ce no man's land. Mais il se surprit à le remettre dans sa poche. Il avait atteint un endroit qui ressemblait un peu à un champ de courses. Devant le portail, des gens attendaient, parmi lesquels une jeune Noire. Sa robe d'ankara lui rappela sa sœur. Elle avait des écouteurs et hochait la tête au rythme de la musique qui lui parvenait d'un petit engin relié à ses oreilles, dont mon hôte était plus familier que moi. Il l'aborda.

— Pardon, ma sœur, c'est bien l'Université du Proche-Orient ?

— Oh non ! Le Proche-Orient, c'est encore loin.

— Très loin ?

— Oui, mais le bus qui arrive t'y emmènera. Tiens, le voilà. Prends-le et il te déposera où tu veux sur le campus.

— Merci, ma sœur.

Le bus était plus propre, plus neuf et plus plein que celui de sa propre université, et transportait beaucoup d'étudiants turcs. La jeune fille avança jusqu'au fond où, faute de place, elle se cramponna à une poignée de caoutchouc qui pendait d'une barre au plafond. Tout l'intérieur était tapissé d'affiches, mais aucune dans une langue qu'il comprenne. Sur l'une d'elles, un étudiant noir et un étudiant blanc, côte à côte, désignaient un immeuble aussi haut que ceux qu'il avait vus la veille près du centre-ville. Il se dit que les choses étaient bien différentes dans ce pays. Sur la terre des grands anciens, les bus étaient assaillis de mendiants, de camelots, de vendeurs ambulants qui vantaient leur marchandise et essayaient d'attirer l'attention des passagers. Il revoyait la foule et les bousculades de la gare routière à Lagos, et ses efforts pour marchander un flacon de parfum bas de gamme avec un vendeur particulièrement insistant. Il songea que, dans des circonstances plus favorables, il aurait sans doute adoré vivre ici, ou du moins adoré l'ordre qui y régnait.

Il descendit au premier arrêt du campus, derrière deux étudiants chargés de livres. Le bus repartit dans un couinement bruyant, entre deux pelouses d'une herbe qui me parut artificielle, sans équivalent au pays des grands anciens. Un bâtiment s'étendait à côté d'une gigantesque rocade, en face d'une colline. Il n'avait pas assez planifié

sa visite, ne savait où aller. Et moi je ne pouvais rien faire pour l'aider, tant tout ici m'était étranger ; je n'avais jamais rien vu de semblable, même quand j'avais accompagné mon hôte Yagazie par-delà ton majestueux océan, dont les eaux vastes et puissantes couvrent presque toute la surface de la terre. Là-bas, en Virginie, Yagazie s'était retrouvé à vivre avec d'autres esclaves capturés parmi divers peuples noirs, dont beaucoup ne parlaient pas la langue des grands anciens. Cette terre était très maigrement peuplée. Il y avait des édifices imposants, et il contribua à en bâtir deux, à proximité des lieux où vivaient ses ravisseurs. Le reste n'était que montagnes et champs, des champs aussi touffus que les forêts d'Ogbuti-ukwu. Rien à voir avec l'opulence qui s'offrait à nous aujourd'hui, les rues illuminées la nuit, les engins émettant sons et musique. Je restai donc silencieux tandis qu'il se demandait quoi faire. Et, ô Egbunu, alors que son cerveau ne trouvait aucune solution à son problème, et que moi-même, son esprit, j'étais impuissant, l'univers lui tendit une main secourable. Car au moment où il se dirigeait vers le bâtiment le plus proche, son téléphone sonna. Il se hâta de prendre l'appel.

La voix de Tobe à l'autre bout du fil était maussade et trahissait les germes de l'inquiétude. Mon hôte répondit :

— Je suis au Proche-Orient, mon frère. Je ne voulais plus te déranger avec mes problèmes.

— Je comprends. Tu as trouvé sa trace ?

— Non, je viens tout juste d'arriver. Et je ne sais même pas par où commencer...

— Tu n'as qu'à aller aux affaires internationales, l'équivalent du bureau de Dehan à l'UIC.

— Mais bien sûr ! Tu as raison, mon frère. C'est là que je dois aller.

— Oui, oui, commence par là.

— *Chai, da'alu nu*, répondit-il au bord des larmes, stupéfait qu'une fois de plus cette idée lumineuse lui ait échappé.

— Tu reviens ensuite, pour qu'on puisse passer à l'agence immobilière ? Dee m'a donné une adresse. Je n'ai plus que deux jours pour trouver un logement.

— Tu as raison, mon frère. Je reviens bientôt. Dès que j'ai fini.

Jusqu'à présent, il avait progressé avec ardeur et courage, mû par sa détermination à porter seul sa croix. Mais à présent le courage lui manquait, soit parce qu'il avait entendu la voix de Tobe, soit parce qu'il avait enfin atteint un lieu où Jamike était passé, mais ignorait comment poursuivre. Je ne saurais le dire. Ce qui est certain, c'est qu'un changement s'opéra en lui après ce coup de fil. Il se mit à adopter la démarche d'un criquet arraché à son trou, jusqu'à ce qu'il tombe sur un homme au visage rond, de ce peuple qu'on appelle « les Chinois ». L'homme réagit à sa question par une exclamation de

surprise, et expliqua qu'il sortait justement du service des relations internationales. Il le guida vers un bâtiment dont la façade ne ressemblait à rien de connu, bordé d'innombrables mâts où flottaient des drapeaux, parmi lesquels il reconnut le vert-blanc-vert de son pays d'origine.

Ô Egbunu, avant d'en franchir le seuil, mon hôte, terrifié, chercha l'aide d'une puissance spirituelle. En cela, il imitait ses pieux ancêtres. Mais là où les anciens auraient adressé une prière à leur *ikenga*, ou à leur chi, ou à leur agwu, voire à quelque autre divinité, mon hôte pria l'alusi du Blanc de l'aider à retrouver ici la trace de Jamike. C'était sa première prière depuis bien des années. Car il craignait que ce lieu ne soit le dernier refuge de l'espoir.

— Seigneur Jésus, ait pitié de moi. Pardonne-moi mes péchés comme je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé. Si tu m'aides à récupérer tout mon argent, si tu permets qu'il m'arrive pas malheur, je te servirai tout le reste de ma vie. Au nom du Christ, amen. Amen.

Ô Akataka, il faut que tu me pardonnes. Tu nous as créés de telle sorte que nous ne faisons qu'un avec nos hôtes. Si bien qu'à la longue nous finissons par partager leurs souffrances. Leur mal est notre mal. Voilà pourquoi je répugne à décrire ce qu'il vécut dans ce bureau, préférant te décrire l'effet que cette entrevue eut sur lui, ses conséquences. Car je ne veux pas te retenir trop longtemps, compte tenu de tous ces esprits protecteurs qui eux aussi te demandent audience. Je me contenterai donc de dire que mon hôte eut confirmation que Jamike avait été inscrit dans cette université, et qu'il était même bien connu des étudiants étrangers. Mais Jamike, quoique présent sur le territoire depuis deux ans, n'avait été inscrit qu'un semestre, et avait cessé d'assister aux cours au bout de trois semaines. L'un des employés des affaires internationales, un compatriote de mon hôte nommé Aiyetoro, le prit à part et l'emmena dans un couloir désert après son entretien avec le responsable.

— Omo, tu es mal barré, dit-il.

— Je sais bien.

— Vraiment ? Dis-moi, tu le connaissais déjà, au Nigeria, ce Jami ?

Il acquiesça.

— On était à l'école ensemble, mon frère.

— Où ça, à Umuahia ?

— Effectivement.

— Et après, tu as continué à le voir ? Tu savais qu'il était devenu un vrai *yahoo boy* ?

Mon hôte secoua la tête.

— Ben non.

— Oh si ! C'est un sacré arnaqueur, un escroc professionnel.

Combien il t'a taxé ?

Mon hôte le dévisagea et repensa un instant à son oison qu'il avait tant aimé, la première créature à laquelle son cœur s'était attaché. Cette vision n'était pas seulement une image mais, ô Egbunu, un véritable récit. Après avoir lu un livre sur la fauconnerie, il s'était rebaptisé fauconnier et rêvait de faire voler son oison dans toute la ville. Il décida d'acheter une très longue ficelle bien solide. Et il persuada son père de lui acheter des sangles de cuir pour les fixer à sa patte avant de le lâcher. Au début, l'oison refusa de s'envoler. Il préférait crier et gémir. Mais un jour, il prit son envol et s'éleva très haut, très loin, par-delà le goyavier, et la ficelle était tendue à l'extrême, même quand mon hôte, la main levée aussi haut que possible, ne l'enroulait qu'une fois autour de son poignet. L'oison manifestait tant de joie à voler que mon hôte, submergé d'émotion, avait fondu en larmes.

— Tu veux pas me dire ? insista l'homme. Si je te demande ça, c'est pour pouvoir t'aider, tu comprends ?

— Beaucoup d'argent, mon frère. Près de sept mille euros.

— *Ye paripa !* Nom de Dieu ! Tu sais quoi, faut pas trembler comme ça, d'accord ? Détends-toi. Je vais t'aider. Ce mec a roulé plein de gens. Je ne l'ai pas vu depuis l'an dernier, mais je connais des colocataires à lui qui l'ont vu.

Ô Gaganaogwu, c'était de l'espoir qu'il venait de lui offrir. Un homme en détresse s'accroche à n'importe quoi pour survivre. Bien des fois j'ai vu cela. L'homme qui se noie ne réclame pas un bâton quand on lui présente une corde, ni un radeau au lieu d'une branche d'arbre. Il se cramponne à la première chose qui passe à sa portée. Et c'est ainsi qu'aux abords de l'université, à l'endroit même où il avait questionné la jeune fille noire, Aiyetoro lui héla un taxi et indiqua au chauffeur une adresse à Girne. Mon hôte le remercia, lui pressa la main entre ses paumes moites, et Aiyetoro lui dit : « Y a pas de quoi. Ça va aller, mon frère. »

C'est un homme brisé qui partit ainsi pour cet endroit baptisé Girne. Le trajet lui fit longtemps traverser des plaines désertiques flanquées de montagnes. Il vit plus nettement le drapeau peint à flanc de sierra, qu'il avait aperçu illuminé le premier soir. Il en étudia le motif : un croissant et une étoile rouges sur un océan de blanc. Il se dit que c'était l'exact inverse du drapeau turc, avec son croissant et son étoile en blanc sur rouge. Dans l'apaisement que lui procurait le mouvement de la voiture, il repensa à la chanson qu'il s'était remémorée. Il en eut les larmes aux yeux. Il savait que, si Ndali avait connu son nouveau numéro de téléphone, elle aurait déjà essayé de l'appeler ou de lui envoyer un message. Dans un sursaut, il composa son numéro après le signe *plus*, mais le cœur lui manqua. Il craignait néanmoins qu'elle ne

s'inquiète et ne se demande ce qui lui était arrivé. Il recomposa donc le numéro et attendit, le cœur battant. À la troisième sonnerie, elle décrocha. Ô Egbunu, comment décrire l'émotion qu'il ressentit en entendant sa voix ? Il changea de position et frotta sa main contre la banquette tandis qu'elle disait :

— Allô ? Allô ? Qui est à l'appareil ? Vous m'entendez ? Allô ? Allô, vous m'entendez ?

Il retint son souffle pour ne pas se trahir par le moindre son. Il l'entendit soupirer.

— C'est peut-être l'opérateur – nouveau soupir. C'est peut-être même Nonso... – et puis elle raccrocha.

Il regarda le téléphone. La voix continuait de résonner dans sa tête, comme prise au piège.

— Je n'aurais... commença-t-il – mais il s'interrompit, les yeux fixés sur l'appareil. Je n'aurais pas dû venir ici, dit-il dans la langue des anciens. Je n'aurais pas dû venir. Je n'aurais pas dû venir.

— Pardon ? fit le chauffeur.

Mon hôte, stupéfait, comprit qu'il avait pensé à voix haute.

— Désolé, c'est pas vous, dit-il.

Le chauffeur fit un geste de la main.

— Pas de problème. Pas de problème pour moi, *arkadas*.

Mes craintes se ranimèrent, car un homme au désespoir commence à se trahir lorsqu'il ne distingue plus le réel de l'imaginaire. Il passa le reste du trajet droit sur la banquette comme une bouteille pleine et fêlée que seul un miracle empêcherait de se briser. Dans un bref moment de grâce, il admira les beautés naturelles de l'île. Car à l'approche de Girne, il découvrit un autre paysage, tout nouveau pour lui, et totalement différent de la terre des glorieux anciens. Des châteaux et des demeures, parfois ornés de drapeaux turcs, se dressaient au sommet de montagnes et de pitons granitiques. Il fut stupéfait qu'on puisse construire une maison sur de tels sommets. Le dernier tronçon d'autoroute s'arracha à une sorte de vallée encaissée entre une plaine aride et broussailleuse, jonchée de pierres, et une longue muraille rocheuse. Et lentement, ils approchèrent de la côte d'où la ville tout entière se déployait sous ses yeux : maisons grandes ou petites, dotées parfois de tours ou de flèches. Et au loin, par-delà la ville, il voyait comme dans une cuvette, le bleu de la Méditerranée se détacher du lavis des rues. À mesure qu'ils progressaient, la mer semblait grandir et, lorsqu'ils atteignirent enfin le grand pont qui donnait accès à Girne, toute la ville paraissait retenue par une barrière invisible sans laquelle elle basculerait dans la mer.

Parvenu devant un immeuble de trois étages, le chauffeur désigna l'entrée en disant :

— C'est là, *arkadas*.

Mon hôte fouilla dans sa poche et lui donna trente-deux liras. Puis il franchit la porte métallique en essayant vainement de retrouver le nom exact de l'homme qui l'envoyait ici : Aiyeoto... Aiyetoo...

Il frappa à la première porte, qui portait l'inscription APT 1. Elle était ornée d'un poster avec une double inscription, en turc et en anglais : *welcome*. Une femme turque ouvrit, et derrière elle apparut une fillette qui tenait une poupée échevelée.

— Excusez-moi, dit-il.

— Pas de problème. Vous cherchez les Nigériens ? répondit-elle dans un anglais limpide qui le surprit.

— Oui, c'est ça, les Nigériens. Ils sont où ?

— Appartement 5, répondit-elle en désignant les étages.

— Merci.

L'esprit bouillonnant, le cœur battant, il monta en hâte ; un unique bourgeon d'espoir s'enracinait dans son âme tel le champignon qu'il avait vu un jour éclore sur la banquette d'une épave de voiture. Peut-être allait-il trouver Jamike caché ici, après avoir secrètement franchi la frontière poreuse entre les deux Chypres à l'insu de la police. Cet espoir, si fou soit-il, qui poussait sans terre ni eau sur un support racorni et déglingué, survivait obstinément tandis qu'il atteignait un étage d'où lui parvenaient un arôme de cuisine nigérienne et des voix masculines qui parlaient très fort dans la langue du Blanc plus ou moins malmenée. Il attendit devant la porte, la main sur la poitrine, car il croyait reconnaître la voix de Jamike, ses accents bravaches ponctués de « mon pote ». Enfin il frappa.

Ô Akwaakwuru, la mission d'un esprit protecteur est souvent contrariée lorsque l'élan vital de l'hôte, son onyeuwa intemporel qui n'existe dans son corps que comme une expression de son âme, est brisé. Car lorsqu'il est brisé l'hôte sombre dans le désespoir. Et le désespoir est la mort de l'âme. Il est très difficile alors de retenir son hôte, de l'empêcher, le plus longtemps possible, de chuter. Voilà pourquoi, lorsqu'il quitta la maison de ces gens qui savaient où se trouvait Jamike, je lui insufflai des pensées pour le distraire. Je lui rappelai ce jour où il avait mangé de l'ugba et chié interminablement. Il se revit éclabousser les broussailles de ses excréments. Cela aurait dû le faire rire. En vain. Je lui rappelai l'une des choses qui l'avaient le plus fasciné : les bâillements de son oison. Il ouvrait le bec, et sa langue grise frémissait, couverte d'une substance nacrée qui finissait par s'amasser en un globule. Son gosier, deux fois plus large que celui d'un humain, tirait sur la toile de sa peau, et l'effort lui ridait la face. En temps normal, ce souvenir l'aurait fait rire. Mais pas cette fois ; il en était incapable. Pourquoi ? Parce qu'à ce stade, pour un homme dans sa situation, le monde est mort, et tous les souvenirs agréables,

toutes les images plaisantes ne signifient plus rien. Même si elles s'étaient amassées de toute leur multitude dans son esprit, leur accumulation n'aurait été que futilité abyssale, tel un tas de pièces d'or dans la bouche d'un mort.

Il repartit en ville, emportant avec lui, telle une offrande sur un plateau, la conviction engendrée par sa discussion avec ces hommes : tout était fini ; il n'y avait plus rien à faire. Ils lui avaient clairement expliqué toute la subtilité du stratagème. Jamike leur en avait confié les détails. Il leur avait dit qu'il préparait un gros coup, et qu'ensuite il passerait au Sud.

Qu'est-ce que ça voulait dire ? leur avait demandé mon hôte d'une voix tremblante.

C'était très simple. L'île de Chypre était autrefois un seul pays, jusqu'à ce qu'il y ait une guerre en 1974 et que la Turquie divise le territoire. La partie turque n'est pas reconnue internationalement ; le vrai Chypre, c'est la partie grecque. Les deux pays sont séparés par des barbelés. À Girne Kapisi, le centre-ville de Nicosie, on peut voir la frontière et les Européens qui la franchissent. De l'autre côté, on est dans l'UE. Beaucoup de Nigériens paient des passeurs pour franchir la frontière clandestinement, d'autres tentent d'escalader les barbelés pour demander asile. Jamike lui-même avait payé un passeur.

— Alors il ne reviendra jamais ? demanda mon hôte.

Et même s'il y avait dans sa voix une panique menaçante qui aurait attendri un bourreau, on lui répondit simplement :

— Ben non. Il va pas faire ça.

Ô Egbunu, mon hôte accueillit cette révélation avec un sombre stoïcisme tel un homme qui s'est aventuré dans un lieu clos qu'on a scellé derrière lui, et qui n'a plus d'issue. À gauche, un mur de pierre massive. À droite, une porte de granit que la force de cent colosses ne suffirait pas à ébranler. Devant lui ? Idem. Derrière lui ? Une paroi hermétique.

Alors, demanda-t-il, que pouvait-il faire ?

— Je sais pas, mon frère, dit l'homme qui s'était présenté comme le meilleur ami de Jamike. Au Nigeria, on dit toujours aux gens qu'il faut ouvrir les yeux, avoir un peu de jugeote, parce que, tu sais bien, mon frère, y a pas que des gentils. Mais y en a qui n'écoutent pas. Regarde comme ce mec t'a plumé.

— Reste quand même, mon pote, dit un autre. T'es un homme. Faut savoir endurer. Ce qui est fait est fait. Y a plein de gens ici comme toi. Et ils survivent. Moi aussi, on m'a menti. Un intermédiaire m'a fait miroiter l'Amérique. J'ai raqué, raqué, raqué, raqué, et qu'est-ce que j'ai découvert en arrivant ici ? L'Afrique en Europe !

Ils éclatèrent de rire.

— Pas d'Europe et pas de fric ! poursuivit-il. Et alors ? Qu'est-ce que

j'allais faire ? Me foutre en l'air ? Ben non ! J'ai trouvé un petit boulot. Dans le bâtiment.

Il exhiba ses paumes. Elles étaient dures comme du béton, rugueuses comme du bois scié.

— Je bosse avec des Turcs, je trime, mais tu vois, je continue la fac à côté. En fait, le plus dur, c'est que leurs femmes ne nous aiment pas. C'est ça qui me tue !

Ils rirent bruyamment, sous le regard vide de cet homme au supplice.

— Ou alors, t'as qu'à rentrer au pays, reprit un autre. Y en a qui ont fait ça. Ça sera peut-être même mieux pour toi. Achète-toi le billet avec l'argent qui te reste et rentre.

Ô Chukwu, si je n'avais pas été son chi, si je ne l'avais pas accompagné dès avant sa venue au monde, avant même qu'il soit conçu, je n'aurais pas reconnu l'homme qui quitta cet appartement ce jour-là et ressortit face au soleil. Car il s'était métamorphosé, transformé subitement de créature solide en une masse d'argile molle désormais méconnaissable. J'ai pourtant vu bien des choses : un hôte réduit en esclavage ; enchaîné, affamé, fouetté. J'ai vu des hôtes mourir de mort violente. J'ai vu des hôtes souffrir de maladie, tel Nnadi Echereome, qui, il y a bien des années, saignait chaque fois qu'il allait à la selle, et dont l'anus enflé lui faisait souffrir le martyre au point parfois de ne plus pouvoir marcher. Mais pas une fois je ne me rappelle avoir vu l'âme d'un homme ainsi fracassée. Et je le connais bien. En vérité, comme tu le sais, ô Egbunu, chaque homme est un mystère pour le monde. Même dans ses moments de plus grande extraversion, il demeure caché à autrui. On ne peut pas pleinement le connaître. Même ceux qui le regardent ne peuvent pas pleinement le voir, même ceux qui l'étreignent ne peuvent pas pleinement le toucher. L'être profond d'un homme se dissimule derrière un mur de chair et de sang, dérobé au regard de tous, y compris au sien. Seuls son onyeuwa et son chi – s'il s'agit d'un bon chi et non d'un *efufefu* – peuvent réellement le connaître.

Ô Gaganaogwu, l'homme qu'il était soudain devenu quitta l'appartement, traversa la rue et entra dans une boutique semblable à celle où il avait acheté de l'alcool. Il choisit la même bouteille dans l'armoire frigorifique et paya l'homme silencieux aux yeux chassieux qui le regardait curieusement comme s'il était un extraterrestre surgi d'un cratère dans le sol, et couvert de boue. Le monde qui l'entourait, ce pays étrange, cette révélation terrifiante : il percevait tout avec une acuité vive et coupante d'acier trempé. Sur le trottoir d'en face, un homme blanc promenait son enfant. De l'autre côté, une femme poussait un engin à roulettes rempli de provisions et un pigeon picorait la poussière de la chaussée. Il prit brusquement conscience

qu'il avait faim. Il était près de midi et il avait l'estomac vide. Il s'étonna de ne pas y avoir pensé : jamais il n'aurait imaginé que les choses pouvaient basculer si vite.

Il quitta la boutique en sirotant sa boisson, d'une démarche chaloupée. Il tapa des pieds et les pressa contre le sol, comme pour se garantir contre une chute. Il rangea la bouteille dans sa sacoche et héla un taxi. En s'installant sur le siège, il constata qu'il n'avait pas refermé sa braguette après être allé aux toilettes chez les étudiants. Il y mit bon ordre et tandis que le taxi fonçait vers Nicosie, il ferma les yeux. Dans sa tête, les pensées se disputaient la suprématie. Elles se disputaient d'une voix rauque ; le combat dégénéra en hurlements. Il s'arracha à la mêlée pour se réfugier en un lieu secret où seul résidait Jamike, et repensa à leurs retrouvailles. Jusqu'alors, il restait dans son coin, s'occupait de ses affaires. Toute sa vie ou presque il avait été un homme réservé, qui ne scrutait pas le monde pour le percer à jour, mais lui dérobait des regards comme si ce spectacle était tabou. Il ne demandait que peu de chose au monde. Et ce qu'il lui demandait ces derniers temps était tout simple : pouvoir vivre avec la femme qu'il aimait. Ce n'était pas trop demander ! Certes, la famille de cette femme lui opposait un obstacle, mais n'avait-il pas appris que tout obstacle représentait une occasion de progresser et de grandir ? N'était-il pas allé acheter les formulaires d'admission dans les universités nigérianes avant même de rencontrer Jamike ? Qu'avait-il fait pour mériter un tel sort ?

Il but avidement une gorgée et rota bruyamment. Il s'agita sur la banquette, inclina la tête tandis que le taxi parcourait le chemin en sens inverse, comme s'il revenait sur ses pas, à ceci près que cette fois-ci un camion chargé de matériaux de construction ralentissait le trafic sur la voie unique. Enfin le taxi put le doubler, mais se retrouva coincé derrière une camionnette rouge ; la tête d'un chien blanc en émergeait par la vitre. Il observa attentivement le chien, sa tête qui bougeait mécaniquement comme actionnée par le vent, et s'étonna qu'un spectacle aussi banal puisse faire oublier à un homme le feu qui le consumait.

À l'approche de Nicosie, sur un tronçon bordé de rochers peints, le chien disparut et Jamike envahit de nouveau ses pensées, comme propulsé par l'énergie de la voiture. Il but une nouvelle gorgée et rota.

— Ouh là là ! Non, non, non, mon ami ! Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que tu fais, *yani* ?

Il ne comprenait pas.

— C'est de l'alcool ? Pas d'alcool dans mon taxi, mon ami ! C'est *haram* ! *Anadim mi* ?

— Vous me dites que j'ai pas le droit de boire ? C'est ça ? Et pourquoi ?

— Oui, oui, c'est ça, pas d'alcool ! Parce que c'est *haram*, mon ami. Y a problème. Gros problème – il frappa le tableau de bord du plat de la main puis claqua des doigts.

— Mais pourquoi ? – il sentait monter en lui une colère étrangère. Je fais ce que je veux ! Contentez-vous de conduire.

— Non, mon ami. Moi, musulman. OK ? Si tu bois de l'alcool, problème. Gros problème. Je t'emmène pas à Nicosie.

Il se gara sur le bas-côté.

— Faut descendre de mon taxi, *arkadas*.

— Quoi ? Vous allez me laisser ici ?

— Oui, faut descendre de mon taxi, tout de suite. Je te dis pas d'alcool, tu me dis non. Alors faut partir.

— D'accord, mais dans ce cas-là, je vous paie pas !

— Tu me paies pas, c'est ça, tu me paies pas !

Il lâcha un chapelet de mots turcs tandis que mon hôte descendait. Puis il repartit en trombe vers la ville, abandonnant mon hôte dans ce paysage aride de plaine, de désert, de route, d'air et de néant, telle une tête séparée de son corps qui roule dans un champ – car un jour j'ai vu cela.

Ô Akataka, c'est dans cet état de détresse et d'angoisse qu'il marcha vers la ville, son étendue, son monde, qui s'ouvraient devant lui comme un grand secret cosmique. Le désert, le désert, avait-il entendu dire encore et encore, dans la bouche de T.T., de Linus, de Tobe, et même de Jamike : c'était le seul mot censé décrire adéquatement ce paysage. Mais qu'est-ce qu'un désert ? C'est une étendue de terre abondante mais friable. Au pays des anciens, il est difficile de puiser de la terre. Elle est fermement fixée au sol, peut-être par les pluies fréquentes, et il est difficile de l'en détacher. Il faut gratter ou creuser. Mais pas ici. Ici, la simple pression des pas d'un homme suffit à bouleverser le sol et à soulever de la poussière. À peine a-t-on parcouru quelques mètres qu'on a les chaussures couvertes d'argile sombre. Et le désert se répand et s'insinue partout, il n'accueille guère de végétation et résiste à tout ce qui cherche à s'y implanter, à croître, à se développer. Ce qui y pousse n'en est donc que plus solide et endurant. L'olivier, par exemple : un arbre qui n'a pas besoin d'eau pour pousser, sinon celle qu'il puise au tréfonds du sol, car ce pays repose sur de l'eau. Toute créature qui habite cette terre doit d'abord la dompter. Il y faut d'abord une lutte, un combat de titans dans lequel d'énormes pierres (collines, montagnes, roches) se fraient un chemin ou surgissent d'une immensité inconnaissable pour écraser leurs ennemis de terre et de poussière et affirmer : Ici, en ce lieu, je me dresserai. Que cela soit dit et accompli. Je dois toutefois reconnaître qu'à cet égard ce pays présente un point commun avec

celui des anciens, où c'est la terre, dans toute sa fertilité, qui par son exubérance raille le désert.

Il marcha encore sans doute une demi-heure, à grandes enjambées d'homme légèrement gris, avant de parvenir à une rangée de maisons. Le désir d'atteindre la ville l'obsédait comme la soif obsède le voyageur du désert. Il lui tardait de trouver un arrêt de bus. Il s'aventura bientôt dans la gueule entrouverte d'une rue qui s'enroulait en spirale comme si elle se détournait craintivement de la grand-route. Le quartier avait l'air pauvre, car les maisons étaient basses et vétustes ; leurs façades arboraient des pots de fleurs fichés dans l'argile. Un portail dégonflé était appuyé à un mur. Un homme perché sur une échelle y clouait quelque chose. De l'autre côté, qui donnait sur un pont, un profond cratère s'étendait sur des kilomètres, et la terre s'élevait en bandes sinueuses vers un quartier apparemment mieux loti.

Il poursuivit son chemin à contrecœur, épuisé, égaré, le long de maisons vides posées comme des ombres au soleil ; ses vêtements trempés de sueur lui collaient à la peau. Il entendit les voix vagabondes de passants invisibles. Des oiseaux qu'il n'avait jamais vus fusaient sur les plaines ou planaient sans hâte. Ô Egbunu, lorsqu'il franchit le tournant où la rue rejoignait la route principale, il sursauta en entendant derrière lui un cri et des pas précipités, bientôt suivis par des voix de plus en plus proches. Il se retourna : un groupe d'enfants, surgi par un portail qui se refermait à peine, se rua vers lui en criant quelque chose comme « Ahbi ! Ahbi ! » puis « Ronaldinho ! Ronaldinho ! ». Ô Chukwu, en un battement de paupières, il se retrouva pris dans une mêlée bruyante et houleuse qui lui parlait dans une langue exotique. Une main tira par-derrière sur sa chemise délavée ; il n'eut pas le temps de se retourner qu'une autre main tirait sur le pan. Une voix lui cria à l'oreille, et avant de pouvoir comprendre ce qu'elle disait il fut englouti dans un puits de mots.

Ô Agujiegbe, il tapa des pieds, agita les bras pour se libérer de ces mains avides ; dans ce bref répit, il prit conscience qu'il était assailli par une bande de garçonnets curieux. Stupéfait, il leur cria de le laisser tranquille. Il crispa la main sur sa sacoche, leva l'autre main, se dégagea de l'emprise d'un enfant et avança d'un pas titubant. Les gamins s'écartèrent de lui comme des mouches effrayées. Les dents serrées, il abattit sa main sur la première tête à sa portée. Il se détacha du groupe au plus vite. L'instant d'après, il était libre.

Ces enfants, qui étaient-ils ? D'où sortaient-ils ? Ne voyaient-ils pas qu'il ne ressemblait absolument pas à Ronaldinho ? Ne savaient-ils pas que c'était impensable que Ronaldinho soit là, qu'il soit cette créature éviscérée, coquille vide, squelette ambulant de l'homme qu'il était encore quelques jours plus tôt ? L'un des enfants sortit du groupe et fit

signe aux autres de reculer. Plus grand que ses camarades, il était en short et débardeur. Il dit quelque chose, désigna un petit qui tenait un ballon. Puis il fit comprendre par signes qu'ils voulaient des autographes. Un autre garçon produisit un stylo et un cahier. Tous gesticulaient, et il comprit qu'ils cesseraient de le harceler s'il cédait à leur requête.

En prenant le ballon pour le signer, une image surgit du passé, du village paternel, vint l'envahir et l'humilier : celle d'une grosse coquille d'escargot vide, desséchée, calcifiée, qui avançait tranquillement sur son chemin. Cela semblait un miracle mais en y regardant de plus près il vit qu'elle était transportée par un régiment de fourmis. Il sentit que la même chose lui arrivait à présent, dans ce quartier pauvre d'un pays inconnu, où ces enfants l'avaient pris pour le meilleur footballeur du monde. Ils ignoraient qu'il était un misérable, dont la misère excédait le diamètre du temps. Dans le passé, ce qu'il possédait, il l'avait perdu. Dans le présent, il ne possédait rien. Et dans l'avenir tel qu'il se dessinait, rien non plus. Et voilà qu'avec le stylo qu'on lui tendait il dédicaçait un ballon, des cahiers, des tee-shirts, et même leurs paumes. Au village, il avait poussé un cri en constatant que la coquille empruntait les pattes d'une légion de fourmis. Il avait appelé sa mère pour qu'elle vienne constater ce tour de magie. Mais à présent, en se voyant ainsi élevé par les regards de ces étranges gamins, il craqua. Et il éclata en sanglots.

L'effet de ses larmes fut immédiat. Les enfants furent pétrifiés de voir pleurer « Ronaldinho » ou « Ahbi ». Ce grand champion de foot se laisser aller comme un bébé ? L'imposture était démasquée. L'une après l'autre, les petites mains se retirèrent, les voix se turent ; les yeux joyeux se voilèrent de perplexité, et les pieds qui l'avaient encerclé comme une légion souterraine et muette s'écartèrent. Il leur tourna le dos et reprit son chemin, sans cesser de sangloter.

La coquille vide

Ô Agbatta-Alumalu, au pays des anciens, si un homme pleure ainsi en public, au vu et au su de tout le monde, les gens viennent l'aborder et le réconforter. Ils constateront que la lumière dans ses yeux est celle d'un homme qui a traversé, en dansant, le théâtre de feu de la vie et qui porte les cicatrices de ses brûlures comme un trophée. Ils lui demanderont ce qui lui est arrivé. A-t-il perdu un proche – parent, frère, ami ? S'il répond oui, ils secoueront la tête, compatissants. Ils le prendront par les épaules et diront : *Courage, Dieu donne et Dieu reprend. Tu dois cesser de pleurer.* S'il a perdu autre chose, argent ou biens, ils lui diront : *Dieu a pourvu, Dieu pourvoira. Ne te lamente pas.* Car dans la société igbo le chagrin n'a pas le droit de s'épanouir. On le traite comme un dangereux voleur que toute la communauté doit chasser à coups de gourdin, de bâton et de machette. Ainsi, lorsqu'une personne subit une perte ou un deuil, amis, famille et voisins s'assemblent dans le seul but de l'empêcher de céder au chagrin. Ils implorent, ils argumentent, et si le chagrin persiste, l'un des consolateurs – qui secouent la tête et grincent des dents – ordonne à l'affligé de se reprendre, en feignant la colère. Alors l'affligé s'arrache un moment à sa douleur comme se détache une moitié de vieille noix de kola. Et les consolateurs vont commencer à parler de la pluie et du beau temps, ou de l'état des récoltes. Cela dure aussi longtemps que possible, mais lorsque, à la faveur d'un silence, l'affligé s'effondre à nouveau, le cycle reprend, tant que c'est nécessaire.

Bien des fois j'ai vu cela.

Mais ici, ô Oseburuwa, dans cet étrange pays de désert, de montagnes et d'hommes à la peau blanche, il n'eut pas le droit à la même réaction. Les femmes qu'il croisait à l'approche d'un quartier animé regardaient à travers lui comme s'il était invisible. Les hommes qui se prélassaient sous les auvents des restaurants, ou qui savouraient leurs pipes sur les balcons, ou qui fumaient debout devant les immeubles, le toisaient avec une franche indifférence, tel un mendiant

auquel on n'accorde aucune attention, quand bien même il chante et danse mieux que l'artiste célèbre qui remplit les salles. Les enfants qui voyaient cet adulte aux joues baignées de larmes le dévisageaient avec une perplexité creuse. Il continua donc son chemin en portant son fardeau d'angoisse comme un sac humide d'ordures pourrissantes. Il était si défait, ô Egbunu, que moi-même son esprit protecteur, je ne le reconnaissais plus. Ses mouvements n'étaient pas dictés par un but mais par le désespoir. Comme pour le fou que lui avait désigné Tobe, le monde était soudain devenu pour lui un champ à traverser, hors duquel rien n'existait.

— Quel lieu mérite d'être atteint ?

— Aucun.

— Qu'est-ce qui mérite d'être accompli ?

— Rien.

Où qu'il se tourne, il ne voyait que ses problèmes. Certes, il longeait des boutiques de luxe et de superbes immeubles, mais ils n'étaient rien pour lui. Cet attroupement autour d'un camion à la sono tonitruante ? Ces jeunes Blancs en uniforme orange et rouge qui dansaient ? Ils n'étaient rien pour lui. Et cet homme qu'il croise à présent ? Et ces hommes entre des sacs de sable et des tanks, ne seraient-ce pas des soldats turcs, qui d'après T.T. représentent 30 % de la population ; oui, c'est exact, mais ça l'indiffère. Et ces petits oiseaux qui se poursuivent et volettent en piqué autour de cet arbre informe couvert de la poussière de la rue ? Un autre jour, en amoureux avoué des créatures ailées, il se serait émerveillé et aurait essayé d'identifier leur espèce. Ces oiseaux sont-ils propres à Chypre ? S'agit-il de prédateurs ou d'oiseaux inoffensifs ? À présent, enfoncé dans son chagrin, ça l'indiffère. En d'autres circonstances, il aurait aimé ce pays, comme il l'avait espéré quand Jamike en avait évoqué la perspective. Alors la joie avait jailli de lui comme des confettis scintillants qui venaient peupler sa part sombre. Mais à présent il se dit que cette joie sans retenue avait été la cause même de son malheur.

Ô Gaganaogwu, j'observai ce spectacle, stupéfait, bâillonné par mon impuissance, mon incapacité à l'aider. Il descendait une rue dont le nom, qu'il vit sur un panneau bleu, était Dereboyu, et en longeant les vitrines des magasins il repensa à ses ouailles. Il revit le jour où il avait vendu ses dernières bêtes : les neuf dernières de sa précieuse couvée de poules jaunes. Elles avaient été témoins du silence croissant des matins, de l'absence de chant du coq, ce qui, à sa grande surprise, avait affecté Ndali. Elle avait dit que l'endroit avait l'air abandonné et qu'elle appréhendait d'autant plus de ne pas pouvoir supporter son départ. Il ne restait que les poules. Ensemble, ils les firent lentement sortir du poulailler et les déposèrent dans une des cages de raphia tressé. Dans le poulailler, l'angoisse était palpable. À chaque bête

déposée dans la cage, les cris étaient si forts qu'il devait s'interrompre. Même Ndali sentit qu'il y avait quelque chose d'anormal.

— Mais qu'est-ce qui leur arrive ? demanda-t-elle.

— Elles comprennent, mama. Elles comprennent ce qui se passe.

— Oh mon Dieu ! C'est vrai, Nonso ?

Il hocha la tête.

— Tu sais, elles en ont déjà vu beaucoup entrer dans cette cage. Donc elles comprennent.

— Oh mon Dieu ! – elle rentra la tête dans ses épaules. Alors ça doit être comme ça qu'elles pleurent – elle ferma les yeux, et il vit des larmes enfler au bord des paupières. C'est déchirant, Nonso. Ça me fend le cœur.

Il hocha la tête et se mordit la lèvre.

— On les emprisonne et on les tue comme on veut parce qu'on a plus de pouvoir qu'elles – la colère dans sa voix était pour lui comme une brûlure. Elles font le même bruit, Nonso ! Écoute, écoute, c'est le même bruit que la fois où le faucon les a attaquées.

Il leva les yeux vers elle tout en fermant la cage. Il inclina la tête et fit mine d'écouter.

— Tu entends ? demanda-t-elle encore plus fort.

— C'est vrai, tu as raison, mama, acquiesça-t-il.

— Mais même quand les faucons leur prennent leurs petits, qu'est-ce qu'elles peuvent faire ? Rien, Nonso. Rien. Comment pourraient-elles se défendre ? Elles n'ont pas de griffes, pas de langue empoisonnée comme les serpents, pas de crocs, pas de serres ! – elle se redressa et s'éloigna lentement. Alors, quand les faucons attaquent, qu'est-ce qu'elles peuvent faire ? Seulement crier, pleurer et gémir, Nonso. Pleurer et gémir, c'est tout – elle frappa dans ses paumes à plusieurs reprises comme si elle les époussetait.

Il releva la tête et vit qu'elle avait fermé les yeux.

— Et maintenant c'est pareil. Tu vois ? Et pourquoi ? Parce que ce sont des *umu-obere-ihe*, des minorités. Voilà ce que les puissants nous ont fait dans ce pays. Voilà ce qu'ils t'ont fait. Et à tous les faibles et les déshérités.

Elle reprit son souffle. Il voulut parler mais ne sut que répondre. Il l'entendait haleter malgré la fraîcheur de l'air. Et il sentait que ce qu'elle disait venait du fond des tripes, comme si elle tirait de l'eau d'un puits asséché et que le seau rapportait également la lie, les morceaux de ferraille, les fougères mortes, tout le rebut accumulé.

— Tu vois ce que les puissants nous ont fait, Nonso ? répéta-t-elle en reculant comme pour partir, avant de le reprendre à partie. Et pourquoi ? Parce que tu n'es pas riche comme eux. C'est la vérité ou non ?

— C'est vrai, mama, concéda-t-il, presque honteux.

Mais elle ne parut pas entendre, car tandis qu'il parlait elle s'écriait déjà :

— Écoute, écoute, Nonso ! Tu n'entends pas un rythme dans leurs cris, comme si elles se parlaient ?

De fait, comme si elles la comprenaient, les volailles avaient élevé la voix. Il regarda la cage, puis Ndali.

— C'est vrai, mama.

Elle revint vers la cage, poussa délicatement Nonso et tendit l'oreille vers les oiseaux en pleurs. Quand elle se retourna vers lui, des larmes perlaient au bout de ses cils.

— Oh mon Dieu, Nonso, c'est bien ça ! C'est comme un chœur, comme les chants en harmonie qu'on chante aux enterrements. Et ce qu'elles chantent, c'est bien un chant de deuil. Écoute bien, Nonso – elle se tut un moment, puis s'écarta et claqua des doigts. C'est bien vrai, ce que disait ton père. C'est l'orchestre des minorités.

De nouveau elle claqua des doigts.

— Je suis triste pour elles, Nonso, triste de ce qu'on leur fait subir. C'est bien un chant de douleur.

Ô Egbunu, ce jour-là il avait écouté, comme on écoute un air qu'on a entendu mille fois et qui pourtant, à chaque occasion, vous émeut et ouvre le regard à de nouvelles visions. Il regardait la cage avec toute la concentration dont il était capable quand il entendit un sanglot. Il serra Ndali contre lui.

— Oh mon cœur, pourquoi tu pleures ?

Elle l'étreignit et posa la tête contre sa poitrine, son cœur palpitant.

— Parce que je suis triste pour elles, Nonso. Et triste pour nous aussi. Comme elles, je pleure dans mon âme parce qu'on n'a aucun pouvoir face à ceux qui sont contre nous. Et surtout contre toi. Tu n'es rien pour eux. Et maintenant, tu vas me quitter pour partir dans un endroit que je ne connais même pas. Et je ne sais pas ce qui va t'arriver. Tu comprends ? Je suis triste, Nonso, je suis tellement triste !

Ô Chukwu, il comprenait à présent, dans ce pays lointain de ciel et de poussière et de gens étranges, que ce qu'elle craignait ce jour-là avait fini par lui arriver. Un volailler nommé Jamike Nwaorji l'avait bichonné quelque temps, nourri de bouillie et de millet, laissé picorer gaiement ; il lui avait égalisé les plumes, avait peut-être même soigné sa patte piquée par un clou ; et maintenant il l'avait enfermé dans une cage. Et tout ce qu'il pouvait faire, tout ce qui lui restait à faire, c'était pleurer et gémir. Il venait grossir le troupeau évoqué par Tobe, celui de tous ces gens dépouillés de leurs biens : la jeune Nigériane près du commissariat, l'homme de l'aéroport, et tous les captifs du passé ou du présent contraints de faire ce qu'ils ne voulaient pas, pris dans un système qu'ils refusaient. Innombrables. Tous ceux qu'on a enchaînés et battus, au territoire pillé, à la culture éradiquée, tous ceux qu'on a

réduits au silence, violés, déshonorés, assassinés. Avec tous ces gens, il partageait désormais un sort commun. Ils étaient les minorités du monde, avec pour seul recours l'orchestre universel qui n'avait plus qu'à pleurer et gémir.

Ô Akwaakwuru, les anciens disent qu'il est facile de croire éteint un feu qui couve encore. Mon hôte avait marché sans but encore une heure, affamé, assoiffé, trempé de sueur et de larmes, quand il approcha d'un carrefour. Une route semblait s'étirer sans fin vers le nord, une autre se terminait en impasse, la dernière l'aurait ramené sur ses pas. Il apercevait le rond-point à environ un kilomètre. Il n'avait jamais connu un soleil aussi féroce. On lui parlait souvent de la chaleur du pays hausa, au nord du Nigeria. Et son père, qui avait vécu à Zaria, lui racontait que plus au nord, au Sahara, le soleil donnait aux vivants l'apparence des morts.

Cela faisait près de deux heures à présent qu'il marchait, depuis qu'il avait été expulsé du taxi, en nage et vaguement ivre. Peu après, il avait déposé la bouteille délicatement au bord de la route, dans un bouquet d'herbe sèche, comme s'il espérait qu'un autre malheureux la trouverait et la finirait. Il traversait à présent un paysage plat couvert d'herbe rase où il y avait une maison en construction. Deux Noirs figuraient parmi les ouvriers couleur de poussière, qui suaient sous le soleil assassin. Il allait de l'avant, ses larmes séchées, puisant une sérénité inaccoutumée dans la liberté que lui offraient le vide, la stagnation, le fait de ne pas savoir quoi faire ni ce qu'il allait devenir. Il repensait à Ndali, aux poules, à sa dernière journée à Umuahia, au son de sa voix quand il l'avait appelée tout à l'heure, lorsqu'à proximité du rond-point il entendit un énorme bruit d'explosion. Il regarda tout autour de lui sans rien voir. Il avança entre deux immeubles et parvint à une clairière au bout de laquelle passait une route. Il vit alors, à deux jets de pierre de lui, la source de la détonation : une voiture renversée, noyée de fumée. Il entendit plus loin derrière lui des voix affolées et vit les ouvriers du chantier courir dans sa direction.

Son regard revint à la clairière, perçant la poussière qui voilait ses yeux et dessinait des motifs sur son visage comme les *ulis* qu'arboraient les dibias chez les anciens. Il vit que le nuage s'était dissipé. Autour de la voiture accidentée se pressaient des gens paniqués. En s'approchant, il découvrit l'état de l'autre véhicule impliqué dans la collision. C'était un mini-van, qui faisait face au rond-point. Sa taille était réduite de moitié. Quand il parvint près de la voiture, l'un des ouvriers noirs, qui à en juger par son accent devait être un descendant des glorieux ancêtres, s'adressa à lui :

— C'est horrible, horrible. Dans l'autre voiture, il n'y a pas de

survivants. Dans celle-ci, il y a deux filles à l'arrière. Quel malheur ! C'est elles qu'on entend crier.

Mon hôte avait entendu les cris. Son compatriote s'écarta, comme d'autres devant lui. La police venait d'arriver, et un policier leur ordonnait de reculer. Au loin, une ambulance approchait à toute allure. Mon hôte, nerveux à cause de la police, se tint à bonne distance. Car dans l'Alaigbo, on craint cette force mystérieuse qui a le pouvoir de punir autrui. Il chercha son téléphone pour voir l'heure, mais sa poche était vide. Il tâta son pantalon. Il refit fiévreusement son chemin en sens inverse et retrouva son téléphone par terre, quelques mètres plus loin. Il souffla dessus pour l'épousseter et vit qu'il avait manqué trois appels de Tobe. Il se rappela alors que ce midi ils étaient censés aller visiter un appartement. Il était 14 h 15. Ô Egbunu, il s'était passé tant de choses depuis leur dernier échange ! Il avait appelé Ndali mais renoncé à lui parler. Il s'était fait expulser d'un taxi par un chauffeur furieux. Il avait bu de l'alcool et laissé de l'alcool au bord de la route. Mais il s'était encore passé bien des choses. Il avait été assailli par des enfants des rues. Il avait pleuré. Il avait failli se faire écraser par une voiture. Son malheur s'était aggravé. L'espoir qui la nuit dernière rampait encore, quoique gravement blessé et couvert de sang, avait reçu le coup fatal et rendu le dernier soupir. Cela lui faisait assez de bonnes excuses pour n'avoir pas réussi à rejoindre Tobe. Presque trop bonnes, même.

Il vit en se rapprochant qu'on avait ouvert une des portières de la voiture renversée ; les hurlements s'étaient intensifiés. Partout, sur les routes voisines, les voitures s'arrêtaient. Je fus tenté de quitter le corps de mon hôte pour voir si tous les passagers étaient morts, communier avec leurs chis et déterminer si le destin tragique qui avait frappé leurs hôtes pouvait être épargné au mien. Qu'avaient donc fait ces gens pour mourir ainsi ? Quelles réponses leurs esprits protecteurs pouvaient-ils donner ? Nous aussi, nous nous posons souvent cette question quand tout est déjà joué. Ainsi, y aurait-il eu moyen pour moi de me concilier le chi de Jamike et de sonder les intentions secrètes de ce dernier ? Mais même si j'avais réussi à le localiser, j'aurais eu du mal à convaincre son chi de quitter le corps de son hôte. De même d'ailleurs, je renonçai cette fois à m'absenter de Nonso, car je n'osais le laisser seul dans une telle détresse. En s'approchant du lieu de l'accident, mû par la curiosité et l'envie d'être témoin d'une tragédie dans cet étrange pays, il fut terrassé par une révélation féroce surgie de la fumée : il n'était pas censé venir dans ce pays, et s'il restait plus longtemps il risquait la mort.

Des hommes en blouse blanche embarquaient dans l'ambulance un homme ensanglanté. Sur le sol gisait une jeune fille qui saignait d'une blessure profonde au flanc ; ses cheveux blonds étaient rouges de sang.

Les gens se pressaient autour d'elle et un homme les refluaait. Parmi la végétation clairsemée, mon hôte aperçut un bout de chair sur un lit d'herbe aplatie : les ambulanciers venaient de déposer un homme éjecté de l'un des véhicules. L'herbe alentour était tachée d'un sang épais, comme couverte de glaires rouges. Il vit une infirmière blanche se détacher du groupe et aborder frénétiquement une personne après l'autre, en leur disant quelque chose dans la langue du pays. En réponse, semblait-il, un homme à visière bleue s'avança. Puis une femme âgée. L'infirmière hocha la tête, mais agita les doigts comme pour décliner l'offre de cette femme. Il sentit son estomac gargouiller. Il tourna les talons, déterminé à trouver ne serait-ce qu'un peu d'eau.

— Monsieur, monsieur ! cria l'infirmière.

Elle fut interrompue par un homme qui l'interpellait dans cette langue exotique. Elle se détourna un instant pour lui répondre, puis se hâta de rattraper mon hôte, l'air terriblement angoissée.

— Excusez-moi, vous voulez bien donner du sang ? On a besoin de sang pour les victimes. Je vous en prie !

— Hein ? fit-il.

Il se frappa la jambe pour l'empêcher de trembler. Tout son corps frémissait.

— Du sang ! Vous pouvez donner du sang ? On a besoin de sang pour les victimes. Je vous en prie !

Il regarda derrière lui comme si quelqu'un allait lui souffler la réponse, puis revint à elle.

— Oui, dit-il.

— OK. Merci beaucoup, monsieur. Venez avec moi.

Ô Agujiegbe, chez les anciens, on disait qu'un lutteur était rarement terrassé par manque de force. Les hommes faibles ou chétifs ne se risquaient pas à l'*egwu-ngba*. Alors comment parvenait-on à terrasser un champion – Emekoha Mlenwechi, le grand lutteur de Nkpa, le serpent sinueux ? Nosike le félin ? Okadigbo le tronc d'iroko ? On le terrassait soit par la ruse, soit à l'usure. Dans ce dernier cas, l'adversaire tient tête si longtemps au champion que ses muscles s'affaiblissent et ses membres s'épuisent. Il fléchit, relâche son emprise, et en un éclair il est soulevé de terre comme un baril vide et projeté hors du cercle.

Ce constat excède le domaine de la lutte et peut s'appliquer à toute situation. Si un homme a affronté trop longtemps un ennemi infatigable, il peut capituler en disant à son tourment : « Tu voulais ma cape ? Tiens, la voilà, et prends aussi mon navet. » Si on lui a demandé de parcourir un kilomètre, il peut aller jusqu'à dire : « Puisque c'est comme ça, je parcourrai deux kilomètres avec toi. » Et si on demande à un homme qui vient de frôler la mort de donner son

sang, il ne rejette pas la requête. Il suit l'infirmière qui l'a imploré – lui, un inconnu, un étranger à la peau noire – jusqu'à l'hôpital et fait ce qu'on lui a demandé. Et une fois qu'il a donné son sang pour transfuser l'une des victimes, il dit à l'infirmière – qui a effectué la prise de sang et étanché le point de la piqûre avec une compresse de cette fibre dont les mères glorieuses faisaient des tissus – qu'il veut en redonner pour une autre victime.

— Oh non, monsieur, un seul don, ça suffit. Croyez-moi.

Mais il insiste :

— Non, prenez-en encore, pour les autres victimes. Je vous en prie, m'dame.

Il insiste, malgré son chi qui lui souffle qu'il devrait renoncer, car le sang est la vie même. C'est le sang qui quitte le corps pour protester quand on lui fait violence. Il insiste, même si son chi lui dit que le suicide est une abomination, un blasphème envers Ala, et qu'à ce stade il n'est rien de brisé qui ne puisse être réparé, rien qui force les yeux à verser des larmes de sang. Mais l'hôte, cet homme brisé, vaincu, possédé par la silencieuse tyrannie du désespoir, ne lui prête pas attention. Et la femme, visiblement stupéfaite, en reste pétrifiée.

— Vous êtes sûr de vouloir faire ça ? demande-t-elle.

Et il répond :

— Tout à fait, m'dame. J'en suis très très sûr. Je veux donner du sang. J'ai assez de sang. Assez de sang.

Sans le quitter du regard, comme on observe un fou exhibé sur une estrade, elle prend une seringue neuve, la tapote trois fois, lui essuie le bras gauche avec un coton humide et puise à nouveau son sang.

Plus tard, il se releva, affaibli et épuisé, affamé et assoiffé, et hanté par la question : qu'allait-il faire à présent ? Les trois derniers jours avaient bouleversé toute sa conception de la vie, et il jugeait désormais préférable de ne plus rien planifier. Non ! Quelle naïveté de croire qu'un homme qui quitte sa maison en disant à son amie, ou même à lui-même : « Je vais aller à la fac », parviendra effectivement à destination. Ce naïf insensé peut très bien se retrouver à l'hôpital, à donner son sang pour des inconnus. Quelle naïveté de penser que, sous prétexte qu'on est monté dans un taxi en donnant la bonne adresse au chauffeur, on va arriver à bon port. Quelques minutes plus tard, ce naïf insensé peut très bien se retrouver à pied, très loin de sa fac, à chercher son chemin à tâtons, assailli et harcelé par une bande de gamins.

Alors, inutile de planifier. Ce qu'il pouvait faire, c'était remercier la femme qui lui avait fait la prise de sang, puis reprendre sa route. Il devait s'aventurer au grand jour, au soleil, et aller de l'avant – regagner peut-être son logement temporaire. Et, ô Egbunu, c'est là ce qu'il fit. Car après avoir dit : « Merci, m'dame », il sortit, retenant de

ses deux mains les compresses de coton sur les points de piqure.

Il avait parcouru le long couloir bondé, dépassé les bureaux et atteint le parking quand il entendit :

— Monsieur Solomon ! – il se retourna. Vous avez oublié votre sacoche.

— Oh !

La femme s'approcha.

— Monsieur Solomon, vous m'inquiétez. Vous êtes sûr que ça va ? Vous êtes vraiment une belle personne.

Avant qu'il puisse réfléchir, sa bouche répondit pour lui :

— Non, m'dame, ça va pas.

— Je le vois bien. Vous voulez en parler ? Je suis infirmière, je peux vous aider.

Il regarda derrière elle le soleil déclinant qui le toisait.

— Ne restez pas au soleil, dit-elle en l'entraînant sous la marquise de l'hôpital. Si vous m'expliquez, je peux vous aider.

Tous les arbres du pays ont été abattus

Ô Baabaduudu, j'ai abondamment parlé de ce jour-là, le plus long de la vie de mon hôte : un jour de pluie, de grêle et de pestilence. Mais je me dois d'ajouter qu'il s'acheva sur une goutte d'espoir. Je m'empresse donc de dire qu'il regagna l'appartement temporaire qu'il partageait avec son nouveau compagnon. Il montait l'escalier, en tenant à la main la bouteille d'alcool que lui avait achetée l'infirmière, quand il lui vint à l'idée de rappeler Ndali. Ce fut comme un coup de fouet, et il se demanda avec une authentique surprise pourquoi il avait tergiversé si longtemps. Il commença à composer le numéro, puis s'aperçut qu'il avait oublié le *plus*. Il effaça tout et recommença. À la première sonnerie, il referma fébrilement le téléphone dans un claquement brusque. Il se dit qu'il devait aborder Ndali avec douceur et précaution, et de la façon la plus délicate possible. Il devait commencer par le commencement, lui dire combien elle lui manquait, combien il l'aimait. Cela la désarmerait.

Alors, un pied sur les marches, une main sur la rampe, il la rappela.

— Mama, oh mama ! cria-t-il dans le téléphone, *Nwanyioma*, ma petite femme à moi !

— Oh mon Dieu ! Nonso, mon cœur, j'ai failli devenir folle tellement je m'inquiétais.

— Oh, c'est la faute au réseau. Le réseau est pourri. C'est...

— Mais enfin, Nonso ! Même pas un petit coup de fil, même pas au moins un SMS ? Hein ? Je m'inquiétais tellement ! Enfin, il y a bien quelqu'un qui m'a appelée, et je criais allô, allô, mais on ne m'entendait pas... Et mon âme m'a soufflé que c'était toi, Nonso. Tu as essayé de m'appeler aujourd'hui ?

Ô Egbunu, il fut pris un instant entre vérité et mensonge, car il craignait qu'elle ne soupçonne qu'il lui était arrivé quelque chose. Tandis qu'il hésitait, la voix reprit :

— Nonso, tu es toujours là ? Tu m'entends... ?

— Oui, oui, mama, je t'entends.

— C'est toi qui m'as appelée ?

— Oh, non, non ! Je voulais t'appeler quand tout serait réglé pour que tu ne t'inquiètes pas.

— Hum, je vois...

Elle parlait encore quand une voix turque se fit entendre, suivie d'une autre qui l'informa, dans la langue du Blanc, qu'il avait épuisé son crédit et que la communication allait être coupée.

— Oooh ! Mais qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Hein ? Je viens d'en acheter, du crédit !

Il fut surpris, en disant cela, de se soucier de quelque chose d'aussi trivial. C'était la première fois depuis des jours qu'il n'était pas obnubilé par le reflet ravagé que lui offrait son miroir intérieur, bouleversé de voir les plaies, les yeux boursoufflés, les lèvres meurtries, le masque de sa défaite.

Il sonna à la porte de l'appartement et entendit des pas.

— Solomon, enfin !

— Mon frère, mon frère ! dit-il en l'étreignant.

— Mais qu'est-ce que... Où tu étais... ?

— Merci encore pour hier, mon pote, coupa-t-il en s'affalant sur l'un des canapés du salon.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Beaucoup de choses, mon frère, beaucoup de choses.

Toujours d'humeur joyeuse, il raconta à Tobe tout ce qu'il avait fait ce jour-là, l'accident, l'infirmière, jusqu'au point où je suis parvenu de mon témoignage devant toi, devant les légions de l'Eluigwe et d'au-delà.

Ô Egbunu, il aurait été futile et même stupide de sa part de prévoir quoi que ce soit après avoir donné son sang. Si par exemple il avait décidé de retourner sur le campus, la réalité aurait de nouveau montré sa face ridée sur l'écran de sa conscience, l'aurait raillé en tordant sa bouche édentée, comme elle le faisait sans relâche depuis quatre jours. Il avait donc opté pour le plus sage : se laisser flotter, se laisser porter au gré du temps. Une heure après la prise de sang, il avait raconté à l'infirmière toute son histoire, installé à côté d'elle dans une petite voiture grise qui repartait vers Girne ! Oui, Girne, où quelques heures plus tôt les compagnons de Jamike lui avaient dit qu'il ne le retrouverait jamais. Comment aurait-il pu s'attendre à retourner en ce lieu où le jour même son espoir avait reçu le coup de grâce ?

— Ça va prendre à peu près quarante minutes, alors si tu veux dormir c'est OK. Tu peux même t'allonger si tu veux.

— Merci, m'dame.

Il était tellement soulagé qu'il avait envie de pleurer. Il appuya la tête contre le siège et ferma les yeux en serrant sa sacoche contre lui. Des bouts de légumes du kebab qu'elle lui avait offert restaient coincés

entre ses dents. Il les délogea du bout de la langue et les recracha discrètement.

— Je me dis que moi aussi je devrais te parler de mes problèmes, Solomon, dit-elle.

— Très bien, m'dame.

— Oh je t'en prie, appelle-moi Fiona, je te l'ai déjà dit.

— D'accord.

Il l'entendit rire, un rire qui ponctuait ses propos.

— Quand j'ai quitté l'Allemagne pour me marier et m'installer ici, j'ai tout abandonné sauf ma nationalité allemande. On m'a dit que je pouvais la garder puisque Chypre n'est pas vraiment considéré comme un pays. Au début, c'était bien. Un an, deux ans... bref. Et puis, tout, vraiment tout a explosé. Et maintenant, on vit côte à côte comme des étrangers. Sans rien en commun – de nouveau ce rire, d'une voix fêlée. Je ne le vois même pas, il ne me voit même pas. Mais on est mari et femme. C'est grotesque, non ?

Il ne savait que dire, ne savait pas ce que voulait dire « grotesque ». Et même si moi je le savais, ça aurait été abusif de lui en souffler le sens. Tout ce qu'il se disait, c'est que les gens d'ici – comme lui, comme ses compatriotes au Nigeria – avaient aussi leurs problèmes.

— Je ne l'ai pas vu depuis trois jours, tu te rends compte ? Et puis, hier, il est rentré en pleine nuit. J'ai entendu sa voix, des pas. Il est allé aux toilettes, et puis il s'est couché. Et c'est tout ! *Genau*.

— Pourquoi il fait ça ?

— Je ne sais pas. Je ne sais vraiment pas. C'est compliqué.

Elle le conduisit dans un casino où, dit-elle, elle pouvait l'aider à trouver du travail, un « boulot au noir » bien payé. Il pourrait gagner mille cinq cents lires par mois, de quoi l'aider à reconstituer ses économies ; il pourrait même payer ses frais de scolarité. L'employeur, qu'elle appela par son nom, était un ami proche. Il possédait le casino et l'hôtel attenant.

À l'accueil, on leur dit qu'il était absent.

— Il est allé à Guzelyurt, dit la réceptionniste, en chemisier blanc et jupe noire.

— Je n'arrive pas à le joindre.

— Ah oui ! – et elle entama une longue tirade dans la langue du pays.

— *Tamam*, dit Fiona. je comprends. Je repasserai une autre fois avec monsieur.

Elle dit à mon hôte qu'ils reviendraient bientôt pour rencontrer Ismail. Puis ils repartirent vers Nicosie, sans échanger un mot. Elle alluma la radio, qui passait de la musique comme il n'en avait jamais entendu. Elle lui rappelait les films indiens comme *Jamina*, avec ses percussions sourdes et intermittentes, qui s'interrompaient puis

repartaient avec ferveur.

— C'est pas grave. C'est un casino. Ils sont toujours ouverts.

Ils repassèrent sur les lieux de l'accident. En à peine trois heures, il n'en restait plus trace, hormis les dalles brisées du rond-point et les éclats de verre dans l'herbe. Elle secoua la tête et expliqua qu'à Chypre les gens roulaient comme des fous et qu'il y avait beaucoup d'accidents. Lorsqu'elle se gara à l'entrée du campus, il somnolait.

— Je t'appellerai dès que je lui aurai parlé. On ira chez moi, je te ferai à manger.

— Merci, Fiona. Merci tellement !

— *Genau*. Prends soin de toi, et à bientôt.

Il décrivit à Tobe comment il l'avait regardée partir, vibrant de tout ce qu'elle lui avait dit. Une parfaite inconnue lui avait manifesté tant de compassion qu'elle avait eu les larmes aux yeux en l'entendant raconter ses malheurs – peut-être à cause de sa façon d'en parler, de décrire tout ce qu'on lui avait arraché, d'énumérer la succession de pertes qu'avait été sa vie. Elle ne cessait de poser des questions : « Mais ce Jamike, ce n'était pas ton ami ? » ; « Il a vraiment fait ça ? » ; « Alors, même le compte en banque, c'était bidon ? ». Lorsqu'il en arriva à l'épisode de l'accident, elle avait les yeux rouges, le visage empourpré et ravagé par l'émotion, le nez enfoui dans un mouchoir en papier. Sa compassion était sincère.

— C'est incroyable ! s'exclama Tobe à la fin du récit – il inclina la tête, claqua des doigts. Tu as vu ça ? Tu as vu Dieu en action ?

— C'est la vérité, mon frère, dit mon hôte, exalté, plein de gratitude envers cet homme si généreux, et avide de partager davantage avec lui. Regarde-moi – il écarta les mains. Ce matin, je croyais que ma vie était finie, que j'étais tombé dans un abîme. *Echerem ma ndayere na olulu*.

Ils éclatèrent de rire.

— C'est Dieu, dit Tobe en désignant le plafond. Dieu. Cette femme est un ange envoyé par Dieu. Tu connais l'adage : « C'est Dieu qui chasse les mouches de l'arrière-train d'une vache sans queue, et de l'assiette de l'aveugle ! »

— Tu dis vrai ! Et c'est lui qui donne une voix aux insectes, aux oiseaux, aux muets, aux pauvres, aux poules, à toutes les créatures qui ne peuvent pas chanter, et à l'orchestre des minorités !

Tobe hocha la tête et tapa des pieds.

— Et c'est pareil pour le logement. Je reviens de l'agence, et j'ai trouvé un chouette appart pour seulement huit cents lires par mois. Ça nous reviendra à deux cents euros chacun.

— Ah, excellent, mon frère, excellent !

— J'ai déjà payé un acompte.

— Ah, mon frère, *da'alu*, merci beaucoup !

C'est alors que son téléphone sonna. Il se dressa d'un bond en voyant qui l'appelait.

— C'est ma fiancée. Excuse-moi, Tobe.

Ô Agujiegbé, c'est ivre d'excitation qu'il courut dans sa chambre et ferma la porte. Je voyais que l'effet de l'alcool ne s'était pas complètement dissipé et qu'il était encore un peu embrumé. Quand il appuya sur la touche pour prendre l'appel, la voix familière déferla dans son oreille avec une netteté clinique.

— Nonso ? Nonso ?

— Oui, mama !

— Alors comme ça, le réseau est pourri ?

— Je sais, mama, je sais. Je vais t'expliquer. Écoute, tu me manques, mama. Je t'aime tellement !

— Ah oui ? Alors pourquoi tu m'as pas appelée ? Si c'est pas toi qui m'as appelée l'autre fois, ça va faire presque cinq jours.

— Mama, y a eu beaucoup de stress. L'avion a eu du retard. Et en arrivant ici, j'ai eu beaucoup de choses à faire, mon inscription, trouver un logement... tout ça m'a pris tout mon temps.

— J'aime pas ça, Nonso, j'aime pas ça du tout.

Il l'imagina fermant les yeux, et la grâce de ce geste insolite l'enflamma de désir.

— Je suis désolé, mama. Je recommencerai jamais. Jamais. Je le jure devant Dieu.

Elle éclata de rire.

— Tu es bête. C'est bon. Toi aussi, tu me manques.

— *Gwoo gwoo* ?

Elle rit de plus belle.

— Oui, mon Igbo, *gwoo gwoo*. Vraiment beaucoup. Dis-moi, c'est comment là-bas ?

À présent qu'il était détendu et hilare, il s'autorisa à regarder la chambre plus attentivement, et il remarqua un détail qui lui avait échappé. Entre le plafond et le haut des fenêtres grillagées, sur une cantonnière de bois, on avait naguère scotché une photo ; à moitié arrachée, elle ne montrait plus que les jambes écartées d'une Blanche avachie sur un canapé.

— Tu es toujours là, Nonso ?

— Oui, oui, mama. Qu'est-ce que tu disais ?

— Tu ne m'écoutes pas ? Je te demandais comment c'est, Chypre.

— Mais si, je t'écoute, dit-il tout en se rapprochant de la fenêtre, et en se demandant à quoi devait ressembler cette femme blanche. Oh mama, c'est nul, cette île, c'est tout sec. Y a même pas d'arbres, y a que du désert et encore du désert.

— Oh mon Dieu, Nonso ! Et comment tu sais tout ça ? demanda-t-elle en étouffant un rire. T'as fait du tourisme ?

— Oh mama, c'est la vérité. C'est comme si tous les arbres du pays avaient été coupés. Tous, je te dis. Y en a pas un seul ; je t'assure.

— C'est vrai ? Y a pas d'arbres du tout ?

— Pas un seul, mama. Et les gens, ils comprennent pas l'anglais.

— Oh mon Dieu !

— C'est vrai, mama. La plupart parlent pas du tout anglais. Même pas *yes* et *no*. Je te dis, c'est terrible cet endroit. Et les Turcs...

Ô Egbunu, il secoua la tête comme si elle pouvait le voir, en repensant au chauffeur de taxi, aux enfants, aux gens qui l'avaient regardé pleurer tandis qu'il marchait dans l'ombre brûlante du soleil.

— ... ils sont méchants. Je les aime pas, *cha-cha*.

— Ah, Nonso ! Et ton ami Jamike ? Il se plaît là-bas ?

Ô Ezeuwa, en entendant ce nom, il sentit son cœur se serrer. Il s'interrompit pour reprendre ses esprits, car il ne voulait pas que Ndali sache ce qu'il avait enduré. Il avait décidé de ne lui en parler que lorsque ses problèmes seraient réglés. Et moi, ô Egbunu, je l'encourageais dans cette voie en lui soufflant que c'était la bonne décision. Il détourna la conversation.

— Tu as passé le deuxième exam ?

— Oui, hier. C'était facile.

— Et est-ce que...

— Mon cœur, on me dit que j'aurai bientôt épuisé mon crédit. Mes deux cents nairas. Alors fais vite. Tu me manques, mon cœur.

— OK, mama, je t'appelle demain.

— Promis ?

— Promis.

— Tu as lu ma lettre ? Dans ta sacoche ?

— Euh... mama... quelle lettre ?

— Lis-la. J'ai autre chose à te dire. Mais prends le temps de t'installer d'abord, dit-elle d'un ton précipité. C'est une grande nouvelle, vraiment. Même moi, je n'en reviens pas ! Mais je suis tellement heureuse !

— Tu vas... – mais la ligne était coupée.

Ô Agbatta-Alumalu, il lui avait enfin parlé, il avait entendu la seule voix capable de guérir son âme blessée, et il éprouva une paix bien plus profonde que le simple soulagement de l'espoir. Il eut un rire de satisfaction à l'idée que les choses s'arrangeaient aussi vite qu'elles avaient dégénéré. Car même Ndali, qu'il craignait d'avoir blessée, lui avait pardonné. Il en pleura de joie. Il se coucha et le sommeil ne tarda pas à gagner son corps fatigué, hanté, mais apaisé.

J'avais envie depuis quelque temps déjà de quitter son corps pour voir à quoi ressemblait le monde des esprits dans ce pays d'étranges humains, mais sa détresse m'avait empêché de le faire, hormis mon échappée à Ngodo en quête du chi de Jamike. Car lorsqu'un hôte a des

problèmes, nous devons veiller, rester en alerte, ouvrir des yeux aussi grands que ceux des poissons, jusqu'à ce qu'il ait un répit. Mais à présent qu'il dormait profondément, je m'envolai vers le royaume spirituel avec une énergie surnaturelle. Et ce que je vis, ô Egbunu, me frappa de stupeur ! Je ne vis rien de ce qu'on voit quand on écarte la voile de la conscience : la toile obscure de la nuit, le bruit strident des voix des revenants et des esprits, les pas discrets des esprits protecteurs. Au lieu de cela, dans les strates nocturnes, je vis déambuler des formes oniriques tels des somnambules las. Mais le plus troublant, c'était la rareté de ces créatures. Car la nuit semblait vide. Je compris bientôt pourquoi : en regardant autour de moi, à tous les horizons, je vis des temples irréels, à la splendeur antique, aux agencements rituels. Comme si, dans leur Ezinmuo, les esprits cherchaient des demeures pareilles à celles des hommes ; et c'était là qu'ils résidaient. Certaines parts de la nuit étaient si désertes qu'on n'y voyait que les feuilles d'or des arbres lumineux, et les empreintes luisantes de ceux qui les avaient parcourues. Il subsistait aussi une sourde et douce mélodie, comme surgie de cet instrument inconnu des anciens qu'on appelle un piano. Sa sonorité diffère de celle de l'*uja*, la flûte des glorieux anciens et des esprits de leurs terres. J'arpentai ces lieux en un lent pèlerinage, comme mon hôte l'avait fait sur la terre des humains ; puis, craignant qu'il ne s'éveille de quelque rêve, je le rejoignis et le trouvai paisiblement endormi.

Ô Chukwu, comme disaient jadis les vénérables anciens, demain est une femelle enceinte, et nul ne sait ce qu'elle engendrera. De même que ce que renfermait la matrice était dissimulé aux yeux des anciens (hormis les initiés, dont les yeux peuvent percer le monde au-delà des hommes), la gestation du lendemain nous demeure un mystère. Nul ne peut savoir ce qu'elle produira. Un homme peut dormir tranquille, abritant sous les voûtes de son esprit mille projets et idées pour demain, sans qu'aucun finalement se concrétise. Les grands anciens avaient perçu un mystère qui échappe à leurs enfants : à chaque nouvelle journée, le chi d'un homme renaît. Voilà pourquoi ils concevaient chaque matin comme un enfantement, l'émergence du neuf à partir du connu – *chi ofufo*. Autrement dit, tout ce que le chi a pu négocier ou convenir la veille au nom de son hôte appartient au passé, et le jour neuf réclame des initiatives neuves. Tel est, ô Egbunu, le mystère du demain.

Mon hôte, lui, étant humain, s'éveilla dans la joie des espoirs de la veille, et de ses retrouvailles avec sa bien-aimée. Lorsqu'il sortit de sa chambre, Tobe était là, scrutant son ordinateur à travers ses lunettes.

— Bonjour, mon frère. Tu sais que samedi c'est la journée d'orientation ?

Mon hôte secoua la tête ; le mot même lui était inconnu.

— Je crois vraiment que tu devrais y aller. Ça vaut le coup. Il paraît que ça permet de mieux comprendre l'île et son histoire, et qu'on fait plein de belles visites.

— Hum... T'as déjà fait ça ?

— Non, c'est seulement le samedi. Je suis arrivé dimanche. Et toi mercredi.

— Non, je suis arrivé mardi. *Ngwanu*, je vais y aller.

— Tant mieux, tu as raison. Quand on rentrera, on fera nos bagages et on appellera un taxi pour emménager dans notre nouvel appart. C'est super si tu as déjà un logement quand tu commenceras à travailler, grâce à Dieu. C'est super.

Mon hôte acquiesça. Il le remercia encore, pour toute l'aide qu'il lui avait apportée.

— Jamais je n'oublierai ce que tu as fait pour moi, alors que tu ne me connaissais même pas.

— Je t'en prie, y a pas de quoi. Tu es mon frère. Quand tu vois un frère igbo dans un pays d'étrangers comme ici, comment supporter de le voir souffrir ?

— C'est vrai, mon frère, convint mon hôte en secouant la tête.

L'âme exaltée, il lava les chaussettes, qu'il avait portées durant tout le voyage, et les mit à sécher sur le dossier d'une chaise en bois, à la lumière du soleil qui passait entre les rideaux. Il n'avait plus porté de chaussettes depuis l'école primaire. Mais Ndali les lui avait achetées en disant que sinon il aurait froid aux pieds dans l'avion. Par la fenêtre, il vit des pigeons qui roucoulaient sur le parapet du balcon. Il les avait déjà vus la veille, mais n'y avait guère prêté attention, car l'homme malheureux n'est plus lui-même. Ainsi, durant son interminable marche de la veille, il s'était rappelé quelque chose qui généralement le faisait rire. Un jour, son père avait reçu la visite d'un ami et de sa femme. Elle était allée aux toilettes, dans le noir, car il y avait eu une coupure de courant. Ils ignoraient qu'une poule s'y était introduite. Sans la voir tapie derrière la citerne, la femme baissa sa culotte. Elle allait se mettre à uriner quand la poule bondit sur le lavabo. La femme s'enfuit en hurlant dans le salon, où étaient installés les deux hommes. Le mari, tout honteux que le père de mon hôte ait vu les parties intimes de sa femme, mit un terme à leur amitié. D'habitude, ce souvenir le faisait rire. Mais ce jour-là, dans ce contexte, il le chassa de son esprit comme une mouche importune.

Par ce beau matin, en revanche, en mangeant du pain et du flan avec Tobe, il riait et plaisantait des mœurs de ce pays et de sa propre naïveté, lui qui s'était ridiculisé dans l'avion qu'il prenait pour la première fois. Puis, une fois Tobe parti à un rendez-vous avec ses professeurs, il se recoucha et dormit si profondément qu'il ne s'éveilla

qu'au crépuscule. Il découvrit que Ndali avait essayé de le joindre. Il la rappela, mais la voix de l'opératrice lui rappela qu'il avait épuisé son crédit. Il accompagna Tobe au restaurant universitaire ; au dîner, ils observèrent les étudiants locaux. Son esprit s'enrichissait, son âme guérissait. Cette nuit-là, tandis qu'il dormait, je vis l'esprit protecteur de Tobe flotter aux alentours. Je le remerciai de l'aide que son hôte avait accordée au mien, et nous parlâmes longuement de l'Ezinmuo, de cet étrange pays et de tout ce que nos hôtes avaient enduré. À l'approche de l'aube, il mit fin à l'échange pour regagner son hôte.

Le samedi matin, ils partirent très tôt pour rejoindre l'arrêt de bus. En chemin, Tobe désigna un appartement qui arborait le drapeau turc.

— Ils ont mis des drapeaux devant leurs maisons ou à leurs fenêtres à cause des soldats qui se sont fait tuer.

Il regarda mon hôte pour vérifier qu'il avait éveillé sa curiosité, comme souvent en pareil cas. Rassuré, il poursuivit :

— Les Turcs se battent contre les Kurdes, le PKK. Le jour de mon arrivée, il y a eu des soldats tués.

Mon hôte hocha la tête sans savoir de quoi il parlait. À l'arrêt de bus, il y avait déjà beaucoup d'étudiants étrangers, pour la plupart issus comme eux de nations noires. Pendant l'attente, mon hôte, attentif, sentit une différence entre les gens de cet étrange pays et ceux qui venaient du sien. Ces derniers étaient bruyants alors que les premiers parlaient d'une voix calme, en sourdine. De même, plus tard, à l'arrière du bus, il remarqua trois hommes et une femme noirs qui parlaient très fort, trépignaient, gesticulaient, tandis que, tout autour d'eux, les Blancs de ce pays, par groupes de deux ou trois, chuchotaient ou gardaient le silence, comme à un enterrement.

Ils furent accueillis par Dehan, la responsable des affaires internationales, et par un Blanc qui parlait anglais avec le même accent que Ndali. Il annonça qu'ils allaient voir « toutes les beautés de cette île magnifique ».

— Nous allons visiter plusieurs endroits : un musée, le bord de mer, un autre musée, une maison, et mon endroit préféré, Varosha, la ville abandonnée. Il y a longtemps que je vis sur cette île, mais cet endroit continue de m'enchanter. C'est une des merveilles du monde.

— Personne n'y vit, alors ? demanda un étudiant noir, venu d'une terre voisine de celle des anciens.

— Absolument, mes amis. Personne. Bien sûr, il y a quelques soldats turcs aux environs, mais c'est tout. C'est réservé aux soldats. Nous, on n'a pas le droit d'entrer, mes amis.

Une rumeur s'éleva parmi les étudiants, intrigués par cette ville inhabitée depuis plus de trente ans.

— Un peu d'attention, s'il vous plaît, dit Dehan en levant la main et en souriant. Il faut qu'on y aille. On mangera plus tard, à la plage.

Allez, on y va.

Tandis qu'ils montaient dans les bus, elle aborda mon hôte et son ami et vint aux nouvelles. Avait-il retrouvé Jamike ?

— Pas encore, m'dame. Mais on l'a dénoncé à la police, et ils le recherchent – il la vit s'impatientser, regarder nerveusement autour d'elle ; pour la rassurer et mettre un terme à l'échange, il ajouta : Je sais que je finirai par le retrouver.

— J'espère bien. Je croise les doigts – et elle regagna l'avant du bus.

Ô Egbunu, j'étais content, j'étais ravi que mon hôte savoure enfin un répit. En une poignée de jours, son rêve avait failli être anéanti. Il regardait autour de lui, curieux, et son esprit allégé était plus attentif. Tobe et lui étaient assis à côté de deux étudiants blancs que Tobe identifia comme des Iraniens. Désignant du regard des hommes à la peau brune vêtus de tissus très fins, il dit :

— Des Pakistanais.

Mon hôte opina, mais il ajouta :

— Ou peut-être des Indiens.

Tandis que Tobe lui retraçait l'histoire de l'Inde et du Pakistan, il remarqua à l'avant du bus que deux paires de sièges encadraient la plate-forme surélevée où étaient installés le chauffeur et Dehan. Il regardait le désert défiler sous ses yeux comme au pas de course. Il vit que le paysage, quoique sec et sablonneux, se parsemait quand même d'une vague promesse de végétation. Des plantes brunes, nues, squelettiques, malhabiles, ponctuaient la plaine, bien arrimées au sol. Il vit, en distribution spatiale, des arbres greffés sur la terre sèche telles des créatures extraterrestres. « Des arbres », murmura-t-il, comme lorsqu'il était enfant et qu'il nommait les choses. Il regarda autour de lui pour vérifier que personne ne l'avait entendu penser à haute voix. Il songea alors qu'en effet il avait déjà vu quelques arbres ici, mais cantonnés en bordure des routes. Et ces routes étaient si différentes de celles du Nigeria ! Là-bas, le territoire qui s'étendait entre les villes était inhabité. Ici, à l'inverse, il était saturé de maisons, d'hôtels, de casinos, voire de nature – montagnes et collines. Parvenus à un point où le terrain était plat et dégagé, et où le regard portait à des kilomètres, ils virent Dehan pointer le doigt en disant :

— Là-bas, c'est la Chypre du Sud. Le côté grec.

Il scruta cette direction et, malgré la distance, aperçut des gratte-ciel comme ceux des films américains. Les gens qu'il avait été voir quelques jours plus tôt dans cette ville nommée Girne lui avaient dit que la vraie Europe était là-bas. Et c'était là-bas que se trouvait Jamike. Il rêvait de pouvoir s'y transporter par magie, parmi ces immeubles géants, de traverser la rue et de tomber sur lui. Il rêvait de le surprendre chez lui, de récupérer son argent et de le livrer à la police d'ici pour qu'il aille en prison. Il repensa à cette dame

allemande, à la promesse d'une délivrance. Souvent, quand quelque chose n'est encore qu'une promesse, un espoir, son attente est assombrie par la peur. Il rêvait tellement d'obtenir ce travail ! Je lui soufflai que cette femme bienveillante s'était émue de son sort. *Sans doute n'a-t-elle jamais vu un homme si désespéré qu'il serait prêt à donner tout son sang. Elle fera tout ce qui est en son pouvoir pour t'aider.*

Ô Chukwu, ce fut une nouvelle victoire. Car mon hôte m'entendit, et mes paroles lui procurèrent du réconfort. Ses pensées revinrent aussitôt à sa résolution de ne rien dire à Ndali de ce qui lui était arrivé jusqu'à ce qu'il soit tiré d'affaire. Il la protégerait, lui épargnerait ce motif d'inquiétude, mais lorsqu'il aurait décroché ce boulot, reconstitué ses économies et bien démarré ses études, il lui raconterait tout sur cet exil qui avait failli le détruire. Il la revoyait pleurer, et il éprouvait un désir terrible de la retrouver, quand ils arrivèrent à une ville.

— C'est Gazimagusa, dit Dehan. Une ville beaucoup plus grande que Nicosie. Mais nous on va visiter la vieille ville, la citadelle. C'est ici que j'habite.

Elle tira la langue et les étudiants éclatèrent de rire. Elle dit quelque chose au chauffeur, qui se lança dans une tirade suraiguë et précipitée. Les étudiants étaient aux anges.

Dès lors, le panorama changea. Des murs géants s'élevaient, avec des briques comme il n'en avait jamais vu, encastrées dans une forteresse de pierre taillée et de béton. Elles ne semblaient pas faites de ciment et d'eau – les matériaux de construction que privilégiaient les enfants des anciens – mais d'une matière compacte qui avait la couleur et l'apparence de l'argile. Même moi qui ai traversé bien des cycles de vie, qui au fil des siècles ai suivi bien des hôtes et acquis leur savoir, je n'avais jamais rien vu de semblable. Et ces pierres étaient soutenues par de grosses poutres puissantes, comme pétries par les mains des sbires d'Amandioha.

Le bus passa sous une arche façonnée dans ces briques ; on y voyait des trous et des entailles, comme si mille hommes les avaient criblés de cailloux pendant cent ans. Ô Egbunu, je pourrais décrire sans fin ces constructions, tant elles me fascinaient. Mais je suis ici pour témoigner en faveur de mon hôte et attester qu'il a commis son acte – si, comme je le redoute, le pire est arrivé – sans en connaître la portée.

Le bus s'arrêta peu après, et Dehan leur fit signe de descendre. L'autre bus les avait précédés. Une fois les deux groupes réunis, l'autre guide annonça d'une voix sonore :

— Mesdames et messieurs, bienvenue dans la cité fortifiée de Gazimagusa, comme on l'appelle chez nous, ou Famagouste, comme vous dites en anglais. Vous voyez ici les murailles vénitiennes. Elles

ont été érigées au quinzième siècle.

Comme tout le monde, mon hôte regarda autour de lui les différents niveaux de cette imposante construction, si majestueuse et gigantesque que je fus tenté de quitter son corps, pour évoluer parmi ces pierres massives. Mais même si je m'étais déjà risqué à une telle sortie, je craignais que ces terres étrangères à l'Alaigbo n'aient pas la même vénération pour la grande déesse, et que les esprits ne s'y révèlent violents et agressifs. J'avais entendu dire que dans ces lieux pullulent les akaliogolis, les agwus de toutes sortes, les esprits de l'hémisphère, les créatures disparues et les démons. Les esprits sentinelles des cavernes d'Ogbunike et de Ngodo racontaient même que des esprits violents pouvaient arracher un chi du corps de son hôte pour en prendre possession ; une telle subjugation semblait inouïe, même pour le plus vulnérable des esprits protecteurs. Je m'abstins donc, et m'efforçai de tout voir par les yeux de l'homme avec qui, par ta grâce, ô Chukwu, je ne faisais qu'un.

Si la plupart des visiteurs s'attardaient sur l'édifice, mon hôte, lui, observait les arbres éparpillés entre les maisons. Ils lui paraissaient semblables aux palmiers du pays des anciens, mais sans fruits. Il y avait aussi d'autres espèces, notamment un arbre que ses feuilles recouvraient comme la chevelure hirsute d'une personne négligée. À chaque pas, le guide évoquait un événement historique, et le groupe d'étudiants buvait ses paroles et se repaissait du spectacle. Ils s'arrêtèrent au centre d'un squelette d'édifice, dont les murs blancs en ruine encadraient des colonnades à cinq piliers. L'espace était jonché de vestiges, une masse de pierres dont certaines s'enfonçaient dans le sol gras et séculaire.

— L'église Saint-Georges, dit le guide en levant les yeux vers le sommet des ruines immenses. Elle fut construite aux premiers temps du christianisme, peut-être un siècle à peine après la mort du Christ.

Soudain, ô Chukwu, alors que la visite se poursuivait, un souvenir revint à mon hôte : un jour, après une sieste, il avait trouvé l'oison debout au seuil du salon. Dehors, le soleil déclinait, et sa lumière rasante découpait la silhouette de l'oison à contre-jour. Il n'avait jamais repensé à ce détail insignifiant jusqu'à la veille de son départ, quand il s'était réveillé sans Ndali à ses côtés : elle se tenait au même endroit que l'oison jadis, réduite à une silhouette par la lueur du crépuscule.

Il était plongé dans ses pensées quand il sentit son téléphone vibrer dans sa poche de pantalon. Il le sortit et vit que c'était l'infirmière. Il s'écarta du groupe, mais renonça à décrocher, de crainte d'attirer l'attention sur lui et de déranger le guide. À peine les avait-il rejoints que le téléphone vibra de nouveau. Cette fois, c'était un SMS, qu'il s'empressa de lire.

Mon ami, j'espère que tout va bien. Et que tu vas profiter de cette journée et de ce beau soleil. Tu es quelqu'un de bien. Et pas d'inquiétude, mon ami dit qu'on peut passer le voir lundi. Ne t'inquiète pas. Fiona.

Ô Ezeuwa, il suivit la visite consciencieusement, comme s'il n'était pas le même homme que la veille. Le souffle coupé, il s'attarda avec les autres étudiants sur les rivages de la glorieuse mer Méditerranée, et je me retins à grand-peine de sortir de son corps pour aller explorer ce curieux endroit que le guide appelait « la ville fantôme de Varosha ». Mon hôte écoutait ses explications aussi attentivement que des consignes de sécurité.

— Bien des gens sont venus ici : des stars d'Hollywood, des présidents de dizaines de pays, plein de célébrités.

Il contempla les ruines : hauts immeubles criblés d'impacts de balles, aux briques effondrées – des images qui lui rappelèrent celles de villes et de villages du pays des anciens quand la guerre du Biafra faisait rage. Il regarda intensément un bâtiment qui avait dû être un grand hôtel aux vastes couloirs, mais n'était plus qu'une coquille vide et désertée. Il joutait un immeuble gris à la peinture fanée et écaillée qui tombait en poussière de suie. Il tenta de déchiffrer le nom de l'hôtel, mais une bonne partie de l'enseigne calligraphiée s'était effondrée en même temps qu'un pan de mur. Les trous béants de la façade lui donnaient une étrange allure. Il s'attarda pour observer les maisons aux portes arrachées dans les petites rues du centre, rendues inaccessibles par des barrages et des barbelés. La porte d'une maison semblait comme agenouillée sur son seuil, suppliante, le reste de son corps appuyé contre la façade. En contrebas, des plantes robustes s'insinuaient entre les pavés, s'étiraient le long des murs ridés et parfois les perçaient comme un voile de tissu.

La ville ouvrit dans son esprit une fenêtre qu'il ne put refermer tant que dura l'excursion. Il fut ému par la Maison bleue, que l'ancien leader grec au nom bizarre – qui selon le guide avait provoqué la guerre entre Chypriotes grecs et turcs – avait bâtie pour ses enfants. Mais il ne cessait de penser à tous ces endroits désertés qu'évoquait le guide : un aéroport et ses avions, des restaurants, des écoles, tous désaffectés. Ils parvinrent au Musée de la guerre. Il repensa aussitôt au Musée de la guerre du Biafra d'Umuahia, qu'il avait visité enfant avec son père. De cet épisode je ne peux guère témoigner, ô Egbunu. Car, sitôt entrés, ils virent le tank même qu'avait conduit l'un de mes anciens hôtes, Ejinkonye, qui avait combattu dans cette guerre. Je fus aussitôt submergé par cette nostalgie écrasante qui saisit parfois les esprits protecteurs face à la tombe où à quelque vestige d'un hôte passé. J'avais donc quitté le corps de mon jeune hôte pour me glisser

dans ce tank, où j'avais passé tant de temps en 1968. Le passé est chose étrange pour nous autres esprits protecteurs, car nous ne sommes pas des humains. Je revis toutes ces scènes de batailles sanglantes, comme le jour glaçant où le tank, filant dans une forêt pour échapper à un bombardement aérien, avait abattu des arbres et écrasé des hommes, tandis que mon hôte en pleurait. Je m'attardai dans le tank tandis que mon hôte actuel et les autres visiteurs l'inspectaient, sans voir la créature installée sur le siège racorni, une créature qui, après toutes ces années, percevait encore dans l'habitable l'odeur de sang séché.

Ils gagnèrent ensuite la « zone de la ligne verte » à Nicosie, et il aperçut l'autre Chypre, un pays tout différent, quoique séparé par une simple frontière de barbelés. Il en resta tout étonné. Il repensa à toutes les histoires que lui racontait son père sur le Biafra. Il fut très remué par le Musée de la barbarie. Le guide les avait avertis :

— Si vous ne supportez pas les films d'horreur ce n'est même pas la peine d'entrer.

Mais presque tout le monde l'avait suivi. Parmi les visiteurs pressés sur le seuil, il vit la baignoire où avaient été abattus une femme et ses enfants, inchangée depuis l'année du Blanc 1963, et les éclaboussures de sang sur l'émail et sur les murs.

— Ce sang est plus vieux que nous tous, dit l'homme tandis qu'ils contemplaient le macabre spectacle.

Ces mots le frappèrent, et le hantèrent bien après la fin de la visite et le retour au campus. Mais rien ne le remuait autant que cette ville fantôme, Varosha. Il était si bouleversé que, le soir, en s'endormant sur le canapé du salon, il en rêva. Il se vit poursuivre son oison qui filait et bondissait dans les maisons abandonnées, sous l'œil des soldats turcs postés sur les toits. L'oison courait, ralenti par la ficelle à sa patte gauche. Il pénétra dans la maison à la porte arrachée. Mon hôte le suivit, le cœur palpitant. La maison sentait la rouille et le moisi ; poussière et boue s'amassaient sur le sol. Des particules de peinture semblaient attendre quelque chose qui ne viendrait jamais. Il vit l'oison monter l'escalier, le plumage noirci de poussière. La rampe s'était effondrée, et des lits de mousse se cramponnaient aux marches comme s'ils avaient des griffes. Une chemise était disposée sur une porte cassée ; mon hôte jeta un coup d'œil dans la pièce et vit des chaises, des objets brisés, des meubles renversés, tous reliés par un monstrueux réseau de toiles d'araignées impénétrables. Il transpirait et haletait, et l'oison criaillant persistait à monter, par bonds et envols, la spirale de l'escalier, comme s'il suivait méthodiquement un chemin déjà tout tracé. Ils finirent par atteindre le toit. Sans savoir pourquoi, mon hôte cria à l'oison de s'arrêter, et ce dernier se retourna. Mais il s'éleva d'un coup et vola vers la côte. Mon hôte le suivit, oubliant

dans sa panique où il se trouvait. Il chutait vers une mort certaine, en hurlant, quand il s'éveilla.

Le soleil était presque couché, et les ombres sans fin s'épaississaient. En ouvrant les yeux, il vit Tobe debout au milieu de la pièce, qui consultait sa montre. Il aurait continué à ruminer ce rêve sinistre si Tobe n'avait pas pris la parole.

— Je ne voulais pas te réveiller. Mais on ferait mieux de partir dans notre nouveau logement avant qu'Atif n'amène ici les nouveaux occupants.

Il acquiesça et prit son téléphone. Il avait manqué trois appels de Ndali. Il n'avait rien entendu car il avait laissé le téléphone sur silencieux. Il découvrit un SMS qu'il se hâta de lire : Ça va mon cœur ? Stp n'oublie pas 2 m'appeler, OK ? Il voulut demander à Tobe comment envoyer un SMS au Nigeria. Est-ce que, comme pour téléphoner, il fallait ajouter un symbole et un indicatif ? Mais il fila dans sa chambre pour se préparer. En faisant ses bagages, il se rappela soudain qu'il n'avait toujours pas lu la lettre de Ndali. Il résolut de le faire sitôt arrivé dans leur nouveau logement.

Ô Agujiegbe, dès qu'ils furent installés dans leur nouveau logis, il fouilla dans sa sacoche jusqu'à ce qu'il trouve enfin la lettre, pliée en tout petit et dissimulée au fond d'une poche. Il se demanda quand elle l'avait écrite. Était-ce le dernier soir, lorsqu'elle avait tant pleuré et insisté pour qu'ils s'assoient sur le banc, sous l'arbre de la cour ? Dans la brise, ils avaient écouté la rumeur des rues.

D'une main tremblante, il déplia la feuille arrachée à un des cahiers lignés de Ndali, qu'il avait parfois feuilletés. Il posa la feuille, s'allongea et la reprit pour la lire selon ses instructions – à voix haute :

Quand tu lis, surtout si c'est la Bible, il faut lire tout fort. Il faut prononcer les mots car, je te le dis, Nonso, ce sont des êtres vivants. Je ne sais pas comment l'expliquer, mais je le sais. Tout ce qu'on dit, absolument tout, est vivant. J'en suis sûre.

Il leva les yeux vers ses bagages avant de reprendre sa lecture. La phrase suivante formait un paragraphe isolé.

Mon cœur, je suis triste. Je suis si triste.

Ô Egbunu, il reposa la lettre, car son cœur s'était emballé. Il entendit résonner une musique, qui provenait peut-être de l'ordinateur de Tobe. Un éclair lui traversa l'esprit, sans qu'il puisse identifier la pensée qui l'accompagnait. Ce n'était pas de la distraction ; cet éclair n'avait pas eu le temps de se matérialiser pleinement avant de

s'évanouir.

Je dois t'avouer que bien souvent j'ai voulu te quitter. Quand tu étais à Lagos, je comptais t'envoyer un SMS pour te dire que je n'en pouvais plus. En fait, j'avais même tapé tout le texte, mais mon cœur ne m'a pas laissée faire. C'est parce que je t'aime. Parfois j'ai l'impression de vouloir te quitter, à cause de ma famille, mais c'est comme si quelque chose m'arrêtait. À croire que je suis ta captive, comme nos poules. Je ne peux pas partir. Je ne peux pas te quitter, Nonso. Il y a même eu 1...

Ô Ijango-ijango, comme en de tels instants le cœur de l'homme troublé l'entraîne souvent sur des chemins de traverse (bien des fois j'ai vu cela), ses yeux s'attardèrent sur une tache d'encre qui s'étalait à partir de ce chiffre 1 et lui donnait l'air d'un 7 renversé.

... 1 soir où ils m'ont demandé pourquoi je t'aimais. Longtemps moi-même je n'en savais rien, Nonso. Bien sûr, je voulais retrouver ce brave homme qui m'avait secourue sur le pont ce soir-là, mais je ne peux pas expliquer pourquoi je me suis liée à toi quand on s'est revus. Je ne sais pas pourquoi, même si je t'aimais bien. Mais le jour où tu as chassé le faucon, ce jour-là j'ai compris que tu ferais n'importe quoi pour protéger quelqu'un que tu aimes. Je me suis dit : Si je donne mon cœur à cet homme, il ne me décevra jamais. Quand je vois l'amour que tu portes à de simples animaux, je sais que tu me donneras encore plus d'amour, de soin, d'aide, de tout. Voilà pourquoi je t'aime, Nonso. Tu comprends maintenant ? C'est la vérité, non ? Combien de gens en sont capables ? Combien d'hommes au Nigeria, ou même dans le monde entier, seraient capables de vendre tout ce qu'ils possèdent pour une femme ? EST-CE QUE JE ME TROMPE ?

Le ton de ces majuscules, l'intensité de ce qu'elle avait dû éprouver en écrivant cette phrase lui firent lâcher la lettre, tant son cœur battait la chamade. Sans d'abord savoir pourquoi, dans le vide de son esprit, il revit ses parents lors d'une Journée de l'hygiène et de l'environnement de l'année du Blanc 1988. Ils nettoyaient la cour devant la maison. Il avait pris le balai et ses parents le regardaient faire en l'applaudissant. Sa mère s'était moquée de son père, incapable selon elle de balayer correctement. Il s'était plaint que le balai était déplumé et ne cessait de perdre ses franges de bambou. Sa mère le lui avait arraché des mains pour le donner à mon hôte en disant : « Tu vas voir qu'il balaie mieux que toi ! » Et le garçonnet de six ans s'était mis à la tâche sous leurs acclamations.

Cette maison, il l'avait vendue. Il relut la phrase disant qu'il était le seul homme au monde capable d'un tel geste. Une idée lui vint. Et s'il appelait l'acheteur pour annuler la vente ? Il le rembourserait, avec des intérêts. 10 %. Il lui enverrait un peu d'argent tous les mois, sans faute, jusqu'à ce que la dette soit époncée. Il faillit bondir de joie à cette idée. Dès demain il appellerait Elochukwu, puis Ndali, pour qu'ils aillent tout de suite voir cet homme et le convaincre de renoncer à cette maison.

Ô Ijango-ijango, moi aussi j'étais fou de joie. Car il n'était pas dans les coutumes des anciens de vendre une terre. La terre était sacrée. Elle leur avait été donnée par Ala en personne, et n'appartenait pas à un homme mais à toute sa lignée. Et même si jamais Ala ne châtie celui qui décide de vendre sa terre, elle lui en veut. Immensément soulagé par cette décision, mon hôte reprit la lettre, aux bords humides de sueur, et en acheva la lecture.

Je me connais. Dès le premier jour, j'ai su que tu étais intègre. J'ai su que tu étais l'homme que Dieu me destinait. Et je veux que tu saches que je t'aime et que je t'attendrai. Alors, je t'en prie, sois heureux.

*Ton amour,
Ndali*

Visions d'oiseaux blancs

Ô Ebubedike, les anciens disent d'un homme angoissé et effrayé qu'il est enchaîné. Car l'angoisse et la peur le privent de paix. Et sans cette paix, son âme est comme morte. Mais quand il se libère de ses chaînes, et qu'elles disparaissent en cliquetant dans les ténèbres extérieures, le voilà de nouveau libre. Ressuscité. Et pour éviter de retomber dans la servitude, il s'efforce d'ériger des défenses. Mais que se passe-t-il alors ? Il laisse entrer une peur nouvelle. Non plus la peur d'être défait par sa situation actuelle, mais la peur que quelque chose tourne mal dans un avenir inconnu et encore à naître, et qu'il soit de nouveau brisé. Ainsi, il vit dans un cycle où sans cesse se rejoue le passé, encore et encore. Il devient l'esclave de ce qui n'est pas encore advenu. Bien des fois j'ai vu cela.

Si sa promesse de salut restait fortement ancrée – l'infirmière lui avait écrit deux fois depuis leur rencontre, et la seconde fois elle avait ajouté l'image jaune d'un visage souriant et répété qu'il était « quelqu'un de bien » –, mon hôte sentit la peur se ranimer en lui après avoir lu la lettre de Ndali. Elle le tint sous son emprise toute la fin de la nuit, le tourmentant de visions fugaces d'autres hommes dans les bras de Ndali. Ce n'est qu'au petit matin qu'il fut soustrait à ce tourment par Tobe, qui frappa à la porte en lui demandant s'il voulait aller à l'église.

— Si tu viens, tu rencontreras beaucoup de gens de chez nous. Et je t'assure que ça te plaira. Tu pourras remercier Dieu de tout ce qu'il te donne, et puis on pourra acheter des provisions au marché. On devrait se préparer des plats, les cours commencent demain.

Mon hôte accepta.

Ils prirent un chemin qu'il lui semblait avoir déjà emprunté le jeudi, après être descendu du taxi. Les rues étaient denses, les immeubles semblaient collés les uns aux autres. Devant un salon de coiffure tout en verre, un homme qui faisait des ronds de fumée avec sa cigarette cria « *Arap !* » sur leur passage.

— *Arap* ton père ! rétorqua Tobe.

— *Arap* ton père, ta mère, toute ta famille ! renchérit mon hôte, à qui Tobe avait expliqué que c'était une insulte qui signifiait « esclave ».

— Laisse tomber, ils sont bêtes. Regarde ce type tout misérable qui nous traite d'esclaves. C'est vraiment ridicule.

Ils passèrent dans une rue déserte où les portes des maisons lui rappelèrent le Nigeria. À chaque coin de mur un grand fût de métal vert débordait d'ordures. Mais ils traversèrent une rue où Tobe lui indiqua un édifice qu'apparemment les Blancs d'Europe venaient admirer. Mon hôte n'avait jamais rien vu de semblable. Il fut transporté à sa vue. Il était privé de toit mais doté de majestueux piliers. Un temple dédié à un dieu grec ou romain, supposa Tobe à voix haute, peut-être pour se faire entendre du vieil Européen qui le prenait en photo. Un temple antique qui avait subi l'outrage du temps, et dont la vénérable beauté était dissimulée sous la peau de ses ruines. Et pourtant il restait beau, car c'était cela même qui en faisait un objet de fascination, une attraction pour des voyageurs lointains. Une beauté surgie des ruines : quelle étrange chose.

À l'approche de l'église, ils virent quatre hommes, dont deux en casquette, qui avaient la couleur des anciens. Ils se joignirent à eux pour pénétrer dans l'église. Elle regorgeait de monde, et John, l'un des Nigériens qu'il avait aperçus sur le campus, répartissait les arrivants et leur indiquait où s'asseoir. Il y avait beaucoup d'étudiants noirs mais aussi quelques Blancs. L'un d'eux, qui n'avait pas l'air turc mais ressemblait plutôt à ceux qui avaient longtemps dominé la terre des anciens, se tenait devant l'autel. Il s'exprimait avec le même accent que Ndali et mon hôte comprit aussitôt qu'il était anglais. Il évoquait la nécessité de chanter de tout son cœur. Tobe et lui s'installèrent tout au fond, encadrés par deux hommes qui lui parurent vaguement familiers.

Il repensa à l'église de son enfance, qu'il avait cessé de fréquenter – comme son père avant lui, qui ne pardonnait pas à Dieu d'avoir laissé sa femme mourir en couches. Mon hôte avait continué d'aller à la messe de loin en loin, jusqu'à en être dissuadé par un incident impliquant son oison. Celui-ci était tombé malade : il refusait de manger et ne tenait pas debout. Mon hôte eut l'idée de l'amener à l'église où il avait entendu parler de guérisons miraculeuses – comme cet aveugle qui avait recouvré la vue. Il parvint à la porte avec l'oison serré contre sa poitrine. Les sacristains lui barrèrent le passage, en lui disant qu'il était fou d'amener un animal dans une église. Cet épisode anéantit sa foi dans la religion du Blanc. Pourquoi Dieu ne se soucierait-il pas d'une bête malade s'il se soucie des humains ? À l'époque, il avait eu du mal à comprendre qu'on ne puisse pas aimer

un oiseau comme on aime les gens. Espérant qu'il retournerait à la foi de ses pères, j'avais encouragé sa décision, en lui soufflant que s'il était allé dans un sanctuaire odinani avec son oison, ni Ala, ni Njokwu, ni aucune divinité ne l'en aurait chassé. Mais pour lui comme pour toute sa génération, une telle idée était taboue.

Il écouta plus attentivement encore le prédicateur évoquer la résurrection et la vie. Il parlait de Jésuskri, qui était mort et ressuscité. Il se mit à somnoler, tandis que l'homme, dont la voix fluctuait, oscillant de l'aigu au grave, disait que seule la vraie foi chrétienne pouvait mener à la résurrection, redonnait vie après une chute. Il rouvrit les yeux, car c'est à lui que s'adressaient ces mots. Il pouvait en témoigner : un homme perdu pouvait s'arracher à l'abîme et reprendre vie.

À la fin du sermon, il y eut des chants, puis les fidèles se dispersèrent. Alors qu'ils gagnaient la sortie, un homme lui tapa sur l'épaule.

— Oh mon Dieu, T.T. !

— Salut, mon gars ! Je suis vraiment content de te voir ici.

— Moi aussi, mon frère.

— Comment ça va ? T'en es où ? T'as fini par trouver ton ami ?

— Non.

Et il lui raconta toute l'histoire. Tobe, après avoir salué quelques personnes, finit par les rejoindre devant la porte de l'église.

— Ah mon pote, ça paie bien les casinos ici. C'est Dieu qui t'a envoyé cette femme, je te jure. Y a des Turcs qui sont gentils. Je connais une femme comme ça qui aide plein de monde. Elle a payé ses études à un jeune Nigérian. Il travaillait pour elle, comme homme à tout faire, et en plus de son salaire elle lui a payé son inscription.

— Hum, ça, c'est des gens bien !

— Oui, oui, mais fais gaffe quand même. Des fois, on a des surprises...

T.T. éclata de rire et ajouta :

— Tiens, je te donne mon numéro.

Ô Onwanaetirioha, quand ils rentrèrent il faisait déjà nuit. Il sortit son téléphone et vit qu'il avait un SMS de Ndali. Nonso, appelle-moi demain stp. Il secoua la tête. Il composa le numéro mais n'entendit que des bruits parasites. Il décida de ne la rappeler que quand il serait sûr d'avoir du travail, sûr de pouvoir récupérer ce qu'il avait perdu. Alors seulement il lui raconterait tout, de l'arrivée à l'aéroport jusqu'à la rencontre avec Fiona.

Installé sur la chaise dans sa chambre, il repensa aux jours qu'il venait de passer dans ce pays. Il fouilla dans sa sacoche et en sortit les photos de Ndali nue. À cette vue, son corps et ses sens s'enflammèrent.

Il défit sa braguette, sortit son sexe. Puis il se leva précipitamment pour verrouiller la porte. Il tendit l'oreille : pas le moindre signe de Tobe. Alors il contempla les photos et commença à se caresser, haletant, gémissant, jusqu'à s'apaiser enfin, vidé.

Ô Akataka, tous les peuples du monde sont liés par un fil de compassion pour les humbles, les pauvres, les affectés. Car de tels hommes méritent la pitié. Bien des humains souhaitent porter secours à celui qu'ils voient blessé. Bien des fois j'ai vu cela. C'est ainsi qu'une femme blanche, en terre étrangère, voyant un homme du pays des ancêtres brisé, en loques, peut lui offrir son aide et, ce faisant, susciter en lui des espoirs heureux.

Il s'éveilla après sa deuxième nuit de vrai sommeil depuis son arrivée en ce pays étrange. Il était si plein d'espoir qu'il appela Elochukwu pour lui dire d'aller trouver l'acheteur de son terrain et le prévenir qu'il voulait annuler la vente et le rembourser.

— Mais comment veux-tu qu'il accepte si tu ne lui verses pas l'argent immédiatement ? demanda Elochukwu.

— Dis-lui que je le paierai double. On va signer un contrat : dans les six mois je m'engage à lui verser le double. Et, comme ça, je récupérerai ma maison.

Elochukwu lui promit d'aller voir cet homme. Rassuré, mon hôte fit sa toilette et rejoignit Tobe, qui avait préparé des œufs au plat.

Tobe lui expliqua qu'il avait eu du mal à trouver du bon pain.

— Leur pain, il est dur comme de la pierre, dit-il – ce qui fit rire mon hôte. Vraiment, je comprends pas ces gens. Pas une seule miche de pain digne de ce nom dans toute la boutique.

— T'as déjà vu *Osuofia* à Londres ?

— Ah oui ! La scène où il demande du pain *Agege* et où les *Oyibos* le regardent avec des yeux de lapin mort !

Et puis le silence retomba. Tout en mangeant, il songea qu'ici les matins étaient vraiment différents. Il n'avait pas entendu de coq chanter, ni même de muezzin appeler à la prière. Il lui revint une vision de la veille : Ndali, presque nue, sur le seuil du salon. Elle regardait ailleurs, lui tournait le dos comme s'il lui faisait peur. Qu'avait-il fait alors ? L'avait-il interpellée ? S'était-il détourné à son tour ? Il n'arrivait pas à s'en souvenir.

— Ces gens-là, ils sont obsédés par le temps, reprit Tobe. S'ils te disent dix heures, c'est dix heures. S'ils te disent une heure, c'est une heure. Alors il faut qu'on se dépêche d'aller à l'agence récupérer tes clés avant le rendez-vous avec cette femme.

Il hocha la tête.

— Tu as raison, mon ami.

— J'ai appelé Atif hier, pour lui dire qu'on avait trouvé un

logement. Il m'a demandé de tes nouvelles. Après l'inscription et les cours, je passerai le voir à son bureau.

— Merci, mon frère, dit-il sans guère lui prêter attention, obnubilé par la mission qu'il avait confiée à Elochukwu et le rendez-vous avec Fiona et l'employeur.

Ils débarrassèrent la table et sortirent. Tobe transportait son ordinateur et ses livres dans un sac à dos d'écolier. Mon hôte, comme toujours depuis son arrivée, avait la sacoche que lui avait offerte Ndali, et qui, outre des papiers officiels, contenait sa lettre et ses photos.

L'agence était située au cœur du centre-ville, dans un quartier de bijouteries et de boutiques de vêtements. Dans la rue étroite, il y avait aussi un cybercafé, des restaurants et une petite mosquée. Des pigeons picoraient en sautillant. Ils virent beaucoup de Blancs très différents des Turcs. Des Européens ou des Américains, selon Tobe.

— Ils sont différents, insista Tobe. Les Turcs, c'est pas des vrais Blancs. Ils ressemblent plus à des Arabes. C'est comme... T'as déjà vu des Soudanais ? Ils sont noirs, pas comme nous. Eh bien là, c'est pareil.

Ils croisèrent justement un groupe de ces Blancs, parmi lesquels deux jeunes femmes dénudées, en mini-short, soutien-gorge et tongs. L'une d'elles avait une serviette de bain à la main.

— Mon Dieu, t'as vu ça, mon frère ? s'exclama Tobe.

Mon hôte éclata de rire.

— Je te croyais chrétien dévot.

— Ouais, mais elles sont chouettes, ces filles. Enfin, pas autant que les Turques. Cela dit, les Nigérianes, ça reste les meilleures.

Ô Egbunu, quand ils entrèrent dans l'agence, l'atmosphère était saturée de tabac. Une grosse femme blanche, assise, fumait. Je remarquai sur le seuil une amulette ronde de la couleur d'Osimiri ; la sphère blanche en son cœur lui donnait l'air d'un œil humain. Je sortis du corps de mon hôte pour vérifier si elle pouvait représenter pour lui un danger. Et je vis aussitôt un esprit inconnu en forme de serpent enroulé autour de l'objet. Une créature effrayante, même pour moi, esprit protecteur, qui parcourt régulièrement les plaines de l'éther. Je m'empressai de fuir.

Quand je réintégrai mon hôte, la femme comptait l'argent que lui avait versé Tobe. Quand ils repartirent avec les clés, mon hôte éprouva un intense soulagement. Il était près de dix heures, et ils rejoignirent l'arrêt de bus. Au bout de quelques minutes, Fiona arriva en voiture, en robe blanche, un collier étincelant au cou. Mon hôte serra la main de Tobe et courut vers la voiture.

— Tu as l'air heureux, lui dit Fiona quand il fut monté.

— Oui, Fiona. Merci. C'est grâce à toi.

— Oh, non, arrête ! J'ai rien fait. C'était normal. Tu étais mal en point.

Il opina.

— J'ai trouvé un appartement à partager avec mon ami.

— Ah, tant mieux ! Tant mieux. Ça remonte le moral, tu sais, d'avoir un chez-soi.

Il approuva.

— Mon ami Ismail est à son bureau. Il t'attend.

Dès qu'il s'assit, je remarquai que la femme portait en bracelet la même amulette que celle de l'agence. J'en insufflai le souvenir à mon hôte et dirigeai son regard vers le poignet de Fiona, car j'étais très curieux d'en savoir plus. Et à ma grande surprise, ô Chukwu, mon intervention fit son effet.

— *Es ma*, dit-il.

— Pardon ?

— C'est quoi, ce truc bleu qu'on voit partout ici et qui ressemble à un œil ?

— Oh ! – elle brandit la main. C'est contre le mauvais œil. Comme un porte-bonheur, tu vois. C'est très important chez les Turcs.

Mon hôte hocha la tête, sans pleinement comprendre de quoi il retournait. Mais je fus soulagé d'apprendre qu'il s'agissait d'un talisman individuel qui ne pouvait nuire à mon hôte.

Une chanson passait à la radio ; elle lui demanda ce qu'il aimait comme musique, mais quand il énuméra ses musiciens préférés, elle n'en connaissait aucun. Il s'étonna lui-même de ne pas avoir mentionné Oliver De Coque. La simple pensée de ce chanteur l'énervait à présent, comme s'il lui avait fait du mal personnellement. Mais c'était simplement, il le savait, parce qu'il l'associait à cette journée où la famille de Ndali l'avant tant humilié.

— Ça, c'est Emre Aydin, un très bon chanteur turc. Je l'aime beaucoup – elle rit, puis lui lança un regard. Au fait, Solomon, j'ai repensé à ton histoire. C'est vraiment terrible.

Il hocha la tête.

— Ça me rappelle un livre que j'ai lu dernièrement, sur un homme à qui sa femme avait demandé de s'engager dans l'armée allemande pendant la guerre. Il l'a fait, mais ensuite elle a été traumatisée en apprenant ce qu'avait commis cette armée. Les nazis, tu vois. Alors elle l'a quitté. C'est un livre très dur. Tu fais quelque chose de courageux pour une femme que tu aimes, et ensuite tu la perds. Attention ! Je ne dis pas que c'est ce qui va t'arriver – elle agita la main. Pour toi, tout va bien se passer, et ta fiancée va t'attendre, j'en suis sûre. *Genau* ?

Il leva les yeux vers elle. Ses mots lui avaient percé le cœur.

— Oui, m'dame, je... – il se reprit : Oui, Fiona.

Ils franchirent la route maudite puis un pont gigantesque, avant d'emprunter une pente dallée de briques entrecroisées. À la lisière d'un village, qui ouvrait sur un paysage verdoyant, le soleil parut basculer, et sa chaleur, visible en un mirage ondulant, donna l'impression que la voiture plongeait dans une rivière. Mais l'illusion ne tarda pas à se dissiper et ils s'engagèrent dans les ruelles de la bourgade. La voiture crissait et rugissait en serpentant dans le trafic, avec de telles secousses que même la peur que Ndali puisse le quitter, blottie comme un enfant dans le berceau de son âme, se heurtait violemment aux parois de son cerveau. Il tenta de l'apaiser. En vain.

Ô Osimiriataata, il est difficile de décrire la paix qu'apporte un espoir concret à l'homme qui a enduré un terrible revers. C'est une sublime incantation de l'âme. C'est la main invisible qui rattrape l'homme au bord d'un gouffre ardent pour le remettre sur le droit chemin. C'est la corde qui soustrait aux flots de l'océan l'homme qui allait s'y noyer et le hisse à l'air libre sur le pont d'un bateau. Tel était ce que lui avait offert l'infirmière. Mais bien des fois j'ai vu que la main qui nourrit les poules est aussi celle qui les tue. C'est là un grand mystère du monde, un mystère auquel, en cet étrange pays, mon hôte et moi allions être confrontés. Mais je dois relater tout cela aussi exhaustivement que possible, car c'est pour cela, ô Egbunu, que nous comparaissons en ta cour radieuse du Beigwe.

Quand ils atteignirent la ville qu'il avait quittée quatre jours plus tôt l'âme meurtrie, il avait le cœur si chaud, si transporté de joie qu'il voulut la prendre en photo. Il demanda donc à Fiona si on pouvait prendre des photos avec son téléphone.

— Bien sûr, dit-elle. C'est un BlackBerry.

— Très bien.

— Tu veux faire une photo ?

Il hocha la tête en souriant.

— Ha, souffla-t-elle. Tu n'oses même pas dire que tu veux une photo ? T'es vraiment un grand timide.

Elle le photographia les bras croisés, puis désignant l'enseigne lumineuse dominant la façade du casino de marbre blanc, puis les mains écartées. Il regarda ces images où il avait l'air si heureux, et il en fut ravi.

— Je te les enverrai par mail.

Il acquiesça. En entrant dans le casino, il pensa à Ndali, qui allait tant aimer ces photos. Mais il était aussi impressionné par la magnificence du lieu : la moquette rouge sang à motifs tigrés, les appliques, les machines et les écrans. Il cessa de penser à ces merveilles comme à Ndali quand il suivit Fiona dans un couloir étroit. Sans doute à cause de ses chaussures (de celles que Ndali appelait des

« talons »), les fesses de Fiona dansaient gracieusement. Et sous la robe blanche, il devinait la forme de sa culotte.

Ô Ebubedike, il fut surpris de sentir son cœur s'emballer à cette vue, et d'être frappé de désir comme par un uppercut, un jet de flamme si incongru qu'il en perdit ses moyens.

Comme si elle s'en doutait, elle se retourna.

— Solomon, je t'ai déjà dit combien il allait te payer, hein ?

— Oui, oui, Fiona.

— OK. Pour le moment, accepte. On pourra toujours demander une augmentation plus tard. *Genau* ?

Il acquiesça. Il marcha à côté d'elle jusqu'au bureau du gérant. Mais le désir persistait, contre sa volonté. Il se demanda quel âge elle pouvait avoir. Elle avait un corps de femme jeune, le corps d'une femme de trente ans, mais les rides de son cou suggéraient davantage. Et il avait remarqué que ses jambes étaient marquées. Mais il avait du mal à en juger, tant il connaissait peu les Blancs.

Ils franchirent la porte vitrée du bureau, où un homme assis était concentré sur un écran d'ordinateur. Ô Chukwu, l'ordinateur, cette machine qui peut faire tant de choses ! Recueillir des informations, permettre la communication entre des êtres séparés, et bien plus encore ! Lorsque cette machine se répandra parmi les enfants des précieux anciens, ils s'éloigneront encore davantage de leurs ancêtres. Ô pères des collines et des terres, résidents de l'Alandiichie, vous vous lamentez de voir délaissés les autels des *ikengas* ? Vous n'avez encore rien vu. Vous déplorez que vos enfants n'observent plus l'*omenala* ? Cette chose, ce carré de lumière que scrute cet homme blanc, vous arrachera bien pires lamentations quand son heure sera venue.

L'homme se leva à leur entrée. Mon hôte lui serra la main mais ne comprit presque rien de ce qu'il disait. Il paraissait maîtriser la langue du Blanc, mais préférer celle de son pays. Mon hôte remarqua surtout que cet homme serrait Fiona dans ses bras, lui effleurait l'épaule, lui tapotait le bras. Pendant qu'ils discutaient dans cette langue, il examina les images colorées qui ornaient les quatre murs : images de la grande mer, de tortues d'eau, et de certaines ruines qu'il avait visitées. Tout du long, il pria pour que l'homme l'embauche. Il était si replié sur lui-même qu'il sursauta quand l'homme lui tendit la main en disant :

— Vous pouvez commencer dès demain mardi, si vous voulez.

— Merci beaucoup, monsieur – il lui serra la main et s'inclina légèrement.

— Je vous en prie. Allez, à très vite, mon ami. Et félicitations.

L'homme s'avança sur le seuil comme pour partir, mais il se retourna vivement pour prendre la main de Fiona, et ils s'étreignirent. Il parut même lui baiser les joues, comme Ndali le demandait parfois à

mon hôte. Ô Chukwu, c'était un étrange spectacle ! Un homme qui embrasse devant témoin une femme qui n'est pas son épouse ? L'homme alluma une cigarette et se remit à parler à Fiona dans la langue du pays.

En ressortant du casino, Fiona dit à mon hôte qu'elle lui avait préparé un gâteau. Elle allait le sortir du four, l'emballer, et ils iraient au restaurant. En passant chez elle, elle en profiterait pour lui montrer son jardin, car à sa façon elle était agricultrice comme lui. Il accepta en redoublant de remerciements. Lorsqu'ils reprirent la route, son désir avait fait long feu, éclipsé par une fureur naissante qui parasitait sa joie comme un intrus dans une fête entre amis. Un Igbo comme lui, un frère pour ainsi dire, un camarade d'école, l'avait escroqué et avait failli le détruire. Et ici, en pays étranger, parmi un peuple qu'il ne connaissait pas, d'origine et de race différentes, une femme était venue le sauver. Cette femme et son ami Ismail étaient même allés plus loin que Tobe, qui longtemps l'avait aidé à porter sa croix. Eux avaient pris sa croix et y avaient mis le feu. Et quand ils arrivèrent chez elle, sa croix tout entière – ce qu'elle était et ce qu'elle représentait – était réduite en cendres.

Ô Egbunu, j'ai déjà évoqué cette faiblesse fondamentale de l'homme et de son chi : leur incapacité à prévoir l'avenir. S'ils avaient ce don, que de catastrophes auraient pu être évitées ! Tant et tant qu'on ne saurait les dénombrer. Mais tu attends de moi que je te narre les événements dans l'ordre où ils survinrent, et t'offre un récit complet des actes de mon hôte. Je ne dois alors pas m'écarter de mon chemin. Je reprends donc au moment où mon hôte suivit cette femme chez elle.

La maison était grande. Devant, il y avait un jardin, avec des tuyaux d'arrosage, et des plates-bandes de fleurs bien entretenues. Elle expliqua que sa mère, qui parfois venait d'Allemagne lui rendre visite, était agricultrice. Le long d'un muret, près d'une pelle et d'une brouette, une fontaine asséchée était jonchée de feuilles. Elle ne cultivait rien de comestible hormis des tomates. Mais elle n'avait rien planté depuis longtemps. Il comprit que le jardin était avant tout l'endroit où elle stockait tout ce qu'elle ne voulait pas jeter. Elle dit que la vieille lampe à huile accrochée à la branche du maigre arbrisseau, d'où une corde à linge était tendue jusqu'à la maison, était un jouet pour son chat Miguel. Il ignorait que des gens avaient des chats comme animaux de compagnie, a fortiori qu'ils pouvaient leur donner un nom.

Le moteur posé à même le sol provenait, dit-elle, du camion où était mort son beau-père. En le montrant, elle se figea, les bras soudain ballants. Puis, sans le regarder, elle dit :

— C'est là que ça a commencé à dégénérer. Depuis ce jour, mon mari passe son temps à répéter : « Pourquoi je l'ai laissé conduire ? Un homme de soixante-douze ans ! Si je ne l'avais pas laissé conduire, il serait encore avec nous. » C'est pour ça qu'il se noie dans l'alcool et qu'il tourne le dos au monde.

Alors il se passa une chose inattendue. Quand elle se retourna vers lui, cette femme toujours si pleine de vie était au bord des larmes.

— Il a tourné le dos au monde, répéta-t-elle. Au monde entier.

Obnubilé par son embauche, le casino, la mission qu'il avait confiée à Elochukwu et son issue possible, il l'entendait à peine. Cette longue marche qu'il avait vécue comme le moment le plus pénible de son existence s'était révélée, se disait-il, sa plus grande source d'espoir. Il la suivit à l'intérieur, curieux de découvrir à quoi ressemblaient les maisons des Blancs. Ils entrèrent par la porte de service dans une cuisine comme il n'en avait jamais vu. Elle était carrelée (même si, ô Egbunu, il ignorait ce mot) et couverte de tableaux.

— C'est moi qui les ai peints, dit Fiona tandis qu'il en contemplait un qui se détachait des autres – il ne représentait ni un chat, ni un chien, ni des fleurs, mais un oiseau.

— Ils sont vraiment très jolis, dit-il.

— Merci, très cher.

Il la suivit au salon, et comprit par contraste combien le père de Ndali était riche, car sa maison était plus luxueuse que celle d'une famille blanche. Il remarqua le piano près d'un mur jaune, un grand téléviseur et des haut-parleurs. Mais il n'y avait qu'un canapé, long et noir, d'une matière semblable à du cuir. Les murs étaient entièrement couverts de tableaux et de photos. Près de la télé et d'une bibliothèque, une sculpture blanche et sèche, apparemment celle d'un squelette humain. Elle portait un collier orné du mauvais œil.

— Je vais me changer, il fait trop chaud. Je vais me mettre en short et en tee-shirt. Et ensuite on prend le gâteau et on y va. *Genau ?*

Il acquiesça. Il la regarda monter l'escalier, dans sa robe qui lui moulait les cuisses. Il éprouva une nouvelle bouffée de désir. Pour combattre celui-ci, il regarda la photo accrochée au-dessus du piano, le portrait d'un homme qui devait être son mari. Malgré son regard joyeux, il affichait un air sévère qui laissait deviner un homme rude et colérique, susceptible de « tourner le dos au monde », selon l'expression de Fiona. La photo voisine le montrait avec Fiona, beaucoup plus jeune alors, avec une chevelure plus opulente attachée en queue-de-cheval. Elle était assise devant lui, et le masquait jusqu'à hauteur de poitrine. La photo avait dû être prise lors d'un dîner ou d'une occasion spéciale, car il y avait des gens à l'arrière-plan, certains bien visibles, d'autres floutés par la distance. Le coffre d'une voiture verte dépassait dans le cadre ; le reste du véhicule se perdait dans les

limbes du hors-champ.

Ô Egbunu, à ce stade je peux t'assurer que mon hôte était avant tout curieux de discerner les effets du deuil sur cet homme. Il traquait sur cette photo les signes de ce tempérament sombre qu'avait décrit Fiona. Il avait perçu chez elle comme une peur sourde depuis leur arrivée, comme si elle appréhendait d'être confrontée à quelque chose. Ô Chukwu, je sais bien que nos souvenirs ne sont pas toujours fiables, qu'ils peuvent être altérés par un savoir ultérieur. Mais c'est un constat objectif que je t'offre en disant que mon hôte examina cette photo attentivement, comme s'il pressentait vaguement ce qui allait suivre. Puis il examina la petite niche dans le mur qui contenait des bûches et des cendres froides. Il s'étonna de voir une réserve de bois dans un salon, mais, moi, je reconnus une cheminée, grâce à laquelle les Blancs se réchauffent quand il fait froid. Chaque maison en avait une en Virginie où mon hôte Yagazie fut esclave, au pays des Blancs cruels. Sans quoi, chose impensable au pays des grands anciens, tout le monde serait mort de froid. C'est alors que Fiona redescendit. Elle avait enfilé un short et un tee-shirt orné de l'image d'une pomme entamée.

— Et voilà ! Je sors le gâteau et on y va.

— D'accord, Fiona.

Il la regarda ouvrir le four et en sortir une masse enveloppée dans du papier argenté, énigmatique pour moi comme pour mon hôte. Elle la glissa dans un sac en plastique.

— Qu'est-ce que tu aimes comme cuisine ? demanda-t-elle.

Il allait répondre quand elle le fit taire d'un geste de la main. Il suivit son regard et comprit pourquoi. La porte d'entrée s'ouvrait, et une version vieillie et dégradée de l'homme au portrait pénétra dans la maison. Sa chemise bleue froissée, aux manches retroussées, était déboutonnée, et sa peau blanche était si velue qu'elle en paraissait noire. Il avança de quelques pas puis s'immobilisa dans le salon en les foudroyant du regard.

— Oh, salut, Ahmed ! fit Fiona d'une voix qui trahissait l'agitation et la peur. Tu étais où ?

Il ne répondit pas. Ses yeux fixaient tour à tour son épouse et mon hôte avec une intensité que je reconnus. C'était un regard dont on ne pouvait saisir tout le poids que dans ses effets, comme on ne réalise toute l'ampleur de la vie qu'à l'instant de la mort. Sa bouche était entrouverte comme pour parler, mais il se contenta de déposer doucement sa sacoche au sol. Fiona s'avança vers lui en prononçant son nom, mais il s'écarta vers la bibliothèque.

— Ahmed, répéta-t-elle, et elle lui parla dans la langue du pays.

Il réagit avec une expression qui effraya mon hôte. Il postillonnait en parlant. Il pointa l'index vers Fiona, puis serra le poing et se frappa

la paume. Fiona, haletante, la main sur la bouche, lui répondit en salves fiévreuses qui semblaient le contredire, mais il n'y prêta aucune attention. Il haussa le ton et sa voix se fit suraiguë. Il claqua des doigts, se frappa la poitrine, trépigna. Fiona gesticulait nerveusement et reculait progressivement, regardant tour à tour son mari et mon hôte, les larmes aux yeux. Elle parlait encore quand l'homme apostropha mon hôte :

— T'es qui toi ? Tu m'entends ? T'es qui, bordel ?

— Ahmed, Ahmed, *lufsen*, intervint Fiona en lui agrippant le bras.

Mais il se dégagea avec une vigueur brutale et lui assena une gifle. Elle tomba en hurlant. Il se jeta sur elle et la martela de ses poings.

Ô Gaganaogwu, mon hôte en fut horrifié, tout comme moi. Pétrifié, il balbutia d'une voix tremblante : « Pardon, monsieur, pardon, monsieur ! » Il jeta un coup d'œil vers la porte, qu'il pouvait atteindre sans encombre, mais il resta figé. *Vas-y, file !* lui criai-je intérieurement, mais il ne fit qu'un pas avant de se retourner. Il plongea sur l'homme, lui martela le dos et l'arracha au corps de Fiona. L'homme se releva, ramassa son sac et s'en servit pour le frapper au visage avec une violence qui le projeta à travers la pièce. Le sac retomba au sol, dans un fracas et des éclaboussures qui me firent comprendre qu'il contenait une bouteille.

Mon hôte gisait, hébété, le corps presque alangui. Quand il rouvrit les yeux, une silhouette se rua dans son champ de vision, mais avant qu'il puisse l'identifier ses paupières retombèrent. Lentement, régulièrement, il sentait un liquide froid couler sur son épaule, sa poitrine, ses bras. Ô Ebubedike, quoique ébranlé de le voir ainsi, je fus soulagé de le savoir vivant. Qu'auraient dit de moi ses ancêtres si cet homme l'avait tué ? M'auraient-ils accusé de négligence, moi son chi ? M'auraient-ils traité de mauvais chi ou d'*efulefu* ? Car c'est ainsi parfois qu'une vie prend fin : brutalement. Bien des fois j'ai vu cela. Un homme chante, et l'instant d'après il n'est plus. On dit à un ami ou un parent : « Je vais acheter du pain au magasin d'en face, je reviens dans cinq minutes » ; et on ne revient pas vivant. Un couple d'époux discute. Elle est dans la cuisine, et lui dans le salon. Il pose une question, et alors qu'elle répond – alors même qu'elle répond, ô Egbunu ! – il trépasse. Ne l'entendant plus, elle finit par s'écrier : « Oh mon mari, tu m'écoutes ? Tu es là ? » Faute de réaction, elle va au salon et le trouve effondré, la main sur la poitrine. J'en ai été moi-même témoin.

Mon hôte gisait donc, vivant mais en proie à une douleur inouïe, le visage et la bouche ensanglantés. Il voulait garder les yeux fermés, mais les hurlements et les supplications de Fiona l'en empêchèrent. En les rouvrant, il vit l'homme et, dans sa main, l'objet qui l'avait frappé : une énorme bouteille blanche dont le fond brisé formait un tesson en

forme de main, aux doigts atrophiés et rougis qui dégouлинаient de sang. Cette arme à la main, il se dressait au-dessus de sa femme. Mon hôte le vit se pencher en hurlant et agiter la bouteille ; Fiona en eut le visage éclaboussé de sang et de vin. À travers ses paupières voilées, il le vit ensuite lâcher la bouteille et plonger pour saisir Fiona à la gorge sans se laisser fléchir par ses cris. Lentement, il rampa vers eux, s'arrêtant parfois pour reprendre des forces tandis que les hurlements ne cessaient d'enfler. Il allait l'étrangler. Alors, ô Egbunu, en ce moment décisif, mon hôte empoigna un tabouret, écarquillant les yeux pour ne pas être aveuglé par le sang ruisselant.

Le tabouret lui parut lourd. Il était affaibli, à la fois par sa blessure et par son don de sang à l'hôpital. Mais les cris de Fiona lui donnèrent de l'élan. Il se redressa et avança vers eux pas à pas, laborieusement. Il mobilisa ce qui lui restait de forces pour se propulser en avant comme un sac de grain et abattit le tabouret sur le crâne du mari.

L'homme bascula en arrière, heurta mon hôte et s'effondra. Il resta inerte. Autour de sa tête se formait une auréole de sang. Mon hôte tituba, s'essuya le visage et battit des paupières. Puis il retomba sur le sol humide et demeura sur le seuil noir qui sépare la conscience de l'inconscience. Dans l'espace aberrant que le monde devint soudain, il vit Fiona se transformer en une étrange créature, à la fois oiseau et femme blanche vêtue de blanc. Aux confins de sa vision tourmentée, il la vit s'étirer et s'élever lentement comme un serpent déroule ses anneaux raidis, puis se mettre à hurler. Il la vit se percher au-dessus de son mari dans un coin du plafond, avec son plumage luxuriant, d'un blanc presque immaculé. Puis elle reprit forme humaine, et tenta de ranimer son mari gisant, qui ne donnait pas signe de vie. Il l'entendit s'écrier :

— Il ne respire plus ! Il ne respire plus ! Oh mon Dieu ! Oh mon Dieu !

Alors elle déploya ses ailes et s'envola hors de son champ de vision.

Il resta immobile, l'esprit habité d'une image de Ndali assise sur le banc de la ferme, regardant droit devant elle. Il ne voyait pas ce qu'elle regardait. Était-ce souvenir ou imagination, il n'aurait su le dire, pas plus que moi, son chi. Mais cette vision persista tandis que Fiona, ses ailes toujours déployées, se rapprochait majestueusement. Elle avait la gorge dilatée, son collier scintillait, et un bec crispé sur une proie indistincte. Puis elle s'éloigna, redevenue humaine, et il entendit ses pas de femme sur le sol. Et ses cris assourdis.

Il entendit la femme blanche parler au téléphone, d'une voix paniquée, désespérée. Il voulut la voir, mais ses paupières clignaient si rapidement que les muscles sous ses yeux lui faisaient mal. Dans les ténèbres absolues où basculait son corps, il éprouva un frisson glacé et perçut une présence. Et, ô Chukwu, il se figea : car il sentait que la

chose avait resurgi. Des coulisses de sa vie elle avait resurgi. Cette créature fille d'une mère rouge, au teint de sang. *Une fois de plus, elle avait resurgi.* Pour lui dérober tout ce qu'il avait reçu, anéantir sa joie retrouvée. Quelle est cette créature ? se demanda-t-il. Est-elle homme ou bête ? Esprit ou dieu ? Il l'ignorait, ô Ijango-ijango. Et moi, son chi, je l'ignorais aussi. Les anciens disent souvent qu'il ne suffit pas de regarder le ventre d'une chèvre pour savoir quelle herbe elle a mangée.

Il entendit Fiona gémir, mais n'ouvrit pas les yeux. Elle lui dit quelque chose d'inaudible, puis parla à son mari, aussi inerte qu'un bout de bois. Alors seulement il comprit ce qu'elle avait dit, il l'entendit de façon claire et intelligible :

— Tu l'as tué, tu l'as tué !

Elle éclata en sanglots chaotiques. Mais déjà au loin, derrière ses pleurs, résonnait une sirène plaintive. Pourtant il resta immobile, l'esprit fixé sur cette étrange vision de Ndali regardant vers l'inconnu, comme si, mystérieusement, elle avait forcé la barrière de tous ces kilomètres qui les séparaient ; comme si c'était lui qu'elle regardait.

L'Alandiichie

Ô Ebubedike, les anciens, dans leur sagesse éclairée, disent que l'endroit qu'on fréquente devient souvent celui qui nous piège. Mon hôte avait trouvé secours auprès de cette femme blanche, mais c'était justement chez elle qu'il gisait à présent, blessé, aveuglé par son propre sang. Affolé, impuissant, et incertain de pouvoir justifier ce dénouement tragique auprès de toi, ô Chukwu, et de ses ancêtres, je quittai son corps dans l'espoir de trouver de l'aide parmi mes semblables. Je vis aussitôt que des esprits de toutes sortes s'étaient rassemblés dans la pièce telles de sombres légions fondant sur toute l'humanité. Ils planaient partout, sous la voûte du plafond, au-dessus du corps de mon hôte et du mari, certains suspendus tels des rideaux tissés d'ombres. Parmi eux, une créature disgracieuse qui me considéra avec une hideuse grimace. Je reconnus en elle une réplique immatérielle de l'homme qui gisait au sol. Elle me désigna du doigt et s'exprima dans la langue du pays. Elle parlait encore quand la porte s'ouvrit sur des policiers, qui se ruèrent dans la maison avec des gens arborant la même blouse blanche que Ndali et la femme blanche. Celle-ci s'adressait à eux en pleurant, indiquant son mari puis mon hôte, inerte, qui avait perdu beaucoup de sang et glissait peu à peu dans l'inconscience.

Policiers et infirmiers se mirent à trois pour évacuer son agresseur, suivis de Fiona. Puis ils revinrent le chercher ; ils pataugeaient dans son sang et laissaient derrière eux un sillage d'empreintes rouges. Ô Chukwu, sitôt hissé dans le véhicule qui ressemblait à sa camionnette (et que les enfants des anciens appellent une « ambulance »), il perdit connaissance.

Je les suivis dans les rues de cet étrange pays, et je vis ce que mon hôte ne pouvait voir : une voiture chargée de pastèques comme on en trouve au pays des anciens, un garçon à cheval suivi d'un cortège qui dansait, battait des tambours et soufflait dans des trompettes. En entendant la sirène hurlante, ils s'effacèrent devant l'ambulance.

J'étais accablé de crainte, et du regret de l'avoir laissé venir dans ce pays, tout ça à cause d'une femme, alors qu'il aurait très bien pu s'en trouver une autre. Je le répète, ô Egbunu, le regret est la malédiction de l'esprit protecteur.

À présent que le voile de conscience qui occultait ma vision du monde éthéré s'était déchiré, je contemplai de nouveau la fantasmagorie vivante du monde des esprits qui se déployait sur cette île. Je vis mille esprits nichés dans la moindre parcelle de terre, suspendus aux arbres, flottant dans les airs, massés sur les montagnes et en des lieux innombrables. Près du Musée de la barbarie, que mon hôte avait visité deux jours plus tôt à peine, je vis les trois enfants dont le sang tachait encore la baignoire qui y était exposée. Ils se tenaient devant la maison, encore vêtus des habits qu'ils portaient au moment de l'attaque, déchirés, lacérés par les balles, noircis de sang. En les voyant seuls, à l'écart des autres esprits, je songeai qu'ils devaient se tenir perpétuellement là, peut-être parce que leur sang – leur vie – était demeuré sur le mur et dans la baignoire, exhibé aux yeux du monde.

À l'hôpital, on achemina mon hôte dans une chambre ; dès que je le sus entre de bonnes mains, je m'élevai vers l'Alandiichie, les collines des ancêtres, pour y retrouver les siens et leur rapporter ce qui était arrivé – après quoi, s'il s'avérait qu'il avait tué cet homme, je viendrais témoigner devant toi, ô Chukwu, comme tu l'exiges de nous lorsque notre hôte dérobe une vie.

Ô Ijango-ijango, la route de l'Alandiichie est un chemin que je connais bien, mais cette nuit-là elle était plus sinueuse que de coutume. Les collines qui la bordent étaient d'une noirceur unimaginable, à peine parsemées des lumières sauvages de feux surnaturels. Les eaux de l'Omambala-ukwu, qui a son jumeau sur terre, coulaient avec un grondement sourd dans le lointain obscur. J'en franchis le pont lumineux, que parcourent des multitudes d'humains des quatre coins du monde dans une ruée violente vers la terre des esprits ancestraux. J'entendis monter du fleuve un chœur de voix chantant. Elles étaient en harmonie, mais l'une se détachait. Elle était sonore mais fine et tenace, vive de ton, et aussi affûtée que la lame d'une machette neuve. Elles chantaient une berceuse familière, aussi ancienne que le monde. Je ne tardai pas à reconnaître la voix d'Owunmiri Ezenwanyi, accompagnée de ses nombreuses suivantes à la beauté sans égale. Elles chantaient dans un antique langage mystique, qu'après mille écoutes je ne parvenais toujours pas à déchiffrer, pour les enfants morts à la naissance et dont les esprits errent dans les plaines des cieux sans pouvoir s'orienter – car même dans la mort un enfant ne sait pas distinguer sa droite de sa gauche. Il

faut donc lui montrer la voie qui mène aux rives de la sérénité, où résident les mères, aux seins pleins de lait pur et sans âge, aux bras souples comme les plus tièdes rivières.

On nous appelle *nwa-na-enweghi-nku*, « sans ailes », car nous sommes des esprits et n'en avons pas besoin pour voler, et « enfants » car nous habitons les corps des vivants. Je sus donc que c'était pour moi qu'elles chantaient. Je m'arrêtai pour les saluer et recevoir leur chant. Mais, ô Chukwu, en l'écoutant je me demandai comment tu avais pu créer des voix si enchanteresses, doter ces créatures de tels pouvoirs. N'est-il pas tentant pour celui qui entend un tel chant d'interrompre sa route ? Et même de renoncer à son voyage vers l'Alandiichie ? N'est-ce pas là pourquoi tant de morts demeurent flottant entre ciel et terre ? Les esprits des morts, assis sur la berge tiède, ne sont-ils pas ceux qui, malgré la mort, n'ont pas trouvé le repos, et dont les fantômes hantent la terre ? J'en ai vu beaucoup rôder ainsi inaperçus, voués à rester invisibles, qui ne trouvent leur place ni ici-bas ni au-delà, en perpétuel état d'*odindu-onwukanma*. Et si certains connaissent ce sort, n'est-ce pas d'être ensorcelés par le chant d'Owunmiri et de son chœur ?

Les anciens disent qu'un homme dont la maison brûle ne perd pas son temps à chasser les rats. J'avais beau être exalté par cette musique, je sus résister à son charme. Je repris mon chemin jusqu'à ce que la musique s'éteigne et que nul signe ne subsiste de la demeure de l'homme. Je ne voyais plus les brillantes *kpakpandos*, au nombre si vaste que la langue des anciens leur a attribué une dualité. Elles s'accouplent aux sables de la terre pour former un mot unique : étoiles-et-terre. Au fil de la marche, les étoiles et toutes choses reliées à la terre s'effacèrent comme un manteau de ténèbres dans un gouffre béant et incommensurable. Les collines étaient traversées par un long sentier sinueux aux lacets illuminés de torches dont la flamme était vive comme les rayons du soleil. C'est à ce stade qu'on commence à rencontrer des *ndiichie-nnas* et des *ndiichie-nnes* venus de tout l'Alaigbo et de ses confins, qui s'acheminent par grappes vers les majestueuses collines à l'horizon. Le sentier s'orne sur ses deux flancs de guirlandes de feuilles d'*omu* sacrées, accrochées aux arbres tels d'étranges rubans. Aux feuilles de palmier vivaces sont également suspendus des mollusques, des cauris, des carapaces de tortues, et des pierres précieuses de toutes sortes.

De là, à mesure qu'on gravit les collines, le nombre de voyageurs ne cesse de croître. Les plus récents défunts s'avancent en foule, encore marqués des souffrances de l'agonie et des épreuves de la vie : hommes, femmes, enfants ; vieux et jeunes, forts et faibles, riches et pauvres, grands et petits. Leurs pieds foulent sans bruit la terre poudreuse du chemin, qui scintille sous les torches. Les collines, ô Egbunu, les collines sont baignées de lumière ! Un chatoient

radieux qui semble s'écouler tel un fleuve invisible dans l'œil qui le contemple avant de s'estomper dans la brume en une spire lumineuse. J'ai souvent pensé que les vivants étaient presque parvenus à saisir la nature de l'Alandiichie dans la chanson du clair de lune qu'affectionnaient les mères vénérables, et qu'entonnent encore leurs filles :

Alandiichie

Le lieu où les morts sont vivants

Le lieu où il n'est pas de larmes

Le lieu où il n'est pas de faim

Le lieu où pour finir j'irai.

De fait, l'Alandiichie est une fête grouillante, un monde qui vit par-delà la terre. On dirait le grand marché Ariaria d'Aba, ou l'Ore-orji de Nkpa avant la venue de l'homme blanc. Que de voix ! Que de voix ! Que de gens, tous revêtus de châles immaculés, en mouvement ou rassemblés en cercles ceints de feuilles d'*omu* autour d'un feu et d'une grande marmite de terre. Je reconnus sans peine le cercle de la lignée de l'Okeoha. Tous les éminents ancêtres étaient là. Ceux qui étaient morts à un âge vénérable, il y a des siècles et des siècles. Trop nombreux pour les énumérer. Il y avait ainsi Chukwumeruije et son frère Mmere-ole, et le grand Onue-nka, sculpteur d'effigies des esprits ancestraux. Ses statues et masques de divinités, ses portraits de nombreux *arunsis*, *ikengas* et *awus*, et ses poteries ont été célébrés comme des chefs-d'œuvre de l'art igbo. Et il a quitté la terre il y a plus de six cents ans.

Les mères glorieuses étaient également présentes. Trop nombreuses pour les énumérer. S'en détachait notamment Oyadinma Oyiridiya, la grande danseuse, incarnation de l'adage *Au plaisir de contempler ses hanches, nous sacrifions une chèvre*. On voyait aussi, parmi tant d'autres, Uloaku, et Obianoju, matriarche d'un des plus prestigieux clans de l'histoire, qu'Ala elle-même, la déesse suprême, avait ointe de sa lotion de miel, et qui, il y a bien des siècles, empoisonna les eaux du clan Ngwa.

Quiconque verrait ce groupe comprendrait aussitôt que mon hôte descend d'une illustre lignée, qui occupe le monde depuis que l'homme existe. Il n'est pas de ces gens qui sont tombés de l'arbre comme un vulgaire fruit trop mûr ! Ce fut donc avec force, humilité et déférence que je me présentai à eux : j'avais la voix d'un enfant mais l'esprit d'un ancien.

— *Nde bi na' Alandiichie, ekene'm unu.*

— *Ibia wo !* répondirent-ils en chœur.

— *Nde na eche ezi na'ulo Okeoha na Omenkara, ekene mu unu.*

— *Ibia wo !*

Je fus interrompu par la voix majestueuse de Nne Agbaso, aussi aiguë que celle d'un oiseau en cage. Elle entonna le chant rituel d'accueil, « *Le o Bia Wo* », avec des accents aussi mélodieux et enchanteurs que ceux d'Owunmiri Ezenwanyi et de ses suivantes. Le chant s'élevait et se diffusait dans l'air, entourant l'assistance, s'enroulant autour de chaque individu. Leur silence devint tel qu'il me rappela sèchement l'absolue distinction entre les vivants et les morts. Puis Nne Agbaso agita un collier de cauris et accomplit le rituel d'authentification pour s'assurer que je n'étais pas un esprit malin se faisant passer pour un chi :

— Quelles sont les sept clés de la salle du trône de Chukwu ? demanda-t-elle.

— Sept coquilles de jeunes escargots, sept cauris du fleuve Omambala, sept plumes d'un vautour décharné, sept feuilles d'anunuebe, la carapace d'une tortue de sept ans, sept noix de kola et sept poules blanches.

— Bienvenue, ô esprit, dit-elle alors. Nous t'écoutons.

Je la remerciai en me prosternant.

— Je suis le chi de votre descendant Chinonso Solomon Olisa. Je l'accompagne depuis la première émergence de son être, lorsque Chukwu m'a convoqué hors de la caverne d'Ogbunike où les esprits protecteurs attendent leur mission, pour m'enjoindre de guider ses pas dans la lumière du jour et éclairer de ma torche son chemin dans la nuit. Ce jour-là, je revenais tout juste de la morgue de l'Hôpital central Isolo de Lagos, une terre bien éloignée de l'Alaigbo, mais où vivent à présent bien des enfants des anciens. Mon hôte Ezike Nkeoye, qui s'est joint à présent aux parents de la mère de mon hôte, venait de mourir. Il avait tout juste vingt-deux ans. La veille, ce brillant étudiant du savoir du Blanc s'était couché après une soirée studieuse. J'étais demeuré en lui pour veiller sur son sommeil, comme sont tenus de le faire les esprits protecteurs. Et de fait, il dormait. Mais il s'éveilla soudain, la main crispée sur sa poitrine, tomba du lit et se brisa la nuque. L'accord fut rapidement conclu avec l'onwu, l'esprit de la mort, car mon hôte, digne descendant de votre lignée, n'avait pas d'*ikenga*. Il mourut donc presque sur le coup.

« J'avais beau avoir souvent vécu parmi les mortels, j'en fus ébranlé. L'événement avait été si rapide, si brutal, que j'en restai sans voix. La mort avait fondu sur lui avec toute la violence d'un jeune léopard. La veille encore il embrassait une femme. Et à présent il n'était plus. C'était si soudain que je tardai à aller en rendre compte à Chukwu, dans le Beigwe, comme il nous est prescrit de le faire. Mais je n'escortai pas non plus son esprit vers l'Alandiichie. Au lieu de cela, j'accompagnai son corps dans l'ambulance jusqu'à la morgue. Alors

j'eus la certitude qu'il était mort et j'emmenai son onyeuwa jusqu'ici, au séjour de la lignée Ekemezie du village d'Amaorji. Puis je filai vers l'Ogbunike pour me purifier et me restaurer dans sa cascade, ses eaux chaudes et millénaires qui gardent encore l'odeur unique du monde à sa création. Je me baignais dans le fleuve quand j'entendis la voix d'Oseburuwa me convoquer et me demander de monter sur-le-champ vers l'Alandiichie, car Yee Nkpotu, l'ancêtre dont mon hôte est l'avatar, était prêt à être réincarné. Comme on le sait, un homme et une femme peuvent s'accoupler jusqu'à la fin des temps, mais ils ne parviendront à concevoir que si l'un d'entre vous a décidé de revenir sur terre. Sachant cette conception imminente, je me hâtai de répondre à l'appel.

« Ainsi, la nuit où naquit mon hôte, je ramenai son esprit ancestral de l'Alandiichie, et, comme vous en fûtes témoins, je guidai cet onyeuwa jusqu'à l'Eluigwe, où il fut reçu avec faste et pompe. Puis je l'accompagnai jusqu'à l'Obi-Chiokike, où devait se produire la glorieuse fusion de l'esprit et du corps pour former le *mmadu*, l'expression corporelle suprême de la création. C'était un jour de gloire. Les sables blancs de l'Eluigwe, scintillant de galets qui portaient en eux l'essence même de la pureté, étaient le tapis que foulaient nos pas. Nous étions suivis à distance par un groupe d'*adaigwes*, ces vierges de l'Eluigwe, immaculées et sublimement belles, qui chantaient la joie de vivre sur terre, les innombrables aspirations de l'homme, les devoirs de l'âme, le désir des yeux, les vertus de la vie, les chagrins de la perte, la douleur de la violence, et tout ce qui compose la vie d'un être humain.

« Ô famille et lignée d'Okeoha et d'Omenkara, vous êtes tous passés par là, et vous savez que le voyage vers la terre est long, mais non épuisant. Dans votre sagesse oraculaire, vous le comparez au fameux œuf qui tombe du nid du corbeau, dégringole à travers les branches noires de l'*ogirisi*, et atterrit au sol sans se briser. Cette route est d'une beauté indescriptible. Les arbres qui l'encadrent à distance non seulement offrent des frondaisons luxuriantes mais sont transparents, tels les voiles de calicot argenté que tissent les femmes *awkas*. Ils portent des fruits d'or, et sur eux, en eux et tout autour d'eux abondent des oiseaux émeraude gazouillants, qui planent le long du cortège en battant des ailes dans le vent, et qui plongent et jouent comme s'ils dansaient au son de la procession. Tandis que je progressais, je les voyais resplendir à la pure lumière qui baignait la route. Je ne sais plus quand nous atteignîmes le grand pont qui relie le Beigwe à la terre. Mais juste avant d'y parvenir, les femmes s'arrêtèrent net et leurs voix s'élevèrent en un étrange chant spectral. Leurs mélodies charmantes se muèrent soudain en thrène, qu'elles chantaient d'une voix tremblante. Leur plainte montait à mesure

qu'elles chantaient la souffrance du monde, la cruauté de l'homme envers l'homme, la honte de l'humiliation, la souffrance de l'infirmité, les blessures de la trahison, la douleur de la perte et le chagrin du deuil. Les onyeuwas se joignirent à leur chœur, et je me sentais lié à elles, aux habitants de l'Eluigwe, qui s'arrêtaient à notre passage pour dire : "Puisse celui qui descend sur l'uwa connaître la paix et la joie !", et même aux calaos blancs, oiseaux sacrés de l'Eluigwe, qui volaient tout autour de nous en agitant leurs ailes dociles.

« Puis, comme au signal d'un drapeau invisible, les chanteuses nous quittèrent en agitant la main. Et les oiseaux nous faisaient signe aussi, en suspension au-dessus du pont, séparés par une ligne infranchissable que nous ne pouvions voir, ni moi ni l'esprit en voie de réincarnation. Nous leur répondîmes ; une fois engagé sur le pont, je me sentis en terrain connu. Un lieu baigné d'une lueur semblable à celle de l'Eluigwe, mais d'origine humaine. Cette source de lumière attirait phalènes et insectes rampants. Un gecko s'en repaissait, près d'une des ampoules à l'arête d'un mur. Sur un lit, sous cet éclairage, un homme cria, frémit et s'affaissa contre une femme en sueur. L'onyeuwa se glissa dans la femme et se mêla au sperme. Elle ne sut ni ne comprit que la grande alchimie de la conception venait de se produire en elle. Je rejoignis l'onyeuwa et ne fit plus qu'un avec la semence de l'homme, et en nous unissant nous devînmes un être unique et pourtant *divisible*.

— *Ndiichie, na ndiokpu, unu ga di.*

— *Iseeh !* répondirent en chœur les corps éternels.

— À dater de cet instant, je n'ai cessé de veiller sur lui de mes yeux écarquillés comme ceux d'une vache, infatigables comme ceux d'un poisson. D'ailleurs, sans mon intervention, ou si j'étais un mauvais chi, il ne serait même pas venu au monde.

À ces mots, un froid murmure se répandit dans les rangs de cette assemblée immortelle.

— C'est la vérité, ô êtres bénis. Cela remonte au huitième mois de son séjour dans le ventre de sa mère. Elle était assise sur un tabouret coincé entre deux seaux, dont l'un contenait de l'eau propre couverte d'une pellicule transparente de lessive, et l'autre de l'eau souillée où trempaient les vêtements. Un paquet d'Omo était posé sur la pile de linge sale. Elle n'avait pas vu, et son chi ne l'avait pas avertie, qu'un serpent venimeux, flairant la terre humide autour d'elle et l'odeur de rosée des feuillages et des haies du jardin, s'était glissé sous le linge et commençait à étouffer. Mais moi, j'étais sorti de mon hôte et de sa mère, comme je le fais souvent tant que mon hôte n'a pas atteint la plénitude de son corps. Et je vis ce serpent noir s'insinuer dans une patte de pantalon. Quand elle voulut le prendre, le serpent la mordit.

« L'attaque eut un effet immédiat. À voir son regard hébété, je

compris que la morsure était terrible. Une perle de sang sombre apparut aussitôt. Elle hurla si fort que tout le monde accourut à son aide. J'étais conscient que le poison se diffusait et pouvait tuer mon hôte dans sa demeure utérine. Alors j'intervins. Je voyais le venin progresser vers ce pauvre fœtus endormi. Ce poison était dense, chaud et puissant, destructeur et fulgurant, et rongait le sang de la mère. Je demandai à son chi de la faire crier assez fort pour alerter les voisins. Un homme s'empressa de lui attacher un garrot de tissu autour du bras, juste au-dessus du coude, pour empêcher le venin de remonter et le bras d'enfler. Les autres voisins s'attaquèrent au serpent et le réduisirent en bouillie à coups de pierres, sourds à ses supplications.

« Vous savez tous qu'il est de mon devoir de connaître ou du moins de sonder les mystères entourant l'existence de mon hôte. En vérité, même un bouc et une poule pourraient attester que j'ai vu et entendu bien des choses. Mais si je suis ici, c'est parce que mon hôte court un grave danger – un danger à en pleurer des larmes de sang.

— Tu as bien parlé ! s'exclamèrent-ils.

— Les hommes de votre sang disent que même l'homme qui se tient sur la plus haute colline ne saurait voir le monde entier.

— *Ezi okwu*, murmurèrent-ils, approbatifs.

— Les hommes de votre sang disent qu'on n'a pas besoin d'aide pour se gratter la main ou presque tout le corps, mais que, pour se gratter le dos, il nous faut l'aide d'autrui.

— Tu parles bien !

— Voilà pourquoi je suis venu : pour chercher une réponse, pour demander votre aide. Habitants du pays des morts-vivants, je crains qu'un violent orage n'ait réclamé la fermeture de l'unique route qui mène au village utopique d'Okosisi, et que sa requête n'ait été accordée.

— *Tufia* ! Que le dieu nous en préserve ! grondèrent-ils à l'unisson.

Sur quoi l'un d'eux, Eze Omenkara en personne, le grand chasseur qui de son vivant s'était aventuré jusqu'à l'Odujji et en avait rapporté du gibier en abondance, prit la parole :

— *Ndi ibem*, je te salue. Nous ne pouvons pas chasser le serpent qui menace de nous mordre comme on chasse des moustiques, d'un simple geste de la main. Ils ne sont pas de la même espèce.

— Tu parles bien ! dit l'assistance.

— *Ndi ibem, kwenu*.

— *Iyaah* !

— *Kwe zueenu*.

— *Iyaah* !

— Esprit protecteur, tu as parlé comme parlerait l'un d'entre nous. Tu as parlé d'une langue mûre et sage, et tes mots tiennent debout, et se tiennent parmi nous. Mais n'oublions pas que si l'on commence sa

toilette par les genoux, on risque de manquer d'eau pour se laver la tête.

Tous s'écrièrent :

— Tu parles bien !

— Alors explique-nous quel orage menace notre fils Chinonso.

Ô Agbatta-Alumalu, je leur racontai tout tel que mes yeux l'avaient vu, tel que mes oreilles l'avaient entendu, comme je te le relate à présent. Je leur parlai de Ndali, de la rencontre sur le pont, de son amour pour elle. Je leur parlai de ses sacrifices, de la vente de sa maison. Je leur parlai de Jamike, qui avait escroqué mon hôte ; je leur racontai comment ce dernier, qui s'était cru sauvé par cette femme blanche, gisait à présent entre la vie et la mort, et avait peut-être tué un homme.

— Tu as bien parlé ! s'écrièrent-ils en chœur.

Puis le silence se fit parmi eux, un silence inconcevable sur terre. Même l'honorable Olisa, bouleversé que son fils ait vendu leur terre, se contentait de fixer le brasier d'un regard vide, muet comme une souche. Une poignée d'entre eux, cinq environ, se retira pour discuter à l'écart. À leur retour, l'honorable Ada Omenkara, la grand-mère de mon hôte, dit :

— Connais-tu un peu les lois des habitants de ce nouveau pays ?

— J'en ignore tout, glorieuse mère.

— A-t-il déjà tué un homme ? s'enquit l'honorable Eze Omenkara, l'arrière-arrière-arrière-grand-père de mon hôte.

— Non, jamais, honorable ancien.

— Écoute, ô esprit protecteur, peut-être l'homme frappé à coups de tabouret survivra-t-il. Nous te prions de retourner veiller sur lui. Ne va pas au Beigwe en rendre compte à Chukwu avant d'être certain qu'il a tué cet homme. Nous espérons, puisqu'il ne lui a assené qu'un coup, qu'il n'en mourra pas. Rends tes yeux aussi attentifs que ceux d'un poisson et ne reviens que lorsque tu auras des nouvelles à nous donner.

Alors, se tournant vers les autres, il demanda :

— *Ndi ibem*, ai-je exprimé votre opinion ?

— *Gbam !* répondirent-ils d'une seule voix.

— Un chi qui s'endort ou qui abandonne son hôte pour voyager – sauf si c'est nécessaire, comme c'est le cas à présent – n'est qu'un *efulefu*, un chi indigne, et son hôte un agneau sacrificiel déjà lié à son poteau.

— Tu parles bien !

— Je vous entends, répondis-je, ô Habitants de l'Alandiichie. Je vais repartir immédiatement.

— Oui, mets-toi en chemin !

Et tous s'écrièrent :

— Puisse ta route être sûre !

— *Iseeh !*

— Puisse la lumière ne pas s'éteindre sur tes pas !

— *Iseeh !*

Ainsi je pris congé de ceux qui ne sont plus sujets à la mort, soulagé d'avoir trouvé quelque répit à ma panique. Et en cheminant sans regarder en arrière, je m'interrogeai : quelle était cette voix mélodieuse dont le chant s'élevait pour me pousser en avant ?

Ô Chukwu, ainsi s'acheva mon voyage. Je m'envolai et traversai une longue partie de la nuit ardente, longeant les montagnes blanches des lointains confins du Benmuo, sur lesquelles se tenaient des esprits aux ailes noires qui parlaient d'une voix sépulcrale. En approchant les sublimes limites de la terre, je vis Ekwensu, le dieu trompeur, dans son inimitable habit multicolore, la tête plantée sur son long cou qui s'étirait comme un tentacule. Perché sur une branche au-dessus du disque de la lune, il contemplait la terre de son regard farouche en riant tout seul, comme s'il ourdissait quelque mauvais coup. À deux reprises déjà je l'avais vu à cet endroit ; la dernière fois remontait à soixante-quatorze ans. Cette fois encore, je l'évitai pour m'acheminer vers la terre. Enfin, avec la précision alchimique qui permet à un chi de retrouver son hôte où qu'il se trouve dans l'univers, je parvins à l'endroit où gisait le mien et je fusionnai avec lui. Je vis à l'horloge murale que je m'étais absenté près de trois heures du temps tel que le mesure le Blanc. Et, ô Egbunu, on l'avait ranimé. Des points de suture s'étiraient sur son visage comme une échelle, et un gros morceau d'ouate ensanglantée dépassait de sa bouche aux dents brisées. Il n'y avait personne d'autre dans la chambre, mais près du lit, comme pour lui tenir compagnie, se dressait une machine à écran semblable à un ordinateur, et son bras était relié à une petite poche, fixée sur une perche, qui contenait du sang. Il avait les yeux fermés, et dans sa vision brouillée persistait l'image de Ndali qui le regardait, comme liée à son esprit par un cordon infrangible.

TROISIÈME PARTIE

Troisième incantation

Gaganaogwu, puissent tes oreilles ne pas se lasser...

Alors que je comparais devant toi, j'entends les chants, la liesse, la douce mélodie des flûtes. Bien des fois je suis venu en ce palais où tu résides. Je sais que les esprits protecteurs et leurs hôtes viennent à toi pour que tu approuves leur renaissance, leur réincarnation dans un corps neuf, afin de revivre sur terre en nouveau-nés...

Les anciens disent qu'un homme ne marche pas sur les braises sous prétexte qu'il a les pieds mouillés...

On ne danse pas dans la fosse aux serpents parce qu'on a une maison trop petite...

L'oiseau sans ailes m'a demandé de cracher dans une calebasse trouée, mais je lui ai dit que je ne comptais pas gâcher ma salive...

La tête qui trouble le nid de guêpes en sentira la piquûre...

Le serpent cyclope de la honte se réfugie à ma porte. Puis-je entrer ? demande-t-il. Non, dis-je. Je ne veux pas que tu répandes la terreur dans mon logis...

La destruction me demande : « Puis-je planter ma tente sous ton toit ? »

Je réponds : « Non. Va dire à ceux qui t'envoient que je ne suis pas chez moi. Dis-leur que tu ne m'as pas trouvé... »

Egbe beru, ugo ebekwaru, onye si ibe ya ebela nku kwaaya...

Puissent les mots que je vais prononcer aboutir prestement à la conclusion de mon récit...

Puisse ma langue humide comme la mangrove ne pas s'assécher trop vite...

Et puissent tes oreilles, ô Chukwu, ne pas se lasser de m'entendre...

Puisse cette incantation permettre un dénouement fécond à ma déposition, après quoi je quitterai le palais du Beigwe pour regagner le corps de mon hôte qui m'attend...

Iseeh !

Le retour

Ô Akanagbajiigwe, l'univers ne s'appesantit pas sur le passé, courbé sur les miasmes de feux consumés telle une meute de corbeaux. Toujours il va de l'avant, sur le sentier sinueux de l'avenir, et ne s'arrête que brièvement au présent pour reposer ses pieds comme un voyageur las. Puis, sitôt revigoré, il repart, sans se retourner. Ses yeux sont les yeux du temps, toujours dirigés devant eux, sans jamais regarder en arrière. L'univers poursuit son chemin quoi qu'il arrive à ses habitants. Il chemine, traverse les passerelles, franchit les eaux, contourne les cratères, et continue. Et si quelque conflagration anéantit une communauté tout entière ? Peu importe. Si la catastrophe survient le matin, cela n'empêchera pas le soleil de se lever comme il le fait depuis que le monde est monde, de même que le soir il se couchera, et que la nuit tombera sur la cité détruite. Et si quelque tremblement de terre dévaste un territoire ? Peu importe ; il n'interrompra pas le cours des saisons. Et la vie de l'univers se reflète dans la vie de ceux qui l'habitent. Le patriarche d'une famille a été tué ? Ses enfants devront dormir cette nuit et se réveiller demain. Chacun poursuit sa route, porté en avant comme les feuilles mortes sur le fleuve du temps.

Mais si l'univers poursuit son périple, entraînant avec lui tous les vivants, il existe un lieu où l'homme peut rester immobile, comme si son univers intime s'était figé. C'est un lieu que les humains redoutent, car en ce lieu ils ne font rien. Ils ne peuvent même pas bouger. Ils y sont enfermés, telles des bêtes capturées, dans un espace confiné. Celui qui y réside voit son diamètre tracé par une encre invisible qui dit : « De ce mur-ci à celui-là, sur cette longueur et cette largeur : voilà à quoi se réduit ton monde. » Mais je dois préciser, ô Agujiegbe, qu'un homme aux mouvements limités n'est pas un homme pleinement vivant. Le passage du temps se raille de lui. Voilà ce qui arrive en détention.

Car en un tel lieu ne peut se former aucun souvenir neuf. L'homme

s'éveille le matin, mange, défèque dans le petit orifice qu'il recouvre d'un couvercle après l'avoir évacué avec l'eau qu'il recueille dans un petit seau au robinet de sa cellule. Puis il se rendort. Quand il se réveille, si c'est la nuit, c'est la nuit ; si c'est le matin, c'est le matin. Seule une ombre de lumière passe une tête timide, comme celle d'un bébé serpent. Si c'est l'aube, la lumière forme une unique barre à l'angle du mur et du plafond vétuste. La fenêtre est scellée par des barreaux de fer.

L'homme y passe ses journées, à peine vivant, et l'émail de sa vie s'écaille et tombe en miettes à ses pieds. Le monde se dissimule à lui. Il dissimule ses secrets les plus profonds comme les plus superficiels, et même ses non-secrets. L'homme ne sait rien de ce qui arrive, ne voit rien, n'entend rien. Le pont qu'il avait franchi pour arriver ici, tels ceux que bâtit une armée en retraite, a été détruit derrière lui, brisant tous ses liens avec le monde connu. Et à présent il est confiné dans cet espace, pour la durée qu'on lui a prescrite. Peu importe. Ce qui importe, c'est que sa vie est stagnante. Il passe ses journées à regarder les murs, ou les barreaux donnant sur d'autres cellules, jusqu'à ce que ses yeux soient fatigués de regarder. De loin en loin, il voit quelque chose bouger dans son champ de vision, mais le perd bientôt de vue. Il n'en tire aucun souvenir neuf, car ces incidents sont comme des animaux craintifs qui tambourinent à la porte scellée de son humanité silencieuse puis battent en retraite. Ou comme ces dérisoires insectes qui se pressent contre une lampe pour défaillir dans une danse rituelle qui n'aboutit qu'à leur mort. Bien des fois j'ai vu cela, ô Egbunu.

Dès que mon hôte fut transporté de l'hôpital, où il avait passé deux semaines, à la cellule, où il allait être détenu en isolement, il était voué à ne plus se faire de souvenirs neufs. Mais les rares fois où un homme se fait des souvenirs en prison, ce ne sont pas des choses qu'il souhaite mais des choses qu'il subit. C'est une histoire qu'on lui impose. Et comme un homme n'a aucun contrôle sur ce qu'il subit, ce souvenir se grave en lui sans effet de sa volonté. Car une fois qu'il a vécu quelque chose, le souvenir se glisse dans les failles de son esprit et s'y enracine. Il ne peut le chasser.

Mon hôte vécut dans cet état pendant plus de quatre ans. Chroniquer ces années, s'appesantir sur la monotonie de cette existence, la douleur d'une vie morte, appelle une comparaison avec la douleur de l'esclave, que j'avais connue chez mon hôte Yagazie. Car le prisonnier est un esclave, un captif de l'État. En bien des cycles j'avais connu les ténèbres de cœurs juvéniles, pataugé dans la boue des ambitions, scruté le tombeau de leur échec. Mais je n'avais jamais rien vu de tel.

Le voici revenu au pays des vivants, au pays d'origine. Les faits qui menèrent à son retour sur la terre des anciens s'enchaînèrent

finallement très vite, alors que, dès le premier matin de ses malheurs, j'avais tenté de le sauver. Une fois que la police l'avait emmené à l'hôpital, où il gisait inconscient dans une chambre, je n'avais eu d'autre choix que le dernier recours d'un chi quand toute la force de l'homme a échoué : aller dans l'Alandiichie solliciter l'intervention de ses ancêtres. Je viens de t'en faire le récit.

Un matin, au cinquième mois de sa cinquième année de prison, il fut brusquement libéré, sans préavis. Rien ne l'y avait préparé. Il était assis, adossé au mur dont il avait fini par écailler la peinture à force de s'y appuyer. À cet instant, il pensait à des choses disparates et insignifiantes – la chorégraphie des fourmis sur un monticule, puis d'asticots dans une brique de lait ranci, puis d'oisillons assemblés sur un arbre isolé – quand on ouvrit la porte grillagée de sa cellule. Un gardien et un homme en costume apparurent sur le seuil, et l'homme lui dit, dans la langue du Blanc, qu'il allait être libéré.

Il les suivit dans une salle d'interrogatoire ; plus tard, l'interprète lui expliquerait que son affaire avait été réexaminée. Le témoin principal avait fourni un faux témoignage. Contrairement à ses affirmations initiales, il n'était pas entré chez elle pour la cambrioler ou la violer ; elle l'avait fait entrer de son plein gré. C'était son mari qui, dans un accès de fureur jalouse, les avait agressés. En s'en prenant à cet homme, mon hôte avait seulement tenté de la sauver. Telle était la vérité des faits, affirmait-elle à présent. Mais, ô Gaganaogwu, ce n'était pas cela qu'elle avait dit initialement à la police ! Elle et son mari avaient conspiré contre un innocent en l'accusant de tentative de viol. À les en croire, son mari l'aurait trouvée aux prises avec mon hôte, qu'il aurait assommé pour la secourir.

Entendant tout cela, mon hôte ne dit rien, ni au gardien ni à l'interprète. Il se contenta de fixer du regard l'homme en costume, chargé de dossiers, et l'interprète, mais sans les voir. Ses yeux s'étaient accoutumés à percevoir une image et à la congédier aussitôt, à contempler sans fin un grand mur blanc, un majestueux vide qui occupait sa vision et son esprit.

— Monsieur Ginoso, avez-vous quelque chose à dire ?

Faute de réponse, l'interprète se pencha à l'oreille de l'autre homme comme pour l'embrasser, et après un échange tous deux hochèrent la tête. C'était un spectacle étrange, même pour mon hôte. L'un des hommes lâcha un torrent de paroles tandis que l'autre opinait vigoureusement.

— Mon amie, Mme Fiona Aydinoglu, tient à vous présenter ses excuses. Elle est vraiment désolée de ce qui s'est passé. Je vous le répète, je suis son avocat. Et elle m'a demandé de vous remettre cet argent. Elle veut que nous fassions tout notre possible pour vous aider à reconstruire votre vie.

Il ne dit rien ; ses yeux restèrent fixés là où ils s'étaient posés : une mouche qui bourdonnait entre la fenêtre et le grillage, derrière la table où étaient assis les deux hommes.

— Monsieur Ginoso.

Cette fois, c'était l'avocat qui prenait la parole ; il craignait peut-être que l'interprète n'ait pas transmis son message en termes assez clairs et estimait préférable de le délivrer lui-même, même dans un mauvais anglais. Dans sa bouche, cela aurait plus de poids. Dans sa bouche, le message serait pris en compte.

— Je dis la vérité, la vérité de ma cliente. On est vraiment désolés de vos souffrances. Vraiment. Toutes ces... – il se pencha vers son acolyte pour lui demander un mot – ... toutes ces années, *yani*. Toutes ces années, Fiona est triste à cause de ça. Elle est désolée, vraiment désolée, mon ami. S'il vous plaît, monsieur Ginoso, elle vous demande pardon, il faut l'accepter.

À cet homme non plus il ne dit pas un mot. Quatre ans plus tôt, tout ce qu'il y avait à dire et à opposer à ces gens avait été dit. Et ensuite, les mots avaient perdu leur utilité et s'étaient transformés en autre chose, quelque chose d'informe, d'inepte, d'insignifiant. Et à leur place, c'est le mépris qui s'était enraciné et épanoui. Peu enclin à la colère, il avait été violenté puis enrôlé de force par une dérive morale. Et à présent, son mépris était si fort qu'en les écoutant son esprit s'animait de visions de violence palpables. Le policier, il l'imaginait gisant au sol, égorgé par un couteau qu'il se voyait tenir, et qui dégouttait de sang sur le cadavre. L'avocat, il le voyait suffoquer, la langue pendante, tandis qu'il le plaquait au mur et l'étranglait.

Obscurément, mon hôte perçut que c'était là l'homme qu'il était devenu. À son insu, quelque chose en lui avait changé. Car l'âme d'un homme peut endurer longtemps des conditions impitoyables, mais elle finit, n'en pouvant plus, par se redresser, se révolter. Bien des fois j'ai vu cela. À la soumission succède la rébellion. À l'endurance succède la résistance. L'homme se dresse avec toute la fureur d'un lion noir et serre le poing pour défendre sa cause, accomplir sa vengeance. Et ce qu'il est alors capable de faire ou de ne pas faire, même lui ne peut le prévoir.

Ô Egbunu, cet homme en fureur, c'est simplement un homme auquel la vie n'a pas fait de cadeau. Un homme qui comme les autres avait trouvé sa bien-aimée. Il l'avait courtisée comme font les hommes, avait pris soin d'elle, pour découvrir au bout du compte que tout cela avait été vain. Un matin, il se réveille incarcéré. Il a été spolié par l'homme et par l'histoire, et c'est la conscience de cette spoliation qui engendre en lui ce changement. Et dès lors que débute ce changement, les ténèbres l'envahissent par la faille dans son âme. Pour mon hôte, ces ténèbres prirent la forme d'un mille-pattes

rampant et pullulant qui se mit à ronger sa vie aux premiers temps de sa détention. Et sa progéniture ne tarda pas à le dévorer de toutes parts ; au bout de trois ans à peine, les ténèbres avaient éteint toute lumière dans sa vie. Et là où régnaient les ténèbres, la lumière ne pouvait pénétrer.

La plupart du temps, l'homme en fureur brûle d'une passion unique : la justice. La rétribution. Si on l'a frappé, pouvoir rendre les coups. Si on lui a dérobé un être ou un bien, pouvoir le retrouver. C'est là un point crucial, car c'est ainsi seulement qu'il peut redevenir lui-même.

Dans le cas de mon hôte, cette entrevue avec l'avocat et son interprète était sa première occasion depuis longtemps d'exprimer ses émotions. En isolement, ce qu'il pouvait ressentir était dénué de sens puisqu'il ne pouvait l'exprimer. À quoi bon par exemple éprouver de la colère ? Il ne pouvait rien en faire. De l'amour ? Rien non plus. Tout ce qu'il éprouvait, il le ravalait dans les entrailles de son impuissance.

Il apprendrait que « Madame Fiona », qu'il ne revit jamais après sa dernière déposition au procès, avait tenu à ce que l'argent soit placé dans ses bagages au cas où il le refuserait, et acheminé avec lui lors de son rapatriement au Nigeria.

— Ce n'est pas une expulsion, tint à préciser une très jeune femme noire en qui il reconnut une Nigériane, après tant d'autres interlocuteurs. Votre université a proposé de vous offrir une bourse d'études en compensation, au cas où vous souhaiteriez rester à Chypre et reprendre vos études, mais vous avez refusé de parler à tous les représentants officiels. Même à moi vous refusez de parler. Et compte tenu de ce refus, on vous rapatrie au Nigeria, avec tous vos biens.

Même à cette femme, en effet, il avait refusé de parler, bien qu'il lui ait accordé un regard attentif. C'est pourquoi tous ceux qui souhaitaient faire quelque chose pour lui avaient dû se contenter d'interpréter ses moindres gestes, fussent-ils inexpressifs : regards en coin, mouvements de tête, voire quintes de toux. Ils en avaient conclu, ou avaient décrété, que s'il gardait le silence c'est qu'il voulait seulement rentrer dans son pays. Ils consultèrent son dossier d'instruction et contactèrent son plus proche parent, son oncle. Puis, deux jours après sa sortie de prison, on le conduisit à l'aéroport. On lui donna son billet et on le fit embarquer en lui disant que son oncle l'attendrait à l'aéroport d'Abuja. Alors, en lui souhaitant bonne chance, les avocats, les représentants officiels des autorités de Chypre du Nord, un représentant de l'université et la jeune Nigériane lui firent au revoir de la main. Même à ce geste il ne réagit pas.

Il ne prononça pas un mot jusqu'au décollage. Aussitôt des événements défunts rouvrirent les yeux, et des images oubliées sortirent des tombes du temps. Tandis que le pays qui avait réécrit son

histoire se réduisait à un point insignifiant, il se mit à lutter pour reconstituer sa trajectoire. Comment avait-il pu venir dans ce pays où on lui avait fait subir des choses inouïes ? Il attendit que la réponse, qui faisait des remous sous la banquise, remonte à la surface de son esprit : il y était venu pour pouvoir vivre avec Ndali, à qui il avait tant pensé toutes ces années jusqu'à ce que, tourmenté par ses craintes lancinantes, par des visions et des cauchemars où elle le quittait, il ne s'autorise plus à penser à elle. Il se remémora la fête d'anniversaire et son humiliation. Il se rappela Chuka, qui l'avait harcelé. L'avion atterrissait à Istanbul quand resurgirent des souvenirs de ses poules, humides et chatoyants. Il revoyait les cages, se voyait les nourrir, comme des centaines de fois ces quatre dernières années. Il s'imaginait inscrivant au mur du poulailler la date du dernier grand nettoyage, qu'il effectuait tous les quinze jours. Il se revoyait récoltant les œufs, soufflant dessus pour en ôter la terre et les plumes, avant de les mettre dans un sac. Puis, à une époque indéterminée, il se revit noter scrupuleusement la naissance des poussins dans le grand registre de six cents pages qui avait perdu sa couverture, et dont les soixante-dix premières pages étaient couvertes des notes manuscrites de son père. Et puis il était au grand marché Ariaria d'Aba, où il vendait dans une cage les grosses poules jaunes et un coquelet albinos dont la crête avait été déchirée dans un combat avec un autre mâle. Ô Chukwu, ces souvenirs, même après tant d'années, lui brisèrent le cœur.

Ô Agujiegbe, lorsque l'avion approcha du pays des enfants des grands anciens, je quittai le corps de mon hôte, affamé de revoir les somptueuses forêts tropicales de l'Alaigbo, cette terre où les nuances vertes veloutées du matin se muent la nuit en un voile frémissant. Les arbres, qui poussent à leur gré, se dressent en multitudes, s'abreuvant de l'inlassable pluie. Lorsqu'on la survole et qu'on la domine d'un regard de créature ailée, la forêt apparaît aussi dense que les viscères d'une antilope. Elle renferme des étangs, des rivières, des fleuves, les eaux sacrées des dieux : l'Omambala, l'Iyi-ocha, l'Ozala... Dès qu'on s'aventure hors de sa lisière, on parvient bientôt à celle d'un village. Ce que l'on y remarque d'abord, c'est l'abondance d'arbres aux fruits comestibles : bananiers, papayers, manguiers, toutes espèces rares au cœur de la forêt. À l'époque des anciens, tout commençait par un nid de huttes. Peu à peu, elles s'agglutinaient, dans un rayon de quelques jets de pierre, et finissaient par former un village. À notre époque, les villages sont devenus des villes, et la forêt empiète sur les habitations de l'homme. Mais la beauté du pays subsiste : les crêtes des collines, les versants des vallées, magnifiques et sereines au regard du visiteur. Voilà ce qui m'avait manqué durant l'exil de mon hôte, et voilà la première chose que j'allai revoir, lorsque mon hôte et son oncle

regagnèrent la terre des anciens.

Ils ne mentionnèrent pas sa situation avant d'atteindre Aba, où deux ans plus tôt à peine le vieil homme avait pris sa retraite de la fonction publique. Tout au long du trajet, que ce soit dans le taxi qui les avait pris à l'aéroport ou dans le car qui reliait en huit heures Abuja à Aba, ils avaient été entourés d'inconnus. Mais lorsque, à l'entrée d'Aba, le car stationna sur le bas-côté pour permettre aux passagers de se soulager dans les buissons, son oncle en profita pour lui demander s'il lui était arrivé des malheurs en prison. Il ne répondit pas tout de suite. Il se tenait un peu en avant et urinait dans une bouteille de bière dressée parmi les plantes et à moitié remplie d'eau de pluie. Une fois pleine, elle s'affaissa et son contenu se déversa dans la broussaille. Le vieil homme ajouta alors qu'il avait entendu raconter ou supposer que les Africains emprisonnés à l'étranger étaient traités « co-co-comme des chiens ». À ces mots il regarda son oncle, qui avait terminé et attendait qu'il se rebraguette. Ses yeux durent trahir ce que ne pouvait dire sa bouche, car en les voyant le vieil homme secoua la tête avec une compassion douloureuse.

— Re-remercie Dieu d'être en-c-c-core en v-vie. T-tu avais fait une g-grosse erreur en allant là-bas. Une g-grosse erreur. Alors re-remercie Dieu.

Ils arrivèrent chez son oncle. En retrouvant sa tante, qu'il n'avait pas revue depuis les obsèques de son père et qu'il découvrait vieillie, les cheveux tout gris, mon hôte éclata en sanglots. Et même quand son oncle vint le trouver plus tard dans la chambre qu'ils lui avaient donnée – celle de leur fils, qui effectuait son service civil à Ibadan –, il fut incapable de répondre à sa question.

Ô Gaganaogwu, toi qui as créé toutes choses, tu le sais : ce que ne peuvent dire nos hôtes, nous, leurs chis, ne pouvons le dire non plus. C'est une vérité universelle : *onye kwe, chi ya e kwe*. Ce qu'il n'a pas affirmé, je ne peux l'affirmer. S'il tait quelque chose, je dois le taire aussi. Ce qu'il ne peut se rappeler, je ne dois pas le rappeler. Mais si mon hôte ne pouvait parler de ces choses, il ne cessait d'y penser. Elles couraient en secret, tel un sang empoisonné, dans les veines de chaque jour qui passait. À chaque tournant du jour, elles surgissaient et l'assaillaient. Et parfois, quand il s'allongeait sur son lit et regardait fixement l'ampoule électrique ou la lampe à pétrole, comme il avait pris coutume de le faire depuis sa libération, les souvenirs émergeaient en couleurs vives, comme s'ils venaient de s'évader de l'ampoule ou de la lampe.

Il entreprit de se reconstruire malgré ce constant tourment. Mais au fil des jours, il s'aperçut que ces choses ne l'obsédaient plus guère. Ce qui l'accaparait, c'était l'énigme que la vie avait placée devant lui comme un rocher, et qu'il voulait désespérément résoudre. Au début,

il s'en tenait soigneusement à l'écart, refusant de relever le défi, car son oncle l'aurait jugé insensé de nourrir même de telles pensées. Le vieillard avait déclaré sans équivoque que ce qui inflige tant de chagrin et de souffrances à quelqu'un ne vaut même pas la peine d'être pris en compte. Cet homme subtil et éloquent, rompu à la rhétorique des anciens, à la langue lubrifiée de proverbes et d'images saisissantes, lui avait demandé, de sa voix tendre et délicate : fallait-il ramasser un scorpion et le mettre dans sa poche, juste pour l'éclat de sa carapace ? Faute de réponse – mais une telle question n'appelait pas de réponse –, il avait poursuivi : « N-non, bien sûr, ce serait f-folie. »

Mais lorsqu'il partit de chez son oncle, avec en poche les cinq mille euros de dommages et intérêts que l'Allemande avait dû lui verser par décision du tribunal, ce fut pour retourner à Umuahia, où il loua un appartement. Il ouvrit sur Niger Road une boutique d'alimentation pour volailles, et avec le reste de l'argent, il s'acheta une moto. Les semaines suivantes, brique par brique, il se reconstruisit une vie. Ô Akwaakwuru, la tortue retournée fera tout pour se remettre sur pattes, même si c'est lent et long. Et si elle est coincée d'un côté par un caillou, tant pis, elle essaie dans l'autre sens puisque c'est la seule solution. Ô Egbunu, mon hôte devait aller de l'avant, car l'immobilité c'est la mort. Et quand à la fin du mois son oncle et sa tante venus lui rendre visite le trouvèrent « ressuscité », il les crut. Car quand il prenait du recul et évaluait la part de sa vie détruite qu'il avait déjà rebâtie, il convenait qu'il avait commencé à exorciser son passé. C'était un sentiment réconfortant. Cela lui donnait du courage, et alors seulement il put revenir à cette énigme pour s'efforcer de la résoudre.

Cette entreprise le conduisit un soir, deux mois après son retour sur la terre des anciens, jusqu'à une demeure du quartier Aguiyi Ironsi qu'il retrouva non sans mal. La maison avait l'air un peu décrépite, et on avait arraché du portail la sculpture de Jésuskri, dont il restait la trace en creux comme une cicatrice. Devant l'entrée, entre la clôture et un caniveau fraîchement aménagé, avait éclos un carex aux tiges cassantes, et un arbrisseau s'élevait du champ d'épandage au bout de la rue. Il avait atteint ce portail le cœur battant, mais maintenant il ne put s'attarder, ne put accorder à cette maison, où Ndali avait vécu avant qu'il quitte le Nigeria, plus qu'un coup d'œil fugace. Car soudain il se sentait submergé par les souvenirs que ranimait cette vue. Fébrilement, il dépassa la maison et s'enfonça dans les rues assombries.

Je restai en arrière, ô Oseburuwa qui m'as créé, car l'une des plus délicates missions de mes sept siècles humains d'existence venait de m'apparaître devant ce portail. Lorsque mon hôte commença à purger sa peine d'emprisonnement, je ne pus supporter longtemps la vue de ses souffrances. Un innocent, *onye-aka-ya-kwuoto*, puni pour un crime

qu'il n'avait pas commis. J'étais aussi ravagé que lui. Il avait fait tout ça pour pouvoir épouser Ndali, et voilà qu'il s'était détruit. Pour elle. Je voulais qu'elle le sache, mais je voyais bien qu'il n'avait aucun moyen de la contacter ; quant à moi, pur esprit immatériel, je ne pouvais bien sûr ni lui écrire ni lui téléphoner. Alors, ô Egbunu, je recourus au *nnukwu-ekili*, pour lui délivrer un message dans l'espace des rêves. J'avais appris l'existence de ce moyen hautement ésotérique d'entrer en contact avec un non-hôte il y a plus d'un siècle, à la caverne de Ngodo, grâce à un esprit protecteur qui y avait recouru, en me précisant toutefois que peu de chis s'y risquaient. Alors, tandis que mon hôte sanglotait dans sa prison, je m'embarquai dans mon voyage cosmique et je parvins chez Ndali. Je me projetai dans la maison et, après avoir arpenté les pièces, je trouvai la jeune fille endormie et recroquevillée dans son lit, parmi les draps froissés, cramponnée à son oreiller. Près de sa tête se trouvait l'une des photos qu'elle avait prises de mon hôte, une poule dans les bras, souriant à l'objectif. Je m'apprêtais à prononcer les incantations inaugurales du *nnukwu-ekili* qui m'auraient donné accès à l'espace de ses rêves lorsqu'une présence se matérialisa à l'autre bout de la pièce. C'était sa chi.

— Fils de la lumière de l'aube, tu viens en intrus, et tu t'exposes au courroux d'un esprit qui ne t'a fait aucun tort.

Ô Egbunu, tu dois comprendre à quel point je fus désarçonné par une telle accusation. Je sais que cette chi viendra bientôt te donner sa version des faits si, comme je le crains, le pire est arrivé, et je te prie de garder la mienne en mémoire. Car en réponse à sa question j'entrepris de m'expliquer.

— Non, non, je voulais seulement...

— Tu dois partir ! dit-elle avec une véhémence impérieuse. Regarde mon hôtesse : elle a déjà assez souffert par la faute de Nonso, dont le départ l'a profondément blessée. Regarde comme son attente la rend triste. Je hais ton hôte.

— Ô fille d'Ala... suppliai-je, mais elle ne voulut rien entendre.

— Tu viens en intrus, en transgresseur. Va-t'en, et laisse la nature suivre son cours. N'interfère pas ainsi ou cela se retournera contre toi. Si tu t'obstines, j'en référerai à Chukwu.

Sur ce, elle disparut. Sans hésiter, je quittai la chambre et rejoignis mon hôte dans ce pays lointain.

Ô Okaaome, il ne put guère dormir cette nuit-là. Assis dans son deux-pièces, près du ventilateur qui oscillait et bourdonnait, à la lumière de l'ampoule qui pendait du plafond par des fils dénudés scotchés ensemble, il essayait de ranimer son téléphone. Il ne l'avait pas rallumé depuis qu'il l'avait sorti de la sacoche contenant les vêtements et les chaussures qu'il portait au moment de son

hospitalisation, ainsi que son attestation d'inscription, ses reçus, et tout ce qu'il avait sur lui lors de son emprisonnement. Il l'avait réassemblé, mais il ne fonctionnait pas. Il ne s'était pas remis en marche depuis qu'un policier l'avait ramassé sur le sol ensanglanté de la maison de l'Allemande, à Girne.

Le lendemain, à la faveur de la nuit, il se rendit en moto à la maison. Il y avait de la lumière, et on entendait vrombir un générateur. Partout, l'obscurité, presque immaculée, dont seuls quelques phares de voitures soulageaient les rues en se taillant un chemin dans la chair opulente des ténèbres. Il s'arrêta, descendit, puis gagna le portail et, avec un courage subit – qui parut surgir de sa cachette pour fondre sur sa proie –, il frappa à la porte. Quand il entendit un bruit métallique, il fut tenté de fuir. Car il lui vint à l'esprit, à présent qu'il se tenait au seuil de l'objet de sa quête, qu'il n'était absolument pas préparé à y faire face. Il s'aperçut que malgré tout ce qui lui était arrivé, malgré tout le temps écoulé, rien n'avait changé. Il restait un *otobo*. Il n'était pas allé à l'université ; son statut demeurait identique. À vrai dire, la révélation s'aggrava, proférée par la rage : les choses avaient empiré. Il était beaucoup plus pauvre. Il avait eu une maison à lui ; il n'en avait plus. Si son cœur avait jadis été sans haine, à présent il portait un lourd fardeau de haine où bien des gens se trouvaient pris. S'il avait été bel homme, à présent il avait le visage cabossé : les médecins avaient dû extraire de son front un tesson de bouteille, sa mâchoire avait été recousue et il n'osait la raser, et il avait perdu pas moins de trois dents. Si jadis sa peine et son chagrin n'étaient dus qu'à ce que subissaient physiquement les êtres qu'il aimait, à présent ils s'accompagnaient d'une soif de vengeance pour ce que lui-même avait subi, à tous les niveaux. Car il était non seulement altéré physiquement, mais aussi moralement brisé. En prison, il s'était fait sodomiser, violemment au-delà de toute expression, tabasser jusqu'à se dissocier de son corps.

Devant le portail, il prit réellement conscience de sa condition. Il en fut bouleversé, car jusqu'alors il n'avait jamais envisagé dans toute son ampleur son misérable sort. Il recula quand le portail s'ouvrit.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur ? demanda l'homme qui en surgit, revêtu de l'uniforme que mon hôte avait un jour porté – il était beaucoup plus jeune, à peine vingt ans.

— Euh... je cherche, euh... mon amie, Mlle Ndali Obialor. C'est bien ici qu'elle habite ?

— Oui, c'est bien la résidence du chef Obialor. Mais sa fille n'est pas là.

Son cœur s'emballa.

— Oh ! Et elle revient quand ?

— Madame Ndali ? Elle n'habite plus ici. Elle vit à Lagos. Je croyais

que vous étiez un ami ?

— Oui, mais j'ai été absent des années. Depuis l'année 2007.

— Ah, d'accord, je comprends, monsieur. Madame Ndali vit à Lagos depuis... depuis 2008.

Le gardien tournait déjà les talons.

— Bonne nuit, chef.

— Attends, mon frère !

— Chef, je ne peux pas attendre. J'ai déjà répondu à votre question. Madame Ndali n'est pas là ; elle vit à Lagos, un point c'est tout. Bonne nuit.

Le portail se referma comme il s'était ouvert, et il entendit la barre de fer glisser dans les anneaux. Les ténèbres revinrent, et les bruits sporadiques de la rue. Il resta planté là, la main sur la poitrine, sentant battre son cœur. Car il était soulagé, au bout de plus de quatre ans, d'avoir enfin des nouvelles de Ndali, si infimes soient-elles. En regagnant son appartement, il se demanda ce qui se serait passé s'il l'avait vue. Aurait-elle changé autant que lui, autant que tout à Umuahia avait changé ? Il avait eu du mal à reconnaître certains quartiers. Un peu partout, les marchés du centre-ville étaient délogés, relégués à la périphérie. La révolution de la téléphonie qu'il avait vue poindre était arrivée à son terme, et la ville en vivait les conséquences. Tout le monde à présent possédait un téléphone portable. Partout sortaient de terre des tours de bureaux claironnant les noms des opérateurs : MTN, Glo, Airtel. Sur tous les trottoirs, on voyait des étalages sous des parasols jaunes ou verts. Les tréteaux étaient couverts de cartes de téléphone et de cartes SIM, et la vendeuse proposait des appels payants sur son appareil. Dans toutes les rues bourgeonnaient de nouveaux lampadaires équipés de panneaux plats, que les gens appelaient simplement des « solaires ». Une nouvelle attitude semblait se répandre, tel un microbe inoffensif : un humour noir qui trivialisait l'horreur, accompagné d'un chapelet de jargons qu'il ne comprenait pas.

Mais il ne prêtait guère attention à ces changements car son esprit était obsédé par Ndali. Quand le coup implacable du malheur l'avait frappé, chez l'infirmière allemande, il avait tenté de la contacter. Alors qu'il gisait dans son sang, et qu'il craignait de mourir à tout moment, la pensée de Ndali lui était restée à l'esprit, inébranlable comme une sentinelle. Il avait revécu toutes les occasions où elle avait exprimé ses réticences envers son départ, telle la fois où elle lui avait parlé de son rêve sans en livrer tous les détails. Et avant d'être évacué par la police, il l'avait vue le regarder, comme si elle était assise au bout de la pièce sanglante. À l'hôpital, il avait voulu la joindre, mais son téléphone était hors d'usage. Il ne cessa d'en demander un autre aux infirmières, en les suppliant, mais chaque fois elles lui répondaient qu'elles ne

pouvaient rien pour lui. La police leur avait donné pour instructions de ne rien lui accorder hormis les soins et les repas. Et aucune d'entre elles ne lui communiquait la moindre information. Une seule d'ailleurs parlait la langue du Blanc, et elle-même avait du mal à comprendre mon hôte. Au fil des jours, il était devenu de plus en plus nerveux, rageur et délirant. Car il en était venu à croire que Jamike et l'esprit maléfique acharné à sa perte n'avaient cessé de le persécuter. Et ils étaient arrivés à leurs fins. Il s'était bien battu, mais il se battait contre un ennemi doté d'armes fatales. Alors qu'il s'était cru hors de danger, sorti du piège, il avait basculé dans un piège plus diabolique encore.

Le coup de grâce s'étira sur plusieurs semaines, au cours desquelles tous ceux qu'il connaissait l'abandonnèrent. Même Tobe, qui avait adouci son calvaire en l'aidant à porter sa croix, n'approcha pas d'un pouce le théâtre de ses souffrances renouvelées. Seuls des représentants de l'université, un étudiant et le vice-recteur, vinrent au tribunal à l'ouverture de son procès. Ils avaient mis ses biens en sécurité et les gardaient en dépôt. S'il était relâché, il serait sûrement expulsé, et dans ce cas ils enverraient ses affaires à l'aéroport. Ils avaient prévenu son oncle. Dans la panique du moment, il supplia Dimeji, l'étudiant nigérian, de l'aider à joindre Ndali. D'une main tremblante, il lui donna son numéro.

— Qu'est-ce que je dois lui dire ? demanda Dimeji.

— Quoi ?

— Ben oui, qu'est-ce que tu veux que je lui dise ?

— Que je l'aime.

— C'est tout ?

— C'est tout. Que je l'aime. Et que je *reviendrai*. Que je suis désolé d'être parti, désolé pour tout.

Il s'interrompit pour graver ces mots dans l'esprit de Dimeji de toute la force de son regard. Quand Dimeji acquiesça, il reprit :

— Mais je reviendrai. Je la retrouverai. Dis-lui que c'est une promesse. Une promesse.

Et ce fut tout. Leur temps était compté. Il ne revit jamais Dimeji. Aucune des autres personnes qu'il avait rencontrées avant les événements qui le conduisirent devant ce tribunal étranger ne donna signe de vie durant les quatre années suivantes. À deux exceptions près. D'abord l'Allemande ; et elle était sa principale accusatrice. Quant à son mari, après seize jours de coma à l'hôpital, il corrobora le témoignage de sa femme. Il prétendit qu'il l'avait trouvée en train de se débattre contre ce Noir qui la plaquait au sol. Au cours de sa déposition, le juge s'adressa à lui en anglais.

— Monsieur Aydinoglu, étiez-vous au courant que votre femme allait voir cet homme ?

— Oui, monsieur. Elle est infirmière. C'est une femme bien, qui veut

aider les gens. Alors elle a voulu aider ce pauvre nègre violeur. *Walahi yaa !*

— Veuillez surveiller votre langage devant la cour, monsieur Aydinoglu.

— Mes excuses, Votre Honneur.

— Reprenez-vous. Donc, vous avez laissé votre femme introduire cet homme chez vous ?

— Mais non ! C'est juste qu'elle aide toujours les gens. Pour elle, c'est normal, *yani*. Et quand je suis rentré chez moi, il essayait de la violer.

— Pouvez-vous nous décrire ce que vous avez vu ?

— Ma femme, *yani*, était à terre, près de la table, et cet homme était couché sur elle, et il lui tenait le cou avec sa main... cette main. Non, pardon : celle-là. Et il essayait de la prendre de force. C'était dégoûtant, Votre Honneur. Vraiment dégoûtant.

— Poursuivez...

— Aussitôt je me suis jeté sur lui et on a commencé à se battre, avant que je demande à ma femme d'appeler la police. J'avais une bouteille, alors je l'ai frappé avec, et puis je suis allé aider ma femme. Elle était couchée par terre, elle pleurait, elle respirait très fort. Et puis cet homme est arrivé sans bruit derrière mon dos et il m'a frappé sur le sommet du crâne – juste ici, Votre Honneur – avec un tabouret. Et puis je suis tombé. Et ensuite je ne me souviens de rien.

Ô Agbatta-Alumalu, les anciens disent qu'une badine qui fracasse le crâne d'un chien mérite un autre nom. Mon hôte ne pouvait plus rien dire pour sa défense. À l'issue de cette seconde audience, le verdict fut prononcé. Cinq semaines déjà s'étaient écoulées. Et le jugement énoncé par la bouche d'un homme et couché sur le papier – d'abord dans la langue du pays, puis dans la langue du Blanc – ne signifiait rien car mon hôte était déjà soumis à un jugement plus haut, celui d'événements si écrasants qu'ils resteraient à jamais gravés dans son esprit. Alors s'entendre condamné à une peine cumulée de vingt-six ans de prison pour tentative de viol et tentative de meurtre ne signifiait rien pour lui. À ce stade, sa vie telle qu'il l'avait connue lui avait été arrachée comme une ombre qu'un sort funeste arrache à son corps d'origine pour la précipiter dans le gouffre sans fond de l'oubli. Après toutes ces années, il continuait d'en entendre hurler la voix sombre dans sa chute sans fin.

Jeunes pousses

Ô Gaganaogwu, pour prouver les motivations de mon hôte et son innocence dans l'acte dont il risque d'être accusé, j'invoque le fait qu'il a souffert par amour pour cette femme. Les anciens disaient que c'était en chassant pour une cause juste qu'Orjinta, le puissant chasseur du temps jadis, fut mis en pièces. Et si, même à leur époque, ce récit avait d'abord valeur de fable, l'événement survint dans l'âge d'or de l'Alaigbo, lorsque tout ou presque était conforme à tes intentions. Je n'avais même pas encore été créé. Les hommes bâtissaient des maisons rectangulaires en briques d'argile, dressaient des autels dans leurs *obis*, consultaient les ancêtres et les nourrissaient constamment, et nul n'empiétait sur la liberté individuelle de son voisin car on croyait en la loi primordiale de la coexistence (*Laisse nicher l'aigle, laisse nicher le faucon, et si l'un dénie à l'autre le droit de nicher, puissent ses ailes se briser !*). Orjinta, jeune homme qui avait pris l'habitude de rendre visite à sa promise avant même qu'elle atteigne l'âge d'une lune claire, se dissimulait le soir derrière l'enceinte de la maison de son père, et sifflait jusqu'à ce qu'elle sorte en sautant par la fenêtre et le suive dans les fourrés. Orjinta savait qu'il était interdit de siffler la nuit, sous peine de troubler les esprits des morts-vivants de la forêt d'Ogbuti. Mais un amoureux ramperait dans un nid de vipères pour retrouver sa bien-aimée. Il était donc indifférent aux créatures de la nuit, que terrifient les cris et sifflements humains. Un soir, furieux de l'entendre siffler, un esprit posséda le corps d'un léopard qu'il conduisit à travers la forêt, hurlant, piétinant les arbustes, déterrants les ignames, mû par une rage infernale qui n'obéissait à aucune règle. Orjinta sifflait et sa bien-aimée tendait l'oreille au moindre bruit dans la maison, guettant le meilleur moment pour filer inaperçue à son rendez-vous nocturne. La bête poursuivit sa cavalcade vers lui, son chemin tout tracé par une attraction aussi magnétique que démoniaque pour sa proie, et son galop violent résonna dans le noir paysage de la nuit, jusqu'à ce qu'elle atteigne son but à l'instant même où Orjinta, levant la tête,

voyait arriver son aimée. La bête se rua sur lui et, avec une fureur venue du fond des âges, d'avant la naissance de l'amour et du sentiment, de la chair et du sang, elle le mit en pièces et emporta son cadavre dans la forêt.

Ô Egbunu, à quoi servent de telles fables ? Elles visent à nous avertir du danger d'agir comme Orjinta. Voilà pourquoi, à partir de sa deuxième année de réclusion et après ma seconde rencontre avec la chi de Ndali, j'entrepris de la lui faire oublier. Mais j'ai fini par comprendre que de tels efforts sont souvent futiles. On ne détruit pas si aisément l'amour dans un cœur où il a élu demeure. Bien des fois j'ai vu cela. Et il y a une limite aux suggestions d'un chi, sans quoi elles deviennent des contraintes. Un chi n'a pas le droit de contraindre son hôte, même face au plus mortel des dangers. Et la folie résulte d'un différend irréconciliable entre un homme et son chi. Or, déjà chez les anciens, le consensus était la voie à suivre. Ils commençaient chaque discours en proclamant « *Kwenu* », une quête d'approbation ; et si un seul membre du groupe refusait de répondre « *Yaa* » et rétorquait « *Ekwe ro mu* », la discussion ne pouvait se poursuivre tant que les dissensions n'avaient pas laissé la place au consentement.

Comment un chi peut-il donc être en désaccord avec son hôte ? Comment peut-il lui dire : « Abandonne cette quête, car elle risque de te mener vers des ténèbres », alors que son hôte est déterminé à poursuivre ce chemin ? N'avais-je pas vu que toutes ces années, dans sa souffrance et son tourment, entre ses prières pour que l'infirmière avoue la vérité et le fasse libérer, la chose qu'il désirait par-dessus tout était de retrouver Ndali ? Aussi incroyable que cela puisse paraître, presque chaque jour il pleurait pour elle. Il brûlait pour elle. Il supplia qu'on lui donne un stylo et du papier et écrivit sa lettre. Mais où l'envoyer ? Il ignorait son adresse exacte. Et quand bien même il la devinerait, comment envoyer cette lettre ? Les deux premières années, il vivait dans la terreur des gardiens. Ils semblaient avoir un certain mépris pour lui, avant même la chose terrible qu'on lui fit subir. Ils le traitaient souvent d'*arap* ou de *zengin* ; pour eux, il était un homme qui avait violé une femme turque. C'est à eux qu'il demanda de l'aide pour envoyer sa lettre, mais ils ne lui accordèrent aucune attention. La deuxième année, un certain Mahmut, fervent admirateur d'un footballeur du pays de mon hôte, Jay-Jay Okocha, se déclara prêt à poster la lettre, mais seulement à une adresse à Chypre. « *Nijerya, cok para*, disait-il. *Parhali, cok, cok*, beaucoup, beaucoup, Monsieur Ginoso. Désolé, mon ami. » Et l'argent qu'il avait dans ses poches le jour de son arrestation ? « Désolé, Monsieur Ginoso, ça, on peut pas le prendre. C'est sous clé. Personne ne prend cet argent. Désolé. Compris, Monsieur Ginoso ? » Après ce refus, il renonça. Il ignorait que moi-même, son chi, j'avais essayé de la joindre.

Ainsi, ô Agujiegbe, au retour de sa quête infructueuse, je le laissai méditer les possibilités de retrouvailles, allongé dans son lit. Et puis, au fil de la nuit, il s'autorisa – avec la bravoure d'un combattant cerné de toutes parts – à envisager ce qu'il avait toujours refusé d'envisager : qu'il perde Ndali à jamais. Dans la fragile oreille de son esprit se glissa la pensée du temps écoulé. Elle avait très bien pu se marier, avoir des enfants. Elle avait très bien pu l'oublier, elle avait très bien pu mourir. Qui aurait-elle pu contacter pour savoir ce qui lui était arrivé ? Personne. Il regretta amèrement de ne pas lui avoir donné le numéro de son oncle. Ou même celui d'Elochukwu. Il s'interdit de penser qu'elle puisse encore l'attendre après toutes ces années. *Tant de temps a passé*, martelait sa voix intérieure d'un ton catégorique. *Elle est perdue à jamais*.

Le choc de cette prise de conscience le frappa de désespoir. Ô Chukwu, j'ai toujours été étonné de voir l'esprit d'un homme devenir la source même d'un conflit intérieur, la cause même de sa défaite. Il était si terrassé qu'il se maudit d'avoir perdu toutes ces années à penser à elle, en se raccrochant à des bribes de souvenirs de leur relation. C'était absurde ! Peut-être était-elle dans les bras d'un autre durant toutes ces nuits d'insomnie où il ravivait aussi précisément que possible le souvenir de leurs étreintes, pour finir par se masturber en se lubrifiant de salive.

Il se redressa soudain dans un cri et frappa la lampe à pétrole, qui vola à travers la pièce. L'ampoule se cassa et la chambre fut aussitôt plongée dans les ténèbres ; le bruit du verre brisé résonna dans sa tête pour ne plus en sortir. Il fulminait dans le noir, la poitrine haletante, dans l'air rempli d'une odeur d'essence. Mais rien ne pouvait le détourner de la vision intermittente d'un inconnu léchant les seins de Ndali.

Il ne dormit guère cette nuit-là, et les jours suivants il affronta la vie avec un sentiment d'échec absolu. Ce sentiment menaçait son existence. Même moi, son chi, je craignais pour lui. Car il était si perdu dans cette absurdité que par deux fois il faillit se faire écraser. Le conducteur de la voiture qui l'avait projeté dans le fossé avec sa moto lui demanda : « Mais comment vous avez survécu ? » Les passants attroupés autour d'eux n'étaient pas moins stupéfaits. « Vous avez un chi vraiment vigilant ! » s'exclama l'un d'eux. Un autre affirma qu'il avait dû être sauvé par un ange, un émissaire de l'*alusi* du Blanc.

Bien des fois, quand il était tourmenté à l'idée d'avoir perdu Ndali, je lui insufflais une contre-pensée. *Pense à la fille de la boutique, qui a été gentille avec toi et a dit que tu étais quelqu'un de bien. Pense à ton oncle. Pense à ta sœur. Au match de foot. Pense à ce que l'avenir peut te réserver de bon*. Parfois, quand tout cela était vain, j'essayais au

contraire d'aller dans son sens, de lui donner l'espoir de la retrouver. *Dis-toi une chose : l'amour ne meurt jamais. Comme dans ce film que tu as vu, L'Odyssée, où après vingt ans d'absence l'homme a retrouvé sa femme qui l'avait attendu. Elle savait qu'il l'aimait, et qu'il était retenu loin d'elle par les circonstances de la vie. Alors elle lui est restée fidèle toutes ces années, refusant de le trahir malgré les pressions. N'es-tu pas dans la même situation ? Et dans ton cas, ça ne fait même pas quatre ans. Quatre ans seulement.*

C'est dans un tel moment, le jour même où je lui rappelai ce film, que par un hasard heureux je repensai brusquement à une chose que ni lui ni moi n'avions prise au sérieux toutes ces années. Je reconnais qu'une ou deux fois il s'était repassé la scène, mais sans jamais en envisager les conséquences possibles. Ils avaient commencé à faire l'amour dans la cour, sous le regard des poules, quand soudain elle s'était dégagee en disant que ce n'était pas bien de s'exhiber ainsi devant les bêtes. Alors il l'avait portée jusque dans la maison ; elle avait les jambes enveloppées autour de sa taille, les bras agrippés à son cou. Ils s'étaient remis à faire l'amour avec une telle intensité que, lorsqu'il voulut se retirer, elle le serra si étroitement qu'il en frémit.

— Tu m'aimes, Solomon ?

Et, quoique déstabilisé par tout cela – son emprise, son indifférence apparente au risque qu'il éjacule, et le fait qu'elle l'appelle par son prénom chrétien, qu'elle employait rarement –, il répondit :

— Oui...

— Tu m'aimes ? redemanda-t-elle d'un ton farouche, comme si elle ne l'avait pas entendu.

— Oh oui, mama. Je t'aime. Mais je vais jouir.

— Ça m'est égal. Réponds à ma question ! Tu m'aimes ?

— Oui, je t'aime.

En prononçant ces mots il tremblait déjà de plaisir. Après l'orgasme, il s'affala contre elle.

— Tu sais que désormais nous ne formons qu'une seule chair, Nonso ?

— C'est vrai, mama, dit-il hors d'haleine. Je... je sais.

— Non, regarde-moi, dit-elle en tendant la main vers son visage. Regarde-moi.

Il pivota vers elle et la regarda bien en face.

— Tu sais que désormais nous ne formons qu'une seule chair ?

— Oui, mama.

— Tu sais que nous ne faisons plus qu'un ? Qu'il n'y a plus de toi ni de moi ?

Elle s'interrompit, la voix brisée, les joues mouillées de larmes. Croyant qu'elle avait terminé, il ouvrit la bouche. Mais elle reprit :

— Tu sais que nous ne faisons plus qu'un ? Un *Nous* ?

— Oui, mama. Tu dis vrai.

Elle rouvrit les yeux ; sous la bulle de larmes, elle souriait.

Mon hôte chérissait ce souvenir apaisant comme le cadeau inespéré d'un messager divin et bienfaisant. C'était l'un des moments les plus précieux de sa vie, et ce qu'avait fait Ndali était immense. Elle l'avait laissé éjaculer en elle. Et pourtant elle l'avait fait avec désinvolture, comme si c'était insignifiant. Sur le moment, il avait été trop bouleversé pour en parler. Mais quand ils refirent l'amour ce soir-là et qu'elle le serra entre ses cuisses pour le forcer encore à jouir en elle, il lui demanda pourquoi. Elle dit que c'était pour lui prouver qu'elle l'aimait et qu'elle était prête à l'épouser à tout prix. Mais si elle tombait enceinte ? demanda-t-il. Elle inclina la tête, réfléchit, envisageant peut-être la réaction de ses parents, et dit :

— Et alors ? C'est ma famille, pas mon dieu ! Tu veux que je prenne du Postinor ?

— C'est quoi ?

— Oh là là ! T'es vraiment un paysan ! s'écria-t-elle en riant. Tu connais pas ? C'est la pilule du lendemain. Un médicament que prennent les femmes pour ne pas tomber enceintes après avoir fait l'amour.

— Ah, mama, je savais pas.

À mesure que ces souvenirs vibrants le reprenaient, ses espoirs déçus rouvraient timidement les yeux. Dans les jours qui suivirent, il lui vint des idées, des perspectives. Si elle croyait vraiment ce qu'elle lui avait dit ce jour-là – qu'elle et lui ne faisaient qu'un –, alors effectivement elle devait encore l'attendre. Elle n'aurait pas renoncé après seulement quatre ans et demi. Il se mit à imaginer des initiatives. Chaque jour, quand il n'était pas occupé à mesurer des doses de grain, de millet, de farine ou de terreau, il plongeait dans le puits aux idées et en explorait tous les recoins. Le quatrième jour après cette remémoration miraculeuse, il trouva enfin une idée assez convaincante pour être prise au sérieux : retourner à la maison des parents pour parler au planton. Il était peut-être mal payé, et susceptible d'échanger des informations contre un pot-de-vin. Peut-être mon hôte pourrait-il lui confier la lettre qu'il avait écrite à Ndali aux premiers temps de sa détention. Oui, même cela pourrait suffire. Cette lettre contenait tout, tout ce qu'il voulait qu'elle sache sur sa disparition, et sur son échec à tenir sa promesse de ne jamais l'abandonner.

Ô Obasidinelu, les anciens, en leur sagesse ésotérique, disent ceci : ce qu'un homme a envie de voir dans l'univers, il le verra. Comme c'est vrai, ô Egbunu ! Un homme qui en hait un autre verra le mal dans tout ce qu'il fait, même s'il est mû par de bonnes intentions. Les

anciens disent aussi que si un homme désire une chose et qu'il ne renonce pas à sa quête, il finira par l'obtenir. Bien des fois j'ai vu cela.

Mon hôte ne soupçonnait pas que ce jour-là l'univers allait lui accorder ce qu'il cherchait depuis toutes ces années ; c'est sa décision de retourner voir le planton qui lui occupait l'esprit, au point qu'il interrompit sa tâche : moudre des grains de melon avec le moulin manuel fixé à l'extrémité d'un banc. Il retira son tablier, verrouilla sa boutique et se mit en route vers la maison des parents de Ndali. En retirant la pierre qui calait la porte de sa boutique, il se demanda fugitivement ce qu'il manquerait s'il ne s'occupait pas de son commerce. Dans une heure, la professeure d'agronomie devait venir acheter un gros sac de grain pour ses volailles. Il allait rater l'occasion de vendre en une seule transaction autant qu'en une semaine d'activité normale. Mais cela ne suffit pas à le retenir.

Il enfourcha sa moto et fonça en direction d'un rond-point. Il passa un modeste chantier de quelques mètres carrés, clôturé par des tôles ondulées maintenues en place par des briques. Un homme transportant une longue planche s'engagea sur la chaussée sans regarder, forçant les voitures à s'arrêter jusqu'à ce qu'il ait atteint l'autre côté de la route, où partout se dressaient des préfabriqués. Le champ était dominé par une maison au toit brûlé par le soleil ; sur la peinture rouge sombre se détachait en blanc l'inscription 0802. Il s'engagea dans Danfodio Road, slalomant entre un camion-citerne et une voiture blanche au coffre ouvert, alourdie par sa surcharge de sacs de grain maintenus en place par des tendeurs. Sur le bas-côté, sous un gigantesque panneau publicitaire, un homme parlait dans un mégaphone ; en demi-cercle autour de lui, ses compagnons brandissaient des bibles, des guitares et des tracts.

Il avait dû s'arrêter parce qu'un camion en train de manœuvrer cent mètres plus loin bloquait temporairement la circulation. Il allait redémarrer quand il distingua la voix qui résonnait dans le mégaphone. Après toutes ces années, il la reconnut aussitôt. Il se gara sur le bas-côté et en s'approchant de l'homme il comprit comme moi qu'une chose extraordinaire s'était produite en ce monde. Je sentis qu'un grand conflit s'était réglé au royaume des idées, sans que moi-même j'y aie pris part. Alors que mon hôte avait renoncé à tout espoir, qu'il s'était résigné à avaler tout ce que la vie, telle une mère dérangée, versait dans sa bouche d'enfant, l'univers avait fini par entendre sa supplique et lui venir en aide.

Il avait passé des nuits entières à supplier quiconque pouvait l'entendre de lui accorder une chance, rien qu'une chance, de retrouver l'homme dont il entendait la voix. De lui faire payer ce qu'il lui avait fait subir. Il avait adressé sa requête à toutes sortes de divinités majeures ou subalternes : tantôt à « Dieu », tantôt à « Jésus »,

voire à « Ala », et une fois même – à ma grande surprise – à moi, son chi. Quand ses prières restaient sans réponse ou lui semblaient telles, il se repliait sur lui-même et passait son temps à imaginer une confrontation avec cet homme, en visions plus ou moins violentes. Dans l'une des plus frappantes, mon hôte dînait seul au restaurant où ils étaient allés ensemble le jour de leurs retrouvailles, en 2007 ; et cet homme, riche de l'argent qu'il avait volé à mon hôte et à d'autres, entrait accompagné d'une très belle femme. Il paradait, rayonnant, et accueillait gracieusement le concert d'éloges des clients. Il offrait une tournée générale, ravi d'impressionner la femme. Il devait effectuer de brèves visites au Nigeria, croyant peut-être que sa victime était toujours en prison. D'où sa parfaite aisance. Il ne se rendait pas compte que le destin lui préparait son châtiment en la personne de mon hôte, cet homme saccagé qui attendait sa venue.

Mon hôte penchait la tête pour dissimuler son visage le temps que l'homme s'installe à sa table réservée ; alors il se dressait d'un bond, fracassait sa bouteille de bière et se ruait à l'attaque. Et là, il devenait un homme qu'il n'aurait jamais imaginé être. Il se découvrait un cœur de bourreau : rapide, brutal, ravageur, impitoyable. En un clin d'œil, il enfonçait le tesson de bouteille dans le ventre de son ennemi. Mais il ne s'en tenait pas là. Il l'arrachait pour poignarder l'homme en pleine poitrine. Sans se laisser impressionner par la floraison de sang éclaboussant toute la salle, il continuait à frapper : au cou, aux mains, au torse, jusqu'à ce qu'on le ceinture. Mais il serait trop tard. Le châtiment aurait eu lieu, comme il est de règle parmi les hommes depuis des millénaires. Celui qui avait régné par la violence succomberait par la violence. Ô Egbunu, telle était l'image qui longtemps s'était imposée à son esprit comme la version la plus juste de ce jour qu'il vivait à présent, par le plus grand des hasards.

À peine mon hôte descendait-il de sa moto que le coupable le reconnut à son tour. Il interrompit son prêche et tendit hâtivement le mégaphone à l'un de ses compagnons, vêtu comme lui à la manière du Blanc : chemise, cravate et pantalon. Puis il se précipita en s'écriant : « Chinonso-Solomon ! »

Ô Ijango-ijango, voilà bien un de ces moments où je rêverais que nous puissions, nous les esprits protecteurs, lire dans les pensées d'autres humains que nos hôtes. Certes, il avait l'air effrayé, mais l'était-il vraiment ? Ou autant qu'il aurait dû l'être ? Je l'ignore. Tout ce que je voyais, c'était que, malgré son empressement à rejoindre mon hôte, il était sur ses gardes. Et il s'arrêta à quelques pas. À l'approche de son ennemi, mon hôte comprit que les choses ne seraient pas comme il les avait imaginées. Car il avait retrouvé cet homme en plein air, où il ne pouvait agir. Figé face à mon hôte, l'homme fondit en larmes.

— Oh, Solomon, fit-il – et il s’avança légèrement, tourna la tête vers son groupe puis tendit la main vers mon hôte, qui eut un mouvement de recul.

La main de l’homme retomba lentement en tremblant.

— Solomon, répéta-t-il – et il se retourna face aux fidèles. Mes frères, c’est lui ! C’est Solomon ! Alléluia ! Alléluia ! – il leva les mains au ciel et sauta en l’air.

Puis, sans préambule, l’homme dont mon hôte avait tant souhaité la mort bondit vers lui et le serra dans ses bras. Puis, à l’instant où mon hôte aurait dû lui empoigner le cou pour l’étrangler, il regagna son groupe, se saisit du mégaphone et s’écria avec une véhémence joyeuse :

— Dieu, le Dieu du ciel, a répondu à mes prières ! Il m’a entendu ! Gloire à Dieu !

Et ses compagnons s’écrièrent en réponse :

— Alléluia !

— Oh vous ne savez pas, mes frères, mes sœurs, vous ne savez pas ce que le Seigneur vient de faire pour moi, dit-il en martelant le sol de ses pieds, soulevant un nuage de poussière. Vous ne vous rendez pas compte !

Il sortit un mouchoir et s’essuya les yeux, car en vérité, ô Egbunu, il pleurait pour de bon. Mon hôte regarda autour de lui et vit grossir la foule des curieux. Un couple qui avait garé son camion au coin de la rue s’approcha pour voir la suite des événements. De l’autre côté de la rue, une vieille femme était sortie sur son balcon pour observer la scène. Partout, des visages, des yeux l’encerclaient d’une chaîne invisible qui le désarmait complètement.

— C’est grâce à cet homme que j’ai trouvé le salut. J’étais un voleur. Je lui ai volé de l’argent, à lui comme à d’autres. Mais le Seigneur en a fait son instrument pour m’atteindre. le Seigneur en a fait son instrument pour me sauver. Loué soit le Seigneur !

Et le chœur répondit :

— Alléluia !

Que pouvait donc faire mon hôte, entouré de tous ces gens ? Rien, ô Chukwu. Ils étaient les armes toutes-puissantes du sort, qui neutralisaient tous ses plans de vengeance aussi sanglants que précis. Ce qui était en train d’arriver était totalement incompréhensible pour lui : voilà que cet homme, à l’origine de tous ses malheurs, lui prenait la main. Il n’avait plus qu’à se laisser faire. Il regarda, éberlué, l’homme s’agenouiller devant lui en lui pressant la main.

— Frère Chinonso-Solomon, je m’agenouille ici devant toi, au nom de Dieu qui t’a créé, qui m’a créé, qui a créé le monde, et... pardon... pardon. Je t’en supplie, pardonne-moi au nom du Christ.

Même si certains mots se perdaient dans le crachotement du

mégaphone, presque toute l'assistance parut comprendre. Une rumeur s'éleva parmi la foule. Un jeune homme en chemise rouge et cravate marron ornée d'un motif d'église et de croix se mit à prier en agitant un tambourin ; quand il le frappait contre sa paume, ses grelots produisaient un tintement semblable à celui des bâtons de fer que portent nos prêtres et nos dibias. Même sans l'entendre, mon hôte devinait ce que disait l'homme. Et moi, son chi, j'en perçus chaque mot :

— Seigneur, viens-lui en aide. Oh, Seigneur, viens-lui en aide. Ouvre-le au pardon. Touche son cœur. Car tu as permis que ce jour arrive. Seigneur, viens-lui en aide ! Seigneur, viens-lui en aide !

Ô Ijango-ijango, mon hôte en resta pétrifié, désespéré, surpris de voir trembler sa main alors que son ennemi, qui s'était relevé, lui tendait le mégaphone. Lorsqu'il le prit, la foule s'enflamma. Son ennemi se mit à pleurer encore plus bruyamment, comme s'il était en deuil. Le tambourin résonna de cliquetis enthousiastes, qui redoublèrent les acclamations de la foule. Mon hôte comprit qu'ils attendaient de lui un discours.

— Je... Je... bredouilla-t-il, avant d'abaisser le mégaphone.

— Aide-le, Seigneur ! Aide-le ! dit le coupable, ses mots ponctués par le tintement rituel du tambourin.

— Oui ! Oui ! renchérit la foule en chœur

— Je... Je te par... commença mon hôte.

Ses mains se mirent à trembler. Car il se rappela, comme si une vision apparaissait devant ses yeux, les hommes blancs amassés dans le couloir qui menait à sa cellule. Il revit l'homme à la hideuse balafre, et un autre qui le menaçait de ses poings en disant : « T'as violé une femme turque, t'as violé une femme turque », puis un torrent de mots en turc qu'il ne put comprendre.

Il se revit tenter d'ouvrir sa cellule pour s'y réfugier, croiser le regard d'un Noir qui l'observait à distance, tandis que les hommes lui donnaient des coups de pied dans le dos. Il se vit s'affaler contre la porte et s'agripper à ses barreaux auxquels les hommes essayaient de l'arracher.

— Touche son âme, Seigneur ! Jésus, touche son âme ! répéta l'homme en costume-cravate, toujours accompagné du tambourin.

— Oui ! Pardonne ! Amen !

— Je pardonne, lâcha mon hôte.

La foule fut prise de délire. Au plus fort de cette liesse, il se sentit doublement insulté par les faits. Sans prévenir, celui qu'il aurait dû tuer lui fit lever la main tel l'arbitre qui proclame la victoire d'un catcheur, sous les acclamations du public. Or mon hôte venait de subir une défaite. Car cet homme, c'était Jamike : celui qu'il avait cherché si

longtemps, dans une quête qui lui avait permis de tenir, de survivre. Et voilà qu'après toutes ces années, il le retrouvait enfin ; et que faisait-il ? Il annonçait qu'il lui pardonnait.

— Certains prétendent que Dieu n'existe pas, lança ensuite Jamike, sous le rugissement de la foule. Que ce que nous croyons n'est pas la vérité. Moi je dis : honte à eux !

— Honte à eux ! hurla la foule.

— Qui d'autre que Dieu pourrait ainsi me sauver ? Hein, qui d'autre ?

— *Onwero !*

Ô Agbatta-Alumalu, mon hôte sentit sa colère monter en entendant Jamike – aminci, arborant un regard innocent derrière ses nouvelles lunettes, et dégageant une chaleur inattendue – raconter brièvement comment, près de cinq ans plus tôt, il avait volé tout son argent à « frère Chinonso-Solomon », et comment ce dernier s'était retrouvé dans la partie turque de Chypre tandis que lui-même, le voleur, se réfugiait au Sud, dans la partie grecque. Deux ans plus tard, après avoir été impliqué dans un accident, il s'était mis à reconsidérer sa vie. Il avait alors contacté des connaissances en Chypre turque et appris le sort de ses trois victimes : une étudiante de l'Université du Proche-Orient avait sombré dans la prostitution.

— Frère Chinonso-Solomon, que vous voyez devant vous, avait été emprisonné, et frère... frère Jay...

Il butait sur ce nom. Parvenu à le prononcer, il eut une parenthèse de détresse, durant laquelle il s'essuya les yeux avec un pan de chemise.

— Vous savez ce qui lui est arrivé à cause de moi ?

— Non, dit la foule.

— J'ai appris qu'il s'était suicidé ! Il a sauté du toit d'un immeuble et il s'est tué.

La foule frémit. Mon hôte, craignant de ne pouvoir se retenir, dégagea doucement sa main et la plaqua contre sa poitrine comme s'il réprimait une toux.

— Quand j'ai appris cela, ainsi qu'un autre malheur survenu par ma faute, j'ai décidé de vouer ma vie au Christ. Oui, mes frères, mes sœurs, j'ai prié Dieu qu'il me donne une chance de revoir cet homme ici présent et de lui demander son pardon. Gloire à Dieu !

— Amen !

— Je dis : gloire à Dieu ! répéta-t-il dans la langue du Blanc, comme si celle des anciens ne suffisait plus.

— Amen !

— *Otito di ri Jesu !*

— *Na ndu ebebe !* crièrent-ils en chœur.

Jamike tourna vers lui ses yeux baignés de larmes, son visage

marqué des stigmates de sa souffrance. Mon hôte ne s'y attendait pas : il avait devant lui un Jamike en pleurs, ravagé, les lèvres fendues, l'emblème même de la honte. Ce n'était pas le visage d'un vainqueur mais d'un vaincu soumis. Il en resta désarmé.

Ô Chukwu, les sentiments qu'il éprouvait en ces instants étaient finalement très banals. Bien des fois j'ai vu cela. Le visage est chose nue, créature du dénuement. Il ne se dissimule à personne, pas même aux inconnus. Il ne porte aucun secret. Il communique sans cesse et sans restriction avec le monde. Les guerriers d'antan, à l'époque des grands anciens, racontaient souvent que lorsque, au combat, ils étaient confrontés au visage de l'ennemi, leur soif de violence s'affaiblissait. Presque aussitôt, l'impulsion de tuer pour tuer se réduisait au simple réflexe de tuer pour ne pas être tué. Comme si le guerrier, face au visage dévoilé de l'ennemi, se dépouillait de toute inimitié. Ô Egbunu, c'est là chose malaisée à comprendre. Même les sages anciens butaient sur cette énigme, et leur langue tissait bien des proverbes pour expliquer ce phénomène. Rien ne le résume mieux que leur formulation du sentiment puissant qu'un homme nourrit pour une femme, ou une mère pour son enfant. Ils le baptisaient *Ihu-na-anya*. Car, en vérité, ils comprenaient que seul l'homme sans malveillance peut en regarder un autre dans les yeux. Donc, quand quelqu'un dit : *Je te regarde dans les yeux*, c'est de l'affection qu'il exprime. À l'inverse, un homme masqué ou distant s'expose à être attaqué.

C'est pour cette raison, j'en suis certain, que mon homme laissa Jamike l'étreindre à nouveau et pleurer sur son épaule tandis que la foule assemblée criait « Alléluia » et les applaudissait. C'est sans doute pour cela, quoiqu'il n'en fût pas conscient, que mon hôte donna son numéro de téléphone à l'homme qui lui avait causé des malheurs irréparables, et acquiesça à sa requête de se retrouver le lendemain au restaurant Mister Biggs.

— À cinq heures ?

— D'accord, à cinq heures.

— J'y serai, frère Chinonso-Solomon.

C'est parce qu'il avait vu en face le visage de Jamike qu'il put ensuite faire demi-tour et fendre la foule en liesse, enfourcher sa moto et repartir en trombe sans un regard en arrière : non pour rejoindre sa destination initiale, mais pour regagner son appartement.

Rétribution

Ô Ikukuamanaonya, l'impatience est l'un des plus curieux traits de l'esprit humain. Elle est une goutte de sang vicié dans les veines du temps. Elle domine tout et rend l'homme incapable de faire quoi que ce soit, sinon supplier le temps de passer plus vite. Un événement retardé par le cours naturel du temps ou par une intervention humaine finit par obséder l'esprit d'une personne. Il pèse sur le présent jusqu'à l'annihiler. Voilà pourquoi les anciens disent que, lorsque le repas de l'enfant mijote, ses yeux restent fixés sur la marmite. L'homme anxieux et impatient tente de percer l'avenir en gestation, de connaître l'événement qui n'a pas encore eu lieu. Avant le voyage, il se voit déjà dans le pays. Il s' imagine danser avec les habitants, goûter la cuisine locale, admirer les paysages. Telle est l'alchimie de l'impatience, fondée sur une promesse, celle d'un événement ou d'une rencontre qu'on ne supporte pas de devoir attendre. Bien des fois j'ai vu cela.

Mais dans l'intervalle, l'homme risque d'être rongé de doutes et d'angoisse, tel mon hôte après ses retrouvailles avec Jamike. Il rentra plein de dépit et se mit à faire les cent pas dans sa chambre, donnant des coups de pied dans les étagères, le lit, un gobelet en carton, jurant, pestant. Rageur, il maudit les cieux, les divinités complices. Il maudit *son* dieu. Pourquoi, après toutes ces années, avait-il fallu qu'il retrouve Jamike dans un endroit public ? Et pourquoi Jamike était-il en train de prêcher, situation qui l'avait entravé ? Il aurait été impensable d'agresser un homme qui prêchait la bonne parole. Les peuples de l'Alaigbo, et du monde noir en général, révèrent tellement le genre d'homme que Jamike était devenu que cela le rendait invulnérable. Il se reprocha de n'avoir pas contacté Elochukwu depuis son retour. Il n'aurait pas dû lui en vouloir de ses échecs pendant ses années à Chypre : son incapacité à l'aider à récupérer sa maison, ou à obtenir les coordonnées de Jamike auprès de sa sœur. Si mon hôte l'avait contacté à son retour, Elochukwu aurait pu lui dire que Jamike se

trouvait à Umuahia. Alors il aurait pu attirer Jamike dans un endroit discret et accomplir sa vengeance.

Ô Agujiegbe, jamais je n'avais vu mon hôte dans cet état. Il était dans une telle rage qu'en maudissant les cieux il martela le mur de ses poings, puis prit un couteau qu'il voulut retourner contre lui. Dans un moment d'incertitude suprême, où je ne savais plus si j'avais affaire à mon hôte ou s'il était possédé par un agwu, il se planta face au miroir en brandissant le couteau et en répétant : « Je vais me poignarder, je vais me tuer ! » Il approcha la lame de sa poitrine et, d'une main tremblante, les yeux fermés, il l'agita jusqu'à effleurer la peau. Je déversai des pensées dans son esprit : son oncle, la possibilité de renouer avec Ndali. Et je dois dire, en toute humilité, ô Chukwu, que je contribuai peut-être à sauver la vie de mon hôte ! Car mes paroles – *Et si elle t'aime encore, comme la femme d'Ulysse ?* – l'emplirent d'un espoir soudain. Il desserra le poing et le couteau tomba dans le lavabo, esquissa une danse puis s'immobilisa. Alors il fondit en larmes. Sa douleur était si forte, et son chagrin si grand, que je craignais qu'il ne s'en remette pas. Je lui soufflai que c'était seulement sa première rencontre avec cet homme depuis les événements. Ils allaient se revoir le lendemain, en privé cette fois. Son ennemi viendrait à lui comme il l'avait toujours rêvé, et il pourrait faire alors ce qu'il voulait, peut-être même lui montrer la lettre qu'il destinait à Ndali et qui chroniquait ses malheurs, pour que l'homme comprenne enfin toute la gravité de son geste. Il ne fallait pas croire que cette occasion manquée marquait la fin de tout. Oh non.

De nouveau il écouta ma voix. J'avais affirmé quelque chose, et il me suivit. Il se lava le visage, se moucha dans le lavabo, et s'essuya avec la serviette accrochée à un clou. Il regagna le salon et sortit la lettre où il racontait son histoire, bien décidé à la montrer à Jamike le lendemain. Il la relut attentivement, pour s'assurer que les corrections qu'il y avait apportées l'avant-veille n'en altéraient pas le message. Il se dit même que le destin, ou quelque force inconnue provoquant les événements, avait prévu ses retrouvailles avec Jamike. L'avant-veille en effet, il s'était réveillé en pleine nuit sans pouvoir se rendormir. C'était devenu son lot depuis sa sortie de prison. Dans ces cas-là, il allumait la radio pour se laisser bercer. Il commençait à s'assoupir quand survint la voix d'un prédicateur. Et de quoi parlait-il ? De l'enfer. Ce sujet qu'il avait tant exploré durant ses années de détention. Un endroit d'où nul ne peut s'échapper. La description qu'en donnait le prédicateur faisait écho en lui : en enfer, il n'y a pas de rédemption possible. C'est un lieu de souffrance perpétuelle où l'homme est retenu prisonnier et où, ne cessait-il de marteler, « le ver ne meurt jamais ».

Il éteignit la radio et médita ce qu'il avait entendu ; son esprit même

lui devenait une menace. Puis il se leva et relut sa lettre à Ndali. C'était la première fois depuis son retour au pays des anciens, car il pensait y avoir mis tout ce qu'il avait à lui dire. Il prit un stylo, biffa le titre et en écrivit un autre :

Mon histoire : Comment j'ai souffert à Chipre

Mon histoire : Comment j'ai connu l'enfer à Chipre

Quand il eut fini de la relire, il constata, satisfait, qu'il n'y avait pas d'altérations majeures. Demain, il la montrerait à l'homme qui en était à l'origine. Et il attendait ce moment impatientement.

Ô Chukwu, les valeureux anciens disent que l'homme mordu par un serpent a peur des vers de terre. Pendant des années, l'espace et le temps lui avaient dérobé son ennemi ; mais ce jour-là, il allait se retrouver seul avec lui. Il s'éveilla d'une courte nuit avec un sentiment de paix. Il se redressa dans son lit et laissa sa vision se déployer jusqu'à son terme : Jamike gisant dans une mare de sang. Il ignorait encore l'insistance de la haine : même quand on lui résiste, qu'on essaie de la repousser, elle ne fait que s'accumuler comme la marée pour déferler encore et engloutir l'esprit.

Ô Egbunu, bien des fois j'ai vu ce que peuvent faire les hommes au cœur empli de haine. Je ne peux le décrire en détail, car le temps me manquerait. Mais soucieux de ne pas éveiller davantage d'émotions chez mon hôte, je l'observai en silence tandis que son esprit déployait sa vision sanglante jusqu'à ce que, épuisé, il s'endorme.

Il plut presque toute la matinée. Depuis son retour dans l'Alaigbo, c'est par temps de pluie qu'il se sentait le plus chez lui. Car presque tous ses premiers souvenirs d'Umuahia avaient la couleur des orages. Enfant, la vision des nuages peuplait constamment son esprit. Les coups de tonnerre, le shrapnel de la foudre, conféraient à ce monde un cœur battant et se gravaient en mémoire avec la vigueur d'un souvenir de guerre. Chez d'autres peuples, comme au pays hausa, un autre climat dominait sans doute, mais ici la pluie régnait en maîtresse. Chez les Igbos, on voyait le soleil comme une mauviette.

Il ne se rendit pas à la boutique, car la pluie persistait. Enfin, parvenue au bout de son parcours, elle laissa place au soleil. Car elle dicte leur heure aux autres éléments. La veille, quand il avait rencontré Jamike, le soleil avait émergé tôt, resplendissant dans le ciel du matin. Et puis, lentement, les nuages s'étaient massés, contestant sa légitimité.

Un pâle soleil roulait donc parmi la plaque de nuages humides, tel un ballon dans la terre grasse, lorsqu'il sortit de chez lui. Il retira la bâche qui protégeait sa moto et l'enfourcha. Pour la première fois depuis son retour, il portait la sacoche que lui avait offerte Ndali. On distinguait encore l'inscription blanche sur le cuir : CONGRÈS DES

CHERCHEURS EN SCIENCES POLITIQUES AFRICAINS ET CARIBÉENS, AVRIL 2002. Le contenu était intact, hormis la lettre de Ndali et ses deux photos. Il se rappela que, après son transfert de l'hôpital au commissariat, l'agent qui fouillait la sacoche en avait extrait les photos. Il voulut les lui reprendre, mais il était menotté. Les policiers les firent circuler avec force rires, commentaires et gestes dont l'un – les doigts claqués contre la paume – était une allusion sexuelle, comme il l'apprendrait plus tard. L'un d'eux l'avait interpellé dans un anglais hésitant : « Toi, t'aimes bien la chatte, beaucoup beaucoup. Elles sont bonnes, les chattes noires ? Hein ? C'est bon ? » Jamais il n'oublierait ce moment, où son châtiment avait contaminé un être innocent entre tous : Ndali. Ce jour-là, à des milliers de kilomètres de la terre des anciens, il la voyait violente par les yeux d'inconnus. Plus tard, un policier, visiblement choqué du comportement de ses collègues, reprit les photos, les rangea dans la sacoche et dit à mon hôte : « Je suis désolé, mon ami. » Et il lui laissa la sacoche. Mais ensuite il en fut privé jusqu'à sa libération. Dès qu'on la lui rendit, il l'ouvrit pour y chercher les photos. En vain. Quant à la lettre, dès son arrivée à l'hôpital, on l'avait retirée, très endommagée, de son pantalon ensanglanté.

À présent, dans la sacoche, il transportait un couteau, dissimulé dans un livre. Il avait tout prévu. Il entrerait dans le restaurant, s'installerait tranquillement à une table près de la porte pour s'enfuir sans peine une fois son acte accompli. Il poserait le livre sur la table et mangerait peu, car face à Jamike la colère lui couperait l'appétit. Il essaierait de désarmer son ennemi en le mettant à l'aise, de lui faire croire qu'il était pardonné. Puis il l'inviterait chez lui. Il ne comptait pas le poignarder dans un lieu public. Mais si Jamike refusait par méfiance, il n'aurait pas d'autre choix. Il le tuerait et filerait à la gare routière pour prendre le car de Lagos. Il essaierait de localiser sa sœur, ou bien il retournerait au village de son père et se réfugierait dans la maison vide.

Ô Chukwu, je craignais que ce projet, s'il le mettait à exécution, n'aggrave encore ses problèmes. Je lui soufflai donc cette pensée : s'il agissait ainsi, il risquait de perdre Ndali à jamais. En effet, ajoutai-je malgré mes hésitations, un tel acte risquait de le renvoyer en prison. Il envisagea tout cela avec crainte. Il sortit même le couteau de la sacoche et le reposa sur la table. Mais une rage monstrueuse le reprit et il le rangea de nouveau. *Je vais le faire*, disait la voix dans sa tête, *je vais tuer Jamike, et puis je la retrouverai. Je m'en fous, je vais tuer Jamike !*

Ô Egbunu, bien souvent les hommes, tout en sachant qu'ils ne peuvent pas connaître l'avenir, n'en font pas moins des projets. On voit cela tous les jours : des couples endimanchés rendent visite à leurs parents en annonçant qu'ils vont se marier dans cinq mois. La

route au bout de la rue est bordée de chantiers qui sont autant de projets. Un homme achète un terrain, pose les fondations et espère construire une maison dans un futur plus ou moins proche. Peu importe qu'il soit susceptible de mourir une minute après avoir posé les fondations. En vérité, toute la vie de l'homme tourne autour de ses projets pour un avenir qu'il ne maîtrise guère. Et c'est ainsi que, malgré son plan, mon hôte, en entrant dans le restaurant, entendit : « Frère Chinonso-Solomon ! » Il chancela comme un cavalier désarçonné. L'homme qu'il avait retrouvé la veille se tenait devant lui, dans une salle presque déserte. Du comptoir, une femme les observait. Derrière sa tête couverte de tresses, on voyait des produits à vendre, avec leurs prix.

— Ah, mon frère, mon frère ! dit Jamike en s'approchant.

— Je veux juste qu'on s'assoie, répondit-il vivement dans la langue des anciens, même si, avec cet homme, il parlait généralement la langue du Blanc.

Jamike se figea, les mains encore tendues.

— D'accord, mon frère.

Mon hôte désigna la table située près de la porte et se dirigea vers elle. Jamike le suivit avec un sourire penaud.

En s'installant, il constata que cette fois encore quelque chose s'était produit, et qu'il s'était apaisé en présence de cet homme qu'il haïssait tant. Mais il en ignorait la cause. D'un seul coup, l'immense colère qui le rendait fou l'avait quitté, et il s'assit tout étonné. Jamike lui tendit la main et il la serra.

— Madame ! Madame ! appela Jamike.

La serveuse resurgit de la cuisine où elle s'était éclipsée.

— Apportez-nous deux bouteilles de soda, s'il vous plaît. Du Coca.

— Bien, monsieur.

Il comprenait à présent que, s'il se sentait désarmé, c'était en partie à cause du changement qu'il avait constaté chez Jamike. Il avait tellement minci que sa grosse tête charnue avait laissé place à un visage maigre aux pommettes saillantes. Ses yeux s'enfonçaient dans leurs orbites et ses paupières tombaient comme de petits auvents. Sa minceur était accentuée par sa chemise à manches longues, disproportionnée pour son petit gabarit. Il avait les lèvres fendues, encroûtées de sang. Bref, il avait l'allure émaciée d'un homme malade, affaibli, paludique. Et dans ses yeux, il y avait des traces de larmes. Il avait posé sur la table la grosse bible qu'il avait sur lui. Il plaqua la main dessus en disant :

— Mon frère, longtemps je t'ai cherché. Longtemps je t'ai attendu. Bien des années, mon frère. Je ne savais pas que tu étais rentré. J'ai même demandé à Elochukwu, mais il ne savait pas.

Ô Egbunu, mon hôte voulut répondre, mais c'était comme si les

mots étaient enchaînés en lui, incapables de sortir.

— Depuis... oh mon Dieu... depuis que j'ai appris, pour la prison... Je t'ai cherché, Solo. Je t'ai cherché partout – il secoua la tête. J'étais dans un sale état. J'étais tellement, tellement désolé ! Je n'étais plus moi-même. Je n'étais plus... comment dire ?... vivant. Je ne vivais plus, voilà. Pitié, mon Dieu. Viens en aide à Ton fils !

Et il se mit à pleurer. La femme apporta les boissons et les posa sur la table, les yeux fixés sur lui. Puis elle les décapsula.

— Vous voulez commander ? demanda-t-elle.

— Non, juste boire, répondit mon hôte. Merci.

— Ah, juste boire ? Désolé, chef.

— C'est comme ça, fit-il sans regarder Jamike.

— Merci, madame, dit Jamike.

Quand elle fut partie, mon hôte lança :

— Jamike, on peut aller chez moi ? Il faut que je te raconte mon histoire.

Il l'avait dit d'un ton précipité, profitant d'un regain de haine, craignant qu'elle ne reflue. Il voulait que la haine s'installe, qu'elle l'habite tant qu'il était avec cet homme. Sans haine, il craignait de ne jamais trouver le repos.

— Ah, tu ne veux pas manger ? C'est moi qui invite.

— Non, on pourra manger plus tard.

Jamike paya les boissons et ils sortirent du restaurant ; mon hôte portait sa sacoche, le cœur battant de crainte d'avoir trahi ses intentions par son ton. Sans regarder derrière lui, il tendit l'oreille pour vérifier que Jamike le suivait.

— C'est pas loin. On peut y aller à moto.

— Oui. J'ai envie de venir.

Il se retourna et, pour la première fois de la journée, regarda Jamike dans les yeux.

— Allez, on prend la bécane.

Il ne saisit pleinement ce qu'impliquait sa proposition que lorsque Jamike, montant derrière lui, pressa son corps contre le sien. Il en eut un frisson, comme si on l'avait touché avec une pointe d'acier. Il en lâcha ses clés, qui tombèrent au sol. Jamike se précipita pour les ramasser.

— Ça va, frère Solo ? demanda-t-il.

Il ne répondit pas. Il se contenta de désigner la rue devant eux et mit le contact.

Ô Gaganaogwu, la vengeance est un champ de ruines. C'est une situation où le vaincu de jadis ramène son ennemi sur le champ de bataille dans l'espoir de ranimer un combat mort. Il ramasse les armes rouillées, racle le sang séché sur la lame des épées, rallume le feu

ardent de la haine. Pour lui, la guerre n'a jamais pris fin. Mais pour son adversaire, s'il s'est senti vainqueur, tant de temps a passé qu'il a même oublié leur conflit. Il est donc stupéfait de voir celui qu'il avait laissé couvert de boue, défait, les os brisés, le saisir à la gorge pour l'entraîner de force vers le champ de bataille.

Le vaincu lui-même s'étonne parfois de la vigueur avec laquelle il empoigne son ennemi. Mais il n'est peut-être qu'au début de ses surprises. Qu'arrive-t-il si, plaquant au sol son adversaire pour l'étrangler, il ne rencontre aucune résistance ? Si l'ennemi reste passif, les yeux fermés, en disant simplement : « Je t'en prie, mon frère, vasy, continue » ? Et si son visage rouge et boursoufflé, aux veines saillantes, garde un air repentant ? « Je vis dans le Christ. Loué soit le Seigneur. Et je suis prêt à mourir dans le Christ. Argh... je t'aime, Chinonso-Solomon. Je t'aime, mon frère. »

Que peut-il faire alors, le vaincu ? Que peut-il dire quand l'homme qu'il allait tuer ne lui parle que d'amour ? Que peut-il dire quand son cœur est de nouveau brisé par tous les imprévus de la vie, les mauvais calculs du temps et les douteuses permutations du destin ? Que pouvait-il faire, lui qui n'avait rien fait de mal pour mériter tant de malheurs ? Il était tombé amoureux d'une femme, comme n'importe quel homme. Il voulait l'épouser, comme tout homme qui se respecte. Certes, ses parents s'y opposaient, mais il tentait de surmonter cet obstacle, en homme déterminé à atteindre son but. Assurément, cela lui avait causé d'autres malheurs, alors qu'avait-il fait ? Il avait ourdi sa vengeance et voulait l'accomplir comme si sa vie en dépendait. Il lui avait fallu longtemps pour retrouver son ennemi, mais enfin c'était fait. Et à présent, le voilà qui l'étrangle, pour le tuer et jeter son corps dans les eaux de l'Imo, comme tout homme le ferait de celui qui a détruit sa vie. Tu vois bien, ô Egbunu, qu'il n'a rien fait qui sorte de l'ordinaire. Et pourtant, aucun de ses actes n'a eu un résultat ordinaire !

S'il partait vers le nord comme n'importe quel voyageur, il se retrouvait au sud. S'il plongeait sa main dans un récipient d'eau, elle le brûlait comme du feu. S'il marchait sur la terre, il se noyait comme dans la mer. S'il regardait, il ne voyait pas. S'il priait, on n'entendait qu'une insulte. Et à présent qu'il veut forcer un homme pervers à un combat qu'il répète depuis des années, il se retrouve face à un saint qui prie pour lui ; au lieu de protestations, il entend un chant de louanges.

Alors il se résigna. Il desserra sa prise sur la gorge de son ennemi, qui se mit à tousser frénétiquement et à aspirer goulûment de l'air. Il tomba à genoux et se mit à pleurer, tandis que l'homme qu'il avait voulu tuer murmurait des prières de sa gorge endolorie : *Mon Dieu, pardonne-lui, je T'en prie. Rejette tous ses péchés sur ma tête. Tu sais ce*

que j'ai commis. Je T'en prie, Seigneur, aide-le. Guéris-le, guéris-le, ô Seigneur.

À genoux, mon hôte pleura à chaudes larmes, pour tout. Il pleura ce qu'il avait perdu et qu'il ne retrouverait jamais. Il pleura le temps à jamais gâché. Il pleura sur la maladie qui rongait les entrailles de son monde pour ne lui laisser que la coquille fêlée de l'homme qu'il avait été. Il pleura les rêves engloutis dans le gouffre de la vie. Il pleura pour tout ce qui adviendrait, tout ce qu'il ne voyait ni ne savait encore. Il pleura, plus encore, sur l'homme qu'il était devenu. Et ses pleurs s'accompagnaient des mots gouttant comme une pluie toxique de la bouche de l'ennemi qui gisait à côté de lui : *Oui, Seigneur, Tu es miséricordieux. Père de miséricorde. Roi des Rois. Guéris-le. Guéris mon frère. Guéris-le, ô Seigneur.*

Ô Chukwu, ils restèrent longtemps ainsi : l'un agenouillé et sanglotant, l'autre priant à mi-voix, étendu sur le sol. À leurs oreilles parvenait le monde extérieur. Un voisin coupait du bois à l'arrière de la maison, un chien aboyait aux environs, et sur la longue route qui menait au grand marché les voitures klaxonnaient et défilaient inlassablement. Le soleil commençait à baisser, et la dernière lumière du jour s'attardait au seuil de la fenêtre comme si elle n'osait entrer. Dans sa tête, la grande angoisse avait reflué tel un orage qui s'apaise. Il se sentait vide, et regardait au mur l'ombre forgée à partir de son corps et de son ennemi par la lueur rasante du couchant.

Dans la sérénité relative de son âme, une vision de l'oison se matérialisa. C'était l'un de ces moments où il semblait oublier qu'il était attaché et où, avec rage, il voulait sortir. Il s'agitait dans un froissement d'ailes mais il était retenu par sa laisse, fixée à un pied de chaise ou de table. Épuisé, il finissait par s'affaïsser, les ailes écartées comme en un geste de reddition. Alors il inclinait la tête et regardait mon hôte par en dessous, et ses yeux jaunes de part et d'autre de sa petite tête semblaient près de jaillir de leurs orbites. Et puis la mince pellicule de peau qui formait ses paupières les recouvrait ; quand il rouvrait les yeux, il avait les pupilles dilatées. Il restait ainsi quelque temps, et puis une brusque révélation le frappait et il bondissait de nouveau, en quête de l'étang familial de la forêt d'Ogbuti, sa véritable demeure.

Mon hôte finit par se relever et alla s'asseoir sur l'unique chaise de la pièce. Puis il tira face à lui l'un des deux tabourets et interpella Jamike :

— Viens t'asseoir – et il tapota le tabouret.

Jamike se releva, s'installa bien droit sur le tabouret et croisa les bras sur sa poitrine. Mon hôte l'examina, comme pour s'assurer que c'était bien l'homme qui avait dominé ses pensées depuis plus de

quatre ans. Il fut de nouveau surpris de ce qu'il voyait. L'homme qui se tenait devant lui n'avait rien à voir avec celui qu'il avait gardé en tête toutes ces années et qui parfois venait hanter ses rêves. Ce qu'il voyait à présent, c'était une créature fantôme surgie d'un rêve avorté, et qui, de manière indéfinissable, semblait avoir subi un sort semblable au sien.

Il ramassa la sacoche offerte par Ndali et en sortit la lettre.

— Je veux que tu lises ça. Ça raconte mon histoire. Je veux que tu la lises à voix haute devant moi. Je veux l'entendre en même temps que toi. Je veux qu'on lise tous les deux mon témoignage. Alors vas-y, lis !

L'homme parcourut du regard les quatre pages réunies par une agrafe et pliées en accordéon. Puis, levant la tête pour regarder mon hôte, il demanda :

— En entier ?

— Oui, en entier.

— D'accord.

MON HISTOIRE : COMMENT J'AI CONNU L'ENFER À CHIPRE

Ma chère Mama,

je t'écris en ma deuxième année de prison à Chipre. Tu ne vas pas me croire, mais tout ce que je vais te dire ici est la vérité. Croix-moi, je t'en supplie au nom de Dieu tout-puissant. je t'en prie, mon cœur. Tu sais que je t'aime. Tu te rappelles ?

Jamike leva les yeux vers lui.

— Lis ! ordonna-t-il. Je veux que tu lises tout ce que j'ai subi à cause de toi.

Après que tu m'as accompagné à la gare routière, je me suis dit : je vais te revoir bientôt, j'ai dit : je vais te retrouver et je vais t'épouser. Oh mama, ma femme à moi. J'étais heureux. Je croyais faire ça...

— C'est écrit quoi, là ?

Il se pencha pour mieux voir la première page.

— Pour toi. Je croyais faire ça pour toi.

— Ah, d'accord.

... je croyais faire ça pour toi. J'ai pensé à toi dans l'avion d'Istanbul. pas une seule fois je t'ai oubliée. En fait, j'ai même rêvé de toi, plein de rêves, j'ai rêvé du futur et du passé. Et puis, dans l'avion, j'ai commencé à écouter deux Nigériens. Ils parlaient du pays où j'allais. Ils disaient que Chipre c'était terrible. Ils disaient que c'était comme au Nigeria, avec des rabatteurs qui mentent aux

gens pour les faire venir. Et ce qu'ils disent c'est faux. C'est rien que des mensonges. Chipre c'est pas l'Europe. Et les deux hommes disaient n'y va pas, c'est un piège. Rentre au Nigeria, parce que si tu restes tu trouveras jamais un bon boulot. Seulement des sales boulots. Alors j'ai eu peur. À Istanbul je leur ai demandé si c'était vrai tout ça, et ils m'ont dit : oui. Oui, c'est vrai. Alors j'ai eu encore plus peur. Je leur ai dit : mais mon camarade Jamike Nwaorji me dit que c'est bien, comme endroit. Alors il m'a menti !

— Écoute, je t'ai dit de ne pas t'arrêter. Alors continue ! Allez ! *Gu ba !*

Mon hôte, au supplice, ne voulait pas lui faire de mal, seulement le menacer pour qu'il lise la lettre jusqu'au bout. Alors il sortit le couteau de la sacoche et le brandit. Ô Ijango-ijango, je le répète, il voulait juste l'intimider pour le forcer à tout lire. D'ailleurs, moi, son chi, je ne l'aurais pas laissé verser le sang et encourir ainsi ta colère et celle d'Ala. Mais, voyant qu'il ne mettrait pas sa menace à exécution, je m'abstins d'intervenir quand il s'écria :

— Si tu ne continues pas à lire, je vais te tuer sur-le-champ et personne n'en saura rien.

La menace fit son effet. Jamike, ébranlé, reprit :

J'ai essayé de l'appeler. Son téléphone ne marchait pas. J'ai été très surpris parce que je l'avais appelé plusieurs fois dessus. Alors j'ai demandé aux deux hommes et ils m'ont dit que ce n'était pas un numéro de Chipre. J'ai essayé, essayé. Mais quand on est arrivés à Chipre, il était introuvable. Vraiment introuvable. Et je ne pouvais pas non plus le joindre. Je priais Dieu, Dieu, aide-moi. J'avais très peur. Mais mon esprit m'a dit : c'est pas bon d'avoir peur. Si tu as peur, c'est lui qui gagne. Il faut être fort. Alors à l'aéroport de Chipre j'ai attendu, attendu. Il n'est jamais venu. Et le téléphone ne passait toujours pas. Même à Chipre. Qu'est-ce que je peux faire, je me suis demandé. C'est tout ce que j'ai. Alors j'ai décidé d'attendre. Pendant trois heures. Et il n'est jamais venu malgré toutes ses promesses. Alors j'ai pris un taxi...

Ô Chukwu, arrivé à ce point, Jamike secoua la tête avec gravité. Voilà bien longtemps que je tournoie comme un faucon dans la demeure de l'homme, mais jamais je n'avais assisté à cela : un homme dépouillé de toute sa dignité, et forcé de contempler son image hideuse dans le sombre miroir de sa noirceur passée.

Les Turcs ne comprennent pas l'anglais. Pas du tout. Même « bonjour », ils comprennent pas. À part quelques-uns. Et le taxi qui

m'a pris ne parlait pas anglais. Quand on est arrivés à l'université, j'avais très peur. J'ai prié Dieu : fais que ça ne soit pas vrai, fais que ça ne soit pas vrai. Mais ils n'ont même pas trouvé mon nom. J'ai découvert que Jamike avait seulement payé un semestre de scolarité pour moi, alors que je lui avais donné l'équivalent de 4 500 euros pour deux semestres et aussi le logement. Pareil pour l'argent qu'il devait me mettre sur un compte en banque. Il est parti avec. Sur 6 500 euros, il n'en a payé que 1 500 pour moi. Le reste, il l'a gardé pour lui. Tout le reste, mama. Tout l'argent qu'on m'avait payé pour la maison et les poules.

— Continue ! Ne t'arrête pas de lire, ou je t'égorge ! lança mon hôte en brandissant son couteau.

— Je t'en prie, mon frère ! Je ne peux pas arrêter un peu ?

— Si tu t'arrêtes, je te casse la tête !

Il balança le couteau à travers la pièce et le gifla de toutes ses forces. Jamike tomba au sol en hurlant, les mains sur la bouche.

Mon hôte avait frappé si fort qu'il s'était fait mal aux doigts. Il souffla sur sa main pour apaiser la douleur. Il se dit que Jamike avait sûrement une fracture quelque part, et cela suffit à lui procurer un soulagement.

— Je le jure devant Dieu, reprit-il entre deux halètements qui lui soulevaient la poitrine. Si tu lis pas jusqu'au bout, je te tue. Je le jure devant Dieu. Il faut que tu saches tout ce qui s'est passé.

En effet, ô Agujiegbe, sa rage meurtrière avait resurgi, et en un éclair il devint méconnaissable pour moi, son fidèle chi. Il fit les cent pas pendant que Jamike restait au sol, les yeux fermés, la bouche en sang. Le soleil avait disparu de la demeure des vivants. La lueur dernière de son ombre enfermait tout dans son cratère obscur.

Il s'arrêta devant l'unique miroir et s'y vit soudain. Il vit jusqu'où la fureur pouvait le mener. Il vit comme dans un portrait tout le mal que pouvait faire un homme blessé s'il ne se contrôlait pas. Cette vision le dégrisa. Calmé, il se rassit sur la chaise.

Ô Ebubedike, ce n'est pas pour rien que le monde est aussi vieux. Chaque jour sans doute depuis l'aube des temps, dans chaque pays, parmi chaque peuple, des hommes se retrouvent face à leurs bourreaux. Et ce qu'un homme sculpte de ses mains, il le portera sur la tête. Ou, comme le disent les glorieux anciens, la tête qui agite le nid de guêpes en portera la piquûre. Et nous, esprits protecteurs de l'humanité, devons le prendre à cœur. Les enfants des hommes doivent l'entendre, nous entendre, écouter cette histoire, et celle de leur prochain, et prendre garde : il y a une rétribution pour tout, pour tout acte, tout mot malheureux, toute transaction malhonnête, toute

injustice. Pour toute mauvaise action, il faut rendre des comptes.

Toi l'homme, tu t'empares du bien de ton prochain en disant : « Oh, il ne s'en apercevra pas » ? Eh bien, gare à toi. Un jour il risque de te prendre sur le fait et de réclamer justice. Tu manges ce que tu n'as pas planté ? Gare à toi ! Ce que tu as mangé risque un jour de te purger. Tout homme doit l'entendre. Faites-le savoir sur les places des villages, dans les mairies des villes, sur les artères des métropoles. Faites-le savoir dans les écoles, et aux conseils des anciens. Faites-le savoir aux filles des mères glorieuses, pour qu'elles le disent à leurs enfants. Proclame-le, ô monde, proclame-le ! Proclame ceci : au bout du compte, il y aura rétribution. Il faut le réciter comme une antienne. Il faut le proclamer du haut des arbres, du haut des montagnes, au sommet des collines, sur les berges des fleuves, sur les marchés et sur les places. Il faut le redire encore et encore : peu importe le temps que cela prendra. Il. Y. Aura. Rétribution.

Ô esprits protecteurs de l'humanité, vous tous qui venez témoigner à la cour du Bechukwu, proclamez-le ! Et à qui douterait de vous, dites simplement de regarder mon hôte : il a tant crié justice, si fort et si longtemps, qu'elle lui a été accordée. À présent son ennemi était à terre, et lui sur une chaise. Ce moment présentait une ressemblance troublante avec le jour où, à Chypre, on lui avait infligé ces cicatrices à la mâchoire et au visage. Mais cette fois l'équation était inversée. L'antagonisme opposait mon hôte, doté d'une arme et d'une volonté inflexible, à Jamike, désarmé et passif, privé de tout pouvoir ou refusant d'en faire usage. Après une longue prière, une main plaquée sur sa bouche en sang, il se mit à agiter l'autre en psalmodiant :

— Merci, Seigneur. Merci, Seigneur. Amen. Amen. Amen.

Il se redressa. Son cou et sa chemise étaient éclaboussés de sang. Mon hôte lui tendit un torchon, mais il le refusa. Il semblait, ô Egbunu, que Jamike ait pris conscience que l'heure de la rétribution était venue. C'est sans doute cette conscience qui lui fit ouvrir la bouche. Puis il la referma, secoua la tête, claqua des doigts. Enfin il parla :

— Frère Chinonso-Solomon, je suis vraiment désolé pour tout. Le Seigneur m'a pardonné. Peux-tu me pardonner ?

— Je veux d'abord que tu lises tout ça. Il faut que tu saches ce qui m'est arrivé, ce que j'ai enduré à cause de toi, avant de me demander pardon, et avant que je décide si je te pardonne ou non. Lis d'abord. Il faut que tu lises. Jusqu'au bout.

— D'accord.

Mon hôte ramassa la lettre, indiqua un paragraphe à la deuxième page et dit :

— Reprends ici.

Jamike hocha la tête, s'empara de la liasse de sa main épargnée par

le sang, l'approcha de son visage et se remit à lire.

L'infirmière était vraiment désolée pour moi quand je lui ai raconté tout ce qui était arrivé. Elle a même pleuré. Elle avait les yeux tout rouges. Elle m'a emmené au restaurant et m'a acheté un sandwich, et puis aussi des biscuits et du coca. Et puis elle a dit que demain elle viendrait m'emmener dans une autre ville qui s'appelle Girne, pour me trouver du travail. Pour longtemps. Elle parle turc aussi, cette femme. Et même très très bien. Elle m'a redonné espoir, tellement d'espoir. C'est pour ça que je t'ai appelée ce jour-là, si tu te souviens. Je ne t'ai pas appelée longtemps parce que j'avais peur, je ne savais pas quoi te dire. Mais je t'ai appelée quand même. Et je t'ai dit que tout irait bien à cause de cette femme. Je t'ai aussi parlé de cette île, où on dirait qu'on a enlevé tous les arbres. Oh mama, le lendemain elle est venue. Mon ami et moi, on venait de trouver un logement en ville, à Nikozi. Elle m'a emmené dans cette ville, Girne, où elle m'a présenté le gérant du casino. Il a dit qu'il allait m'embaucher. Il a même dit que je pouvais commencer demain. Oh mama, j'étais tellement content. En fait j'étais si content que j'arrêtais pas de lui dire merci, à cette femme. Elle était providentielle. Je croyais vraiment qu'elle m'était envoyée par Dieu.

À ce stade de la lecture, mon hôte prit conscience qu'il faisait sombre et que l'homme devant lui, réduit à une silhouette, avait du mal à distinguer les mots. Il y avait une coupure de courant. Il lui fit signe de s'interrompre et sortit dans l'espace commun où il y avait une cuisine en plein air dotée d'un auvent, et de vieux placards presque noirs de suie. Un autre locataire, penché sur la cuisinière, examinait à la lampe torche une marmite en ébullition. Il ne lui adressa pas la parole, car l'avant-veille ils avaient eu une prise de bec sur la propreté de la cuisine commune. Ce soir-là, en rentrant de la boutique, affamé, il était passé à l'épicerie s'acheter des nouilles et des œufs. Dans sa hâte, il avait laissé les coquilles d'œufs près de la cuisinière. Le voisin les avait trouvées plus tard, grouillant de mouches, dans une atmosphère empuantie. Furieux, il était venu tambouriner à sa porte pour lui faire la leçon, en menaçant de le dénoncer au propriétaire.

Mon hôte l'ignora donc, alla chercher une boîte d'allumettes et regagna vivement l'appartement, car il lui était venu à l'esprit que Jamike pouvait en profiter pour s'enfuir. Mais il le trouva à la même place, prostré dans la pénombre ; on n'entendait que son souffle et ses intestins qui gargouillaient. Mon hôte fut ému de son attitude, de sa soumission totale à sa colère. Sa voix intérieure lui dit de considérer cela comme une preuve suprême de remords. Mais il ne put se résoudre à s'arrêter. Il tenait plus que tout, ô Chukwu, à ce que

Jamike entend du début à la fin tout ce qu'il avait subi. Il souleva la lampe à pétrole posée sur la table et l'alluma.

Ô Ezeuwa, il regretterait plus tard d'avoir forcé Jamike à continuer sa lecture. Car il parvint à des épisodes que mon hôte osait à peine revisiter. Chaque fois que son esprit tentait de l'entraîner vers ces lieux d'une noirceur indicible, il se débattait avec la violence farouche d'une bête mortellement blessée pour s'épargner la torture de tels souvenirs. Mais il s'était lui-même précipité dans ce gouffre en demandant à Jamike de lui en lire le récit à voix haute. C'était le geste ultime d'autoflagellation. Car lorsque Jamike commença à lui rappeler ce qui s'était passé chez l'infirmière, il se mit à pleurer. Et au fil de la lecture, il constatait l'incapacité de ses mots à exprimer ce qu'il avait vécu. En entendant l'évocation de ses jours en prison, dont certains aspects étaient trop douloureux pour qu'il les couche par écrit (... *il y a des choses... je t'en prie, mama, ne me demande pas de les raconter. Et aussi ne me demande pas...*), il fut saisi d'une envie désespérée de corriger les insuffisances du récit. Il aurait voulu ajouter, entre autres, qu'à certains moments il n'avait pas simplement eu des « visions » : il avait tout simplement perdu la raison.

Car comment expliquer ces moments où, alors qu'il s'endormait en plein jour, il avait été réveillé par un coup de feu imaginaire ? Ou quand, dans un demi-sommeil, il sentait une main dans son dos tenter de lui soulever ses vêtements et qu'il se mettait à hurler ? On pouvait appeler ça des hallucinations, mais pour lui c'était terriblement réel. Et ces moments où, dans le vestibule entre sommeil et veille, l'homme qu'il aurait pu être lui apparaissait mentalement ? Cet homme avorté évoquait la paix et la félicité terrestre. Il se voyait aider dans leurs devoirs les enfants qu'il aurait eus avec Ndali : deux enfants magnifiques, un garçon et une fille aux longues tresses ; il se voyait marcher solennellement au côté de Ndali lors de leur cérémonie de mariage. Et il en gardait le regret lancinant de celui qu'il ne serait jamais. Voilà entre mille autres choses ce qu'il n'avait pu exprimer dans son récit, faute de mots adéquats.

Lorsque Jamike arriva presque au bout de la lettre, lorsqu'il lut le passage sur son désespoir de prisonnier incarcéré pour un crime qu'il n'avait pas commis, la horde des souvenirs indésirables déferla dans sa tête. Aussitôt il fut repris par sa rage meurtrière. Terrorisé, il empoigna Jamike et se mit à le frapper. Mais cela ne chassa pas le souvenir. Comme si ces images lui entravaient les mains pour le forcer à voir ce qu'il ne voulait pas voir, à entendre ce qu'il ne voulait pas entendre. Tout comme ces hommes à présent ravivés, nets comme le jour dans son esprit, l'avaient entravé et immobilisé : l'un lui plaquait la tête contre le mur qui puait la sueur rance tandis que l'autre lui introduisait son sexe dans l'anus.

Il frappa Jamike encore et encore, partout, à l'aveugle, mais les images persistaient dans sa tête, car l'esprit, ô Egbunu, est comme le sang. On ne peut guère l'étancher quand la plaie est profonde. Il saigne à son rythme et à son gré. Il faut un puissant remède pour l'étancher. Bien des fois j'ai vu cela. Mais il n'y en avait pas en vue. Alors il sentit la paume moite de l'homme sur son dos et sur ses fesses. Il sentit ses coups de reins, cette pénétration interdite. Son onyeuwa la sentit. Son chi la sentit. Ce qui arrivait en cet instant était une métamorphose, un bouleversement de sa vie. Les paroles de l'homme gémissant – « T'as violé une femme turque ! Toi, *ibne, orospu-cocugu*, t'as violé une femme turque ! Alors on va te violer aussi » – n'étaient plus la voix d'un homme, mais la voix d'une créature étrangère à toute humanité. Elle venait d'en deçà de l'homme, d'en deçà du temps : peut-être la voix d'une bête préhistorique dont nul vivant, nul ancien ne connaissait le nom. Et l'odeur de cet homme, qui lui revenait à présent, presque palpable, était la puanteur d'animaux disparus.

Il tomba à genoux à côté de son ennemi, en larmes. Mais, ô Ijango-ijango, un tel souvenir, quand il survient, continue souvent de saigner jusqu'à vider le corps qui, exsangue, s'effondre et expire. Il se rappela donc comment le sperme de cet homme lui avait éclaboussé les fesses avant de couler le long de sa cuisse. Et malgré sa répugnance, il retrouva même le souvenir de ce qu'il avait ressenti ensuite, lorsque le monde lui eut infligé la plus cruelle des flagellations. Il était resté allongé, prostré, pendant des jours qui semblaient sans fin, où tout était vivant sauf lui.

À côté de lui, Jamike, réduit à une masse sanglante, était de nouveau inerte, recroquevillé en position fœtale. Un long gémissement de douleur lui échappait, interminable, et ses mains ensanglantées tremblaient. Puis il parut saisi d'un sursaut d'émotion, comme pris de révolte, et se mit à coudre ensemble des mots entre ses dents qui claquaient, parmi le sang qui dégoulinait de ses lèvres, jusqu'à ce qu'enfin les mots jaillissent hors de lui, à peine plus qu'un murmure :

— Guéris-le, ô Seigneur.

L'homme de Dieu

Ô Gaganaogwu, les anciens magnanimes disent souvent que, si un homme tenait le compte de tout le tort que lui ont fait ses proches, il n'aurait plus de proches. Ils savent bien en effet que le cœur humain, tel que tu l'as créé, n'a pas de place pour accueillir la haine. Nourrir la haine en son cœur, c'est garder un tigre affamé dans une maison emplie d'enfants et d'infirmes : la bête refuse d'être domptée ou de se lier à l'être humain. À peine s'est-elle reposée qu'elle se réveille affamée et fond sur l'homme qui l'a nourrie pour le dévorer. La haine est un saccage du cœur humain. L'homme qui veut se faire justice de ses propres mains doit l'administrer sans tarder, sous peine d'être détruit par son propre désir. Bien des fois j'ai vu cela.

Souvent les hommes ne comprennent cette vérité que trop tard, une fois que la haine les a poussés à des actes de vengeance. C'est cette nuit-là que mon hôte le comprit. Il aida Jamike à se relever et l'emmena à la clinique la plus proche. Cette prise de conscience contribua à le guérir. Mais il fut surtout ému par la réaction de Jamike. Lorsque ses blessures furent nettoyées et soignées, Jamike le remercia et refusa de dire aux infirmières ce qui lui était arrivé. Elles regardèrent mon hôte comme pour lui arracher la vérité.

— Il s'est fait agresser par des voleurs, dit-il.

L'une d'elles hocha la tête en soupirant. Il s'attendait à ce que Jamike le démente. Mais il ne dit rien, garda les paupières serrées. Plus tard, en sortant de la clinique, claudiquant, la tête bandée et le nez plâtré, il lui dit, dans la langue du Blanc :

— Frère Chinonso-Solomon, je t'en prie, ne dis plus de mensonges. Dieu a dit : Tu ne mentiras point. L'Apocalypse, chapitre 21, verset 8, dit que les menteurs hériteront du royaume de l'enfer. Je ne veux pas que tu finisses en enfer.

En prononçant ces mots, il le prit par l'épaule. Mon hôte ne dit rien. Il ne comprenait pas. Il ne comprenait pas que, malgré tout ce qu'il avait fait à cet homme, il ne lui reproche que d'avoir menti. Quand ils

parvinrent à l'endroit où il avait garé sa moto, Jamike lui demanda s'il lui pardonnait.

— Tu peux me couper la main si tu veux, ou la jambe. Tout ce que je veux, c'est que tu me pardonnes. J'ai cinq mille euros chez moi. C'est ton argent. L'argent que je t'ai volé. Ça fait plus de deux ans que je le garde. J'attendais de te retrouver.

— C'est vrai ?

— Oui. Et il a pris de la valeur. Si tu le changes maintenant, tu auras l'équivalent de tes sept mille euros.

— Ah, Jamike, mais comment c'est possible ? Pourquoi tu ne m'en as pas parlé avant... avant tout ce que je t'ai fait ?

Jamike détourna les yeux, secoua la tête.

— Je voulais que tu me pardonnes du fond du cœur, et non parce que je t'aurais remboursé.

Ô Oseburuwa, j'ai peine à décrire pleinement l'effet que ce geste eut sur mon hôte. Ce fut le début de sa guérison. C'était une résurrection, qui ranimait ce qui était mort en lui. Il en fut si bouleversé qu'il ne put trouver le sommeil. Il avait d'abord cru que Jamike simulait tout cela : sa transformation, la docilité qu'il exsudait devaient être un leurre, le masque d'un homme corrompu tentant de se soustraire à la justice. Il l'aurait assailli dès le premier jour s'ils s'étaient vus en privé. Mais à présent, ce geste de restitution lui prouvait que Jamike était réellement transformé. Cette nuit-là, la respiration entravée par son nez bouché, il se débattit avec l'idée du pardon. Si vraiment le Jamike qui avait ruiné sa vie était mort, pourquoi punir pour ses péchés un homme neuf ? Il réfléchit : n'était-ce pas justement ce que Jamike lui avait fait qui lui avait permis de changer ? Et dans ce cas, n'était-ce pas une bonne chose ? Un événement à saluer ?

Ô Chukwu, je comptais justement lui poser ces questions, mais sa voix intérieure me précéda. Alors, discrètement, j'allai dans son sens. Le lendemain matin, pendant qu'il se brossait les dents, Jamike arriva avec une vieille enveloppe contenant l'argent. Pas une fois durant toutes ces années il n'aurait osé imaginer le récupérer un jour. Et à présent, non seulement l'Allemande l'avait dédommagé, mais voilà que Jamike le remboursait. Cela ravivait son espoir qu'il puisse reconquérir tout ce qu'il avait possédé. Cette pensée s'ouvrit lentement dans son esprit comme un horizon. Alors qu'il comptait l'argent, incrédule, Jamike tomba à genoux.

— Je veux que tu me pardonnes tout le mal que je t'ai fait, pour que je puisse être pardonné par mon Père aux cieux.

Il dévisagea cet homme, dont il avait voulu la mort avec une intensité dévorante. Il allait parler quand le téléphone sonna. Il vit s'afficher le nom d'Unoka, un négociant qui essayait de le convaincre de vendre également de la nourriture pour dindons. Mais il ignora

l'appel. Quand la sonnerie se tut, il dit d'une voix brisée et semée d'ombres :

— À compter de ce jour je te pardonne, Jamike. Mon ami.

Ô Ebubedike, cette clémence fut le début de son retour en grâce. Quand l'âme de l'affligé embrasse l'âme de celui qui l'afflige, la serre dans ses bras engourdis, toutes deux sont à jamais marquées par cette étreinte.

Ô Chukwu, je m'en tiendrai aux faits nécessaires pour expliquer et justifier les actes de mon hôte, et pour arguer que, s'il s'avère qu'il a fait à cette femme autant de mal que je le crains, ce ne serait qu'à son insu et malgré lui. Je dirai donc simplement que mon hôte fut transformé par cette étreinte. Sa guérison, ô Egbunu, avait commencé. La semaine suivante, il s'acheta une voiture avec une partie de l'argent que Jamike lui avait rendu – son argent ! Je ne perdrai pas de temps à prétendre décrire la joie et le soulagement qu'il éprouva à ce début de rédemption. Car quand un homme a longtemps séjourné dans le malheur, il devient aveugle à la vie qui l'entoure comme l'océan entoure une terre rétrécie. Et moi, son chi, j'étais ravi qu'il redevienne un homme de paix, même si une part de son âme restait noire de chagrin. Pour l'heure, cela suffirait.

Cela lui redonna tant de confiance qu'il prit sa nouvelle voiture pour aller avec Jamike voir son ancienne maison, celle que son père lui avait léguée. Quelques jours après avoir reçu l'argent, il s'était décidé à contacter Elochukwu. Ce dernier fut stupéfait d'avoir de ses nouvelles. Et quand il le vit, il fondit en larmes, et dit que, s'il avait su que les choses allaient tourner ainsi, jamais il ne l'aurait encouragé à partir à l'étranger. Mais le problème, répétait-il, c'était qu'il aimait tellement Ndali !

— Je le voyais bien, Nonso. Au point que j'ai pensé que tu ne trouverais jamais le bonheur si tu n'essayais pas d'arranger les choses avec ses parents.

Mon hôte acquiesça. Il n'aurait jamais trouvé le bonheur s'il n'avait pas fait tout son possible pour pouvoir vivre avec elle. Les deux amis essayèrent de joindre l'homme qui avait racheté la propriété, mais en vain. Le numéro de téléphone n'était plus attribué, et l'homme était injoignable.

Le lendemain donc, il se rendit à la ferme avec Jamike, qui avait promis de l'aider dans cette démarche. Mon hôte avait énuméré les trois choses majeures qu'il attendait de Jamike pour l'aider à guérir et à retrouver son intégrité, et pour que son pardon puisse être complet.

— Premièrement, avait-il dit à Jamike, avec qui désormais il parlait constamment dans la langue des anciens, tu dois m'aider à retrouver Ndali. Tu dois me rendre Ndali. Je l'aime, et je ne vis que pour elle.

Tu me l'as enlevée et tu dois me la rendre de tes propres mains. Deuxièmement : tu dois m'aider à récupérer tout ce que j'ai perdu. Ma maison et ma ferme. Je veux récupérer la terre de mon père et y reconstituer mon poulailler. Et tu dois m'y aider. Troisièmement : tu dois m'aider à oublier les choses que ces hommes m'ont fait subir en prison. Je ne sais pas comment tu peux y arriver. Prie pour moi, conseille-moi, assiste-moi... tout ce que tu voudras, tant que j'arrive à ne plus y penser.

Leur première initiative fut de retourner chez le père de Ndali. Il avait expliqué à Jamike qu'il voulait faire parvenir sa lettre à Ndali par l'intermédiaire du planton, et Jamike l'approuvait. Ils s'y rendirent donc un soir, une semaine après leur réconciliation. Il s'avança jusqu'au portail tandis que Jamike restait dans la voiture. Il frappa, plein d'appréhension. La petite porte s'ouvrit sur un autre homme, l'un de ceux avec lesquels il avait fait le larbin à l'anniversaire du père quatre ans plus tôt. À son grand soulagement, il ne parut pas le reconnaître.

— Qu'est-ce que je peux faire pour vous, chef ? demanda l'homme. Vous voulez voir le chef Obialor ?

— Non, non, dit mon hôte, dont le cœur s'emballa à cette idée.

Il regarda autour de lui, leva les yeux vers les deux citernes de plastique noir qui dominaient l'enceinte, puis revint au gardien. Alors il sortit une liasse de billets, vingt mille nairas. Il la lui tendit.

— Eh, chef, c'est quoi, ça ? s'écria l'homme en reculant vivement.

— De l'argent, dit mon hôte d'une voix étranglée.

— Pour quoi faire ?

— Eh bien, euh, je veux que vous, euh...

— Chef, vous voulez que je fasse quelque chose de mal contre mon chef et sa maison ?

— Non, non ! Je veux juste que vous transmettiez cette lettre à Ndali.

— Ah, vous voulez Madame Ndali ?

— Non, je veux lui transmettre une lettre.

— OK, donnez-la-moi. Je vais l'apporter à sa mère et elle la lui donnera à Lagos. Donnez-la-moi.

Ô Chukwu, il lui donna la lettre et l'argent. L'homme le remercia et retourna à l'intérieur. Mais quand il raconta la chose à Jamike, ce dernier dit :

— Et si sa mère ouvre la lettre ? – mon hôte en resta sans voix. Tu as écrit ton nom sur l'enveloppe ?

— Oui ! s'écria-t-il.

— Alors ils vont sûrement l'ouvrir, et peut-être même s'arranger pour qu'elle ne la reçoive pas. Il faut que le gardien te donne son adresse, ou qu'il la lui remette lui-même.

Il courut au portail et demanda à l'homme de lui rendre la lettre.

— Pourquoi, chef ? Vous voulez plus la donner ?

— Non, non, je veux la récupérer. Vous avez son adresse ?

— Son adresse ? À Lagos ?

— Oui, à Lagos.

— Oh non ! Moi je suis juste le gardien.

— Vous savez si elle va venir ici, et quand ?

— Oh non. On me dit pas ce genre de choses.

— Tant pis, merci. Vous pouvez garder l'argent.

Il repartit, déprimé, mais soulagé d'avoir échappé au risque que les parents de Ndali lisent sa lettre. Jamike lui conseilla de ne pas désespérer : il était certain qu'ils finiraient par la retrouver. On était début mars, et elle rentrerait très certainement pour Pâques puisqu'ils étaient de fervents catholiques. Il lui conseillait d'essayer entre-temps de racheter sa maison. Il l'y accompagna donc, et à ce moment je repensai à Tobe, l'homme qui, dans cet étrange pays, avait aidé mon hôte. Ce dernier stationna devant ce qui avait été son jardin et attendit Jamike dans la voiture. Les plantations avaient été arrachées, remplacées par un tas de gravier inutilisé et quelques parpaings. Une brouette renversée gisait sur le gravier, avec un chiffon rouge noué à une poignée. Une énorme pancarte portait l'inscription : ÉCOLE MATERNELLE ET PRIMAIRE DE LA PETITE MISÉRICORDE, PROJET D'AMÉNAGEMENT 110229, UMUAHIA, ÉTAT D'ABIA. Il regarda aux alentours. Et la maison des voisins ? Elle était toujours là ; simplement, ce qu'il crut être une ligne téléphonique s'étirait désormais à côté de leur terrain. Perchés sur le long câble, quelques oiseaux, des moineaux, regardaient le vide de l'horizon.

Pour calmer son angoisse, il se concentra sur l'oiseau en jouet qu'il avait acheté dans une boutique et accroché au rétroviseur. Il se dandinait d'avant en arrière quand la voiture roulait, ce qui lui rappelait une poule qu'il avait baptisée autrefois Chinyere. Il lui tapota le bec et le fit tourner. Il regarda la ficelle s'enrouler en tresse jusqu'à son maximum, tandis que l'oiseau accélérât ses rotations, sous l'effet de la force centrifuge. C'est dans ce jouet, ô Chukwu, qu'il trouvait un sens, comme un désespéré trouve du sens dans n'importe quoi dès lors qu'il le regarde attentivement : un grain de sable, une rivière alanguie, une barque vide ballottée près du rivage. Ou la ficelle tournoyante, telle la main d'un matelot, qui maintenait l'oiseau et orientait sa course. Ce lien entre deux choses, dont, quand l'une se met à bouger, dans un sens ou bien dans l'autre, la seconde bouge aussi.

Il lui semblait attendre depuis près d'une demi-heure, et Jamike n'était toujours pas ressorti. Malgré les vitres baissées, la chaleur était suffocante. La pluie avait cessé depuis une semaine, et les journées

étaient chaudes et humides. Une cloche sonna dans le bâtiment qui avait été sa maison, et des voix d'enfants s'élevèrent en un chœur enthousiaste. Comme poussé par une force invisible, il descendit de voiture et se mit à faire le tour de la haute clôture qui avait été érigée le long de la propriété, et qui ne s'interrompait qu'à l'entrée, près d'un tas de gravier et de parpaings. Il ne restait pas grand-chose de la clôture d'origine installée par sa famille. La nouvelle était essentiellement composée de briques fraîches et brutes grossièrement maintenues par des ligaments de ciment. Des lézards se poursuivaient sur le mur en une chorégraphie rudimentaire. Les poules raffolaient des lézards et, même s'ils étaient bien rapides et glissants pour leur bec, certains coqs parvenaient à en attraper et à les manger. Un jour, une poule blanche avait pourchassé un gecko affaibli qui s'était aventuré dans la cour ; elle l'avait coincé contre la base du mur, s'écaillant le bec au passage. Pendant des jours et même des semaines, il avait gardé la vision de cette poule tenant dans son bec le gecko vivant. Quand elle s'était détournée du mur, le gecko avait dressé sa queue juste entre les yeux de la poule, qui du coup semblait arborer un casque de centurion romain, surmonté de sa crête rouge.

Il s'arrêta derrière l'école ; seule la clôture le séparait de l'ancien emplacement de son poulailler, mais il ne pouvait pas s'approcher davantage. Car à l'endroit où, quelques années plus tôt, des volailles s'assemblaient dans un concert de caquètements, se trouvait à présent un petit groupe d'enfants qui récitaient en chœur un poème. Ce spectacle ouvrit une brèche dans la cuirasse de son esprit, assez large pour qu'y pénétre la flèche de la haine, qui anéantit sans retour le peu de paix qui l'empêchait de s'effondrer. Il en fut brisé, ô Agujiegbe. Il se pencha, la main sur la cuisse, le coude contre le mur, et il pleura.

Quand il émergea de derrière la clôture, son ennemi l'attendait. Cet homme que, depuis plus d'une semaine, il aimait de tout le cœur qui lui restait – la part de lui-même encore capable d'un tel exploit. Car toute une part de son cœur était morte, simple masse de chair dévitalisée à tout jamais. Jamike avait le visage froncé ; et quand il vit mon hôte, sa physionomie s'assombrit encore davantage.

— Ça va, mon frère ?

— Dis-moi juste ce qu'ils t'ont dit, rétorqua mon hôte sans lui accorder un regard.

— OK. La personne qui dirige l'école dit que c'est impossible de changer de terrain. L'homme à qui ils l'ont racheté est parti à Abuja. L'école est très fréquentée, et reconnue par l'État. Le terrain n'est pas négociable. Si ça a pris tout ce temps, c'est parce que j'attendais qu'il sorte d'une réunion. Une longue réunion, mon frère.

Il ne dit pas un mot. Il roula en silence jusqu'à l'appartement. Il échangeait avec la voix de sa conscience, cette créature contrariante

qui occupait son âme, l'autre part de lui-même. Ô Chukwu, chaque fois que chez un hôte la voix de la conscience dialogue avec celle de l'esprit, j'écoute attentivement, car j'ai appris que c'est souvent quand elles se mettent d'accord qu'un homme prend ses meilleures décisions.

— Tu es de nouveau plein de haine, Nonso. Rappelle-toi que cette fois il ne t'a rien fait.

— Tu déraisonnes ! Comment peut-on dire une chose pareille ? Il suffit de regarder le terrain, mon terrain, la maison de mon père !

— Baisse un peu la voix. Calme-toi. L'homme qui murmure trop fort s'entend de loin.

— Ça m'est égal !

— Tu m'as promis de ne plus lui en vouloir. Tu as dit que tu lui avais pardonné. Il t'a demandé si tu voulais être son ami, et tu as dit oui. Puisqu'il t'avait rendu ton argent, tu aurais pu dire non, et il t'aurait laissé tranquille. Tu as même prié son Dieu, tu es allé à l'église avec lui. Et voilà que tu recommences à le haïr. Que tu prévois de lui faire du mal. Regarde ! Sur le plancher de ton imagination, il y a un couteau taché de son sang. Tu crois que c'est bien ? Hein ?

— Tu ne comprends pas tout le mal qu'il m'a fait. Tais-toi ! Tu ne comprends rien à rien !

— Ce n'est pas vrai, Nonso. Ce n'est pas moi mais toi qui es faible, et qui n'arrives pas à comprendre. Qu'est-ce qu'il a fait ? Depuis deux semaines, il t'a aidé, il a fait tout ce que tu lui demandais, comme s'il était ton esclave. Il a tout fait pour toi, il a passé presque tout ce temps avec toi. Combien tu as tiré des 6 500 euros qu'il t'a rendus ? 1,4 million de nairas. Ça fait cent mille de plus que ce qu'il t'avait volé. Et pourtant, lui, il n'a rien. Regarde-le : tu n'as pas vu qu'il porte les mêmes habits tous les jours ? Tu es allé chez lui : c'est un vrai placard. Il n'y a qu'une seule fenêtre, une vieille fenêtre en bois. Parfois, la nuit, il est réveillé par les termites qui rongent les murs. S'il n'était pas réellement transformé, tu crois qu'avec tout cet argent il supporterait de vivre comme un miséreux rien que pour pouvoir réparer ce qu'il a brisé ?

La voix de son esprit ne réagit pas.

— Réponds-moi. Pourquoi tu ne dis plus rien ?

Sans un mot, mais en soupirant, il gara sa voiture dans l'enceinte de son immeuble.

— Je n'ai plus rien à te dire. Trouve la réponse par toi-même, Chinonso. Comme dit le proverbe, compte tes dents avec ta langue ! Tes dents... avec ta langue !

Ce dialogue avec sa conscience parut porter ses fruits, car sa colère semblait avoir diminué quand ils entrèrent dans l'appartement. Pendant que son ennemi attendait au salon, il sortit en marmonnant. Dans la cuisine commune, il sortit un couteau du placard, toujours

hanté par sa vision sanglante ; mais aussitôt il le rangea. Il piétina la terre battue en serrant le poing. « Ma maison, ma maison ! » Il boxa le vide comme si son agresseur était apparu devant lui, puis s'affaissa sur un genou. « Non, dit-il, il est hors de question que je sois le seul à souffrir. Pas question. Et tant pis pour ce qu'en pensent les autres. »

— *Ngwa nu, ka o di zie*, murmura la voix soudain revenue. Fais comme tu veux ; je n'ai plus rien à te dire.

Il regagna l'appartement ; le tourment se lisait sur son visage.

— Qu'est-ce qui t'arrive, mon frère ? demanda Jamike.

Il lui accorda tout juste un regard. Il tira la caisse de Fanta rangée sous le lit et en sortit deux bouteilles.

— Je vais nous préparer à boire. Attends ici.

Il passa dans la cuisine et posa les bouteilles sur la table, puis il ferma la porte. Il décapsula une bouteille, versa une partie du contenu dans un seau vide posé au sol, et ouvrit sa braguette. En maintenant la bouteille au-dessus du seau, il urina dedans jusqu'à ce qu'elle déborde d'écume. Il termina de pisser dans le seau. Puis il reboucha la bouteille et, un doigt fermement posé sur la capsule, il la secoua pour obtenir un mélange homogène. Puis il la reposa sur la table à côté de l'autre.

Ô Egbunu, avant même qu'il accomplisse son geste j'étais horrifié, car j'avais lu son intention dans son cœur, mais je ne pouvais rien faire. J'ai appris que la voix la plus persuasive qu'un homme peut écouter avant d'agir est celle de sa conscience. Si elle ne suffit pas à le convaincre, même l'assemblée de tous ses ancêtres montés dans l'Alandiichie ne saurait le fléchir. Car sa conscience est ta voix, ô Chukwu : la voix de Dieu dans le cœur de l'homme. La voix de son chi, de son semblable, d'un agwu ou même d'un ancêtre n'est rien comparée à celle de sa conscience.

Quand il sortit pour vider le seau dans la rigole derrière la cuisine, il songea que la bouteille risquait de sentir l'urine. Il alla donc la rincer dans l'évier en la maintenant soigneusement fermée. Puis il l'essuya avec un torchon et l'emporta au salon. Il la posa en plein milieu de la table et dit à son ennemi : « Tiens, bois. » Et l'homme à qui il offrait à boire prit la bouteille, le remercia et but. Cet homme tant haï but avec une légère grimace, puis un air stupéfait. Mon hôte le regarda boire sans un mot. Il vida la bouteille. Puis il la posa à ses pieds et dit à l'homme qui le haïssait : « Merci, mon frère. »

Ô Ijango-ijango, cette nuit-là, le chi de Jamike entra par le plafond comme par une déchirure dans le voile du temps et se projeta dans la pièce.

— Ô fils de la lumière de l'aube, me dit-il, mon hôte a suffisamment expié ses actes.

Mais moi, ô Chukwu, j'étais fort contrarié. Je lui expliquai toute

l'ampleur des souffrances de mon hôte, et mon incapacité à l'en préserver. Je lui racontai que je l'avais cherché, que je m'étais enquis de lui à la caverne de Ngodo, en vain. Le chi m'écouta avec un silence et une sobriété qui m'impressionnèrent.

— Les glorieux anciens disent que, lorsqu'un enfant qui ne reconnaît pas sa droite de sa gauche dit un mensonge dévastateur, il peut être pardonné par les vivants comme par les morts. Mais lorsqu'un adulte profère un tel mensonge, même ses ancêtres le maudissent. Ton hôte n'a que ce qu'il mérite.

— Les glorieux anciens disent qu'une vieille femme est souvent mal à l'aise quand elle entend un proverbe qui parle d'os desséchés. Je suis coupable de tout ce que tu dis. Mais je te demande de songer qu'un homme qui veut briser les os de ceux qui lui font le moindre affront ne tardera pas à se retrouver infirme.

Sur ces mots, il m'adjura de retenir mon hôte. Je ne relaterai pas tout ce qu'il me dit, mais je soulignerai qu'il mettait en valeur la transformation morale de son hôte et m'assurait de son repentir. Mais il dit autre chose encore qui m'émut : Jamike n'était pas au départ quelqu'un de mauvais. C'étaient les autres qui l'avaient rendu ainsi, y compris mon hôte. Son chi mentionna l'incident que Nonso lui-même s'était rappelé à Chypre : à l'école primaire, avec ses amis, il avait plusieurs fois raillé et humilié Jamike en le traitant de Nwaagbo à cause de ses seins. C'étaient de tels incidents, disait le chi, qui l'avait poussé à vouloir manipuler les autres afin de s'affirmer, en espérant ainsi trouver la guérison. Je le crus, et décidai de me faire encore plus persuasif auprès de mon hôte pour qu'il pardonne à Jamike.

Ô Oseburuwa, si un homme s'attarde trop longtemps sur le champ de bataille de la vengeance, il risque de marcher sur quelque épée rouillée et de se blesser. Car ce terrain est jonché de débris, et on ne sait jamais ce qu'on va y trouver. De fait, je dois dire que mon hôte s'y meurtrit les pieds en trébuchant sur quelque chose. Il eut honte de ce qu'il avait fait à Jamike. Il était convaincu que Jamike avait compris ce que contenait la bouteille, mais qu'il l'avait bue quand même. Pourquoi ? Il n'aurait su le dire. Par peur ? Par soumission ? Cela le troublait beaucoup qu'un homme puisse, en connaissance de cause, boire l'urine d'un autre homme, quoi qu'il ait pu lui faire. Il décida de ne pas aller plus loin dans sa vengeance. Le geste de Jamike était un acte suprême d'expiation, qui suffisait à compenser la perte de la femme qu'il aimait, de la maison de son père, le pénis qui l'avait violé. Il se jura de ne plus jamais lever le petit doigt contre Jamike.

Plutôt que de lui faire du mal, il décida de ne plus le voir. Ô Agujiegbe, si, par exemple, il se rappelait l'épisode de la prison, la bagarre chez Fiona ou toute autre scène qui ranimait sa rage

meurtrière, et que Jamike n'était pas dans les parages, il laisserait libre cours à sa colère jusqu'à ce qu'elle le quitte. Il pouvait hurler, frapper les murs ou les meubles, menacer de se faire du mal, mais au moins il ne pourrait plus lever la main sur un homme contrit, sincèrement désolé de ce qu'il avait fait, un homme métamorphosé, qui lui avait rendu ce qu'il lui avait volé.

Quand il annonça à Jamike qu'il ne voulait plus le voir, il ne lui en donna pas les raisons. Il ne voulait plus, un point c'est tout.

— Je respecte ton désir, répondit l'autre, visiblement bouleversé. Mais, mon frère, fils du Dieu vivant, je veux être ton ami. Tu vas me manquer. Mais je ne ferai rien contre ta volonté. Crois-moi. Plus jamais je ne viendrai chez toi ni dans ta boutique. Conformément à ta demande, je ne t'appellerai pas, sauf en cas d'urgence. Et encore, dans ce cas je t'enverrai d'abord un SMS, c'est promis. Mais, oh mon frère, Chinonso-Solomon, mon ami de cœur, je prierai pour toi. Je prierai pour toi. Mais je ferai ce que tu me demandes. Oui, en vérité, je ne chercherai plus ta compagnie ! Je ne frapperai plus à ta porte ! Dieu te bénisse, mon frère, Dieu te bénisse !

Et voilà : une protestation, une exclamation, un assentiment, une prière, une lamentation, une objection, une supplication, puis une autre, encore une protestation, une supplication, un assentiment, et enfin la soumission. Et il ne le contacta plus. Pendant près de trois semaines, ô Egbunu, mon hôte vécut tout seul, amendé, exalté par son renoncement. Il en vint à comprendre combien sa vie avait été transformée par la présence de cet homme que désormais il appelait souvent par son surnom : HDD, pour Homme de Dieu, un homme si différent de celui qu'il avait été que mon hôte se demandait parfois si cette incarnation antérieure avait vraiment existé. Même sa façon de parler avait changé : Jamike ne l'appelait plus par son surnom d'enfance Bobo Solo, ne disait plus « mon pote ». Si mon hôte n'avait pas été directement témoin et victime des exactions de l'ancien Jamike, il n'y aurait jamais cru.

Cette amitié lui manquait, et il fut plusieurs fois tenté de rompre l'embargo au cours de la troisième semaine, quand il tomba malade. Ô Oseburuwa, son corps avait été terrassé par un mal inconnu. L'homme malade commence par éprouver une sensation inhabituelle. À mesure que la douleur se répand dans le corps, et que le glas de la fièvre résonne dans le crâne, des émotions surgissent, à commencer par une nervosité insolite. Tout rend nerveux le malade : le moment présent, son évolution, et enfin la vie elle-même. Alors une forme d'angoisse met peu à peu sa machinerie en marche. La journée a-t-elle commencé ? Va-t-elle empirer ? Le monde va-t-il continuer sans moi ? Jusqu'à quand, jusqu'à quel point, jusqu'à quels extrêmes la maladie va-t-elle persister ? L'homme est submergé d'angoisse. Mais il n'y a

pas que cela. Vient la stupéfaction de voir la maladie prendre possession de son corps, dicter quelles parties du corps il faut lui céder, et comment il faut lui complaire pour espérer guérir. Mais le plus grave, c'est comment la maladie instille chez le malade la conviction qu'il en est lui-même la cause. Il a bien dû faire quelque chose pour que la fièvre tourmente ainsi son crâne. S'il tousse ou éternue, ce doit être parce qu'il est sorti sous la pluie. S'il a la diarrhée, ce doit être à cause de ce qu'il a mangé la veille. Alors la maladie devient le serpent silencieux qui, délogé de sa paisible demeure, en conçoit rage et rancœur, et qui inflige ainsi sa vengeance légitime.

Au quatrième jour de marché de la troisième semaine, ce jour que le Blanc appelle jeudi, mon hôte convalescent était installé dans sa chambre quand le téléphone sonna. Ô Ijango-ijango, il était occupé à nettoyer un seau où il comptait stocker du grain à sa boutique. Il prit le téléphone et vit que c'était Jamike. Il ignore l'appel, craignant de ne pas lui avoir pleinement pardonné : s'il le voyait, la rage risquait de le subjuguier, et de lui faire faire des choses qu'il aurait regrettées. Il continua donc à racler la bouillie séchée sur les parois du seau en sifflotant la jolie chanson que Ndali lui avait apprise. Jamike rappela, rappela encore, et enfin envoya un SMS : Décroche mon frère. G 1 bonne nouvelle ! Louange à Dieu !

Son cœur s'emballa. Il s'assit sur le lit et rappela.

— Bonjour, mon frère Solomon, dit Jamike d'une voix fébrile. Je l'ai retrouvée !

Il bondit.

— Quoi ? Quoi ? – mais l'autre ne parut pas l'entendre.

— Louange à Dieu, mon frère, répétait Jamike. Je l'ai retrouvée !

— Mais enfin, HDD ? T'as retrouvé qui ? T'as retrouvé quoi ?

— Mais qui veux-tu que ça soit, mon frère ? Celle que tu cherches ! Ndali !

Il regarda le téléphone, frappé de mutisme. Elle était revenue, cette force qui prive de mots et réduit au silence, le plus gratuit de tous les cadeaux faits à l'homme. D'un pas assuré, elle était revenue, comme elle revient toujours.

— Je ne saurais assez remercier Dieu, *nwannem*, mon frère. En vérité, Dieu est Dieu. Il m'aide à tenir mes promesses envers toi, à accomplir ta liste de vœux. Tu vas enfin connaître la paix que je connais. Tu vas enfin obtenir le pardon de celle qui doit te pardonner, et à ton tour tu accorderas ce pardon. Et alors tu seras guéri.

Alors, oui, il serait guéri.

— Où est-elle ? – c'est tout ce qu'il parvint à dire.

— Je l'ai vue dans Cameroon Street. Tu vois la nouvelle pharmacie et le labo qu'ils ont construits ? Avec deux étages ?

Oui, il voyait.

— C'est là. La pharmacie est à elle, et c'est pour l'ouvrir qu'elle est revenue. Voilà la réponse à nos prières, frère Solomon !

Jamike poursuivit, remerciant l'*alusi* du Blanc, citant Isaïe, l'épître de Jacques, les épîtres aux Corinthiens et aux Romains, tandis que le firmament des pensées de mon hôte se constellait de feu. Il dit à son ami de le laisser se remettre un peu et de le rappeler plus tard, et Jamike obéit. Il posa le téléphone, exalté par cette révélation. Un grand silence descendit sur lui, si puissant qu'il n'entendait pas le moindre souffle. Mais ce silence était trompeur, car il savait qu'au même instant une armée était en marche, dont le pas cadencé faisait trembler la terre. Et bientôt cette légion serait là : ces myriades de pensées, de rêves, de souvenirs, de visions d'Elle, innombrables et infiniment déployées sur le visage ridé du temps. Alors il s'allongea pour simplement l'attendre, aussi immobile qu'une poule raidie par la mort.

L'oubli

Ô Mmalitenaogwugwu, les anciens disent que, si on garde un secret trop longtemps, même les sourds finiront par l'entendre. Et les plus sages d'entre eux, les dibias, qui ne sont inférieurs qu'à toi, ô Chukwu, disent une chose non moins vraie : si un homme désire vraiment une chose, fût-elle fuyante, et que ses pieds ne l'entravent pas dans sa quête, il finira par l'obtenir. Bien des fois j'ai vu cela.

Les pieds de mon hôte poursuivaient cet objet glorieux et fuyant qui, depuis près de cinq ans, avait rompu le cordon qui le rattachait à son cœur. Et ce soir-là, une heure environ après que Jamike eut couru jusqu'à chez lui, il fut certain de l'avoir retrouvé.

— Alors c'est vrai ? C'est bien elle que tu as vue ?

— Oui, c'est la vérité, mon frère. Pourquoi donc je te mentirais ? Souviens-toi que je t'ai promis de faire tout mon possible pour que tu retrouves tout ce que tu as perdu. Tout. Tu sais, mon frère, un jour, il m'est venu à l'idée de regarder sur Facebook. À cause de mon passé, j'avais fermé mon compte. J'ai décidé de le réactiver.

— C'est un e-mail ?

— Non. C'est Facebook. Je te montrerai quand on ira au cybercafé. En tout cas, je l'ai cherchée et, ô *miracle*, je l'ai trouvée !

— Ah, c'est donc comme ça !

— Oui, Solomon, mon frère. Ndali Obialor. J'ai vu son visage : un très beau visage, au teint clair. Sur la photo, elle a un tissu noir sur la tête. Je lui ai envoyé une invitation à devenir amis et elle vient d'accepter.

Et il tapa dans ses mains. Mon hôte, qui n'était pas sûr de comprendre ce qu'il racontait, hocha la tête et dit :

— Continue.

— Aussitôt, au cybercafé, je suis allé sur sa page et j'ai vu qu'elle avait posté une photo de la nouvelle pharmacie de Cameroon Street, près du grand supermarché.

— Alors c'est vrai ? reprit mon hôte comme si Jamike n'avait rien

dit. C'est vrai que tu l'as retrouvée ?

— Oui, c'est vrai, Solomon. Je l'ai vue. C'est bien elle que j'ai vue. La femme que tu m'avais montrée sur la photo, en cachant le bas.

— C'est pas juste quelqu'un qui lui ressemble ?

— Non, aucun risque. En sortant du cybercafé, je suis allé à la pharmacie et j'ai posé la question à une employée. Et elle m'a dit qu'il s'agissait bien de Ndali.

— Tu es sûr que c'est bien elle ? Attends, je vais te montrer encore la photo... Tiens, regarde, j'ai caché ses seins. Regarde son visage, regarde-le bien.

— J'ai déjà regardé, mon frère.

— Et tu es sûr que c'est bien elle que tu as vue ?

— Oh oui, c'est bien elle.

— Le même nez ? Regarde, Jamike, regarde bien : est-ce qu'elle a les mêmes yeux ?

— Mais bien sûr que oui. Pourquoi je te mentirais, mon frère ?

— Alors ça doit être elle, dit-il, résigné.

Ô Ijango-ijango, pendant deux jours ils eurent cette discussion dans son appartement. Et à la fin de chaque échange, mon hôte faisait les cent pas, le cœur battant d'exaltation. Il s'arrêtait, se penchait brièvement, scrutait le visage du monde, fermait les yeux, et secouait la tête, mécontent de ce qu'il voyait. Il était toujours malade, et son esprit était amoindri au sein de sa chair. Et il en avait trop entendu. Ce trop suffisait à terrasser un homme. C'était trop de savoir que Ndali était à Umuahia. C'était trop de savoir qu'il devait aller la trouver.

— Je ne comprends pas ce qui t'arrive, mon frère, lui dit un soir Jamike. Ça fait des années que tu brûles du désir de revoir cette femme, que tu ne vis que pour ça. Et maintenant tu fermes la porte à cette possibilité ? Tu ne veux pas la voir ?

Ils s'étaient installés sur des tabourets devant chez Jamike, pour profiter de la fraîcheur du dehors. Le voisinage était silencieux, hormis la rumeur de la radio dans un appartement et le bruit des grillons.

— Tu n'as pas à comprendre. Comme disent les anciens, l'homme qui tire le vin de palme ne raconte pas tout ce qu'il voit sur le palmier.

— C'est vrai, mais ils disent aussi autre chose : la branche de palétuvier aura beau séjourner dans l'eau, elle ne deviendra jamais un crocodile.

Ô Agbatta-Alumalu, Jamike avait raison. Mon hôte était perdu. Il avait tant attendu ce moment. Et maintenant que le moment était là, c'était comme s'il constatait qu'il n'avait ni la force ni le pouvoir de l'affronter. Il ne réagit donc pas aux sages paroles de son ami. Il passa le cure-dents autour de ses incisives et recracha par terre des bouts de viande.

— Je sais ce que tu ressens, reprit Jamike. Tu as peur, mon frère. Tu

as peur de ce que tu risques d'apprendre sur elle – il secoua la tête. Tu as peur d'apprendre que tu as tout gâché pour l'amour d'une femme qui ne pourra plus jamais être à toi.

Mon hôte leva les yeux vers lui. À cet instant, il était fou de rage. Mais il combattit cette fureur.

— Je sais bien que tout est de ma faute. Mais je t'en prie, mon frère, il faut que tu la revoies, quoi qu'il arrive. C'est le seul moyen que tu as de guérir, de refaire ta vie et de trouver une autre femme – Jamike déplaça son tabouret pour être bien en face de lui et, comme s'il craignait de n'avoir pas été compris, il passa brièvement à la langue du Blanc : C'est le seul moyen.

Mon hôte le dévisagea. L'idée même d'une autre femme lui était douloureuse.

— Laisse-moi au moins lui transmettre ta lettre. Je peux aussi tout lui raconter – ce que j'ai fait, ce que tu as fait – et lui demander son pardon. C'est le seul moyen. Il faut que tu t'en rendes compte.

— Et si je découvre qu'elle est mariée et qu'elle ne m'aime plus ? Est-ce que ça ne serait pas pire que de ne pas savoir ? En fait, ça ne me plaît pas qu'elle soit revenue. Il aurait mieux valu qu'elle ne revienne pas.

— Pourquoi, frère Solomon ?

— Parce que... – il s'interrompt pour laisser sa pensée se préciser. Parce que je ne pourrai pas tolérer de la perdre – puis, comme en post-scriptum, profitant du silence perplexe de son ami, il ajouta : Après tout ce que j'ai souffert pour elle.

De tout ce qu'ils se dirent ce soir-là, ce sont ces mots qui se gravèrent dans son esprit quand il rentra chez lui et s'allongea sur son lit, qui gardait l'odeur paludique de ses jours de maladie. Ô Chukwu, en tous mes cycles d'existence, j'ai appris que, même si on a réfléchi mille fois à une chose, la réentendre lui confère des nuances nouvelles, assez puissantes pour lui donner un air neuf. Bien des fois j'ai vu cela. Durant toutes ces années, jamais il n'avait envisagé les choses en ces termes, qui le frappaient à présent comme une révélation : tout ce qu'il avait subi, c'était à cause d'elle. Il reconsidéra son histoire, dans sa chronologie déclinante, l'histoire d'un flétrissement : il était en deuil de son père quand il l'avait rencontrée sur le pont. Et à partir de là, sa vie avait pris peu à peu la forme d'une chute. C'était pour elle qu'il avait vendu tout ce qu'il possédait, qu'il était parti à Chypre, qu'il avait fini en prison.

Vers minuit, il veillait encore, écrasé par son fardeau de pensées. Il songeait que, sans elle, rien de tout cela ne serait arrivé.

— Ça n'a pas d'importance, dit-il à voix haute.

Ndali n'avait pas d'autre choix que de revenir à lui. Il détendit sa poitrine enflée pour pouvoir mieux respirer.

— J'ai payé assez lourd pour lamériter ! Et personne, je répète : personne ne pourra me l'enlever !

Il irait la trouver dès le matin. Rien ne l'arrêterait. Il prit son téléphone pour envoyer un SMS à son ami, puis s'affala sur le lit, pantelant, épuisé par sa décision.

Ô Ikediora, les valeureux anciens étaient particulièrement intuitifs quand ils disaient qu'on devient souvent le chi d'autrui. C'est la vérité. Bien des fois j'ai vu cela. Il arrive qu'un homme coure un grave danger, sans que son chi puisse rien faire pour l'aider. Et puis il rencontre quelqu'un qui, conscient du danger, l'en avertit et lui sauve la vie. Un jour, à la caverne de Ngodo, j'ai rencontré un chi qui pérorait amèrement sur le mal qui règne sur la terre et l'indignité des humains. Il y avait beaucoup d'esprits protecteurs dans la caverne, pour la plupart silencieux ; ils étaient allongés dans un coin de la grande crypte de granit, ou se baignaient à l'étang, ou échangeaient à voix basse. Mais celui-ci, furieux, racontait à qui voulait l'entendre que son hôte défunt avait prévenu un homme qu'on voulait le tuer. Et plus tard, celui-là même qu'il avait sauvé avait envoyé des gens l'assassiner. Oh, l'homme est plus répugnant que les vers nécrophages ! Oh, l'homme est plus terrible qu'un chant funèbre ! Je ne veux plus retourner sur la terre des hommes ! C'était très troublant de voir cet ange rebelle proférer de tels blasphèmes. J'appris plus tard par un autre chi que, comme cet ange refusait de retourner sur terre, tu l'avais maudit et transformé en esprit mauvais, en *ajoonmuo*. Et à présent il rampe sans fin à travers tout le Benmuo, avec ses trois têtes et son torse de bête immonde. Mais ce que Jamike avait fait pour mon hôte allait totalement à l'encontre de ce que décrivait ce rebelle. Car Jamike était devenu un second chi pour mon hôte, en le menant à l'objet de sa si longue et si ardente quête.

Ils partirent donc à la rencontre de Ndali. Mon hôte, dont le cœur n'était qu'une jarre d'appréhension, portait une casquette et dissimulait son visage derrière des lunettes noires. À leur arrivée, il découvrit que la pharmacie se trouvait dans l'immeuble neuf niché entre l'église anglicane Saint-Paul et la nouvelle agence MTN. L'immeuble de deux étages arborait l'enseigne PHARMACIE-LABORATOIRE DE L'ESPOIR, dont les lettres se détachaient sur l'effigie d'une femme blanche en blouse blanche penchée sur un microscope. Devant l'enceinte se dressait un tas de sable et de gravier, vestige du chantier. Il se gara le long du trottoir d'en face, devant un salon de coiffure pour hommes qui déversait une musique assourdissante, mêlée au vrombissement constant du groupe électrogène.

— Tu as peur, mon frère, dit Jamike en secouant la tête. Tu l'aimes vraiment, cette femme.

Il le regarda sans répondre. Il savait que son comportement était irrationnel, mais lui-même ne pouvait l'expliquer. Quelque chose en lui l'empêchait de renouer avec l'objet de sa quête.

— Il est dit dans la Bible : *Que votre cœur ne se trouble point. Déchargez-vous sur Lui de tous vos soucis, car Lui-même prend soin de vous.* Croiras-tu Dieu s'Il te dit qu'il est possible qu'elle t'aime encore et qu'elle soit restée célibataire ?

Mon hôte dévisagea son ami, décontenancé par son passage à la langue du Blanc, qu'il employait toujours quand il citait la Bible. Effarouché par cette possibilité, il ferma les yeux.

— Oui, j'y crois.

— Alors on y va. Ne crains rien.

Il hocha la tête.

— *O di nma.*

Il descendit de la voiture, le cœur noué. La rue était très fréquentée. Il y avait des commerces partout. Une boutique de chausseur, avec des chaussures suspendues à l'auvent, attachées ensemble comme les perles d'un collier. Un magasin qui vendait des casseroles et des ustensiles de cuisine : MARMYTERIE DES MAINS DE DIEU. Il tenta de fixer ses pensées sur les gens, les rues si différentes de celles de Chypre. Jamike marchait devant lui en boitillant à cause d'un orteil blessé. Quand ils voulurent traverser la rue, mon hôte baissa sa visière et rajusta ses lunettes pour cacher son visage. Un taxi les klaxonna, considérant qu'ils s'engageaient imprudemment sur la chaussée. Jamike franchit d'un bond le caniveau jonché d'ordures le long du trottoir de la pharmacie. Si à cet instant Ndali regardait par l'une des vitrines flambant neuves, elle avait très bien pu les apercevoir. Mon hôte enfonça sa casquette et agrippa le bras de Jamike.

— Je peux pas. Je peux pas entrer.

— Mais pourquoi ?

Il rajusta encore son camouflage.

— Mais qu'est-ce que tu fais ?

— J'ai tellement changé, chuchota-t-il. Regarde ma tête. Regarde la grosse cicatrice. Regarde ma bouche : il me manque trois dents, et j'ai une longue balafre à la mâchoire, là où on m'a recousu. Et ma lèvre du haut qui ne désenfle pas. Je suis devenu trop laid, Jamike, je ressemble à un babouin. Je veux cacher tout ça.

Son ami voulut répondre, mais il resserra son emprise.

— Elle va pas me reconnaître. Aucune chance.

— Mais, mon frère, je ne suis pas d'accord, dit Jamike, non sans une certaine agitation.

Il regarda la pharmacie, puis son ami.

— Et pourquoi ? Comment elle pourrait me reconnaître avec la tête que j'ai ?

— Mais non, mon frère. Elle ne va pas cesser de t'aimer juste à cause de tes blessures.

— Tu en es sûr ?

— Mais oui ! Ça ne marche pas comme ça, l'amour !

— Alors tu crois que je lui plairai encore et qu'elle voudra de moi, malgré ma tête ?

— Mais oui ! Il faut juste qu'elle comprenne pourquoi tu avais disparu.

Il était nerveux, regardait tout autour de lui en parlant. Ô Egbunu, tel était mon hôte : un homme qui, terrifié par l'incertitude, se précipite souvent vers une défaite intime. Et quand elle survient, quand son esprit est terrassé et jeté à terre comme un lutteur, cette défaite morale se manifeste aussi sur le plan physique. C'est là chose étrange, mais bien des fois j'ai vu cela.

Jamike s'épongea le front et voulut ajouter quelque chose, mais il s'interrompit brusquement et tapota l'épaule de mon hôte pour attirer son attention sur la pharmacie.

Il est difficile de décrire cet instant : l'instant où mon hôte, qui avait tant souffert, contempla la femme pour laquelle il aurait été prêt à tout subir encore. Elle venait de sortir du laboratoire. Elle paraissait légèrement changée, plus plantureuse que la femme si mince dont il avait gardé l'image en tête toutes ces années. Elle portait une longue blouse blanche qui lui rappela l'infirmière de Chypre. Un stylo dépassait de sa poche de poitrine, et par le col ouvert on apercevait un collier qui lui ornait la gorge. Il la regardait, pétrifié, inventoriait chaque détail. Elle parlait à une femme avec deux enfants, l'un harnaché dans son dos, l'autre qui tendait la main vers Ndali puis la retirait. Elle s'interrompait pour la saisir, mais toujours l'enfant la retirait dans un éclat de rire et pivotait vers sa mère.

— Je t'avais bien dit que c'était elle, dit Jamike quand l'autre femme tourna les talons pour se faufiler entre les voitures en stationnement, tandis que Ndali rentrait dans la pharmacie.

— C'est bien vrai, dit mon hôte. C'est bien elle – son cœur battait à présent sur un rythme de *highlife*. C'est bien vrai, Jamike, c'est elle !

Et c'était bien elle, ô Egbunu. Ndali : la femme dont la chi m'avait rejeté quand j'étais allé la supplier en faveur de mon hôte. Et je me dis soudain ce que je n'avais pas envisagé toutes ces années : sa chi avait très bien pu mettre à exécution sa menace de séparer à jamais nos hôtes.

— Allez, on y va. Je ne repartirai pas sans l'avoir vue, mon frère. Je veux que tu guérisses, que tu ailles bien, et que tu sois emplí de la joie de l'Esprit saint. Tu dois le faire. Tu dois avoir ce courage. Sinon, j'irai la voir tout seul. Et je lui parlerai pour toi.

— Attends ! Oh mon Dieu, Jamike !

Il le retint et vit dans ses yeux quelque chose qui lui donna de l'espoir.

— D'accord, je viens. Mais attends, on va faire ça progressivement. Là, je peux juste la regarder. Et puis, une autre fois, je lui parlerai, hein ?

Jamike accueillit cette suggestion avec un sourire entendu, un sourire en coin qui tirait son front vers le bas.

— Bon, d'accord. On y va, mon frère.

Il s'avança d'un pas tremblant, ralenti par l'ampleur de son appréhension. Enfin, Jamike en tête, ils entrèrent dans la pharmacie. Elle était spacieuse, et inondée de lumière par les nombreuses vitrines. Au plafond, des ventilateurs bruyants offraient un semblant d'aération. Il s'assit prestement sur l'une des six chaises en plastique face au grand comptoir de bois qui dissimulait à moitié les pharmaciennes. C'est sur ce comptoir qu'il fixa son regard après avoir échangé des salutations chuchotées avec son voisin, qui agitait les jambes sur son siège.

Ndali s'occupait d'un client. Et derrière la voix de sa collègue qui leur criait : « Personne suivante ! », il entendit la sienne.

Jamike ne réagit pas tout de suite ; il resta debout près de lui, les yeux sur le comptoir. Mon hôte lui fit signe et il se pencha pour l'entendre.

— Tu sais... tu sais... je suis juste venu la regarder, murmura-t-il à l'oreille de Jamike.

Son ami sourit, mal à l'aise, et fit signe à la pharmacienne de patienter.

— Tu n'as qu'à lui dire que j'ai besoin d'un médicament contre le paludisme.

Jamike hocha la tête.

Il regardait Ndali à distance, la casquette enfoncée sur son crâne, les yeux dissimulés derrière ses lunettes noires. Elle lui paraissait plus belle que jamais. Quel âge avait-elle à présent ? Vingt-sept ans ? Vingt-neuf ? Trente ? Il n'arrivait pas à se rappeler sa date de naissance. En tout cas, elle avait l'air d'une femme à la fleur de l'âge. Elle avait les cheveux lisses et permanentés qui lui tombaient en cascade mélodieuse sur les épaules. Chaque partie de son corps semblait avoir changé, jusqu'à la forme même de son visage. Elle avait les lèvres plus charnues, teintées d'un rose plus sombre que dans son souvenir. Ce matin-là, il avait contemplé pendant des heures des images d'elle, des images qui lui procuraient à présent un plaisir grandissant. Mais le visage qu'il voyait était légèrement changé. Pour la décrire, il aurait dit qu'elle avait été renvoyée à son créateur pour une remise à neuf, et qu'elle en était ressortie plus belle encore.

La collègue rangeait les médicaments dans un petit sac en plastique

quand Ndali ouvrit le portillon et émergea de derrière le comptoir. Ses seins lui parurent plus opulents, même s'il avait du mal à les distinguer pleinement sous la blouse. Il eut l'occasion de voir son postérieur, presque inchangé, qu'il fixa de tous ses pouvoirs de concentration jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans un bureau dont la porte, qui se referma derrière elle, portait l'inscription NDALI ENOKA, DR EN PHARMACIE. Elle ne reparut pas. La collègue donna les médicaments à Jamike, et ils repartirent.

Ô Agujiegbe, lorsqu'un homme nourrit de grandes et ambitieuses attentes, et que ces attentes sont enfin confrontées au réel, le résultat le plonge souvent dans la confusion. Imaginons un homme qui a dit à ses amis : « Écoutez, mon frère est parti à la ville et il a une grande maison. C'est devenu un homme riche. » Et voilà qu'en arrivant à la ville il découvre que son frère n'est qu'un pauvre balayeur qui a du mal à joindre les deux bouts. Eh bien, malgré ce démenti, ses attentes étaient si grandes, et il les a nourries si longtemps, qu'il va d'abord mettre en doute la réalité tangible, la vérité incontestable, si ébranlé qu'il soit. Bien des fois j'ai vu cela. Tel était le cas de mon hôte. La réalité du mariage de Ndali, attestée par son changement de nom et par l'alliance que Jamike était sûr d'avoir vue à sa main gauche, le plongeait dans la confusion. Ce mariage éteignait toute lumière dans son monde, et le plongeait dans un univers de ténèbres absolues. Il s'attarda à l'entrée de l'église de Jamike, tellement secoué que les battements de son cœur lui faisaient l'effet de coups de fouet.

— Je suis convaincu qu'elle m'aime encore, malgré tout.

— Ô mon frère, je te comprends, dit Jamike, dans la langue du Blanc, comme toujours avant ou après l'office religieux, comme si la langue des anciens était trop impie pour ces lieux consacrés.

— S'il te plaît, parle-moi en igbo, c'est une affaire sérieuse, rétorqua mon hôte dans la langue des glorieux anciens.

— Excuse-moi, *Nnam, sorry*. Je suis désolé. Mais les choses sont ce qu'elles sont. Comme je te l'ai dit, maintenant, tu n'as plus qu'à lui remettre la lettre. À la lui mettre entre les mains. C'est tout. Après, tu pourras partir, et Dieu verra que tu as accompli ta part.

Il secoua la tête, non parce qu'il était convaincu, mais parce que Jamike ne comprenait pas tout. Mais il voulait que Jamike aille à son office et le laisse méditer tranquille, alors il dit :

— Je comprends. Je vais t'attendre ici.

Jamike entra rejoindre les deux personnes avec lesquelles il organisait l'événement évangélique du soir : la projection d'un film sur Jésuskri. Mon hôte s'assit sur un bloc de béton esseulé, vestige de la construction de l'église un an plus tôt. La brise vagabonde faisait claquer la bannière, un tissu fixé à deux poteaux de bois ancrés dans

le sol. Il contempla la rue embouteillée, où des hommes aux bras chargés disputaient l'espace aux voitures et aux brouettes. Et tout en regardant, il repensait à toutes les choses qu'il avait vues, et à toutes celles qui lui étaient restées cachées. Est-ce qu'elle avait des enfants ? Depuis combien de temps était-elle mariée ? Un jour, un an ? S'était-elle mariée le mois, voire la semaine où il était rentré au Nigeria, complètement brisé ? Pourquoi pas le même jour, conformément à l'ironie amère qui régissait sa vie ? Cette idée s'embrasa : lui descendant sur le tarmac de l'aéroport déglingué d'Abuja, elle montant vers l'autel avec son fiancé. Il imaginait le prêtre regardant les mariés, leur demandant s'ils resteraient ensemble pour le meilleur et pour le pire, jusqu'à ce que la mort les sépare. Au même instant, la coquille vide de l'homme qu'il avait été s'effondrait aux pieds de son oncle qui l'attendait dans l'aérogare.

Il médita ce qu'il avait vu : Ndali, bien vivante, en bonne santé, plus belle que jamais. Si Jamike n'avait pas fait irruption dans sa vie, catapulté par un ennemi invisible pour le broyer, il l'aurait épousée. Ils auraient continué à vivre à la ferme, dans la compagnie des oiseaux ; le matin, éveillés à l'aube par le chant des coqs et l'orchestre des créatures ailées, ils auraient récolté les œufs. Il aurait débordé de joie. Mais il avait été spolié de tout cela. Tandis que les moustiques bourdonnaient autour de lui, et que les voix de l'église lui parvenaient en murmures, la colère enfla en lui.

Il se leva d'un bond et se mit en quête d'une arme. Il trouva un bâton par terre, près du générateur, et le ramassa. Il se dirigea vers l'église comme un dément, et il avait presque atteint la porte lorsqu'il se figea. Ô Egbunu, c'était sa conscience qui réagissait, et un flot de lumière vint percer les ténèbres soudaines où avait basculé son esprit. Il lâcha le bâton et se rassit. Il se prit la tête entre les mains en grinçant des dents. Quelques instants plus tard, alors qu'il s'autorisait à se calmer, il sentit quelque chose passer sur sa joue. C'était une fourmi qui avait grimpé du bâton sur sa main, et de là jusqu'à son visage. Il se gifla pour la chasser.

— Mon frère, mon frère, qu'est-ce qui t'arrive ? lui cria alors Jamike depuis le seuil.

Il se releva.

— Je vais rentrer chez moi. Je veux être seul.

— Oh, frère Solomon ! Je veux vraiment que tu voies ce film, *La Passion du Christ*. Il va te toucher jusqu'au cœur. Jusqu'à l'âme.

Il voulut répondre, expliquer à cet homme qu'un instant plus tôt il était rempli de haine envers lui. Mais il se retint, désarmé comme toujours par l'expression de Jamike.

— OK, je vais regarder, se surprit-il à dire.

— Gloire à Dieu !

Il s'assit au fond de l'église, le cœur en éclats, tandis que Jamike et les paroissiens installaient l'écran pour la projection. Il attendit que l'office commence. Le pasteur monta à la tribune et parla de salut, d'un homme qui avait souffert et donné sa vie pour les autres. Pendant le prêche, il se leva et sortit.

Ô Chukwu, il rentra chez lui, en luttant pour s'empêcher de sombrer derechef dans le désespoir. Il comprit, au plus noir de la nuit, que sa détresse venait entièrement de son désir de retrouver ce qu'il avait perdu. Ce n'était pas la guérison et le pardon qu'il voulait, toutes ces choses dont lui parlait Jamike. Non : il voulait retrouver sa vie. Il voulait ramasser la noix de coco tombée dans les latrines et la nettoyer, la purifier. Car il croyait encore possible cette purification. Il se redressa, convaincu que c'était ça qu'il voulait, et que c'était possible. Tout autre choix serait une capitulation.

Cette incantation, nourrie dans son esprit depuis si longtemps, se concrétisa en une décision ferme : mariée ou non, il se battrait pour elle.

Je n'abandonnerai pas, non ! se dit-il. Je suis allé trop loin pour abandonner. Oui, je le répète : on enlève des femmes à leur mari, et des maris à leur femme. Un homme est privé de son enfant, une femme de son bébé. Une oie de son oison. *Onweghi ihe no na uwa mmadu ji na aka*. Une fois encore, je le répète : rien en ce monde n'appartient vraiment à personne. Si on conserve ce qu'on possède, c'est parce qu'on s'y accroche, qu'on refuse de lâcher. En étant ici, debout, sous un toit, je m'accroche à ma vie. Si je lâche, on me l'enlèvera.

Dans sa gesticulation, sa main se cramponna à sa poitrine. Il alluma l'ampoule de la chambre et se dirigea vers le miroir.

Dis-moi, lança-t-il à l'image de l'homme altéré qui le désignait du doigt, avec pour visage une série de cicatrices. Dis-moi, est-ce qu'on ne m'a pas privé de mon avenir ? Est-ce qu'ils ne me l'ont pas arraché des mains, Jamike, Chuka, Mazi Obialor, Fiona, son mari, les flics de Chypre... et tous les autres ?

Il se détourna et pointa l'index vers le mur, en agissant comme s'il se trouvait face à une créature, une créature redoutable.

Est-ce que je ne me suis pas accroché à toi, ma vie, sans pouvoir te retenir ? Et mon corps ? Est-ce que je le leur ai donné ? Hein ? Dis-moi ! Est-ce que j'ai dit : « Tiens, prends mes fesses, et mets-y ton sexe » ? Il saisit le tabouret et le fracassa au sol.

Dis-moi !

Il se redressa, haletant, au milieu des éclats de bois, soudain conscient d'avoir basculé dans la folie et hurlé en pleine nuit. Il en fut tout ébranlé. Tremblant, il se hâta d'éteindre et se glissa lentement dans son lit, en silence, craignant d'avoir réveillé les voisins. Il

s'attendait à ce qu'on frappe à la porte, et fixait du regard la fente lumineuse en dessous. Longtemps il resta sans bouger comme s'il était ligoté au lit, les mains jointes sur le ventre, la tête penchée théâtralement. Mais personne ne vint. Il entendit au loin ce qui ressemblait à un office religieux en pleine transe, une rumeur de musique et de percussions. Dans le calme revenu, il convint qu'il devait retourner en ce lieu qu'une moitié de lui-même n'avait jamais quitté. C'est en y retournant qu'il retrouverait la paix, et c'est là qu'il livrerait sa plus grande bataille.

L'ancienne légende

Ô Echetaobiesike, je l'ai déjà dit, l'homme est limité dans ses capacités. Je le redis ici car, comme je vais te l'expliquer, mon hôte aurait fait les choses différemment sans ses propres limites. Loin de moi l'idée de prétendre qu'il était moins bien loti que tout autre homme, oh non ! Tu ne lui as rien dénié de ce que tu accordes aux autres. Je l'ai accompagné jadis dans l'Afiaoke et au jardin de Chiokike, pour choisir les talents et les dons que, dans ton infinie générosité, tu étais prêt à lui attribuer, comme à tout être humain. Mais malgré tout, il restait limité. Tout homme est circonscrit par la nature et par le temps. En conséquence, il y a des actes qui, une fois accomplis, ne peuvent être défaits. Et si l'on ne peut changer une situation, tout ce qu'il reste à faire, c'est de renoncer et d'aller de l'avant, dans une autre direction.

Ô Ebubedike, cette sagesse vint à mon hôte six semaines après avoir revu Ndali. Comme je ne veux pas accaparer le temps de ce glorieux tribunal, et que je dois me cantonner aux éléments pertinents pour trancher l'affaire qui m'amène devant toi, je dois laisser la parole à un homme : Jamike. Car il avait vu mon hôte plonger dans un tourbillon intérieur depuis le jour où il avait revu la femme qu'il aimait. Il n'était plus lui-même. Il ne pouvait ni avancer ni reculer.

— Mon frère, tu as fait tout ce que tu pouvais. Et même bien davantage. Maintenant, tu dois arrêter. Et c'est parce que je t'aime de tout l'amour du Christ, Ezinwannem, que je te le dis : tu dois laisser tout ça derrière toi et aller de l'avant. Entends-moi : c'est la meilleure chose que tu puisses faire, pour toi.

Cela faisait deux mois qu'ils étaient amis et confidents. Ils se trouvaient dans la boutique de mon hôte. Depuis son ouverture, il avait agrandi l'espace pour pouvoir stocker les sacs de grain, d'engrais et autres farines. Des étagères de bois avaient été clouées au mur pour y disposer divers produits avicoles. Un calendrier du ministère régional de l'Agriculture était ouvert à la page où « le dernier des

pionniers », mon hôte lui-même, se tenait devant sa boutique en plissant les yeux face à l'objectif. C'était la première photo prise de lui depuis qu'à Chypre son visage avait été remodelé par la violence : les cicatrices qui creusaient son front et sa mâchoire, les dents manquantes.

Mais, ô Chukwu, je dois laisser s'exprimer son ami :

— Laisse-moi te rappeler ce que tu as fait, car tu as fait beaucoup. Une fois que je l'ai retrouvée pour toi, nous sommes allés à sa rencontre. Les premiers temps, tu ne voulais pas te révéler à elle. Toi dont le cœur était encore empli d'amour, tu ne voulais pas risquer de le détruire en constatant que celle pour laquelle tu avais accumulé tout ce trésor d'amour n'avait plus une once de réciprocité à t'offrir.

« Et pourtant, malgré ces craintes, tu n'as pas abandonné. Un jour, il y a cinq semaines, tu as tenté ta chance. J'étais avec toi, Nwannem Solomon. J'ai été témoin de chaque instant. Tu t'es présenté devant elle sans fard, à la pharmacie. Tu as tenté ta chance. Nous avons planifié les choses, et nous sommes arrivés au moment où il ne devait y avoir qu'une employée avec elle. Mais bien sûr, nous ignorions que deux de ses amies étaient installées dans son bureau, dont la porte était ouverte. Peut-être, comme je te l'ai dit tant de fois, est-ce à cause de ces gens qu'elle a réagi ainsi. Car quand elle t'a vu, toi l'homme qu'elle aimait sincèrement, qu'elle avait juré de ne jamais quitter ni renier, elle a pris peur. Je ne l'ai pas entendu dire, je ne l'ai pas rêvé. Je l'ai vu de mes propres yeux. De mes yeux, j'ai vu ses mains trembler. Le petit flacon de caoutchouc qu'elle tenait à la main et sur lequel elle inscrivait quelque chose lui a échappé, et elle a poussé un "Ah !" étranglé en se tenant le cœur.

« Je l'ai vu, Solomon mon frère. On aurait dit qu'elle avait vu un fantôme en plein jour. On comprenait bien qu'elle te croyait mort ou parti à jamais. Et toi, mon frère, tu étais devant elle, tu prononçais son nom, tu disais que c'était bien toi qui étais revenu. Tu as tendu les mains devant le comptoir. Mais elle a sursauté et hurlé de terreur, et ses amies ont accouru du bureau pour voir ce qui se passait, et l'employée qui époussetait l'armoire à médicaments s'est tournée vers elle. Je suis sûr que c'est uniquement à cause de ces gens qu'elle s'est transformée en un clin d'œil, métamorphosée de souris en oiseau, et qu'elle s'est mise à crier : "Qui êtes-vous ? Qui êtes-vous ?" Et sans même attendre que tu répondes, elle s'est remise à crier : "Je ne vous connais pas ! Je ne connais pas cet homme !" Mais je suis certain qu'elle t'a reconnu ce jour-là.

Il s'interrompt, car mon hôte secouait la tête en grinçant des dents.

— Toi aussi, tu l'as bien vu. Tout d'abord, il y a eu cette étincelle immédiate et sans équivoque : elle t'a reconnu. Sinon, pourquoi ce sursaut ? Pourquoi trembler ? Est-ce qu'on réagit comme ça quand on

rencontre un inconnu ? En sursautant et en tremblant ?

Le cœur de mon hôte s'enflamma d'un feu sourd. Il secoua la tête plus vigoureusement encore et dit :

— Je suis d'accord, HDD. Je suis entièrement d'accord avec tout ce que tu as dit. C'est bien ce qui en ressortait. Mais alors, je me demande : pourquoi elle a prétendu ne pas me connaître ? Sinon à cause de ma tête ?

Son ami réagit par une expression indéchiffrable.

— Peut-être, Nwannem Solomon. Ce que tu crains peut se révéler exact. Ce n'est peut-être pas uniquement parce que d'autres personnes étaient présentes. Elle a eu une réaction extrême. Elle criait, elle hurlait de plus en plus fort alors que tu essayais de t'expliquer. En entendant ton nom, elle a crié en anglais : « Non, non, je ne vous connais pas ! Sortez de chez moi ! Allez-vous-en ! » Ça cache quelque chose, cette réaction. Il y a anguille sous roche. Un serpent dans les buissons. Mais il faut que tu comprennes aussi qu'elle a pu tout simplement avoir peur. C'est une femme mariée. Une femme qui...

Peut-être parce que Jamike savait que ces réalités étaient pénibles pour son interlocuteur, et que ce qu'il allait dire serait encore plus cuisant, il s'interrompit. Puis, en regardant par la vitrine, où une mouche hébétée bourdonnait sans fin, perdue entre le store et la moustiquaire, il reprit :

— ... qui a un mari.

De fait, ces mots furent comme une brûlure pour mon hôte.

— Elle peut très bien avoir peur que l'homme qu'elle a aimé autrefois ne vienne détruire sa nouvelle vie. Elle a dû avoir peur de toi.

Il hocha la tête, convaincu et vaincu.

— Mais tu ne t'en es pas tenu là. Quand nous avons été honteusement chassés de la pharmacie, sous les cris d'orfraie de ses amies, elle s'est enfuie en larmes par la porte de service. Tu es resté quelque temps abattu, mon ami. Blessé, humilié, terrassé. Et ce n'est pas quelque chose que j'ai entendu dire, mon frère. J'étais là. Je l'ai vu de mes propres yeux. Si c'était à cause de tes cicatrices qu'elle t'avait rejeté, pourquoi aurait-elle été si émue ?

Ô Ebubedike, cet ami avait parlé avec la franchise des anciens. Mon hôte en resta bouleversé et troublé. En regardant par la vitrine, il vit un marchand ambulant qui vendait des CD dans sa brouette. Il avait été accosté par une cliente qui examinait une pochette de disque.

— Mais je me dois d'ajouter que c'est peut-être aussi parce qu'elle t'en veut, reprit soudain Jamike, lui lançant de nouveau ce regard d'avertissement qui signifie : *Arme-toi de courage*. Peut-être qu'elle te déteste parce qu'elle ne connaît pas encore ton histoire. *Elle n'est pas au courant*.

Cette phrase, pour laquelle il délaissa la langue des anciens, était destinée à se détacher, à enfoncer le clou dans l'oreille de son auditeur, réduit à hocher désespérément la tête.

— Elle ne sait pas par où tu es passé, elle ignore que tu as vécu une semaine d'enfer à ton arrivée à Chypre à cause de ce que je t'ai fait. Elle n'est pas au courant de tes souffrances. Quand elle t'a revu, elle ignorait encore à quel point tu étais perdu, toi qui par amour avais renoncé à tout.

Il écouta ces mots lourds de sens qui lui mordaient le cœur de leurs dents acérées, en se contentant de quelques hochements de tête.

— Elle ne savait pas, pas encore, que tu l'avais chèrement payé. Elle ne savait pas que tu avais été humilié, dépouillé, spolié de tout ce que tu avais jamais possédé. Elle ignorait encore la douleur d'un tel sacrifice. Et ensuite, comme si ça ne suffisait pas, on t'a jeté en prison – et de nouveau, ô Egbunu, il lui lança ce regard incandescent. Je n'en dirai pas plus, Nwannem, car pour décrire ce que tu as enduré là-bas il n'y aurait que des mots qui brûlent la langue. Vraiment. Mais voilà ce que je veux dire : elle n'avait encore aucune idée de tout cela. Elle n'avait pas encore lu la lettre.

Les yeux de mon hôte étaient fixés sur Jamike, qui sortit un mouchoir de sa poche de pantalon. Il rajusta la poche, dont la doublure pendouillait, et s'épongea le front.

— Oui, elle ignorait ces choses alors, mais ensuite tu lui as transmis la lettre, et quelques jours plus tard tu t'es présenté à elle. Je me rappelle ce jour. On avait un plan. On a trouvé un homme pour faire office de messenger. Il lui a remis la lettre, dans une enveloppe timbrée avec son nom complet et son adresse professionnelle. Et ça a marché. Tokunbo a dit qu'après la lui avoir remise il était sorti et que, par la vitrine, il l'avait vue l'ouvrir et commencer à lire. Et nous nous sommes réjouis. Pour moi, c'était suffisant. Cela te donnait l'occasion de lui faire comprendre que tu n'étais pas l'homme qu'elle imaginait, et que tu t'étais battu pour la reconquérir. Tu ne t'étais pas contenté de disparaître à l'étranger. Tu n'avais pas non plus cédé à l'adversité, tu l'avais affrontée vaillamment. Tu avais prouvé que tu l'aimais, et que pas une fois durant toutes ces années, malgré ce que tu endurais, tu ne l'avais oubliée. Chaque matin au réveil tu l'imaginais à tes côtés et tu lui disais, encore et encore : « Je reviendrai. Je reviendrai auprès de toi. » Tels étaient les mots qui te redonnaient vie en ces années cruelles. Et tu as dit dans ta lettre ce que tu avais dit chaque jour dans ta cellule à cette vision d'elle que tu invoquais. Pendant plus de quatre ans. Plus de quatre longues années, frère Solomon, béni sois-tu.

Mon hôte acquiesçait, le regard vide, comme si ces mots étaient assez puissants pour oblitérer tous ses sens.

— Dans la lettre, tu lui expliquais ce qui t'était arrivé, et comment

tu avais survécu toutes ces années. Tu disais que c'était comme une bataille...

Le mot « bataille » lui resta accroché au bout de la langue comme un poisson à l'hameçon, car deux hommes en tablier bleu venaient d'entrer dans la boutique. Sur leurs vêtements, on pouvait lire : ÉCOLE SUPÉRIEURE D'AGRONOMIE MICHAEL OKPARA, UMUDIKE.

Il les connaissait.

— Bonjour, chef fauconnier. Comment ça va les volailles ? dit l'un des hommes en retirant sa casquette.

— Ah, bonjour les étudiants. Qu'est-ce qui vous amène ?

— Oh, c'est le professeur qui nous envoie.

Ils lui serrèrent la main, ainsi qu'à son ami.

— Qu'est-ce qu'il veut ?

— À manger pour les pondeuses. Un demi-sac. Et il a dit de mettre aussi un récipient pour les poulets à viande.

— Pour les pondeuses... répéta-t-il un doigt sur les lèvres, en regardant autour de lui. J'ai bien peur qu'on n'ait plus rien. Attendez.

Il poussa la porte de la réserve, une petite pièce empuantie par les silos et les sacs de grain et de farine qui y étaient stockés. Il regarda parmi les silos, regorgeant de maïs et posés sur des lattes, l'embouchure béante pour laisser entrer l'air, et les sacs de jute remplis de millet, empilés les uns sur les autres.

— Je suis à court. Fini, dit-il en les rejoignant, les mains toutes blanches d'avoir manipulé les sacs.

— Aïe ! fit l'un des hommes.

— Mais pour les poulets de chair, y a tout ce qu'il faut. Il veut pas du millet ?

— Non, tant pis. Oh, et puis... si, d'accord, on va juste prendre pour les poulets – après s'être concerté en chuchotant avec son collègue, il dit : Mettez-nous-en deux mesures.

— Bien, m'sieur, lança-t-il du fond de la réserve.

Il revint avec un récipient métallique et un sac de plastique noir dont il déploya largement l'ouverture. Le sac se dilata d'impatience. En comptant : *Une*, il puisa une dose de poudre grisâtre et la versa dans le sac. Il en retira quelque chose comme des poils de brosse, des franges de raphia, qu'il balança par la porte ouverte. Il puisa et versa la seconde mesure. Puis, levant les yeux vers les deux hommes, il plongea directement la main dans le récipient et rajouta une poignée.

— Ça, c'est offert par la maison.

— C'est très généreux.

Il leur serra la main en les remerciant.

Ô Gaganaogwu, après leur départ, mon hôte se rassit auprès de Jamike et lui demanda de reprendre son discours. Son ami, qui s'était

mis à lire sa grande bible pendant que mon hôte s'occupait des clients, referma le livre et le posa sur le mégaphone posé à l'envers sur le sol. Il se pencha en avant, les coudes sur les cuisses, et reprit donc :

— Je disais que, si effectivement elle a lu ta lettre, elle doit être consciente de tout ça à présent.

Même si Jamike avait parlé sans l'éloquence des anciens, ses mots avaient la puissance hypnotique de leur langue. Et mon hôte les accueillit à la façon d'une antique légende qui lentement prend possession de l'esprit, telles les braises d'un feu déclinant. Tandis que Jamike partait évangéliser, armé de sa bible et de son mégaphone, il assimila ses propos en essayant d'y trouver apaisement et consolation. Il avait recouvré sa confiance perdue. Il alla déjeuner chez Mister Biggs, le restaurant que Ndali lui avait fait découvrir. Il s'assit dans le coin où ils s'étaient installés la première fois ; mais les tables et les chaises avaient changé. Puis il passa au magasin d'électronique acheter un téléviseur d'occasion pendant que Jamike se rendait à son église. Il se préparait pour le moment où ils finiraient par renouer : cette fois, elle ne se moquerait pas de lui parce qu'il n'avait pas la télé.

Malgré l'insistance de mon hôte, à dater de ce jour Jamike ne lui parla plus de Ndali. Il était persuadé qu'elle finirait par appeler au numéro indiqué à la fin de la lettre, ou qu'elle écrirait à l'adresse d'expédition. Mon hôte en était non moins convaincu. Cette attente le consumait. Il vaquait à ses tâches en constant déséquilibre, hanté par ce qu'elle pourrait faire ou ne pas faire. Parfois il cherchait désespérément à trouver un moment de répit, à orienter ses pensées vers la bousculade qui avait eu lieu lors de la Croisade de l'Ascension, ou l'activisme du MASSOB dont lui avait parlé Elochukwu – avec lequel ses liens s'étaient distendus – et qui risquait de dégénérer en émeute urbaine. Mais il rejetait très vite ces préoccupations pour repenser à Ndali : après avoir lu sa lettre, elle voulait le revoir, ou inversement elle n'en croyait pas un mot. Elle pouvait tout bonnement juger impossible un tel enchaînement de malheurs, croire qu'il avait tout inventé. Elle avait peut-être déchiré la lettre sans l'ouvrir, et c'était un autre papier que le messenger l'avait vue lire. Mais admettons qu'elle l'ait lue. Admettons comme un fait irréfutable qu'elle l'ait lue et qu'elle ait cru à la véracité de chaque mot : cela n'empêchait pas qu'il était trop tard. Elle était mariée à présent, indissociable de l'autre homme. Ils ne faisaient plus qu'un, et rien ne pouvait les séparer. Rien. Cet homme dormait à ses côtés *chaque nuit*, depuis des années ; mon hôte avait partagé bien moins de temps avec elle. Il était trop tard, trop tard, trop tard.

Ces incertitudes, ces craintes lui rongeaient tellement l'esprit qu'il en tomba malade, à force de ruminer comment Ndali avait pu réagir à cette lettre. Une nuit, quatre jours après le long discours de Jamike, il

se sentit si faible qu'il resta cloué au lit. Le temps n'aidait pas non plus ; la pluie était tombée si fort, en tambourinant sans relâche sur le toit, qu'il ne put trouver le sommeil. Le tonnerre gronda plusieurs fois et je sortis regarder l'orage. C'était une jeune foudre, de celles qu'Amandioha utilisait comme arme. Dans son sillage, les éclairs zébraient la face de l'horizon, telles les fines branches d'arbres phosphorescents. Le gargouillement des entrailles du ciel était si puissant que le son se métamorphosait en objet impalpable : une étincelle de lumière, blanche comme les dents. Au matin, le déluge était tel que la terre semblait bouger, comme si le monde se réduisait à une arche où tout s'entassait – hommes et bêtes, les oiseaux, les arbres, les maisons – et qui flottait vers quelque rivage incertain.

Il ne sortit pas de la journée, qu'il passa au lit, tourmenté par l'idée d'avoir perdu Ndali. Entre pensée et fantasme, des images surgissaient dans sa tête. Il se levait pour arpenter la chambre. Face au miroir il regardait son reflet, son visage, sa bouche. Il convoquait un souvenir de Ndali, désormais brouillé, émoussé par le temps, où ils faisaient l'amour. Et puis il imaginait l'autre homme dans la même position. Et il croyait mourir. Un rêve de violence vengeresse bondissait dans son champ de vision et hurlait sous son crâne ulcéré.

Ô Oseburuwa, je ne savais que dire en ces instants. Pendant toutes ces années avant qu'il la revoie, je lui disais toujours de garder foi en son amour comme cet homme blanc des temps anciens, Ulysse, dans cette légende qu'il aimait tant enfant. L'homme y était empêché de rejoindre son épouse par la colère d'un dieu. J'aurais continué à lui rappeler cette légende, sauf qu'Ulysse avait fini par retrouver sa femme, alors que sa bien-aimée s'était donnée à un autre homme. Ce contraste risquait d'exacerber son sentiment d'échec. Je ne savais pas du tout comment l'aider. Il était illusoire, je le savais, de prétendre le dissuader de l'aimer ; et puis je ne pouvais faire que des suggestions. Sa volonté était scellée. En outre, ses sentiments étaient confus. Ce n'était pas seulement de l'amour, pas seulement le désir de la retrouver : en le rejetant, elle lui donnait l'impression que toute sa souffrance avait été vaine. Il voulait qu'elle lui concède au moins ça, qu'elle reconnaisse que c'était pour elle qu'il avait subi ces sacrifices.

Les aiguilles de la petite horloge murale privée de son verre indiquaient 16 h 00 quand enfin il se leva, se brossa les dents et cracha son dentifrice dans la rigole d'évacuation. La salle de bains commune était occupée par un voisin ; il entendait des éclaboussures, et le passage de l'eau savonneuse dans les tuyaux. Il expédia en deux bouchées les restes du pain de la veille. Puis il s'habilla et sortit.

Il vit que la pluie avait formé un fjord devant l'immeuble. Ô Egbunu, même si depuis son emprisonnement j'ai réduit drastiquement la fréquence de mes excursions hors de son corps,

j'avoue que cette nuit-là j'étais sorti regarder la pluie après les éclairs, profitant d'un de ses rares instants de sommeil pour m'y baigner. J'avais passé une partie de la nuit avec mille autres esprits de toutes sortes, à respirer l'odeur céleste du Benmuo. J'étais confiant, car je savais qu'aucun esprit n'oserait braver l'orage en quête d'un corps à posséder ou à attaquer. Et à présent que mon hôte sortait de chez lui, j'eus l'occasion de constater par moi-même l'impact de la pluie. Elle avait ramolli le sol, et à chaque pas ses chaussures y laissaient deux petites ornières. En face de son immeuble, une maison d'adobe brut tenait en équilibre instable sur un banc de terre.

Le bas du pantalon taché de boue, il arriva près de la pharmacie, dissimulé derrière ses lunettes noires. En face du magasin de chaussures, il vit Elochukwu parmi un groupe d'hommes, presque tous vêtus de noir, certains dotés de bâtons, qui s'éloignaient dans la direction opposée en brandissant des drapeaux biafrais. Les militants du MASSOB. Ils défilaient sans manifester vraiment, détournant la circulation. Et Elochukwu se laissait absorber par ce mouvement. Mon hôte secoua la tête et se dirigea vers la pharmacie.

Presque arrivé, il vit garée la voiture de Ndali, celle-là même qu'elle utilisait autrefois pour venir chez lui. En la voyant, avec sa vignette sur la vitre arrière, toute sa confiance l'abandonna, et il se demanda pourquoi il était venu. Il ne savait plus quoi faire. Je lui soufflai d'être prudent, lui rappelai les mots de Jamike qui lui déconseillait de la voir tout seul.

— Ne fais pas ça, surtout pas, je t'en prie, je t'en supplie au nom du Christ fils de Dieu. Si elle est mariée, et qu'elle dit qu'elle ne veut pas de toi, dès que tu auras sollicité son pardon, renonce à elle et laisse-la en paix.

Mais il en était incapable. Même quand il essayait de s'y forcer, de renoncer, quelque chose le retenait. Tantôt le désir terrassant de reformer leur couple, tantôt celui de voir reconnus sa souffrance et son sacrifice.

Il gagna le trottoir d'en face, près d'un groupe de maraîchers qui étalaient leurs fruits sur des tables branlantes. Deux écoliers en uniforme le frôlèrent, en grande conversation au sujet d'un cochon. L'un d'eux avait son sac ouvert qui pendouillait dans son dos. Mon hôte s'arrêta quelques mètres plus loin au stand de téléphonie et s'assit sur une chaise en plastique auprès de la vendeuse.

— Je veux passer un coup de fil.

— Très bien. Quel opérateur ? Glo, MTN, Airtel ?

— Euh... Glo.

Il composa le numéro sur le téléphone de la femme, qui en avait nettoyé les touches. Jamike répondit d'une voix enrouée.

— Mon frère, on vient de finir la séance de conseils spirituels. Ça y

est, tu as fermé boutique ?

— Oui. Tu peux venir ? Il y a une chose dont je veux te parler.

— D'accord, je passerai ce soir.

Il rentra à pied, s'arrêta en chemin pour acheter un peu de farine de manioc et un sac d'oranges pelées. En attendant Jamike, il répéta mentalement l'idée qui lui était venue en épiant la voiture de Ndali. Ô Chukwu, je te la révélerai plus tard. Il en testa diverses formulations jusqu'à ce qu'il soit satisfait de la version finale ; quand Jamike serait là, cela lui éviterait des ronds de jambe.

— Dans deux jours, tu pars pour une retraite, et je ne te verrai pas pendant... combien de temps déjà ?

— Quarante jours et quarante nuits. C'est le nombre de jours où Notre Seigneur Jésus-Christ a jeûné et prié...

— Quarante jours, c'est ça, fit-il d'un ton amer.

Il jeta un coup d'œil sur son appartement, en quête de traces du supplice qu'il avait enduré ces deux derniers jours. Il fut tenté d'en parler à Jamike, mais se ravisa.

— Dis-moi tout ce que tu veux, frère Solomon, et je le ferai. Tu sais que je suis ton ami.

— *Da'alu*. Merci beaucoup – il changea de position sur le lit où il était assis pour faire face à Jamike, installé sur l'unique chaise de bois. Je veux qu'on urine ensemble, parce que ça fait plus d'écume qu'en pissant tout seul.

— Très bien, mon frère.

En vérité, ô Ijango-ijango, il était rare que ces fils des anciens, convertis aux mœurs du Blanc, adoptent ainsi l'éloquence truculente des sages anciens. Mais elle affleurait souvent dans la bouche de mon hôte quand ce qu'il avait à dire était le fruit d'une profonde introspection.

— Je sais que tu as complètement changé, et que tu es quelqu'un de bien depuis que tu as trouvé Dieu, *Onye-ezi-omume*. Selon toi, je devrais laisser Ndali tranquille, malgré tout ce que j'ai souffert pour elle, parce qu'elle est mariée.

Jamike acquiesça à chacun de ces mots.

— Je t'ai entendu. Je ne la dérangerai plus, même si, Nwannem, je n'ai pas perdu une goutte de mon amour pour elle. J'ai toujours le cœur plein, plein à déborder. Et ce que j'endure en sachant qu'elle est vivante, et que pourtant elle me rejette, est pire que tout ce que j'ai enduré.

Il s'interrompit en voyant un cafard apparaître sur le miroir. Il le regarda déployer ses ailes, puis s'envoler et disparaître derrière la chaise.

— Je t'assure, mon frère, c'est encore pire. Ce n'est plus moi qui suis en prison mais mon cœur. Elle l'a enfermé et elle a jeté la clé – il se

déplaça vers l'extrémité du lit pour s'appuyer contre le mur. Oh HDD, je ne veux pas l'aimer. Je ne veux plus l'aimer. Elle crache sur un homme qui a vendu tout ce qu'il possédait pour pouvoir l'épouser. Je ne peux pas pardonner. Non, je ne peux pas.

Tout en disant cela, il savait malgré son amertume que ce qu'il désirait le plus au monde, c'était de reconquérir Ndali, de passer ses nuits avec elle, de lui faire l'amour. Il regarda Jamike secouer la tête.

— Mais au moins, Jamike, je veux savoir ce qui lui est arrivé. Je veux savoir à quel moment elle a décidé de me quitter pour se marier. Tu comprends ? J'ai vendu tout ce que j'avais, j'ai quitté mon pays, et tout ça pour elle. Alors je veux savoir ce qu'elle a fait pour moi. Je veux comprendre pourquoi. Je veux savoir ce qui a poussé la musaraigne à s'aventurer dans les rues en plein jour.

— Oui, tu as raison, c'est sage de ta part, murmura Jamike avec la même intensité que mon hôte.

— Je veux savoir ce qui lui est arrivé, répéta-t-il presque distraitement, comme s'il préférait ne pas entendre ces mots pénibles. Je voulais lui écrire, mais en prison je n'ai trouvé personne qui puisse m'aider à poster la lettre.

Ô Chukwu, c'était la vérité. La plupart des gardiens ne daignaient même pas répondre à ses appels à l'aide. Seul l'un d'eux, qui parlait anglais, lui expliqua qu'il pouvait l'aider à envoyer une lettre à Chypre, mais que pour le Nigeria cela reviendrait trop cher. Et c'était justement cette situation sans issue qui m'avait poussé à entrer moi-même en contact avec Ndali par le miracle du *nnukwu-ekili*, en tentant de lui apparaître en rêve pour lui transmettre le message de mon hôte. Et comme je te l'ai dit, ô Egbunu, c'est sa chi qui m'en avait empêché.

À présent, il lança à son ami un regard terrifié.

— Je veux savoir quels sacrifices elle a faits pour moi pendant tout ce temps.

Jamike fit mine de parler, mais il poursuivit :

— Je veux que tu m'aides. Il faut que tu m'aides. Tu sais bien que c'est de ta faute !

Jamike hocha la tête, rouge de honte.

— Alors il faut que tu m'aides, Jamike. Va voir son mari, en tant que prédicateur, et dis-lui que tu as eu une vision qui le concerne. Parle-lui comme si tu en savais long sur sa vie. Dis-lui par exemple que tu connais sa femme. Dis-lui que tu as appris par une vision qu'elle est poursuivie par quelqu'un, un homme resurgi de son passé, qui détruira sa famille s'il ne prie pas avec toi.

Il regarda son ami qui le fixait des yeux, la tête appuyée sur ses mains croisées.

— Tu as compris ? Dis-lui que tu veux savoir si elle a déjà mentionné un homme dans son passé.

— Et si par hasard elle lui a déjà parlé de la lettre, et de ta venue ? objecta Jamike, que sa culpabilité rendait apparemment docile.

— Et alors ? Il ne saura pas, il ne pourra pas savoir que c'est moi qui t'envoie. Reste vague quand tu parleras de moi, dis juste que tu as eu une vision de destruction, que le Seigneur t'a montré le deuil et les larmes que cet homme pourrait causer.

Il s'interrompt dans la pièce obscurcie pour se repasser mentalement ce qu'il venait de dire ; il fut frappé par l'étendue des conséquences possibles. Je t'en prie, ô Egbunu, écoute attentivement les paroles de mon hôte, car elles sont une pièce cruciale de mon témoignage, et la preuve irréfutable que, s'il a fait du mal à cette femme, c'est malgré lui et à son insu.

— Je ne dis certainement pas que je vais réellement faire du mal à Ndali, oh non. Je l'aime trop pour ça, même si je suis très, très en colère contre elle. C'est un drôle de mélange, ce que je ressens, complètement irréel. Un amour profond et sans égal. Par contre, je suis prêt à tuer tout homme qui la touchera, y compris son mari.

Jamike hocha la tête et s'agita sur son siège, manifestement mal à l'aise. Puis il dit :

— D'accord, je le ferai, si tu me le demandes. Je le ferai, mon frère, même si c'est un péché. Car on ne peut pas prétendre que le Seigneur a dit quelque chose quand ce n'est pas le cas – il secoua la tête. Mon ami, je ne peux pas faire une chose pareille en mentant. Je vais lui dire que je veux prier pour lui, prier spécialement pour lui quand je ferai retraite sur la montagne, et que je veux tout savoir de sa relation avec sa femme, pour empêcher leur passé de détruire leur avenir.

Ne sachant que répondre, il garda le silence, les yeux rivés sur lui.

— Je veux que tu guérisses, mon frère Solomon, que tu retrouves la paix. C'est pour ça que je suis devenu ce que je suis aujourd'hui. C'est moi qui t'ai causé tout ça, et c'est à moi de le réparer. Et si c'est la seule solution, je ferai comme ça. Tu sais, j'ai appris par un commerçant voisin de la pharmacie que son mari travaille à l'agence Afribank d'Okpara Square. J'irai là-bas et je demanderai à le voir, ce M. Ogbonna Enoka.

Mon hôte acquiesça, le cœur chaviré.

Plus tard, en ramenant Jamike chez lui, son âme s'apaisa, comme guérie par la perspective de connaître le passé de Ndali. Cette nuit-là il dormit bien, et tôt le matin il se rendit à sa boutique. Il y avait tant de gens qui le réclamaient, lui dirent les voisins. Il contacta quelques clients et passa une bonne partie de la matinée à leur livrer des sacs de millet. Dans le soleil qui perçait après l'averse matinale, il escorta jusqu'à sa boutique un camion rempli de la nourriture pour poulets de chair qu'il avait commandée au principal distributeur, AGBAM & FILS. Alors que les livreurs déchargeaient la marchandise, Jamike appela.

Mon hôte saisit le téléphone d'une main tremblante.

— Je lui ai parlé, mon frère. Je n'en suis pas sûr, mais je crois bien avoir réussi à le convaincre. J'y suis allé avec Sœur Stella, mon badge de prédicateur à la boutonnière.

— Je vois.

— J'aimerais bien venir t'en parler davantage, et aussi te dire au revoir, puisque je ne te verrai pas jusqu'à ce qu'on revienne de la montagne.

— Oui, oui, bien sûr, il faut que tu viennes.

— À ce soir alors.

— Pourquoi pas maintenant ?

— Rassure-toi, mon frère, je vais venir. Je viendrai ce soir.

Ô Oseburuwa, quand un homme malade a envoyé chercher un guérisseur et qu'on lui annonce sa venue, il se met à compter chaque pas de son approche. J'ai déjà évoqué les ravages de l'impatience chez l'homme, et bien des fois j'ai vu cela. Mon hôte fut sur des charbons ardents jusqu'à l'arrivée de Jamike.

— Quand je suis arrivé à son bureau, commença celui-ci, j'ai pris peur. J'avais également menti à Stella, ma sœur en Dieu. C'était péché.

— Oui, oui, je comprends.

— Mais je faisais ça pour toi, Solomon mon frère. Alors je suis entré. Il est bel homme. Il est grand, avec des bouclettes défrisées à la Michael Jackson. Son nom complet, c'est Ogbonna Ephraim Enoka. Ephraim, c'est son nom de baptême. Il m'a dit que son grand-père était un frère du Père Tansi. Alors, avec Sœur Stella, on a prié pour lui. Puis je lui ai demandé s'il croyait aux prophéties. Il a dit : « Oui, bien sûr. Je suis chrétien, tout de même. La Bible dit : Honte à ceux qui disent avoir la foi mais en nient le pouvoir. » Je l'ai corrigé : « C'est dans l'Épître à Timothée... *ayant l'apparence de la piété, mais reniant ce qui en fait la force. Éloigne-toi de ces hommes-là.* » Il a répondu en igbo : « Oui, c'est ça » ; puis il est repassé à l'anglais : « Je crois au pouvoir de Dieu. »

« – Tant mieux. Je suis heureux de l'entendre, monsieur. Alors je vais vous expliquer. Hier, je priais en mon âme quand je suis passé à côté de cette banque, et alors le Seigneur m'a dit : Il y a ici un homme nommé Ogbonna dont la femme court un danger, un grave danger. Un ennemi a resurgi et frappe à leur porte.

« – Dieu a dit que l'homme s'appelait Ogbonna ?

« – Oui, oui. Notre Père ne m'a donné que votre prénom.

« – Ah, d'accord.

« – Pourquoi ? Il y a un autre Ogbonna ici ?

« – Non, pas à ma connaissance.

« – Et mon âme me le confirme ici même en vous voyant. J'entends l'Ancien des Jours, le lion de la tribu de Juda, qui me dit : C'est bien cet homme. Une ancienne flamme a resurgi du passé de votre femme et risque de détruire votre mariage.

« – Que Dieu nous en préserve ! – et il a claqué des doigts. Que Dieu nous protège du malheur !

« – Bien sûr, mon frère. Alors dites-moi : connaissez-vous un homme à qui votre femme ait pu faire du tort ? D'une façon ou d'une autre ?

« Il a paru surpris de cette question. Je le voyais à son regard. Il a réfléchi un moment, et puis il a répondu :

« – Non, personne.

« – Aucun homme qui la poursuive ?

« – Non, je ne crois pas. C'est une femme mariée, et elle a un enfant. »

« À ce stade, mon frère, je commençais à me demander si cet homme connaissait ton existence.

Jamike eut du mal à repasser à la langue des anciens, après ses efforts pour bien distinguer ses paroles de celles du mari.

— Je lui ai reposé la question : « Monsieur Ogbonna, est-ce qu'elle vous a déjà parlé d'un homme dans son passé ? » Il a blêmi, et il m'a dit en me regardant dans les yeux : « Oui, mais c'est seulement à cause de Dieu que je vous le dis, parce que c'est un secret.

« – Ne vous inquiétez pas, vous pouvez le confier au serviteur de Dieu.

« – Elle a failli épouser un homme, mais il l'a quittée pour partir en Europe. C'était le deuxième homme qui lui faisait le coup.

« – Il a donc disparu ?

« – Oui, on n'a plus jamais entendu parler de lui. C'est tout ce que je sais. »

« Avant que je parle, Sœur Stella m'a devancé :

« – Donc elle ne l'a jamais revu ?

« – C'est tout ce que je sais, ô Homme de Dieu. »

« À ce stade, mon frère, j'ai eu peur qu'il ait des soupçons si j'insistais. Je lui ai donc dit qu'on allait prier ensemble, et que je prierais pour lui sur la montagne, mais qu'il devait absolument demander à sa femme si un homme cherchait à la voir.

— Oooh, Jamike, on ne peut pas se contenter de ça !

— Mais...

— Et s'il lui parle pendant ton absence ? Et si... ?

Il fut interrompu par le vrombissement d'une moto, celle d'un voisin qui rentrait. Les phares percèrent les rideaux de leur double faisceau, illuminèrent la pièce, et éclaboussèrent le mur d'ombres calligraphiées à l'encre noire épaisse. Une fois le moteur coupé et les phares éteints, il reprit :

— Qu'est-ce qui va se passer s'il lui pose la question pendant que tu n'es pas là ?

— Je doute fort qu'elle lui raconte tout. Je crois, et même je vois bien, qu'elle n'a pas envie qu'il en sache trop – il se frappa la jambe pour écraser un moustique. Je doute qu'il soit au courant.

— D'accord, soit. Mais si elle décide de lui dire, parce que c'est un homme de Dieu qui lui en a parlé ?

Jamike considéra brièvement cette éventualité.

— Je finirai bien par le savoir. Je verrai ça à mon retour. Dis-moi, ce que tu veux, c'est juste savoir ce qu'elle a fait après ton départ, c'est bien ça ? Tu veux juste savoir, tu ne feras rien de plus, hein ?

Il acquiesça.

— Alors c'est d'accord. Je m'en charge. Ne t'inquiète pas, mon frère.

Lorsqu'ils sortirent, pour que Jamike puisse repasser par l'église avant de rentrer chez lui, il faisait nuit. Ils croisaient des écoliers qui rentraient en bandes d'un pas traînant. Un petit garçon hoquetant vomissait, plié en deux au-dessus du caniveau, entouré de ses amis qui répétaient « mon pauvre, mon pauvre ». Un adulte leur conseilla de lui donner à boire. Mon hôte et son ami s'arrêtèrent pour compatir. Puis Jamike posa la main sur la tête du garçon et se mit à parler dans des langues imaginaires – c'est là, je l'ai découvert, un élément étrange de la religion du Blanc, qui s'apparente à une incantation, une *afa* dans notre tradition. Quand il eut terminé, il repassa à la langue du Blanc.

— Merci, Seigneur, Jehovah-jireh, guérisseur suprême, Jehovah-shammah, d'avoir guéri cet enfant.

Ô Okaaome, mon hôte regagna ensuite son appartement, riche de ce qu'il avait appris sur Ndali. Plongé dans ses pensées, il réchauffa le riz ouolof qu'il avait fait cuire le matin. La marmite s'anima peu à peu dans un sifflement, tandis que les insectes se massaient autour de la lampe à pétrole. Il allait retirer le riz du feu quand le courant revint puis, presque aussitôt, fut de nouveau coupé. Il regagna sa chambre et mangea lentement, en se demandant pourquoi elle avait dit à son mari qu'il avait disparu, qu'elle n'avait plus entendu parler de lui. Comment ça, disparu ? Elle n'avait donc pas eu son message par Dimeji ? Il lui avait expressément demandé de la contacter, de la prévenir, juste avant sa condamnation. Il avait demandé la même chose à Tobe. Elle n'avait donc jamais su ce qui lui était arrivé ? Ça lui paraissait très improbable. Il y avait de grandes chances qu'elle soit au courant ; c'est donc plutôt qu'elle devait le cacher à son mari. Ce qui le laissait perplexe. Pourquoi le lui cacher ?

En de tels moments, l'homme doit être prudent, car le désespoir lui souffle quantité de réponses. Il y a en l'homme une part irrationnelle, dont la seule raison d'être est de le reconforter. Et dans une telle

situation, elle se raccroche à n'importe quelle branche, ramasse la première solution venue. Le chi doit donc s'efforcer de déterminer la suggestion la plus raisonnable et de l'imposer entre toutes. Parmi les myriades d'hypothèses qui lui vinrent à l'esprit ce soir-là, je retins la suivante : Ndali n'avait peut-être jamais reçu d'autre lettre que celle qu'il venait de lui transmettre. Mais il préféra en privilégier une autre : elle avait dit à son mari qu'il avait disparu pour lui faire croire qu'il ne comptait plus pour elle, mais en fait elle l'aimait encore.

Paria

Ô Agbatta-Alumalu, rien ne paralyse plus un être humain qu'un amour non partagé. Même si Ndali lui avait dit un jour qu'elle ne se serait pas jetée à l'eau, c'est par le geste généreux qu'il avait eu pour la dissuader de sauter du pont qu'il avait gagné son cœur. Et voilà que son cœur lui avait été arraché par un homme qui travaillait dans une banque et ne savait rien des sacrifices qu'il avait faits pour elle. C'était plus que mon hôte n'en pouvait supporter. Les jours suivant la révélation de Jamike, il était anéanti. Et la semaine suivante, en l'absence de son ami, il bascula dans l'obsession de la reconquérir. Au début, il tenta vaillamment d'y résister, en se forçant à aller travailler, en se concentrant sur son commerce ; mais chaque soir, après la fermeture, il allait se garer presque en face de la pharmacie, un peu en retrait, et il observait à distance, dissimulé derrière ses lunettes noires.

Parfois la pluie de juillet brouillait sa vision, et il attendait sans rien voir. Et puis, après avoir guetté et pensé si fort à elle que son cœur était lourd, comme lesté de plomb, il l'apercevait enfin, sortant de la pharmacie ou s'éloignant dans sa voiture bleue. Et cette vision fugace suffisait pour qu'il rentre chez lui quelque peu soulagé. Elle était toujours en blouse blanche, sous laquelle on devinait ses vêtements. La plupart du temps, elle était en jupe et chemisier. Parfois elle portait un corsage imprimé d'ankara, ou encore un ensemble coordonné. Les jours où il l'apercevait, il repartait en se remémorant sa beauté, sa coiffure, la couleur de son vernis à ongles. Un jour, elle s'était peint les ongles en bleu : il les avait vus quand elle avait frôlé sa voiture, sans se rendre compte que l'homme en casquette et lunettes noires était mon hôte. Il se rappela qu'il aimait la regarder se faire les ongles avec un bout d'écorce sur le banc de la cour, parce qu'elle ne voulait pas que l'odeur âcre du vernis le fasse suffoquer. Un jour, elle avait frotté de son ongle l'une des poules blanches, et sa plume en avait gardé une tache rouge qui ne partait pas au lavage. Elle en avait pleuré de rire.

Il rentrait, avide de la contacter. Il examinait toutes les possibilités. Il remarqua que plus il la voyait, plus cela ranimait les souvenirs de leur intimité, et plus son désir s'exacerbait. S'il retournait la voir, il allait encore se faire humilier, et sans doute détester. Elle avait lu sa lettre, elle savait tout ce qu'il avait souffert, mais elle ne montrait aucun remords. Quand émergeaient de telles pensées, son humeur passait du désir à la colère et au ressentiment. Il crispait les mâchoires, trépignait, tremblait de rage. Il s'endormait dans cet état d'esprit, et se réveillait le lendemain pour reproduire le même rituel : aller travailler, avec pour consolation la perspective de l'apercevoir le soir, avant d'éprouver un chaos d'émotions contradictoires.

Un soir, quand elle repartit, il la suivit, curieux de voir ce qu'elle allait faire, car il lui était venu à l'idée qu'elle avait peut-être un amant. Elle roula jusqu'à une école privée, une école primaire, où son fils l'attendait devant la grille. De sa voiture, garée à distance dans la rue adjacente, il remarqua les oreilles du garçonnet, et son teint si semblable à celui de sa mère. Il les suivit jusqu'à leur maison, un imposant duplex dans Factory Road. Elle était entourée d'une enceinte, dont le portail était aussi haut que la clôture. Il se gara et examina le terrain environnant, envahi de broussailles et d'herbes folles. De l'autre côté de la chaussée de terre, il y avait une épicerie, devant ce qui semblait être un dispensaire. Et, à quelques mètres, une paillote sous laquelle chaque soir une femme faisait frire des plantains, des ignames et des beignets de niébé. Il rentra sans savoir quoi penser de ce qu'il avait appris.

À la fin de cette première semaine passée sans Jamike, le vendredi, il n'alla pas travailler. L'amertume de la nuit ne s'était pas dissipée, et il s'était réveillé en larmes, tourmenté par la douleur d'être rejeté. Ô Egbunu, j'assistais chez lui à un phénomène singulier et déroutant, la fameuse alchimie de l'amour : cette créature qui s'anime et s'épanouit dans la décomposition. Il se jura de l'aborder ce soir-là si elle sortait de la pharmacie. En conséquence, une fois stationné, il descendit de voiture et s'assit auprès de la femme qui tenait le stand de téléphonie sur le trottoir d'en face. Tandis qu'il tripotait vaguement l'un des appareils, elle lui demanda si c'était bien lui qui se postait toujours dans sa voiture pour guetter la pharmacie. Il sursauta.

— Vous m'avez vu ?

Elle éclata de rire en tapant dans ses mains.

— Bien sûr ! Tous les jours, vous venez, tous les jours ! Comment ne pas vous voir ? Même les gens de la pharmacie, si ça se trouve, ils vous ont vu.

Il se figea. Il se détourna vers la rue, où un bouvier faisait avancer ses bêtes à la baguette.

— Vous n'avez pas répondu à la question, disait la femme. Pourquoi

vous faites ça ?

Mon hôte, stupéfait, comprenait qu'il ne pourrait pas continuer ce manège.

— Mais je porte toujours des lunettes noires ! Comment vous m'avez reconnu ?

— Parce que je viens de vous voir descendre de la même voiture.

— Bon, c'est vrai. J'ai été marié à la pharmacienne, autrefois.

Puis il lui raconta un mensonge, comme quoi le nouveau mari la lui avait ravie en lui jetant un sort. Crédule, la jeune femme compatit et, en tentant de le consoler, lui effleura la main. Il n'avait rien ressenti jusqu'alors, mais ce contact physique lui fit comprendre qu'elle lui plaisait. Avidé de profiter de la situation et de détourner mon hôte de son obsession destructrice pour Ndali, je lui soufflai qu'il pouvait arriver à ses fins avec cette femme, et qu'elle l'aimerait toute sa vie. Tandis que ces pensées lui flottaient en tête, il l'observa attentivement. Elle avait un visage assez commun, des vêtements bas de gamme, une peau rêche et assombrie par le dénuement. Mais ce jour-là, elle était mieux habillée que d'habitude : elle avait mis son beau chemisier et une jupe courte, et avait fait une permanente.

Pendant qu'elle s'occupait des clients qui voulaient passer un appel ou acheter du crédit, il l'observa, atterré par l'inconstance de son désir lubrique. Il se surprit à bander.

— Je me dis que je devrais vous inviter chez moi, pour que vous voyiez où j'habite, et qu'on fasse mieux connaissance, dit-il.

Elle sourit sans le regarder. Elle tripotait les cartes téléphoniques, les rassemblait en tas qu'elle attachait avec des élastiques.

— Vous ne me connaissez même pas.

— Vous ne voulez pas venir, alors ? Bon d'accord. Comment vous vous appelez ?

— J'ai pas dit ça. Et je m'appelle Chidinma.

— Moi, c'est Nonso. Alors, vous venez, Chidinma ?

— D'accord. Mais après la fermeture.

Ô Akataka, il attendit qu'elle ferme boutique, puis il l'emmena chez lui, s'arrêtant en chemin pour acheter deux bouteilles de Malta Guinness. Je m'attardai auprès de lui, car je voulais voir comment les choses allaient évoluer, et jusqu'où elles iraient. Même si j'avais contribué à le faire advenir, je voulais comprendre ce phénomène inouï : un homme qui, l'instant d'avant, se consumait de désir pour une femme, brûle soudain pour une autre avec la même intensité. C'était très déroutant. Hormis quand elle lui demanda s'il allait continuer à poursuivre son ex-femme ou s'il allait l'aimer, elle – à quoi il répondit : « C'est toi que je vais aimer » –, elle n'offrit aucune résistance. Il se jeta sur elle avidement, faillit lui déchirer ses vêtements. Il plongeait les mains dans son soutien-gorge et lui suçait

goulûment les seins. Cela faisait bien des années qu'il n'avait pas vu, et encore moins touché, une femme nue, et quand il parvint entre ses jambes il en resta hypnotisé.

C'est à ce point que, certain désormais que l'inespéré allait se produire, je sortis de son corps. Mais le fracas du Benmuo ce soir-là était si monstrueux que je fus contraint de le réintégrer aussitôt, comme poursuivi par quelque bête mortelle. Je fus donc forcé de contempler l'alchimie déroutante du coït. Quand je revins, la femme insistait pour qu'il mette un préservatif. Mais dans sa fièvre il ne lui prêta aucune attention. « Mais au moins retire-toi à temps. Retire-toi à temps, oh ! » supplia-t-elle tandis qu'il donnait de violents coups de reins, dans les grincements du lit. Je le vis lâcher un cri puis éjaculer par terre.

Allongée près de lui, elle le serrait contre elle, mais il lui tournait le dos et regardait le mur. À mesure que son cœur se calmait et que sa sueur séchait, il n'éprouvait plus la même chose. Il se revit installé devant l'étal de cette femme. Ce qu'il voyait à présent, ô Egbunu, était différent. Tout différent. Il voyait les boutons sur son visage, dont l'un, qu'elle avait gratté, avait formé une croûte. Il remarqua les dents qui lui manquaient, une cicatrice en haut du décolleté. Il remarqua ses ongles sales, avec lesquels elle s'était nettoyé les yeux. Il revit la sombre vallée de son ventre quand ils s'étaient allongés pour faire l'amour, et la forteresse de son vagin. Il s'écarta, sortit du lit, alla ouvrir la fenêtre et, levant les yeux, se remémora le corps de Ndali. Il se rappela le jour où elle lui avait demandé de lui lécher le sexe, et la répulsion qui l'avait saisi.

Quand il se retourna, la femme s'était couverte du drap. Il sentit la rancœur monter en lui. Pour une raison que ni lui ni moi n'aurions su établir, il s'aperçut qu'il la haïssait. Assis sur la chaise, il finit la bière à moitié entamée.

— Tu veux rentrer ? demanda-t-il.

— Hein ? fit-elle en se redressant.

Il la considéra, dans sa laideur encore plus nette, et il tressaillit de regret.

— Je disais : est-ce que tu comptes dormir ici ? C'est juste pour savoir.

— Quoi ? Tu me mets à la porte ? s'écria-t-elle d'une voix tremblante.

— Non, non. Mais si tu veux rentrer...

Elle secoua la tête.

— Alors maintenant que t'as eu ce que tu voulais, tu me renvoies chez moi ?

Il la regarda sans un mot, étonné lui-même de sa soudaine cruauté.

— *O di nma*, dit-elle avec un claquement de doigts.

Il la regarda enfiler son soutien-gorge ; son épine dorsale était presque invisible, sous la graisse de sa chair quelconque. Intérieurement, il se sentait violenté, inexplicablement. Parce qu'il avait connu une autre femme, Ndali risquait-elle d'être souillée à ses yeux ? Cette crainte grandit, mêlée de colère. Il ferma les yeux pendant que la jeune femme finissait de se rhabiller. C'est seulement le bruit de la porte qui l'arracha à sa dérive. Il se leva d'un bond, mais elle était sortie. Il la poursuivit dans le noir, pieds nus, torse nu, sans avoir refermé la porte, en criant son nom : « Chidinma, Chidinma, attends, attends ! » Mais elle n'attendit pas. Elle continua son chemin, sanglotante, sans un mot.

Il rentra et s'assit ; dans la pièce, il ne restait que l'odeur de cette femme. Il ne savait ce qu'il devait ressentir, du remords pour sa brutalité envers cette femme, ou de la colère d'avoir été obscurément violenté. Il laissa passer environ une heure, puis il l'appela, mais elle ne décrocha pas. Il envoya un message d'excuses. Elle répondit : Ne reviens jamais, jamais dans ma boutique ! Jamais 2 la vie !! Dieu te punira !!!

Il se mit à trembler sur son siège tandis qu'une tentation envahissante de violence se perchait dans son esprit, portée sur les ailes noires du mépris. Il effaça le numéro de cette femme, et ce fut tout. Cette nuit-là, pendant qu'il dormait, deux esprits vagabonds firent irruption dans la maison, en pleine dispute. Ils passèrent à travers le mur, sans se rendre compte qu'ils franchissaient une barrière humaine. Ô Chukwu, je dois dire que de tels incidents sont assez fréquents, et que la plupart du temps ils ne méritent pas d'être mentionnés. Mais celui-ci me troubla, tant il faisait écho à la situation de mon hôte.

Le premier esprit était le chi d'un homme qui avait ravi la femme d'un autre. Le second était le fantôme de cet ancien mari. Le chi disait son épuisement de devoir repousser ce fantôme depuis des années.

— Pourquoi tu n'es pas en repos ?

— Comment trouver le repos, quand ton hôte m'a spolié non seulement de ma femme mais de ma vie ? rétorqua le revenant.

— Mais tu dois reposer en paix. Pars pour l'Alandiichie, et reviens dans une autre vie reprendre ce qui fut à toi.

— Non, je veux que justice soit faite maintenant. Ici et maintenant. Dis à ton hôte de ne plus toucher à Ngozi. Sinon, je ne le laisserai jamais tranquille. Je continuerai de hanter ses rêves, j'essaierai de le posséder, je lui causerai des hallucinations jusqu'à ce que justice soit faite.

— Eh bien, si tu les laisses faire, Ala et Chukwu appliqueront la justice que tu demandes. Mais si tu prends la liberté de te faire justice...

Leur débat se poursuivit tandis que je leur faisais signe de sortir ; ils

nous accordèrent à peine un regard avant de regagner les ténèbres en traversant le mur. J'ignorais pourquoi j'avais été témoin de cette scène : peut-être était-ce toi qui m'avertissais ainsi de redoubler d'efforts pour détourner mon hôte de sa quête de l'inaccessible, qui l'exposait au risque de devenir un akaliogoli, un esprit vagabond, qui n'aurait de demeure ni aux cieux ni sur terre.

Ô Echetaobiesike, mon hôte en plein dilemme retourna à sa routine antérieure. Il s'y coula comme un liquide dans son récipient. Il cessa de faire le guet près de la pharmacie pour privilégier la maison de Ndali. Il se gara à proximité et allait à la supérette d'en face. Il se lia d'amitié avec l'épicier. Il s'achetait des biscuits et un Coca, s'installait sur l'unique banc et, tout en mangeant, discutait avec lui dans un anglais approximatif. De là, attentif à ne jamais ôter ses lunettes noires, il regardait Ndali rentrer de l'école avec son fils ; puis il se mit à observer son mari. Au troisième jour de ce nouveau rituel, il pensa à interroger l'épicier sur cette famille.

— Ah, Monsieur Obonna ? fit l'homme, qui ne parlait pas la langue des ancêtres et ne savait pas la prononcer.

— Oui. Et sa femme.

— Oh, la madame ? Je sais pas grand-chose sur elle. Elle parle jamais, jamais. Elle reste là sans rien dire, comme si elle avait pas de bouche. Mais elle vient souvent ici.

Il dévisagea le commerçant, qui grattait les deux longues scarifications qui lui encadraient le visage. Un homme en short survint, la chemise sur l'épaule.

— Ça-va-ça-va ? demanda-t-il à mon hôte.

— Ça va, mon frère.

— Oh, marchand, t'as du lait en poudre Cowbell ?

— En boîte ou en sachets ?

— En sachets. Mets-m'en quatre. Ça fait combien ?

— Un naira pièce. Quatre sachets, quatre nairas.

Le client parti, mon hôte demanda à l'épicier s'il connaissait un peu Monsieur Ogbonna et son fils.

— Ah, oui oui ! Je les connais très très bien.

Ô Egbunu, je t'ai dit que mon hôte avait reçu le don de la chance. Certes, bien des malheurs lui étaient arrivés, mais le don cueilli par son onyeuwa au jardin de Chiokike est puissant. Car comment expliquer ce qu'il découvrit alors par pur hasard ? Comment, ô Ezeuwa ? Il n'avait fait que poser une question subsidiaire à la première.

— Ils ont d'autres enfants ?

Sur quoi l'homme répondit en ces termes :

— Des petits ? Non, ils n'ont que celui-là, Chinonso. C'est leur seul

petit.

Ô Obasidinelu, mon hôte fit un bond. Car il n'avait jamais dit à cet homme comment il s'appelait.

— Quoi ?!

— Le petit, reprit l'homme, étonné de sa réaction. Je dis qu'il s'appelle Chinonso.

Mon hôte en resta pétrifié. Il regarda l'épicier, puis la maison, puis de nouveau l'épicier.

— Oh, chef, qu'est-ce qui t'arrive ?

Il secoua la tête.

— Rien, rien.

L'homme se détendit et se mit à raconter que « Monsieur Obonna » lui laissait parfois la monnaie après un achat, et qu'à l'occasion de l'Aïd il lui avait offert une chèvre. Quand mon hôte regagna sa voiture, il assimila, avec une conscience neuve, ce qu'il venait d'apprendre. Comment se faisait-il qu'elle avait appelé son fils comme lui ? Comment était-ce possible ?

Rien ne le troublait plus que cette question et ses implications. Il resta assis dans sa voiture, incapable de bouger, désespéré. Dans sa trompeuse simplicité, cette question était une menace pour lui. Il semblait facile d'y répondre, comme si la réponse était posée sur une étagère juste au-dessus de sa tête. Mais chaque fois qu'il essayait de la saisir, elle se dérobait, hors de portée de sa main. C'était cela qui le troublait le plus. Il dormit peu cette nuit-là, et à son réveil il crut avoir perdu la raison à force de ruminer des pensées lancinantes. Il était affamé, désespéré, fracassé, réduit en miettes. Les secrétaires de l'école d'agronomie tentèrent deux fois de l'appeler, puis lui envoyèrent un message écrit disant qu'ils ne s'approvisionneraient plus chez lui car il n'était pas un commerçant fiable. Cela faisait au moins quatre clients réguliers qui l'abandonnaient ainsi parce qu'il n'était jamais à sa boutique.

En lisant le message, il craqua. Il se mit à hurler face au soleil brûlant et se leva de son lit.

Pourquoi elle me fait peur comme ça ? Pourquoi ? Après tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai fait pour elle ! Non ! Il faut qu'elle accepte de me parler.

Il fit les cent pas, hanté par ce jour où elle l'avait renié publiquement, en criant qu'elle ne le connaissait pas. Aujourd'hui, aujourd'hui, Ndali doit me donner des réponses.

Il avait parlé avec une telle fermeté qu'il s'en étonna lui-même. Il se sentait enhardi. Il alla se doucher dans la salle de bains commune. Devant la porte, la femme d'un voisin, un Yoruba à la voix efféminée, faisait sa lessive dans un seau, assise sur un tabouret bas, parmi des éclaboussures de mousse. Elle était enveloppée d'un châle noué sous

ses aisselles poilues, qui dévoilait son décolleté. Elle le salua ; en passant auprès d'elle, il fut contrarié d'apercevoir sa chair exhibée. Il repensa à la femme avec laquelle il avait couché, et à sa propre réaction. Au lieu de plaisir, étonnamment, il avait éprouvé du dégoût. Il referma la porte de la salle de bains – une plaque de zinc clouée sur le cadre de bois – et empila ses vêtements sur le bord de la baignoire. Il comprit soudain la raison de cette expérience déplaisante, et son manque de désir pour les autres femmes en général : il aimait toujours Ndali.

Il repartit vers chez elle et stationna dans sa rue à quelques mètres de la maison, du côté opposé au trajet qu'elle empruntait. Il se gara sous un arbre peuplé d'oiseaux gazouillants, qui dominait une grande demeure clôturée d'où émanaient par salves des voix d'enfants. Il attendit, les yeux rivés sur la rue, et enfin, au crépuscule il vit arriver sa voiture. Il avait tourné et retourné les choses dans sa tête, et il avait pris sa décision. Il avait remarqué que très peu de véhicules passaient par là, car la rue sinueuse qui prolongeait celle-ci se terminait en impasse. Mais si par hasard une voiture suivait celle de Ndali, et qu'il ne pouvait pas bloquer la route, il sortirait en courant et la rattraperait avant qu'elle n'ait le temps de klaxonner pour que le gardien lui ouvre le portail.

Ô Egbunu, le moment arriva comme une scène surgie de son imagination. Dès qu'il aperçut sa voiture, il démarra et fonça, puis braqua pour lui barrer la route. Il faillit y avoir une collision, et le cri qu'il entendit ébranla son esprit déjà égaré. Il resta immobile, le temps que son cœur se calme. Puis il descendit de voiture. Il avait vu Ndali, mais pas le garçon assis à l'arrière, vers lequel à présent elle se tournait. Il se planta face au pare-brise. Depuis longtemps, depuis des mois, depuis son retour, il attendait ce moment. Il se surprit à trembler, sentit comme une explosion au plus profond de son cœur.

Derrière lui, un automobiliste donna trois coups de klaxon furieux puis le contourna. Il ne bougea pas d'un pouce. Enfin elle descendit. Elle le regarda, il la regarda. Il y avait de la vie dans ce visage, la vie qu'il avait connue jadis. Mais ce visage, il avait du mal à le reconnaître. Il avait quelque chose de nouveau, quoique si familier.

— C'est toi ? s'étonna-t-elle, comme si elle interrogeait une créature inconnue sur sa nature profonde.

Il hocha la tête.

— Oui, mama.

Elle recula vers sa voiture, se pencha et dit quelque chose à son fils. Puis elle ferma la portière et s'avança.

— C'est encore toi ? Qu'est-ce que tu veux ?

Il secoua la tête. Ô Egbunu, il avait peur.

— Mama, je suis vraiment désolé pour tout. Je suis désolé. Je suis

désolé. Tu as lu ma lettre ? Tu as lu le...

— Pardon ? s'écria-t-elle. Pardon ? – elle recula, porta la main à son visage, pointa sur lui ses doigts aux ongles peints. Pourquoi tu me harcèles comme ça ? Dans ma pharmacie, et jusque chez moi ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Mama...

— Non, non, arrête ! Arrête ça ! Ne m'appelle pas comme ça, s'il te plaît, je t'en supplie.

Il voulut parler, mais elle se retourna vers sa voiture et son fils.

Elle revint à lui et, en fermant les yeux, elle dit :

— Écoute-moi bien : je ne veux plus jamais te revoir de ma vie. C'est quoi, ça ? Pourquoi tu me suis... ?

— Ndali, attends ! – et il fit un pas en avant.

— Arrête ! Ne bouge pas !

Elle avait reculé si violemment qu'il en fut abasourdi.

— Ne t'approche plus jamais de moi. Écoute, je t'en supplie au nom de Dieu, laisse-moi tranquille. Je suis mariée, tu comprends ? Trouve-toi une autre femme, et laisse-moi tranquille. Si je te revois devant ma maison, je te ferai arrêter.

Voyant qu'elle regagnait sa voiture, il la suivit. Il pouvait presque la toucher quand elle se retourna et lui fit face.

— Ton fils, dit-il haletant. Il s'appelle comme moi.

En cet instant décisif où mon hôte et sa bien-aimée se retrouvaient à quelques centimètres l'un de l'autre, un camion s'approcha de l'endroit où les deux voitures confluaient sur la chaussée. Un moment bref, fugace, viscéral, telle l'ultime seconde où la victime aperçoit le visage de son assassin, mais un moment chargé d'une grâce insondable pour l'homme. En faisant un pas interdit, il avait pénétré dans son champ de vision, et il avait les jambes prises dans un lacet inextricable. Il la vit ouvrir la bouche, et puis, brusquement, elle se détourna et remonta dans sa voiture.

Les camionneurs bloqués commençaient à lancer des insultes. Il regagna sa voiture et fit doucement marche arrière. Ndali se précipita dans la brèche et fonça vers son portail. Il la regarda disparaître, sous les jurons des camionneurs.

Ô Ebubedike, je ne dois pas m'appesantir sur ce qu'il fit ensuite, car c'était trop pénible à regarder. Mon hôte était anéanti par cette confrontation. Les quelques mots que lui avait dits Ndali, il les absorba dans son estomac affaibli et les digéra sur place, en pesant chaque parole. Mais, telle une chèvre, il en fit une véritable pelote. Et chaque nuit, quand sa vie, constamment agitée comme un pendule, s'immobilisait un moment, il régurgitait la pelote et la remâchait de plus belle. Mais il y avait une chose qu'il ne pouvait ni assimiler, ni

déchiqueter, ni recracher, une chose ferme et compacte. Une chose qu'il avait lue dans ses yeux : même s'il savait son esprit prompt à surréagir en pareille situation, il était convaincu que ce qu'il y avait lu, c'était du mépris.

Je ne saurais décrire l'effet de ce sentiment. Il resta couché des jours entiers, hanté par les voix spectrales et désincarnées de leur dispute. Il mangeait peu ; il parlait tout seul. Il riait ; il pleurait. Il sortait la nuit d'un pas lourd et rentrait aussitôt, en buvant l'eau de pluie qui ruisselait sur son visage.

Je redoutais, ô Egbunu, qu'il ne bascule dans la folie. Car il était aussi hanté de rêves étranges et persistants, souvent peuplés d'oiseaux : des poules, des canards, des milans, et même des faucons. Ces rêves mettaient à nu les brûlures de son esprit affligé. Il devint un paria, rejeté par la terre comme par le ciel, un akaliogoli vivant. Je craignais pour lui, car j'ai appris qu'il n'y a pas d'amour plus fort que pour un être hors d'atteinte, inaccessible. C'est pour cet amour impossible que se languit le cœur en soupirs moribonds, emprisonné dans ce sublime cachot. Le seul moyen de le sauver, c'est de lui faire éprouver un nouvel amour, aussi fort que celui qu'il voue à l'inaccessible. Mais il n'y avait dans son entourage aucune femme susceptible de l'inspirer, et je craignais pour lui.

Sa descente aux enfers dura pendant des jours, ô Egbunu. Et puis, un soir, alors qu'il restait à marmonner qu'elle le haïssait, il sursauta en entendant tambouriner à la porte.

Une voix retentit : « Frère Chinonso, fils du Dieu vivant ! »

Il n'avait pas réalisé que son ami était rentré. Il se précipita pour lui ouvrir.

Le Dieu subalterne

Ô Akwaakwuru, les glorieux anciens, dans leur sagesse inégalable, disaient que la chose dont un homme a peur est plus puissante que son chi. C'est une formule sévère. Mais il est vrai que la peur est un phénomène important dans la vie d'un homme. Enfant, sa vie est dominée par une peur constante. Et une fois adulte, elle devient partie intégrante de lui-même. Toutes les actions humaines sont régies par la peur. Ce serait folie de demander comment l'on peut s'en libérer. N'est-ce pas la peur même – celle de voir son esprit gouverné par la peur – qui souffle cette question ? L'homme doit vivre avec. Si l'homme mange, c'est par peur de mourir en ne mangeant pas. Pourquoi fait-il attention en traversant la rue ? Pourquoi emmène-t-il son enfant à l'hôpital ? Par peur. La peur est ce dieu subalterne qui contrôle en silence l'univers des humains. c'est peut-être la plus puissante de toutes les émotions humaines. Considère, ô Gaganaogwu, l'histoire d'Azuka, qui tua son beau-frère dans une rixe, il y a trois cent soixante-dix ans. Il fut condamné à mort par le prêtre d'Ala pour avoir indûment ôté une vie. Mon hôte de l'époque, Chetaeze Ijekoba, figurait parmi ceux qui l'emmenèrent dans la forêt pour le pendre. Et je vis par ses yeux l'état du condamné : même ses gestes et sa voix étaient altérés par la peur, et il était visible que chaque instant de sa vie depuis sa condamnation était hanté par la peur de la mort. Un homme convaincu de vivre sans peur s'aperçoit bientôt qu'il s'est aventuré nu dans les contrées de la folie, où il est voué à ne croiser personne.

Quand Jamike lui rendit visite, il trouva mon hôte dévoré par la peur – et par le désir, la rage, l'amour et le chagrin. Mais d'abord par la peur de ne jamais retrouver Ndali. La peur, ô Chukwu ! Le dieu subalterne, tourmenteur de l'humanité, qui tient l'homme en laisse, qui le retient captif. L'homme aura beau fuser aux quatre coins de la maison, se percher sur les rebords de fenêtre, agiter ses jeunes ailes blanches autant qu'il le voudra, entonner le chant de l'orchestre des

minorités, il ne pourra pas s'échapper. Car s'il s'envole, le plafond le retiendra et l'obligera à regagner sa place. Et s'il a une occasion de se réjouir ? S'il boit du vin de palme à son mariage ? S'il reçoit la bénédiction de ses parents et les compliments de toute sa famille ? S'il fait l'amour à sa femme ? Si sa femme accouche et qu'il devient père ? Cela ne change rien. Au bout du compte – une fois la fête finie, les invités partis, la jouissance passée, le bébé endormi –, la peur revient, plus présente que jamais, et le rappelle à elle en tirant sur son fil comme le fauconnier rappelle le faucon.

Torturé par la peur, mon hôte avait grand besoin d'aide. Il fallait au moins qu'il sache ; il fallait trouver un moyen. Un moyen ? C'était cela qu'il avait tenté d'expliquer à Jamike. Et à présent, exténué, il tomba à genoux et s'agrippa à son ami revenu de la montagne aux prières, emplí de cette grande divinité vénérée dans les terres lointaines mais aussi, désormais, par les enfants des pieux anciens.

— Oh, Jamike, je sais que tu es un homme de Dieu. Je sais que Dieu a changé ta vie, mais je veux que tu fasses au moins ça pour moi. Rien que ça. Je suis triste, je suis tellement triste ! Je suis comme englouti. Et je ne serai sauvé qu'en retrouvant ma femme.

Même si à ce stade il la savait perdue, même s'il se sentait au bord de la folie, il s'inquiéta de lire la consternation sur le visage de son ami.

— Oui, poursuivit-il avec véhémence, en grinçant des dents et en serrant plus fort encore les jambes de Jamike. C'est ma femme, tu sais. Mon épouse. Elle est à moi. On devait se marier. J'ai souffert pour elle.

Son ami était manifestement à court de mots. Il regardait mon hôte, qui relâcha son emprise et reprit :

— Il y a une semaine à peu près, je l'ai abordée devant chez elle. Je l'ai vue, vue de près, et j'ai vu son fils. Et tu sais comment il s'appelle, son fils ? Il s'appelle Chinonso.

— Comme toi ?! – et mon hôte s'exalta, car il vit, encore un peu lucide, qu'il avait touché une corde sensible chez cet homme dont il sollicitait l'aide.

— C'est la vérité. C'est comme ça qu'il s'appelle.

— J'ai du mal à y croire, mon frère.

— Il y a...

Haletant, suffoquant, il dut s'interrompre ; puis il reprit :

— Il y a forcément une raison, et je veux savoir laquelle. Est-ce qu'elle a cru que j'étais mort ? Est-ce que c'est pour ça qu'elle a appelé son fils comme moi ? Ou est-ce qu'il y a autre chose ? – il toussa et cracha dans son mouchoir. Je l'ai vu, cet enfant, je l'ai vu de mes yeux, bien en face, et une voix me dit que c'est mon fils.

— C'est ce que te dit ta voix ?

— Absolument, fit-il en claquant des doigts. Tu devrais le voir ! Il doit avoir environ quatre ans. Quand est-ce qu'elle s'est mariée ? Il n'y a pas très longtemps, d'après ce que tu m'as dit.

— Ah, c'est vrai. M-m-mais comment ça serait possible ?

— Je ne sais pas. Je ne sais pas. Oh, je ne sais pas ! Dieu seul le sait. Mais en tout cas, mon frère, j'ai le cœur brisé. Un mort est mieux loti. Je ne dors plus. Je ne mange plus. Je ne sais pas pourquoi ma vie est comme ça. Mais je veux savoir pourquoi mon fils s'appelle comme moi.

— Il y a du vrai dans ce que tu dis, Solomon mon frère. Comme disent les ndiichies, un crapaud ne court pas en plein jour sans raison. Soit il poursuit une bête, soit une bête le poursuit.

Ô Gaganaogwu, grande était la sagesse des anciens éclairés !

— Je te comprends, Nwannem Solomon, poursuivit Jamike. Tu peux me demander n'importe quoi, et je le ferai. Je veux t'aider.

À ces mots, mon hôte leva les yeux. Il s'aperçut enfin qu'il était à genoux et qu'il agrippait les maigres jambes de son ami, son pauvre ami qui avait jeûné quarante jours et quarante nuits. Sa maigreur le bouleversa : il retira précipitamment ses mains et s'assit sur le lit en face de lui. Ô Egbunu, tel fut l'effet de ce mot « aider », qui lui promettait un sursis, un espoir. Il se redressa et dit, en secouant la tête :

— Je veux que tu retournes voir son mari et que tu lui dises : « Dieu m'a envoyé vers vous, Monsieur Ogbonna, pour vous avertir que votre famille est en danger. »

Il attendit une réaction de Jamike, mais son ami se contenta de s'essuyer les commissures de la bouche, qui béait en un grand O.

— Ça ne sera pas un péché. Il s'agit juste de savoir si elle est... en sécurité ou non. Dieu le permet. Et puis, tu es pasteur, donc ça n'est pas un mensonge.

Jamike secoua la tête. Même s'il parut s'astreindre à répondre, en mobilisant toute sa volonté, ce ne fut pas pour dire : « Mais bien sûr que si, c'est un mensonge. Ce n'est pas le Seigneur qui m'envoie à lui », comme le redoutait mon hôte. Au lieu de cela, d'une voix qui parut cisailler l'air comme une faucille, Jamike répondit qu'il acceptait. Puis, comme s'il craignait de ne pas avoir été entendu, il le répéta avec toute la vigueur d'une conviction.

Mon hôte se calma. Et, soulevé par une main invisible, il se leva.

Ô Chukwu, les anciens disent souvent : le chasseur a de la chance que l'antilope mâle ait un scrotum enflé. Car c'est ainsi qu'il peut l'atteindre de sa flèche venimeuse, même s'il n'est qu'un vieillard, un sac d'os affaibli. Et Monsieur Ogbonna, le rival de mon hôte, mari de sa bien-aimée, cet être malfaisant qui avait profité de son absence

pour lui ravir sa fiancée, cet homme qui avait détruit sa vie, à cause duquel il souffrait, et qui usurpait peut-être la paternité de son enfant, cet homme avait déjà le scrotum enflé. Car il s'était livré à un prêtre masqué, un espion du royaume en ruine de mon hôte. En effet, le lendemain soir, alors que l'horizon lui-même revêtait un masque peint d'un gris translucide et d'un rouge exsangue de fourmi du désert, mon hôte et son ami se rendirent à la banque où travaillait le mari de Ndali.

Jamike entra dans l'agence, tandis que mon hôte l'attendait près d'un garage ombragé par un vieil arbre, un ugba que je reconnus aussitôt. Il se dressait là depuis des siècles. Il y a plus de deux cents ans, alors que les négriers cruels de l'Arochukwu convoyaient mon hôte Yagazie et d'autres esclaves enchaînés, une femme s'évanouit et s'effondra sous cet arbre. Les ravisseurs durent arrêter le convoi. L'un d'eux, un homme corpulent, fit un signe aux autres, indiquant qu'elle était malade et qu'elle risquait de ne pas tenir jusqu'à la côte. Que faire alors ? Il la détacha. Mais elle ne réagit pas. Alors ils l'abandonnèrent, comme si elle dormait, dans la clairière où se dressait cet arbre unique.

Mon hôte descendit de voiture et s'installa sous l'arbre avec les garagistes, le regard attiré par le drapeau biafrais attaché à un bout de bois à l'intérieur du local. Le drapeau était noir de suie et avait un coin troué. On lui fit une place sur le banc sale près d'un énorme pneu, sans doute celui d'un camion, sur lequel s'entassaient des outils. Mais il préféra rester debout tandis qu'ils reprenaient leur tâche. Les bras croisés, il surveillait la rue.

Il venait d'acheter une bouteille d'eau fraîche à un vendeur ambulant et commençait à boire quand Jamike revint. Il semblait presque réduit au silence.

— Viens, on s'en va, il faut que je te parle, dit-il d'une voix sourde et fébrile en l'entraînant vers la voiture.

Ils regagnèrent son appartement en silence. Ce n'est qu'une fois installés, mon hôte sur le lit, Jamike sur la chaise, qu'ils entamèrent leur discussion.

— Mon frère, quand je suis entré, on aurait dit qu'il m'attendait. Il s'est précipité en disant : « Mon révérend, mon révérend, j'ai des problèmes. » Je lui ai demandé ce qui n'allait pas et il m'a dit : « Mon révérend, c'est ma femme, c'est ma femme. » Il était bouleversé. Il m'a dit que Ndali avait revu l'homme qu'elle avait failli épouser, et qu'il avait compris que l'enfant était son fils.

Mon hôte se leva d'un bond.

— Oui, c'est bien ton fils, mon frère, dit Jamike en levant les yeux vers lui.

— Mais comment c'est possible ? Comment ?

— Il m'a dit que quand tu es parti elle était déjà enceinte. Comme elle n'avait pas de nouvelles, elle a tout fait pour te retrouver. Elle a appelé l'UIC.

Ô Ijango-ijango, je te laisse imaginer l'effet de ces paroles sur mon hôte.

— Redis-moi ça ? *Isi gi ni* ? – ce fut tout ce qu'il put balbutier.

— Elle a appelé l'université, Solomon mon frère, elle a appelé Dehan !

Il resta silencieux. Je lui insufflai le souvenir de deux étreintes où elle l'avait serré entre ses cuisses en lui demandant de jouir en elle. Puis un autre encore, cette soirée lointaine où, dans son excitation, il n'avait pu se retenir, et ne s'était retiré qu'après avoir abondamment éjaculé. Il n'avait pas osé lui dire. Quand elle lui avait demandé de rallumer la lampe pour qu'elle puisse s'essuyer, il avait été soulagé qu'elle ne lui pose pas la question. En allumant, il vit une plume blanche qui flottait dans l'air. Ndali la regarda fascinée. Elle demanda d'où elle venait, pourquoi elle planait comme ça. Il répondit qu'il n'en savait rien. J'aurais pu lui rappeler bien d'autres exemples. Mon hôte, de son côté, se remémora autre chose : quand il avait appelé Ndali, juste après avoir repris espoir grâce à l'infirmière, elle lui avait dit qu'elle avait une nouvelle à lui annoncer, mais qu'elle la réservait pour plus tard. J'entendais encore sa voix au téléphone, par-delà les années : « C'est une grande nouvelle, vraiment. Même moi, je n'en reviens pas ! Mais je suis tellement heureuse ! »

— Elle n'avait plus de nouvelles, elle s'inquiétait, mon frère. Ô enfant de Dieu, elle était enceinte de toi, et d'un seul coup, plus de nouvelles ! Elle a attendu des jours, des semaines. Toujours rien. Tu lui avais donné une photocopie de ton attestation d'inscription. Alors elle a appelé l'université, et on lui a dit ce que tu avais fait.

Il voulut parler, mais Jamike poursuivit :

— On lui a dit que tu avais violé une femme turque, et que tu allais en prison pour vingt-six ans. On lui a même dit que tu t'en tirais à bon compte parce que, dans la plupart des pays musulmans, le viol est puni de mort.

— Qui lui a dit ça ?

— Il n'a pas précisé, mais j'imagine que c'était Dehan. Il ne connaissait pas tous les détails ; enfin, je ne crois pas. En tout cas, elle a vraiment essayé. Elle t'a cherché, elle a voulu t'aider. Selon lui, elle croyait à ton innocence ; elle a alerté l'ambassade du Nigeria en Turquie, mais ça n'a rien donné. Ça me revient, d'ailleurs, mon frère : quand j'ai appelé les amis que tu avais vus à Girne, ils m'ont dit que l'ambassade avait contacté l'université. Donc je crois vraiment qu'elle a fait de son mieux, mon frère. Tout ça, c'est de ma faute. Elle, elle a essayé.

— Et ensuite ? Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda mon hôte, sentant remonter en lui sa vieille rage.

— C'est ses parents, dit son ami, en pleurs. Ils étaient furieux. Elle allait avoir un enfant hors mariage, et elle faisait des démarches officielles pour sauver un criminel en prison à l'étranger. C'est pour ça qu'ils l'ont envoyée à Lagos. Ogbonna ne me l'a pas dit comme ça, mon frère, mais je suis convaincu qu'elle a fait tout ce qu'elle pouvait. Et puis elle a renoncé.

Ô Ijango-ijango, mon hôte sentit un frémissement dans ses entrailles, et un accès de chaleur, comme si quelque chose de brûlant y pénétrait lentement avec une férocité de prédateur. Elle a *renoncé*. Qu'est-ce que ça veut dire ? Ça veut dire, ô Akataka, qu'une personne a mis un terme à ses efforts. Qu'elle a essayé de soulever un poids, mais que, constatant son impuissance, elle se résigne et abandonne.

Mon hôte resta frappé de stupeur, comme si le monde qui l'avait vu naître, le monde où il avait vécu, dormi, fait l'amour, souffert, guéri, et de nouveau souffert n'avait été qu'une illusion, telle une vision fugace apparue aux yeux d'un vieil aveugle : un instant de splendeur rayonnante, un mirage qui sitôt aperçu se dissipe en néant.

Des araignées dans la maison des hommes

Ô Chukwu, ton oreille a été patiente. Tu m'as écouté. Tu m'as entendu relater toute cette histoire devant ce tribunal divin. Tu as écouté alors que tous les arbres du Beigwe se paraient du voile éclatant de mélodies enchanteresses. À l'instant même où je parle, la musique se déverse de partout dans ces salles lumineuses, comme la sueur des pores de la peau. Et nous sommes entourés d'esprits protecteurs qui à leur tour doivent comparaître et rendre compte devant toi. Je dois donc me hâter de combler le gouffre qui s'est ouvert dans mon récit. Et je ne tarderai plus, ô Gaganaogwu, car j'en ai bientôt terminé.

Pour mieux le résumer, je te rappellerai ce que disent les anciens, versés dans la sagesse de la guerre et du combat : pour tuer un homme, il n'est pas nécessaire de connaître son nom. Cette vérité s'applique à mon hôte. Car ce qu'il devint, durant les jours et les semaines qui suivirent les révélations de Jamike, serait trop pénible à décrire. Mais je dois t'expliquer les conséquences de ce changement, car la cause que je plaide l'exige. Ô Egbunu, mon hôte devint un djinn, un homme-esprit, un errant, un vagabond desquamé, une créature rampante de la brousse, un exilé volontaire, décollé de la peau du monde. Il refusait d'entendre les conseils de son ami, qui le suppliait de ne pas s'engager dans la bataille. Il jurait au contraire qu'il allait se battre. Il jurait avec véhémence qu'il allait reprendre son fils. Il soutenait que c'était la seule cause au monde qui lui restait, sa seule raison de se battre. Et personne, pas même moi, son esprit protecteur, ne pouvait le persuader malgré lui.

Alors il se remit à la guetter, tapi dans les buissons, et quand elle arriva chez elle il tenta de l'aborder. Elle refusa de descendre de voiture, le contourna et fila en trombe. Après cet échec, il fit irruption dans sa pharmacie, en hurlant qu'il voulait récupérer son fils. Mais elle s'enferma dans le bureau et appela les voisins au secours. Trois hommes surgirent et le traînèrent dehors en le rouant de coups ; il en

eut les lèvres tuméfiées et l'arcade sourcilière fendue.

Mais, ô Egbunu, cela ne suffit pas à le décourager. Il se rendit ensuite à l'école et tenta d'enlever son fils. C'est alors, je crois, que fut semée la graine de l'événement qui m'amène ici, en cette nuit humaine chaotique entre toutes. Car bien des fois j'ai vu cela, ô Oseburuwa. J'ai appris que l'homme qui retourne au lieu où son âme fut anéantie ne pardonnera pas aisément à ceux qui l'y ont traîné. De quel lieu s'agit-il ? De celui où un homme cesse d'exister, où il mène une vie pétrifiée comme l'homme-statue juché sur son tonneau au milieu de la rue, ou l'effigie de l'enfant bouche bée près du commissariat.

Certes, les gardiens cette fois ne lui infligèrent que des insultes et des gifles ; mais il fut torturé par le souvenir que ces mauvais traitements déchaînèrent en lui. Dans sa cellule, il pleura. Il se maudit. Il maudit le monde. Il maudit son malheur. Enfin, ô Chukwu, il maudit Ndali. Et cette nuit-là, dans son sommeil, un moment du passé lui apparut, et il entendit sa voix qui disait : « Nonso, tu t'es détruit à cause de moi ! » Il se redressa brusquement du sol nu du cachot, comme si ces mots avaient mis des années pour lui parvenir et qu'il les entendait pour la première fois, cinq ans après qu'elle les eut prononcés.

Ô Ezeuwa, au matin du troisième jour Jamike vint payer sa caution.

— Je t'avais prévenu de la laisser tranquille, lui dit-il en sortant du commissariat. Tu ne peux pas l'obliger à revenir auprès de toi. Tu dois tourner le dos au passé et aller de l'avant. Déménage, va à Aba, ou à Lagos. Tourne la page. Tu finiras par rencontrer une femme bien. Regarde-moi : pendant toutes ces années à Chypre, est-ce que j'ai trouvé quelqu'un ? C'est ici que j'ai rencontré Stella. Et bientôt, elle sera ma femme.

Jamike continua de parler à cet homme, qui semblait privé de langue, jusqu'à ce qu'ils arrivent chez lui. Tous ses conseils s'accompagnaient de références à ce qu'il avait vu ou fait. Quand le taxi s'arrêta devant l'immeuble, mon hôte remercia son ami et lui demanda de le laisser seul.

— Comme tu veux, dit Jamike. Je passerai te voir demain.

— À demain...

Ô Obasidinelu, les glorieux anciens, dans leur diplomatie sagacité, disent que c'est le flûtiste qui choisit la musique, et le danseur qui se plie à son rythme. Ce serait folie de danser sur un rythme quand en résonne un autre. La vie elle-même avait enseigné à mon hôte cette dure vérité. Mais il avait aussi reçu mes conseils et ceux de Jamike, le seul ami sur lequel il comptait. Et c'est avec ces

mots dans son cœur qu'il déverrouilla le portail et monta à son appartement. Il fut salué par la femme du voisin, qui triait des haricots sur un plateau, et il marmonna une réponse essoufflée. Il ouvrit le cadenas et entra. Il fut assailli par une odeur suffocante. Guidé par le bourdonnement des mouches, il en identifia la source : le gâteau aux haricots qu'il avait acheté et entamé le jour de son arrestation. L'emballage grouillait de vers, et une substance laiteuse s'en écoulait sur la table.

Il ôta son tee-shirt pour y enfouir ces restes putréfiés, ce qui affola les mouches. Il essuya la table souillée et alla jeter le tee-shirt à la poubelle. Puis il s'allongea sur son lit, les yeux fermés, les mains sur la poitrine, en essayant de ne plus penser à rien. Mais cela, ô Egbunu, c'est pratiquement impossible ; car l'esprit humain est comme une clairière dans la forêt où il y a toujours des bêtes qui paissent, si minuscules soient-elles. La pensée qui lui vint, il ne pouvait la rejeter : sa mère. Il la revoyait, assise sur le banc du jardin, en train de piler du poivre ou des ignames ; et lui, assis à côté d'elle, l'écoutait raconter des histoires. Il la revoyait nettement, la tête couverte d'un foulard de calicot.

Il demeura en ces lieux, ce corridor entre conscience et inconscience, jusqu'à ce que la nuit tombe. Alors il se redressa et laissa s'épanouir l'idée de quitter Umuahia et de laisser tout ça derrière lui. Il y avait déjà pensé en cellule, avant même que Jamike n'en reparle. Et j'avais fait en sorte que cette idée persiste en lui. Elle n'avait cessé d'aller et venir dans son esprit comme un visiteur instable tout au long de ses deux jours de détention. Et à présent, la vision de sa mère contribuait à l'ancrer, sans qu'il sache comment. Était-ce parce que lui-même, après sa mort, avait répété à son père qu'il devait tenter de l'oublier ? Maintes fois ils s'étaient disputés à ce sujet ; maintes fois il l'avait traité d'enfant cramponné à un souvenir perdu pour toujours. Une nuit en particulier, son père était entré dans sa chambre en pleurant, complètement ivre. Un peu plus tôt, ils avaient découpé un poulet commandé par une femme dont la fille, qui avait à peu près l'âge de sa sœur, allait se marier. C'était sans doute cela qui avait remué le vieil homme. Il s'avança en titubant et dit :

— *Okparam*, je suis un raté. Un misérable. Quand ta mère était en train d'accoucher, je n'ai pas su la protéger. Je n'ai pas pu la retenir. Et ta sœur non plus, je n'ai pas su la protéger. C'est quoi ma vie ? Une longue liste de pertes ? Est-ce qu'elle se définit par tout ce que j'ai perdu ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal pour mériter ça ? *Kedu ihe nmere ?*

Naguère, quand ce souvenir lui revenait, il voyait son père comme un faible, incapable de supporter les épreuves, de tourner le dos au passé. Mais à présent, il se dit que lui-même s'accrochait à un souvenir

perdu pour toujours, impossible à reconquérir.

Il allait partir. Retourner à Aba, chez son oncle, et laisser tout ça derrière lui. Il ne pouvait changer ce qui s'était refaçoné pour résister à tout changement. Son monde – non, son *ancien* monde – s'était refaçoné et ne changerait plus. La seule possibilité, c'était d'aller de l'avant. Tout comme Jamike avait quitté la contrée de la honte, fait la paix avec lui et pris un nouveau départ. Tout comme Ndali. Elle avait effacé ce qu'il avait inscrit sur l'ardoise de son âme pour y écrire un nouveau texte. Ils ne vivaient plus dans le souvenir, la recherche du temps perdu.

Il comprenait aussi qu'il n'était pas le seul à nourrir de la haine, à porter une pleine jarre de ressentiment d'où s'écoulaient une ou deux gouttes à chaque pas de sa marche pénible sur le sentier usé de la vie. Bien des gens étaient dans ce cas, peut-être même tout le monde, tous les habitants de l'Alaigbo, voire tout son peuple, dans ce pays où il vivait bâillonné, aveuglé, terrorisé. Chacun peut-être nourrissait une rancœur. Certainement. Il y avait forcément un vieux grief, tel un fauve immortel, enfermé dans une cage inviolable du cœur. Certains étaient révoltés par la pénurie d'électricité, d'équipements publics, par la corruption. Ou encore les militants du MASSOB, les manifestants abattus à Owerri, blessés à Ariaria, en réclamant la renaissance d'une nation morte : eux aussi devaient être furieux que ce qui était mort ne puisse reprendre vie. Et tous ceux qui avaient perdu un être cher ou un ami ? Forcément, au plus profond de son cœur, chaque homme, chaque femme devait nourrir du ressentiment. Nul ne goûte une paix absolue. Personne au monde.

Sa méditation fut si ample, ses pensées si sincères, que son cœur finit par approuver l'idée. Et moi, son chi, je renchéris. Il devait partir, partir immédiatement. Voilà ce qui l'apaisa. Le lendemain, il chercha quelqu'un pour racheter son stock et reprendre son bail. Il rentra satisfait. Il appela son oncle, lui expliqua ce qui s'était passé, et lui dit qu'il devait quitter Umuahia au plus vite. Le vieil homme en fut bouleversé. « Je t-t-t'avais bien d-d-dit de ne pas revoir cette f-f-femme », ne cessait-il de répéter. Et il dit à mon hôte de venir à Aba sans plus tarder.

Les jours suivants, il rassembla ses maigres affaires, en essayant de ne penser ni à Ndali ni à son fils. Il reviendrait un jour, un jour futur, une fois qu'il aurait refait sa vie, et il demanderait à le voir. Voilà ce qu'il ferait, songea-t-il en contemplant la pièce soudain vide, où ne restait que son vieux matelas à même le sol.

Ô Agujiegbe, il allait partir ce soir-là pour ne plus revenir. Il allait partir ! Il l'avait annoncé à Jamike : dès que son ami serait passé lui dire au revoir, il se mettrait en route. Ses bagages étaient déjà dans la voiture, il attendait juste que le prosélyte finisse sa journée et vienne

dire une prière pour lui. Alors ce serait le départ.

Ô Chukwu, je suis au regret d'avouer que lorsque Jamike fut passé prier pour lui, pleurer pour lui et l'embrasser, sa vieille rage, sa terreur, sa confusion dévorante s'abattirent à nouveau sur lui. Il ne savait pas ce qui le possédait ainsi, mais cette force déferla et le replongea dans l'abîme auquel il venait de s'arracher. Il suffit, ô Egbunu, d'un simple souvenir, telle l'allumette qui embrase un immeuble entier. Le souvenir de leur première étreinte, et du jour où, agenouillée dans la poussière de la cour, sous le regard des poules, elle avait sucé son sexe jusqu'à ce qu'il tombe du banc. Oh, comme ils avaient ri ce jour-là !

Écoute, ô Ijango-ijango : un homme tel que mon hôte ne saurait ainsi renoncer au combat ; son âme ne peut s'en satisfaire. Il ne peut se relever après une cuisante défaite pour dire à ses partisans, à tous ceux qui l'ont vu se débattre dans le sable, aux témoins de son humiliation, qu'il a fait la paix. *Tout simplement*. C'est trop dur, ô Chukwu. C'est pourquoi, alors même qu'il s'était dit d'un ton résolu : « Je vais partir et m'éloigner d'elle à jamais », quelques instants plus tard, quand la nuit tomba, il céda à ses idées noires. Et elles affluèrent en masse, dans une solidarité menaçante, et réquisitionnèrent tout son monde intérieur, jusqu'à le persuader d'aller chercher dans la cuisine un bidon de pétrole entamé et une boîte d'allumettes. Alors seulement elles le quittèrent. Mais le pacte était scellé. Il boucha soigneusement le bidon et le glissa devant le siège du passager. Puis il rentra et il attendit, attendit, attendit que le temps passe. Et il est dur d'attendre quand on a l'âme en feu.

Ô Egbunu, il était près de minuit quand il démarra et s'enfonça dans les ténèbres. Il roulait prudemment, conscient qu'il transportait une matière inflammable, et qu'il avait tout ce qu'il possédait dans son coffre, en préparation du périple. Il parcourut des rues désertes et fut contrôlé à un barrage : le milicien balaya distraitement de sa torche l'habitable de la voiture et lui fit signe de passer. Enfin il parvint à la pharmacie.

Il se gara, saisit les allumettes.

— Pour toi, Ndali, j'ai perdu tout ce que j'avais, et c'est comme ça que tu me traites ? Tout ça pour ça ? — il ouvrit la portière, prit le bidon de pétrole, et sortit dans une nuit plus noire que toutes les nuits. Après tout ce que j'ai fait pour toi, dit-il en s'arrêtant pour reprendre son souffle, tu m'as rendu le mal pour le bien. Tu m'as rejeté. Tu m'as puni. Tu m'as mis en prison. Tu m'as humilié. Tu m'as déshonoré.

Il se tenait devant la pharmacie, dans un monde silencieux, hormis des chants d'Église émanant du lointain.

— Tu vas comprendre ce que ça veut dire de perdre ce qu'on a. Tu

vas comprendre, tu vas sentir ce que j'ai ressenti, Ndali.

Dans sa voix et dans son cœur, ô Egbunu, je perçus ce qui, depuis l'orée des temps, m'a toujours laissé perplexe chez l'être humain. Un homme peut aimer une femme, l'embrasser, lui faire l'amour, ne vivre que pour elle, avoir un enfant avec elle, et puis, un jour, il n'en reste plus rien. Plus rien, ô Ijango-ijango ! Et que reste-t-il à la place ? me demandera-t-on. Un léger doute, une vague colère ? Non. Ce qui reste, c'est le rejeton de la haine, sa progéniture monstrueuse : le mépris.

Tandis qu'il parlait, appréhendant l'imminence de son geste, je sortis de son corps. Je fus aussitôt assailli par la clameur assourdissante de l'Ezinmuo. Partout des esprits en mouvement, suspendus aux toits, perchés sur les voitures ; beaucoup l'observaient, comme avertis de ce qu'il allait faire. Je le réintégrai en hâte pour lui souffler qu'il devrait rentrer, ou appeler Jamike, ou commencer son voyage, ou dormir. Mais il refusait de m'entendre, et la voix de sa conscience – persuasive entre toutes – restait muette. Il s'assura qu'il n'y avait aucune présence humaine aux alentours, s'avança, et se mit à verser du pétrole tout autour du bâtiment. Quand le bidon fut vide, il alla chercher dans le coffre de sa voiture un jerrican d'essence dont il aspergea la façade. Alors il gratta l'allumette et la lança vers le bâtiment imprégné de combustible. Dès qu'il s'embrasa, il courut à sa voiture, démarra et fila dans les ténèbres. Sans regarder en arrière.

Ô Gaganaogwu, je savais qu'aucun esprit errant ne convoiterait son corps alors que s'offrait à eux ce festin : un brasier crépitant. Je le délaissai donc pour assister à la scène, voir l'effet de son geste : ainsi, quand tu m'interrogerais au jour de sa mort, je pourrais témoigner pleinement de ses actes. Il s'éloigna à l'horizon tandis que je me tenais devant le bâtiment en flammes. Lorsqu'il fut hors de vue, une douzaine d'esprits s'étaient déjà amassés autour du feu, flottant comme des vibrations nues. Au début, je contemplai la beauté du spectacle d'un œil extérieur, tandis que des êtres désincarnés s'approchaient en me frôlant. L'un d'eux, surexcité, s'éleva au-dessus de la pharmacie et resta en lévitation au point exact d'où la spirale de fumée noire s'envolait à la verticale, sous les acclamations. Au gré de ses volutes, la fumée masquait l'esprit ou le dévoilait à nouveau.

J'observais tout cela quand – je n'en crus pas mes yeux – je vis surgir du brasier la chi de Ndali, qui hurlait et gémissait. Elle me repéra aussitôt et s'écria, dans un torrent de mots :

— Maudit sois-tu, esprit mauvais, et maudit soit ton hôte ! Regarde ce que vous avez fait. Je vous avais prévenus, depuis longtemps, je vous avais dit de renoncer, mais non, il a continué à la poursuivre, à la harceler, jusqu'à bouleverser sa vie ! Quand elle a lu sa maudite lettre avant-hier, qu'elle appréhendait de lire, elle en a été bouleversée ! Elle s'est disputée avec son mari. Et ce soir, ce soir cruel,

il y a eu une nouvelle dispute et elle est partie de chez elle et elle est venue ici...

Elle se retourna en entendant un cri perçant jaillir du bâtiment en feu, et aussitôt elle disparut dans les flammes. Je me précipitai à sa suite, et dans le chaos brûlant je vis une personne au sol qui tentait de se relever ; mais une poutre incandescente, détachée de la charpente, s'abattit sur son dos et la cloua au sol. Elle hurlait et délirait de douleur. Mais elle tenta de se relever en voyant se dresser une montagne de feu qui progressait vers elle. Une étagère de médicaments s'était effondrée sur elle-même sous les assauts des flammes, le feu avait gagné la moquette, et il parcourait la pièce en direction de Ndali. En se touchant la nuque, elle découvrit que c'était du sang qu'elle sentait couler dans son dos. Alors seulement elle parut comprendre que le bois clouté s'était fiché dans sa chair, et qu'il canalisait le feu vers son corps. Avec des cris de damnée, sous son fardeau de bois, elle se précipita à travers le pandémonium jaunâtre, théâtre infernal de tables agenouillées, de fenêtres crépitantes, de rideaux dansants et de bouteilles explosives. Un fragment de brique brûlée la déséquilibra au moment où elle atteignait la porte, qu'elle parvint à ouvrir ; au même moment, les derniers vestiges de bois incandescent glissèrent de son dos. Écartelée par la douleur, elle tomba à genoux comme un ermite en prière. Elle dut se dire alors qu'il valait mieux ne pas se relever. Et c'est à quatre pattes qu'elle émergea de la pharmacie, telle une bête qui brouterait dans une clairière de flammes.

Lorsque enfin elle put s'échapper, des gens s'étaient attroupés autour de l'incendie : des membres de la milice d'autodéfense, des voisins, des passants. Ils l'aspergèrent de seaux d'eau ; elle retomba et perdit connaissance.

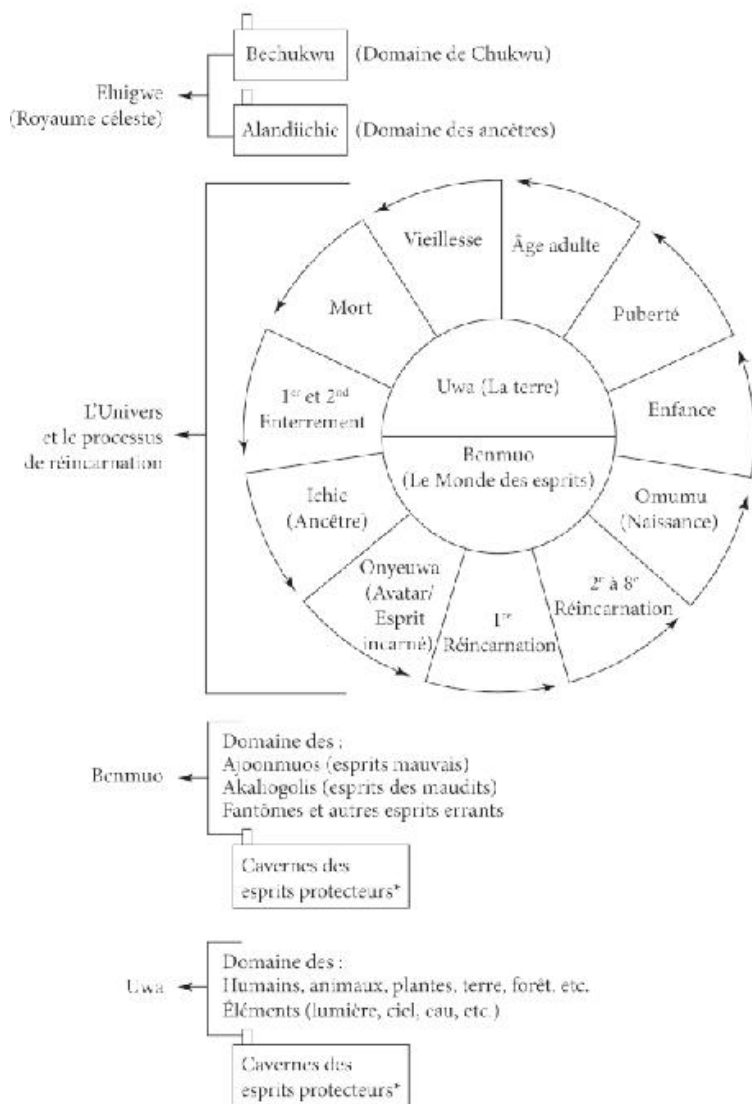
Je la quittai alors pour retrouver mon hôte. Il était sur l'autoroute et filait dans la nuit, en conduisant à travers ses larmes. Il ignorait ce qu'il avait fait. Ô Ijango-ijango, j'ai évoqué bien des fois ce soir cette lacune singulière de l'homme et de son chi : ils ne peuvent connaître que ce qu'ils voient ou entendent. Donc, mon hôte ne pouvait rien savoir. Il ne se rendait compte de rien. La Ndali qui hantait son esprit à cet instant était celle qui l'avait aimé jadis mais qui le rejetait. C'était celle qu'il avait perdue. Il ignorait tout de la Ndali submergée par les flammes, qui gisait à présent devant les décombres de sa pharmacie. Il continuait à rouler en l'imaginant dans les bras de son mari, et se disait que jamais, quoi qu'il fasse, il n'aurait pu la reconquérir. Il roulait, pleurant et gémissant, entonnant le chant de l'orchestre des minorités.

Ô Egbunu, comment aurait-il pu penser qu'une femme puisse quitter sa maison pour aller dormir dans son magasin ? Pour quel motif ?

C'était impensable. Il n'avait aucune raison de l'imaginer. Et voilà comment un homme qui vient de tuer quelqu'un poursuit son chemin sans se rendre compte de ce qu'il a fait. Les vénérables anciens comparaient ce phénomène à la présence d'araignées dans la maison des hommes : *Que celui qui se croit tout-puissant inspecte sa maison ; jamais il ne saura dire depuis quand l'araignée tisse sa toile.* C'est ainsi que l'homme sur le point d'être assassiné peut entrer dans la maison où l'attendent ses assassins, inconscient de leur projet, ignorant que sa fin est proche. Peut-être même dînera-t-il avec eux, comme cet homme qui régnait sur une terre de Blancs nommée Rome, et dont mon hôte Ezike avait lu l'histoire dans un livre. Mais pourquoi invoquer des exemples lointains quand ici même, au pays des glorieux ancêtres, bien des fois j'ai vu cela ?

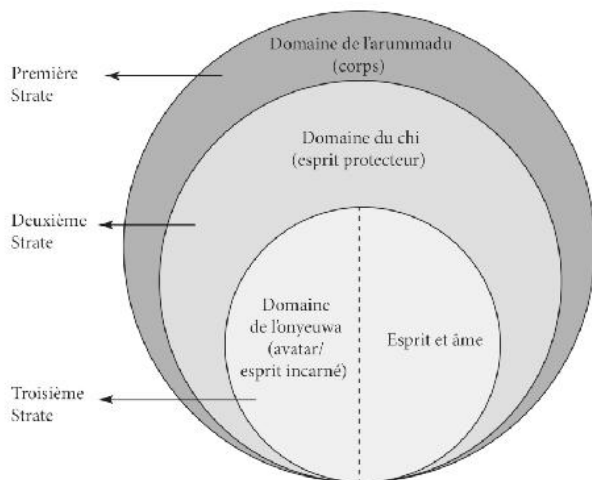
L'homme entre dans la pièce sans se douter que ce qui va le tuer l'attend déjà – et c'est toujours ainsi : changement et dégradation rongent peu à peu toutes choses en jouant du hasard, et des bouleversements surviennent, insoupçonnés. La mort, viendra, imprévue et soudaine, se percher sur le bord de son monde. Elle viendra sans préambule, sans bruit, sans interrompre les saisons, ni même peut-être le présent. Elle viendra sans altérer le goût de la prune sur la langue. Elle se glissera comme un serpent, inaperçue, guettant son heure. Un regard vers le mur ne révélera rien : ni lézarde, ni tache, ni fissure par où elle aurait pu entrer. Rien de ce qu'il connaît n'éveillera le soupçon : ni le pouls du monde, au rythme inchangé, ni les oiseaux qui chantent sans modifier leur ton, ni le mouvement constant de l'aiguille des heures. Ni le temps, qui s'écoule sans entrave, comme la nature même le tient pour acquis. Et lorsqu'elle arrivera, qu'il la verra, qu'il comprendra, il sera stupéfait. Car elle apparaîtra comme une cicatrice qu'il ignorait avoir, et s'inscrira en lui comme façonnée depuis l'orée du temps. À lui, elle semblera soudaine et imprévue. Mais il ne saura pas qu'elle était déjà là, survenue de longue date, attendant patiemment qu'il la remarque enfin.

TABEAU DE LA COSMOLOGIE IGBO



* Existant dans les deux royaumes.

COMPOSITION DE L'HOMME DANS LA COSMOLOGIE IGBO



Note de l'auteur

La Prière des oiseaux est un roman qui s'enracine dans la cosmologie igbo, système complexe de croyances et de traditions qui guidait autrefois mon peuple, et qui pour une part continue de le guider. Puisque c'est dans cette culture que je situe ma fiction, des lecteurs curieux peuvent être tentés d'en explorer la cosmologie, et notamment le concept de chi. Je dois donc réaffirmer, comme le fait Chinua Achebe dans son essai sur le chi auquel j'emprunte l'une de mes épigraphes, que « ce que j'entreprends ici n'est pas de combler une méconnaissance, mais d'attirer l'attention sur elle, en homme dont l'amour premier est la littérature, et non la religion, la philosophie ou la linguistique ».

Il s'agit donc de rappeler que ce livre est une œuvre de fiction, et non une somme ni un ouvrage de référence sur la cosmologie igbo ou les religions de l'Afrique et de sa diaspora. J'espère toutefois qu'il pourra, le cas échéant, en faire office. En effet, *La Prière des oiseaux* puise ses informations dans de nombreux ouvrages consacrés à la culture et la cosmologie igbos, notamment *After God Is Dibia* de John Anenechukwu Umeh, *Ödīnani* d'Emmanuel Kaanaenechukwu Anizoba, la « Trilogie igbo » (ou « Trilogie africaine ») de Chinua Achebe, ainsi que son essai sur le chi, *Eden in Sumer on the Niger* de Catherine Obianuju Acholonu, *Leopards of the Magical Dawn* de Nze Chukwukadibia E. Nwafor et *Anthropological Report on the Igbo-Speaking Peoples of Nigeria* de Northcote W. Thomas, pour ne citer qu'eux. À ces sources s'ajoutent les études de terrain réalisées par mon père en tant que chercheur indépendant, et celles que j'ai pu effectuer moi-même dans notre ville d'origine, Nkpa, située dans l'État d'Abia au Nigeria.

Pour des raisons de pure préférence stylistique, j'ai choisi d'orthographier la plupart des noms, désignations et titres des divinités et êtres surnaturels en un seul mot, alors que l'usage courant privilégie le mot composé. Ainsi, le mot *ndi-ichie* apparaît dans ce livre orthographié *ndiichie*. Si je reconnais la législation officielle sur l'usage des traits d'union, je préfère restituer fidèlement la manière fluide et

ininterrompue dont les habitants de Nkpa prononcent ces mots, d'une seule coulée. Il en va de même pour les divers noms de Chukwu. Là encore, j'admets que *Gaga-na-ogwu* constitue la graphie la plus courante, mais j'ai opté pour *Gaganaogwu*. Enfin, il y a des noms comme *Egbunu* que les lecteurs ne retrouveront peut-être nulle part. Je renvoie les lecteurs intéressés par l'orthographe officielle des mots igbos au très beau livre déjà cité de John Anenechukwu Umeh *After God Is Dibia*, ainsi qu'au *Igbo Dictionary and Phrasebook* de Nicholas Awde et Onyekachi Wambu, entre autres ouvrages.

Ya ga zie.

CHIGOZIE OBIOMA, avril 2018

Remerciements

Ce roman puise son inspiration dans diverses expériences. Mais sa source première est sans doute mon nom d'enfance, Ngbaruko, le nom de l'homme dont je suis considéré comme la réincarnation. Je dois donc remercier mon père, mon oncle Onyelachiya Moses, ma mère Blessing Obioma, et tous ceux qui ont éveillé chez moi une curiosité précoce pour le chi et la réincarnation.

J'exprime ma gratitude à ma première lectrice et bienfaitrice, mon épouse Christina, pour sa générosité, et pour avoir compris mon besoin d'isolement pendant mon immersion dans cet océan. Je remercie également mon agent Jessica Craig, qui demeure une de mes premières lectrices et défend ardemment mon travail, et qui ne se plaint jamais quand je la harcèle de demandes. Merci à mes éditrices, Judy Clain et Ailah Ahmed, qui ont tiré ce livre de son long sommeil. Il n'existerait pas sans elles et leurs équipes des éditions Little, Brown and Company, aux États-Unis et en Grande-Bretagne.

Kwame Dawes et sa femme Lorna m'ont apporté un soutien inestimable, dont seuls eux et moi connaissons vraiment l'ampleur. Merci à Isa et Daniel Catto de m'avoir offert un espace dans leur château pour y réviser mon livre, et à l'équipe de l'Aspen Institute. Merci pour leur enthousiasme immédiat à Camilla Søndergaard, Beatrice Mancini, Halfdan Freihow et Knut Ulvestad chez Font Forlag, Thomas Thebbe et Pelle Anderson, et à mes autres éditeurs étrangers pour leur soutien. Merci à mes collègues de l'Université du Nebraska à Lincoln pour leurs encouragements, et à l'université elle-même pour son atmosphère propice à la créativité. Je remercie en outre Karen Landry, Barbara Clark, Alexandra Hoopes, et toutes celles et ceux qui d'une façon ou d'une autre ont contribué à faire de ce livre ce qu'il est devenu.

Enfin, j'exprime ma dette et ma reconnaissance la plus profonde envers tous les auteurs cités dans la note de l'auteur, et à tous ceux qui font en sorte de maintenir vivantes la cosmologie et la philosophie igbos. Et de nouveau je remercie mon père, d'être à la fois un chercheur, un relecteur et un soutien, et de toujours me rappeler le

mot des grands anciens : *Oko ko wa mmadu, o ga kwuru mmadu ibe ya.*
Oko ko wa ehu, o gaa na osisi ko onweya o ko.

✱ ✱ ✱

Le traducteur remercie Calypso : son regard, son élan.

Titre original :
An Orchestra of Minorities
© 2019 by Chigozie Obioma

Et pour la traduction française :
© Buchet-Chastel, Libella, Paris, 2020

Illustration de couverture :
Crying Man, 2019 © Adekunle Adeleke

Du même auteur

Les Pêcheurs, Éditions de l'Olivier, 2015 ; Éditions Points n° P4615, 2017.

La numérisation de cette œuvre
a été réalisée le 17 décembre 2019 par [V. Fouillet](#)
ISBN 9782283034019

L'édition papier de cette même œuvre
a été achevée d'imprimer en décembre 2019
par CPI Bussière à Saint-Amand-Montrond
(ISBN 9782283032343)

Retrouvez toutes nos publications sur
www.buchetchastel.fr

BUCHET • CHASTEL